



RB53385
Library
of the
University of Toronto



SUPPLÉMENT

A LA

COLLECTION

DES ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

TOME TREIZIEME.

SUPPLÉMENT

A LA

COLLECTION

DES ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME PREMIER.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.



OBSERVATIONS

Sur le Difcours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en l'année 1750, *fur cette Queftion propofée par la même Académie* : Si le rétabliffement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs (*a*).

L'Auteur du Difcours Académique qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon, eft invité par des perfonnes qui prennent intérêt au bon & au vrai qui y régnent, à publier ce Traité plus ample, qu'il avoit projetté & depuis fupprimé.

On efpere que le Lecteur y trouveroit des éclairciffemens & des modifications à plufieurs propofitions générales, fufceptibles d'exceptions & de reftrictions. Tout cela ne pouvoit entrer dans un Difcours Académique, limité à un court efpace. Cette forte de ftyle non plus n'admet peut-être pas de pareils détails, & ce feroit d'ailleurs paroître fe défier trop des lumieres & de l'équité de fes Juges.

C'eft ce que des perfonnes bien intentionnées ont voulu faire entendre à certains Lecteurs hériffés de difficultés & peut-être de mauvaife humeur de voir le luxe trop vivement attaqué. Ils fe font récriés fur ce que l'Auteur femble, difent-ils, préférer la fituation où étoit l'Europe avant le renouvellement

(*a*) Ces obfervations parurent dans un des volumes du Mercure de France de l'année 1751, & M. Rouffeau y répondit par une Lettre à M. l'Abbé Raynal, qui étoit alors l'Auteur du Mercure & qui parut dans le 2e. vol. de juin de cette année : cette Lettre de M. Rouffeau fe trouve à la page 61 du fecond volume des Mélanges.

des ſciences, état pire que l'ignorance par le faux ſavoir ou le jargon ſcholaſtique qui étoit en regne.

Ils ajoutent que l'Auteur préfere la ruſticité à la politeſſe, & qu'il fait main baſſe ſur tous les Savans & les Artiſtes. Il auroit dû, diſent-ils, encore marquer le point d'où il part pour déſigner l'époque de la décadence, & en remontant à cette premiere époque, faire comparaiſon des mœurs de ce tems-là avec les nôtres. Sans cela nous ne voyons point juſqu'où il faudroit remonter, à moins que ce ne ſoit au tems des Apôtres.

Ils diſent de plus, par rapport au luxe, qu'en bonne politique on ſait qu'il doit être interdit dans les petits Etats, mais que le cas d'un Royaume tel que la France, par exemple, eſt tout différent. Les raiſons en ſont connues.

Enfin voici ce qu'on objecte. Quelle concluſion pratique peut-on tirer de la Theſe que l'Auteur ſoutient? Quand on lui accorderoit tout ce qu'il avance ſur le préjudice du trop grand nombre de Savans, & principalement de Poëtes, Peintres & Muſiciens, comme au contraire ſur le trop petit nombre de Laboureurs. C'eſt, dis-je, ce qu'on lui accordera ſans peine. Mais quel uſage en tirera-t-on? Comment remédier à ce déſordre, tant du côté des Princes que de celui des particuliers? Ceux-là peuvent-ils gêner la liberté de leurs ſujets par rapport aux profeſſions auxquelles ils ſe deſtinent? Et quant au luxe, les loix ſomptuaires qu'ils peuvent faire n'y remédient jamais à fond; l'Auteur n'ignore pas tout ce qu'il y auroit à dire là-deſſus.

Mais ce qui touche de plus près la généralité des Lecteurs,

c'eſt de ſavoir quel parti ils en peuvent tirer eux-mêmes en qualité de ſimples particuliers, & c'eſt en effet le point important, puiſque ſi l'on pouvoit venir à bout de faire concourir volontairement chaque individu particulier à ce qu'exige le bien public, ce concours unanime feroit un total plus complet, & ſans comparaiſon plus ſolide, que tous les réglemens imaginables que pourroient faire les Puiſſances.

Voilà une vaſte carriere ouverte au talent de l'Auteur, & puiſque la preſſe roule & roulera vraiſemblablement (quoi qu'il en puiſſe dire) & toujours plus au ſervice du frivole & de pis encore qu'à celui de la vérité, n'eſt-il pas juſte que chacun qui a de meilleures vues & le talent requis, concoure de ſa part à y mettre tout le contrepoids dont il eſt capable?

Il eſt d'ailleurs des cas où l'on eſt plus comptable au public d'un ſecond écrit qu'on ne l'étoit du premier. Il n'y a pas beaucoup de Lecteurs à qui l'on puiſſe appliquer ce proverbe. *A bon entendeur demi mot.* On ne ſauroit mettre dans un trop grand jour des vérités qui heurtent autant de front le goût général, & il importe d'ôter toute priſe à la chicane.

Il eſt auſſi bien des Lecteurs qui les goûteront mieux dans un ſtyle tout uni, que ſous cet habit de cérémonie qu'exigent des Diſcours Académiques, & l'Auteur, qui paroît dédaigner toute vaine parure, le préférera ſans doute, libéré qu'il ſera par-là d'une forme toujours gênante.

P. S. On apprend qu'un Académicien d'une des bonnes villes de France, prépare un Diſcours en réfutation de celui de l'Auteur. Il y fera ſans doute entrer un article contre la ſuppreſſion totale de l'Imprimerie, que bien des gens ont trouvé extrêmement outré.

OBSERVATIONS

DU MÊME M. GAUTIER,

Sur la Lettre de M. Rouſſeau à M. Grimm, &c.

M. Rouſſeau trouve que j'ai tort & qu'il a raiſon. Sa déciſion eſt tout-à-fait naturelle. Me ſerois-je trompé, en croyant que c'eſt aux vrais Philoſophes, & non à mon adverſaire, que je dois m'en rapporter ?

Il dit qu'il penſe en tout ſi différemment de moi, que s'il lui falloit relever tous les endroits où nous ne ſommes pas de même avis, il ſeroit obligé de me combattre, même dans les choſes que j'aurois dites comme lui. J'avoue que j'ai le malheur de penſer comme toutes les Académies de l'Europe. M. Rouſſeau devroit bien avoir un peu d'indulgence pour moi; il ne m'eſt pas aiſé de me défaire tout d'un coup de l'eſtime que j'ai pour les Auteurs qui font honneur à la République des Lettres, & de me perſuader qu'ils raiſonnent tous de travers. Il eſt difficile d'oublier les Logiques qu'on a lues, de ſe faire une nouvelle maniere de juger, & de croire que M. Rouſſeau eſt plus éclairé, penſe mieux que les Univerſités & les Académies.

Si je diſois, par exemple, d'après cet Orateur, que *s'il faut permettre à quelques hommes de ſe livrer à l'étude des Sciences & des Arts, ce n'eſt qu'à ceux qui ſe ſentiront la force de marcher ſeuls ſur les traces des Vérulams, des Deſcartes & des Newtons, & de les devancer*; on me feroit

bien des queſtions auxquelles je ne pourrois répondre ſenſément, ſi je n'avois pas encore acquis cette juſteſſe d'eſprit qu'on admire dans ſes répliques. Il n'y aura donc plus, me diroit-on, de Théologiens, d'Avocats, d'Architectes, de Médecins, &c.? Non, répondrois-je, *les Sauvages ſont des hommes & ils s'en paſſent bien.* Eh quoi! Voulez-vous donc nous réduire à la condition des Sauvages, à vivre comme les Hottentots, les Iroquois, les Patagons, les Marocotas? *Pourquoi non? Y a-t-il quelqu'un de ces noms là qui donne l'excluſion à la vertu?* Je pourrois faire pluſieurs réponſes ſemblables que me fourniroit M. Rouſſeau; mais ſi l'on me faiſoit des objections qu'il n'auroit pas prévues, je ſerois fort embarraſſé. Je tâcherois, il eſt vrai, de me tirer d'affaire comme lui. Je me contredirois ſouvent, afin de me ménager des moyens de défenſe. Ceux qui aimeroient aſſez le bien public pour oſer m'attaquer, je leur répondrois avec une politeſſe ſemblable à celle des Hurons ou des Illinois. Je changerois tellement le ſens de leurs réponſes, qu'il deviendroit ridicule, ou je leur ferois dire tout le contraire de ce qu'ils auroient dit. J'en impoſerois par ce moyen à tous ceux qui ſeroient aſſez ſots pour être les dupes de mon éloquence, aſſez pareſſeux pour ne rien examiner par eux-mêmes. Mais il m'en coûteroit trop pour ſuivre les traces de M. Rouſſeau; nos ſentimens ſont trop oppoſés. Je ne pourrois jamais me réſoudre à dire aux Princes: aimez les talens, protégez ceux qui les cultivent, à cauſe que les Sciences, les Lettres & les Arts étendent des guirlandes de fleurs ſur les chaînes de fer dont les Peuples ſont chargés, étouffent en eux le ſentiment

de cette liberté originelle pour laquelle ils sembloient être nés, & leur font aimer leur esclavage. Je croirois déshonorer les Princes, les Peuples & mon jugement. Je dois donc me consoler du malheur que j'ai de ne pas penser comme M. Rousseau.

Je remarque cependant qu'il se rapproche peu à peu du sentiment des gens de Lettres. Il y a lieu d'espérer que s'il compose encore cinq ou six brochures pour prouver qu'on ne l'attaque point, & qu'il continue de répondre en disant qu'il ne répond pas, il sera parfaitement d'accord avec eux. Cela est d'autant plus vraisemblable, qu'il emploie tout l'art possible pour contenter la plupart de ses Lecteurs. Quel que soit votre sentiment, vous trouverez qu'il l'adopte. Si vous dites que c'est participer en quelque sorte à la suprême intelligence que d'acquérir des connoissances & d'étendre ses lumieres, vous pensez comme M. Rousseau. Prétendez-vous qu'acquérir des connoissances, c'est perdre son tems? Monsieur Rousseau pense tout comme vous. Selon lui, la science est un remede excellent pour les maladies de l'ame; & selon lui, c'est un poison qui corrompt les mœurs. Il convient des divers genres d'utilité que l'homme peut retirer des Arts & des Sciences, & il assure aussi qu'ils sont vains dans l'objet qu'ils se proposent. Si un homme modéré dit qu'il eut été à desirer qu'on se fût livré aux Sciences avec moins d'ardeur, & qu'il ne faut pas les apprendre indistinctement à tout le monde, M. Rousseau est de son sentiment. Si vous croyez qu'il ne faut permettre en Europe qu'à trois ou quatre génies du premier ordre, de se livrer à l'étude, vous êtes de l'avis

de M. Rousseau. Assurez-vous qu'il faut retrancher les Sciences, parce qu'elles font plus de mal aux mœurs que de bien à la société ; c'est-là du Rousseau tout pur. Moi, je dis qu'il ne faut pas brûler les Bibliothéques & détruire les Universités & les Académies, & ce sont-là les propres termes de M. Rousseau. On ne finiroit point si l'on rapportoit tous les endroits qui marquent les précautions qu'il prend pour plaire à tout le monde.

Il dit que je ne l'entends pas; on voit cependant que j'ai pris son Discours dans le même sens que l'Académie de Dijon, les Journalistes & les Auteurs qui l'ont attaqué. Il seroit fort plaisant qu'il n'eût envoyé à cette Académie qu'un recueil d'énigmes dont personne n'a la clef, & qu'il eût oublié dans son porte-feuille les véritables preuves de la proposition qu'il vouloit établir. Il ajoute que je n'ai point saisi l'état de la question : voilà un bon moyen pour donner le change aux Lecteurs. Montrer que ses raisonnemens sont des sophismes, c'est la seule question dont il s'agit dans la réfutation. J'ai dit dans l'Exorde, que je me bornois à montrer combien la plupart des raisonnemens de M. Rousseau sont défectueux.

Si j'avois voulu prouver que le rétablissement des Sciences a contribué à épurer les mœurs; j'aurois établi la proposition par des faits, & développé la maniere dont elles influent sur leur pureté. J'ai pensé que cette belle matiere ne pouvoit être traitée avec toute la dignité & l'éloquence dont elle est susceptible, que par les meilleures plumes de l'Europe.

On diroit qu'Omar est le génie qui dirige celle de M. Rousseau. On ne peut voir, sans peine, le vrai qu'on trouve dans

quelques endroits de fon Difcours, défiguré par les excès où l'emporte fon zele, pour ne pas dire fa fureur de fe diftinguer. C'eft George Fox qui prêche, que c'eft un très-grand péché de porter des boutons & des manchettes.

Voyons comment l'Auteur prouve que je n'ai point faifi fon fentiment. *Par exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des Peuples vicieux qui ne font pas favans.* Je crois que cette obfervation porte contre le fentiment de M. Rouffeau; car en fuppofant même que les Peuples ignorans ne font pas plus corrompus que s'ils étoient éclairés, il eft évident que les vices qui régnent parmi nous, pouvant avoir les mêmes caufes que ceux des Nations ignorantes, il n'y a aucune néceffité de les rejetter fur la culture des Sciences & des Lettres. Lorfqu'un effet peut avoir plufieurs caufes, on ne peut, avec raifon, l'attribuer à l'une déterminément, qu'on n'ait prouvé qu'il ne provient pas des autres. C'eft ce que M. Rouffeau n'a point fait, & n'auroit pu faire dans la fuppofition que les Sciences pourroient être une des caufes de la dépravation des mœurs. Ce raifonnement eft fondé fur les regles de la Logique; mais cette fcience eft trop fertile en mauvaifes chofes, felon lui, pour qu'il daigne faire attention à fes préceptes.

J'avois dit, en rapportant fon fentiment « Eh! pourquoi » n'a-t-on plus de vertu? C'eft qu'on cultive les Belles-» Lettres, les Sciences & les Arts ». Il répond, *pour cela précifément.* Il donne donc l'exclufion aux caufes connues. Donc fi l'on n'avoit point cultivé les Lettres en France, on n'auroit point eu de vices; quoiqu'il foit certain par l'hiftoire, qu'on

qu'on en avoit pour le moins autant dans les ſiecles d'ignorance, que dans celui où nous ſommes.

M. Rouſſeau auroit bien dû nous dire, pourquoi il admet diverſes cauſes de corruption dans les autres parties du monde, & qu'il nous accorde le privilege de n'être corrompus que par les Lettres, les Sciences & les Arts. Voilà un phénomene que perſonne n'avoit remarqué avant lui.

Il eſt peut-être auſſi le ſeul qui ait la gloire d'avoir dit: *La Science, toute belle, toute ſublime qu'elle eſt, n'eſt point faite pour l'homme, il a l'eſprit trop borné pour y faire de grands progrès, & trop de paſſions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais uſage .... on en abuſe beaucoup, on en abuſe toujours.*

Voilà des Oracles plus clairs & auſſi reſpectables que ceux de Delphes, de Dodone & de Trophonius. En vérité, je ſuis tenté de croire que M. Rouſſeau a raiſon. Les Mémoires de Meſſieurs de l'Académie des Sciences, ceux de la Société Royale de Londres, une infinité d'ouvrages particuliers ſur les Sciences, font voir bien clairement qu'elles ne ſont point faites pour l'homme, qu'il a l'eſprit trop borné pour y faire de grands progrès, & qu'il en abuſe toujours. Les meilleurs livres de Morale, d'Hiſtoire, de Philoſophie, &c. ne ſont bons qu'à nous rendre malhonnêtes gens.

L'Orateur prononce quelquefois des Oracles qui ne ſont pas ſi clairs; & j'avoue que ſi entendre un Auteur, ſignifie appercevoir le rapport de toutes les choſes qu'il dit, je n'entends pas toujours les écrits de M. Rouſſeau. Si les Sciences ſont vaines dans leur objet, ſi ce ſont des occupations oiſeu-

ſes, comme il l'aſſure, pourquoi, dit-il, qu'elles conviennent à quelques grands génies. *Pour bien uſer de la Science, il faut avoir de grands talens, de grandes vertus ; or c'eſt ce qu'on peut à peine eſpérer de quelques ames privilégiées.* Une ame privilégiée ſe livrera-t-elle à des occupations frivoles ? Il faut pluſieurs ſiecles pour trouver des Auteurs qui puiſſent devancer les Deſcartes & les Newtons ; je conſens même que chaque ſiecle en produiſe une douzaine, à quoi ſerviront les efforts de ces grands génies, puiſque les Nations, à qui l'on n'aura pas permis de cultiver les Sciences, n'entendront point leurs ouvrages ? D'ailleurs, comment ſaura-t-on ſi un homme a la force de marcher ſeul ſur les traces des Deſcartes & des Newtons, & comment le ſaura-t-il lui-même, ſi l'on n'a point cultivé ſon eſprit ? Je pourrois rapporter beaucoup d'autres endroits que je n'entends pas mieux ; ainſi ce n'eſt pas tout-à-fait ſans fondement que M. Rouſſeau m'accuſe de ne le pas entendre.

Il dit que je lui preſcris les Auteurs qu'il peut citer, & que je récuſe ceux qui dépoſent pour lui. Il vouloit prouver que des Peuples ignorans ont par leurs vertus fait l'exemple des autres Nations. Il donne ce fait comme certain, ſur le témoignage de quelques Auteurs : j'en cite d'autres auſſi croyables, qui peignent ces mêmes Peuples avec des couleurs fort différentes. Je donne leur autorité comme certaine pour imiter M. Rouſſeau, & lui faire ſentir que des faits tout au moins problématiques, ne ſauroient lui ſervir de preuves. Il y a plus ; la certitude même de ces faits ne l'autoriſeroit pas à conclure que la culture des Sciences déprave les mœurs : j'en ai

dit la raiſon dans la Critique. Si l'Orateur n'eſt pas heureux dans les conſéquences qu'il tire des faits poſés pour principes, c'eſt, ſans doute, la faute des faits & non pas la ſienne; pourquoi ne renferment-ils pas les concluſions qu'il en veut déduire ?

Il me reproche de m'être contenté dans la ſeconde partie de mon Diſcours, de dire non, par-tout où il a dit oui. J'avoue que j'ai eu tort de n'avoir pas mérité le reproche qu'il me fait. Jettons un coup-d'œil ſur ce qu'il appelle ſes preuves. Après avoir aſſigné une fauſſe origine aux Sciences & aux Arts, il conclut qu'ils la doivent à nos vices. C'eſt avec la même force de raiſonnement qu'il prouve que les Sciences ſont vaines dans l'objet qu'elles ſe propoſent. Pour montrer qu'elles ſont dangereuſes par les effets qu'elles produiſent, il dit que *la perte irréparable du tems eſt le premier préjudice qu'elles cauſent néceſſairement à la Société.* C'eſt ſuppoſer que les Sciences lui ſont inutiles. Selon lui, tandis qu'elles ſe perfectionnent le courage s'énerve ; & il loue la bravoure des François. Il ſouhaiteroit que nos Troupes euſſent plus de force & de vigueur, je le ſouhaite comme lui. On peut les accoutumer aux travaux pénibles, à ſupporter la rigueur des ſaiſons, ſans que les Belles-Lettres, les Sciences & les Arts en ſouffrent aucunement. *Si la culture des Sciences eſt nuiſible aux qualités guerrieres*, *elle l'eſt encore plus aux qualités morales* : en voici la preuve : *c'eſt dès nos premieres années qu'une éducation inſenſée orne notre eſprit & corrompt notre jugement.* Voilà le précis des preuves de M. Rouſſeau. On voit donc que j'aurois été fondé à dire ſimplement non,

par-tout où il a dit oui ; en forte que lorfqu'il me reproche d'avoir répondu non, c'eft comme s'il difoit : je trouve fort mauvais, Monfieur, que vous ayez fait à mon Difcours, les réponfes les plus fimples & les feules qu'il mérite.

Pourquoi la nature nous a-t-elle impofé des travaux néceffaires, fi ce n'eft pour nous détourner des occupations oifeufes? Fauffe fuppofition. On fait que les Sciences & les Arts ne font pas inutiles. Il n'y a pas jufqu'au Difcours de M. Rouffeau qui n'ait fon degré d'utilité, puifqu'il fait fentir combien il eft important d'enfeigner l'Art de penfer. Peut-être même croira-t-on que ç'a été le deffein de l'Auteur, & qu'il a voulu nous donner des inftructions dans le goût de celles que les Lacédémoniens donnoient à leurs enfans fur la tempérance.

M. Gautier devoit bien nous dire quel étoit le Pays & le métier de Carnéade. Quelle néceffité y avoit-il de dire de quel Pays étoit ce Philofophe? Ne devois-je pas auffi rapporter ce qu'en difent Cicéron, Pline, Diogene de Laërce, Aulu-Gelle, Valere-Maxime, Elien, Plutarque? &c.

J'ai appellé Carnéade, un des chefs de la troifieme Académie, & on me demande de quel métier il étoit.

M. Gautier, qui me traite par-tout avec la plus grande politeffe, n'épargne aucune occafion de me fufciter des ennemis. Quel jugement doit-on porter du Difcours de M. Rouffeau, fi montrer qu'il fe trompe, c'eft lui fufciter des ennemis? Tout le mal que je lui fouhaite, c'eft qu'il penfe comme nos Académies.

J'avois dit « les victoires que les Athéniens remporterent

„ ſur les Perſes & ſur les Lacédémoniens mêmes, font voir „ que les Arts peuvent s'aſſocier avec la vertu militaire „. *Je demande*, dit M. Rouſſeau, *ſi ce n'eſt pas là une adreſſe pour rappeller ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès, & pour me faire ſonger au dénouement de la guerre du Péloponneſe.* Je demande à mon tour, ſi l'on peut, ſans s'inſcrire en faux contre l'Hiſtoire, penſer que les Athéniens ayent eu moins de valeur & remporté moins de victoires éclatantes que les Lacédémoniens. Pourroit-on ſavoir comment cet Auteur a acquis le droit de rejetter les faits hiſtoriques les mieux conſtatés, lorſqu'ils ſont contraires à ſon opinion? Seroit-ce en prenant la réſolution de n'avoir pas tort? Pour moi, j'ai pris celle de ne dire aucune choſe où il trouve que j'aye raiſon.

J'ai dit, en parlant des Athéniens: « leur Gouvernement „ devenu vénal ſous Periclès, prend une nouvelle face; l'a- „ mour du plaiſir étouffe leur bravoure, les fonctions les plus „ honorables ſont avilies, l'impunité multiplie les mauvais „ Citoyens, les fonds deſtinés à la guerre ſont employés à „ nourrir la molleſſe & l'oiſiveté, toutes ces cauſes de cor- „ ruption, quel rapport ont-elles aux Sciences „? M. Rouſſeau veut que ces cauſes ne ſoient que des effets de la corruption. J'avoue que différentes cauſes particulieres peuvent avoir une cauſe premiere & générale, & que ſous cet aſpect on peut les appeller effets; mais il n'y a nulle raiſon de croire que la culture des Sciences eſt cette premiere cauſe; puiſque toutes celles que je viens de rapporter ſubſiſtent dans pluſieurs Pays où les Sciences ne furent jamais cultivées. D'ailleurs

cette premiere cauſe eſt connue. Periclès fit des changemens qui introduiſirent le relâchement & le déſordre. M. Rouſſeau connoît ſans doute ce fait, & il ne laiſſe pas de dire : *M. Gautier, feint d'ignorer ce qu'on ne peut pas ſuppoſer qu'il ignore en effet, & ce que tous les Hiſtoriens diſent unanimement, que la dépravation des mœurs & du Gouvernement des Athéniens fut l'ouvrage des Orateurs.* M. Rouſſeau me permettra de ne pas convenir de l'unanimité des Hiſtoriens ſur le ſujet dont il eſt queſtion. J'avouerai qu'il y avoit des Orateurs qui flattoient le Peuple ; mais, comme Plutarque l'a remarqué, les Athéniens qui pendant la paix trouvoient du plaiſir à écouter leurs flatteries, ne ſuivoient dans les affaires ſérieuſes que les avis de ceux qui faiſoient profeſſion de dire la vérité ſans aucun reſpect humain.

Platon, qui connoiſſoit parfaitement le Gouvernement & les mœurs des Athéniens, reconnoît que l'excès de leur liberté anéantit leur vertu, & que cette liberté exceſſive avoit ſa ſource dans la ſureté où ils croyoient être depuis la victoire de Salamine. Il dit que la crainte étoit un frein néceſſaire à leurs eſprits.

Juſtin confirme la vérité de cette réflexion, en diſant que leur courage ne ſurvécut pas à Epaminondas. « Délivrés d'un » rival qui tenoit leur émulation éveillée, ils tomberent dans » une indolence léthargique. Le fonds des armemens de terre » ſe conſume auſſi-tôt en jeux & fêtes. La paye du Soldat » & du Matelot ſe diſtribue au Citoyen oiſif. La vie douce » & délicieuſe amollit les cœurs, &c. »

En tout cela il n'eſt pas queſtion d'Orateurs. On ſait bien

que plusieurs causes concoururent aux mêmes effets. Le sentiment de la Société des gens de Lettres qui travaillent à l'Histoire Universelle, est, que la corruption fut amenée chez les Athéniens par l'opulence que leur procurerent leurs victoires. Voyez si Messieurs de Tourreil, Bossuet, Rollin, Lenglet, Mably & autres qui ont parlé des causes de la dépravation des mœurs & du Gouvernement des Athéniens, disent que ce fut l'ouvrage des Orateurs (*).

Les défauts, les vices que les gens de Lettres peuvent avoir de commun avec les ignorans, M. Rousseau les impute aux Sciences. Oh qu'il pense différemment du maître à danser de M. Jourdain! Selon l'un tous les maux viennent de ce qu'on ne cultive pas l'art de la Danse; & selon l'autre, de ce qu'on cultive tous les Arts.

Il m'apprend qu'il y a dans la Gazette d'Utrecht, une pompeuse exposition de la Réfutation de son Discours, &c. Je n'ai aucune part à ce qu'on en a dit dans la Gazette, ou dans d'autres ouvrages. M. Rousseau doit-il trouver mauvais qu'on rende compte au public d'une dispute littéraire, qui est intéressante? Doit-il s'en prendre à moi de ce qu'on trouve mon Discours plus solide que le sien? Si je voyois dans la Gazette

(*) M Rousseau doit trouver bien pitoyable cette réflexion de l'illustre Bossuet: " Ce que fit la Philosophie ,, pour conserver l'état de la Grece ,, n'est pas croyable. Plus ces Peu- ,, ples étoient libres, plus il étoit ,, nécessaire d'y établir par de bon- ,, nes raisons les regles des mœurs & ,, celles de la Société. Pythagore, ,, Thalès, Anaxagore, Socrate, Ar- ,, chytas, Platon, Xénophon, Aris- ,, tote & une infinité d'autres, rem- ,, plirent la Grece de ces beaux pré- ,, ceptes. Les Poëtes mêmes, qui ,, étoient dans les mains de tout le ,, Peuple, les instruisoient plus en- ,, core qu'ils ne les divertissoient ,,. (*Note de l'Auteur des Observations*).

un éloge de ſon ouvrage, je ne l'accuſerois pas de l'y avoir fait inſérer; je me contenterois de penſer que ceux qui loueroient la juſteſſe de ſes raiſonnemens ont l'eſprit faux.

Il n'eſt pas vrai, *ſelon M. Gautier*, *que ce ſoit des vices des hommes que l'Hiſtoire tire ſon principal intérêt.* Je n'ai pas parlé du principal intérêt de l'Hiſtoire. C'eſt avec l'Auteur de la Gazette que M. Rouſſeau doit entrer en lice. J'admire l'adreſſe qu'il a de déterrer dans une Gazette une réponſe qui n'eſt pas de moi, au lieu de répliquer aux miennes. Il demandoit ce que deviendroit l'Hiſtoire, s'il n'y avoit ni Tyrans, ni Guerres, ni Conſpirateurs. Ma réponſe, qu'il a eu la prudence de ne pas relever, a été miſe dans un beau jour par deux Auteurs (*) qui ont pris parti contre lui.

Il avoit dit : *à quoi ſerviroit la Juriſprudence ſans les injuſtices des Hommes?* J'avois répondu, qu'aucun Corps politique ne pourroit ſubſiſter ſans Loix, ne fût-il compoſé que d'Hommes juſtes. M. Rouſſeau reconnoît cette vérité; or dès que les Loix ſont néceſſaires, il faut qu'on en ait la connoiſſance; la Juriſprudence eſt donc néceſſaire. On demande pourtant ſi je la confonds avec les Loix. Suppoſons qu'il n'y ait que des Hommes juſtes en France, ne faudra-t-il pas des loix de toutes eſpeces, relatives à la variété des affaires, au commerce, à la navigation, aux manufactures, aux impôts, aux différens droits des particuliers, aux divers ordres de la Nation? &c. Ces loix néceſſairement nombreuſes pour un grand Peuple, ſeront, outre cela, ſuſceptibles de

(*) L'un a compoſé un très-beau Diſcours, qu'on trouve dans le Mercure de Décembre; l'autre eſt M. Fréron, qui ſe fait tant d'honneur par ſes Ouvrages.

pluſieurs

plusieurs interprétations, suivant la diversité des circonstances: l'étude de ces loix suffira donc pour occuper quelques Citoyens, dont les lumieres aideront leurs compatriotes.

Les Lacédémoniens n'avoient ni Jurisconsultes, ni Avocats. Ils avoient des Magistrats & des procédures juridiques. On range sous l'onzieme table des Loix de Lycurgue celles qui concernent les Cours de Justice; & puisqu'il étoit défendu aux jeunes gens d'assister aux plaidoyers, apparemment qu'on plaidoit. Mais supposons les choses telles que les rapporte M. Rousseau: des institutions qui conviennent à une petite société de Soldats, peuvent-elles avoir lieu dans un grand Etat? Je m'en rapporte là-dessus à sa politique. Mais j'ai de très-bonnes raisons pour ne m'en rapporter qu'aux lecteurs sur ce que je dis dans la Réfutation. On n'y trouvera aucun des raisonnemens faux ou ridicules que M. Rousseau a la bonté de me prêter, pour rappeller sans doute la simplicité de ces premiers tems qui doivent faire honte à notre siecle, à ce siecle malheureux qui est assez corrompu par les Sciences, pour exiger de la bonne foi jusques dans la dispute.

Cependant je reconnoîtrai volontiers qu'il rapporte fidellement quelques réflexions générales, ou qui préparent mes transitions, ou qui sont des suites de quelques raisonnemens. Par exemple, j'avois dit: sous prétexte d'épurer les mœurs, est-il permis d'en renverser les appuis? Il répond: *sous prétexte d'éclairer les esprits, faudra-t-il pervertir les ames?* Ces réflexions & d'autres semblables, sont peut-être également fondées; & il est surprenant que M. Rousseau qui est résolu, comme il l'assure plusieurs fois, à ne point répliquer, réponde

à des bagatelles, préférablement à ce qui renverse ses preuves prétendues. Il est plus surprenant encore que dans la crainte où il est de voir les brochures se transformer en volumes, il en fasse une de trente-une pages, pour dire qu'il ne dira rien.

S'il se défend mal lorsqu'on l'attaque, en revanche il se défend très-bien quand on ne l'attaque pas. Je me borne à un seul exemple : il dit que je lui reproche d'avoir employé la pompe oratoire dans un Discours Académique, & j'ai loué son éloquence en trois ou quatre endroits. Il est vrai que j'ai demandé à quoi tendoient ses éloquentes déclamations ; mais il me semble qu'il n'est pas nécessaire d'être perverti par les Belles-Lettres, pour voir que ce mot, *déclamations*, tombe sur le défaut de justesse dans ses raisonnemens, & non sur la force de son style. Aussi M. Fréron, qui applaudit à l'éloquence de son Discours, dit, avec raison, qu'il est obligé de ne le regarder que comme une déclamation vague, appuyée sur une Métaphysique fausse, & sur des applications de faits historiques, qui se détruisent par mille faits contraires.



DISCOURS

De M. Le Roi, Professeur de Rhétorique au College du Cardinal Le Moine, prononcé le 12 Août 1751, dans les Ecoles de Sorbonne, en présence de MM. du Parlement, à l'occasion de la distribution des Prix fondés dans l'Université.

Traduit en François par M. B. Chanoine Régulier, Procureur-Général de l'Ordre de Saint-Antoine.

Des avantages que les Lettres procurent à la Vertu.

MESSIEURS,

LES Lettres ont leurs phénomenes ainsi que la Physique. Comme, à la faveur d'un tems serein on découvre quelquefois dans le Ciel de nouveaux astres, dont l'éclat surprenant arrête nos regards, & dont la marche peu connue fixe l'attention des Astronomes : de même lorsque les Lettres sont le mieux cultivées, on voit de tems en tems s'élever parmi les Savans des opinions aussi frappantes par leur nouveauté que par leur singularité; & dont les progrès affligeans pour ceux qui les considerent, laissent entrevoir avec peine le fruit que l'on en doit attendre. C'est le cas où nous nous trouvons aujourd'hui, dans un siecle où les Sciences & les Arts ont été portés à un si haut degré de perfection : en effet quoi de plus inoui, que ce qu'on a depuis peu avancé publiquement; que les Lettres sont la principale cause de la corruption des mœurs ?

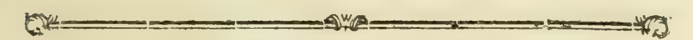
Ce n'eſt point ici, Meſſieurs, un jeu d'eſprit, ni l'effet de quelque jalouſie ſecrete. Nos adverſaires combattent à viſage découvert : ce ſont des perſonnages graves ; & ce qu'il y a de plus extraordinaire ce ſont des hommes très-éloquens. Ils citent le genre-humain à leur tribunal; & parcourant ſon hiſtoire comme s'il ne s'agiſſoit que de l'hiſtoire de la vie d'un ſeul homme, ils remarquent d'abord, que créé depuis pluſieurs ſiecles, après une longue enfance, loin de devenir plus mûr avec l'âge, il renchérit tous les jours ſur ſes anciens vices, qu'il ſe plonge de plus en plus dans le crime, & ne ceſſe jamais d'être le jouet de quelque paſſion particuliere ou de toutes enſemble. Indignés à la vue d'une ſi étrange dépravation, & perſuadés d'une part que nos deſirs ſont l'unique ſource de nos déréglemens; & de l'autre, qu'on ne deſire que ce que l'on connoît; ils oſent conclure que la vertu n'a contre le vice d'aſyle aſſuré que dans le ſein de l'ignorance, & que les Sciences & les Arts ſont pour l'eſprit qui en eſt orné autant de différens poiſons, dont il faut proſcrire l'uſage.

Nous conviendroit-il d'autoriſer ce ſentiment par notre ſilence ? & ne devons-nous pas plutôt le ſoumettre à la cenſure de cette auguſte Aſſemblée ? C'eſt ici, Meſſieurs, que les Lettres comparoiſſent devant vous, non en qualité de ſuppliantes, comme elles plaident moins pour leur propre intérêt que pour celui de l'humanité, cette poſture les déshonoreroit; ni même en qualité de complaignantes, car elles n'ont garde de s'irriter contre ceux que le ſeul amour de la vertu porte à les inſulter : mais remplies d'égards pour tout le monde, elles vous invitent ſimplement à examiner, ſi ſous prétexte de

venger la vertu, on ne lui causeroit pas un extrême préjudice, en lui interdisant tout commerce avec elles.

Quel plus juste motif de confiance pour les Lettres, que de voir l'élite du Royaume s'assembler en foule dans ce lieu, qui a toujours été regardé comme le sanctuaire des Sciences? Ici, Messieurs, même en gardant le silence, vous plaidez éloquemment leur cause; votre présence seule, qui est une preuve de l'attachement que vous avez pour elles, leur répond de la victoire.

Chargé d'acquitter le tribut annuel que nous vous devons, je vais donc parcourir les avantages que les Lettres procurent à la vertu, & vous montrer dans la premiere partie de ce Discours, combien ceux qui les condamnent les connoissent peu: vous verrez dans la seconde que l'expérience & les faits détruisent également les reproches, dont on veut les accabler. Daignez, Messieurs, prêter à ce que je vais dire une oreille favorable.



PREMIERE PARTIE.

On peut pardonner aux ignorans l'erreur qui leur fait attribuer aux Lettres l'abus qu'en font quelquefois ceux qui les cultivent; mais que des savans exercés dans tous les genres d'érudition méconnoissent leur essence & leur destination, & les rendent responsables de tous les maux qu'éprouve le genre-humain, c'est un prodige qui a droit de nous surprendre. Il ne manquoit plus que ce dernier trait au tableau des miseres

& des égaremens de l'homme que l'on exagere avec tant d'emphase. Qu'est-ce que les Lettres? Sont-elles autre chose qu'un précieux dépôt conservé dans les Livres, un recueil des préceptes des Sages, qui s'est formé peu-à-peu, & qui répandu dans tout l'Univers sert à éclairer l'esprit, à réformer le cœur, en un mot à perfectionner tout l'homme? Quelle est leur origine? Ne sont-elles pas le fruit de la vertu, qui inspiroit à ces Sages autant de tendresse pour le genre-humain que de zele & d'intelligence?

Mais cette excellence propre aux Lettres, cette origine divine, est précisément ce qu'il s'agit de prouver. Toutes les Sciences, dit-on, sont vaines ou pernicieuses : elles naissent de la superfluité ou de l'amour du plaisir... Ce n'est pas ainsi qu'ont pensé tant d'illustres Auteurs chez les profanes; les Platons, les Xénophons, les Cicérons; & parmi les Ecrivains sacrés, les Lactances, les Clémens d'Alexandrie, les Basiles. Ne perdons pas cependant un tems précieux: laissons les autorités pour nous appliquer à connoître ce que les Lettres sont en elles-mêmes; & décidons la question par ce que les Législateurs ont ordonné, plutôt que par ce que les Philosophes ont écrit.

On voudroit que l'homme n'agît jamais que par l'inspiration de la vertu; & que tous les habitans de la terre ne formassent qu'une Cité toute composée d'honnêtes gens. Le plan est magnifique; mais comment l'exécuter sans le secours des Lettres. On répond que l'exemple suffit, que l'ignorance supplée aux préceptes. Fort bien : mais quels exemples doit-on attendre d'une multitude grossiere & sauvage! Tels étoient

ſans contredit les hommes avant l'établiſſement des Lettres: occupés à faire la guerre aux animaux qui leur ſervoient de nourriture, & preſque ſemblables à eux, ils n'avoient ni loix, ni mœurs. Si quelques-uns doués d'une raiſon ſupérieure ſe portoient à la recherche du bien, privés du ſecours de l'hiſtoire & des agrémens de la Poéſie & de l'éloquence, combien leur voyoit-on faire de vains efforts & de fauſſes démarches? Pouvoient-ils ſe donner pour modeles à des Barbares? Peu efficace pour le bien & très-puiſſant pour le mal, l'exemple eſt par lui-même une foible reſſource. La vertu modeſte excite l'envie: ſon ſilence même eſt un reproche ſanglant qui confond ouvertement & le crime & l'injuſtice: pour ſe faire aimer il faut qu'elle diſparoiſſe: quel charme plus puiſſant que celui des Lettres pour la rappeller & pour la faire goûter?

L'ignorance, répond-on, tient les paſſions dans un engourdiſſement que les Lettres diſſipent. Quelle pitoyable défaite! C'eſt ici que nos adverſaires ne peuvent déguiſer la foibleſſe de leur cauſe: en voulant pourvoir à la ſureté de la vertu, ils la laiſſent ſans défenſe, ils la livrent à ſes plus cruels ennemis. L'homme naturellement révolté contre la domination aura-t-il donc beſoin des Lettres pour apprendre à ſecouer le joug de l'obéiſſance? L'orgueil dont il eſt radicalement infecté, & qui le rend ſourd aux conſeils de la raiſon ne ſuffit-il pas pour le porter à la révolte? Eſt-il de maître plus abſolu, plus adroit & plus ſéduiſant que lui? L'homme aura-t-il beſoin des Lettres pour ſe livrer à de honteux excès, lui qui ſe prête ſi volontiers à la ſéduction des ſens? Et quels docteurs que les ſens!

Combien leurs piéges sont - ils fréquens, leurs sollicitations éloquentes, leurs flatteries insinuantes ! L'homme aura - t - il besoin des Lettres pour employer la force ou la ruse à s'emparer du bien d'autrui ? Parlerons - nous de l'amour ? Quel Protée ! Tantôt fier & brutal, tantôt doux & rampant, toujours fourbe & malin, il prend toutes les formes qui conviennent à ses vues. A quoi sert ici l'ignorance ? Seroit - ce pour cacher à l'homme le levain de cupidité qui fermente dans son cœur ? Mais n'est-ce pas une chimere de supposer qu'on puisse l'ignorer ? Ne vaut-il pas mieux apprendre à réformer les passions ? mais sans l'étude des Lettres, comment s'affranchira-t-on de leur tyrannie ? comment s'appliquera-t-on à devenir docile, chaste, libéral ; à sacrifier s'il le faut ses biens & sa vie pour le service de la Religion & de l'Etat ? Les Lettres nous donnent sur cette matiere de continuelles leçons, qui ne sont jamais inutiles ; car ceux-là mêmes qui refusent de s'y conformer, sont souvent retenus dans le devoir par la crainte ou la honte qu'elles leur inspirent. On ne fait point assez d'attention aux bons effets que ces sentimens produisent, & l'on ne réfléchit pas combien ils contribuent au bonheur de la Société.

Si dans toutes ses actions l'homme n'avoit que l'honnêteté pour but, s'il la regardoit comme l'unique & le souverain bien, s'il étoit sincérement pénétré de l'idée de l'ordre, & s'il ne s'en écartoit jamais ; j'avoue que les Lettres ne seroient pas alors nécessaires à la vertu ; mais on ne peut nier, qu'elles ne lui servissent du moins d'un grand ornement. Quoi de plus beau & de plus agréable que l'Histoire, la Poésie & l'Eloquence ? Mais enfin l'homme étant plongé dans d'épaisses ténebres,

ténebres, & violemment enclin au mal, pourquoi le priver d'un rayon de lumiere dont il a besoin pour découvrir la vérité, d'une étincelle de feu qui peut l'embraser de l'amour de la vertu ? La témérité ne sera donc plus réfrénée par les exemples que fournit l'histoire, les délices pures de la chaste & divine poésie ne dissiperont plus les charmes trompeurs d'une poésie licencieuse, les sophismes ne seront plus foudroyés par les traits d'une éloquence mâle & solide ? Ainsi l'honnête homme sans savoir & sans avoir de quoi se défendre, restera exposé aux attentats des voleurs ? Quelle horrible inhumanité !

Qu'on cesse de vanter l'ignorance, comme si elle avoit la force d'étouffer dans l'ame le germe des passions, de même que le froid brûle l'herbe des champs. N'est-il pas plus raisonnable de penser, que comme les reptiles les plus vénimeux naissent dans les solitudes arides & incultes, de même l'ignorance est la source féconde des plus affreux désordres ?

Parcourons le monde entier : est-il un pays, un coin de la terre, qui n'ait été le théâtre des ravages de l'ignorance ? Comment vivent aujourd'hui les nations barbares ? Peindrai-je la fureur à laquelle elles s'abandonnent pour le plus vil intérêt, qui les porte à se percer mutuellement avec des flèches empoisonnées ? Vous dirai-je..... Mais il seroit impossible de détailler tant d'horreurs. Rappellez ce que vous en avez lu, rassemblez ce que l'histoire raconte de ces malheureux siecles, si célebres par le regne de l'ignorance ; vous ne compterez jamais, vous n'imaginerez pas même toutes les guerres, tous les fléaux, tous les forfaits que ce monstre a enfantés. Le nombre & l'atrocité de ses attentats échapperent à toute votre

ſagacité. Jettons un voile épais ſur tant d'infamies dont l'ignorance ne fait pas rougir : mais vous, ſes triſtes victimes, dont les membres déchirés par les Cannibales couvrent le genre-humain d'un éternel opprobre, ſortez de vos tombeaux, conduiſez les panégyriſtes de l'ignorance dans ces plages qui ne vous ſont que trop connues, où l'on voit un pere de famille aſſis à table diſtribuer de ſang-froid de la chair humaine à ſa femme & à ſes enfans ! à l'aſpect de ces cruels repas, de ces feſtins horribles qui réaliſent la fable de Thyeſte, ils apprécieront eux-mémes les obligations que nous avons à l'ignorance.

La pratique déteſtable des Antropophages n'eſt pas nouvelle, puiſqu'il en eſt fait mention dans Homere, le plus ancien des Auteurs profanes. Quels exemples d'honnêteté & d'humanité attendra-t-on de ces hommes abominables, ſur qui la beauté & la perfection du corps humain ne font d'autre impreſſion, que d'exciter en eux le ſentiment d'une infâme luxure ou d'une barbare gourmandiſe.

Que ſeroit-ce du genre-humain, s'il ne s'étoit pas trouvé des hommes aſſez éclairés pour connoître la nobleſſe de leur condition ſi honteuſement avilie ; aſſez hardis pour oſer entreprendre de la rétablir dans ſes droits ; aſſez aimables pour adoucir l'humeur farouche de leurs compatriotes, & les faire conſentir à l'établiſſement des loix ? Mais lorſqu'il a été queſtion d'aller à la ſource du mal, comment a-t-il pu ſe faire, que les différens Légiſlateurs, quoique ſéparés les uns des autres par l'intervalle des tems & des lieux, ſe ſoient tous accordés à regarder l'ignorance comme la cauſe de la barba-

rie, & se soient servis des mêmes moyens pour la détruire? Ce sont là des faits qui démontrent évidemment l'utilité & la nécessité des Lettres.

Quel tribut d'amour, de respect & de reconnoissance ne devons-nous pas à ceux qui les ont fait naître ! Leurs dépouilles mortelles sont depuis long-tems enfermées dans le tombeau, mais leur esprit vit encore pour nous. Quel est ce vénérable vieillard que j'apperçois à travers les ombres de l'antiquité la plus reculée ? son visage est plus brillant que le soleil. O prodige ! Plus il s'éloigne de notre âge, plus il paroît grand & lumineux. Placé sur une montagne élevée il reçoit les hommages de tout l'univers ; d'une main il commande aux flots de la mer ; de l'autre il porte ces tables fameuses, où la loi de Dieu est gravée. Que les partisans de l'ignorance jettent les yeux sur ce redoutable vainqueur, qui apprend aux hommes les merveilles de la création, l'unité de l'Etre suprême, les triomphes de ce Dieu vengeur sur l'impiété, & qu'ils reconnoissent dans sa personne le Prince des Orateurs, des Philosophes & des Poëtes. Un peu au-dessous de Moïse j'apperçois d'un côté le Roi Prophète dansant devant l'arche du Seigneur, & suivi d'un peuple innombrable qu'attire la douceur & la sublimité de ces cantiques. De l'autre côté je vois dans des jardins fleuris ce Monarque à qui l'Esprit Saint donna le nom de sage : plongé dans une méditation profonde, il assigne à chaque âge, à chaque condition les devoirs qui les concernent, & ne montre pas moins d'habileté à peindre les hommes, qu'à percer les secrets de la nature. Quelle est cette auguste assemblée qui occupe le vallon? C'est le chœur des saints

Prophetes, qui feront à jamais l'honneur & le ſoutien de l'éloquence & de la poéſie.

Quelles vives lumieres ſortent de ce mont ſacré à travers les ténebres de l'idolâtrie qui l'environnent! L'ancien Parnaſſe s'abaiſſe devant lui, mais malgré les fables qui le dégradent & dans la ſombre nuit du Paganiſme, celui-ci laiſſe échapper des traits d'un feu pur & brillant. Combien de Solons, de Pompilius ont ſu guider leurs pas à la lueur d'une raiſon épurée, & n'ont pas craint de déclarer la guerre à l'ignorance?

Mais ſans nous arrêter à des exemples étrangers, ouvrons notre hiſtoire; comparons les ſiecles ténébreux avec ceux où les ſciences ont fleuri; & voyons en abrégé ce que les grands Princes & les habiles Politiques ont penſé ſur cette matiere.

Cette diſcuſſion nous fournira de tems en tems des traits agréables; mais quelle ſera notre admiration lorſque nous repaſſerons le regne de notre auguſte Monarque? Quel puiſſant protecteur des Lettres! & de combien de faveurs les a-t-il honorées! Dès l'âge le plus tendre, il ne s'eſt pas contenté de répandre en particulier ſes bienfaits ſur les Muſes qui préſident à l'éducation de la jeuneſſe, il a voulu enſuite les doter avec une magnificence vraiment royale. Durant les horreurs de la guerre, il leur a procuré les douceurs d'un tranquille loiſir; & dès qu'il a donné la paix à l'Europe, il s'occupe tout entier du ſoin d'augmenter la gloire du nom François. Tandis qu'il parcourt ces monumens ſuperbes, dreſſés par ſes ancêtres, qu'il a lui-même réparés ou embellis; & qu'il cherche les moyens de laiſſer à la poſtérité des preuves de ſon goût & de ſa munificence; un heureux génie lui ſug-

gére le plus beau plan qui fut jamais, dont l'exécution glorieuse lui étoit réservée? il s'agit d'affranchir de l'opprobre, de l'ignorance & de la pauvreté cette jeune Noblesse dont les généreux Peres ont prodigué leur sang & leur bien pour le service de la Patrie. Tel est l'objet de la fondation de l'Ecole militaire; les Eleves y seront instruits en même tems des principes de la Religion & des connoissances utiles à la défense de l'Etat. Cet établissement en procurant un double avantage à la Nation assure au Roi à deux différens titres le nom de Pere de la Patrie: il l'acquitte d'une dette justement contractée envers les ayeux de ces jeunes Héros, & lui fournit de nouveaux défenseurs, qui lui seront d'autant plus attachés, que leur éducation sera tout à la fois la preuve authentique de la libéralité du Prince, de leur propre noblesse, & des services que leurs parens ont rendus à l'Etat; dessein, dont Charlemagne lui-même, le restaurateur des Lettres dans toute l'Europe, pourroit être jaloux.

A cet illustre nom, l'ignorance pâlit, frappée d'un nouveau coup de foudre. Jamais Prince n'auroit su mieux que lui la faire valoir s'il étoit vrai qu'on peut en tirer parti. Quelle fut la conduite de ce sage Monarque? Pour avoir un corps de réserve, toujours prêt à combattre cette odieuse ennemie, il établit un Conseil des Comtes de sa Maison à qui il donna le pouvoir de dresser & d'interpréter les loix, de terminer les procès & de veiller à l'avancement des Sciences & des Arts. Telle est l'origine de ce célebre Parlement, supérieur à tous nos éloges. Que ne pourrois-je point en dire? Combien y compte-t-on de lumieres du Barreau, de Héros de Themis,

de modeles d'une conftance invincible? Il faudroit n'en omettre aucun pour rendre juftice à tous. Combien de Magiftrats foutiennent dans les Tribunaux des Provinces l'honneur de ce premier Corps dont ils ont été tirés, & y perpétuent le zele pour la juftice & l'amour des Lettres qui lui furent jadis infpirés par Charlemagne.

J'en trouve la preuve dans vous-même, Monfieur, ce grand Empereur converfoit familiérement avec les gens de Lettres, & leur témoignoit autant de bonté que vous en faites paroître en prenant place dans cette Affemblée. Il excitoit les favans à fe diftinguer dans la carriere de la littérature par les mêmes careffes dont vous honorez nos jeunes athletes victorieux. Partout vous êtes chéri & confidéré comme il l'étoit: car il n'eft aucun des parens de cette floriffante jeuneffe, en quelque lieu qu'il habite, qui ne tourne dans ce moment les yeux fur vous, & qui pénétré d'admiration, de zele & de refpect ne s'enorgueilliffe en quelque forte & ne s'attendriffe jufqu'aux larmes, lorfqu'il vous voit remplir fi dignement les fonctions de Pere à l'égard de fes enfans.

Vous avez droit, illuftres Sénateurs, à de pareils fentimens de reconnoiffance. Ce n'eft pas fans peine que vous quittez ces glorieufes occupations, que votre religion, votre prudence, votre zele infatigable pour la Patrie vous rendent fi cheres. Ne regrettez pas néanmoins les courts inftans que vous accordez à nos vœux. Ce font les vertus mêmes que j'ai nommées qui vous conduifent ici : elles ne peuvent que vous bien infpirer. Elles fauront vous rendre avec ufure ce peu de tems que vous nous facrifiez. Votre préfence à nos exercices va prévenir des

maux auxquels votre ſageſſe auroit été obligée de remédier ; & vous prépare déjà des coopérateurs empreſſés de ſuivre vos traces. Lorſque Charlemagne eut formé votre auguſte Compagnie, cet habile Monarque vit bientôt qu'il n'étoit pas moins néceſſaire d'établir une ſociété de Savans, qui fût comme une pépiniere de l'Etat, où la jeuneſſe la plus diſtinguée, honorée de votre protection apprît à devenir un jour digne de vous ſuccéder. Aſſociée à votre gloire dès ſa naiſſance, jugez, Meſſieurs, de la joie de l'Univerſité, lorſqu'elle peut jouir de la préſence de tant de grands hommes, qui furent autrefois élevés dans ſon ſein, & qui ſont maintenant ſon plus ferme rempart & ſes plus zélés Panégyriſtes. Sa reconnoiſſance redouble aujourd'hui qu'il s'agit de l'honneur des Lettres : votre abſence les auroit privées de l'un des plus ſurs & des plus glorieux moyens qu'elles puiſſent employer pour la défenſe de leur cauſe.

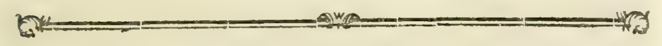
Mais ſi les Rois & les Légiſlateurs ont cru s'illuſtrer en favoriſant les Lettres, & s'ils en ont tiré de puiſſans ſecours ; pourquoi ſont-elles maintenant traitées d'infâmes ſéductrices, & expoſées à la critique la plus amere ? N'eſt-ce pas attenter au bien de la ſociété, que de vouloir par d'odieuſes imputations détourner les honnêtes gens de l'étude, tandis que les hommes les plus ſages, ont regardé les Lettres comme la plus courte & preſque la ſeule voie qui conduiſe à la vertu? Nos adverſaires rougiſſent peut-être de ſe voir en oppoſition avec de ſi reſpectables autorités : ils avouent qu'ils ont excédé en traitant les Lettres avec ſi peu de ménagement, mais ils n'en veulent, diſent - ils, qu'à l'abus énorme qu'on en fait. C'eſt

un trésor précieux que les hommes sont indignes de posséder ; parce qu'ils le tournent en poison : si le fait est vrai, Messieurs, rendons les armes, avouons notre défaite. Que ces filles du Ciel, présent trop funeste à la terre, retournent au lieu de leur origine. Que le Prince si pieux qui vient de fonder une Chaire dans cette Université pour l'interprétation des saintes Lettres condamne son zele mal entendu, & qu'il réserve ses libéralités pour de plus dignes objets. Il faut renfermer sous le sceau les divines Ecritures, parce qu'un Bayle pourroit les profaner : que les Philosophes n'entreprennent plus de nous développer les ressorts de la Providence, également admirable dans le plus grand comme dans le plus petit de ses ouvrages, ni l'efficacité de la Toute-puissance de Dieu, qui se fait une espece de jeu de la création de ce vaste Univers, parce qu'un Spinosa pourroit confondre la substance divine avec les esprits créés & la matiere, & en faire un composé monstrueux : que la Jurisprudence cesse de nous donner des leçons, pour la conduite de notre vie & la police des Etats, parce qu'un Hobbes pourroit abuser des plus saines maximes : que l'Orateur & le Poëte, que le Peintre & le Statuaire ne transmettent plus à la postérité la mémoire des belles actions ; qu'on étouffe dans son berceau l'art prodigieux, si propre à illustrer notre Patrie & notre siécle, de ranimer sur la toile une peinture prête à céder sur la fresque ou sur le bois à l'injure des tems. Qu'on interdise aux Artistes distingués l'usage de ces admirables talens, fondement solide de leur fortune & de leur réputation : qu'on supprime enfin tous les livres, que les savans se taisent & que les Lettres soient condamnées à

l'oubli,

l'oubli. L'ignorance triomphera : mais quel bien en résultera-t-il ? Si l'on proscrit les Sciences & les Arts, le monde entier retombe dans le cahos.

Dans cette supposition l'homme seroit réduit à une condition bien plus triste que celle à laquelle les exposerent jamais les inconvéniens qu'entraîne l'abus des Lettres. Nous sommes donc redevables aux Lettres de plusieurs avantages inestimables malgré les abus dont on les accuse. Mais ces abus en quoi consistent-ils, & les Lettres en sont-elles véritablement responsables ! c'est ce qui nous reste à examiner.



SECONDE PARTIE.

ON peut abuser de la Science comme de la Religion ; mais ces abus mêmes en caractérisant notre foiblesse démontrent sensiblement la nécessité de l'une & de l'autre. Il ne s'agit donc pas de savoir s'il est des gens qui fassent servir les Lettres à de mauvais usages, mais uniquement si elles s'y prêtent d'elles-mêmes, si elles sont pernicieuses de leur nature. Nos adversaires soutiennent l'affirmative, & nous croyons les avoir suffisamment réfutés par l'exposition de ce principe certain : que la science est la source de toutes sortes de biens, comme l'ignorance est la source de tout mal.

On nous conteste cette vérité, qu'on veut faire passer pour une subtilité métaphysique, dont on appelle à l'histoire & à l'expérience ; on croit pouvoir prouver par les faits que le luxe & l'irréligion doivent leur établissement & leurs progrès

aux Lettres, & ne subsistent que par elles : que de-là est sortie cette foule de passions effrénées, qui ont si souvent renversé les Empires, & presqu'anéanti le culte de la Divinité.

A cette accusation qui comprend tous les crimes possibles, les Lettres répondent : Comment serions-nous coupables des maux dont vous vous plaignez, nous qui n'étions pas encore au monde lorsqu'ils y ont paru ? En effet, quand est-ce que l'impiété & la dissolution (je dis la dissolution & non pas le luxe, car celui - ci n'est qu'un léger dédommagement, que celle - là s'est adroitement ménagé lorsqu'elle a vu ses excès censurés & réprimés par les Lettres,) quand est-ce, dis-je, que ces malheureuses filles de la volupté & de l'ignorance se sont emparées de l'empire de l'Univers ? N'ont-elles pas dès le premier âge marché tête levée, & secoué le joug de la pudeur ? Ne vit - on pas dès-lors éclore toutes les passions, dont l'affreux débordement couvrit toute la terre de tant de crimes & d'abominations, qu'un déluge universel n'a pas suffi pour la laver.

Où en étoient alors les Lettres ? elles étoient à peine conçues dans le sein d'un petit nombre de bons esprits ; ou si elles avoient déjà vu le jour, foibles & rampantes dans cette premiere enfance, elles n'osoient encore sortir de l'étroit espace qui servoit de retraite à ces sages. Cependant à la suite des infâmes plaisirs, l'irréligion aigrie plutôt que domptée par les exemples récens de la vengeance céleste, & devenue d'autant plus audacieuse que Dieu la traitoit avec plus d'indulgence, étoit montée à cet excès de folie de vouloir détrôner l'Etre suprême. Vains efforts, dont l'impiété essaya de se con-

ſoler en raviſſant à Dieu ſon culte & ſes adorateurs, par les attraits ſéduiſans de la volupté. Tous les vices eurent alors des autels, & l'encens que l'on refuſoit au ſouverain Maître fut prodigué à ces monſtres impurs. Qu'y a-t-il en cela qu'on puiſſe imputer aux Lettres? Loin de les accuſer d'avoir donné naiſſance au crime, on peut dire que ce tyran leur déclare dès leur berceau la plus cruelle guerre. A peine ſorties de l'enfance elles ne ſavent où fuir. Ici on leur tend des piéges, là on tâche de les exterminer à force ouverte.

L'Egypte leur offre un aſyle. Mais qu'arrive-t-il? On leur fait la réception la plus honorable dans la vue de les ſéduire. On les érige en Déeſſes malgré elles. Pour les empêcher de publier les louanges du vrai Dieu & de venger l'injure faite à ſon ſaint Nom, on les retient captives au fond des temples, où on les lie avec des chaînes d'or, ornées de fleurs & de pierreries. Elles ne rendent des oracles que par la bouche des Mages: leurs préceptes qui ne devroient ſervir qu'à l'inſtruction deviennent un langage énigmatique. Cette dure ſervitude ne les empêche pas néanmoins de faire quelquefois briller la vérité à travers une infinité de fables & de menſonges, dont de perfides interpretes ont ſoin de la voiler. L'Univers étonné reconnoît qu'il doit à l'Egypte, cette mere féconde du Paganiſme & de la ſuperſtition, les Loix les plus utiles & les plus ſages.

Parmi les Hébreux, les Lettres n'ont point été déshonorées par de ſemblables artifices, mais elles ont eſſuyé de leur part bien d'autres indignités. A l'ombre de la protection divine elles ont long-tems joui de la liberté: mais combien de fois

ont-elles été saisies d'une frayeur mortelle en voyant couler le sang de leurs plus chers défenseurs ? Semblables à l'infortunée Cassandre des Poëtes, jusqu'à quand ce Peuple ingrat & incrédule les rejettera-t-il honteusement ? Le Juif aveugle a laissé passer en des mains étrangeres le précieux dépôt de la Religion & des Lettres. Il se repaît des chimeres de la cabale & des rêveries du Talmud : son ignorance fait sans doute son bonheur, il en est devenu moins avare, moins brigand, moins perfide.

Est-il nécessaire, Messieurs, de chercher d'autres preuves ; ferai-je le récit ennuyeux de ce qui s'est passé chez toutes les Nations ? Parcourerai-je l'histoire des héros de la Scélératesse, pour vous convaincre de ce que vous ne sauriez ignorer : que l'homme a un fond de méchanceté qui se suffit à lui-même sans le secours des Sciences ? Que pourroient-elles ajouter à l'ambition de Sémiramis, à la cruauté de Cléopatre, à la perfidie de Mithridate, ou à l'extrême dépravation de tant d'autres ?

Si nos adversaires veulent s'en rapporter aux faits & à l'expérience, qu'ils se transportent en Asie. Les Lettres y ont régné sur le rivage opposé à l'Europe ; mais leur lumiere n'a pas brillé au-delà, ou elle n'y a lancé que de foibles rayons. Cependant depuis ce tems-là toute cette région n'a-t-elle pas été agitée par de violentes secousses ? Combien de fois a-t-elle changé de maître, & que de révolutions a-t-elle éprouvées ? Qu'on demande aux Chaldéens, aux Assyriens, aux Perses, aux Macédoniens, aux Romains si les Lettres contribuerent jamais à ces désastres. Mais pourquoi recourir à

des tems ſi éloignés ? Les expéditions modernes des Sarraſins & des Arabes ſuffiſent pour décider la queſtion. Les Sciences & les Arts furent-ils jamais plus mépriſés & plus maltraités, que ſous ces barbares vainqueurs qui ſe glorifioient de leur ignorance? Combien ont-ils ſaccagé de villes où les études étoient floriſſantes. Que dirai-je de ces Iſles autrefois ſi renommées, d'Alexandrie & de ſa fameuſe bibliothéque qu'ils ont réduite en cendres, enfin de toute cette côte d'Afrique où les Tertulliens, les Cypriens, les Auguſtins ont donné tant de preuves de leur génie & de leur érudition ? Faut-il dater le regne de la pudeur, de la bonne foi, de l'humanité, depuis que la Patrie de ces ſaints perſonnages eſt devenue le domaine des corſaires & des brigands ?

On ne peut voir ſans douleur que des débris de tant d'Empires ſe ſoit formé celui du libertinage & de l'irréligion. Ce couple impur s'applaudit au milieu de Babylone, où il a établi ſon trône depuis tant d'années. Le libertinage conſidere avec complaiſance cette foule innombrable de peuples dévoués à la molleſſe : l'impiété ſe glorifie d'avoir aſſujetti à ſes ridicules ſuperſtitions tant de grands génies. L'un & l'autre ſe réjouiſſent d'avoir rendue ſtérile la plus fertile partie du monde, & de l'avoir changée en déſerts affreux. C'eſt en défigurant les productions de la nature, en proſcrivant les ouvrages de l'art qu'ils ſont venus à bout de dégrader l'homme & de ternir la gloire du Créateur ; ils ne pouvoient choiſir de plus ſûrs moyens ; mais donner ſon approbation à de pareils attentats n'eſt-ce pas ſe déclarer l'ennemi de Dieu & des hommes ? Au contraire, quoi de plus propre à allumer dans les cœurs

le feu de l'amour divin que de parer le monde de tous les ornemens dont il eſt ſuſceptible ? C'eſt pour cela que Dieu plaça l'homme dans un jardin délicieux. C'eſt dans la même vue & par l'effet d'une inſpiration céleſte que les Lettres travaillent de concert à embellir l'Europe, où elles ont fixé leur ſéjour. En effet, Meſſieurs, c'eſt dans cette partie du monde que, après vous avoir décrit les ravages que l'ignorance a cauſés dans l'Aſie & dans l'Afrique, je vais vous démontrer les avantages ineſtimables qu'elles nous procurent.

Il eſt évident qu'il n'y a point de pays où l'éclat de la Divinité & la dignité de l'homme paroiſſent plus ſenſiblement qu'en Europe. Combien y compte-t-on de perſonnages auſſi recommandables par la pureté des mœurs que par les connoiſſances acquiſes? Ne ſont-ce pas autant de ſoleils qui portent la chaleur & la lumiere dans le ſein de nos villes, dont les rayons ſe répandent ſur nos campagnes & percent l'obſcurité des plus ſombres réduits ?

Les beſoins de la vie nous impoſent un travail néceſſaire qui par ſa continuité & par l'application qu'il exige, pourroit affoiblir les connoiſſances que nous avons de la Divinité. Mais remarquez à quel point les Lettres ſont attentives à adoucir ce travail. De célebres Académiciens s'appliquent à perfectionner l'agriculture ; ils fouillent eux-mêmes les entrailles de la terre, & la forcent par de ſavans eſſais à déclarer juſqu'où s'étend le terme de ſa fécondité ; leurs ſoins ſont abondamment récompenſés : que de fleurs charmantes, que de fruits délicieux couvrent nos champs ! Que de plantes & d'arbres de diverſes eſpeces nous fourniſſent à l'envi le néceſſaire, l'utile & l'agréa-

ble! Graces à l'induſtrie de ſes habitans, l'Europe eſt la région de l'Univers la plus fertiliſée & la plus riante.

Mais il étoit à craindre que le lâche & pareſſeux frelon n'enlevât à la diligente abeille le fruit de ſes travaux; c'eſt à quoi les Lettres ont pourvu par l'établiſſement des loix entre les Citoyens; & pour repouſſer l'avide étranger, oppoſant la force à la force, elles ont formé les regles de l'art militaire. Laquelle des deux de la Juriſprudence ou de la ſcience des armes doit tenir le premier rang dans notre eſtime? C'eſt ce qu'il n'eſt point facile de décider, tant l'une & l'autre ont été fécondes en hommes illuſtres.

Mais comme leurs emplois & leurs fonctions n'occupent que peu de perſonnes en comparaiſon du grand nombre de ceux qui vivent ſous leur double protection, par quel moyen les Lettres ont-elles prévenu dans la multitude, l'oiſiveté & les vices qui marchent à ſa ſuite? Vous venez, Meſſieurs, d'admirer leur ſageſſe, louez à préſent leur induſtrie. Elles ont inventé toutes ſortes d'Arts, qui concourent en différentes manieres au bien public. Ils ſervent à étendre ou à exercer le génie, à conſerver ou à rétablir la ſanté, à exciter dans tous une noble émulation. Ce ſont eux qui érigent aux actions vertueuſes des monumens éternels, qui augmentent l'éclat du Trône, enrichiſſent le Citoyen, & fourniſſent à chacun ſelon ſon état & ſes talens une occupation convenable.

On a raiſon d'admirer ce qui ſe paſſe dans une ruche d'abeilles: mais à la vue de l'ardeur inexprimable dont nos ouvriers ſont animés, qui leur fait employer toutes les reſſources de l'eſprit, toute la dextérité de la main pour produire tant de

chefs-d'œuvre, quel eſt l'homme aſſez aveugle, aſſez ſtupide pour ne pas reconnoître le premier auteur de ces belles inventions, & pour lui refuſer le tribut de louanges qui lui eſt dû? Aux yeux de tout homme qui ſait penſer l'Europe eſt tout enſemble un jardin de délices, & l'objet d'une continuelle admiration; car ce n'eſt point une nouveauté de la voir enfanter chaque jour de nouveaux miracles.

Au milieu de ce jardin, dira-t-on, comme dans l'ancien Paradis-terreſtre eſt placé l'Arbre de vie, auquel il eſt défendu de toucher: c'eſt la Religion. Cependant combien d'animaux féroces s'efforcent de lui nuire? Et d'où lui vient cette prodigieuſe quantité d'adverſaires, ſi ce n'eſt de la part des Lettres, que l'on regarde mal-à-propos comme le rempart de la foi?

Il eſt aiſé de prouver que les Lettres ont effectivement l'honneur de ſervir à étendre & à maintenir la Religion. Elle ne fut jamais en plus grand danger que lorſque les études furent languiſſantes. Au contraire elle n'eut point de jours plus beaux & ne remporta point de victoires plus ſignalées, que lorſque les Lettres renaiſſantes l'accompagnerent au combat. Faut-il en donner des preuves? La Chaire même où je ſuis m'en fourniroit en foule; mais je n'en veux point d'autre que ce trait de l'Empereur Julien, le plus dangereux comme le plus politique d'entre les hérétiques & les apoſtats. Il comprit que la Religion pareroit aiſément tous les coups qu'il vouloit lui porter, tant que les Lettres veilleroient à ſa défenſe. Inſpiré par la malignité de ſon génie, il tenta d'abord de les anéantir. Mais Dieu ſut les venger en les faiſant ſervir à la vengeance

de

de ſon culte. Il permit que les Lettres détruiſiſſent l'idolâtrie par l'idolâtrie même, dont elles dévoilerent l'abſurdité, & firent ainſi triompher la Religion de la maniere la plus glorieuſe & la plus éclatante.

Fidelles à l'obligation où elles ſont de ſuivre conſtamment la voix de la vérité & les étendards de la vertu, les Lettres n'avouent pour diſciples que les gens de bien qui combattent à leur côté contre la licence & l'irréligion. Ceux qui, ſéduits par les faux attraits de la volupté & du menſonge, abuſent de leur génie & de leurs talens, pour faire tomber les autres dans les mêmes piéges, ſont autant de déſerteurs qu'elles méconnoiſſent, & dont elles abhorrent la perfidie.

Il eſt vrai que malgré tous leurs efforts, elles ne ſauroient étouffer le dragon furieux, cet éternel ennemi de la Religion, qui précipite du Ciel les étoiles, & dont la bouche impure vomit ſur la terre un torrent de livres impies : mais faut-il pour cela, dans l'accès d'une douleur aveugle, imputer aux Lettres les crimes de ce monſtre? L'ignorance eſt-elle donc la ſeule compagne de l'innocence & de la probité? Pourquoi charger les Lettres de nos propres vices, nous qui ſavons qu'il n'eſt pas même permis de les flétrir en les appliquant à d'indignes uſages? Les traiter de ſéductrices, vouloir les condamner à périr, n'eſt-ce pas imiter l'égarement d'un furieux, qui prenant ſon médecin pour un empoiſonneur, ſe jette ſur lui, & veut lui enfoncer le poignard dans le ſein? Quel pronoſtic moins équivoque de cette barbarie, dans laquelle on craint que nous ne ſoyons bientôt replongés!

On nous oppoſe l'exemple des Lacédémoniens. Excellens

modeles, Meſſieurs! Acheterons-nous comme eux, par le renoncement aux douceurs & aux commodités de la vie, le droit d'être ambitieux, injuſtes, adulteres, ennemis de la liberté d'autrui, & nous ferons-nous gloire de reſſembler à de vils gladiateurs? Si les loix de Lycurgue contiennent quelque choſe de bon, à qui en fut-on redevable ſi ce n'eſt aux Lettres? Ces anciens Romains, dont on évoque les ombres, comme pour nous faire rougir en nous confrontant avec eux, n'avoient-ils rien emprunté de Pythagore & des autres Légiſlateurs de la Grece? Les Fabricius eux-mémes, les Curius, les Fabius, puiſoient dans les Lettres les notions de la vraie vertu. Cet amour de la Patrie dont on leur fait tant d'honneur, qu'étoit-il chez eux, ſi vous en exceptez un très-petit nombre, ſinon l'injuſte conſpiration d'un Peuple de Soldats qui aſpiroit à la conquête de l'Univers; le ſentiment d'une ambition effrénée, qui enivrée par ſes ſuccès donnoit aux nations vaincues autant de tyrans, que Rome avoit de citoyens? Auroient-ils été capables de ce déſintéreſſement dont notre auguſte Souverain a donné de ſi belles leçons à ſes alliés & à ſes ennemis mêmes? Si les Spartiates, ainſi que les Romains avoient eu autant d'amour que lui pour l'équité; s'ils avoient cherché à commander aux hommes plutôt par la ſageſſe des loix que par la force des armes; ſi leur Sénat s'étoit conſtamment appliqué à devenir pour les autres Nations un modele de modeſtie & de bonne foi, nous leur accorderions volontiers les éloges que nous refuſons au maſque de la vertu: mais en ſuppoſant qu'ils auroient pris la vraie vertu pour guide, il ne faut pas croire qu'ils l'euſſent fait ſans le ſecours des Lettres.

Ce ſont les Lettres qui donnent un luſtre incomparable à la vertu : celle-ci a des charmes, il eſt vrai, qui lui ſont propres, & qu'elle n'emprunte que d'elle-même ; mais ſemblable à l'aimant qui a beſoin d'être armé pour développer toute ſa force, la vertu ne peut gueres ſe paſſer de la ſcience. Seule & iſolée, elle paroît l'effet d'un caractere dur, ou d'un génie ſtupide. Pour emporter tous les ſuffrages, il faut allier la piété à l'érudition. Cet heureux accord diſſipe le venin de l'envie, réprime l'audace de l'impiété, chaſſe les vaines terreurs qu'inſpire la timidité. Il n'eſt perſonne qui n'embraſſe volontiers le parti de la vertu guidée & éclairée par la ſcience.

On nous cite je ne ſais quel Peuple, qui n'exiſte peut-être nulle part, ſi ce n'eſt dans les deſcriptions des Poëtes, dont les mœurs, dit-on, ſont ſi pures, qu'il ne connoît pas même les paſſions. Il doit ſon innocence à une ignorance profonde qui lui interdit les connoiſſances les plus communes. C'eſt un peuple d'enfans, tant il a de douceur, de candeur & de ſimplicité. En ſuppoſant la vérité de ce qu'on avance ainſi, je vous demande, Meſſieurs, ſi l'intelligence du Créateur brille avec plus d'avantage dans les jeux puériles, ou les occupations frivoles de ce peuple ignorant, que dans les ſublimes penſées & les actions héroïques du Sage dont l'eſprit eſt paré des richeſſes de la ſcience ; non ſans doute, on ne connoît point la vertu, lorſqu'on n'a pas de notion du vice. Il y a plus de grandeur à être vertueux par goût & par choix, à réprimer par la force de l'ame la vivacité des paſſions, à étendre l'empire de la raiſon par ſes mœurs & par ſes écrits, qu'il n'y en auroit à triompher du vice par l'ignorance & par l'inaction. Le peuple dont

on nous parle tient précisément le milieu entre l'homme & la brute ; mais l'homme qui se distingue par la vertu jointe à la science, s'éleve au-dessus de lui-même, & se rapproche de la Divinité.

Puisque telle est l'excellence d'un pareil homme, que lui seul l'emporte sur tout un peuple, quel bonheur pour tous les ordres de l'Etat, quelle gloire pour le Créateur & pour nous-mêmes qui sommes son ouvrage, si l'esprit & les talens étoient toujours réunis aux qualités du cœur & à l'amour de la Religion ! Quel magnifique spectacle ! quel agréable concert ! Un parterre émaillé de fleurs, le Ciel étincelant de mille feux nous ravissent & nous enchantent ; mais la terre parée de tant d'astres animés qui se prêteroient mutuellement de l'éclat n'auroit-elle pas droit de le disputer aux Cieux ? Au lieu d'être le marchepied du Très-haut, elle pourroit devenir son Trône, & augmenter la Cour des sublimes intelligences qui l'environnent.

Cette vue du bien public a excité en faveur des Lettres le zele d'un homme (*) également recommandable par sa conduite & par ses ouvrages. Il a assigné les premiers fonds pour la distribution de nos prix. Simple particulier, le plan qu'il forma n'avoit pour but que le progrès de quelques Arts ; quelle seroit aujourd'hui sa joie, & combien se sentiroit-il honoré de voir le Sénat de la Nation, le premier Parlement du Royaume consacrer à l'utilité publique la source d'une si louable émulation, & répandre dans tout le monde par le moyen de l'Université, & le fruit du bienfait & la gloire du bienfaiteur ?

(*) M. L'Abbé LE GENDRE.

Cette fondation s'eſt accrue par la libéralité d'un homme célebre (*a*), occupé pendant un grand nombre d'années à l'éducation de la jeuneſſe, qui non content d'avoir formé ſes éleves à la vraie éloquence & à la belle poéſie dans leſquelles il excelloit, entretient même après ſa mort le goût des bonnes études.

On n'eſt pas moins redevable à ce zélé Citoyen (*b*), le digne émule des Elzevirs & des Etiennes. Epris des charmes de la langue & de l'éloquence latine, après nous avoir donné de magnifiques éditions de Cicéron & d'autres excellens Auteurs, il retient par un prix conſidérable les muſes Romaines prêtes à nous quitter. L'étude du latin ne ſera plus négligée, conſacrée d'une part à l'immortalité dans des livres parfaitement imprimés, & cultivée de l'autre par les bouches éloquentes qu'excite la générosité du fondateur.

Tels ſont les ſentimens de ceux à qui vous devez les couronnes qui parent vos têtes, jeuneſſe chérie, votre ſort fait des jaloux dans les provinces & au-delà des limites de la France. Je n'ai pas beſoin de vous exhorter à ne jamais oublier ce jour l'un des plus beaux de votre vie. L'ardeur & l'empreſſement que vous faites paroître, me ſont de ſûrs garants que vous en conſerverez précieuſement le ſouvenir. Mais ce que je ne puis aſſez vous recommander, c'eſt d'avoir ſans ceſſe devant les yeux, quelle eſt la fin qu'on ſe propoſe en vous couronnant de tant de gloire; pourquoi cette auguſte Cour ſuſpend ſes importantes fonctions; ce qu'elle attend de

(*a*) M. COFFIN.

(*b*) M. COIGNARD.

vous pour son service & pour celui de la Patrie ; ce qu'elle exige encore au nom de la religion dont elle eſt la protectrice ; pourquoi tant d'illuſtres Citoyens honorent votre triomphe de leur préſence : enfin, quel eſt le juſte retour que vous devez à l'Univerſité pour les ſoins multipliés que votre éducation lui a coûté. Que la ſcience dont cette tendre mere a dépoſé le germe dans votre eſprit, n'y dégénere jamais en oſtentation ridicule. Soyez ſavans ſans orgueil, fuyez une curioſité téméraire, ayez de la douceur, de l'affabilité, & montrez par le bon emploi de vos veilles, que vous aſpirez à la gloire & au titre de bons Citoyens. Tels ſont les devoirs que preſcrit cette aſſemblée par ma bouche ; voilà ce qu'attendent de vous nos Provinces qui ont les yeux fixés ſur vous. Prouvez aux adverſaires que nous avons combattus dans ce diſcours, non par l'autorité de nos maximes qu'ils ne veulent point reconnoître, mais bien par la ſageſſe de votre conduite, que l'Univerſité dans ſes leçons ne ſe borne point à un vain arrangement de mots ; mais qu'elle vous a appris à ne chercher dans les écrits des anciens que ce qui peut contribuer à perfectionner les mœurs & éclairer la raiſon ; qu'ils apprennent enfin de vous, & que votre exemple ſoit contr'eux un argument ſans réplique, qu'au lieu d'être des hommes frivoles ou dangereux, les gens de Lettres ſont les plus zélés défenſeurs de la vertu, & que leurs connoiſſances contribuent infiniment à l'affermiſſement de ſon empire.



RÉFUTATION

Du Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en l'année 1750, lue dans une Séance de la Société Royale de Nancy, par M. Gautier, Chanoine Régulier & Professeur de Mathématique & d'Histoire (*a*).

L'ETABLISSEMENT que Sa Majesté a procuré pour faciliter le développement des talens & du génie, a été indirectement attaqué par un ouvrage, où l'on tâche de prouver que nos ames se sont corrompues à mesure que nos Sciences & nos Arts se sont perfectionnés, & que le même phénomene s'est observé dans tous les tems & dans tous les lieux. Ce Discours de M. Rousseau renferme plusieurs autres propositions, dont il est très-important de montrer la fausseté, puisque, selon de savans Journalistes, il paroît capable de faire une révolution dans les idées de notre siecle. Je conviens qu'il est écrit avec une chaleur peu commune, qu'il offre des tableaux d'une touche mâle & correcte : plus la maniere de cet ouvrage est grande & hardie, plus il est propre à en imposer, à accréditer des maximes pernicieuses. Il ne s'agit pas ici de ces paradoxes littéraires, qui permettent de soutenir le pour ou le contre ; de ces vains sujets d'éloquence, où l'on fait parade de pensées futiles, ingénieusement contrastées. Je vais, Messieurs, plaider une cause qui intéresse votre

(*a*) M. Rousseau répondit à cette réfutation par sa lettre à M. Grimm qui se trouve a la page 65 du second volume des Mélanges.

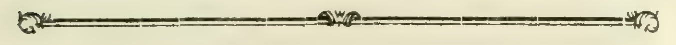
bonheur. J'ai prévu qu'en me bornant à montrer combien la plupart des raiſonnemens (*b*) de M. Rouſſeau ſont défectueux, je tomberois dans la ſéchereſſe du genre polémique. Cet inconvénient ne m'a point arrêté, perſuadé que la ſolidité d'une réfutation de cette nature fait ſon principal mérite.

Si, comme l'Auteur le prétend, les Sciences dépravent les mœurs, Staniſlas le bienfaiſant ſera donc blâmé par la poſtérité d'avoir fait un établiſſement pour les rendre plus floriſſantes; & ſon Miniſtre, d'avoir encouragé les talens & fait éclater les ſiens: ſi les Sciences dépravent les mœurs, vous devez donc déteſter l'éducation qu'on vous a donnée, regretter amérement le tems que vous avez employé à acquérir des connoiſſances, & vous repentir des efforts que vous avez faits pour vous rendre utiles à la Patrie. L'Auteur que je combats eſt l'apologiſte de l'ignorance: il paroît ſouhaiter qu'on brûle les bibliothéques; il avoue qu'il heurte de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, & qu'il ne peut s'attendre qu'à un blâme univerſel; mais il compte ſur les ſuffrages des ſiecles à venir. Il pourra les remporter, n'en doutons point, quand l'Europe retombera dans la barbarie; quand ſur les ruines des Beaux-Arts éplorés, triompheront inſolemment l'ignorance & la ruſticité.

Nous avons deux queſtions à diſcuter, l'une de fait, l'autre de

(*b*) Il y auroit de l'injuſtice à dire que tous les raiſonnemens de M. Rouſſeau ſont defectueux. Cette propoſition doit être modifiée. Il mérite beaucoup d'éloges pour s'être élevé avec force contre les abus qui ſe gliſſent dans les Arts & dans la Republique des Lettres. (*Note de l'Auteur de la refutation.*)

de droit. Nous examinerons dans la premiere partie de ce Discours, si les Sciences & les Arts ont contribué à corrompre les mœurs; & dans la seconde, ce qui peut résulter du progrès des Sciences & des Arts considérés en eux-mêmes: tel est le plan de l'ouvrage que je critique.



PREMIERE PARTIE.

AVANT, dit M. Rousseau, que l'Art eût façonné nos manieres, & appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient rustiques, mais naturelles, & la différence des procédés marquoit au premier coup-d'œil celle des caracteres. La Nature humaine au fond n'étoit pas meilleure; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement; & cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices. Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison, se cachent sans cesse sous ce voile uniforme & perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumieres de notre siecle. Nous avons les apparences de toutes les vertus, sans en avoir aucune.

Je réponds qu'en examinant la source de cette politesse qui fait tant d'honneur à notre siecle, & tant de peine à M. Rousseau, on découvre aisément combien elle est estimable. C'est le desir de plaire dans la société, qui en a fait prendre l'esprit. On a étudié les hommes, leurs humeurs,

leurs caracteres, leurs desirs, leurs besoins, leur amour-propre. L'expérience a marqué ce qui déplaît. On a analysé les agrémens, dévoilé leurs causes, apprécié le mérite, distingué ses divers degrés. D'une infinité de réflexions sur le beau, l'honnête & le décent, s'est formé un art précieux, l'art de vivre avec les hommes, de tourner nos besoins en plaisirs, de répandre des charmes dans la conversation, de gagner l'esprit par ses discours & les cœurs par ses procédés. Egards, attentions, complaisances, prévenances, respect, autant de liens qui nous attachent mutuellement. Plus la politesse s'est perfectionnée, plus la société a été utile aux hommes; on s'est plié aux bienséances, souvent plus puissantes que les devoirs; les inclinations sont devenues plus douces, les caracteres plus lians, les vertus sociales plus communes. Combien ne changent de dispositions, que parce qu'ils sont contraints de paroître en changer! Celui qui a des vices est obligé de les déguiser: c'est pour lui un avertissement continuel qu'il n'est pas ce qu'il doit être; ses mœurs prennent insensiblement la teinte des mœurs reçues. La nécessité de copier sans cesse la vertu, le rend enfin vertueux; ou du moins ses vices ne sont pas contagieux, comme ils le seroient, s'ils se présentoient de front avec cette rusticité que regrette mon adversaire.

Il dit que les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement, & que cet avantage leur épargnoit bien des vices. Il n'a pas considéré que la Nature humaine n'étant pas meilleure alors, comme il l'avoue, la rusticité n'empêchoit pas le déguisement. On en a

ſous les yeux une preuve ſans réplique : on voit des nations dont les manieres ne ſont pas façonnées, ni le langage apprêté, uſer de détours, de diſſimulations & d'artifices, tromper adroitement, ſans qu'on puiſſe en rendre comptables les Belles-Lettres, les Sciences & les Arts. D'ailleurs, ſi l'art de ſe voiler s'eſt perfectionné, celui de pénétrer les voiles a fait les mêmes progrès. On ne juge pas des hommes ſur de ſimples apparences ; on n'attend pas à les éprouver, qu'on ſoit dans l'obligation indiſpenſable de recourir à leurs bienfaits. On eſt convaincu qu'en général il ne faut pas compter ſur eux, à moins qu'on ne leur plaiſe, ou qu'on ne leur ſoit utile, qu'ils n'ayent quelque intérêt à nous rendre ſervice. On ſait évaluer les offres ſpécieuſes de la politeſſe, & ramener ſes expreſſions à leur ſignification reçue. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait une infinité d'ames nobles, qui en obligeant ne cherchent que le plaiſir même d'obliger. Leur politeſſe a un ton bien ſupérieur à tout ce qui n'eſt que cérémonial ; leur candeur, un langage qui lui eſt propre ; leur mérite eſt leur art de plaire.

Ajoutez que le ſeul commerce du monde ſuffit pour acquérir cette politeſſe dont ſe pique un galant homme ; on n'eſt donc pas fondé à en faire honneur aux Sciences.

A quoi tendent donc les éloquentes déclamations de M. Rouſſeau ? Qui ne ſeroit pas indigné de l'entendre aſſurer que nous avons les apparences de toutes les vertus, ſans en avoir aucune ? Et pourquoi n'a-t-on plus de vertu ? C'eſt qu'on cultive les Belles-Lettres, les Sciences & les Arts. Si l'on étoit impoli, ruſtique, ignorant, Goth, Hun ou Vandale,

on feroit digne des éloges de M. Rouffeau. Ne fe laffera-t-on jamais d'invectiver les hommes ? Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur difant qu'ils n'ont point de vertu ? Sous prétexte d'épurer les mœurs, eft-il permis d'en renverfer les appuis ? O doux nœuds de la fociété, charmes des vrais Philofophes, aimables vertus ! c'eft par vos propres attraits que vous régnez dans les cœurs : vous ne devez votre empire ni à l'âpreté ftoïque, ni à des mœurs barbares, ni aux confeils d'une orgueilleufe rufticité.

M. Rouffeau attribue à notre fiecle des défauts & des vices qu'il n'a point, ou qu'il a de commun avec les nations qui ne font pas policées ; & il en conclut que le fort des mœurs & de la probité a été réguliérement affujetti aux progrès des Sciences & des Arts. Laiffons ces vagues imputations, & paffons au fait.

Pour montrer que les Sciences ont corrompu les mœurs dans tous les tems, il dit que plufieurs peuples tomberent fous le joug, lorfqu'ils étoient les plus renommés par la culture des Sciences. On fait bien qu'elles ne rendent point invincibles ; s'enfuit-il qu'elles corrompent les mœurs ? Par cette façon finguliere de raifonner, on pourroit conclure auffi que l'ignorance entraîne leur dépravation, puifqu'un grand nombre de nations barbares ont été fubjuguées par des peuples amateurs des Beaux-Arts. Quand même on pourroit prouver par des faits, que la diffolution des mœurs a toujours régné avec les Sciences, il ne s'enfuivroit pas que le fort de la probité dépendît de leurs progrès. Lorfqu'une nation jouit d'une tranquille abondance, elle fe porte ordinairement

aux plaisirs & aux Beaux-Arts. Les richesses procurent les moyens de satisfaire ses passions : ainsi ce seroient les richesses, & non pas les Belles-Lettres, qui pourroient faire naître la corruption dans les cœurs ; sans parler de plusieurs autres causes qui n'influent pas moins que l'abondance sur cette dépravation ; l'extrême pauvreté est la mere de bien des crimes, & elle peut être jointe avec une profonde ignorance. Tous les faits donc qu'allégue notre adversaire, ne prouvent point que les Sciences corrompent les mœurs.

Il prétend montrer par ce qui est arrivé en Egypte, en Grece, à Rome, à Constantinople, à la Chine, que les Arts énervent les peuples qui les cultivent. Quoique cette assertion sur laquelle il insiste principalement paroisse étrangere à la question dont il s'agit, il est à propos d'en montrer la fausseté. L'Egypte, dit-il, devint la mere de la Philosophie & des Beaux-Arts, & bientôt après la conquête de Cambyse ; mais bien des siecles avant cette époque, elle avoit été soumise par des bergers Arabes, sous le regne de Timaüs. Leur domination dura plus de cinq cents ans. Pourquoi les Egyptiens n'eurent-ils pas même alors le courage de se défendre ? Etoient-ils énervés par les Beaux-Arts qu'ils ignoroient ? Sont-ce les Sciences qui ont efféminé les Asiatiques, & rendu lâches à l'excès tant de nations barbares de l'Afrique & de l'Amérique ?

Les victoires que les Athéniens remporterent sur les Perses & sur les Lacédémoniens même, font voir que les Arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. Leur Gouvernement, devenu vénal sous Periclès, prend une nouvelle face : l'amour du plaisir étouffe leur bravoure, les fonctions les plus hono-

rables ſont avilies, l'impunité multiplie les mauvais citoyens, les fonds deſtinés à la guerre ſont employés à nourrir la molleſſe & l'oiſiveté ; toutes ces cauſes de corruption, quel rapport ont-elles aux Sciences ?

De quelle gloire militaire les Romains ne ſe ſont-ils pas couverts dans le tems que la littérature étoit en honneur à Rome ? Etoient-ils énervés par les Arts, lorſque Cicéron diſoit à Céſar : vous avez dompté des Nations ſauvages & féroces, innombrables par leur multitude, répandues au loin en divers lieux ? Comme un ſeul de ces faits ſuffit pour détruire les raiſonnemens de mon adverſaire, il ſeroit inutile d'inſiſter davantage ſur cet article. On connoît les cauſes des révolutions qui arrivent dans les Etats. Les Sciences ne pourroient contribuer à leur décadence, qu'au cas que ceux qui ſont deſtinés à les défendre, s'occuperoient des Sciences au point de négliger leurs fonctions militaires ; dans cette ſuppoſition, toute occupation étrangere à la guerre auroit les mêmes ſuites.

M. Rouſſeau, pour montrer que l'ignorance préſerve les mœurs de la corruption, paſſe en revue les Scythes, les premiers Perſes, les Germains & les Romains dans les premiers tems de leur République ; & il dit que ces Peuples ont, par leur vertu, fait leur propre bonheur & l'exemple des autres Nations. On avoue que Juſtin a fait un éloge magnifique des Scythes ; mais Hérodote, & des Auteurs cités par Strabon, les repréſentent comme une nation des plus féroces. Ils immoloient au Dieu Mars la cinquieme partie de leurs priſonniers, & crevoient les yeux aux autres. A l'anniverſaire d'un

Roi, ils étrangloient cinquante de ſes officiers. Ceux qui habitoient vers le Pont-Euxin ſe nourriſſoient de la chair des étrangers qui arrivoient chez eux. L'hiſtoire des diverſes nations Scythes offre par-tout des traits, ou qui les déshonorent, ou qui font horreur à la nature. Les femmes étoient communes entre les Maſſagetes ; les perſonnes âgées étoient immolées par leurs parens, qui ſe régaloient de leurs chairs. Les Agatyrſiens ne vivoient que de pillage, & avoient leurs femmes en commun. Les Antropophages, au rapport d'Hérodote, étoient injuſtes & inhumains. Tels furent les Peuples qu'on propoſe pour exemple aux autres Nations.

A l'égard des anciens Perſes, tout le monde convient ſans doute avec M. Rollin qu'on ne ſauroit lire ſans horreur juſqu'où ils avoient porté l'oubli & le mépris des loix les plus communes de la nature. Chez eux toutes ſortes d'inceſtes étoient autoriſés. Dans la Tribu Sacerdotale, on conféroit preſque toujours les premieres dignités à ceux qui étoient nés du mariage d'un fils avec ſa mere. Il falloit qu'ils fuſſent bien cruels, pour faire mourir des enfans dans le feu qu'ils adoroient.

Les couleurs dont Pomponius Mela peint les Germains, ne feront pas naître non plus l'envie de leur reſſembler : peuple naturellement féroce, ſauvage juſqu'à manger de la chair crue, chez qui le vol n'eſt point une choſe honteuſe, & qui ne reconnoît d'autre droit que ſa force.

Que de reproches auroit eu raiſon de faire aux Romains, dans le tems qu'ils n'étoient point encore familiariſés avec les Lettres, un Philoſophe éclairé de toutes les lumieres de la raiſon ? Illuſtres Barbares, auroit-il pu leur dire, toute

votre grandeur n'eſt qu'un grand crime. Quelle fureur vous anime & vous porte à ravager l'Univers ? Tigres altérés du ſang des hommes, comment oſez-vous mettre votre gloire à être injuſtes, à vivre de pillage, à exercer la plus odieuſe tyrannie ? Qui vous a donné le droit de diſpoſer de nos biens & de nos vies, de nous rendre eſclaves & malheureux, de répandre par-tout la terreur, la déſolation & la mort ? Eſt-ce la grandeur d'ame dont vous vous piquez ? O déteſtable grandeur, qui ſe repaît de miſeres & de calamités ! N'acquérez-vous de prétendues vertus, que pour punir la terre de ce qu'elles vous ont coûté ? Eſt-ce la force ? Les loix de l'humanité n'en ont donc plus ? Sa voix ne ſe fait donc point entendre à vos cœurs ? Vous mépriſez la volonté des Dieux qui vous ont deſtinés, ainſi que nous, à paſſer tranquillement quelques inſtans ſur la terre ; mais la peine eſt toujours à côté du crime. Vous avez eu la honte de paſſer ſous le joug, la douleur de voir vos armées taillées en pieces, & vous aurez bientôt celle de voir la République ſe déchirer par ſes propres forces. Qui vous empêche de paſſer une vie agréable dans le ſein de la paix, des arts, des ſciences & de la vertu ? Romains, ceſſez d'être injuſtes ; ceſſez de porter en tous lieux les horreurs de la guerre & les crimes qu'elle entraîne.

Mais je veux qu'il y ait eu des Nations vertueuſes dans le ſein de l'ignorance ; je demande ſi ce n'eſt pas à des loix ſages, maintenues avec vigueur, avec prudence, & non pas à la privation des Arts, qu'elles ont été redevables de leur bonheur ? En vain prétend-on que Socrate même & Caton ont décrié les Lettres ; ils ne furent jamais les apologiſtes de l'ignorance,

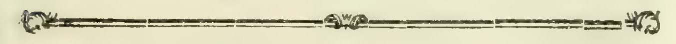
Le plus ſavant des Athéniens avoit raiſon de dire que la préſomption des hommes d'Etat, des Poëtes & des Artiſtes d'Athenes, terniſſoit leur ſavoir à ſes yeux, & qu'ils avoient tort de ſe croire les plus ſages des hommes; mais en blâmant leur orgueil & en décréditant les Sophiſtes, il ne faiſoit point l'éloge de l'ignorance, qu'il regardoit comme le plus grand mal. Il aimoit à tirer des ſons harmonieux de la lyre, avec la main dont il avoit fait les ſtatues des Graces. La Rhétorique, la Phyſique, l'Aſtronomie furent l'objet de ſes études; & ſelon Diogene Laërce, il travailla aux tragédies d'Euripide. Il eſt vrai qu'il s'appliqua principalement à faire une ſcience de la morale, & qu'il ne s'imaginoit pas ſavoir ce qu'il ne ſavoit pas : eſt-ce là favoriſer l'ignorance? Doit-elle ſe prévaloir du déchaînement de l'ancien Caton contre ces diſcoureurs artificieux, contre ces Grecs qui apprenoient aux Romains l'art funeſte de rendre toutes les vérités douteuſes. Un des chefs de la troiſieme Académie, Carnéade, montrant en préſence de Caton la néceſſité d'une loi naturelle, & renverſant le lendemain ce qu'il avoit établi le jour précédent, devoit naturellement prévenir l'eſprit de ce cenſeur contre la littérature des Grecs. Cette prévention, à la vérité, s'étendit trop loin; il en ſentit l'injuſtice, & la répara en apprenant la langue Grecque, quoiqu'avancé en âge; il forma ſon ſtyle ſur celui de Thucydide & de Démoſthene, & enrichit ſes ouvrages des maximes & des faits qu'il en tira. L'agriculture, la médecine, l'hiſtoire & beaucoup d'autres matieres exercerent ſa plume. Ces traits font voir que, ſi Socrate & Caton euſſent fait l'éloge de l'ignorance, ils ſe ſeroient cenſurés eux-mêmes; & M. Rouſſeau,

qui a si heureusement cultivé les Belles-Lettres, montre combien elles sont estimables, par la maniere dont il exprime le mépris qu'il paroît en faire : je dis, qu'il paroît; parce qu'il n'est pas vraisemblable qu'il fasse peu de cas de ses connoissances. Dans tous les tems on a vu des Auteurs décrier leurs siecles & louer à l'excès des Nations anciennes. On met une sorte de gloire à se roidir contre les idées communes; de supériorité, à blâmer ce qui est loué; de grandeur, à dégrader ce que les hommes estiment le plus.

La meilleure maniere de décider la question de fait dont il s'agit, est d'examiner l'état actuel des mœurs de toutes les Nations. Or il résulte de cet examen fait impartialement, que les peuples policés & distingués par la culture des Lettres & des Sciences, ont en général moins de vices que ceux qui ne le sont pas. Dans la Barbarie & dans la plupart des pays Orientaux régnent des vices qu'il ne conviendroit pas même de nommer. Si vous parcourez les divers Etats d'Afrique, vous êtes étonné de voir tant de peuples fainéans, lâches, fourbes, traîtres, avares, cruels, voleurs & débauchés. Là, sont établis des usages inhumains; ici, l'impudicité est autorisée par les loix. Là, le brigandage & le meurtre sont érigés en professions; ici, on est tellement barbare, qu'on se nourrit de chair humaine. Dans plusieurs Royaumes les maris vendent leurs femmes & leurs enfans; en d'autres on sacrifie des hommes au Démon : on tue quelques personnes pour faire honneur au Roi, lorsqu'il paroît en public, ou qu'il vient à mourir. L'Asie & l'Amérique offrent des tableaux semblables (*a*).

(*a*) Les bornes etroites que je me suis prescrites, m'obligent à renvoyer à l'Histoire des voyages, & à l'Histoire Generale par M. l'Abbé Lambert. (*Idem.*)

L'ignorance & les mœurs corrompues des Nations qui habitent ces vaſtes contrées, font voir combien porte à faux cette réflexion de mon adverſaire: Peuples, ſachez une fois que la nature a voulu vous préſerver de la ſcience, comme une mere arrache une arme dangereuſe des mains de ſon enfant; que tous les ſecrets qu'elle vous cache ſont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous inſtruire, n'eſt pas le moindre de ſes bienfaits. J'aimerois autant qu'il eût dit: Peuples, ſachez une fois que la nature ne veut pas que vous vous nourriſſiez des productions de la terre; la peine qu'elle a attachée à ſa culture, eſt un avertiſſement pour vous de la laiſſer en friche. Il finit la premiere partie de ſon Diſcours par cette réflexion: que la probité eſt fille de l'ignorance, & que la Science & la vertu ſont incompatibles. Voilà un ſentiment bien contraire à celui de l'Egliſe; elle regarda comme la plus dangereuſe des perſécutions la défenſe que l'Empereur Julien fit aux Chrétiens d'enſeigner à leurs enfans la Rhétorique, la Poétique & la Philoſophie.



SECONDE PARTIE.

M. Rouſſeau entreprend de prouver dans la ſeconde partie de ſon Diſcours, que l'origine des Sciences eſt vicieuſe, leurs objets vains, & leurs effets pernicieux. C'étoit, dit-il, une ancienne tradition paſſée de l'Egypte en Grece, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes étoit l'inventeur des Sciences: d'où il infere que les Egyptiens, chez qui elles étoient nées,

n'en avoient pas une opinion favorable. Comment accorder sa conclusion avec ces paroles : *Remedes pour les maladies de l'ame* : inscription qu'au rapport de Diodore de Sicile, on lisoit sur le frontispice de la plus ancienne des bibliothéques, de celle d'Osymandias Roi d'Egypte.

Il assure que l'Astronomie est née de la superstition ; l'éloquence de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge ; la Géométrie, de l'avarice ; la Physique, d'une vaine curiosité ; toutes, & la Morale même, de l'orgueil humain. Il suffit de rapporter ces belles découvertes pour en faire connoître toute l'importance. Jusqu'ici on avoit cru que les Sciences & les Arts devoient leur naissance à nos besoins ; on l'avoit même fait voir dans plusieurs ouvrages.

Vous dites que le défaut de l'origine des Sciences & des Arts ne nous est que trop retracé dans leurs objets. Vous demandez ce que nous ferions des Arts sans le luxe qui les nourrit : tout le monde vous répondra que les Arts instructifs & ministériels, indépendamment du luxe, servent aux agrémens, ou aux commodités, ou aux besoins de la vie.

Vous demandez à quoi serviroit la Jurisprudence sans les injustices des hommes : on peut vous répondre qu'aucun Corps politique ne pourroit subsister sans loix, ne fût-il composé que d'hommes justes. Vous voulez savoir ce que deviendroit l'Histoire s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conspirateurs : vous n'ignorez cependant pas que l'Histoire Universelle contient la description des pays, la religion, le gouvernement, les mœurs, le commerce & les coutumes des peuples, les dignités, les magistratures, les vies des Princes pacifiques, des

Philoſophes & des Artiſtes célebres. Tous ces ſujets, qu'ont-ils de commun avec les tyrans, les guerres, & les conſpirateurs ?

Sommes-nous donc faits, dites-vous, pour mourir attachés ſur les bords du puits où la vérité s'eſt retirée ? Cette ſeule vérité devroit rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit ſérieuſement à s'inſtruire par l'étude de la Philoſophie. Vous ſavez que les Sciences dont on occupe les jeunes Philoſophes dans les Univerſités, ſont la Logique, la Métaphyſique, la Morale, la Phyſique, les Mathématiques élémentaires. Ce ſont donc là ſelon vous de ſtériles ſpéculations. Les Univerſités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces Sciences s'eſt retirée au fond d'un puits ! Les grands Philoſophes qui les poſſedent dans un degré éminent, ſont ſans doute bien ſurpris d'apprendre qu'ils ne ſavent rien. Ils ignoreroient auſſi, ſans vous, les grands dangers que l'on rencontre dans l'inveſtigation des Sciences. Vous dites que le faux eſt ſuſceptible d'une infinité de combinaiſons, & que la vérité n'a qu'une maniere d'être : mais n'y a-t-il pas différèntes routes, différentes méthodes pour arriver à la vérité ? Qui eſt-ce d'ailleurs, ajoutez-vous, qui la cherche bien ſincérement ? A quelle marque eſt-on ſûr de la reconnoître ? Les Philoſophes vous répondront qu'ils n'ont appris les Sciences, que pour les ſavoir & en faire uſage ; & que l'évidence, c'eſt-à-dire, la perception du rapport des idées eſt le caractere diſtinctif de la vérité, & qu'on s'en tient à ce qui paroît le plus probable dans des matieres qui ne ſont pas ſuſceptibles de démonſtration. Voudriez-vous voir renaître les Sectes de Pyrrhon, d'Arcéſilas ou de Lacyde ?

Convenez que vous auriez pu vous dispenser de parler de l'origine des Sciences, & que vous n'avez point prouvé que leurs objets sont vains. Comment l'auriez-vous pu faire, puisque tout ce qui nous environne nous parle en faveur des Sciences & des Arts? Habillemens, meubles, bâtimens, bibliothéques, productions des pays étrangers dues à la Navigation dirigée par l'Astronomie. Là, les Arts méchaniques mettent nos biens en valeur; les progrès de l'Anatomie assurent ceux de la Chirurgie; la Chymie, la Botanique nous préparent des remedes; les Arts libéraux, des plaisirs instructifs : ils s'occupent à transmettre à la postérité le souvenir des belles actions, & immortalisent les grands hommes & notre reconnoissance pour les services qu'ils nous ont rendus. Ici, la Géométrie, appuyée de l'Algebre, préside à la plupart des Sciences; elle donne des leçons à l'Astronomie, à la Navigation, à l'Artillerie, à la Physique. Quoi! tous ces objets sont vains? Oui, & selon M. Rousseau, tous ceux qui s'en occupent sont des citoyens inutiles; & il conclut que tout citoyen inutile peut être regardé comme pernicieux. Que dis-je? selon lui, nous ne sommes pas même des citoyens. Voici ses propres paroles : nous avons des Physiciens, des Géometres, des Chymistes, des Astronomes, des Poëtes, des Musiciens, des Peintres, nous n'avons plus de citoyens; ou s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes abandonnées, ils y périssent indigens & méprisés. Ainsi, Messieurs, cessez donc de vous regarder comme des citoyens. Quoique vous consacriez vos jours au service de la société, quoique vous remplissiez dignement les emplois où vos talens vous ont appel-

lés, vous n'êtes pas dignes d'être nommés citoyens. Cette qualité eſt le partage des payſans, & il faudra que vous cultiviez tous la terre pour la mériter. Comment oſe-t-on inſulter ainſi une nation qui produit tant d'excellens citoyens dans tous les états?

O Louis le Grand! quel ſeroit votre étonnement, ſi rendu aux vœux de la France & à ceux du Monarque qui la gouverne en marchant ſur vos traces glorieuſes, vous appreniez qu'une de nos Académies a couronné un ouvrage, où l'on ſoutient que les Sciences ſont vaines dans leur objet, pernicieuſes dans leurs effets; que ceux qui les cultivent ne ſont pas citoyens! Quoi! pourriez-vous dire, j'aurois imprimé une tache à ma gloire pour avoir donné un aſyle aux Muſes, établi des Académies, rendu la vie aux Beaux-Arts; pour avoir envoyé des Aſtronomes dans les pays les plus éloignés, récompenſé les talens & les découvertes, attiré les Savans près du Trône! Quoi! J'aurois terni ma gloire pour avoir fait naître des Praxiteles & des Syſippes, des Appelles & des Ariſtides, des Amphions & des Orphées! Que tardez-vous de briſer ces inſtrumens des Arts & des Sciences, de brûler ces précieuſes dépouilles des Grecs & des Romains, toutes les archives de l'eſprit & du génie? Replongez-vous dans les ténebres épaiſſes de la barbarie, dans les préjugés qu'elle conſacre ſous les funeſtes auſpices de l'ignorance & de la ſuperſtition. Renoncez aux lumieres de votre ſiecle; que des abus anciens uſurpent les droits de l'équité; rétabliſſez des loix civiles contraires à la loi naturelle; que l'innocent qu'accuſe l'injuſtice, ſoit obligé, pour ſe juſtifier, à s'expoſer à périr par l'eau ou par le feu;

que des peuples aillent encore maſſacrer d'autres peuples ſous le manteau de la religion ; qu'on faſſe les plus grands maux avec la même tranquillité de conſcience, qu'on éprouve à faire les plus grands biens : telles & plus déplorables encore ſeront les ſuites de cette ignorance où vous voulez rentrer.

Non, grand Roi, l'Académie de Dijon n'eſt point cenſée adopter tous les ſentimens de l'Auteur qu'elle a couronné. Elle ne penſe point, comme lui, que les travaux des plus éclairés de nos Savans & de nos meilleurs citoyens ne ſont preſque d'aucune utilité. Elle ne confond point comme lui les découvertes véritablement utiles au genre-humain, avec celles dont on n'a pu encore tirer des ſervices, faute de connoître tous leurs rapports & l'enſemble des parties de la nature ; mais elle penſe, ainſi que toutes les Académies de l'Europe, qu'il eſt important d'étendre de toutes parts les branches de notre ſavoir, d'en creuſer les analogies, d'en ſuivre toutes les ramifications. Elle ſait que telle connoiſſance qui paroît ſtérile pendant un tems, peut ceſſer de l'être par des applications dues au génie, à des recherches laborieuſes, peut-être même au haſard. Elle ſait que pour élever un édifice, on raſſemble des matériaux de toute eſpece : ces pieces brutes, amas informe, ont leur deſtination ; l'art les dégroſſit & les arrange : il en forme des chefs-d'œuvre d'Architecture & de bon goût.

On peut dire qu'il en eſt, en quelque ſorte, de certaines vérités détachées du corps de celles dont l'utilité eſt reconnue, comme de ces glaçons errans au gré du haſard ſur la ſurface des fleuves ; ils ſe réuniſſent, ils ſe fortifient mutuellement & ſervent à les traverſer.

Si

Si l'Auteur a avancé ſans fondement que cultiver les Sciences eſt abuſer du tems, il n'a pas eu moins de tort d'attribuer le luxe aux Lettres & aux Arts. Le luxe eſt une ſomptuoſité que font naître les biens partagés inégalement. La vanité, à l'aide de l'abondance, cherche à ſe diſtinguer & procure à quelques Arts les moyens de lui fournir le ſuperflu; mais ce qui eſt ſuperflu par rapport à certains états, eſt néceſſaire à d'autres, pour entretenir les diſtinctions qui caractériſent les rangs divers de la ſociété. La religion même ne condamne point les dépenſes qu'exige la décence de chaque condition. Ce qui eſt luxe pour l'artiſan, peut ne pas l'être pour l'homme de robe ou l'homme d'épée. Dira-t-on que des meubles ou des habillemens d'un grand prix dégradent l'honnête homme & lui tranſmettent les ſentimens de l'homme vicieux? Caton le grand, ſolliciteur des loix ſomptuaires, ſuivant la remarque d'un politique, nous eſt dépeint avare & intempérant, même uſurier & ivrogne; au lieu que le ſomptueux Lucullus, encore plus grand capitaine & auſſi juſte que lui, fut toujours libéral & bienfaiſant. Condamnons la ſomptuoſité de Lucullus & de ſes imitateurs; mais ne concluons pas qu'il faille chaſſer de nos murs les Savans & les Artiſtes. Les paſſions peuvent abuſer des Arts; ce ſont elles qu'il faut réprimer. Les Arts ſont le ſoutien des Etats; ils réparent continuellement l'inégalité des fortunes, & procurent le néceſſaire phyſique à la plupart des citoyens. Les terres, la guerre ne peuvent occuper qu'une partie de la nation: comment pourront ſubſiſter les autres ſujets, ſi les riches craignent de dépenſer, ſi la circulation des eſpeces eſt ſuſpendue par une

économie fatale à ceux qui ne peuvent vivre que du travail de leurs mains?

Tandis, ajoute l'Auteur, que les commodités de la vie se multiplient, que les Arts se perfectionnent & que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouissent, & c'est encore l'ouvrage des Sciences & de tous ces Arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Ne diroit-on pas, Messieurs, que tous nos soldats sont occupés à cultiver les Sciences & que tous leurs officiers sont des Maupertuis & des Réaumur? S'est-on apperçu sous les regnes de Louis XIV & de Louis XV que les vertus militaires se soient évanouies? Si on veut parler des Sciences qui n'ont aucun rapport à la guerre, on ne voit pas ce que les Académies ont de commun avec les troupes; & s'il s'agit des sciences militaires, peut-on les porter à une trop grande perfection? A l'égard de l'abondance, on ne l'a jamais vu régner davantage dans les armées Françoises, que durant le cours de leurs victoires. Comment peut-on s'imaginer que des soldats deviendront plus vaillans, parce qu'ils seront mal vêtus & mal nourris?

M. Rousseau est-il mieux fondé à soutenir que la culture des Sciences est nuisible aux qualités morales? C'est, dit-il, dès nos premieres années, qu'une éducation insensée orne notre esprit & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses, où l'on éleve à grands frais la jeunesse pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs.

Peut-on attaquer de la sorte tant de Corps respectables,

uniquement dévoués à l'inſtruction des jeunes gens, à qui ils inculquent ſans ceſſe les principes de l'honneur, de la probité & du Chriſtianiſme? La ſcience, les mœurs, la religion, voilà les objets que s'eſt toujours propoſé l'Univerſité de Paris, conformément aux réglemens qui lui ont été donnés par les Rois de France. Dans tous les établiſſemens faits pour l'éducation des jeunes gens, on emploie tous les moyens poſſibles pour leur inſpirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice, pour en former d'excellens citoyens; on met continuellement ſous leurs yeux les maximes & les exemples des grands hommes de l'antiquité. L'hiſtoire ſacrée & profane leur donne des leçons ſoutenues par les faits & l'expérience, & forme dans leur eſprit une impreſſion qu'on attendroit en vain de l'aridité des préceptes. Comment les Sciences pourroient-elles nuire aux qualités morales? Un de leurs premiers effets eſt de retirer de l'oiſiveté, & par conſéquent du jeu & de la débauche qui en ſont les ſuites. Séneque, que M. Rouſſeau cite pour appuyer ſon ſentiment, convient que les Belles-Lettres préparent à la vertu. (*Senec. Epiſt.* 88.)

Que veulent dire ces traits ſatyriques lancés contre notre ſiecle? Que l'effet le plus évident de toutes nos études eſt l'aviliſſement des vertus; qu'on ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens; que la vertu reſte ſans honneur; qu'il y a mille prix pour les beaux diſcours, aucuns pour les belles actions. Comment peut-on ignorer qu'un homme qui paſſe pour manquer de probité eſt mépriſé univerſellement? La punition du vice n'eſt-elle pas déjà la premiere récompenſe de la vertu? L'eſtime, l'amitié de ſes conci-

toyens, des diſtinctions honorables, voilà des prix bien ſupérieurs à des lauriers Académiques. D'ailleurs celui qui ſert ſes amis, qui ſoulage de pauvres familles, ira-t-il publier ſes bienfaits? ce ſeroit en anéantir le mérite. Rien de plus beau que les actions vertueuſes, ſi ce n'eſt le ſoin même de les cacher.

M. Rouſſeau parle de nos Philoſophes avec mépris; il cite les dangereuſes rêveries des Hobbes & des Spinoſa, & les met ſur une même ligne avec toutes les productions de la Philoſophie. Pourquoi confondre ainſi avec les ouvrages de nos vrais Philoſophes, des ſyſtêmes que nous abhorrons? Doit-on rejetter ſur l'étude des Belles-Lettres les opinions inſenſées de quelques Ecrivains, tandis qu'un grand nombre de peuples ſont infatués de ſyſtêmes abſurdes, fruit de leur ignorance & de leur crédulité? L'eſprit humain n'a pas beſoin d'être cultivé pour enfanter des opinions monſtrueuſes. C'eſt en s'élevant avec tout l'eſſor dont elle eſt capable, que la raiſon, ſe met au-deſſus des chimeres. La vraie Philoſophie nous apprend à déchirer le voile des préjugés & de la ſuperſtition. Parce que quelques Auteurs ont abuſé de leurs lumieres, faudra-t-il proſcrire la culture de la raiſon? Eh! de quoi ne peut-on pas abuſer? Pouvoir, loix, religion, tout ce qu'il y a de plus utile, ne peut-il pas être détourné à des uſages nuiſibles? Tel eſt celui qu'a fait M. Rouſſeau de ſa puiſſante éloquence pour inſpirer le mépris des Sciences, des Lettres & des Philoſophes. Au tableau qu'il préſente de ces hommes ſavans, oppoſons celui du vrai Philoſophe. Je vais le tracer, Meſſieurs, d'après les modeles que j'ai l'honneur de connoître parmi vous. Qu'eſt-ce qu'un vrai Philoſophe? C'eſt un homme très-raiſonnable &

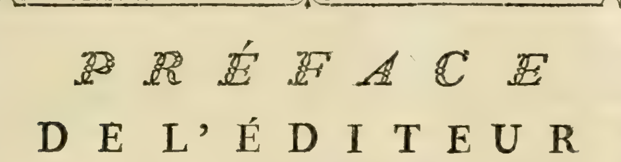
très-éclairé. Sous quelque point de vue qu'on le confidere, on ne peut s'empêcher de lui accorder toute son estime, & l'on n'est content de soi-même que lorsqu'on mérite la sienne. Il ne connoît ni les souplesses rampantes de la flatterie, ni les intrigues artificieuses de la jalousie, ni la bassesse d'une haine produite par la vanité, ni le malheureux talent d'obscurcir celui des autres; car l'envie qui ne pardonne ni les succès, ni ses propres injustices, est toujours le partage de l'infériorité. On ne le voit jamais avilir ses maximes en les contredisant par ses actions, jamais accessible à la licence que condamnent la religion qu'elle attaque, les loix qu'elle élude, la vertu qu'elle foule aux pieds. On doute si son caractere a plus de noblesse que de force, plus d'élévation que de vérité. Son esprit est toujours l'organe de son cœur & son expression l'image de ses sentimens. La franchise, qui est un défaut quand elle n'est pas un mérite, donne à ses discours cet air aimable de sincérité, qui ne vaut beaucoup, que lorsqu'il ne coûte rien. Quand il oblige, vous diriez qu'il se charge de la reconnoissance, & qu'il reçoit le bienfait qu'il accorde; & il paroît toujours qu'il oblige, parce qu'il desire toujours d'obliger. Il met sa gloire à servir sa Patrie qu'il honore, à travailler au bonheur des hommes qu'il éclaire. Jamais il ne porta dans la société cette raison farouche, qui ne sait pas se relâcher de sa supériorité; cette inflexibilité de sentiment, qui sous le nom de fermeté brusque les égards & les condescendances; cet esprit de contradiction, qui secouant le joug des bienséances se fait un jeu de heurter les opinions qu'il n'a pas adoptées, également haïssable soit qu'il défende les droits de la vérité, ou les préten-

tions de ſon orgueil. Le vrai Philoſophe s'enveloppe dans ſa modeſtie, & pour faire valoir les qualités des autres, il n'héſite pas à cacher l'éclat des ſiennes. D'un commerce auſſi ſûr qu'utile, il ne cherche dans les fautes que le moyen de les excuſer, & dans la converſation que celui d'aſſocier les autres à ſon propre mérite. Il ſait qu'un des plus ſolides appuis de la juſtice que nous nous flattons d'obtenir, eſt celle que nous rendons au mérite d'autrui; & quand il l'ignoreroit, il ne monteroit pas ſa conduite ſur des principes différens de ceux que nous venons d'expoſer: perſuadé que le cœur fait l'homme; l'indulgence, les vrais amis; la modeſtie, des citoyens aimables. Je ſais bien, que par ces traits je ne rends pas tout le mérite du Philoſophe & ſur-tout du Philoſophe Chrétien; mon deſſein a été ſeulement d'en donner une légere eſquiſſe.



RÉFUTATION

Du Diſcours qui a remporté le Prix à l'Académie de Dijon en 1750, par un Académicien de Dijon qui lui a refuſé ſon ſuffrage (*a*).



PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

DU DISCOURS,

AVEC LES REMARQUES CRITIQUES.

LA Littérature a ſes cometes comme le Ciel. Le Diſcours du Citoyen de Geneve doit être mis au rang de ces phénomenes ſinguliers, & même ſiniſtres pour les Obſervateurs crédules. J'ai lu, comme tout le monde,

(*a*) Cette réfutation parut imprimée en 1751 en un volume in-8°. de 132 pages en deux colonnes, dont l'une contenoit le Diſcours de Rouſſeau, & l'autre la Réfutation : M. Rouſſeau y répondit par une lettre qui ſe trouve à la page 153 du ſecond volume des Mélanges : cet Académicien de Dijon ſuppoſé ſe trouva être M. Le Cat, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Rouen, & c'eſt ce qui occaſionna le déſaveu de l'Académie de Dijon, que l'on trouvera ci-après : cette Réfutation non plus que les deux Pieces ſuivantes n'ont été inſérées dans aucun Recueil des Ecrits de M. Rouſſeau : mais elles nous ont paru ſi eſſentielles pour l'éclairciſſement de cette fameuſe diſpute que nous avons jugé convenable de la joindre à toutes les autres pieces qui parurent ſur cette matiere.

ce célebre Ouvrage. Comme tout le monde, j'ai été charmé du ſtyle & de l'éloquence de l'Auteur ; mais j'ai cru trouver dans cette Piece plus d'art que de naturel, plus de vraiſemblance que de réalité, plus d'agrément que de ſolidité ; en un mot, j'ai ſoupçonné que ce Diſcours étoit lui-même une preuve qu'on peut abuſer des talens, & qu'on peut faire dégénérer l'art de développer la vérité, & de la rendre aimable, en celui de ſéduire & de faire paſſer pour vraies les propoſitions les plus paradoxes & même les plus fauſſes.

Il n'eſt point de ſerpent, ni de monſtre odieux,
Qui par l'art embelli ne puiſſe plaire aux yeux.

Boil. Art Poët. Ch. 3.

Mais en même tems j'ai cru m'appercevoir que cet abus de l'art n'a pas tout le ſuccès que lui promettent les apparences ; l'erreur ſe découvre à l'eſprit attentif, ſous les ſophiſmes par leſquels on s'efforce de la revêtir du maſque de la vérité, comme les mœurs artificieuſes ſe trahiſſent elles-mêmes dans la contenance & les diſcours des hypocrites qu'on ſoupçonne & qu'on étudie. Néanmoins la grande défiance que j'ai de mes propres lumieres, fit que la lecture de l'éloquent Diſcours me mit dans une ſorte de perplexité : quel parti prendre, me ſuis-je dit ? L'eſpérance de contribuer au bonheur

général

général de la Société, comme au mien propre, d'être plus utile & plus agréable aux autres & à moi-même; d'être enfin meilleur que la nature ſeule ne m'avoit formé, eſt le motif qui m'a ſoutenu juſqu'ici dans l'étude des Sciences & des Arts; un projet ſi louable m'auroit-il fait illuſion? Avec le deſſein de chercher le mieux être, aurois-je pris exactement le chemin oppoſé? Tant de travaux ne me conduiroient-ils qu'à dégrader les talens & les inclinations que la ſimple nature m'avoit donnés. Si cela eſt, j'apprends tous les jours, & je travaille par-là tous les jours à me rendre pire que je n'étois. Si cela eſt, je me propoſe de donner de l'éducation à mes enfans, & par-là je trame une conſpiration contre la Société, contre la Patrie, en formant un projet qui tend à la corruption de ſes ſujets. Grand Dieu! qu'ai-je fait, & dans quel abyme allois-je précipiter les miens? Malheur à ceux *qui ont briſé la porte des Sciences!* Allons, brûlons les Livres, oublions juſqu'à l'art de lire, & gardons-nous de l'apprendre aux autres.

Ce nouveau deſſein mérite quelques réflexions; il a tout l'air d'une extravagance. Quoi! de propos délibéré, nous nous replongerions dans les ténebres & la barbarie? Cette action ſeule ſeroit, ce me ſemble, le chef-d'œuvre de l'aveuglement, & de la barbarie même.....

Barbarus hic ego ſum,

Mais l'Auteur couronné par la reſpectable Académie de Dijon, m'aſſure que cette barbarie n'eſt qu'apparente, que je ne la crois telle, que parce que je n'entends pas la queſtion....

quia non intelligor illis.

J'avoue que j'avois déjà été fort ſurpris que ce Corps célebre eût propoſé cette queſtion; car toute queſtion propoſée eſt cenſée problématique; mais l'hommage rendu aujourd'hui au Diſcours par la même Société, met le comble à mon étonnement, & m'en impoſe; à peine oſai-je examiner. Il eſt un moyen d'éclaircir mes doutes, plus décent, plus ſûr, plus conforme à la juſte défiance que j'ai de mes lumieres. J'ai l'honneur d'être lié d'amitié avec l'un des membres du ſavant Aréopage de Dijon, avec l'un des Juges qui a dû concourir au triomphe de l'Orateur Genevois. Conſultons-le. Il eſt homme à ne rien faire à la légere; il nous fera part des raiſons qui ont emporté ſon ſuffrage, & elles décideront ſans doute le mien. J'ai ſuivi ce projet, & j'ai reçu de mon illuſtre Correſpondant la Lettre ſuivante.

“ Oui, Monſieur, j'ai été l'un des Juges du Diſcours „ qui a remporté le Prix en 1750; mais non pas un de „ ceux qui lui ont donné ſon ſuffrage. Loin d'avoir pris „ ce dernier parti, j'ai été le zélé défenſeur de l'opinion „ contraire, parce que je penſe que celle-ci a la vérité

„ de ſon côté, & que le vrai ſeul a droit de prétendre
„ à nos Lauriers. J'ai même pouſſé le zele juſqu'à apoſ-
„ tiller le Diſcours par des notes critiques, dont la
„ collection eſt plus conſidérable que le texte même;
„ j'ai cru que l'honneur de la vérité, celui de toutes les
„ Académies, & de la nôtre particuliérement, l'exi-
„ geoient de moi : ces mêmes motifs m'engagent à
„ vous en envoyer la copie, & à vous permettre de les
„ rendre publiques. Dans cette vue, j'ai lu l'Edition
„ que l'Auteur en a faite, & j'ai ajouté à mon Manuſcrit
„ quelques remarques nouvelles, auxquelles ſes addi-
„ tions ont donné lieu.

„ Ne perdez point de vue, s'il vous plaît, Monſieur,
„ que ce ne ſont que des apoſtilles, des notes que je
„ vous envoye, & non un diſcours fleuri; que mon
„ deſſein n'a jamais été d'oppoſer éloquence à éloquence,
„ paradoxe à paradoxe; j'aurois peut-être tenté le pre-
„ mier en vain, & le dernier n'auroit pas été de mon
„ goût; j'expoſe naturellement à mes Confreres ce que
„ je penſe d'une Piece, dont je ſuis examinateur, en
„ oppoſant, ſelon mes foibles lumieres, le raiſonnement
„ juſte aux figures oratoires, la vérité claire au paradoxe.
„ J'applaudis avec le Public au génie & aux talens de
„ notre Auteur; mais j'oſe penſer que ſa Piece n'eſt
„ qu'un élégant badinage, un jeu d'eſprit, & que ſa

„ these est fausse. Si je puis vous en convaincre, j'ai „ gagné ma cause. Je préférerai toujours l'art d'éclairer „ & d'instruire à celui d'amuser & de plaire, quand „ il ne me sera pas possible de les réunir. J'ai l'hon„ neur d'être, &c. „

A Dijon, *ce* 15 *Août* 1751.

La générosité de M***. combla mes vœux; je m'applaudis du parti que j'avois pris; je dévorai ses notes; je m'y retrouvai, pour ainsi dire, par-tout. Pour sentir combien cette conformité me flatte, il faudroit savoir tout ce que vaut M***. Je suis persuadé que tous les Amateurs des Sciences & des Arts, se trouveront aussi flattés que moi, & par les mêmes raisons, de la lecture de ses réflexions. J'userai donc dans toute son étendue, du pouvoir qu'il me donne de les publier; ses motifs me paroissent aussi justes que ses remarques. Elles nous conservent enfin le droit si doux, si flatteur de penser avec Horace, que... *le Philosophe n'a dans toute la nature que les Dieux au-dessus de lui....*

Ad summam, sapiens uno minor est Jove, *dives*,
Liber, *honoratus*, *pulcher*, *Rex denique Regum*.

RÉFUTATION.

Decipimur ſpecie recti.
. . . . *ſunt certi denique fines*,
Quos ultrà, citràque nequit conſiſtere rectum (*).

LE rétabliſſement — qui ne s'en eſtime pas moins. L'Auteur eſt très-ſavant, & joue par conſéquent ici un perſonnage feint & accommodé à la ſcene. Mais en général, ſur quel fondement un honnête homme qui ne ſauroit rien, ne s'en eſtimeroit-il pas moins? Qui peut diſconvenir que ſi cet honnête homme étoit ſavant, il auroit toujours un talent de plus, & qu'ainſi il en feroit d'autant plus eſtimable? Mais eſt-il bien vrai qu'on puiſſe être parfaitement honnête homme & parfaitement ignorant tout enſemble? Ne faut-il pas au moins connoître ſes devoirs pour les remplir? Ne faut-il pas les avoir appris par une éducation qui nous ait inculqué les principes d'une ſaine morale? Une ſcience auſſi eſſentielle que celle-ci vaut bien, ce me ſemble, qu'on ne la compte

(*) L'Epigraphe, *Decipimur ſpecie recti*. . . choiſie par l'Auteur de ce Diſcours, pour nous annoncer que notre prévention en faveur des Sciences eſt une erreur; cette Epigraphe, dis-je, eſt la ſeule excuſe qu'on puiſſe lui prêter à lui-même, encore n'eſt-elle pas fort bonne; car on peut être quelquefois trompé par les apparences & s'égarer; mais il faut pourtant convenir que le chemin du vrai a des marques diſtinctives, des limites, des bornes, *certi denique fines*; qu'il y a des regles pour s'y conduire : & en vérité elles me paroiſſent ſi évidentes dans l'opinion contraire à celle de l'Auteur, que je ſoupçonne qu'il a moins été ſéduit par les ſimples apparences du vrai, que par l'eſpoir de les réaliſer à nos yeux à force de génie.

pas pour *rien*, & que celui qui la poſſéde, ne ſe regarde pas comme un *homme qui ne ſait rien.* Si l'Auteur entend par *ne ſavoir rien*, n'être point Géometre, Aſtronome, Phyſicien, Médecin, Juriſconſulte, &c. Je conviendrai qu'on peut être honnête homme ſans tous ces talens; mais n'eſt-on engagé dans la ſociété qu'à être honnête homme? Et qu'eſt-ce qu'un honnête homme ignorant & ſans talens? un fardeau inutile, à charge même à la terre, dont il conſume les productions ſans les mériter, un de ces hommes auxquels Horace fait dire....

Nos numerus ſumus, & fruges conſumere nati.

Il y a bien loin de cet honnête homme-là, à l'homme de bien vrai citoyen, qui pénétré de ſes devoirs envers les autres hommes, envers l'Etat, cultive dès l'enfance toutes les Sciences, tous les Arts par leſquels il peut les ſervir, & par leſquels il les ſert en effet, dès qu'il lui eſt poſſible.

.... Quod ſi
Frigida curarum fomenta relinquere poſſes,
Quò te cœleſtis ſapientia duceret, ires.
Hoc opus, hoc ſtudium, parvi properemus & ampli.
Si patriæ volumus, ſi nobis vivere cari.

Horat. Epiſt. 3. l. 1. v. 25.

Il ſera difficile, — *ne m'ont point rebuté.* La ſolution de ce probléme eſt rendue très-curieuſe & très-intéreſſante par le génie ſupérieur & le ſtyle ſéduiſant de l'Auteur; mais il n'a point concilié les contrariétés qu'il ſent lui-même.

Ce n'eſt point la Science — devant des hommes vertueux. Défendre la vertu contre la Science qu'on regarde comme incompatible avec la premiere, n'eſt-ce point maltraiter cette Science ? Et quand tout le Diſcours de l'Auteur tend à prouver l'incompatibilité de ces deux qualités, la vertu & la Science, comment peut-il compoſer chaque Académicien de Dijon de deux hommes, l'un *Vertueux* & l'autre *Docte ?* Cette diſtinction ſubtile, par laquelle il a cru échapper aux contrariétés qu'il a lui-même remarquées dans ſon procédé, n'eſt-elle pas des plus frivoles?

La probité eſt — pour le ſentiment de l'Orateur. Le ſentiment de l'Orateur, ſi je ne me trompe, fait la piece principale de la conſtitution du Diſcours. Si le premier n'eſt point juſte, l'autre ne ſauroit être ſolide; & un diſcours ſans juſteſſe & ſans ſolidité a beau être ſéduiſant, il n'aura point mon ſuffrage.

Les Souverains — juge en ſa propre cauſe. L'Auteur convient donc qu'il attaque les Sciences, & que par-là nous devenons ſes parties. Il ne nous regarde plus ici que comme Savans; mais nous nous ſouviendrons d'une choſe qu'il a déjà oubliée, qui eſt que nous ſommes gens de bien, & par-là nous ſerons ſes partiſans contre la Science, & des premiers à y renoncer, s'il prouve bien que celle-ci eſt contraire à la vertu.



PREMIERE PARTIE.

C'*Est un grand & beau ſpectacle — depuis peu de générations.* Voilà ſans doute ce que l'Auteur appelle le renouvellement des Sciences & des Arts. Il a raiſon de trouver ce ſpectacle grand, beau, merveilleux ; on peut ajouter hardiment ſur cette ſeule deſcription, que cette admirable révolution, le triomphe, l'apothéoſe de l'eſprit humain eſt encore de la plus grande utilité pour les mœurs, pour le bien de la ſociété, puiſque notre Orateur reconnoît lui-même qu'une partie de ces Sciences renferme la connoiſſance *de l'homme, de ſa nature, de ſes devoirs & de ſa fin.*

L'Europe — que l'ignorance. L'ignorance eſt donc déjà un état bien pitoyable ; c'eſt pourtant là le ſujet des éloges de ce Diſcours, la baſe de la probité & le grand reſſort de la félicité, ſelon notre Auteur.

Je ne ſçais quel jargon — au ſens commun. La barbarie, l'état ſauvage, la privation des Sciences & des Arts met donc les hommes hors du ſens commun, puiſque cette merveilleuſe révolution les y a ramenés.

Elle vint enfin du côté — naturelle. Il n'y a ici rien d'étrange qu'une petite tournure énigmatique dans le ſtyle ; défaut qui n'eſt peut-être auſſi que *trop naturel* aux Ecrivains de notre ſiecle. *Les Sciences ſuivirent les Lettres* ; cela eſt très-naturel, ce me ſemble : on apprend les langues ; on apprend à les parler, à les écrire poliment avant de pénétrer dans les

les Sciences. *A l'art d'écrire se joignit l'art de penser.* Comment ! ne penseroit - on qu'à l'Académie des Sciences ? Et celle des Belles-Lettres seroit-elle composée *d'Ecrivains automates ?* L'Auteur est trop intéressé à n'être pas de cet avis. Il veut dire seulement que la science des Belles-Lettres qui ne demande qu'une contention d'esprit médiocre, que des réflexions superficielles & légeres, a été suivie de l'étude des Sciences abstraites, profondes, où les génies les plus transcendans trouvent de quoi épuiser leurs efforts ; & il a mieux aimé exprimer cette différence des Belles-Lettres aux Sciences d'une façon fine que juste.

Et l'on commença — leur approbation mutuelle. Cet avantage du commerce des Muses est très-réel, & très - important. Inspirer le plaisir de plaire aux hommes, c'est concourir au grand œuvre de la félicité commune ; car avec ces dispositions, non-seulement on n'a garde de rien faire qui leur soit contraire, mais encore on employe tous ses talens à leur être utile & agréable. Songez à tous les ressorts qu'un amant fait jouer pour plaire à sa maîtresse, & souvenez - vous dans la suite de ce Discours que l'Auteur convient que, par le commerce des Muses, l'homme devient l'amant de la société, & celle-ci sa maîtresse. Je crois qu'il aura de la peine à concilier sa these avec ces principes qui sont très - bons.

L'esprit a ses besoins, — dont ils sont chargés. Ces portraits sont plus jolis que justes. Il s'en faut bien que les Sciences & les Arts soient de pur *agrément.* Leurs utilités sont sans nombre. Il n'est point vrai qu'ils ne fassent que couvrir de fleurs nos chaînes de fer : de telles chaînes, par - tout où

elles ſe trouvent, mettent des entraves au génie & éteignent les Sciences & les Arts.

Etouffent en eux -- des Peuples policés. Loin que les Sciences étouffent en nous le ſentiment de la liberté originelle, c'eſt elles au contraire qui nous apprennent que la nature a fait tous les hommes égaux, & que l'eſclavage eſt le fruit d'une tyrannie établie par la violence, *par la raiſon du plus fort*, ſuite inévitable de la *barbarie*. Mais c'eſt déshonorer la vraie idée d'un *Peuple policé*, que de nous le repréſenter comme une bête féroce à demi apprivoiſée, comme un eſclave ſans ſentimens pour ſa *liberté originelle*, & aſſujetti à un joug honteux qu'il chérit encore, tant ſa ſtupidité eſt extrême. L'homme policé eſt celui que les lumieres de la raiſon & de la morale ont convaincu que les loix & la ſubordination établies dans un Etat ont pour principe l'équité, & pour but ſa propre félicité & celle de ſes pareils. Perſuadé de ces vérités, il eſt le premier à exécuter, à aimer, à défendre ces loix qui ont enlevé ſon ſuffrage, & qui font ſa ſureté & ſon bonheur. Une ſociété d'hommes qui penſent & qui agiſſent ainſi, forme ce qu'on appelle vraiment *un Peuple policé.*

Il y a toujours dans les Sociétés des *individus pervers*, qui n'ont ni les lumieres, ni la raiſon, ni l'éducation néceſſaires pour reſſembler à l'homme ſociable que je viens de décrire ; ce ſont-là ceux qu'on ne tient dans l'ordre d'un peuple policé que par des chaînes, que ſous un joug ; mais on voit que ces hommes féroces ſont ceux de notre eſpece qu'on n'a pu apprivoiſer ; c'eſt la partie non policée du peuple, & celle que le reſte de la ſociété eſt intéreſſée à retenir

dans une ſorte d'eſclavage. C'eſt cet eſclave que l'Orateur nous donne ici pour un Peuple policé ; eſclave qui eſt préciſément cette portion honteuſe de l'humanité ; qui eſt ſans aucune des vertus ſociales, ſans aucune des qualités d'un Peuple policé.

Le beſoin — les Arts les ont affermis. Le beſoin & la raiſon ont élevé les trônes des vrais Rois. Les Sciences & les Arts qui ſont à leur tour le trône de la raiſon , deviennent par-là le plus ferme appui des Souverains légitimes, par les heureux effets de la raiſon & de la juſtice, tant ſur le Souverain que ſur les ſujets.

Puiſſances de la terre — Heureux eſclaves. L'Auteur ſacrifie toujours la juſteſſe à l'agrément & à la nouveauté. Le trône d'un Peuple policé n'en fait point des eſclaves, mais des pupilles heureux ſous la tutelle d'un Pere tendre.

Vous leur devez — de toutes les vertus ſans en avoir aucune. C'eſt ici que notre Orateur commence à lever le maſque. Il veut que la douceur du caractere , l'urbanité des mœurs, le commerce liant & facile ne ſoient que des appas pour tromper les hommes. Il nous a dépeint, occupés du deſir de plaire à ces mêmes hommes. Ici notre unique ſoin eſt de les tromper; là, nous étions les amans de la ſociété ; ici nous ſommes de ces amans ſuborneurs & perfides, qui n'ont d'amant que les apparences, & dont le cœur ſcélérat n'a d'autre but que de déshonorer l'infortunée aſſez foible pour en être la dupe. Le portrait n'eſt pas flatteur, mais eſt-il vrai , c'eſt ce que nous allons examiner en ſuivant l'Auteur.

C'eſt par cette ſorte de politeſſe — le commerce du monde. La décence eſt déjà une eſpece de vertu, ou tout au moins

un ornement à la véritable vertu quand on la possède, & un grand acheminement vers elle quand on n'a point encore atteint sa perfection.

Si nos maximes nous servoient de regles. On veut dire si notre conduite étoit conforme à nos maximes & à nos regles. Il arrive souvent sans doute, qu'elle n'y est pas conforme; mais combien plus souvent ce désordre n'arrivera-t-il pas à ceux qui n'ont ni regle ni maxime, aux ignorans, aux rustres, aux barbares?

Si la véritable Philosophie — du titre de Philosophe! Par la même raison il y a bien des Philosophes qui n'en ont que le nom; mais qu'il y auroit encore bien moins de Philosophes, s'il n'y avoit point du tout de Philosophie!

Mais tant de qualités — en si grande pompe. S'il y a de la pompe ici, c'est dans le Discours de notre Orateur, & non pas dans la décence & dans le *titre de Philosophe*, qui décorent l'homme sage, vertueux & simple tout ensemble.

> D'ailleurs.... *aut virtus nomen inane est,*
> *Aut decus & pretium rectè petit experiens vir.*
>
> Horat. Epist.

L'Auteur du Discours voudroit-il qu'on crût qu'il renonce à la vertu, parce qu'il aspire au *titre* de grand Orateur, & à la *pompe* d'une victoire sur tous ses concurrens.

La richesse de la parure — se reconnoît à d'autres marques. Le sage, comme l'homme robuste, se reconnoît à ses actions; mais l'un & l'autre peut être paré & élégant, sans que cette circonstance dégrade leur mérite, au contraire elle le relevera, si la décence préside à leur parure.

C'eſt ſous l'habit ruſtique — la vigueur du corps. Cela n'eſt pas toujours vrai à la lettre. M. le Maréchal de Saxe, & tant d'autres auroient fait mal paſſer leur tems aux plus ruſtiques laboureurs : la dorure des habits n'ôte ni la ſanté ni la force, elle ne peut qu'en relever l'éclat.

La parure — qui ſe plaît à combattre nud. L'homme de bien eſt un brave prêt à combattre ſous toutes les formes que le haſard ou le ſort le forceront de prendre, nud, bien paré, mal équipé ; tous ces acceſſoires lui ſont indifférens.

Il mépriſe tous ces vils ornemens — quelque difformité. Il eſt des ornemens & des armes qui tendent à rendre la victoire & plus ſure & plus brillante. Le ſage ne les néglige pas contre le vice & l'erreur ; il ſe plie aux circonſtances, aux tems, pour en ſupporter ou en rectifier les événemens ; il s'accommode à ce que les mœurs de ſon ſiecle ont de décent, pour mieux réuſſir à corriger ce qu'elles ont de défectueux ; il ſe fait ami des hommes pour les rendre amis de la vertu.

Omnis Ariſtippum decuit color, & ſtatus & res.

Avant que l'Art eût — épargnoit bien des vices. Jamais les hommes n'ont été moins vicieux qu'ils le ſont, par la raiſon que jamais les Sciences & les Arts n'ont été tant cultivés. La nature abandonnée à elle-même, fait de l'homme un aſſemblage de tant de vices, que le foible germe de vertu que ſon Auteur y a mis, ſe trouve bientôt étouffé. La terre n'a pas plutôt vu deux hommes ſur ſa ſurface, & encore deux freres, ſeuls maîtres de l'Univers, qu'elle a vu auſſi l'un des deux maſſacrer l'autre par un principe de jalouſie. En vain un

Dieu préſide à la premiere peuplade, l'inſtruit, l'exhorte, la menace, elle continue comme elle a débuté; le crime ſe multiplie avec les hommes; ils le portent à un tel comble d'horreur, que l'Etre ſouverainement bon, infiniment ſage, ſe repent d'avoir créé une race auſſi perverſe, & ne ſait de meilleur remede aux abominations qu'il lui voit commettre, que de l'exterminer. Il n'eſt dans le monde entier qu'une ſeule famille vertueuſe & exceptée du ſupplice. Voilà un échantillon de ce dont eſt capable la nature humaine, abandonnée à elle-même, à ſes paſſions, ſans le frein des loix, ſans les lumieres des Lettres, des Sciences & des Arts.

Reprenons l'hiſtoire de cette race; quelques ſiecles après ce châtiment terrible, nous la retrouverons bientôt auſſi criminelle qu'auparavant; nous la trouverons eſcaladant le Ciel même, & ſe révoltant en quelque ſorte contre ſon Auteur. Diſperſés enfin, par une ſeconde punition, dans toutes les parties de la terre, ils y portent tous leurs vices. Bientôt l'adroit & robuſte Nembrod leve l'étendard de la tyrannie, & fait de tous ceux de ces freres, qui ne ſont ni ſi forts ni ſi méchans que lui, autant d'eſclaves & de miniſtres de ſes paſſions & de ſa violence. Sous cette troupe aſſemblée par le crime & pour le crime, ſuccombent des Nations entieres, que ces malheurs n'inſtruiſent que pour les porter à leur tour dans d'autres climats. Je vois la terre entiere livrée à ces leçons de barbarie; chaque particulier devient un Nembrod, s'il le peut; les Nations conjurées contre les Nations s'entr'égorgent ou ſe chargent de chaînes; elles forment aujourd'hui des Empires qui s'écroulent d'eux-mêmes le lendemain; ils cédent au tumulte & au

torrent fougueux des mêmes paſſions qui les ont élevés. Que peut-on attendre de durable d'un principe plus déréglé & plus impétueux qu'une mer en fureur? Dieu Tout-puiſſant, quand vous laſſerez-vous de voir la nature entiere en proie à tant d'horreurs? Je vois votre miſéricorde s'attendrir ſur l'état infortuné de la plus foible & de la moins coupable partie du genre-humain, le jouet & l'eſclave de l'autre. Que fait votre ſageſſe infinie pour donner une face nouvelle à l'Univers? Elle fait naître ces hommes rares, avec leſquels elle ſemble partager ſon eſſence ineffable. Source de lumiere, vous ouvrez vos tréſors à ces ames choiſies; les Sciences, les Arts, l'urbanité, la raiſon & la juſtice, ſortent du ſein de ces génies créateurs, & ſe répandent ſur la terre. Les hommes s'aiment, s'uniſſent, & font des loix pour contenir ceux que le ſort prive de ces lumieres, & que les paſſions gouvernent encore. La terre jouit d'une félicité qu'elle ne connoiſſoit point: elle eſt étonnée elle-même de ce prodige; elle en déïfie les Auteurs, & attribue à miracle l'effet naturel de la culture des Sciences & des Arts. Apollon eſt adoré comme un Dieu. Orphée eſt un homme divin dont les accords inſpirent aux lions, aux tigres la douceur de l'agneau, dont l'art enchanteur anime & donne des ſentimens d'admiration & de concorde aux arbres, aux rochers mêmes. Amphion n'eſt plus un Orateur ſavant & profond politique, qui par la force de ſon éloquence transforme les Thébains féroces & barbares en un Peuple doux, ſociable & policé. C'eſt un *demi-Dieu*, qui par les accens magiques de ſa lyre donne aux pierres mêmes le mouvement & l'intelligence néceſſaires pour s'arranger elles-mêmes, & former

l'enceinte d'une Ville (*). Ce que les premiers génies de l'Arabie, de l'Egypte & de la Grece ont fait jadis ; ceux qu'ont vu naître les regnes des Auguſtes, des Médicis, des François I, des Louis XIV, l'ont répété dans les ſiecles poſtérieurs.

(*) Avant que la raiſon s'expliquant par la voix,
Eût inſtruit les humains, eût enſeigné des Loix ;
Tous les hommes ſuivoient la groſſiere nature ;
Diſperſés dans les bois couroient à la pâture.
La force tenoit lieu de droit & d'équité ;
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du diſcours enfin l'harmonieuſe adreſſe
De ces ſauvages mœurs adoucit la rudeſſe ;
Raſſembla les Humains dans les forêts épars,
Enferma les Cités de murs & de remparts ;
De l'aſpect du ſupplice effraya l'inſolence,
Et ſous l'appui des Loix mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De-là ſont nés ces bruits reçus dans l'Univers,
Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les Tigres amollis dépouilloient leur audace :
Qu'aux accords d'Amphion les pierres ſe mouvoient,
Et ſur les murs Thebains en ordre s'élevoient.
L'Harmonie en naiſſant produiſit ces miracles. (*)

Boil. art poët. ch. IV.

(*) *Silveſtres homines ſacer, interpreſque Deorum*
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus,
Dictus ob hoc lenire tigres, rabidoſque leones.
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere ſono teſtudinis, & prece blanda
Ducere quò vellet. Fuit hæc ſapientia, &c.

Hor. art poët. v. 391.

De-là

De-là ſont ſortis ces grands reſſorts de la ſage politique, ces alliances raiſonnées & ſalutaires, cette balance de l'Europe, le ſoutien des Etats qui la compoſent. Enfin les Sages de l'Orient n'avoient été que des Légiſlateurs des Peuples; ceux de l'Occident ont pouſſé les progrès de la ſageſſe juſqu'à devenir les Légiſlateurs des Souverains mêmes, parce qu'aucun ſiecle n'a pouſſé ſi loin les Sciences & les Arts, & par conſéquent la raiſon & la ſageſſe.

Dans tous les ſiecles néanmoins ces chaînes ſi ſalutaires & ſi raiſonnables établies entre les Rois, entre les Peuples, ſe ſont ſouvent trouvées rompues. Ces malheurs n'arriveroient point, ſi tout un peuple étoit ſavant, ſi tous les Rois étoient Philoſophes. Quelque éclairé, quelque policé que ſoit un Etat, le Philoſophe y eſt beaucoup plus rare, que ne ſont dans une digue les pilotis de ces boulevards qui s'oppoſent au débordement d'un fleuve rapide, aux fureurs d'une mer agitée : les peuples ſont ces flots impétueux qui renverſent quelquefois & les pilotis & la digue qu'ils ſoutiennent; & malheureuſement les Rois eux-mêmes ſont quelquefois peuple en cette partie.

Mais avons-nous beſoin de remonter aux premiers ſiecles du monde, & d'en parcourir tous les âges, pour prouver que les hommes inſtruits, policés, ſont meilleurs? N'avons-nous pas actuellement ſur la terre, dans nos climats même, des échantillons des hommes de toutes les eſpeces. Dites-moi, je vous prie, illuſtre Orateur, eſt-ce dans des Royaumes où fleuriſſent les Univerſités & les Académies, qu'on rencontre la galante nation des Antropophages, ce peuple plein d'humanité & de ſentiment, chez lequel les enfans ſont honorés

pour avoir bien battu leurs meres, & où l'on regarde comme une loi d'Etat, & un devoir envers ses parens chargés d'années, de les laisser mourir de faim (*)? N'allons pas chercher si loin des exemples de la barbarie & du vice attaché aux ténebres de l'ignorance; parcourons seulement les campagnes de France les moins cultivées par les Arts, les moins policées, & comparons leurs mœurs avec celles des habitans des grandes Villes. Que trente jeunes paysans de différens villages de la Thierache, ou de la Bretagne, &c. se trouvent rassemblés à une fête de village pour la danse, vous aurez plus de combats, plus de blessures, plus de meurtres de la grossiéreté pas-

(*) Nous ne voyons point la galante nation des Antropophages, dira-t-on, mais nous avons celle des Cartouches, des Nivets, des Raffiats, &c. Parlons plus noblement, nous voyons celle des braves qui s'égorgent pour un léger affront, malgré la loi & la religion.

La loi & la religion sont donc contraires à ces crimes, & en empêchent sans doute un grand nombre; tandis que de massacrer & de manger des hommes est une coutume, une loi de la Nation dont je viens de parler. Il y a quelques Cartouches parmi nous; la férocité est un vice à l'unisson chez tous les Antropophages: nos scélérats sont abhorrés, on les saisit dès qu'on les connoît, & ils expirent dans les supplices. Les Antropophages sont toute leur vie l'horrible commerce dont ils portent le nom, & sont applaudis de leurs Compatriotes.

Le duel en particulier est un accident dépendant de la férocité guerriere, & il ne subsisteroit point non plus que son principe, si l'empire des Lettres & des Beaux-Arts étoit plus étendu, si tous les hommes étoient Philosophes. Mais dans la supposition que cette férocité soit un mal nécessaire, quelque funeste, quelque blâmable que soit le duel, on peut en quelque sorte l'excuser par la délicatesse des sentimens qu'il suppose & qu'il entretient dans notre jeunesse guerriere, par la décence & le respect réciproque qu'il leur inspire. Il résulte donc de ce désordre même une espece d'ordre & d'harmonie. Rien de semblable ne peut être allégué en faveur des Antropophages & des Hottentots, peuples cruels sans nécessité, par habitude, & par le seul plaisir d'être cruels.

ſionnée & farouche de ces trente ruſtres, que vous n'en aurez dans cent bals de l'opéra qui raſſembleront cinq cents perſonnes ; que vous n'en aurez en trois mois dans une ville peuplée d'un million d'habitans. Avez-vous une ferme, une terre dans ces cantons policés? votre fermier en eſt autant propriétaire que vous-même. Il vous paye, il eſt vrai, le contenu de votre bail, mais il ne vous laiſſe pas la liberté d'être encore mieux payé par un autre. Vos biens paſſent de pere en fils aux deſcendans du fermier comme à ceux du propriétaire, & ſi vous vous aviſez de trouver que vous êtes le maître d'en diſpoſer en faveur d'une autre race, ou celle-ci ne ſera pas aſſez hardie pour l'accepter, ou vous verrez bientôt votre terre réduite en cendres, & votre nouveau fermier aſſaſſiné. Vous êtes en France, les loix vous vengeront; elles vous prouveront, comme moi, que la vertu ne réſide & ne trouve de défenſe que dans un Etat bien policé, & que vous feriez perdu ſans reſſources, ſi votre terre étoit placée dans des climats où les loix ſont inconnues, excepté celles des paſſions & de la violence; ſi enfin vous étiez dans ces premiers ſiecles où la nature ſeule gouvernoit les hommes; vrais ſiecles de fer, quoiqu'en diſent la Fable & les Poëtes ſes miniſtres.

Tel eſt l'abrégé très-ſuccinct des preuves que l'hiſtoire des ſiecles paſſés, & celle du nôtre même, nous fournit de l'union intime du crime avec la barbarie, avec l'ignorance, & au contraire de la liaiſon néceſſaire de la vertu, de la raiſon avec les Sciences, les Arts, l'urbanité : mais quand l'hiſtoire n'en diroit pas un mot, n'avons-nous pas dans les principes phyſiques de ces choſes mêmes, dans leur nature, de quoi

prouver ce que ces événemens viennent de nous apprendre ?

La propre conſtitution de l'homme le rend ſujet à mille beſoins. Il a des ſens qui l'en avertiſſent, & chacune de ſes ſenſations de beſoins eſt accompagnée d'une action de la volonté, d'un deſir d'autant plus violent que le beſoin en eſt plus grand, ou l'organe qui en inſtruit, plus ſenſible. Ce même acte de la volonté fait jouer tous les reſſorts du mouvement de la machine propres à ſatisfaire les beſoins, à remplir les deſirs. Voilà la marche naturelle de la nature humaine, & une ſuite d'effets auſſi attachés à ſon méchaniſme, que l'eſt à celui d'une pendule le partage du jour en 24 heures. Par elle-même, le bien-être de l'individu eſt ſon unique objet, l'unique fin à laquelle cet individu rapporte toutes ſes actions. S'il n'y avoit qu'un homme dans l'Univers, il ſeroit à même de ſe contenter, ſans le faire aux dépens d'aucun être qui pût s'y oppoſer ou s'en plaindre ; mais dès que l'objet de ſes deſirs ſe trouve partagé entre pluſieurs hommes, il arrive ſouvent qu'il faut qu'il apprenne à s'en paſſer, ou qu'il le raviſſe à celui qui le poſſéde. Qu'eſt-ce que lui dicte la nature en pareil cas ? Elle ne balance pas ; elle n'a rien de plus cher qu'elle-même, & de plus preſſé que de ſe ſatisfaire ; elle lui dit très-poſitivement que, ſi le poſſeſſeur de l'objet deſiré eſt plus foible, il faut le lui ravir ſans façon ; & que s'il eſt capable d'une réſiſtance qui rende l'acquiſition douteuſe, il faut y ſuppléer par l'art, lui tendre une embuſcade, ou imaginer un arc & une fléche qui l'atteigne de loin, & qui nous défaſſe de l'inquiétude où nous met ce deſir, ou la crainte d'être troublé dans la poſſeſſion de l'objet, quand nous l'avons acquis. Ainſi

parle la nature ; ainſi a-t-elle conduit les premiers hommes ; ainſi a-t-elle produit ces ſiecles d'horreurs que nous avons ci-devant parcourus.

Qu'a fait la culture des Sciences & des Arts ? Qu'a fait la nature perfectionnée par la réflexion ? Qu'a fait la raiſon enfin pour ſauver à la nature humaine toute brute, le déshonneur où elle ſe plongeoit ? Ecoute, a-t-elle dit à cet individu, tu veux enlever à ton voiſin un bien qui eſt à lui ; mais que penſerois-tu, s'il te raviſſoit le tien ? Pourquoi te crois-tu autoriſé à faire contre lui ce que tu ſerois bien fâché qu'il fît contre toi ? Et qui t'a dit que ſon autre voiſin ne ſe joindra point à lui pour te punir de ta violence ? Réprime donc un deſir injuſte, & qui peut avoir des ſuites funeſtes pour toi-même. Ne deſire que ce qui t'appartient, ou que tu peux obtenir légitimement. Tu es adroit & vigoureux, employe tes talens à te défendre & non à attaquer : employe-les à défendre tes voiſins : ils t'aimeront ; ils te regarderont comme leur protecteur, leur chef ; & tu auras d'eux, par cette voie généreuſe, & leur amitié & tout ce que tu n'aurois pu leur ravir qu'avec injuſtice, & en eſſuyant des dangers. Réponds-moi, dit-elle, à un ſecond ; toi qui joins au génie un caractere laborieux, je t'ai vu conſtruire ta cabane avec plus d'adreſſe & plus d'art qu'aucun autre ; que n'en fais-tu une pareille, ou une plus belle même à ton voiſin, qui n'a pas l'adreſſe de s'en conſtruire une ? Il eſt meilleur chaſſeur que toi, il fournira abondamment à des beſoins que tu as peine à ſatisfaire, & il te payera encore de ſa reconnoiſſance & de ſon amitié. Tu dors, dit-elle à un troiſieme, & tu imites

ton troupeau raſſaſié & fatigué des pâturages où tu l'as promené tout le jour ; je te connois capable des plus vaſtes réflexions ; peux - tu ne pas lever les yeux ſur ces aſtres brillans dont le Ciel eſt paré dans cette belle nuit ? Reconnois - les , obſerve leurs cours , tires - en les moyens de connoître les régions de la terre, le plan de l'univers, & de déterminer l'année , ſes ſaiſons. Tu deviendras l'admiration des autres hommes, & l'objet de leurs hommages & de leurs tributs. Que fais-tu pareſſeux, dit-elle à un quatrieme? tu es ingénieux , & tu paſſes les journées entieres dans l'oiſiveté & la rêverie. Prends - moi ce roſeau, vuides - en la moëlle, perces - y des trous, ſouffle contre le premier , & remue avec art les doigts ſur les autres, tu vas produire des ſons qui feront accourir autour de toi tous les humains de la contrée ; ravis de t'entendre , ils t'eſtimeront par - deſſus les autres , & il n'y a point de préſens qu'ils ne te faſſent pour t'engager à leur procurer ce plaiſir. Vois-tu, dit-elle à un cinquieme, ce que viennent de faire tes voiſins pour le bien général de l'habitation ? Quelle émulation , & quelle eſtime réciproque a mis parmi eux le génie inventif? Quelle union réſulte des ſervices mutuels qu'ils ſe rendent, ou des plaiſirs qu'ils ſe font par-là ? Quelle ſureté produit dans cette union cette eſtime, cette amitié réciproque, & l'équité dont ſe piquent la plupart de ſes membres ? Toi qui ſens mieux qu'un autre, l'utilité & le bonheur d'un pareil état, & qui es un des plus ſages & des plus éloquens de l'habitation , perſuade - leur à tous de ſe faire une loi de vivre toujours, comme le font les meilleurs d'entr'eux, de punir ceux qui

s'en écarteront, & d'exciter par des hommages & des récompenſes les hommes vertueux & habiles, auxquels ils doivent ces précieux avantages, à les porter encore à une plus grande perfection.

Ainſi parla la raiſon ; ainſi le génie, en prenant l'eſſor, développa le germe de l'équité & de l'urbanité, étouffé par la barbarie. Mais ſans cette raiſon, premier effort du génie, que devenoit la vertu ? Sans l'éducation, ſans la culture des Sciences & des Arts, que deviennent les mœurs ? Quels ſont les objets eſſentiels de cette éducation ? Que mon Orateur me ſuive ici, & qu'il n'élude pas la queſtion par le brillant de ſes ſophiſmes ; ne ſont-ce pas nos devoirs envers l'Etre ſuprême & envers le prochain ? C'eſt à des enfans qu'on inculque ces devoirs, c'eſt ſur de la cire molle qu'on en imprime l'obligation : ils croîtront donc, non-ſeulement bien inſtruits, mais encore convaincus de la néceſſité de ces devoirs. Comment ne les rempliroient-ils pas, dès qu'ils en ſont bien convaincus ? Comment feroient-ils faux-bond à la vertu, à la probité qu'ils eſtiment, qu'ils aiment & qu'ils révérent ? Et s'il en eſt encore quelques-uns, dont la nature perverſe, malgré tant de circonſtances propres à les ranger ſous l'étendard de l'honneur, les engage à ſe dégrader, à ſe livrer au vice, que n'euſſent-ils pas fait, & en combien plus grand nombre n'euſſent-ils pas été, s'ils euſſent manqué de tous ces ſecours, de l'éducation & des Lettres (*) ?

(*) Vous faites faire, dira quelqu'un... aux Sciences, aux Arts, à la raiſon, ce qu'a toujours fait la loi naturelle, puiſque vous leur attribuez même ce premier principe ſi ſimple, *alteri ne feceris quod tibi fieri non vis.*

Aujourd'hui — jettés dans un même moule. Tant mieux ſi la forme eſt bonne.

Sans ceſſe la politeſſe — propre génie. On fait fort bien de ne pas ſuivre ſon propre génie, quand il eſt conforme à une nature perverſe ; alors on doit prendre pour regles les réformes qu'y ont fait faire les réflexions des ſages ; mais quand on poſſéde un bon génie, on peut hardiment ſe donner carriere : on ſe fera tout à la fois & admirer & aimer.

On n'oſe plus paroître ce qu'on eſt. Oh ! nous y voilà : on eſt naturellement méchant ; l'éducation nous a appris qu'il ne faut point l'être. Nous ſommes honteux de ſentir en nous que cette éducation n'a pas encore déraciné ces vices ; nous nous efforçons au moins de paroître vertueux. Cet effort eſt

Qu'entend-on par la loi naturelle ? Sont-ce les inſtincts, les mouvemens que tous les hommes reçoivent de la nature toute brute ? Dans ce cas-là je dis que la loi naturelle ne nous dicte que de ſatisfaire nos deſirs, quelqu'effrénés qu'ils ſoient, qu'elle eſt le principe de la barbarie, & qu'elle ne fait rien de ce que nous venons de faire à la raiſon, aux Sciences & aux Arts, ainſi que je viens de le prouver. Veut-on appeller loi naturelle celle qui ordonne aux hommes de ſe chérir réciproquement ? alors je ſoutiens que cette loi eſt une ſuite de la réflexion & de l'expérience ; que c'eſt une loi naturelle réduite en art, en ſcience, par des raiſonnemens qui nous font voir que l'empire ſur nos paſſions, la privation de pluſieurs de nos deſirs, nous ſont ſouvent plus avantageux que la jouiſſance illégitime des biens deſirés ; & que quand même nous n'y trouverions pas notre avantage, la juſtice exigeroit de nous que nous agiſſions ainſi. Or, ces progrès de la raiſon vers l'équité, ſont les premiers fondemens qu'elle a jettés de la Morale, ils ſont déjà un commencement du grand art de ſe conduire parmi les autres hommes ; mais cette ſcience qui tend au bien de la ſociété, contrarie en même tems les mouvemens naturels du particulier.

D'où vient, je vous prie, accorde-t-on tant d'eſtime à la vertu, tant d'admiration à ces actions généreuſes, par leſquelles des particuliers ſe ſont ſacri-

un

un premier pas à la vertu: *Initium ſapientiæ timor Domini*, & la preuve du bien qu'a fait chez nous l'éducation. Sans elle cet homme-là auroit été méchant ſans honte & fort ouvertement. Plus il ſera honteux d'être vicieux, moins il ſuccombera; & plus il aura eu d'éducation, toutes choſes égales d'ailleurs, plus cette honte ſera grande, & moins il oſera être vicieux. L'Auteur convient par-là, malgré lui, de l'utilité des Sciences, des Arts, de l'éducation.

On peut rapporter au même principe ce que nous appellons l'honneur, le point-d'honneur, ce tyran magnanime dont le pouvoir deſpotique & ſouvent ſalutaire, gouverne tous les Peuples civiliſés, ce grand mobile des actions de tous les hommes, de ceux mêmes qui n'ont ni religion ni vertus réelles. Or, ce frein le plus puiſſant, le plus univerſel contre les ac-

fiés pour leurs amis, pour leurs concitoyens? C'eſt que toutes ces belles actions ne ſont pas dans la ſimple nature; c'eſt que pour en former le projet, le ſyſtême, il a fallu des efforts de génie, & pour les exécuter, de plus grands efforts encore de la part de l'ame, peut-être même d'un peu d'un certain enthouſiaſme, pour renoncer à ſes propres intérêts & leur préférer celui de ſes amis, de ſes citoyens, de ſa patrie. Qu'eſt-ce que la généroſité, ſinon ce ſacrifice de ſon bien particulier à celui des autres? Or, tous ces procédés ſont ſupérieurs à la loi purement naturelle, ſupérieurs à ces inſtincts dont nous parlions tout-à-l'heure; c'eſt même par cette raiſon & par l'intérêt particulier que nous avons que les autres hommes faſſent beaucoup de pareilles actions, que nous leur accordons tant d'éloges. Ainſi, quand on dit communément, que ce principe, *ne fais à autrui que ce que tu voudrois qu'on te fît*, eſt une loi naturelle; on entend que c'eſt la premiere conſequence que la raiſon a tirée de ſes réflexions, & de l'expérience, le premier principe enfin de la ſcience de la morale naturelle, de la morale établie indépendamment des lumieres de la révélation; mais cette morale eſt vraiment un de ces Arts, une de ces Sciences auxquelles j'ai attribué l'heureuſe révolution arrivée dans le genre-humain.

tions basses, honteuses, vicieuses, d'où nous vient-il, sinon de l'éducation ? Pourquoi une Sauvage se prostitue-t-elle publiquement & sans façon, tandis que ce que nous appellons une femme d'honneur, perdroit la vie plutôt que la réputation qui lui fait donner cette épithete, & que ceux qui l'ont perdue, cachent encore avec soin leurs foiblesses ? C'est que la Sauvage suit le seul instinct de la nature, & qu'on ne lui a jamais dit qu'il y avoit du mal à se laisser aller au torrent de ses passions : au lieu qu'on a inculqué dès l'enfance à nos femmes des regles de morale divine & humaine sur cet article, & qu'on les a persuadées qu'il est honteux de s'abandonner aux vices contre les lumieres & les préceptes de cette morale.

Ce point-d'honneur, ce frein plus général que la religion même, & qui lui est souvent fort utile, sera donc d'autant plus puissant, qu'on aura mieux inculqué ces vérités, ces préceptes de morale, & qu'on aura donné plus d'éducation. Les hommes seront donc d'autant moins vicieux, qu'ils seront moins ignorans, mieux instruits.

Et dans cette contrainte – qu'il eût été essentiel de le connoître. Qui est-ce qui est la dupe des politesses que l'usage a établies, & qui les confondra avec les offres sinceres de services que vous fait un ami ? La simple urbanité & l'urbanité échauffée par une amitié vive & sincere, ont des tons si différens, que le moins versé dans le commerce du monde ne s'y méprend pas. Le fourbe même, qui s'étudie à jouer le personnage de celui-ci, n'est gueres plus difficile à pénétrer, qu'il n'est embarrassant de distinguer une coquette d'une vé-

ritable amante. Au reste, si les hommes se trahissent dans un siecle où l'éducation, l'honneur & les sentimens regnent plus que jamais, à quoi a-t-on dû s'attendre dans les siecles d'ignorance & de barbarie? Croit-on que les hommes plus vicieux alors aient été moins malins, moins trompeurs, parce qu'ils étoient moins savans? c'est une erreur très-grossiere que de croire que les Sciences & les Arts rendent les hommes plus fins, plus artificieux. Je pourrois citer cent traits de la plus naïve simplicité pris dans les plus grands hommes, depuis La Fontaine jusqu'à Newton. Celui qui raconte avec tant d'art les fourberies du renard & du loup, ne garde pour lui que la simplicité de l'agneau. Celui dont la sagacité étonne l'univers, quand il s'agit de sonder les profondeurs de la nature, quand il s'agit de donner la torture à la lumiere, de lui extorquer ses secrets par des ruses physiques aussi fines que cette matiere est subtile; celui-là même n'a plus vis-à-vis d'une femme, d'un homme du monde, qu'une timidité, une ingénuité rustique qui se trouve primée par la frivolité même. L'aigle des Académies devient le butor des cercles. Ce sera bien pis, s'il est question de l'art de pénétrer les petits détails d'intérêt, d'affaires de commerce, les finesses, les stratagêmes qui sont partie de cet art si connu du commun des hommes. J'ose avancer sans crainte d'être contredit par aucun homme raisonnable, qu'en cette partie, une douzaine de ces hommes transcendans, va être le jouet d'un rustre Bas-Normand ou Manceau, & la raison en est aussi simple qu'eux; leur sublime génie est entiérement occupé des sujets qui leur sont proportionnés; il n'est jamais des-

cendu dans ces petits détails des ufages & des affaires de la vie commune ; il en ignore tous les replis, tous les petits détours, dont le ruftre a fait fon unique étude.

S'il eft donc dans le monde poli de ces hommes artificieux en grand nombre, c'eft que le plus grand nombre des membres de la fociété, préfére la fcience du monde, de fes manieres, de fes rufes, de fes intérêts à la fcience de la nature & des Beaux-Arts ; & pourquoi dans cette fociété, la partie la plus aimable & la plus à craindre, la plus foible & la plus féduifante, paffe-t'elle pour la plus artificieufe ? C'eft que par fon genre de vie elle eft la moins inftruite, la moins favante. Aujourd'hui qu'on revient de la prévention contre les femmes favantes, qu'on les reconnoît autant & plus propres que nous aux belles connoiffances, qu'elles s'y appliquent ; quoi de plus aimable & de plus fûr tout à la fois que leur commerce ? Si donc vous cherchez de l'artifice, adreffez-vous dans les deux fexes à cette partie frivole, dont l'éducation auffi futile qu'elle, n'admet aucune fcience, aucun art folide, qui ne connoît que de nom ces flambeaux de la vérité, ces remparts de la vertu. Vous ne trouverez point l'homme artificieux parmi les favans, parmi les gens livrés en entier aux Beaux-Arts, ou, s'il eft poffible qu'il s'en trouve, ce fera un entre dix mille, que n'aura pas préfervé de ce penchant trop naturel l'art le plus capable de le faire.

Quel cortege de vices — aux lumieres de notre fiecle. Nous venons de répondre à cette déclamation.

On ne profanera plus—on le calomniera avec adreffe. Notre Auteur convient que nos gens à éducation, que nos gens

polis, lettrés, ne ſont pas capables *d'outrager groſſiérement leurs ennemis*, mais qu'en revanche, la diſſimulation, la calomnie adroite, la fourberie, ſont le partage de cette partie civiliſée.

C'eſt déjà un grand avantage pour la ſociété que les Lettres ayent extirpé les vices groſſiers; mais quand l'Auteur croit que les défauts moins importans ſe ſont multipliés & ont fait une compenſation, c'eſt une erreur dans laquelle perſonne ne donnera. A qui pourra-t'on perſuader qu'un homme aſſez féroce pour exécuter le vol, le meurtre, tel qu'on en trouve tant dans la lie du peuple & des payſans, &c. ſe fera un ſcrupule d'être diſſimulé, fourbe? Ce ſont-là de belles bagatelles pour des ſcélérats capables de tremper leurs mains dans le ſang humain! Convenons donc que la partie groſſiere des hommes de ce ſiecle même, la partie peu civiliſée, à demi barbare, eſt la plus méchante; & nous concevrons que quand tout le genre-humain étoit ſauvage, barbare, pire encore que la groſſiere eſpece dont nous venons de parler, tous les hommes étoient beaucoup plus méchans qu'ils ne ſont aujourd'hui.

Les haines nationales s'éteindront — que leur artificieuſe ſimplicité. Notre Orateur copie ici le Miſanthrope de Moliere: il ne lui manque plus que de dire avec lui...

J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entr'eux les hommes comme ils ſont;
Je ne trouve par-tout que lâche flatterie,
Qu'injuſtice, intérêt, trahiſon, fourberie;

Je n'y puis plus tenir, j'enrage, & mon deſſein
Eſt de rompre en viſiere à tout le genre-humain.

Nous lui répondrons avec Ariſte...

Ce chagrin philoſophe eſt un peu trop ſauvage,
Je ris des noirs accès où je vous enviſage.

Telle eſt la pureté — devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles ſont. Un ſauvage, ſans doute, qui prendroit à la lettre toutes nos politeſſes, & qui croiroit bonnement que tout le monde eſt ſon *ſerviteur*, parce que tout le monde le lui dit, ſeroit fort étonné de ne trouver aucun laquais à ſes gages parmi ſes honnêtes *ſerviteurs*. Mais quand il compareroit enſuite le fond de la vie & des mœurs de nos peuples avec ce qui ſe paſſe dans ſa nation barbare, quand il ſeroit en état de comparer les prodiges que les Sciences & les Arts ont inventés pour la ſureté, les beſoins & les commodités de la vie, pour l'amuſement & le bonheur des hommes, avec la pauvreté & la miſere affreuſe de ſes compatriotes expoſés aux injures de toutes les ſaiſons, vivans de chaſſe, de pêche, & de ce que la terre donne d'elle-même, & mourans de faim, de froid, ou des maladies les plus aiſées à guérir, quand le haſard & la nature, leurs ſeules reſſources, leur manquent au beſoin; quand il ſeroit aſſez inſtruit pour comparer notre Juriſprudence, cette police admirable qui met le foible & l'orphelin à l'abri des violences du plus fort & du plus méchant, qui fait vivre enſemble des millions d'hommes avec douceur, politeſſe, égards, ſervices réciproques, comme le dit ſi élégamment notre Orateur; quand il ſeroit, dis-je,

en état de comparer cette harmonie admirable avec les désordres affreux annexés à la barbarie, aux mœurs sauvages, alors il se croiroit transporté dans le séjour des Dieux, & il le seroit en effet, par comparaison avec son premier état.

Où il n'y a nul effet — nos Arts se sont avancés à la perfection. On dit aller à la perfection, & non pas *s'avancer à la perfection*, mais bien s'avancer *vers* la perfection : comme on dit, *aller à Paris*, & non pas *s'avancer à Paris*, mais bien s'avancer *vers* Paris; & la raison en est simple, c'est que celui qui va à un lieu, est censé l'atteindre, aller jusques-là ? au lieu que celui qui s'avance vers quelque chose, peut fort bien ne faire que quelques pas vers elle, & en rester là. En fait de Sciences, je n'y regarderois pas de si près, j'y sacrifie volontiers la pureté du langage à une expression plus nette & plus forte; mais un Orateur doit être scrupuleux sur la langue.

Dira-t-on que c'est un malheur — & dans tous les lieux. Voilà une déclaration bien formelle du paradoxe que l'Auteur ose soutenir; suivons-le dans les prétendues preuves qu'il va donner de propositions aussi révoltantes & aussi fausses.

Voyez l'Egypte — & enfin des Turcs. Ces faits historiques prouvent-ils le moins du monde que l'Egypte polie par les Sciences & les Arts en fût devenue moins vertueuse pour être devenue plus foible. Cette preuve au contraire ramenée à la vérité nous apprend que l'Egypte conquérante est l'Egypte barbare & féroce; que l'Egypte conquise est l'Egypte savante, civilisée, vertueuse, assaillie par des peuples aussi barbares & aussi féroces, qu'elle l'étoit elle-même autrefois. Qu'y a-t-il là qui ne soit conforme à la nature & à notre these ? N'est-il

pas dans le cours ordinaire de cette nature, toutes choſes égales d'ailleurs. . . . .

Que la férocité terraſſe la vertu.

Voyez la Grece — que le luxe & les Arts avoient énervé. Enervé, paſſe, mais de mœurs corrompues, c'eſt une queſtion que notre Orateur n'a pas même effleurée, & que j'oſe le défier de prouver.

C'eſt au tems des Ennius—le titre d'arbitre du bon goût. Tout le monde ſait que Rome doit ſon origine à une troupe de brigands raſſemblés par le privilege de l'impunité, dans l'enceinte formée par ſon fondateur. Voilà le germe des conquérans de la terre, objet des éloges de ce Diſcours, en voilà l'échantillon; des ſcélérats réunis *par le crime & pour le crime.* Je conſeille à notre Orateur de placer ces Héros que nous verrions aujourd'hui expirer par divers ſupplices bien mérités, de les placer, dis-je, vis-à-vis des Ovides & des Catulles, &c.

Que dirai-je de cette Métropole —peut-être par ſageſſe que par barbarie. Voilà un *peut-être* bien prudent, & bien néceſſaire à cette phraſe; car comment croire que les peuples de l'Europe encore barbares, aient refuſé avec connoiſſance de cauſe d'admettre les Sciences chez eux? Ils n'avoient pas lu le Diſcours de notre Orateur.

Tout ce que la débauche — les lumieres dont notre ſiecle ſe glorifie. Toutes ces horreurs prouvent que dans l'Empire le mieux policé, le plus ſavant, il y a des ignorans, il y a des barbares. Tout un peuple peut-il être ſavant dans le royaume où les Sciences ſont le plus cultivées? Tous les hommes ont-

ils

ils des mœurs dans les Etats où la morale la plus pure regne avec le plus de vigueur ? La plus nombreuſe partie des ſujets d'un pareil Etat, eſt toujours privée de la belle éducation ; & il eſt, ſans doute, encore parmi l'autre, des natures aſſez rebelles pour conſerver leurs paſſions, leur méchanceté, malgré le pouvoir des Sciences & des Arts. Un ſiecle éclairé, policé, eſt plus frappé qu'un autre de ces anecdotes honteuſes au genre-humain. Il eſt fécond en Hiſtoriens qui ne manquent pas de les tranſmettre à la poſtérité ; mais combien de mille volumes contre un, n'auroit-on pas rempli des noirceurs qui ſe ſont paſſées dans les ſiecles barbares, dans les ſiecles de fer, s'ils n'y avoient pas été trop communs pour mériter attention, ou s'il s'y étoit trouvé des ſpectateurs, gens de probité, & en état d'écrire ?

Mais pourquoi chercher — libres & invincibles. Epurer les mœurs, & donner ce que l'Auteur entend ici par *courage*, ſont deux choſes tout-à-fait différentes, & peut-être même oppoſées.

La valeur guerriere eſt de deux ſortes ; l'une que j'appellerai avec l'Auteur *courage*, a ſon principe dans les paſſions vives de l'ame, & un peu dans la force du corps ; celle-ci nous eſt donnée par la nature, c'eſt elle qui diſtingue le dogue d'Angleterre du barbet & de l'épagneul ; le propre nom de ce courage eſt la *férocité*, & il eſt par conſéquent un vice. La valeur guerriere de la deuxieme eſpece, & celle qui mérite vraiment le nom de *valeur*, eſt la vertu d'une ame grande & éclairée tout enſemble, qui pénétrée de la juſtice d'une cauſe, de la néceſſité & de la poſſibilité de la défendre, & la croyant

ſupérieure aux avantages de ſa vie particuliere, expoſe celle-ci pour obtenir l'autre, en faiſant ſervir toutes ſes lumieres au choix des moyens prudens qui conduiſent à ſon but. Le courage féroce eſt la valeur ordinaire du ſoldat; c'eſt un mouvement impétueux & aveugle que donne la nature, & qui ſera d'autant plus violent, d'autant plus puiſſant, que les paſſions ſeront plus vives, plus mutines, qu'elles auront été moins domptées; en un mot, moins l'individu aura eu d'éducation, plus il ſera barbare. Voilà pourquoi les ruſtres des provinces éloignées du centre d'un Etat policé, & les montagnards ſont plus courageux que les artiſans des grandes villes. Il eſt hors de doute que la culture des Sciences & des Arts éteint cette eſpece de courage, cette férocité; parce que la ſoumiſſion, la ſubordination perpétuelle qu'impoſe l'éducation, la morale qui dompte les paſſions, les accoutument au joug, en étouffent le feu, les incendies. De-là naît la douceur des mœurs, l'équité, la vertu; mais aux dépens de la férocité qui fait le bon ſoldat. L'art de raiſonner, peut devenir un très-grand mal dans celui qui ne doit avoir que le talent d'agir. Que deviendroient la plupart des expéditions guerrieres, ſi le ſoldat y raiſonnoit auſſi juſte que l'âne de la Fable....

Et que m'importe à qui je ſois?
Battez-vous, & me laiſſez paître:
Notre ennemi, c'eſt notre maître,
Je vous le dis en bon François.

La Fontaine, Fabl. 8. *l. VI.*

Rois de la terre, dont la ſageſſe doit employer utilement

jusqu'aux vices, ne travaillez pas à conserver à vos peuples la férocité, mais choisissez les bras de vos armées dans la partie de vos sujets la moins polie, la plus barbare, la moins vertueuse, vous n'aurez encore que trop à choisir, quelque protection que vous accordiez aux Sciences & aux Arts; mais cherchez la tête qui doit conduire ces bras, cherchez-la au temple de Minerve, Déesse des armes & de la sagesse tout ensemble, parmi ces sujets dont l'ame aussi éclairée que forte, ne connoît plus les grandes passions que pour les transformer en grandes vertus, ne ressent plus ces mouvemens impétueux de la nature, que pour les employer à entreprendre & à exécuter les plus grandes choses.

Des notions que je viens de donner du courage, & je les crois très-saines, & prises dans la nature; il résulte qu'une armée toute faite d'un peuple policé, une armée toute composée de Bourgeois, d'Artisans, de Grammairiens, de Rhéteurs, de Musiciens, de Peintres, de Sculpteurs, d'Académiciens du premier mérite même, & de la vertu la plus pure, seroit une armée fort peu redoutable. Telle étoit apparemment en partie celle que les Chinois, les Egyptiens, très-savans & très-policés, ont opposée aux incursions des Barbares; mais cette armée, toute pitoyable qu'elle est, n'est telle que parce qu'elle est composée d'un trop grand nombre d'honnêtes gens, d'un trop grand nombre de gens humains & raisonnables, de gens qui disent. . . .

Est un grand fou qui de la vie
Fait le plus petit de ses soins,

Auſſi - tôt qu'on nous l'a ravie,
Nous en valons de moitié moins.
. . . .
Par ma foi c'eſt bien peu de choſe
Qu'un demi Dieu quand il eſt mort.
Du moment que la fiere Parque
Nous a fait entrer dans la barque,
Où l'on ne reçoit point le corps;
Et la gloire & la renommée
Ne ſont que ſonge & que fumée,
Et ne vont point juſques aux morts.

Voiture, tom. 2.

Au moins nous ſerons en droit de croire, que ces guerriers devenus lâches à force de ſavoir & de politeſſe, n'en étoient pas moins remplis de raiſon, d'humanité & de vertu, juſqu'à ce que l'Auteur du Diſcours nous ait bien prouvé qu'on ne peut être à la fois honnête homme & poltron.

Mais s'il n'y a point de vice — pour ſa fidélité que l'exemple n'a pu corrompre. * L'Auteur confond par-tout la vertu guerriere du ſoldat, la férocité avec la véritable vertu, la probité, la juſtice. En ſuivant ſes principes, on croiroit les ſoldats plus vertueux que leurs Officiers; les payſans plus gens de bien que leurs Seigneurs, & l'on crieroit à l'injuſtice, de voir que nos tribunaux ne ſont occupés que de la punition de ces plus honnêtes gens-là. Je ne préſume pas que le Diſcours de notre Orateur faſſe réformer ces dénominations univerſellement reçues, & vraiſemblablement bien fondées, par leſquelles on diſtingue communément les hommes de la ſo-

ciété en deux claſſes ; l'une ſans naiſſance, ſans éducation, & qu'en conſéquence on déſigne par des épithetes qui marquent qu'elle a peu de ſentimens, peu d'honneur & de probité ; l'autre bien née & inſtruite de toutes les parties des Sciences & des Arts qui entrent dans la belle éducation, & que pour cette raiſon on regarde comme la claſſe des *honnêtes gens*.

* *Je n'oſe parler de ces Nations heureuſes — ils ne portent point de chauſſes!* Quand on a vu le portrait que notre Orateur fait des déſordres que cauſe l'art de polir les nations, & d'y établir l'harmonie ; on ſait ce qu'on doit penſer des portraits flatteurs que Montagne nous a laiſſés des Barbares.

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet, fait un objet aimable.

Boileau, *art Poëtiq.*

Mais que tous ces raiſonnemens s'évanouiſſent bientôt dès qu'on les approfondit. Les mots de *pure nature*, de *ſimple nature*, de *Sauvages gouvernés* uniquement par elle ; le regne d'Aſtrée, les mœurs du ſiecle d'or, ſont des expreſſions qui préſentent à l'imagination les plus belles idées ; c'eſt grand dommage qu'il n'y ait dans tous ces tours fleuris que de l'imagination. Il n'eſt point dans la vraie nature que la race humaine toute brute ſoit meilleure que quand elle eſt cultivée ; je l'ai déjà prouvé ; je vais confirmer cette vérité par une nouvelle preuve qui auroit trop chargé la note déjà fort ample donnée ſur cet article. Toute la queſtion de la prééminence entre les anciens & les modernes étant une fois bien entendue, dit M. de Fontenelle, ſe réduit à ſavoir ſi les arbres qui étoient au-

trefois dans nos campagnes, ſont plus grands que ceux d'aujourd'hui. J'oſe croire encore plus juſte l'application de cette analogie à notre queſtion, & qu'on peut aſſurer qu'elle ſe réduit à ſavoir, ſi les productions de la terre ſans culture, ſont préférables à celles qu'elle fournit lorſqu'elle eſt bien cultivée. Qu'eſt-ce que la pure nature, la ſimple nature, je vous prie, dans les arbres, dans les plantes en général? Que ſont-ils dans cet état? Des ſauvageons indignes, incapables même de fournir à nos alimens, & il a fallu que le génie de l'homme inventât l'agriculture, le jardinage pour rendre ces productions de la terre propres à ſervir de pâture aux hommes. Il a fallu greffer ſur ces ſauvageons de ces eſpeces heureuſes qui étoient ſans doute les plus rares, & qu'on peut comparer à ces grands génies, à ces ames peu communes qui ont inventé les Sciences & les Arts. Il a fallu les placer en certains terrains, à certaines expoſitions, les élaguer, les émonder de certaines ſuperfluités, de certaines parties nuiſibles; donner à la terre qui les environne une certaine préparation, une certaine façon, dans certaines ſaiſons. Je ne crois pas qu'il ſe trouve de mortel qui oſe dire que toutes ces parties de l'agriculture ne ſont pas utiles, néceſſaires à la production & à la perfection des fruits de la terre (*);

(*) *Quod niſi & aſſiduis terram inſectabere raſtris,*
Et ſonitu terrebis aves & ruris opaci
Falce premes umbras, votiſque vocaberis imbrem;
Heu, magnum alterius fruſtrà ſpectabis acervum;
Concuſſaque famem in ſylvis ſolabere quercu.
Virgil. georg. l. 1. v. 155.

comment donc pourroit-il s'en trouver d'aſſez peu raiſonnables, pour avancer que cet Art, loin d'être utile à ces fruits, tend au contraire à les rendre moins abondans & moins bons ? Voilà pourtant exactement le cas de ceux qui ſoutiennent que les Sciences & les Arts, la culture de l'eſprit & du cœur, introduiſent chez nous la dépravation des mœurs.

On peut penſer qu'il y a des hommes nés avec tant de lumieres, tant de talens, une ſi belle ame, que la culture leur devient inutile. Si vous y réfléchiſſez, vous conviendrez que les plus heureux naturels, ces hommes mêmes qu'on doit choiſir pour greffer ſur les autres, ſi l'on peut dire ; ceux-là, dis-je, ont encore beſoin de culture, ou au moins on ne ſauroit nier, qu'ils ne deviennent encore plus vertueux, plus capables, plus utiles, s'ils ſont cultivés par les Sciences & les Arts, comme l'arbre du meilleur *acabit* devient plus fertile & plus excellent encore, s'il eſt placé dans le terrain qui lui eſt plus convenable, dans l'eſpalier le mieux expoſé, & s'il eſt, pour ainſi dire, traité par le jardinier le plus habile.

> Fortes creantur fortibus & bonis.
> . . . .
> Doctrina ſed vim promovet inſitam,
> Rectique cultus pectora roborant.
>
> *Horat. od. IV. L. IV.*

Appuyons ces raiſonnemens du ſuffrage d'un homme dont les lumieres & le jugement méritent des égards. « J'avoue, » dit Cicéron, qu'il y a eu pluſieurs hommes d'un mérite » ſupérieur, ſans ſcience, & par la ſeule force de leur naturel

„ presque divin ; j'ajouterai même, qu'un bon naturel sans „ la science, a plus souvent réussi que la science sans un „ bon naturel ; mais je soutiens aussi, que quand à un excel- „ lent naturel on joint la science, la culture, il en résulte „ ordinairement un homme d'un mérite tout-à-fait supérieur. „ Tels ont été, ajoute-t-il, Scipion l'Africain, Lélius, le „ très-savant Caton l'ancien, &c. qui ne se seroient point „ avisés de développer leurs vertus par la culture des Sciences, „ s'ils n'avoient été bien persuadés qu'elle les conduisoit à „ cette fin louable (*).

. . . . Alterius sic
Altera poscit opem, res, & conjurat amicè.

Horat. art poët. v. 409.

Ce n'est point par stupidité — à dédaigner leur doctrine. On est tenté de croire que l'Auteur plaisante quand il donne ces anecdotes historiques pour des traits de sagesse. Celle des Romains, qui chassent les médecins est bonne à joindre au

(*) *Ego multos homines excellenti animo ac virtute fuisse, & sine doctrinâ, naturæ ipsius habitu propè divino, per se ipsos & moderatos & graves extitisse fateor. Etiam illud adjungo, sæpiùs ad laudem atque virtutem naturam sine doctrinâ, quàm sine naturâ valuisse doctrinam. Atque idem ego contendo, cùm ad naturam eximiam atque illustrem accesserit ratio quædam, confirmatioque doctrinæ; tum illud nescio quid præclarum ac singulare solere existere. Ex hoc esse hunc numero, quem patres nostri viderunt divinum hominem Africanum; ex hoc C. Lælium, L. Furium, moderatissimos homines & constantissimos: ex hoc fortissimum virum, & illis temporibus doctissimum M. Catonem illum senem; qui profectò, si nihil ad percipiendam, colendamque virtutem litteris adjuvarentur, nunquam se ad earum studium contulissent.*

Cicero, pro Arc. poët. p. 11. ex edit. Glasg.

Médecin

Médecin malgré lui, & aux autres badinages de Moliere contre la Faculté. Si les Dieux mêmes n'appelloient pas du Tribunal integre des Athéniens; c'étoit donc dans ses accès de folie que ce peuple s'en écartoit. On n'a jamais rapporté sérieusement, pour décrier des choses regardées comme excellentes, divines, les incartades & les insultes d'un peuple plus tumultueux & plus orageux que la mer. Passeroit-on pour raisonnable, si l'on vouloit prouver qu'Alcibiade & Thémistocle les plus grands hommes de la Grece étoient des lâches & des traîtres, parce que les Athéniens les ont exilés & condamnés à mort? Qu'Aristide, surnommé *le juste*, *le plus homme de bien que la République ait jamais eu*, dit Valere Maxime, ait été un infâme, parce que cette même République l'a banni? Ces trames séditieuses, ces bourasques du peuple, dont la jalousie, l'inconstance, & l'étourderie sont les seuls mobiles, ne prouvent-elles pas plutôt le mérite supérieur & l'excellence de l'objet de leur fureur? Que t'a fait Aristide, dit ce sage lui-même à un Athénien de l'assemblée qui le condamnoit? Rien, lui répond le conjuré, je ne le connois pas même; mais je m'ennuie de l'entendre toujours appeller le *juste*. Voilà de ces gens raisonnables sur lesquels notre Orateur fonde ses preuves.

Oublierois-je que ce fut — & les Artistes, les Sciences & les Savans. Le but de Lycurgue étoit moins de faire des honnêtes gens que des soldats dans un pays qui en avoit grand besoin, parce qu'il étoit peu étendu, peu peuplé. Par cette raison toutes les loix de Sparte visoient à la barbarie, à la férocité plutôt qu'à la vertu. C'est pour arriver à ce but qu'elles éteignoient dans les peres & meres les germes de la tendresse

naturelle, en les accoutumant à faire périr leurs propres enfans, s'ils avoient le malheur d'être nés mal-faits, foibles ou infirmes. Que de grands hommes nous aurions perdus, si nous étions aussi barbares que les Spartiates! C'est pour le même dessein qu'ils enlevoient les enfans à leurs parens, & les faisoient élever dans les écoles publiques où ils les instruisoient à être voleurs & à expirer sous les coups de fouets, sans donner le moindre signe de repentir, de crainte ou de douleur. Ne croiroit-on pas voir l'illustre Cartouche, ce Lycurgue des scélérats de Paris, donner à ses sujets des leçons d'adresse dans son art, & de patience dans les tortures qui les attendent? *O Sparte! ô opprobre éternel* de l'humanité! Pourquoi t'occupes-tu à transformer les hommes en tigres? Ta politique digne des Titans tes fondateurs (*), te donne des soldats! D'où vient donc les Athéniens tes voisins si humains, si policés t'ont-ils battu tant de fois? D'où vient as-tu recours à eux dans les incursions des Perses? D'où vient les Oracles te forcent-ils à leur demander un Général? Insensée, tu mets tout le Corps de ta République en bras, & ne lui donnes point de tête. Tu ne saurois mettre tes chefs en parallele avec les deux Aristomenes, les Alcibiades, les Aristides, les Thémistocles, les Cimons, &c. enfans d'Athenes, enfans des Beaux-Arts, & les principaux Auteurs des plus éclatantes victoires qu'ait jamais remporté la Grece. Tu ignores donc que c'est du conducteur d'une armée que dépendent principalement ses exploits, que le Général fait le soldat, & que le hasard seul a pu rendre quelquefois heureux des Généraux barbares, contre des Nations

(*) Selon le Pere Pezron.

ſurpriſes & ſans diſcipline (*a*). Mais ce héros immortel qui vous a tous effacés, qui vous a tous ſubjugués, & avec vous ces Perſes, ces peuples de l'Orient qui vous avoient tant de fois fait trembler, ceux mêmes que vous ne connoiſſiez pas, & juſques aux Scythes ſi renommés pour leur ignorance, leur ruſticité & leur bravoure; ce conquérant auſſi magnanime que courageux étoit-il un barbare comme vous? Etoit-il un diſciple de Lycurgue; non, certes, la férocité n'eſt pas capable d'une ſi grande élévation d'ame, elle eſt réſervée à l'éleve d'Homere & d'Ariſtote, au protecteur des Appelles & des Phidias; comme on voit dans notre ſiecle qu'elle eſt encore annexée aux Princes éleves des Deſcartes, des Newtons, des Volfs; aux Princes fondateurs & protecteurs des Académies; aux Princes amis des Savans, & ſavans eux-mêmes. Toute l'Europe m'entend, & je ne crains pas qu'elle déſavoue ces preuves récentes, actuelles même, de l'union intime & naturelle du ſavoir, de la vraie valeur & de l'équité.

L'événement marqua cette différence — qu'Athenes nous a laiſſés ? Il ſied bien à Socrate fils de ſculpteur, grand ſculpteur lui-même, & plus grand Philoſophe encore, de dire que perſonne n'ignore plus les Arts que lui, de faire l'éloge de l'ignorance, de ſe plaindre que tous les gens à talens ne ſont rien moins que ſages. N'eſt-il pas lui-même une preuve du contraire? Prêcheroit-il ſi bien la vertu, auroit-il été le pere de la Philoſophie, & un des plus ſages d'entre les hommes, au jugement de l'Oracle même, s'il avoit été un ignorant? Socrate fait ici le perſonnage de nos Prédicateurs, qui trouvent

(*a*) Le Czar Pierre I eſt une preuve récente de cette vérité.

leur siecle le plus corrompu de tous ceux qui l'ont précédé, *ô tempora*, *ô mores*, & qui par zele pour les progrès de la vertu, exagerent & les vices du tems, & l'opinion modeste qu'ils ont d'eux-mêmes.

Croit-on que s'il ressuscitoit — C'est ainsi qu'il est beau d'instruire les hommes! Nous convenons que les Beaux-Arts amollissent cette espece de courage qui dépend de la férocité, mais ils nous rendent d'autant plus vertueux, d'autant plus humains.

Mais les Sciences — & on oublia la Patrie. Rome a tort de négliger la discipline militaire & de mépriser l'agriculture, & notre Orateur d'attribuer ce malheur aux Sciences & aux Arts. L'ignorance & la paresse en sont des causes bien naturelles.

Caton avoit raison de se déchaîner contre des Grecs artificieux, subtils, corrupteurs des bonnes mœurs; mais les Sciences & les Arts n'ont aucune part, ni à cette corruption, ni à la colere de Caton, qui lui-même étoit très-savant, & aussi distingué par son ardeur pour les Lettres & les Sciences, que par sa vertu austere, selon le témoignage de Cicéron cité.

Aux noms sacrés de liberté — de conquérir le monde & d'y faire régner la vertu. Le talent de Rome a été dans les commencemens d'assembler des gens sans mœurs, des scélérats, de tendre des embûches aux peuples voisins par des fêtes & des cérémonies religieuses que tous ces honnêtes gens ont toujours fait servir à leurs vues, & de perpétuer par-là l'espece & les maximes de ces brigands. Devenus plus célebres & plus connus dans le monde, il a fallu se montrer sur ce théâtre avec des couleurs plus séduisantes, sous les appa-

ſences au moins de l'honneur & de la vertu. Le peuple Romain ſe donna donc pour le protecteur de tous les peuples qui recherchoient ſon alliance, & imploroient ſon ſecours; mais le traître ſe fit bientôt le maître de ceux qui ne l'avoient voulu que pour ami. Voilà la vertu de Rome & de Caton. Qui dit conquérant, dit pour l'ordinaire injuſte & barbare; cette maxime eſt ſur-tout vraie pour Rome; & ſi cette fameuſe ville a produit de grands hommes, a montré des vertus rares, elle les a dégradées en les employant à commettre les injuſtices & les cruautés ſans nombre, par leſquelles elle a déſolé & envahi l'univers.

Quand Cynéas prit notre Sénat — de commander à Rome & de gouverner la terre. On vient de voir de quelle eſpece étoit cette vertu. Quant au particulier, s'il y avoit des hommes vertueux, on a vu, au rapport de Cicéron même, que cette vertu étoit due, au moins en partie, à la culture des Lettres & des Sciences, puiſqu'il donne le nom de très-ſavant à Caton l'ancien, & qu'il cite Scipion l'Africain, Lélius, Furius, &c. les ſages de Rome, comme gens diſtingués dans les Sciences.

Mais franchiſſons la diſtance des lieux — & le mépris pire cent fois que la mort. Cela eſt bon pour le diſcours. Il n'y a rien de pire que la ciguë, & il n'eſt que de vivre. On fait l'éloge de notre ſiecle, en le croyant aſſez humain pour ne point faire avaler ce breuvage mortel à Socrate; mais on ne lui rend pas juſtice en ne le croyant pas aſſez raiſonnable pour ne point mépriſer Socrate. Au moins on peut être ſûr que le mépris n'auroit pas été général.

Voilà comment le luxe — s'ils avoient eu le malheur de naître ſavans. Ils ſeroient nés tels qu'ils ſe ſont rendus à force de travail ; ils ſeroient nés en même tems humains, compatiſſans, polis & vertueux.

Que ces réflexions ſont humiliantes — être mortifié ! Je ne vois pas ce qui doit nous humilier ou mortifier notre orgueil, en penſant, ſelon les principes de l'Auteur, que nous ſommes nés dans une heureuſe & innocente ignorance, par laquelle ſeule nous pouvons être vertueux ; qu'il ne tient qu'à nous de reſter dans cet état fortuné, & que la nature même a pris des meſures pour nous y conſerver. Il me ſemble au contraire qu'une ſi belle prérogative que celle d'être naturellement vertueux, qu'une ſi grande attention de la part de la nature à nous la conſerver, doivent extrêmement flatter notre orgueil; mais ſi nous penſons que nous ſommes nés brutes, que nous ſommes nés barbares, méchans, injuſtes, coupables, & que nous avons beſoin d'une étude & d'un travail de pluſieurs années, de toute notre vie même, pour nous rendre bons, juſtes, humains. Oh ! c'eſt alors que nous devons être humiliés de voir que par nous-mêmes nous ſommes ſi pervers, & de ne pouvoir parvenir à être des hommes, que par un travail toujours pénible & ſouvent douteux.

Quoi ! la probité — de ces préjugés ? Des conſéquences très-déſavantageuſes à l'Auteur même & à toutes nos Académies ; mais heureuſement les premices du raiſonnement ſont très-fauſſes.

Mais pour concilier ces contrariétés — avec les inductions hiſtoriques. Ainſi l'Auteur, pour concilier des contrariétés ap-

parentes entre la ſcience & la vertu, va prouver que la contrariété eſt réelle, ou que ces deux qualités ſont incompatibles. Voilà une ſinguliere conciliation.

SECONDE PARTIE.

C'ÉTOIT *une ancienne — l'inventeur des Sciences.* * La Science eſt *ennemie du repos*, ſans doute; c'eſt par-là qu'elle eſt *amie de l'homme* que le repos corrompt; c'eſt par-là qu'elle eſt la ſource de la vertu, puiſque *l'oiſiveté* eſt la mere de tous les vices.

* *On voit aiſément l'allégorie de la fable — c'eſt le ſujet du frontiſpice.* Dans la fable dont parle l'Auteur, Jupiter jaloux des lumieres & des talens de Promethée, l'attache ſur le Caucaſe. Ce fait allégorique loin de déſigner l'horreur des Grecs pour le ſavoir, eſt au contraire une preuve de l'eſtime infinie qu'ils faiſoient des Sciences & du génie inventif, puiſqu'ils égalent en quelque ſorte Promethée à Jupiter, en rendant celui-ci jaloux de cet homme divin, auteur apparemment des premiers Arts, de l'ébauche des Sciences, l'effet du génie, de ce feu qu'il ſemble que l'homme ait dérobé aux Dieux. Les Romains mêmes, ces enfans de Mars, n'ont pu s'empêcher de rendre aux Beaux-Arts les hommages qui leur ſont dûs, & le prince de leurs Poëtes défere aux hommes qui s'y ſont diſtingués, les premiers honneurs dans les champs Eliſées.

Quique pii vates & Phœbo digna locuti,
Inventas aut qui vitam excoluere per artes,
Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ.
Virgil. Æneid. L. VI. v. 661.

A l'égard du frontiſpice, je ne vois pas la fineſſe de cette allégorie. Il eſt tout ſimple que le feu brûle la barbe. L'Auteur veut-il dire qu'il ne faut pas plus ſe fier à l'homme qu'au feu? mais il le repréſente nud & ſortant des mains de Promethée, de la nature; & c'eſt, ſelon lui, le ſeul état dans lequel on puiſſe s'y fier. Veut-il dire qu'on ne connoît pas toute la fineſſe de ſa theſe, de ſon Diſcours, qu'il faut le reſpecter comme le feu? Ne pourroit-on pas par une allégorie beaucoup plus naturelle, faire dire à l'homme céleſte qui approche une torche allumée de la tête de l'homme ſtatue: ſatyre, tu l'admires, tu en es épris, parce que tu ne le connois pas; apprends imbécille, que l'objet de tes tranſports n'eſt qu'une vaine idole que ce flambeau va réduire en cendres.

Quelle opinion falloit-il — qu'on aime à s'en former. J'aurois conſeillé à l'Orateur de ſubſtituer un autre mot à celui de *feuillette.*

L'Aſtronomie eſt née de la ſuperſtition. L'Aſtronomie eſt fille de l'oiſiveté & du deſir de connoître ce qui eſt dans l'univers le plus digne de notre curioſité. Cette ſimple curioſité déjà bien noble par elle-même, & capable de préſerver l'homme de tous les vices attachés à l'oiſiveté, a encore produit dans la ſociété mille avantages que nos calendriers, nos cartes géographiques, & l'art de naviguer atteſtent à quiconque ne veut

veut pas fermer les yeux. Voyez fur l'utilité de toutes les Sciences la célebre préface que M. de Fontenelle a mis à la tête de l'hiftoire de l'Académie.

L'éloquence — du menfonge. Eft-ce à foutenir tous ces vices que Démofthene & Cicéron ont employé leur éloquence? Eft-ce à ce déteftable ufage que nos Orateurs, nos Prédicateurs l'emploient? Il en eft qui en abufent, j'en croirai l'Auteur du Difcours fur fa parole ; mais combien plus s'en trouvent-ils qui la font fervir à éclairer l'efprit & à diriger les mouvemens du cœur à la vertu? Au moins, c'eft ainfi qu'en penfoit l'Orateur Romain. Il s'y connoiffoit un peu. Ecoutons-le un moment fur cette matiere. Il a examiné à fond la queftion qui eft agitée dans ce Difcours, par rapport à l'éloquence. Il a auffi reconnu qu'on en pouvoit faire un très-mauvais ufage ; mais, tout bien pefé, il conclut que, de quelque côté qu'on confidere le principe de l'éloquence, on trouvera qu'elle doit fon origine aux motifs les plus honnêtes, aux raifonnemens les plus fages. (*) « Quant à fes effets ; » quoi de plus noble, dit-il, de plus généreux, de plus » grand que de fecourir l'innocent, que de relever l'opprimé ; » que d'être le falut, le libérateur des honnêtes gens, de » leur fauver l'exil? Quel autre pouvoir que l'éloquence a été » capable de raffembler les hommes jadis difperfés dans les

(*) *Sæpè & multum hoc mihi cogitavi, boni ne an mali plus attulerit hominibus & civitatibus copia dicendi, ac fummum eloquentiæ ftudium.... fi voluntas hujus rei, quæ vocatur eloquentia, five artis, five ftudii, five exercitationis cujufdam, five facultatis à naturâ profectæ confiderare principium ; reperiemus id ex honeftiffimis caufis natum, atque optimis rationibus profectum.* De inventione *l. 1. p.* 5. 6. *ex edit. Glafg.*

» forêts, & les ramener de leur genre de vie féroce & sau- » vage à ces mœurs humaines & policées qu'ils ont aujour- » d'hui ? Car il a été un tems où les hommes étoient comme » dispersés & vagabonds dans les champs, & y vivoient » comme les bêtes féroces. Alors ce n'étoit point la *raison* » qui régloit leur conduite, mais presque toujours la force, » la violence. Il n'étoit point question de religion, ni de » devoirs envers les autres hommes ; on n'y connoissoit point » l'utilité de la justice, de l'équité. Ainsi, *par l'erreur & l'igno-* » *rance, les passions aveugles & téméraires étoient seules* » *dominantes, & abusoient, pour s'assouvir, des forces du* » *corps, dangereux ministres de leurs violences.* Enfin, il » s'éleva des hommes sages, grands, dont l'éloquence gagna » ces hommes sauvages, & de féroces & cruels qu'ils étoient, » les rendit doux & vraiment humains (*) ». Voilà une » origine & une fin de l'éloquence bien différente de celle » que leur donne notre Orateur François.

(*) *Quid tam porrò regium, tam liberale, tam munificum, quàm opem ferre supplicibus, excitare afflictos, dare salutem, liberare periculis, retinere homines in civitate? Quæ vis alia potuit aut dispersos homines unum in locum congregare, aut à ferâ agrestique vitâ ad hunc humanum cultum, civilemque deducere?* Cicero de Oratore p. 14. *Nam fuit quoddam tempus, cùm in agris homines passim bestiarum more vagabantur, & sibi victu ferino vitam propagabant; nec ratione animi quidquam, sed pleraque viribus corporis administrabant. Nondum divinæ religionis, non humani officii ratio colebatur . . . . Non jus æquabile quod utilitatis haberet, acceperat. Ità propter errorem & inscitiam cæca ac temeraria dominatrix animi cupiditas, ad se explendum viribus corporis abutebatur, perniciosissimis satellitibus. . . . . Deinde propter rationem atque orationem studiosiùs audientes, ex feris & immanibus mites reddidit & mansuetos (vir quidam magnus & sapiens.)* Cicero de Inventione ibid. p. 6. 7. Edition de Glasgow.

La Géométrie, de l'avarice. Fixer les bornes de ſon champ, le diſtinguer d'avec celui du voiſin ; faire, en un mot, une diſtribution exacte de la terre à ceux à qui elle appartient ; voilà les fonctions & l'origine de la Géométrie ordinaire & pratique, & il n'y a là rien que de très-juſte, & que nos Tribunaux n'ordonnent tous les jours pour remédier à l'avarice & à l'uſurpation. C'eſt donc de l'équité & de la droiture qu'eſt née la Géométrie.

La Phyſique, d'une vaine curioſité ; la Phyſique eſt née de la curioſité, ſoit ; mais que cette curioſité ſoit vaine, c'eſt ce que je ne crois pas que l'Auteur penſe. La ſociété eſt redevable à cette ſcience de l'invention & de la perfection de preſque tous les Arts qui fourniſſent à ſes beſoins & à ſes commodités, &, ce qui ne doit pas être oublié, en étalant aux yeux des hommes les merveilles de la nature, elle éleve leur ame juſqu'à ſon Auteur.

Toutes, & la morale même, de l'orgueil humain. Etoit-ce donc par orgueil que les ſages de la Grece, les Catons, & ce que j'aurois dû nommer avant tous, les divins miſſionnaires de la morale chrétienne, prêchoient l'humilité, la vertu ?

Les Sciences & les Arts — devoient à nos vertus. Comme il n'y a point de doute ſur l'origine des Sciences & des Arts, dont la plupart ſont des actes ou de vertu, ou tendans à la vertu, leurs avantages ſont auſſi évidens.

Le défaut de leur origine — ſans le luxe qui les nourrit ? Le luxe eſt un abus des Arts, comme un diſcours fait pour perſuader le faux, eſt un abus de l'éloquence, comme l'i-

vrognerie eſt un abus du vin. Ces défauts ne ſont pas dans la choſe, mais dans ceux qui s'en ſervent mal.

Sans les injuſtices des hommes, à quoi ſerviroit la Juriſprudence? C'eſt-à-dire, ſi les hommes étoient nés juſtes, les loix auroient été inutiles; s'ils étoient nés vertueux, on n'auroit pas eu beſoin des regles de la morale. L'Auteur convient donc que toutes ces Sciences ont été imaginées pour corriger l'homme né pervers, pour le rendre meilleur.

Que deviendroit l'Hiſtoire—ni conſpirateurs? Elle en ſeroit bien plus belle & bien plus honorable à l'humanité; elle ſeroit remplie de la ſageſſe des rois, & des vertus des ſujets; des grandes & belles actions des uns & des autres, & ne contenant que des faits dignes d'être admirés, & imités des lecteurs, jamais de crimes, jamais d'horreurs, elle ne pourroit jamais que plaire & conduire à la vertu, véritable but de l'hiſtoire.

Qui voudroit en un mot—pour les malheureux & pour ſes amis? Il n'eſt aucune ſcience de contemplation ſtérile; toutes ont leur utilité, ſoit par rapport à celui qui les cultive, ſoit à l'égard de la ſociété.

Sommes-nous donc faits—par l'étude de la Philoſophie. Il ne faut point reſter ſur le bord du puits où s'eſt retirée la vérité, il faut y deſcendre & l'en tirer, comme ont fait tant de grands hommes; ce qu'ils ont fait, un autre le peut faire. Cette réflexion doit encourager quiconque en a ſérieuſement envie.

Que de dangers!—l'inveſtigation des Sciences? Inveſtigation. Je ne ſaurois paſſer à un Orateur auſſi châtié & auſſi

poli que le nôtre un terme latin de Clénard francifé. *Investigatio thematis.*

Par combien d'erreurs, — qui de nous en faura faire un bon ufage. Si tant de difficultés & d'erreurs environnent ceux qui cherchent la vérité avec les fecours que leur prêtent les Sciences & les Arts, que deviendront ceux qui ne la cherchent point du tout ? L'Auteur nous perfuadera-t-il qu'elle va chercher qui la fuit, & qu'elle fuit qui la cherche ? C'eft tout ce qu'on pourroit croire de l'aveugle fortune. A l'égard du bon ufage de la vérité, il n'eft pas, ce me femble, beaucoup plus embarraffant que le bon ufage de la vertu ; mais une chofe qui me paroît plus embarraffante, c'eft le moyen de faire un bon ufage de l'erreur & du vice où nous fommes plongés fans les lumieres des Sciences & les inftructions de la morale.

Si nos Sciences font vaines — comme un homme pernicieux. Quoi de plus laborieux qu'un favant ? La premiere utilité des Sciences eft donc d'éviter l'oifiveté, l'ennui & les vices qui en font inféparables. N'euffent-elles que cet ufage, elles deviennent néceffaires, puifqu'elles font la fource des vertus & du bonheur de celui qui les exerce. « Quand les Sciences » ne feroient pas auffi utiles qu'elles le font, dit Cicéron, » & qu'on ne s'y appliqueroit que pour fon plaifir ; vous » penferez, je crois, qu'il n'y a point de délaffement plus » noble & plus digne de l'homme ; car les autres plaifirs ne » font pas de tous les tems, de tous les âges, de tous les » lieux ; celui de l'étude fait l'aliment de la jeuneffe, la joie » des vieillards, l'ornement de ceux qui font dans la prof-

„ périté, la reſſource & la conſolation de ceux qui ſont dans „ l'adverſité ; il fait nos délices à la maiſon, ne nous em- „ barraſſe point quand nous ſommes dehors, paſſe la nuit „ avec nous, & ne nous quitte point en voyage, à la „ campagne (*). „

Voilà la premiere & pourtant la moindre utilité des Sciences ; point d'oiſiveté, point d'ennui, un plaiſir doux & tranquille, mais perpétuel ; je dis que c'eſt-là leur moindre utilité, car celle-ci ne regarde que celui qui s'y applique, & nous avons fait voir que les Sciences ſont l'ame de tous les Arts utiles à la ſociété, & qu'ainſi le ſavant le plus contemplatif en apparence eſt occupé du bien public.

Répondez-moi donc, – moins floriſſans ou plus pervers ? Oui, ſans doute. L'aſtronomie cultivée par les Géometres rend la géographie & la navigation plus ſures ; on tire des inſectes des ſecrets pour les Arts, pour nos beſoins. L'anatomie des animaux nous conduit à une plus parfaite connoiſſance du corps humain, & par conſéquent à des principes plus ſûrs pour le guérir ou pour le conſerver en ſanté. La ſcience de la phyſique & de la morale fait que nous ſommes mieux gouvernés & moins pervers, & l'harmonie d'un gou-

(*) *Quod ſi non hic tantus fructus oſtenderetur, & ſi ex his ſtudiis delectatio ſola peteretur : tamen, ut opinor, hanc animi remiſſionem humaniſſimam & liberaliſſimam judicaretis ; nam cæteræ neque temporum ſunt, neque ætatum omnium, neque locorum. Hæc ſtudia adoleſcentiam alunt, ſenectutem oblectant, ſecundas res ornant, adverſis perfugium ac ſolatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiſcum, peregrinantur, ruſticantur.*

Cicero, pro Arc. Poët. p. 12.

vernement où brillent toutes ces Sciences, tous ces Arts, eſt ce qui le rend floriſſant & redoutable.

Revenez donc ſur l'importance – la ſubſtance de l'Etat. Il eſt naturel que nous en penſions encore moins mal que de ceux qui occupent leur loiſir à décrier des lumieres & des talens auxquels la France a peut-être encore plus d'obligation qu'à ſes armes.

Que dis-je, oiſifs ? – O fureur de ſe diſtinguer ! que ne pouvez-vous point ? L'Auteur s'attache encore ici à l'abus que des ſujets pervers font d'une excellente choſe. Mais s'il y a quelques-uns de ces malheureux, quelle foule d'ouvrages divins n'a-t-on pas à leur oppoſer, par leſquels on a renverſé les idoles des Payens, démontré le vrai Dieu, & la pureté de la morale chrétienne, anéanti les ſophiſmes des génies dépravés dont parle l'Orateur ? Peut-on citer férieuſement, contre l'utilité des Sciences, les extravagances de quelques écervelés qui en abuſent ? Et faudra-t-il renoncer à bâtir des maiſons, parce qu'il y a des gens aſſez fous pour ſe jetter par les fenêtres ?

C'eſt un grand mal – jamais ils ne vont ſans lui. Le luxe & la Science ne vont point du tout enſemble. C'eſt toujours la partie ignorante d'un Etat qui affecte le luxe ; celui-ci eſt l'enfant des richeſſes, & ſon correctif eſt le ſavoir, la Philoſophie, qui montre le néant de ces bagatelles.

Je ſais que notre Philoſophie, – les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent. Le luxe eſt un abus des richeſſes que corrigent les Sciences & la raiſon ; mais il ne faut pas confondre cet abus, comme le fait l'Auteur, avec le com-

merce, partie des Arts la plus propre à rendre un Etat puiſſant & floriſſant, & qui n'entraîne pas néceſſairement le luxe après elle, comme le croit l'Auteur; nous en avons la preuve dans nos illuſtres voiſins. L'Angleterre & la Hollande ont un commerce beaucoup plus étendu & plus riche que le nôtre; portent-ils le luxe auſſi loin que nous? Pourquoi? C'eſt que le commerce, loin de favoriſer le luxe comme le croit notre Orateur, le réprime au contraire. Quiconque eſt livré à l'art de s'enrichir & d'agrandir ſa fortune, ſe garde bien de la perdre en folles dépenſes. D'ailleurs cette paſſion de s'enrichir par le commerce n'eſt pas incompatible avec la vertu. Quelle probité, quelle fidélité admirables regnent parmi les négocians qui, ſans s'être jamais vus, & qui étant ſitués quelquefois aux extrémités de l'univers, ſe gardent une foi inviolable dans leurs engagemens! Comparez cette conduite avec les ruſes, les fourberies, les ſcélérateſſes des Sauvages, entre les mains deſquels ils tombent quelquefois dans leurs voyages.

L'un vous dira qu'un homme — fit trembler l'Aſie. On convient avec l'Auteur que les richeſſes, dont l'uſage eſt perverti par le luxe & la molleſſe, corrompent le courage. Mais tous ces défauts n'ont aucun rapport aux Sciences & aux Arts; ils n'en ſont pas les ſuites, ainſi que nous l'avons montré ci-devant. Alexandre qui ſubjugua tout l'Orient avec trente mille hommes, étoit le Prince le plus ſavant & le mieux inſtruit dans les Beaux-Arts de tout ſon ſiecle, & c'eſt avec ce ſavoir ſupérieur qu'il a vaincu ces Scythes ſi vantés, qui avoient réſiſté tant de fois aux incurſions des Perſes, lors même que leurs

leurs armées étoient auſſi nombreuſes que féroces, lors même qu'elles étoient commandées par ce Cyrus le héros de cette Monarchie.

L'Empire Romain — hormis des mœurs & des citoyens. L'Auteur confond par-tout la barbarie, la férocité avec la valeur & la vertu; c'étoit apparemment de bien honnêtes gens que ces Goths, ces Vandales, ces Normands, &c. qui ont déſolé toute l'Europe qui ne leur diſoit mot? On voudroit nous faire entendre ici que c'eſt par leurs bonnes mœurs & par leurs vertus que ces peuples ont vaincu les peuples policés; mais toutes les hiſtoires atteſtent que c'étoient des brigands, des ſcélérats, qui ſe faiſoient un jeu, une gloire du crime, pour leſquels il n'y avoit rien de ſacré, & qui ont profité des diviſions, des révoltes élevées au centre de ces Royaumes polis, dont le moindre réuni & prévenu auroit écraſé ces miſérables.

De quoi s'agit-il donc — avec celui de l'honnête. Eſt-ce qu'il n'eſt pas poſſible d'être honnête homme ſous un habit galonné? Et faudra-t-il en porter un de toile pour obtenir cette qualité? N'ayez donc peur dans nos forêts, que quand vous y rencontrerez un homme bien doré, bien monté, muni d'armes brillantes, & ſuivi d'un domeſtique en auſſi bon équipage, tremblez alors pour votre vie; vous voilà au pouvoir d'un homme de l'eſpece la plus corrompue, abandonné au luxe, aux vices de toutes les eſpeces; mais quand vous y trouverez ſeul à ſeul un ruſtre vêtu de bure, chargé d'un mauvais fuſil, & ſortant des brouſſailles où il ſembloit cacher ſa miſere; alors ne craignez rien; cette pauvreté évidente vous eſt un ſigne aſſuré que vous rencontrez la vertu même.

Non, il n'eſt pas poſſible — le courage leur manqueroit. Sont-ce les Savans qui s'occupent de *ſoins futiles?* Sont-ce les gens occupés aux Arts? Non certes, ce ſont les riches ignorans. Cet argument prouve donc contre ſon Auteur.

Tout artiſte veut être applaudi — entraîne à ſon tour la corruption du goût. Je connois une infinité de gens qui ſont paſſionnés pour les deſſeins baroques, pour la difficultueuſe muſique Italienne qui eſt du même genre; pour les ouvrages connus ſous le nom de gentilleſſes, & qui ſont néanmoins les plus honnêtes gens du monde. Leurs mœurs ne ſe reſſentent point du tout de leur mauvais goût; il me ſemble même que je ne vois aucune liaiſon entre le goût & les mœurs, parce que les objets en ſont tout différens.

Le goût ſe corrompt, parce que n'y ayant qu'une bonne façon de penſer & d'écrire, de peindre, de chanter, &c. & le ſiecle précédent l'ayant, pour ainſi dire, épuiſée, on ne veut ni le copier, ni l'imiter; & par la fureur de ſe diſtinguer, on s'écarte de la belle nature, on tombe dans le ridicule & dans le baroque.

L'eſprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
Du cœur, de la nature, on perd l'heureux langage,
Pour l'abſurde talent d'un triſte perſifflage.

GRESSET.

Dans un genre plus ſérieux, les génies tranſcendans du ſiecle paſſé ayant enfanté, & exécuté le ſublime, le hardi projet de ruiner les folles imaginations des Péripatéticiens, leurs facultés, leurs vertus occultes de toutes les eſpeces; on a paſſé un

demi ſiecle à établir la connoiſſance des effets phyſiques ſur les propriétés connues & évidentes de la matiere, ſur leurs cauſes méchaniques; comment ſe diſtinguer par du nouveau après l'établiſſement de principes auſſi ſolides, auſſi univerſels? Il faut dire qu'ils ſont trop ſimples & abſolument inſuffiſans; que ces grands hommes étoient de bonnes gens, un peu timbrés, & auſſi méchaniques que leurs principes; & que notre ſiecle ſpirituel voit, ou au moins ſoupçonne dans la matiere des propriétés nouvelles qu'il faut toujours poſer pour baſe de la Phyſique, en attendant qu'on les conçoive: propriétés qui ne dépendent ni de l'étendue, ni de l'impénétrabilité, ni de la figure, ni du mouvement, ni d'aucune autre vieille modification de la matiere; propriétés, non pas *occultes*, mais *cachées*, qui élevent cette matiere à quelque choſe d'un peu au-deſſus de la matiere, qu'on n'oſe dire tout haut, & qui, dans le vrai, abaiſſent le Phyſicien beaucoup au-deſſous de cette qualité. Enfin, nos aïeux étoient gothiques, nos peres amis de la nature, nous ſommes ſinguliers & baroques; nous n'avions que ce parti à prendre pour ne reſſembler à aucun des deux.

Mais la morale n'a aucune part à ce déſordre; on ſe fait un plaiſir & un honneur de copier, d'imiter les vertus des grands hommes de tous les ſiecles; plus il s'en ſera écoulé, plus nous en aurons d'exemples, & tant que l'art de les inculquer, c'eſt-à-dire, tant que les Sciences & les Beaux-Arts ſeront en vigueur, les ſiecles les plus reculés ſeront toujours les plus vertueux.

* *Je ſuis bien éloigné de penſer — & de défendre une ſi grande cauſe*. L'Auteur ſe contredit étrangement. Il veut qu'on

donne de l'éducation aux femmes; il veut qu'on les faſſe ſortir de l'ignorance. Il a raiſon, ſans doute; mais c'eſt contre ſes principes, ſelon leſquels, inſtruire quelqu'un, & le rendre plus méchant, ſont des expreſſions ſynonymes.

Que ſi par haſard — ou il faudra qu'elle demeure oiſive. Les ouvrages admirables des Le Moine, des Bouchardons, des Adams, des Slodtz pour perpétuer la mémoire des plus grands hommes, pour décorer les places publiques, les palais & les jardins qui les accompagnent, ſont des monumens qui nous raſſurent contre les vaines déclamations de notre Orateur.

On ne peut réfléchir — enfin pour s'y établir eux-mêmes. C'eſt un joli conte de Fée que ce ſiecle d'or, & ce mélange des dieux & des hommes, mais il n'y a plus gueres que les enfans & les Rhéteurs plus fleuris que ſolides qui s'en amuſent.

Ou du moins les temples des Dieux — des chapiteaux Corinthiens. Les anciens n'avoient garde de penſer que la culture des Sciences & des Arts, dépravât les mœurs; que le talent de bâtir des villes, d'élever des temples & des palais, mît le comble aux vices; quand ils nous ont repréſenté Amphion conſtruiſant les murs de Thebes par les ſeuls accords de ſa lyre; quand ils nous parlent avec tant de vénération des peuples qui élevent des temples aux immortels, & des palais à la majeſté des Souverains légitimes.

Tandis que les commodités — dans l'ombre du cabinet. Que les Sciences & les Arts énervent le courage féroce, nous en convenons avec l'Auteur, & c'eſt autant de gagné pour l'humanité & la vertu. Mais que la vraie valeur s'éteigne par les lumieres des Sciences & la culture des Arts, c'eſt ce qu'on a réfuté amplement.

Quand les Goths — qu'à les affermir & les animer. C'eſt-à-dire, à les rendre moins féroces, à la bonne heure, mais en même tems plus humains & plus vertueux.

Les Romains ont avoué — il y a quelques ſiecles. L'Auteur remet ici ſur le tapis, précifément les mêmes preuves rapportées à la premiere partie. Nous renvoyons donc le lecteur à la réfutation que nous y avons placée. Nous y ajouterons ſeulement que les Génois ont bien fait voir dans la derniere guerre que la valeur n'étoit pas ſi éteinte en Italie que ſe l'imagine l'Orateur, & qu'il ne faut à ces peuples que des occaſions & de grands Capitaines pour faire voir à toute l'Europe qu'ils ſont toujours capables des plus grandes choſes ?

Les anciennes Républiques — la vigueur de l'ame. C'eſt-à-dire, la férocité.

De quel œil, — la force de voyager à cheval? Et quel rapport cette vigueur du corps a-t-elle avec la vertu? Ne peut-on pas être foible, délicat, peu propre à la fatigue, à la guerre, & vertueux tout enſemble?

Qu'on ne m'objecte point — la meilleure de nos armées. Tout ce que dit là notre Auteur, eſt très-vrai, à un peu d'exagération près qui eſt une licence de l'éloquence comme de la poéſie. Il eſt certain qu'on néglige trop l'exercice du corps en France, & qu'on y aime trop ſes aiſes. On n'y voit plus de courſes de chevaux, on n'y donne plus de prix aux plus adroits à différens exercices, on y détruit tous les jeux de paume; & c'eſt-là l'époque des vapeurs qui ont gagné les hommes, & les ont mis de niveau avec les femmes, parce qu'ils ont commencé par s'y mettre par la nature de leurs occupations. Oh!

que notre Orateur frappe ſur cet endroit-là de notre façon de vivre, je l'appuyerai de mon ſuffrage ; mais qu'il prétende en conclure que ces hommes, pour être auſſi foibles, auſſi vaporeux que des femmes, en ſont plus dépravés, plus vicieux ; c'eſt ce que je ne lui accorderai pas ; & fuſſent-ils femmes tout-à-fait, pourvu que ce ſoit de la bonne eſpece, qui eſt la plus commune, ſans doute ; je n'en aurois que meilleure opinion de leur vertu. Qui ne ſait pas que ce ſexe eſt le dévot & le vertueux par excellence ?

Guerriers intrépides — que l'autre eût vaincu vos aïeux. Par malheur pour notre Orateur cette petite exagération vient un peu trop près de notre derniere guerre d'Italie, où tout le monde ſait que nos troupes, ſous M. le Prince de Conti, ont traverſé les Alpes, après avoir forcé ſur la cime de ces montagnes un ennemi puiſſant commandé par l'un des plus braves Rois du monde ; & il eſt plus que vraiſemblable que les Alpes, du tems d'Annibal, n'étoient pas plus eſcarpées, qu'elles le ſont aujourd'hui.

Les combats ne ſont pas toujours — par le fer de l'ennemi. Oh ! l'Auteur a raiſon ; nous ne ſommes pas aſſez robuſtes. Qu'on renouvelle les jeux Olympiques de toutes les eſpeces, qu'on renouvelle les courſes de chevaux, les courſes à pied, les combats d'une lutte un peu plus humaine que l'ancienne, les jeux de paume, les jeux de l'arc, de l'arbalête, de l'arquebuſe, du fuſil ; qu'on les protege, qu'on les ordonne, qu'on y attache des privileges, des récompenſes. Qu'on ajoute à cela des loix pour la ſobriété ; nous aurons des citoyens, des ſoldats auſſi robuſtes que courageux ; & ſi l'on continue, avec

ces réformes, la culture des Sciences & des Arts, toutes choses fort compatibles, nous aurons des officiers capables de commander à de bons soldats; deux parties essentielles à une bonne armée.

Si la culture des Sciences — au moins le corps en seroit plus dispos. Fort bien. J'applaudis à la censure de l'Orateur contre la plupart des éducations mal dirigées. Mais gardons-nous de regarder un abus particulier, comme une dépravation générale & annexée aux Sciences. *La culture des Sciences est nuisible aux qualités morales?* Quelle absurdité! J'ai démontré dans plusieurs notes ci-devant placées, que la perfection des mœurs étoit le principal effet de cette culture des Sciences; malheur aux directeurs de l'éducation de la jeunesse qui perdent de vue cet objet; je crois que ce désordre est très-rare : mais fût-il encore plus commun, ce n'est pas la faute des Sciences, mais celle des personnes destinées à les montrer. Les langues mêmes, la partie la moins utile de l'éducation, ne doivent jamais nous écarter de ce but. Les mots étrangers qu'on apprend, expriment sans doute des choses; ces choses doivent être des Sciences solides, & avant tout, celle de la morale; c'est ce qu'on a grand soin de faire dans tous les colleges, dans toutes les pensions, & ce qu'on a fait dans tous les siecles policés. . . . . .

Adjecere bonæ paulò plus artis Athenæ,
Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum,
Atque inter sylvas Academi quærere verum.

Horat. Epit. 2. L. I.

Je sais qu'il faut occuper — & non ce qu'ils doivent oublier. L'Auteur a raison, & c'est ce que font aussi les maîtres, & sur-tout les peres & les meres qui ont à cœur, comme ils le doivent, l'éducation de leurs enfans. Mais si notre siecle n'est pas encore aussi parfait qu'il pourroit être ; s'il est encore parmi nous des causes de la corruption des mœurs, de la foiblesse du corps, de la mollesse ; certes c'est la passion qui y regne pour les jeux sédentaires ; passion, que nous tenons principalement de la fréquentation des femmes frivoles qui sont heureusement le plus petit nombre, & qui naît de notre complaisance pour ce sexe enchanteur ; passion, qui est fille de l'oisiveté & de l'avarice, & assez amie de toutes les autres, qui remplit la tête de trente mots baroques, & vuides de sens, & pour l'ordinaire aux dépens de la Science, de l'Histoire, de la Morale & de la Nature, qu'on se fait là un honneur d'ignorer. Des esprits si mal nourris n'ont rien à se dire, que, *baste*, *ponte*, *manille*, *comete*, *&c.* Les conversations en cercle si en usage, si estimées chez nos peres & si propres à faire paroître les talens, les bonnes mœurs, & à les former chez les jeunes personnes, sont dans ces jolies assemblées, ou muettes, ou employées à faire des réflexions sur tous les colifichets qui décorent ces Dames, sur toutes les babioles rares que possédent ces Messieurs, à conter de jolies aventures, ou inventées, ou au moins bien brodées sur le compte de son prochain.

Là vous trouvez toujours des gens divertissans
Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche,

Et

Et qui ſur le prochain vous tirent à cartouche,
Des oiſifs de métier, & qui toujours chez eux
Portent de tout Paris le lardon ſcandaleux.

Le Joueur de Regnard.

On ſacrifie à ce plaiſir perfide les ſpectacles les mieux ordonnés, les plus châtiés, & les plus propres à inſpirer des mœurs & du goût ; on y ſacrifie même quelquefois ſes devoirs & ſa fortune. Et quelle eſt l'origine de ce reſte de poiſon que les loix trop peu ſéveres ſouffrent encore dans la ſociété? Les exercices du corps trop négligés, les Sciences & les Arts trop peu cultivés encore.

* *Telle étoit l'éducation des Spartiates, — à le rendre bon, aucun à le rendre ſavant.* L'Auteur ne met donc pas au nombre des Sciences celle de la religion & de la morale; car voilà ce qu'on enſeignoit aux enfans des rois de Perſe, & qu'on ne néglige pas d'apprendre en France aux derniers des payſans mêmes.

Aſtyage, en Xénophon, demande à Cyrus — qu'il me perſuadât que ſon école vaut celle-là. Le bon Montagne radotoit, quand il nous donnoit cette hiſtoire comme une grande merveille. On donne tous les jours le fouet dans nos écoles aux jeunes gens qui ſe font entr'eux de plus petites injuſtices que celles-là, & l'on n'en fait pas tant de bruit, l'on ne s'aviſe pas d'en faire une hiſtoire mémorable, & digne de trouver place dans un livre auſſi relevé que celui de Xénophon.

Nos jardins ſont ornés — avant même que de ſavoir lire.

Tout ceci eſt encore exagéré. Les grands hommes de la Grece & de Rome, leurs actions vertueuſes, telles que la piété d'Enée, la chaſteté de Lucrece, font partie des ornemens de nos jardins & de nos galeries, auſſi bien que les métamorphoſes d'Ovide; dans celles-ci mêmes, combien d'allégories de la meilleure morale, & ce ſont pour l'ordinaire ces ſujets qu'on choiſit pour expoſer en public.

D'ailleurs ces décorations des jardins & des galeries ne ſont pas faites pour les enfans. Leurs galeries ordinaires ſont les figures de la bible, & il y a là une abondante collection d'exemples de vertus.

D'où naiſſent tous ces abus, — d'un livre s'il eſt utile, mais s'il eſt bien écrit. Ce texte eſt une pure déclamation. On ne fait point de cas d'un homme de talent qui n'eſt pas honnête homme, ni d'un livre bien écrit, ſi l'objet en eſt frivole. On n'eſtimeroit point, par exemple, ce Diſcours, quelque ſéduiſant qu'il ſoit, ſi l'on ne ſentoit que le véritable but de l'Auteur eſt, non pas d'anéantir la culture des Sciences & des Arts, mais d'obtenir de ceux qui s'y appliquent, de ne point en abuſer, & d'être encore plus vertueux que ſavans.

Les récompenſes — aucun pour les belles actions. La propoſition n'eſt pas exactement vraie. Il y a en France beaucoup de récompenſes, beaucoup de croix de Chevaliers, de penſions, de titres de nobleſſe, &c. pour les belles actions; malgré cela je trouve, comme l'Auteur, qu'il n'y en a pas encore aſſez, & qu'il devroit y avoir réellement des prix de morale pratique, comme il y a des prix de phyſique, d'élo-

quence, &c. Pourquoi ne pas faire marcher toutes ces Sciences ensemble, comme elles y vont naturellement, & comme on le pratique dans les petites écoles, dans l'éducation donnée chez les parens. On dira à l'honneur de ce siecle, que la vertu est plus commune que les talens; que tout le monde a de la probité, & ne fait en cela que ce qu'il doit. Ce que je sais, c'est que tout le monde s'en pique.

Qu'on me dise, — le renouvellement des Sciences & des Arts. L'Auteur manque encore ici d'exactitude. Nous convenons qu'on caresse un peu trop en France les talens agréables; qu'une jolie voix de l'Opéra, par exemple, y sera souvent plus fêtée qu'un Physicien de l'Académie. J'avoue qu'on y a trop d'égards pour une autre espece d'hommes agréables, beaucoup moins utiles encore, pour ne pas dire, tout-à-fait inutiles, nuisibles même à la société. Je veux parler de cette partie du beau monde, oisive, inappliquée, ignorante, dont le mérite consiste dans la science de la bonne grace, *des airs, des manieres & des façons;* qui se croiroit déshonorée d'approfondir quelque science utile, sérieuse, qui fait consister l'esprit *à voltiger sur les matieres, dont elle ne prend que la fleur;* qui met toute son étude à jouer le rôle *d'homme aimable, vif, léger, enjoué, amusant, les délices de la société, un beau parleur, un railleur agréable*, &c. (*) & jamais celui d'homme occupé du bien public, de bon citoyen, d'ami essentiel. Si l'on ne regardoit le François que de ce mauvais côté, comme ont la bonté de le faire quelquefois nos voisins, on pourroit dire avec M. Gresset.....

(*) *Le François à Londres.*

Que nos arts, nos plaisirs, nos esprits font pitié,
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties,
Et qu'à force d'esprit & de petits talens,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus de bon sens.

Le Méchant, Comédie de M. Gresset.

Mais il faut avouer que ces hommes futiles, & qui ne sont tels que parce qu'ils négligent la culture des Sciences, sont beaucoup plus rares en France, que ne le croyent les nations rivales de la nôtre; & qu'en général ils y sont peu estimés.....

Sans ami, sans repos, suspect & dangereux
L'homme frivole & vague est déjà malheureux.

Dit le même M. Gresset. Enfin toute l'Europe rend cette justice à la France, qu'on y voit tous les jours honorer par des récompenses éclatantes les talens utiles, nécessaires. La remarque précédente le prouve déjà; mais quoi de plus propre à convaincre là-dessus les incrédules, que ces bienfaits du Roi répandus sur les membres les plus laborieux de l'Académie des Sciences de Paris, ces écoles publiques, ces démonstrations d'anatomie & de chirurgie fondées dans les principales villes de France? Ces titres de noblesse donnés à des personnes distinguées dans l'art de guérir? Est-il quelque pays dans l'univers dont le Souverain marque plus d'attention à récompenser & encourager les hommes utiles & vertueux?

Nous avons des physiciens — nous n'avons plus de citoyens; il y a là un peu de mauvaise humeur. Peut-il y avoir de meilleurs citoyens que des hommes qui passent leur vie, & alté-

rent même quelquefois leur ſanté à des recherches utiles à la ſociété, tels que ſont les phyſiciens, les géometres, les aſtronomes? Les poëtes & les peintres rappellent aux hommes la mémoire de la vertu & de ſes héros, & expoſent les préceptes de la morale, ceux des Arts & des Sciences utiles d'une façon plus propre à les faire goûter....

Bientôt reſſuſcitant les héros des vieux âges,
Homere aux grands exploits anima les courages.
Héſiode à ſon tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop pareſſeux vint hâter les moiſſons.
En mille écrits fameux la ſageſſe tracée,
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée;
Et par-tout des eſprits ſes préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille entrerent dans les cœurs.

Boil.

Le muſicien nous délaſſe de nos travaux, pour que nous y retournions avec plus d'ardeur, & ſouvent il célébre ou les grandeurs de l'Etre ſuprême, ou les belles actions des grands hommes; au moins voilà ſon véritable objet. Tous ces Arts concourent donc au bien public & à nous rendre plus vertueux & meilleurs.

Ou s'il nous en reſte encore, — *qui donnent du lait à nos enfans.* Il eſt ſans doute un grand nombre d'honnêtes gens à la campagne: mais il eſt pourtant vrai de dire que c'eſt-là où l'on trouve en plus grand nombre le faux-témoin, le ruſé chicaneur, le fourbe, le voleur, le meurtrier. Nos priſons en contiennent des preuves ſans replique.

Je l'avoue, cependant — & du dépôt sacré des mœurs. La politique de ces Souverains seroit bien mauvaise, si la these de notre Auteur étoit bonne, d'aller choisir des savans pour former une société destinée à remédier aux déréglemens des mœurs causés par les Sciences. C'étoit des ignorans, des rustres, des paysans, qu'il falloit composer ces Académies.

Par l'attention — qu'elles reçoivent. Les Académies ont cela de commun avec tous les Corps d'un Etat policé, & elles ont certainement peu besoin de ces précautions; tant les Sciences & les bonnes mœurs ont coutume d'aller de compagnie.

Ami du bien, de l'ordre & de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.

M. Gresset, ibid.

Ces sages instructions — mais aussi des instructions salutaires. Les gens de Lettres & les Académies doivent bien des remerciemens à l'Auteur, de la bonne opinion qu'il a des uns, & des avis qu'il donne aux autres. Mais il me semble que s'il raisonnoit conséquemment à ses principes, le véritable frein des gens de Lettres, des gens appliqués à des arts qui dépravent les mœurs, ne doit pas être l'espoir d'entrer dans une Académie qui augmentera encore leur ardeur pour ces sources de leur dépravation; mais que ce doit être au contraire l'ignorance & l'abandon des Lettres & des Académies. En indiquant à ces sociétés les objets de morale dont ils doivent faire le sujet de leur prix, l'Auteur convient tacitement que c'est-là un des principaux objets des Lettres; qu'ainsi il ne s'est déchaîné jusqu'ici que contre des abus qui sont étran-

gers à la véritable destination, & à l'usage ordinaire des Belles-Lettres.

Qu'on ne m'oppose donc — à des maux qui n'existent pas. Ceci est un peu énigmatique. Selon moi, les maux qui existent sont l'ignorance & les passions déréglées, avec lesquelles les hommes naissent. Les remedes employés sont les instructions, les écoles, les Académies.

Pourquoi faut-il — de tourner les esprits à leur culture. Que devient donc le compliment fait dans la page précédente à nos Académies? Je me doutois bien que notre Orateur y auroit regret : il n'étoit pas dans ses principes.

Il semble, aux précautions — de manquer de Philosophes. Il est un peu rare de voir les paysans passer dans nos Académies. Il est plus commun de les voir quitter la charrue pour venir être laquais dans les villes, & y augmenter le nombre des ignorans inutiles, & des esclaves du luxe.

Je ne veux point hasarder — la supporteroit pas. On la supporteroit à merveille, mais elle ne seroit pas favorable à l'Auteur. L'agriculture n'est pas plus nécessaire pour tirer de la terre d'excellentes productions, que la Philosophie pour faire faire à l'homme de bonnes actions, & pour le rendre vertueux.

Je demanderai seulement, — dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs. Notre Auteur appelle ici de *grands Philosophes*, ce que tout le monde appelle des monstres. Si sa these a besoin d'une pareille ressource, je ne puis que plaindre celui qui la soutient.

Voilà donc les hommes — l'immortalité réservée après

leur trépas. Voilà les hommes qui ont été en exécration parmi leurs concitoyens, & qui n'ont échappé à la vigilance des tribunaux, que par leur fuite & par leur retraite dans des climats où regne une licence effrénée.

Voilà les sages maximes — en âge à nos descendans. J'ai trop bonne opinion de notre Orateur pour croire qu'il pense ce qu'il dit ici.

Le Paganisme, — extravagances de l'esprit humain. On n'avoit pas non plus éternisé sa sagesse; & comme les bonnes choses que perpétue l'Imprimerie surpassent infiniment les mauvaises, il est hors de tout doute que cette invention est une des plus belles & des plus utiles que l'esprit humain ait jamais enfantées.

Mais, grace aux caracteres — Hobbes & des Spinosa resteront à jamais. Et leurs réfutations aussi, lesquelles sont aussi solides & aussi édifiantes que les monstrueuses erreurs de ces écrivains sont folles & dignes du nom de *rêveries.*

* *A considérer les désordres — ce seroit peut-être le plus beau trait de la vie de cet illustre Pontife.* Le parti qu'ont pris les Turcs est digne des sectateurs de Mahomet & de son alcoran. Une religion aussi ridicule ne peut, sans doute, se soutenir que par l'ignorance. Le savoir est le triomphe de la vraie Religion. Origene l'a bien fait voir aux Payens; & les Arnauld, les Bossuet aux hérétiques. L'Evangile est le premier de tous les livres, sans doute; mais ce n'est pas le seul nécessaire, & Grégoire le grand auroit perdu son nom, s'il eût été capable d'une pareille sottise.

Allez, écrits célebres — corruption des mœurs de notre siecle.

siecle. On a vu ci-devant que les siecles anciens étoient beaucoup plus corrompus. Il est vrai qu'ils n'en disent rien à la postérité; mais la pratique presque générale des vices passoit de race en race comme par tradition. Peut-on comparer ce torrent débordé & universel des passions déréglées, des siecles barbares, avec quelques Poëtes libertins, que laisse encore échapper notre siecle.

Et portez ensemble — qui soient précieux devant toi. Que le Dieu Tout-puissant ôte les lumieres & les talens à ceux qui en abusent, qu'il anéantisse les *arts funestes* à la vertu; qu'il donne la pauvreté à ceux qui font un mauvais usage des richesses, mais qu'il répande abondamment les lumieres, les talens & les richesses sur ceux qui savent les employer utilement. Voilà la priere d'un bon citoyen, d'un homme raisonnable.

Mais si le progrès des Sciences — des forces de ceux qui seroient tentés de savoir? Comme la majeure de cet argument est fausse, ces Auteurs sont dignes de toute la reconnoissance du public, & de l'Auteur même du Discours, qui a mieux profité qu'un autre de leurs travaux.

Que penserons-nous — populace indigne d'en approcher. Le mot de *Sanctuaire* convient-il à un lieu où, selon l'Auteur, on va corrompre ses mœurs & son goût; je me serois attendu à toute autre expression; & en ce cas-là qu'est-ce que l'Auteur entend par cette *populace indigne d'en approcher?* Les plus indignes d'approcher d'un lieu de corruption, sont ceux qui sont les plus capables de porter fort loin cette corruption; ceux qui sont les plus capables de se distinguer

dans ce prétendu Sanctuaire; par exemple, ceux qui ont plus d'aptitude aux ſciences, plus de ſagacité, plus de génie; car tous ces gens-là en deviendront d'autant plus mauvais, d'autant plus dangereux au reſte de la ſociété, ſelon les principes de l'Auteur : à moins qu'ici la vérité ne lui échappe malgré lui, & qu'il ne rende aux ſciences l'hommage qu'il leur doit à tant d'égards. Cette derniere conjecture eſt très-vraiſemblable.

Tandis qu'il ſeroit à ſouhaiter — que la nature deſtinoit à faire des diſciples. Oh! ma conjecture devient ici plus que vraiſemblable. L'Auteur reconnoît formellement la dignité & l'excellence des ſciences; il n'y veut admettre que ceux qui y ſont réellement propres, & il a raiſon au fond; cet abus dans les vocations eſt réel dans les bons principes & dans les principes ordinaires. Mais 1°. le Citoyen de Geneve ne raiſonne pas conſéquemment à ſa theſe; car puiſque les ſciences ſont pernicieuſes aux mœurs, plus ceux qui les cultiveront ſeront ſpirituels, ſubtils, plus ils ſeront méchans & à craindre; & dans ce cas, pour le bien de la ſociété, les ſtupides ſeuls doivent être deſtinés aux Sciences. 2°. Cet Auteur a oublié ici qu'il enveloppe les Arts auſſi bien que les Sciences dans ſon anathême, & que ce fabricateur d'étoffe eſt un miniſtre du luxe. Qu'il aille donc labourer la terre. A quoi bon les étoffes? *L'homme de bien eſt un athlete qui ſe plaît à combattre à nud.* Nous en reſſemblerons mieux à la vertu dans cette ſimplicité; & pourquoi tout le reſte du corps ne ſupporteroit-il pas les injures des ſaiſons, auſſi bien que le viſage & les mains? Ce ſeroit le moyen d'avoir des *guerriers*

capables de supporter l'excès du travail & de résister à la *rigueur des saisons & aux intempéries de l'air.*

Les Vérulams, les Descartes & les Newtons — l'espace immense qu'ils ont parcouru. Premiérement, il n'est point vrai que les Vérulams, les Descartes, les Newtons n'aient point eu de maîtres; ces grands hommes en ont d'abord eu comme tous les autres, & ont commencé par apprendre tout ce qu'on savoit de leur tems. En second lieu, de ce que des génies transcendans, tels que ceux-ci, & tant d'autres que l'antiquité n'a point nommés, ont été capables d'inventer les Sciences & les Arts, l'Auteur veut que tous les hommes apprennent d'eux-mêmes, & sans maîtres, afin de rebuter ceux qui ne seront pas transcendans comme ces premiers; mais ce qui est possible à des génies de cette trempe, ne l'est pas pour tout autre; & si les Sciences sont bonnes, ces grands hommes ont très-bien mérité de la société de lui avoir communiqué leurs lumieres, & ceux qui en éclairent les autres hommes participent à cette action. Si au contraire les Sciences sont pernicieuses, ces hommes ne sont plus dignes de l'admiration de l'Auteur. Ce sont des monstres qu'il falloit étouffer dès les premiers *efforts* qu'ils ont faits pour *franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru.* Or, ce dernier parti auroit mis le comble à l'extravagance & à la barbarie, & l'Auteur a raison de regarder ces hommes divins comme les dignes *précepteurs du genre-humain.* On est charmé de voir que la vérité perce ici, comme à l'insçu de l'Orateur; il est fâcheux seulement qu'elle ne soit point d'accord avec le reste du Discours.

S'il faut permettre à quelques hommes — à la gloire de l'esprit humain. Les Sciences & les Arts ſont donc des monumens élevés à la gloire de l'eſprit humain ; l'Auteur ne penſe donc plus qu'ils ſont la ſource de la dépravation de nos mœurs ; car aſſurément ils mériteroient, dans ce cas, d'être regardés comme les monumens de ſa honte, & ils n'arrachent de l'Auteur un aveu tout oppoſé que parce qu'ils ſont les ſources de la lumiere & de la droiture qui fait le parfait honnête homme & le vrai citoyen.

Mais ſi l'on veut que — encouragement dont ils ont beſoin. Voilà, ce me ſemble, bien des louanges épigrammatiques en faveur des génies deſtinés à perdre notre innocence, notre probité.

L'ame ſe proportionne — Chancelier d'Angleterre. L'éloquence, ſelon l'Auteur, tire ſon origine de l'ambition, de la haine, de la flatterie & du menſonge. La phyſique d'une vaine curioſité, la morale même de l'orgueil humain, toutes les Sciences & les Arts de nos vices. Voilà de belles ſources pour des Conſuls & des Chanceliers actuellement les objets de l'admiration de l'Auteur ; ou Rome & l'Angleterre étoient là dans de bien mauvaiſes mains, ou les principes de l'Orateur ſont bien étranges.

Croit-on que ſi l'un n'eût occupé — l'art de conduire les Peuples eſt plus difficile que celui de les éclairer : toute cette page eſt de la plus grande beauté, comme de la plus exacte vérité, & elle eſt malheureuſement une contradiction perpétuelle du reſte de l'ouvrage.

Comme s'il étoit plus aiſé — les peuples continueront d'être

vils, corrompus & malheureux. Voilà donc l'Auteur revenu aux vérités que nous avons établies dans nos premieres remarques. Les lumieres & la sageſſe vont donc enſemble ; les ſavans poſſédent l'un & l'autre, puiſqu'il n'eſt plus queſtion que de leur donner du pouvoir, pour qu'ils entreprennent & faſſent de grandes choſes. Donc la ſcience ne dégrade pas les mœurs & le goût. Donc le parti que l'Orateur a pris n'eſt pas juſte, ni ſon diſcours ſolide.

Pour nous, hommes vulgaires, — nous n'avons pas beſoin d'en ſavoir davantage. Les ſoins que coûte l'éducation des enfans, ne prouvent que trop les peines & l'appareil, & j'ajoute les ſtratagêmes qu'il faut mettre en uſage pour inculquer aux hommes les principes de la morale, & former leurs mœurs. Non pas que la théorie de cette morale, de cette éducation ſoit ſi épineuſe ; mais c'eſt que la pratique en eſt des plus pénibles, & qu'on échoue encore ſouvent ſur certains caracteres, avec tout l'art que ce ſiecle éclairé a imaginé pour y réuſſir.

Tes principes ne ſont-ils pas gravés — dans le ſilence des paſſions ? La ſuppoſition du ſilence des paſſions eſt charmante ; mais qui leur impoſera ſilence à ces paſſions ? ſinon des lumieres bien vives ſur leur perverſité, ſur leurs ſuites funeſtes, ſur les moyens de les dompter, ou même de les éviter, en élevant l'ame à des objets plus dignes d'elle ; enfin en devenant philoſophes & ſavans.

Voilà la véritable Philoſophie, — que l'un ſavoit bien dire, & l'autre, bien faire. Pourquoi ſeroit-il défendu de mériter ces deux couronnes à la fois ? Bien faire & bien penſer ſont

inséparables, & il n'est pas difficile de bien dire à qui pense bien; mais comme on n'agit pas sans penser, sans réfléchir, l'art de bien penser doit précéder celui de bien faire. Celui qui aspire donc à bien faire, doit, pour être plus sûr du succès, avoir *les lumieres & la sagesse* de son côté, ce que la culture des Sciences, de la Philosophie peut seule lui donner. « Si vous voulez, dit Cicéron, vous former des regles d'une „ vertu solide; c'est de l'étude de la philosophie que vous „ devez les attendre, ou il n'y a point d'art capable de vous „ les procurer. Or ce seroit une erreur capitale, & un man- „ que de réflexion, de dire qu'il n'y a point d'art pour ac- „ quérir les talens les plus sublimes, les plus essentiels, pen- „ dant qu'il y en a pour les plus subalternes. Si donc il y „ a quelque science qui enseigne la vertu, où la chercherez- „ vous, sinon dans la Philosophie?

Sive ratio constantiæ, virtutisque ducitur: aut hæc ars est (*Philosophia*) *aut nulla omninò, per quam eas assequamur. Nullam dicere maximarum rerum artem esse, cùm minimarum sine arte nulla sit; hominum est parùm consideratè loquentium, atque in maximis rebus errantium. Si quidem est aliqua disciplina virtutis, ubi ea quæretur, cùm ab hoc discendi genere discesseris.* Cicero de Offic. l. II. p. 10. de l'Edit. de Glasgow.



ADDITION

A LA

RÉFUTATION PRÉCÉDENTE.

A Dijon, ce 15 Octobre 1751.

MONSIEUR,

JE viens de recevoir de Paris une Brochure, où M. Rousseau réplique à une réponse faite à son Discours par la voie du Mercure. Cette réponse a plusieurs chefs communs avec nos remarques, & par conséquent la réplique nous intéresse. Notre Réfutation du Discours en deviendra complete, en y joignant celle de cette réplique que je vous envoye, & j'espere qu'elle arrivera encore assez à tems pour être placée à la suite de nos remarques.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. *Vous avez trouvé singulier qu'on ait mis en question*... Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.... *L'Académie Françoise confirme authentiquement votre opinion, Monsieur, en proposant pour le sujet du prix d'éloquence de l'année 1752, cette vérité à établir*.... L'amour des Belles-Lettres inspire l'amour de la vertu.... *C'est le droit & le devoir des Cours souveraines, Monsieur, de redresser les décisions hasardées par les autres Jurisdictions. M. Rousseau a senti toute la force de l'autorité de ce Programme publié par la premiere*

Académie du monde, en fait de Belles-Lettres ; il a tâché de l'affoiblir, en disant que cette sage Compagnie a doublé dans cette occasion le tems qu'elle accordoit ci-devant aux Auteurs, même pour les sujets les plus difficiles.... *Mais cette circonstance n'infirme en rien le jugement que ce tribunal suprême porte contre la these du Citoyen de Geneve ; elle peut seulement faire penser que ce sujet exige beaucoup d'érudition, de lecture, & par conséquent de tems ; ce qui est vrai. D'ailleurs*, cette sage Compagnie *suit l'usage de toutes les Académies, quand elle propose en* 1751 *le sujet des prix qu'elle doit donner en* 1752. *Il en est même plusieurs qui mettent deux ans d'intervalle entre la publication du Programme & la distribution du prix.*



REFUTATION

RÉFUTATION

Des Obſervations de M. J. J. Rouſſeau de Geneve, ſur une Réponſe qui a été faite à ſon Diſcours dans le Mercure de Septembre 1751. (*a*)

NOUS ſommes d'accord avec l'illuſtre Auteur de la Réfutation inſérée au Mercure, en ce que nous avons trouvé comme lui.... 1. Que M. Rouſſeau, ſavant, éloquent, & homme de bien tout à la fois, fait un contraſte ſingulier avec le Citoyen de Geneve, l'orateur de l'ignorance, l'ennemi des Sciences & des Arts qu'il regarde comme une ſource conſtante de la corruption des mœurs.

2. Comme le reſpectable anonyme, nous avons penſé que le Diſcours couronné par l'Académie de Dijon eſt un tiſſu de contradictions qui décelent, malgré ſon Auteur, la vérité qu'il s'efforce en vain de trahir.

3. Comme le Prince philoſophe, auſſi puiſſant à protéger les Lettres qu'à défendre leur cauſe (*); nous avons dit que l'Orateur Genevois avoit prononcé un anathême trop général contre les Sciences & les Arts, & qu'il confondoit quelques

(*a*) La Réponſe en queſtion eſt celle du Roi de Pologne que l'on trouvera ci-après.

(*) Voici comme l'Auteur anonyme de la réponſe au Diſcours du Citoyen de Geneve ſe trouve déſigné dans le Mercure de Septembre, p. 62. " Nous „ ſommes fâchés qu'il ne nous ſoit pas „ permis de nommer l'Auteur de l'ou„ vrage ſuivant. Auſſi capable d'éclai„ rer que de gouverner les peuples, „ & auſſi attentif à leur procurer l'a„ bondance des biens néceſſaires à la „ vie, que les lumieres & les connoiſ-

abus qu'on en fait, avec leurs effets naturels & leurs uſages légitimes.

I.

Au premier article, M. Rouſſeau répond ; qu'il a étudié les Belles-Lettres, ſans les connoître ; que dès qu'il s'eſt *apperçu du trouble qu'elles jettoient dans ſon ame, il les a abandonnées.*

Comment cet Auteur ne ſent-il point qu'on va lui répliquer que ce n'eſt point les avoir abandonnées, ou au moins l'avoir fait bien tard, que de les avoir portées au degré où il y eſt parvenu, que c'eſt même les cultiver plus que jamais que de ſe produire ſur le théâtre des Académies pour y diſputer, y remporter les prix qu'elles propoſent. Le perſonnage que joue M. Rouſſeau dans ſa réplique, n'eſt donc pas plus ſérieux que celui qu'il affecte dans ſon Diſcours.

Je me ſers, dit-il, des Belles-Lettres pour combattre leur culture, comme les Saints Peres ſe ſervoient *des Sciences mondaines contre les Payens ; ſi quelqu'un*, ajoute-t-il, *venoit pour me tuer, & que j'euſſe le bonheur de me ſaiſir de ſon arme, me ſeroit-il défendu, avant que de la jetter, de m'en ſervir pour le chaſſer de chez moi ?*

Les Peres de l'Egliſe ſe ſont ſervis utilement des Sciences mondaines pour combattre les Payens. Donc ces Sciences

„ ſances qui forment à la vertu, il a „ voulu prendre en main la défenſe „ des Sciences, dont il connoît le „ prix. Les grands établiſſemens qu'il „ vient de faire en leur faveur étoient „ déjà comme une réponſe ſans réplique au Diſcours du Citoyen de Geneve, à qui il n'a pas tenu de dégrader tous les Beaux-Arts. Puiſſent les „ Princes à venir, ſuivre un pareil „ exemple, &c. „

ſont bonnes, & ce n'eſt point elles que ces défenſeurs de la Religion mépriſoient, blâmoient; car ils n'auroient ni voulu s'en ſervir, ni pu le faire ſi utilement : mais c'eſt le mauvais uſage qu'en faiſoient ces Philoſophes profanes qu'ils reprenoient avec raiſon.

C'eſt une très-belle action que de déſarmer ſon ennemi, & de le chaſſer avec ſes propres armes : mais M. Rouſſeau n'eſt nullement dans ce cas-là ; il n'a déſarmé perſonne ; les armes dont il ſe ſert ſont bien à lui : il les a acquiſes par ſes travaux, par ſes veilles ; il ſemble par leur choix & leur éclat, qu'il les ait reçues de Minerve même, & par une ingratitude manifeſte, il s'en ſert pour outrager cette divinité bienfaictrice ; il s'en ſert pour anéantir, autant qu'il eſt en lui, ce qu'il y a de plus reſpectable, de plus utile, de plus aimable parmi les hommes qui penſent ; la Philoſophie, l'étude de la ſageſſe, l'amour & la culture des Sciences & des Arts ; il n'y a donc point de juſteſſe dans l'application des exemples que M. Rouſſeau cite en ſa faveur, & il eſt toujours ſingulier que l'homme ſavant, éloquent, qui a conſervé toute ſa probité, toutes ſes vertus, à la reconnoiſſance près, en acquérant ces talens, les employe à s'efforcer de prouver qu'ils dépravent les mœurs des autres.

J'ajoute qu'il y a un contraſte ſi néceſſaire entre la cauſe ſoutenue par M. Rouſſeau, & les moyens qu'il employe pour la défendre, qu'en la gagnant même, par ſuppoſition, il la perdroit encore ; car dans cette hypotheſe, & ſelon ſes principes, ſon éloquence, ſon ſavoir, en nous ſubjuguant, nous conduiroient à la vertu, nous rendroient meilleurs, & par

conféquent démontreroient, contre fon Auteur même, que tous ces talens font de la plus grande utilité.

I I.

Que les contradictions foient très-fréquentes dans le Difcours du Citoyen de Geneve, on vient de s'en convaincre par la lecture de mes remarques. M. Rouffeau prétend que ces contradictions ne font qu'apparentes ; que s'il loue les Sciences en plufieurs endroits, il le fait fincérement & de bon cœur, parce qu'alors il les confidere en elles-mêmes, il les regarde comme une efpece de participation à la *fuprême intelligence*, & par conféquent comme excellentes ; tandis que dans tout le refte de fon Difcours il traite des Sciences, relativement au génie, à la capacité de l'homme ; celui-ci étant trop borné *pour y faire de grands progrès*, *trop paffionné pour n'en pas faire un mauvais ufage* ; il doit, pour fon bien & celui des autres, s'en abftenir ; elles ne font point proportionnées à fa nature, elles ne font point faites pour lui (*), il doit les éviter toutes comme autant de poifons.

Comment! les Sciences & les Arts ne feroient *point faits pour l'homme ?* M. Rouffeau y a-t-il bien penfé ? Auroit-il déjà oublié les prodiges qu'il leur a fait opérer fur l'homme même? Selon lui, & felon le vrai, le rétabliffement des Sciences & des Arts a fait *fortir l'homme*, *en quelque maniere*, *du néant ;* il a *diffipé les ténebres dans lefquelles la nature*

(*) Les chiffres ainfi apoftillés défignent les pages des Obfervations de M. Rouffeau en réplique à la reponfe inférée au Mercure de Septembre. Les chiffres fimples font les citations de notre Edition.

l'avoit enveloppé... il l'a *élevé au-dessus de lui-même;* il l'a porté *par l'esprit jusques dans les régions célestes ; & ce qui est plus grand & plus difficile*, il l'a fait *rentrer en soi-même, pour y étudier l'homme, & connoître sa nature, ses devoirs, & sa fin. L'Europe*, continue notre Orateur, *étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde aujourd'hui si éclairée, vivoient, il y a quelques siecles, dans un état pire que l'ignorance.... Il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun.* Le Citoyen de Geneve exhorte les Rois à appeller les savans à leurs conseils ; il regarde comme compagnes *les lumieres & la sagesse*, & les savans comme propres *à enseigner* la derniere *aux peuples.* Les lumieres, les Sciences, ces étincelles de la Divinité, sont donc faites pour l'homme; & le fruit qu'ils en retirent, est la vertu.

Eh ! pourquoi cette émanation de la sagesse suprême ne conviendroit-elle pas à l'homme ? Pourquoi lui deviendroit-elle nuisible ? Avons-nous un modele à suivre plus grand, plus sublime que la Divinité ? Pouvons-nous nous égarer sous un tel guide, tant que nous nous renfermerons dans la science de la religion & des mœurs, dans celle de la nature, & dans l'art d'appliquer celle-ci aux besoins & aux commodités de la vie ? Trois especes de connoissances destinées à l'homme par son Auteur même. Comment donc oser dire qu'elles ne sont pas faites pour lui, quand l'Auteur de toutes choses a décidé le contraire ? *Il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès ;* ce qu'il y en fera, sera toujours autant d'effacé de ses imperfections, autant d'avancé dans le chemin glorieux

que lui trace ſon Créateur. *Il a trop de paſſions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais uſage.* Plus l'homme a des paſſions, plus la ſcience de la Morale & de la Philoſophie lui eſt néceſſaire pour les dompter ; plus il doit auſſi s'amuſer , s'en diſtraire par l'étude & l'exercice des Sciences & des Arts. Plus l'homme a de paſſions, plus il a de ce feu qui le rend propre à faire les découvertes les plus grandes, les plus utiles ; plus il a de ce feu , principe du grand homme, du héros, qui le rend propre aux vaſtes entrepriſes, aux actions les plus ſublimes. Donc plus les hommes ont de paſſions, plus il eſt néceſſaire, avantageux pour les autres, & pour eux-mêmes qu'ils cultivent les Sciences & les Arts.

Mais plus il a de paſſions , plus il eſt expoſé à abuſer de ſes talens, repliquera l'adverſaire.

Plus il aura de ſavoir, moins il en abuſera. Les grandes lumieres montrent trop clairement les erreurs, les abus, leurs principes, la honte attachée à tous les travers, pour que le ſavant qui les voit ſi diſtinctement oſe s'y livrer. M. Rouſſeau dans ſes Obſervations convient que les vrais ſavans n'abuſent point des Sciences ; puiſque, de ſon aveu, elles ſont ſans danger quand on les poſſéde vraiment, & qu'il n'y a que ceux qui ne les poſſédent pas bien, qui en abuſent, on ne ſauroit donc les cultiver avec trop d'ardeur ; & ce n'eſt pas la culture des Sciences qui eſt à craindre, ſelon M. Rouſſeau même, mais au contraire le défaut de cette culture, la culture imparfaite, l'abus de cette culture. Voilà où ſe réduit la défenſe de cet Auteur lorſqu'on l'analyſe, & l'on

voit que la diſtinction imaginée pour ſauver les contradictions de ſon Diſcours, eſt frivole, & que ni cette Piece, ni les Obſervations qui viennent à l'appui, ne donnent point la moindre atteinte à l'utilité ſi généralement reconnue des Sciences & des Arts, tant pour nous procurer nos beſoins, nos commodités, que pour nous rendre plus gens de bien.

I I I.

Le Citoyen de Geneve exclut de la ſociété toutes les Sciences, tous les Arts, ſans exception; il regarde l'ignorance la plus complete comme le plus grand bien de l'homme, comme le ſeul aſyle de la probité & de la vertu; & en conſéquence il oppoſe à notre ſiecle poli par les Sciences & les Arts, les mœurs des Sauvages de l'Amérique, les mœurs des peuples livrés à la ſeule nature, au ſeul inſtinct. M. Rouſſeau dans ſes Obſervations déclare qu'il n'a garde de tomber dans ce défaut; qu'il admet la théologie, la morale, la ſcience du ſalut enfin; mais il n'admet que celles-là, *porrò unum eſt neceſſarium*, & il regarde toutes les autres Sciences, tous les autres Arts, comme inutiles, comme pernicieux au genre-humain, non pas en eux-mêmes, mais par l'abus qu'on en fait, & parce qu'on *en abuſe toujours.* Il paroît dans ſon diſcours, qu'il met le luxe au nombre de ces abus: ici, c'eſt au contraire le luxe qui enfante les Arts, & la *premiere ſource du mal eſt l'inégalité* des conditions, la diſtinction *de pauvre & de riche.*

§. I. Je me garderai bien d'établir ſérieuſement la néceſſité de cette inégalité des conditions, qui eſt le lien le plus fort, le plus eſſentiel de la ſociété. Cette vérité triviale ſaute aux

yeux du Lecteur le moins intelligent. Je suis seulement fâché de voir ici comme dans le discours du Citoyen de Geneve, qu'un Orateur de la volée de M. Rousseau, ose porter au sanctuaire des Académies, des paradoxes que Moliere & Delisle ont eu la prudence de ne produire que par la bouche du *Misanthrope* & *d'Arlequin sauvage*, & comme des travers ou des singularités propres à nous faire rire. Revenons au sérieux que mérite le sujet qui nous occupe.

L'exception que fait ici Monsieur Rousseau en faveur de la théologie, de la morale, &c. est déjà une demi-rétractation de sa part; car la science de la théologie, celle de la morale & du salut, sont des plus sublimes, des plus étendues; elles sont inconnues aux Sauvages, & l'on ne s'avisera jamais de regarder comme un ignorant celui qui en sera parfaitement instruit. Les Athanases, les Chrysostômes, les Augustins sont encore l'admiration de notre siecle par ce seul endroit. Nous venons de voir, il n'y a qu'un moment, que M. Rousseau attribue au renouvellement des Sciences & des Arts la science de la morale; car celle-ci est l'art de *rentrer en soi-même pour y étudier l'homme & connoître sa nature*, *ses devoirs & sa fin; merveilles qui*, de son aveu, *se sont renouvellées avec les Sciences.* Or, cette partie des Arts étant essentielle à tous les hommes, il en résulte que notre Orateur sera forcé d'avouer que le rétablissement des Sciences a procuré à toute la race humaine, cette utilité si importante qu'il s'efforce ici de rendre indépendante, & très-séparée de ces Sciences, incompatible même avec elles.

Quant à la science du salut prise dans son sens le plus étendu,

dans

dans ceux qui ſont deſtinés à l'enſeigner aux autres, à la défendre, & telle que la poſſédoient les grands hommes que je viens de citer, dignes modeles pour ceux de notre ſiecle; tout le monde ſait qu'elle ſuppoſe la connoiſſance des langues ſavantes, celle de la Philoſophie, celle de l'Eloquence, celle enfin de toutes les ſciences humaines, puiſque ce ſont des hommes qu'il eſt queſtion de ſauver, & que l'art de leur inculquer les vérités néceſſaires à ce ſublime projet, doit employer tous les moyens connus d'affecter leurs ſens & de convaincre leur raiſon.

Sont-ce des ſavans, dit M. Rouſſeau, que Jeſus-Chriſt a choiſis pour répandre ſa doctrine dans l'univers? Ne ſont-ce pas des pêcheurs, des artiſans, des ignorans?

Les Apôtres étoient réellement des ignorans, quand Dieu les a choiſis pour miſſionnaires de ſa Loi, & il les a choiſis tels exprès pour faire éclater davantage ſa puiſſance; mais quand ils ont annoncé, prêché cette doctrine du ſalut, peut-on dire qu'ils étoient des ignorans? Ne ſont-ils pas au contraire un exemple authentique, par lequel Dieu déclare à l'univers que la ſcience du ſalut ſuppoſe les connoiſſances, même les connoiſſances humaines les plus univerſelles, les plus profondes? L'Etre ſuprême veut faire d'un artiſan, d'un pêcheur, un chrétien, un ſectateur, & un prédicateur de l'Evangile; voilà que l'Eſprit Saint anime cet artiſan, & le transforme en un homme extraordinaire, qui parle d'abord les langues connues, & qui par la force de ſon éloquence, convertit dans un ſeul ſermon trois mille ames. On ſait ce que ſuppoſe une éloquence ſi perſuaſive, ſi victorieuſe, au milieu d'un peuple endurci au point d'être encore aujourd'hui dans les ténebres à

cet égard; l'éloquence de nos jours ne mérite vraiment ce nom qu'autant qu'elle raſſemble l'ordre & la ſolidité du Géometre, avec la juſteſſe & la liaiſon exacte des argumens du Logicien, & qu'elle les couvre de fleurs; qu'autant qu'elle remplit cet excellent canevas de matériaux bien aſſortis, pris dans l'hiſtoire des hommes, dans celle des Sciences, dans celle des Arts, dont les détails les plus circonſtanciés deviennent néceſſaires à un Orateur. Qui a jamais douté que l'art oratoire fût celui de tous qui ſuppoſe, qui exige les plus vaſtes connoiſſances? Et qui croira que l'éloquence ſortie des mains de Dieu, & donnée aux Apôtres pour la plus grande, la plus néceſſaire de toutes les expéditions, ait été inférieure à celle de nos Rhéteurs; la grace, & les prodiges, dira-t-on, ont ſuppléé à l'éloquence. La grace & les prodiges ont, ſans doute, la principale part à un ouvrage que jamais la ſeule éloquence humaine n'eût été capable d'exécuter; mais il n'eſt pas moins conſtant, par l'Ecriture, que les ſaints Miſſionnaires de l'Evangile animés de l'eſprit de Dieu poſſédoient cette éloquence divine, ſupérieure à toute faculté humaine, digne enfin de l'eſprit qui eſt la ſource de toutes les lumieres. Toutes les nations étoient frappées d'étonnement (*) de voir & d'entendre de ſimples artiſans Iſraëlites, non-ſeulement parler toutes les langues, mais encore poſſéder tout-à-coup la ſcience de l'Ecriture ſainte, l'expliquer & l'appliquer d'une façon frappante au ſujet de leur miſſion, diſcourir enfin avec le ſavoir, le feu & l'enthouſiaſme des Prophetes (**).

(*) Stupebant autem omnes & mirabantur.

(**) Effundam de ſpiritu meo ſuper omnem carnem, & prophetabunt filii veſtri, &c. *Act. Apoſt. cap.* 2.

En ſuppoſant donc qu'il fût exactement vrai que la ſcience du ſalut fût l'unique qui dût nous occuper, on voit que cette ſcience renferme, exige toutes les autres connoiſſances humaines. Les ſavans Peres de l'Egliſe nous en ont donné l'exemple, & ſaint Auguſtin nous dit expreſſément, *qu'il ſeroit honteux & de dangereuſe conſéquence, qu'un Chrétien, ſe croyant fondé ſur l'autorité des ſaintes Ecritures, raiſonnât ſi pitoyablement ſur les choſes naturelles, qu'il en fût expoſé à la dériſion & au mépris des infidelles* (*).

Mais quoique la ſcience du ſalut ſoit la premiere, la plus eſſentielle de toutes, les plus rigoureux caſuiſtes conviendront qu'elle n'eſt pas l'unique néceſſaire. Et que deviendroit la ſociété? que deviendroit même chaque homme en particulier, ſi tout le monde ſe faiſoit chartreux, hermite? Que deviendroit le petit nombre qu'il y a aujourd'hui de ces ſolitaires uniquement occupés de leur ſalut, ſi d'autres hommes ne travailloient à les loger, à les meubler, à les nourrir, à les guérir de leurs maladies? C'eſt donc pour eux, comme pour nous, que travaillent les laboureurs, les architectes, les menuiſiers, ſerruriers, &c. C'eſt donc pour eux, comme pour nous, que les manufactures d'étoffes, de verres, de fayance, s'élevent & produiſent leurs ouvrages; que les mines de fer, de cuivre, d'étain, d'or & d'argent, ſont fouillées & exploitées. C'eſt donc pour eux, comme pour nous, que le pêcheur jette ſes filets; que

(*) Turpe eſt autem & nimis pernicioſum, ac maximè cavendum, ut Chriſtianum de his rebus (Phyſicis) quaſi ſecundum chriſtianas litteras loquentem, ita delirare quilibet infidelis audiat, ut (quemadmodum dicitur,) toto cœlo errare conſpiciens riſum tenere vix poſſit. *De Genes. ad litt. L.* I. *c.* 19.

le cuiſinier s'inſtruit de l'art d'apprêter les alimens ; que le navigateur va dans les différentes parties de la terre chercher le poivre, le clou de geroſle, la caſſe, la manne, la rhubarbe, le quinquina. Nous manquerions donc tous des choſes les plus néceſſaires à la vie, & à ſa conſervation, ſi nous n'étions uniquement occupés que de l'affaire de notre ſalut, & nous retomberions dans un état pire que celui des premiers hommes, des Sauvages ; *dans un état pire* que cette barbarie que le Citoyen de Geneve trouve déjà *pire que l'ignorance.*

Le peuple heureux eſt celui qui reſſemble à la république des fourmis, dont tous les ſujets laborieux s'empreſſent également à faire le bien commun de la ſociété. Le travail eſt ami de la vertu, & le peuple le plus laborieux doit être le moins vicieux. Le plus vaſte, le plus noble, le plus utile des travaux, le plus digne d'un grand Etat, eſt le commerce de mer qui nous débarraſſe de notre ſuperflu, & nous l'échange pour du néceſſaire ; qui nous met à même de ce que tous les peuples du monde ont de beau, de bon, d'excellent ; qui nous inſtruit de leurs vices & de leurs ridicules pour les éviter, de leurs vertus & de leurs ſages coutumes pour les adopter : les Sciences mêmes & les Arts doivent les plus grandes découvertes à la navigation, qui leur rend avec uſure ce qu'elle en emprunte. Dans la guerre, comme dans la paix, la marine eſt un des plus grands reſſorts de la puiſſance d'un peuple. Ses dépenſes ſont immenſes, mais elles ne ſortent point de l'Etat, elles y rentrent dans la circulation générale ; elles n'apportent donc aucune diminution réelle dans ſes finances. Que nos voiſins ſentent bien toutes ces vérités, & qu'ils ſavent en faire un

bon uſage! France, ſi avantageuſement ſituée pour communiquer avec toutes les mers, avec toutes les parties du monde, cet objet eſt digne de tes regards. Fais des conquêtes ſur Neptune, par ton habileté à dompter ſes caprices; elles te reſteront, ainſi que les ſommes immenſes dont tes armées nombreuſes enrichiſſent ſouvent les peuples étrangers, quelquefois tes propres ennemis.

Je ſais bien, dit M. Rouſſeau, que la politique d'un Etat, que les commodités, (il n'a oſé ajouter) & les beſoins de la vie, demandent la culture des Sciences & des Arts, mais je ſoutiens qu'en même tems ils nous rendent malhonnêtes gens.

Nous avons amplement prouvé le contraire dans le cours de cette Réfutation : nous ajouterons ici que loin que la probité, l'affaire du ſalut aient de l'incompatibilité avec la culture des Sciences, des Arts, du commerce, avec une ardeur pour le travail répandue ſur tous les ſujets d'un Etat; je penſe au contraire, que l'honnête homme, le chrétien eſt obligé de ſe livrer à tous ces talens.

Peut-on faire ſon ſalut ſans remplir tous ſes devoirs? Et les devoirs de l'homme en ſociété ſe bornent-ils à la méditation, à la lecture des livres ſaints, & à quelques exercices de piété? Un boulanger qui paſſeroit la journée en prieres, & me laiſſeroit manquer de pain, feroit-il bien ſon ſalut? Un chirurgien qui iroit entendre un ſermon, plutôt que de me remettre une jambe caſſée, feroit-il une action bien méritoire devant Dieu? Les devoirs de notre état ſont donc partie de ceux qui ſont eſſentiels à l'affaire de notre ſalut, & la néceſſité de tous ces états eſt démontrée par les beſoins pour leſquels ils ont été inventés.

Je conviendrai de la néceſſité & de l'excellence de tous ces Arts utiles, dira M. Rouſſeau, mais à quoi bon les Belles-Lettres? à quoi bon la Philoſophie, qu'à flatter, qu'à fomenter l'orgueil des hommes?

Dès que vous admettez la néceſſité des manufactures de toutes eſpeces, pour nos vêtemens, nos logemens, nos ameublemens; dès que vous recevez les Arts qui travaillent les métaux, les minéraux, les végétaux néceſſaires à mille & mille beſoins; ceux qui s'occupent du ſoin de conſerver, de réparer notre ſanté, vous ne ſauriez plus vous paſſer de la Mécanique, de la Chimie, de la Phyſique qui renferment les principes de tous ces Arts, qui les enfantent, les dirigent & les enrichiſſent chaque jour; dès que vous convenez de la néceſſité de la navigation, il vous faut des Géographes, des Géometres, des Aſtronomes. Eh! comment pourrez-vous diſconvenir de la néceſſité de tous ces Arts, de toutes ces Sciences, de leur liaiſon naturelle, & de la force réciproque qu'ils ſe prêtent? Dès que vous voulez bien que les hommes vivent en ſociété, & qu'ils ſuivent des loix, il vous faut des Orateurs qui leur annoncent & leur perſuadent cette loi; des Poëtes moraux même, qui ajoutent à la perſuaſion de l'éloquence les charmes de l'harmonie plus puiſſante encore.

§. II. Nous avons défendu la néceſſité, l'utilité de toutes les Sciences frondées par le Citoyen de Geneve, réprouvées avec quelques exceptions par les obſervations de M. Rouſſeau. Examinons maintenant l'abus qu'il prétend qu'on en fait.

Nous convenons qu'on abuſe quelquefois des Sciences. M. Rouſſeau *ajoute qu'on en abuſe beaucoup*, & même *qu'on en abuſe toujours.*

Il ſuffiroit de s'appercevoir que M. Rouſſeau eſt réduit, dans ſa juſtification, à ſoutenir que les Sciences ſont toujours du mal, qu'on en *abuſe toujours*, pour ſentir combien ſa cauſe eſt déſeſpérée. Vis-à-vis de tout autre, la ſeule citation de cette propoſition en feroit la réfutation; mais les talens de M. Rouſſeau donnent de la vraiſemblance & du crédit à ce qui en eſt le moins ſuſceptible, & il mérite qu'on lui marque ſes égards, en étayant de preuves les vérités mêmes qui n'en ont pas beſoin.

Un abus conſtant & général des Sciences doit ſe démontrer; 1°. par le fait; 2°. par la nature même des Sciences conſidérées en elles-mêmes, ou priſes relativement à notre génie, à nos talens, à nos mœurs. Or, l'Auteur convient que les Sciences ſont excellentes en elles-mêmes, & nous avons prouvé, art. II, que relativement à nous-mêmes, elles n'ont rien d'incompatible avec les bonnes mœurs, qu'elles tendent au contraire à nous rendre meilleurs: il ne nous reſte donc qu'à examiner la queſtion de fait.

Pour démontrer que les Sciences & les Arts dépravent les mœurs, ce n'eſt pas aſſez que de nous citer des mœurs dépravées dans un ſiecle ſavant; ce ne ſeroit même pas aſſez que de nous citer des ſavans ſans probité; il faut prouver que c'eſt de la Science même que vient la dépravation, & j'oſe avancer qu'on ne le fera jamais.

1°. Parce que la plupart des exemples de diſſolution des mœurs qu'on peut citer, n'ont aucune liaiſon avec les Sciences & les Arts, quelque familiers qu'ils aient été dans les ſiecles, ou aux perſonnes, objets de ces citations. 2°. Parce que ceux

mêmes qui ont abuſé de choſes auſſi excellentes, n'ont eu ce malheur que par la dépravation qu'ils avoient dans le cœur, bien avant qu'ils fiſſent ſervir leurs talens acquis à la manifeſter au dehors.

Quoi de plus méchant & de plus éclairé tout à la fois que Néron ? Quel ſiecle plus poli que le ſien ? Ce doit être ici ou jamais, le triomphe de l'induction du Citoyen de Geneve. Mais quoi ! oſera-t-il dire que c'eſt aux lumieres, aux talens de Néron, ou de ſon ſiecle, que ſont dues toutes les horreurs dont ce monſtre a épouvanté les Romains ? Qu'il nous faſſe donc remarquer quelques traits de ces rares talens, dans l'art de faire égorger ſes amis, ſon précepteur, ſa mere : qu'il nous faſſe donc appercevoir quelque liaiſon entre cette barbarie qui éteignit en lui tous les ſentimens de la nature, de l'humanité, de la reconnoiſſance, & ces lumieres ſublimes & précieuſes qu'il tenoit des leçons du Philoſophe le plus ſpirituel, & le plus homme de bien de ſon ſiecle. Il eſt trop évident que Néron, dans ſes beaux jours, eſt un jeune tigre que l'éducation, les Sciences & les Beaux-Arts tiennent enchaîné, & apprivoiſent en quelque ſorte ; mais que ſa férocité trop naturelle n'étant qu'à demi éteinte par tant de ſecours, ſe rallume avec l'âge, les paſſions & le pouvoir abſolu ; le tigre rompt ſa chaîne, & libre alors comme dans les forêts, il ſe livre au carnage pour lequel la nature l'a formé. Néron tyran & cruel eſt donc le ſeul ouvrage d'une nature barbare & indomptable, & non celui des Sciences & des Arts, qui n'ont fait que retarder, & peut-être même diminuer les funeſtes ravages de ſa férocité. Ce que je dis ici de Néron eſt général.

Pour

Pour être méchant, il n'y a qu'à laiſſer agir la nature, ſuivre ſes inſtincts : pour être bon, bienfaiſant, vertueux, il faut ſe replier ſur ſoi-même ; il faut penſer, réfléchir ; & c'eſt ce que nous font faire les Sciences & les Beaux-Arts.

Que ceux qui ont abuſé réellement des Sciences & des Arts ne l'aient fait que par une dépravation qu'ils tenoient déjà de la nature, & qui ne vient point du tout de cette culture ; c'eſt ce qui eſt évident à quiconque fait attention au but des Sciences & des Arts qu'on nous permettra de rappeller ici. Le premier de tous, objet de la ſcience, de la religion & des mœurs, eſt de régler les mouvemens du cœur à l'égard de Dieu & du prochain : le ſecond, qui eſt l'objet de la ſcience de la nature, eſt de donner à l'eſprit la juſteſſe & la ſagacité néceſſaires dans les recherches & les raiſonnemens qu'exige cette ſcience, qui en elle-même eſt l'étude des ouvrages du Créateur, & nous repréſente ſans ceſſe ſa grandeur, ſa puiſſance, ſa ſageſſe ; en même tems qu'elle nous offre les fonds où nous puiſons de quoi pourvoir à nos néceſſités. Enfin, le troiſieme but, objet particulier des Arts, eſt de réduire en pratique la théorie précédente, & de travailler à nous procurer les beſoins & les commodités de la vie.

Comment prouvera-t-on que des talens faits pour former le cœur au bien, à la vertu, diriger l'eſprit à la vérité, & exercer les forces du corps à des travaux néceſſaires & utiles, faſſent tout le contraire de leur deſtination ? Sans une nature dépravée à l'excès, comment abuſer de moyens ſi précieux & faits exprès pour nous conduire à des fins ſi louables ? Et n'eſt-il pas viſible que c'eſt cette dépravation antécedente,

& non ces moyens, qui font les caufes de ces abus quand ils arrivent? Qu'enfin, ce ne font pas les Sciences & les Arts qui ont dépravé les mœurs de ces malheureux, mais au contraire leurs mœurs naturellement perverfes, qui ont corrompu leur favoir, leurs talens, ou leurs ufages légitimes.

M. Rouffeau convient de l'utilité de la fcience de la religion & des mœurs : c'eft donc contre celle de la nature, & des Arts, qui en font l'application, que portent ces déclamations.

En vain oppofe-t-on à M. Rouffeau que la nature développée nous offre de toutes parts les merveilles opérées par le Créateur, nous éleve vers ce principe de toutes chofes, & en particulier de la religion & des bonnes mœurs. En vain les doctes compilations des Niuwentyt, des Derham, des Pluche, &c. ont réuni ce tableau fous un feul coup-d'œil, & nous ont fait voir que la nature eft le plus grand livre de morale, le plus pathétique comme le plus fublime dont nous puiffions nous occuper. M. Rouffeau eft furpris qu'il faille étudier l'univers pour en admirer les beautés : propofition de la part d'un homme auffi inftruit, prefqu'auffi furprenante, que l'univers même bien étudié; il ne veut pas voir que l'Ecriture qui célébre le Créateur par les merveilles de fes ouvrages, qui nous dit d'adorer fa puiffance, fa grandeur & fa bonté dans fes œuvres, nous fait par-là un précepte d'étudier ces merveilles. Il prétend *qu'un laboureur qui voit la pluie & le foleil tour à tour fertilifer fon champ*, en fait affez pour *admirer, louer & bénir la main dont il reçoit ces graces.* Mais fi ces pluies noyent fes grains, fi le foleil les confume

& les anéantit, en ſaura-t-il aſſez pour ſe garantir des murmures & de la ſuperſtition ? Y penſe-t-on, quand on borne les merveilles de la nature à ce qu'elles ont de plus commun, de moins touchant, pour qui les voit tous les jours, à ce qu'elles ont de plus équivoque à la gloire de ſon Auteur ? Qu'on tranſporte ce laboureur ignorant dans les ſpheres céleſtes dont Copernic, Kepler, Deſcartes & Newton, nous ont expoſé l'immenſité & l'harmonie admirable ; qu'on l'introduiſe enſuite dans cet autre univers en miniature, dans l'économie animale, & qu'on lui développe cet artifice au-deſſus de toute expreſſion, avec lequel ſont conſtruits & combinés tous les organes des ſens & du mouvement : c'eſt-là où il ſe trouvera ſaiſi de l'enthouſiaſme de St. Paul élevé au troiſieme Ciel ; c'eſt-là qu'il s'écriera avec lui, ô richeſſes infinies de l'Etre ſuprême ! ô profondeur de ſa ſageſſe ineffable, que vous rendez viſible l'exiſtence & la puiſſance de votre Auteur ! que vous me pénétrez des vérités qu'il m'a révélées, de la reconnoiſſance, de l'adoration & de la fidélité que je lui dois !

J'avoue, dit M. Rouſſeau, *que l'étude de l'univers devroit élever l'homme à ſon Créateur ; mais elle n'éleve que la vanité humaine*.... Elle fomente ſon *incrédulité*, ſon impiété. *Jamais le mot impie d'Alphonſe X ne tombera dans l'eſprit de l'homme vulgaire ; c'eſt à une bouche ſavante que ce blaſphême étoit réſervé.*

Le mot d'Alphonſe X ſurnommé *le Sage*, n'a du blaſphême que l'apparence ; c'eſt une plaiſanterie très-déplacée, à la verité, par la tournure de l'expreſſion : mais le fond de

la penſée, qui eſt la ſeule choſe que Dieu examine, & qu'il faut ſeule examiner quand il eſt queſtion de Dieu, n'eſt uniquement qu'une cenſure énergique du ſyſtême abſurde de Ptolomée, & par conſéquent l'éloge du vrai plan de l'univers & de ſon Auteur, dont *Alphonſe le Sage* étoit trop ſincere adorateur pour concevoir le deſſein extravagant de l'outrager. Les vaſtes lumieres découvrent les abſurdités que l'imagination des hommes prête à la nature; mais cette découverte eſt toute à la honte des hommes qui ſe ſont trompés, elle ne peut pas réjaillir ſur les œuvres du Tout-puiſſant; ſa ſageſſe ſuprême eſt le garant de leur perfection, elle eſt à l'épreuve de tous les examens. Que les Sciences s'épuiſent à les mettre au creuſet; les vaines opinions des hommes s'y diſſiperont en fumée comme les Marcaſſites; les vérités divines y deviendront de plus en plus brillantes comme l'or le plus pur, parce que les Sciences ſont autant de rayons de la Divinité. Malheur donc aux religions qui n'en peuvent ſupporter les épreuves, & auxquelles elles ſont contraires! La vraie en reçoit une ſplendeur nouvelle, & n'en differe que parce qu'elle les ſurpaſſe, comme le ſoleil même eſt ſupérieur à un petit nombre de rayons qui en émanent entre les nuages qui nous environnent. Nous ne diſconviendrons pas néanmoins qu'on ne puiſſe en abuſer; les héréſies, les ſchiſmes ſans nombre le prouvent aſſez; ces preuves n'ont point échappé à M. Rouſſeau, elles s'offrent d'elles-mêmes à un Citoyen de Geneve, & un homme auſſi verſé dans les Belles-Lettres n'eſt pas moins inſtruit des déſordres qui ſuivent une littérature licencieuſe.

Mais M. Rouſſeau ne veut pas s'appercevoir qu'il retombe toujours ſur l'abus des Sciences, ſur ce qu'elles font quelquefois entre les mains des méchans, & non pas ſur *ce qu'elles doivent faire*, & ſur ce qu'elles font en effet, quand leur but eſt ſuivi, quand il n'y a qu'elles qui ont part à l'action, quand elles ne ſont pas ſurmontées par une nature dépravée, ſur le compte de laquelle l'équité demande qu'on mette ces abus.

Pour l'honneur de l'humanité, efforçons-nous encore de diminuer, s'il eſt poſſible, le nombre de ces méchans, de ces malheureux, qui abuſent de talens auſſi précieux. Diſons que la plupart de ceux mêmes qui ont abuſé de leur plume, ont plus donné dans le libertinage de l'eſprit que dans celui du cœur, ou qu'au moins ce dernier déréglement n'a pas été juſqu'à détruire leur probité. Epicure étoit le philoſophe le plus ſobre & le plus ſage de ſon ſiecle; Ovide & Tibulle n'en étoient pas moins honnêtes gens pour être amoureux. On n'a jamais taxé de mœurs infâmes les Spinoſa, les Bayle, quoique leur religion fût ou monſtrueuſe ou ſuſpecte. Le Citoyen de Geneve conviendra ſans doute, qu'il eſt une probité commune à toutes les religions, à toutes les ſectes, & il a bien compris que c'eſt de celle-là qu'il eſt queſtion dans le ſujet propoſé par notre Académie; ſans quoi il n'auroit pas été décent d'introduire ſur la ſcene les Romains & les Grecs, les Scythes, les Perſes & les Chinois, &c. Dira-t-on que ces écrits licencieux produiront plus de déſordres dans ceux qui les liſent que dans leurs propres auteurs? Ce paradoxe n'eſt pas vraiſemblable. La corruption n'eſt jamais pire qu'à

ſa ſource, & ne peut que s'affoiblir en s'en éloignant. Or, ſi les ouvrages cités ne doivent pas leur naiſſance à une dépravation capable de détruire la probité, vraiſemblablement ils ne la porteront pas ailleurs à de plus grands excès, ou bien ils y trouveront déjà dans la nature le fond de ces déſordres.

Mais nous revenons volontiers à une rigueur plus ſage, plus judicieuſe, plus conforme à la doctrine la plus ſaine : nous convenons qu'il vaudroit beaucoup mieux que tous ces auteurs ne fuſſent jamais nés ; que la vraie probité eſt inſéparable de la vraie religion, & de la morale la plus pure ; & qu'enfin leurs ouvrages ſont des ſemences à étouffer par de ſages précautions, & par la multitude des livres excellens qui ſont les antidotes de ces poiſons, enfantés par une nature dépravée, & préparés par des talens pervertis. Heureuſement les antidotes ne nous manquent point, & ſont en nombre beaucoup ſupérieurs aux poiſons. Ne perdons point de vue notre preuve de fait contre l'abus que M. Rouſſeau prétend qu'on fait *toujours* des Sciences.

Perſonne ne reconnoît le ſavant au portrait odieux qu'en fait M. Rouſſeau. Ce caractere d'orgueil & de vanité qu'il lui prête me rappelle ces pieux ſpéculatifs qui ſe regardant comme les élus du Très-haut, jettent ſur tout le reſte de la terre, criminelle à leurs yeux, des regards de mépris & d'indignation ; mais je ne reconnois point là le ſavant.

Peut-être cette peinture iroit-elle encore aſſez bien à ces prétendus philoſophes de l'ancienne école, dont toute la ſcience conſiſtoit en mots, la plupart vuides de ſens, & qui paſſant

leur vie dans les disputes les plus frivoles, mettoient leur gloire & leur orgueil à terrasser un adversaire, ou à éluder ses argumens par des distinctions scholastiques aussi vaines que ceux qui les imaginoient. Mais peut-on appliquer à notre siecle tous les désordres, toutes les extravagances de ces anciennes sectes? Peut-on accuser d'orgueil, de vanité, nos Physiciens, nos Géometres uniquement occupés à pénétrer dans le sanctuaire de la nature? La candeur & l'ingénuité des mœurs, est une vertu qui leur est comme annexée. Notre Physique ramenée à ses vrais principes par Descartes, étayée de la Géométrie par le même Physicien, par Newton, Hughens, Leibnitz, de Mairan, & par une foule de grands hommes qui les ont suivis, est devenue une science sage & solide. Pourquoi nous opposer ici le dénombrement des sectes ridicules des anciens Philosophes? Pourquoi nous citer les orgueilleux raisonneurs de ces siecles reculés, puisqu'il s'agit ici du renouvellement des Lettres, puisqu'il s'agit de notre siecle, de nous enfin? Qu'on ouvre cette Physique, ce trésor littéraire aussi immense qu'irréprochable; ces annales de l'Académie des Sciences & des Belles-Lettres de Paris, de celle de Londres; c'est-là qu'il faut nous montrer qu'on abuse toujours des Sciences, proposition réservée à M. Rousseau & à notre siecle curieux de se singulariser. Qu'on examine la conduite des hommes savans qui ont composé & qui composent ces Corps célebres; les Newton, les Mariotte, les de l'Hôpital, les Duhamel, les Regis, les Cassini, les Morin, les Mallebranche, les Parent, les Varignon, les Fontenelle, les Réaumur, les Despreaux, les Corneille, les Racine, les Bossuet, les

Fénelon, les Peliſſon, les La Bruyere, &c. Que feroit-ce; ſi nous joignions à ces hommes illuſtres les membres & les ouvrages diſtingués de ces Sociétés reſpectables qui ont produit les Riccioli, les Kircher, les Petau, les Porée, les Mabillon, les Dacheris, les Lami, les Regnault? &c. Si nous y ajoutions les grands hommes qui, ſans être d'aucune ſociété, n'en étoient ni moins illuſtres par leur ſavoir, ni moins reſpectables par leur probité, tels que les Kepler, les Grotius, les Gaſſendi, les Alexandre, les Dupins, les Paſcal, les Nicole, les Arnaud, &c. Qu'on nous montre dans la foule de ces ſavans, & en particulier dans celle des Académiciens qui ſe ſont ſuccédés l'eſpace de près d'un ſiecle, les mœurs déréglées, l'orgueil & tous les déſordres, que M. Rouſſeau prétend qui ſuivent la culture des Sciences, & qui la ſuivent toujours. Si ſa propoſition eſt vraie, les volumes & les hommes que je viens de citer, fourniront à cet Orateur une ample moiſſon de preuves & de lauriers; mais ſi ces livres ſont les productions les plus précieuſes, les plus utiles qu'ayent enfanté tous les ſiecles précédens; mais ſi tous ces ſavans ſont de tout le ſiecle où ils ont vécu, les moins orgueilleux, les plus vertueux, les plus gens de bien; il faut avouer que la cauſe de notre adverſaire eſt la plus abſurde qu'on ait jamais oſé ſoutenir.

Si nous n'appréhendions pas que M. Rouſſeau n'imputât les citations hiſtoriques à étalage d'érudition, & ne ſe réſervât cette eſpece de preuve, comme un privilege qui lui eſt propre, nous fouillerions à notre tour, dans ce dixieme ſiecle, & les ſuivans, où *le flambeau des Sciences ceſſa d'éclairer*

d'éclairer la terre , où le Clergé lui-même demeura plongé dans l'ignorance ; nous y verrions la diffolution des mœurs gagner jufqu'à ce Clergé, qui doit être la lumiere & l'exemple du monde chrétien , de l'univers vertueux ; nous y verrions le libertinage égaler l'ignorance ; nous verrions auffi que le changement heureux qu'opéra le renouvellement des Lettres fur les efprits, porta également fur les cœurs , & que la réforme des mœurs fuivit celle des façons de penfer & d'écrire ; d'où nous ferions en droit de conclure que les lumieres & les bonnes mœurs vont naturellement de compagnie , & que tout peuple ignorant & corrompu qui reçoit cette lumiere falutaire , revient en même tems à la vertu , malgré l'arrêt prononcé par M. Rouffeau.

Cet Auteur, qui, il y a deux mois, ne comptoit qu'un favant qui fût à fon gré, & qui en admet aujourd'hui trois ou quatre ; qui n'exceptoit aucun Art, aucune Science de l'anathême qu'il leur avoit lancé ; qui défendoit tout fon terrain avec tant d'affurance (*) , & qui aujourd'hui s'eft retranché derriere le boulevard de la théologie, de la morale, de la fcience du falut ; cet Orateur fe trouveroit-il encore

(*) On reprochoit avec raifon à M. Rouffeau dans le Mercure de Juin p. 65. de faire main-baffe fur tous les favans & les artiftes. Soit, répond - il , p. 99. puifqu'on le veut ainfi, je confens de fupprimer toutes les diftinctions que j'y avois mifes. Et p. 102. il menace de ne pas mettre dans fes réponfes les modifications qu'on efpere y trouver. Ce ton haut bien foutenu eft celui d'un brave ; mais quand on le prend pour une mauvaife caufe , il eft encore *plus grand & plus difficile* , dès qu'on s'en apperçoit, *de rentrer en foi-même*, & de fe radoucir ; comme le fait M. Rouffeau dans quelques endroits de fes Obfervations , où , fur le chapitre des modifications, il a paffé nos efpérances.

aſſez preſſé pour étendre les faveurs de ſes exceptions juſques ſur les Sciences qui ſont l'objet des travaux de nos Académies, & ſur les Arts utiles, qui ſont ſous leur protection ; pour ſe faire enfin un dernier mur des Arts & des Sciences qu'il appellera frivoles, afin de n'imputer qu'aux ſavans & aux artiſtes de cette eſpece, tous les abus, tous les déſordres qu'il dit accompagner *toujours* la culture des Sciences & des Arts?

Dans ce cas-là nous lui demanderons le dénombrement précis de ces Sciences, de ces Arts, objet de ces imputations. Nous eſpérons qu'il ne mettra point dans ſa liſte la muſique, que les cenſeurs des Arts regardent comme une ſcience des plus futiles. Nous avons fait voir qu'elle faiſoit un délaſſement auſſi charmant qu'honnête ; qu'elle célébroit les grands hommes, les vertus, l'Auteur de toutes les vertus; M. Rouſſeau connoît mieux qu'un autre ſes utilités, ſes avantages, puiſqu'il en fait ſon étude, puiſqu'il s'eſt chargé de remplir cette brillante partie des travaux Encyclopédiques; il n'y a pas d'apparence qu'il ajoute cette nouvelle contradiction entre ſa conduite & ſes diſcours. La muſique ſera donc un de ces Arts exceptés, un de ces Arts qui ne dépravera point les mœurs...

Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des ſons de ſa muſique.

Boileau. Satir. x.

Seront ſimplement des abus d'une choſe bonne en elle-même, mais d'une choſe dont on *n'abuſe* pas *beaucoup*, dont on

n'abuſe pas *toujours* ; car autrement je ſuis ſûr que M. Rouſſeau ne voudroit pas être l'apôtre d'une pareille doctrine.

Notre Auteur s'humaniſera, à ce que j'eſpere, à l'égard des autres Arts, en faveur de l'harmonie qu'il cultive, & qui eſt ſi propre à adoucir les humeurs les plus ſauvages. L'affaire eſt déjà plus d'à moitié faite. Nous croyons avoir bien prouvé que les Sciences & les Arts ont une infinité d'utilités, qu'ils fourniſſent à mille & mille beſoins. Nous avons ajouté à ces avantages eſſentiels, qu'ils rendent les hommes plus humains, plus ſociables, moins féroces, moins méchans, qu'ils les ſauvent de l'oiſiveté, mere de tous les vices. M. Rouſſeau convient de tous ces chefs ; il blâme *l'ignorance féroce*, *brutale*, qui rend *l'homme ſemblable* aux bêtes ; & il eſt conſtant que telle eſt l'ignorance de l'homme abandonné à la ſimple nature. Il avoue que *les Sciences*, *les Arts*, *adouciſſent la férocité des hommes* ; qu'ils font *une diverſion à leurs paſſions ; que les lumieres du méchant ſont encore moins à craindre que ſa brutale ſtupidité ; qu'elles le rendent au moins plus circonſpect ſur le mal qu'il pourroit faire*, *par la connoiſſance de celui qu'il en recevroit lui-même.* Donc nous ſommes meilleurs dans ce ſiecle éclairé, que dans les ſiecles d'ignorance & de barbarie. Telle eſt la doctrine que j'ai ſoutenue dans toutes les notes précédentes. M. Rouſſeau en convient enfin. *Habemus confitentem reum.* Et le procès me paroît abſolument terminé ; au moins j'eſpere qu'il ſera regardé comme tel par le public équitable & connoiſſeur.

DÉSAVEU

De l'Académie de Dijon, au sujet de la Réfutation attribuée faussement à l'un de ses Membres, tiré du Mercure de France, Août 1752.

L'ACADÉMIE de Dijon a vu avec surprise dans une lettre imprimée de M. Rousseau, qu'il paroissoit une brochure intitulée : *Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en* 1750, *accompagné d'une réfutation de ce Discours par un Académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage.*

L'Académie sait parfaitement que ses décisions, ainsi que celles des autres Académies du Royaume ressortissent au tribunal du public, elle n'auroit pas relevé la réfutation qu'elle désavoue, si son Auteur, plus occupé du plaisir de critiquer que du soin de faire une bonne critique, n'avoit cru en se déguisant sous une dénomination qui ne lui est pas due, intéresser le public dans une querelle qui n'a que trop duré, ou tout au moins lui laisser entrevoir quelque semence de division dans cette Société, tandis que ceux qui la composent, uniquement occupés à la recherche du vrai, le discutent sans aigreur & sans se livrer à ces haines de parti qui sont ordinairement le résultat des disputes littéraires.

Ils savent tous le respect qui est dû aux choses jugées, la force qu'elles doivent avoir parmi eux, & combien il seroit indécent que dans une assemblée de gens de Lettres, un particulier s'avisât de réfuter par écrit une décision qui auroit passé contre son avis.

Il paroît par la lettre de M. Rouſſeau, que ce prétendu Académicien de Dijon n'a pas les premieres notions *du local* d'une Académie où il prétend qu'il occupe une place, lorſqu'il parle de ſa terre & de ſes fermiers de Picardie, puiſque en fait il eſt faux qu'aucun Académicien de Dijon poſſede un pouce de terre dans cette province. L'Académie déſavoue donc formellement l'Auteur *pſeudonyme*, & ſa réfutation attribuée à l'un de ſes membres par une fauſſeté indigne d'un homme qui fait profeſſion des Lettres, & que rien n'obligeoit à ſe maſquer.

Mais de quelque plume que parte cet ouvrage, & quel qu'ait pu être le deſſein de celui qui l'a compoſé, il fera toujours honneur au Diſcours de M. Rouſſeau, qui uſant de la liberté des problêmes (la ſeule voie propre à éclaircir la vérité) a eu aſſez de courage pour en ſoutenir le parti, & à l'Académie qui a eu aſſez de bonne foi pour la couronner.

A Dijon le 22 Juin 1752.

PETIT, Secrétaire de l'Académie des Sciences de Dijon.



OBSERVATIONS

De M. Le Cat, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Rouen, sur le désaveu de l'Académie de Dijon, par l'Auteur de la Réfutation du Discours du Citoyen de Geneve, &c. (*a*)

L'INTÉRÊT seul des Sciences & des Beaux-Arts m'a fait entreprendre la réfutation du discours du Citoyen de Geneve, qui les regarde comme un des principes de la corruption des mœurs.

J'ai eu pour compagnons dans cette carriere des savans en assez bon nombre & assez illustres, tous animés du même motif. Comme quelques-uns d'entr'eux, j'ai d'abord caché mon nom pour des raisons dont je ne dois compte à personne. Dès qu'elles ont cessé je me suis montré; j'ai donné l'ouvrage à mes protecteurs, à mes amis, au libraire sous mon nom, & la preuve en est l'annonce qu'en a fait le Mercure même, qui contient le désaveu de Messieurs de Dijon. Ce désaveu étoit donc fort inutile, si l'on ne vouloit que faire savoir au public que je suis l'Auteur de cette réfutation; mais on est en colere, & *plus occupé* du desir de se venger, que *du soin* d'examiner si ce desir est juste, & si les moyens qu'on

(*a*) Dans ces Observations qui parurent dans une brochure *in* 8°. sous le titre de Londres chez Kilmornek, M. Le Cat se reconnoit l'Auteur des deux pieces précédentes.

emploie pour le satisfaire sont raisonnables. Je ne me mêlerai pas de deviner les véritables motifs de cette animosité de Messieurs de Dijon. Je pourrois, sans rien accorder à mon amour-propre, sans me fier à mon jugement, penser que cette Académie qui affecte de me croire *plus occupé du plaisir de critiquer*, *que du soin de faire une bonne critique*, ne me fait ce reproche plutôt qu'à tous ceux qui ont attaqué le Citoyen de Geneve, que parce qu'elle n'a trouvé cette critique que *trop bonne*. Je pourrois citer en preuve de cette opinion, les suffrages de plusieurs savans, & entr'autres de l'Auteur du Mercure, mois de Juin 1752, qui dit, en annonçant mon ouvrage, pag. 171. " De toutes les critiques qu'on a faites „ de l'ouvrage de M. Rousseau, c'est la plus détaillée & la „ plus propre, par la méthode qui y est observée, à faire „ découvrir la vérité „. Ai-je profité de cette méthode & de ces détails, pour montrer que cette vérité parle en ma faveur? J'ai, pour prouver l'affirmative, plus de vingt lettres écrites sur mon ouvrage, qui toutes s'accordent à le reconnoître pour une critique des plus completes & des plus solides qu'on ait faites du discours de M. Rousseau. J'affoiblis encore l'expression du plus grand nombre, & de ceux de la plus grande autorité. Il n'a point échappé à ces lecteurs, que non-seulement j'ai rétorqué comme mes confédérés, toutes les preuves historiques ou de fait contre notre adversaire; mais que j'ai employé des preuves *à priori*, des preuves physiques tirées de la propre constitution de l'homme, de sa nature & de celle des sciences; preuves qui sont des démonstrations en ce genre d'écrire, & qui caractérisent particuliérement notre

brochure. Je ſais qu'il entre de la complaiſance dans les lettres écrites à un Auteur ; mais la flatterie n'a pas un ton ſi uniforme. Voici ce que m'écrit de Paris le 8 Mars un Académicien que je n'ai pas la permiſſion de nommer ; perſonnage qui eſt trop reſpectable, & qui m'eſt trop ſupérieur pour être ſoupçonné de ſacrifier la vérité à cette baſſe politeſſe.

« J'ai lu avec un très-grand plaiſir & la plus grande édi-
» fication, me dit-il, votre réfutation auſſi pieuſe que forte
» contre l'héréſie de M. Rouſſeau. Il me ſemble qu'il ne reſte
» pierre en place de ce monſtrueux édifice. Vous avez pris
» la défenſe de la vérité & du goût avec les armes du goût
» même. Je ſuis fâché ſeulement que vous n'ayez pas com-
» battu cet ennemi des Lettres pendant qu'il étoit debout....
» Il eſt vrai que vous l'empêcherez de ſe relever, & que
» vous l'écraſerez, &c.

Un ſavant attaché au Prince, qui s'eſt le premier ſignalé pour la défenſe des Beaux-Arts, m'écrivit le 18 Mai ſur le même ſujet, des choſes plus fortes encore. Je ſuis obligé d'en ſupprimer la plus grande partie, par cette ſeule raiſon qu'elle m'eſt trop honorable.... « Vous n'abandonnez point, me dit-
» il, cet ennemi du ſavoir (M. Rouſſeau), & vous le preſſez
» ſi vivement, qu'il perd à tout moment de ſon terrain, ſans
» rien gagner ſur le vôtre ; nous avons tous intérêt d'applau-
» dir à votre triomphe ; votre gloire augmente la nôtre. Tous
» les littérateurs vous doivent des couronnes comme on en
» donnoit autrefois aux libérateurs des nations. Je ne crains
» plus qu'après une telle réplique, on oſe déſormais attaquer
» les Sciences & les Arts. Vous les avez vengés des repro-
» ches

» ches d'un ingrat qui, après s'être heureusement façonné » par leur culture, a voulu les faire tomber dans le plus » grand mépris, &c. » Je supplie mes lecteurs de croire que c'est avec la plus grande répugnance que je me détermine à publier de pareilles citations; mais je ne saurois opposer aux traits satiriques de mes ennemis, que les sentimens contraires des savans qui m'honorent de leur suffrage.

Enfin, je renonce au plaisir de penser que Messieurs de Dijon ne m'honorent de la préférence dans la sortie qu'ils viennent de faire, que parce que j'ai fait à leurs remparts la plus large brêche; je veux bien m'en tenir aux motifs apparens qu'ils citent eux-mêmes de l'indignation qu'ils me témoignent, & je leur demande la permission de leur prouver que je ne la mérite point. Si l'on donne les noms de fermeté, de courage, à la défense obstinée de *l'ennemi des Lettres & du savoir*, j'espere qu'on ne qualifiera point, par des épithetes plus odieuses, le zele qui me porte à défendre & les Belles-Lettres, & l'ouvrage que j'ai fait en leur faveur.

Je me suis déguisé sous le nom d'un Académicien de Dijon, *dénomination qui ne m'est point due*, dit cet Académicien: j'avoue que je n'ai pas l'honneur d'être Académicien de Dijon; j'ajoute que je n'ai même jamais pensé à solliciter cette place; mais M. Pascal n'a pas été plus tenté d'être jésuite; M. l'Abbé Saas d'être bénédictin; M. Quesnay d'être chirurgien de Rouen. Cette circonstance n'a point empêché ces illustres & respectables Auteurs de se déguiser sous ces *dénominations qui ne leur* sont *point dues* (*).

(*) M. Pascal dans les Lettres Provinciales fait parler un Jésuite.

L'Académie de Dijon ſoutient que ce déguiſement eſt une *fauſſeté indigne d'un homme qui fait profeſſion des Lettres*, & *que rien n'obligeoit à ſe maſquer.*

On ne doit plus être étonné de voir cette Académie avancer des propoſitions haſardées; mais il me ſemble qu'on doit l'être un peu qu'un Corps reſpectable s'exprime d'une façon auſſi peu meſurée.

Commençons par obſerver que Meſſieurs de Dijon ne ſont pas conſéquens dans leurs principes. Qu'ils ſe ſouviennent que, ſelon eux, la culture des Sciences & des Arts corrompt les mœurs, & qu'ainſi ils doivent penſer que tous les vices ſont annexés aux gens de Lettres. De quelle grace s'aviſent-ils donc aujourd'hui de trouver indigne d'un homme de Lettres, un déguiſement, une feinte, une ruſe de guerre qui n'a tout au plus que l'ombre du vice? Mais applaudiſſons à la délicateſſe de Meſſieurs de Dijon; pardonnons-leur une contradiction inévitable dans le perſonnage qu'ils font, une contradiction que leur arrache la vérité de la cauſe des Belles-Lettres que je défends, & qu'ils ont trahie: oui, ſans doute, *la fauſſeté eſt indigne d'un homme qui fait profeſſion des Lettres*; la vérité, la vertu la plus pure étant l'appanage ordinaire de cette *profeſſion*, & le principal but de tous ſes exercices: mais comment l'Académie de Dijon a-t-elle pu caractériſer par cette

M. Saas feint ingénieuſement une défenſe des titres & des droits de l'Abbaye de St. Ouen, &c. contre le Mémoire de M. Teriſſe, pour réfuter & tourner en ridicule ces titres & ces droits.

M. Queſnay a fait un livre contre les Médecins, ſous le nom d'un Chirurgien de Rouen.

expreſſion indécente un ſtratagême permis, uſité dans toutes les eſpeces de guerres? Ainſi donc les Turenne, les Catinat, ces hommes plus dignes encore du titre de ſages que de celui de héros, ſeront taxés d'avoir fait des *fauſſetés*, des fourberies, parce qu'ils auront trompé nos ennemis, & qu'en ruſes, en ſtratagêmes, ils l'auront emporté ſur les plus *vieux renards* (*) militaires. Ainſi donc, pour rentrer dans nos propres camps, les Paſcal, les Saas, les Queſnay, ces Auteurs déguiſés que je viens de citer, & qui ont fait & font tant d'honneur à la république des Lettres, tant par leur ſavoir que par leur probité, ſont déclarés par l'Académie de Dijon *indignes de la profeſſion des Lettres.* Ainſi le fameux Jean Le Clerc, qui a écrit ſous le nom des théologiens d'Hollande, ſans leur aveu, & pour ſoutenir des ſentimens oppoſés aux leurs, recevra de ces Meſſieurs la même flétriſſure; auſſi bien que Jean Caſſien, auteur du cinquieme ſiecle, qui s'eſt déguiſé ſous le nom des Provinces Belgiques; M. de Sacy, ſous celui des Religieux Dominicains, M. Richard-Simon, ſous le nom des Rabbins d'Amſterdam, &c. Pour conſtater un uſage qui n'eſt inconnu à aucuns ſavans, je pourrois accumuler ici une foule des plus grands hommes, & des plus dignes d'être nos modeles à tous égards qui ſe ſont déguiſés, non-ſeulement ſous des noms de Compagnies comme les précédens, & qui n'en ont reçu aucuns reproches; mais encore ſous des noms de particuliers connus & des plus reſpectables, ſous des noms de Souverains même. Ceux d'Ariſtote, de Cicéron, de Virgile, ont ſervi de maſque à des Au-

(*) Expreſſion de M. de Turenne, en parlant de Montecuculli.

teurs ; on a emprunté ceux de ſaint Athanaſe, de ſaint Auguſtin & des autres Peres de l'Egliſe ; on s'eſt déguiſé ſous ceux d'Alexandre, de Céſar, de Charlemagne & de Louis XIV. Eſt-ce faire déshonneur à Meſſieurs de Dijon de les mettre à la ſuite de ces noms fameux ? Et ces déguiſemens, je le répete, ayant été affectés par les plus grands hommes de tous les ſiecles, ne m'eſt-il pas bien doux de partager avec eux & avec les Sciences & les Arts, dont ils ſont l'honneur, l'anathême émané du tribunal de l'Académie de Dijon ?

Je conviens qu'un Auteur qui mettroit ſous le compte d'un autre des infamies, feroit une fauſſeté indigne d'un homme de Lettres. Mais bien loin que l'Académie de Dijon puiſſe rien me reprocher de pareil, elle ne ſauroit déſavouer que de tous les illuſtres Auteurs déguiſés, pas un ſeul n'a eu un but plus louable & plus honnête que celui que je me ſuis propoſé dans cet innocent ſtratagême ; car, malgré la colere qui anime ces Meſſieurs, quels reproches me font-ils ? J'ai cru, ſelon eux, *intéreſſer le public dans une querelle qui n'a que trop duré ;* c'eſt-à-dire, j'ai cru intéreſſer le public en faveur des Sciences & des Arts dans la guerre que leur a déclaré l'Académie de Dijon ; *guerre qui n'a que trop duré*, ſans doute, parce qu'elle a dû donner à ces Meſſieurs des regrets de l'avoir ſuſcitée. J'ai cru *laiſſer entrevoir* à ce public *quelque ſemence de diviſion* dans la ſociété de Dijon ; & qu'il y avoit parmi ces Meſſieurs quelqu'un d'aſſez peu ſoumis à leur déciſion pour croire que ces Sciences & ces Beaux-Arts, loin de corrompre les mœurs, les rendent plus pures & plus parfaites.

J'avoue que l'Académie de Dijon a deviné juſte ; oui, j'ai

commis tous les forfaits dont elle vient de m'accuſer ; & j'ajoute l'impénitence au crime ; je l'ai fait, j'ai cru devoir le faire, & le ferois encore ſi j'avois à recommencer. Qu'elle ne me reproche donc plus, par une contradiction manifeſte, que *rien ne m'obligeoit à me maſquer* ; car ces motifs me paroiſſent auſſi preſſans que juſtes. Oui, j'ai cru devoir *intéreſſer le public* à la gloire, à l'honneur, aux progrès des Beaux-Arts, l'ornement & le ſoutien des Etats, & l'appanage le plus flatteur & le plus brillant que l'homme ait reçu de ſon Auteur. J'ai cru que je devois *laiſſer entrevoir* au public qu'il y avoit au moins quelqu'un dans une Société qui fait profeſſion de cultiver les Sciences & les Arts, qui étoit conſéquent dans ſa conduite, & qui penſoit que ces Sciences & ces Arts ne ſont pas des corrupteurs des bonnes mœurs, & en cela même j'ai cru faire honneur à Meſſieurs de Dijon, j'ai cru diminuer un peu dans le public l'idée déſavantageuſe qu'en a donné le problême ſingulier propoſé par cette Académie, & le triomphe encore plus ſingulier décerné au Citoyen de Geneve. Il étoit permis à M. Rouſſeau d'uſer de la *liberté des problêmes*, puiſqu'on avoit eu l'imprudence d'en propoſer un de cette eſpece ; mais il étoit contre la ſageſſe qu'on doit attendre d'une ſociété de gens de Lettres, de mettre en problême une queſtion dont l'affirmative a toujours paſſé pour conſtante, & qui doit ſur-tout faire loi dans une Académie, comme le prouve bien ce ſujet propoſé encore tout récemment par l'Académie Françoiſe. *L'amour des Belles-Lettres inſpire l'amour de la vertu.* S'il eſt ſcandaleux qu'une Académie rende cette queſtion problématique, de quelle dénomination caractériſerons-nous ſa

décision en faveur de la négative, & son obstination à soutenir, à défendre cette décision?

Nous avons pu couronner le Citoyen de Geneve, diront ces Messieurs, sans adopter son sentiment; c'est son éloquence seulement que nous avons récompensée.

Cette raison est fausse & dans le *fait* & dans le *droit:* dans le *droit*; lorsqu'il s'agit de la solution d'un problême, ou de décider d'une question de conséquence qui admet deux propositions contraires, l'une vraie & l'autre fausse, c'est à la bonne solution du problême, c'est-à-dire, au seul *vrai* qu'on doit accorder la couronne promise; jamais on n'est en droit de couronner le *faux*, quelque paré qu'il soit des plus belles couleurs; & l'Académie qui enfreindroit cette regle, seroit aussi coupable que le Juge qui sacrifieroit l'innocence & le bon droit des cliens à l'éloquence des Avocats. Je dis éloquence, en supposant qu'on puisse prodiguer ce titre jusqu'à le donner à de pompeux sophismes, en supposant qu'il puisse y avoir de véritable éloquence sans la vérité.

Il est donc démontré que la concession du prix au Discours du Citoyen de Geneve emporte de droit l'adoption du sentiment soutenu par ce Discours.

Il n'est pas moins vrai dans le *fait* que l'Académie de Dijon l'ait adopté, & que pour cette fois au moins elle ait été conséquente dans ses principes. On étoit déjà sûr, quand elle a proposé ce problême, qu'elle doutoit que... *Le rétablissement des Sciences & des Arts eût contribué à épurer les mœurs....* mais dans le désaveu, objet de ces réflexions, elle leve toute équivoque... *M. Rousseau*, dit-elle, a usé *de*

la liberté des problêmes, la seule voie propre à éclaircir la vérité; il a eu assez de courage pour en soutenir le parti, & l'Académie (de Dijon) *a eu assez de bonne foi pour la couronner.* Cela est clair; ce n'est donc point l'éloquence du discours qu'on a couronnée, c'est la proposition que l'Académie de Dijon regarde comme une *vérité.* Ainsi cette Académie pense que le *rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à corrompre les mœurs.* Que répondroit-elle maintenant à son Souverain, s'il lui disoit. " Vous m'avez trompé „ dans les représentations que vous m'avez faites pour me „ déterminer à vous établir; vous ne m'avez montré que des „ utilités dans ce projet; vous m'avez dissimulé qu'il détrui„ soit le plus précieux de tous les avantages que je puisse „ procurer à tous mes sujets, la probité, la pureté des mœurs. „ Je n'ai garde de souffrir dans mes Etats une Société qui „ est persuadée elle-même que l'objet de ses travaux est la „ perversion des mœurs, & qui en fait une profession publi„ que. *De ore tuo te judico*, &c. Rentrez donc dans le „ néant que méritent, selon vous-mêmes, les Arts que vous „ exercez. Je ne veux protéger & laisser décorer du titre d'Arts „ *libéraux*, de *beaux* Arts, que ceux qui conduisent à la „ vertu. „ Quel est l'Académicien & le patriote qui, pénétré de ces dangereuses conséquences, ne croira pas obliger au fond & très-essentiellement l'Académie de Dijon, *en laissant entrevoir au public* qu'il y a quelqu'un dans cette Société qui pense comme elle pensoit, quand elle a sollicité son établissement, qui pense comme l'Académie Françoise de Paris, & je crois pouvoir dire hardiment, comme toutes les autres Aca-

démies de l'Europe. Ce bon office déplaît à celle de Dijon ; elle s'en offenſe ; elle le paye par des invectives ; elle ne veut pas abſolument qu'on croye qu'il y ait un ſeul homme chez elle qui faſſe des Sciences le cas qu'en font tous les ſavans de l'Europe révoltés contre ſon problême. *Non eſt qui faciat bonum, non eſt uſque ad unum.* Après la déclaration formelle de ces Meſſieurs, je me garderai bien de les contredire.

On trouvera peut-être que je ſors de la queſtion. On dira qu'il peut y avoir quelqu'un des Académiciens de Dijon qui ne ſoit pas de l'avis dominant, mais qu'il n'y en a point qui ſoit capable de commettre *l'indécence de réfuter*, *par un écrit*, *une déciſion qui auroit paſſé contre ſon avis.*

Voilà, ſans doute, le grand argument de Meſſieurs de Dijon ; mais qu'ils ſe dépouillent pour un moment de leur préjugé, & que dans ce moment ils regardent avec toutes les Académies de l'Europe leur problême comme une conſpiration contre la république des Lettres ; alors ils ſentiront que cet Académicien, aſſez brave pour les contredire en face & par écrit, loin d'être un traître, comme ils le penſent, feroit un digne citoyen, qui, en ſe faiſant leur délateur, ne feroit qu'obéir aux loix les plus poſitives, un héros de cette république, qui en affrontant les reſſentimens des conjurés, mériteroit, dans Dijon même, les titres de pere & de libérateur de la patrie.

Puiſque l'Académicien réel de Dijon feroit ſi louable, celui qui a emprunté ſon titre ne ſauroit être criminel ; auſſi le ſentiment contraire eſt-il encore réſervé à la ſeule Académie de Dijon.

L'illuſtre

L'illuſtre Secrétaire d'une Académie déjà célebre, quoique naiſſante, n'ignoroit pas mon déguiſement, quand il m'écrivoit ces traits que j'ai rapportés ci-devant. « Nous avons tous » intérêt d'applaudir à votre triomphe. Votre gloire augmente » la nôtre : tous les Littérateurs vous doivent des couronnes, » comme on en donnoit autrefois aux libérateurs des nations. »

Enfin, Meſſieurs de Dijon reconnoiſſent le tribunal du public, c'eſt à lui qu'il appartient de décider qui des deux procédés eſt indigne de gens de Lettres, de celui qui tend à faire regarder ces Lettres comme les corruptrices des bonnes mœurs & le poiſon de la ſociété, ou de celui qui a pour but de leur conſerver le précieux avantage d'être le lien le plus doux & le plus pur de cette ſociété, le flambeau qui rend l'eſprit juſte, la regle qui rend le cœur droit, le grand art enfin de rectifier une nature perverſe & de former l'homme de bien. C'eſt à lui qu'il appartient de décider qui des deux eſt *indigne de la profeſſion des Lettres*, de celui qui s'efforce de dégrader, d'anéantir ces Lettres, & de leur ſubſtituer l'ignorance & la barbarie, ou de celui qui ſe conſacre à la défenſe de leur honneur & de leurs avantages, qui a pour but de les faire triompher & fleurir chez tous les peuples, de les rendre l'objet de l'eſtime & de l'honneur des nations. C'eſt ce dernier perſonnage que fait & fera toute ſa vie,

LE CAT.

A Rouen, *ce* 25 *Août* 1752.

P. S. Il paroît par le déſaveu de Meſſieurs de Dijon, que M. Rouſſeau a imprimé une réponſe à la réfutation que

j'ai faite de ſon diſcours. Il y a quatre ou cinq mois que j'ai entendu parler de cette réponſe, qui a, dit-on, cinq ou ſix pages. Je ne l'ai point encore vue, & je ne penſe pas qu'il ſoit néceſſaire que je la voye.

Si M. Rouſſeau me chicane, comme Meſſieurs de Dijon, ſur mon déguiſement, je viens de repliquer à ſa réponſe; s'il eſt queſtion du fond de notre diſpute, mon illuſtre adverſaire a donné aſſez de preuves de la fécondité de ſon génie à ſoutenir des propoſitions fauſſes, pour deviner aiſément qu'il ne reſtera jamais court, quelque démontré que ſoit ſon tort. Le ſeul ſentiment que m'inſpire ſon obſtination, eſt de gémir ſur cette fécondité fatale, ſur cet abus manifeſte des talens, des Sciences & des Arts, qui, indépendamment de l'injure qu'il fait à la vérité, du découragement qu'il peut cauſer aux amateurs, & de l'obſtacle qu'il peut apporter aux progrès des Lettres, ne produit à ſon Auteur même d'autre avantage, *ſinon*, dit le grand Deſcartes, *que peut-être il en tirera d'autant plus de vanité, que ſes ſpéculations ſeront plus éloignées du ſens commun, à cauſe qu'il aura dû employer plus d'eſprit & d'artifice à tâcher de les rendre vraiſemblables.* Le Citoyen de Geneve a cultivé les Lettres avec tant de diſtinction, que nous avons lieu d'eſpérer qu'elles lui auront élevé l'ame au-deſſus de cette foibleſſe. Malgré cette fécondité de M. Rouſſeau, on ne voit cependant paroître de lui que ces premieres raiſons tournées de différentes façons, ainſi qu'il l'avoue dans cette *réponſe* au diſcours de Lyon qu'il annonçoit comme la *derniere*. Je ſuis donc perſuadé qu'il n'y a pas une des raiſons employées dans

cette réponſe de M. Rouſſeau à notre ouvrage, qui ne ſoit déjà réfutée dans ce même ouvrage auquel il répond. Or ceux qui ont lu l'un & l'autre, les y trouveront auſſi bien que moi : ainſi je me paſſerai fort bien de voir cette réponſe ; & quand je la verrois, je n'y répliquerois point. Je me ferois un crime vis-à-vis du public de pouſſer plus loin ce démêlé littéraire, accoutumé que je ſuis de n'en avoir jamais que pour venger mon honneur offenſé, ou pour défendre la vie des hommes contre des pratiques dictées par l'erreur & la témérité.



REPONSE

Au Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon, par le Roi de Pologne. (*a*)

LE Discours du Citoyen de Geneve a de quoi surprendre; & l'on sera peut-être également surpris de le voir couronné par une Académie célebre.

Est-ce son sentiment particulier que l'Auteur a voulu établir? N'est-ce qu'un paradoxe dont il a voulu amuser le public? Quoi qu'il en soit, pour réfuter son opinion, il ne faut qu'en examiner les preuves, remettre l'anonyme vis-à-vis des vérités qu'il a adoptées, & l'opposer lui-même à lui-même. Puissé-je, en le combattant par ses principes, le vaincre par ses armes, & le faire triompher par sa propre défaite!

Sa façon de penser annonce un cœur vertueux. Sa maniere d'écrire décele un esprit cultivé; mais s'il réunit effectivement la science à la vertu, & que l'une (comme il s'efforce de le prouver) soit incompatible avec l'autre, comment sa doctrine n'a-t-elle pas corrompu sa sagesse? ou comment sa sagesse ne l'a-t-elle pas déterminé à rester dans l'ignorance? A-t-il donné à la vertu la préférence sur la science? Pour-

(*a*) Cette Réponse parut dans le Mercure de Septembre 1751, sans nom d'auteur; mais on reconnut bientôt que c'étoit le Roi de Pologne, duc de Lorraine, qui avoit fait l'honneur à M. Rousseau d'entrer en lice avec lui: aussi Rousseau dans sa réponse qui se trouve à la page 81 du second volume des Mélanges y parle avec bien plus de modération qu'à ses autres adversaires.

quoi donc nous étaler avec tant d'affectation une érudition ſi vaſte & ſi recherchée ? A-t-il préféré au contraire, la ſcience à la vertu ? Pourquoi donc nous prêcher avec tant d'éloquence celle-ci au préjudice de celle-là ? Qu'il commence par concilier des contradictions ſi ſingulieres, avant que de combattre les notions communes ; avant que d'attaquer les autres, qu'il s'accorde avec lui-même.

N'auroit-il prétendu qu'exercer ſon eſprit & faire briller ſon imagination ? Ne lui envions pas le frivole avantage d'y avoir réuſſi. Mais que conclure en ce cas de ſon Diſcours ? Ce que l'on conclut après la lecture d'un roman ingénieux ; en vain un Auteur prête à des fables les couleurs de la vérité, on voit fort bien qu'il ne croit pas ce qu'il feint de vouloir perſuader.

Pour moi, qui ne me flatte, ni d'avoir aſſez de capacité pour en appréhender quelque choſe au préjudice de mes mœurs, ni d'avoir aſſez de vertu pour pouvoir en faire beaucoup d'honneur à mon ignorance, en m'élevant contre une opinion ſi peu ſoutenable, je n'ai d'autre intérêt que de ſoutenir celui de la vérité. L'Auteur trouvera en moi un adverſaire impartial. Je cherche même à me faire un mérite auprès de lui en l'attaquant ; tous mes efforts, dans ce combat, n'ayant d'autre but que de réconcilier ſon eſprit avec ſon cœur, & de procurer la ſatisfaction de voir réunies, dans ſon ame, les ſciences que j'admire avec les vertus qu'il aime.

PREMIERE PARTIE.

Les Sciences servent à faire connoître le vrai, le bon, l'utile en tout genre : connoissance précieuse qui, en éclairant les esprits, doit naturellement contribuer à épurer les mœurs.

La vérité de cette proposition n'a besoin que d'être présentée pour être crue : aussi ne m'arrêterai-je pas à la prouver ; je m'attache seulement à réfuter les sophismes ingénieux de celui qui ose la combattre.

Dès l'entrée de son discours, l'Auteur offre à nos yeux le plus beau spectacle ; il nous représente l'homme aux prises, pour ainsi dire, avec lui-même, sortant en quelque maniere du néant de son ignorance ; dissipant par les efforts de sa raison les ténebres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé ; s'élevant par l'esprit jusques dans les plus hautes spheres des régions célestes ; asservissant à son calcul les mouvemens des astres, & mesurant de son compas la vaste étendue de l'univers ; rentrant ensuite dans le fond de son cœur & se rendant compte à lui-même de la nature de son ame, de son excellence, de sa haute destination.

Qu'un pareil aveu, arraché à la vérité, est honorable aux Sciences ! Qu'il en montre bien la nécessité & les avantages ! Qu'il en a dû coûter à l'Auteur d'être forcé à le faire, & encore plus à le rétracter !

La nature, dit-il, est assez belle par elle-même, elle ne

peut que perdre à être ornée. Heureux les hommes, ajoute-t-il, qui ſavent profiter de ces dons ſans les connoître ! C'eſt à la ſimplicité de leur eſprit qu'ils doivent l'innocence de leurs mœurs. La belle morale que nous débite ici le cenſeur des Sciences & l'apologiſte des mœurs ! Qui ſe ſeroit attendu que de pareilles réflexions duſſent être la ſuite des principes qu'il vient d'établir ?

La nature d'elle-même eſt belle, ſans doute ; mais n'eſt-ce pas à en découvrir les beautés, à en pénétrer les ſecrets, à en dévoiler les opérations, que les ſavans employent leurs recherches ? Pourquoi un ſi vaſte champ eſt-il offert à nos regards ? L'eſprit fait pour le parcourir, & qui acquiert dans cet exercice, ſi digne de ſon activité, plus de force & d'étendue, doit-il ſe réduire à quelques perceptions paſſageres, ou à une ſtupide admiration ? Les mœurs ſeront-elles moins pures, parce que la raiſon ſera plus éclairée ? Et à meſure que le flambeau qui nous eſt donné pour nous conduire, augmentera de lumieres, notre route deviendra-t-elle moins aiſée à trouver, & plus difficile à tenir ? A quoi aboutiroient tous les dons que le Créateur a faits à l'homme, ſi, borné aux fonctions organiques de ſes ſens, il ne pouvoit ſeulement examiner ce qu'il voit, réfléchir ſur ce qu'il entend, diſcerner par l'odorat les rapports qu'ont avec lui les objets, ſuppléer par le tact au défaut de la vue, & juger par le goût de ce qui lui eſt avantageux ou nuiſible ? Sans la raiſon qui nous éclaire & nous dirige, confondus avec les bêtes, gouvernés par l'inſtinct, ne deviendrions-nous pas bientôt auſſi ſemblables à elles par nos actions, que nous le ſommes déjà

par nos beſoins? Ce n'eſt que par le ſecours de la réflexion & de l'étude, que nous pouvons parvenir à régler l'uſage des choſes ſenſibles qui ſont à notre portée, à corriger les erreurs de nos ſens, à ſoumettre le corps à l'empire de l'eſprit, à conduire l'ame, cette ſubſtance ſpirituelle & immortelle, à la connoiſſance de ſes devoirs & de ſa fin.

Comme c'eſt principalement par leurs effets ſur les mœurs, que l'Auteur s'attache à décrier les Sciences; pour les venger d'une ſi fauſſe imputation, je n'aurois qu'à rapporter ici les avantages que leur doit la Société; mais qui pourroit détailler les biens ſans nombre qu'elles y apportent, & les agrémens infinis qu'elles y répandent? Plus elles ſont cultivées dans un Etat, plus l'Etat eſt floriſſant; tout y languiroit ſans elles.

Que ne leur doit pas l'artiſan, pour tout ce qui contribue à la beauté, à la ſolidité, à la proportion, à la perfection de ſes ouvrages? Le laboureur, pour les différentes façons de forcer la terre à payer à ſes travaux les tributs qu'il en attend? Le médecin, pour découvrir la nature des maladies, & la propriété des remedes? Le juriſconſulte, pour diſcerner l'eſprit des loix & la diverſité des devoirs? Le juge, pour démêler les artifices de la cupidité d'avec la ſimplicité de l'innocence, & décider avec équité des biens & de la vie des hommes? Tout citoyen, de quelque profeſſion, de quelque condition qu'il ſoit, a des devoirs à remplir; & comment les remplir ſans les connoître? Sans la connoiſſance de l'hiſtoire, de la politique, de la religion, comment ceux qui ſont prépoſés au gouvernement des Etats, ſauroient-ils

y maintenir l'ordre, la ſubordination, la ſureté, l'abondance ?

La curioſité, naturelle à l'homme, lui inſpire l'envie d'apprendre ; ſes beſoins lui en font ſentir la néceſſité ; ſes emplois lui en impoſent l'obligation ; ſes progrès lui en font goûter le plaiſir. Ses premieres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de ſavoir ; plus il connoît, plus il ſent qu'il a de connoiſſances à acquérir ; & plus il a de connoiſſances acquiſes, plus il a de facilité à bien faire.

Le Citoyen de Geneve ne l'auroit-il pas éprouvé ? Gardons-nous d'en croire ſa modeſtie. Il prétend qu'on ſeroit plus vertueux, ſi l'on étoit moins ſavant : ce ſont les Sciences, dit-il, qui nous font connoître le mal. Que de crimes, s'écrie-t-il, nous ignorerions ſans elles ! Mais l'ignorance du vice eſt-elle donc une vertu ? Eſt-ce faire le bien que d'ignorer le mal ? Et ſi, s'en abſtenir parce qu'on ne le connoît pas, c'eſt-là ce qu'il appelle être vertueux, qu'il convienne du moins que ce n'eſt pas l'être avec beaucoup de mérite : c'eſt s'expoſer à ne pas l'être long-tems : c'eſt ne l'être que juſqu'à ce que quelque objet vienne ſolliciter les penchans naturels, ou quelque occaſion vienne réveiller des paſſions endormies. Il me ſemble voir un faux-brave, qui ne fait montre de ſa valeur que quand il ne ſe préſente point d'ennemis : un ennemi vient-il à paroître, faut-il ſe mettre en défenſe ; le courage manque, & la vertu s'évanouit. Si les Sciences nous font connoître le mal, elles nous en font connoître auſſi le remede. Un botaniſte habile ſait démêler les plantes ſalutaires d'avec les herbes vénimeuſes ; tandis que le vulgaire, qui ignore également la vertu des unes & le

poiſon des autres, les foule aux pieds ſans diſtinction, ou les cueille ſans choix. Un homme éclairé par les Sciences, diſtingue dans le grand nombre d'objets qui s'offrent à ſes connoiſſances, ceux qui méritent ſon averſion, ou ſes recherches : il trouve dans la difformité du vice & dans le trouble qui le ſuit, dans les charmes de la vertu & dans la paix qui l'accompagne, de quoi fixer ſon eſtime & ſon goût pour l'une, ſon horreur & ſes mépris pour l'autre ; il eſt ſage par choix, il eſt ſolidement vertueux.

Mais, dit-on, il y a des pays, où ſans ſcience, ſans étude, ſans connoître en détail les principes de la morale, on la pratique mieux que dans d'autres où elle eſt plus connue, plus louée, plus hautement enſeignée. Sans examiner ici, à la rigueur, ces paralleles qu'on fait ſi ſouvent de nos mœurs avec celles des anciens ou des étrangers, paralleles odieux, où il entre moins de zele & d'équité, que d'envie contre ſes compatriotes & d'humeur contre ſes contemporains ; n'eſt-ce point au climat, au tempérament, au manque d'occaſion, au défaut d'objet, à l'économie du gouvernement, aux coutumes, aux loix, à toute autre cauſe qu'aux ſciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs, en différens pays & en différens tems ? Rappeller ſans ceſſe cette ſimplicité primitive dont on fait tant d'éloges, ſe la repréſenter toujours comme la compagne inſéparable de l'innocence, n'eſt-ce point tracer un portrait en idée pour ſe faire illuſion ? Où vit-on jamais des hommes ſans défauts, ſans deſirs, ſans paſſions ? Ne portons-nous pas en nous-mêmes le germe de tous les vices ?

Et s'il fut des tems, s'il eſt encore des climats où certains crimes ſoient ignorés, n'y voit-on pas d'autres déſordres? N'en voit-on pas encore de plus monſtrueux chez ces peuples dont on vante la ſtupidité? Parce que l'or ne tente pas leur cupidité, parce que les honneurs n'excitent pas leur ambition, en connoiſſent-ils moins l'orgueil & l'injuſtice? Y ſont-ils moins livrés aux baſſeſſes de l'envie, moins emportés par la fureur de la vengeance; leurs ſens groſſiers ſont-ils inacceſſibles à l'attrait des plaiſirs? Et à quels excès ne ſe porte pas une volupté qui n'a point de regles, & qui ne connoît point de freins? Mais quand même dans ces contrées ſauvages il y auroit moins de crimes que dans certaines nations policées, y a-t-il autant de vertus? Y voit-on ſur-tout ces vertus ſublimes, cette pureté de mœurs, ce déſintéreſſement magnanime, ces actions ſurnaturelles qu'enfante la religion?

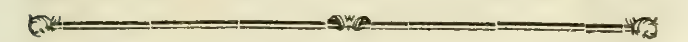
Tant de grands hommes qui l'ont défendue par leurs ouvrages, qui l'ont fait admirer par leurs mœurs, n'avoient-ils pas puiſé dans l'étude ces lumieres ſupérieures qui ont triomphé des erreurs & des vices? C'eſt le faux bel-eſprit, c'eſt l'ignorance préſomptueuſe qui font éclore les doutes & les préjugés; c'eſt l'orgueil, c'eſt l'obſtination qui produiſent les ſchiſmes & les héréſies; c'eſt le pyrrhoniſme, c'eſt l'incrédulité qui favoriſent l'indépendance, la révolte, les paſſions, tous les forfaits. De tels adverſaires font honneur à la religion. Pour les vaincre, elle n'a qu'à paroître; ſeule, elle a de quoi les confondre tous; elle ne craint que de n'être pas aſſez connue, elle n'a beſoin que d'être approfondie pour ſe faire

refpecter ; on l'aime dès qu'on la connoît ; à mefure qu'on l'approfondit davantage, on trouve de nouveaux motifs pour la croire, & de nouveaux moyens pour la pratiquer : plus le Chrétien examine l'authenticité de fes titres, plus il fe raffure dans la poffeffion de fa croyance ; plus il étudie la révélation, plus il fe fortifie dans la foi. C'eft dans les divines Ecritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence ; c'eft dans les doctes écrits des Peres de l'Eglife qu'il en fuit de fiecle en fiecle le développement ; c'eft dans les livres de morale & les annales faintes, qu'il en voit les exemples, & qu'il s'en fait l'application.

Quoi ! l'ignorance enlevera à la religion & à la vertu des lumieres fi pures, des appuis fi puiffans ; & ce fera à cette même religion qu'un docteur de Geneve enfeignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs ! On s'étonneroit davantage d'entendre un fi étrange paradoxe, fi on ne favoit que la fingularité d'un fyftême, quelque dangereux qu'il foit, n'eft qu'une raifon de plus pour qui n'a pour regle que l'efprit particulier. La religion étudiée eft pour tous les hommes la regle infaillible des bonnes mœurs. Je dis plus : l'étude même de la nature contribue à élever les fentimens, à régler la conduite ; elle ramene naturellement à l'admiration, à l'amour, à la reconnoiffance, à la foumiffion que toute ame raifonnable fent être dues au Tout-puiffant. Dans le cours régulier de ces globes immenfes qui roulent fur nos têtes, l'Aftronome découvre une Puiffance infinie. Dans la proportion exacte de toutes les parties qui compofent l'univers, le Géometre apperçoit l'effet d'une Intelligence fans bornes.

Dans la ſucceſſion des tems, l'enchaînement des cauſes aux effets, la végétation des plantes, l'organiſation des animaux, la conſtante uniformité & la variété étonnante des différens phénomenes de la nature, le Phyſicien n'en peut méconnoître l'Auteur, le Conſervateur, l'Arbitre & le Maître.

De ces réflexions le vrai Philoſophe deſcendant à des conſéquences pratiques, & rentrant en lui-même, après avoir vainement cherché dans tous les objets qui l'environnent, ce bonheur parfait après lequel il ſoupire ſans ceſſe, & ne trouvant rien ici-bas qui réponde à l'immenſité de ſes deſirs; il ſent qu'il eſt fait pour quelque choſe de plus grand que tout ce qui eſt créé; il ſe retourne naturellement vers ſon premier principe & ſa derniere fin. Heureux, ſi docile à la grace, il apprend à ne chercher la félicité de ſon cœur que dans la poſſeſſion de ſon Dieu!



SECONDE PARTIE.

ICI l'Auteur anonyme donne lui-même l'exemple de l'abus qu'on peut faire de l'érudition, & de l'aſcendant qu'ont ſur l'eſprit les préjugés. Il va fouiller dans les ſiecles les plus reculés. Il remonte à la plus haute antiquité. Il s'épuiſe en raiſonnemens & en recherches pour trouver des ſuffrages qui accréditent ſon opinion. Il cite des témoins qui attribuent à la culture des Sciences & des Arts, la décadence des Royaumes & des Empires. Il impute aux ſavans & aux

artiftes le luxe & la molleffe, fources ordinaires des plus étranges révolutions.

Mais l'Egypte, la Grece, la république de Rome, l'empire de la Chine, qu'il ofe appeller en témoignage en faveur de l'ignorance, au mépris des Sciences & au préjudice des mœurs, auroient dû rappeller à fon fouvenir ces Légiflateurs fameux, qui ont éclairé par l'étendue de leurs lumieres, & réglé par la fageffe de leurs loix, ces grands Etats dont ils avoient pofé les premiers fondemens : ces Orateurs célebres qui les ont foutenus fur le penchant de leur ruine, par la force victorieufe de leur fublime éloquence : ces Philofophes, ces Sages, qui par leurs doctes écrits, & leurs vertus morales, ont illuftré leur Patrie, & immortalifé leur nom.

Quelle foule d'exemples éclatans ne pourrois-je pas oppofer au petit nombre d'Auteurs hardis qu'il a cités! Je n'aurois qu'à ouvrir les annales du monde. Par combien de témoignages inconteftables, d'auguftes monumens, d'ouvrages immortels, l'hiftoire n'attefte-t-elle pas que les Sciences ont contribué par-tout au bonheur des hommes, à la gloire des Empires, au triomphe de la vertu?

Non, ce n'eft pas des Sciences, c'eft du fein des richeffes que font nés de tout tems la molleffe & le luxe; & dans aucun tems les richeffes n'ont été l'appanage ordinaire des favans. Pour un Platon dans l'opulence, un Ariftippe accrédité à la Cour, combien de Philofophes réduits au manteau & à la beface, enveloppés dans leur propre vertu & ignorés dans leur folitude! combien d'Homeres & de Diogenes, d'Epictetes & d'Efopes dans l'indigence! Les favans

n'ont ni le goût ni le loiſir d'amaſſer de grands biens. Ils aiment l'étude ; ils vivent dans la médiocrité, & une vie laborieuſe & modérée, paſſée dans le ſilence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'eſt pas aſſurément une vie voluptueuſe & criminelle. Les commodités de la vie, pour être ſouvent le fruit des Arts, n'en ſont pas davantage le partage des artiſtes ; ils ne travaillent que pour les riches, & ce ſont les riches oiſifs qui profitent & abuſent des fruits de leur induſtrie.

L'effet le plus vanté des Sciences & des Arts, c'eſt, continue l'Auteur, cette politeſſe introduite parmi les hommes, qu'il lui plaît de confondre avec l'artifice & l'hypocriſie. Politeſſe, ſelon lui, qui ne ſert qu'à cacher les défauts & à maſquer les vices. Voudroit-il donc que le vice parût à découvert ; que l'indécence fût jointe au déſordre, & le ſcandale au crime ? Quand, effectivement, cette politeſſe dans les manieres ne ſeroit qu'un rafinement de l'amour-propre pour voiler les foibleſſes, ne ſeroit-ce pas encore un avantage pour la ſociété, que le vicieux n'oſât s'y montrer tel qu'il eſt, & qu'il fût forcé d'emprunter les livrées de la bienſéance & de la modeſtie ? On l'a dit, & il eſt vrai ; l'hypocriſie, toute odieuſe qu'elle eſt en elle-même, eſt pourtant un hommage que le vice rend à la vertu ; elle garantit du moins les ames foibles de la contagion du mauvais exemple.

Mais c'eſt mal connoître les ſavans, que de s'en prendre à eux du crédit qu'a dans le monde cette prétendue politeſſe qu'on taxe de diſſimulation ; on peut être poli ſans être diſſi-

mulé ; on peut assurément être l'un & l'autre sans être bien savant ; & plus communément encore on peut être bien savant sans être fort poli.

L'amour de la solitude, le goût des livres, le peu d'envie de paroître dans ce qu'on appelle le beau-monde, le peu de disposition à s'y présenter avec grace ; le peu d'espoir d'y plaire, d'y briller, l'ennui inséparable des conversations frivoles & presque insupportables pour des esprits accoutumés à penser ; tout concourt à rendre les belles compagnies aussi étrangeres pour le savant, qu'il est lui-même étranger pour elles. Quelle figure feroit-il dans les cercles ? Voyez-le avec son air rêveur, ses fréquentes distractions, son esprit occupé, ses expressions étudiées, ses discours sentencieux, son ignorance profonde des modes les plus reçues & des usages les plus communs ; bientôt par le ridicule qu'il y porte & qu'il y trouve, par la contrainte qu'il y éprouve & qu'il y cause, il ennuye, il est ennuyé. Il sort peu satisfait, on est fort content de le voir sortir. Il censure intérieurement tous ceux qu'il quitte : on raille hautement celui qui part ; & tandis que celui-ci gémit sur leurs vices, ceux-là rient de ses défauts. Mais tous ces défauts, après tout, sont assez indifférens pour les mœurs ; & c'est à ces défauts, que plus d'un savant, peut-être, a l'obligation de n'être pas aussi vicieux que ceux qui le critiquent.

Mais avant le regne des Sciences & des Arts, on voyoit, ajoute l'Auteur, des Empires plus étendus, des conquêtes plus rapides, des guerriers plus fameux. S'il avoit parlé moins en Orateur & plus en Philosophe, il auroit dit qu'on voyoit plus

plus alors de ces hommes audacieux, qui, transportés par des passions violentes & traînant à leur suite une troupe d'esclaves, alloient attaquer des nations tranquilles, subjuguoient des peuples qui ignoroient le métier de la guerre, assujettissoient des pays où les Arts n'avoient élevé aucune barriere à leurs subites excursions ; leur valeur n'étoit que férocité, leur courage que cruauté, leurs conquêtes qu'inhumanité ; c'étoient des torrens impétueux qui faisoient d'autant plus de ravages, qu'ils rencontroient moins d'obstacles. Aussi à peine étoient-ils passés, qu'il ne restoit sur leurs traces que celles de leur fureur ; nulle forme de gouvernement, nulle loi, nulle police, nul lien ne retenoit & n'unissoit à eux les peuples vaincus.

Que l'on compare à ces tems d'ignorance & de barbarie, ces siecles heureux, où les Sciences ont répandu par-tout l'esprit d'ordre & de justice. On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus justes ; des actions moins étonnantes, mais plus héroïques ; des victoires moins sanglantes, mais plus glorieuses ; des conquêtes moins rapides, mais plus assurées ; des guerriers moins violens, mais plus redoutés, sachant vaincre avec modération, traitant les vaincus avec humanité : l'honneur est leur guide ; la gloire, leur récompense. Cependant, dit l'Auteur, on remarque dans les combats une grande différence entre les nations pauvres, qu'on appelle barbares, & les peuples riches, qu'on appelle policés. Il paroît bien que le Citoyen de Geneve ne s'est jamais trouvé à portée de remarquer de près ce qui se passe ordinairement dans les combats. Est-il surprenant que des barbares se ménagent

moins & s'expoſent davantage ? Qu'ils vainquent ou qu'ils ſoient vaincus, ils ne peuvent que gagner s'ils ſurvivent à leurs défaites. Mais ce que l'eſpérance d'un vil intérêt, ou plutôt ce qu'un déſeſpoir brutal inſpire à ces hommes ſanguinaires, les ſentimens, le devoir l'excitent dans ces ames généreuſes qui ſe dévouent à la Patrie ; avec cette différence que n'a pu obſerver l'Auteur, que la valeur de ceux-ci, plus froide, plus réfléchie, plus modérée, plus ſavamment conduite, eſt par-là même toujours plus ſure du ſuccès.

Mais enfin Socrate, le fameux Socrate s'eſt lui-même récrié contre les Sciences de ſon tems. Faut-il s'en étonner? L'orgueil indomptable des Stoïciens, la molleſſe efféminée des Epicuriens, les raiſonnemens abſurdes des Pyrrhoniens, le goût de la diſpute, de vaines ſubtilités, des erreurs ſans nombre, des vices monſtrueux infectoient pour lors la Philoſophie, & déshonoroient les Philoſophes. C'étoit l'abus des Sciences, non les Sciences elles-mêmes, que condamnoit ce grand homme, & nous le condamnons après lui. Mais l'abus qu'on fait d'une choſe ſuppoſe le bon uſage qu'on en peut faire. De quoi n'abuſe-t-on pas? Et parce qu'un Auteur anonyme, par exemple, pour défendre une mauvaiſe cauſe, aura abuſé une fois de la fécondité de ſon eſprit & de la légéreté de ſa plume, faudra-t-il lui en interdire l'uſage en d'autres occaſions, & pour d'autres ſujets plus dignes de ſon génie? Pour corriger quelques excès d'intempérance, faut-il arracher toutes les vignes ? L'ivreſſe de l'eſprit a précipité quelques ſavans dans d'étranges égaremens : j'en conviens, j'en gémis. Par les diſcours de quelques-uns, dans les écrits

de quelques autres, la religion a dégénéré en hypocrisie, la piété en superstition, la théologie en erreur, la jurisprudence en chicane, l'astronomie en astrologie judiciaire, la physique en athéisme. Jouet des préjugés les plus bizarres, attaché aux opinions les plus absurdes, entêté des systêmes les plus insensés, dans quels écarts ne donne pas l'esprit humain, quand, livré à une curiosité présomptueuse, il veut franchir les limites que lui a marquées la même main qui a donné des bornes à la mer! Mais en vain les flots mugissent, se soulevent, s'élancent avec fureur sur les côtes opposées; contraints de se replier bientôt sur eux-mêmes, ils rentrent dans le sein de l'océan, & ne laissent sur ses bords qu'une écume légere qui s'évapore à l'instant, ou qu'un sable mouvant qui fuit sous nos pas.

Image naturelle des vains efforts de l'esprit, quand, échauffé par les saillies d'une imagination dominante, se laissant emporter à tout vent de doctrine, d'un vol audacieux il veut s'élever au-delà de sa sphere, & s'efforce de pénétrer ce qu'il ne lui est pas donné de comprendre.

Mais les Sciences, bien loin d'autoriser de pareils excès, sont pleines de maximes qui les réprouvent: & le vrai savant, qui ne perd jamais de vue le flambeau de la révélation, qui suit toujours le guide infaillible de l'autorité légitime, procede avec sureté, marche avec confiance, avance à grands pas dans la carriere des Sciences, se rend utile à la société, honore sa Patrie, fournit sa course dans l'innocence, & la termine avec gloire.

DISCOURS

SUR

LES AVANTAGES

DES SCIENCES ET DES ARTS;

Prononcé dans l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon, le 22 Juin 1751.

PAR M. BORDE. (*a*)

ON est désabusé depuis long-tems de la chimere de l'âge d'or : par-tout la barbarie a précédé l'établissement des sociétés ; c'est une vérité prouvée par les annales de tous les peuples. Par-tout les besoins & les crimes forcerent les hommes à se réunir, à s'imposer des loix, à s'enfermer dans des remparts. Les premiers Dieux & les premiers Rois furent des bienfaiteurs ou des tyrans ; la reconnoissance & la crainte éleverent les trônes & les autels. La superstition & le despotisme vinrent alors couvrir la face de la terre : de nouveaux malheurs, de nouveaux crimes succéderent ; les révolutions se multiplierent.

A travers ce vaste spectacle des passions & des miseres des hommes, nous appercevons à peine quelques contrées plus

(*a*) M. Rousseau répliqua à ce discours par un Ecrit intitulé, *Derniere Réponse*, qui se trouve à la page 115 du second volume des Melanges.

ſages & plus heureuſes. Tandis que la plus grande partie du monde étoit inconnue, que l'Europe étoit ſauvage, & l'Aſie eſclave, la Grece penſa, & s'éleva par l'eſprit à tout ce qui peut rendre un peuple recommandable. Des Philoſophes formerent ſes mœurs & lui donnerent des loix.

Si l'on refuſe d'ajouter foi aux traditions qui nous diſent que les Orphée & les Amphion attirerent les hommes du fond des forêts par la douceur de leurs chants, on eſt forcé, par l'hiſtoire, de convenir que cette heureuſe révolution eſt due aux Arts utiles & aux Sciences. Quels hommes étoient-ce que ces premiers Légiſlateurs de la Grece ? Peut-on nier qu'ils ne fuſſent les plus vertueux & les plus ſavans de leur ſiecle ? Ils avoient acquis tout ce que l'étude & la réflexion peuvent donner de lumiere à l'eſprit, & ils y avoient joint les ſecours de l'expérience par les voyages qu'ils avoient entrepris en Crete, en Egypte, chez toutes les nations où ils avoient cru trouver à s'inſtruire.

Tandis qu'ils établiſſoient leurs divers ſyſtêmes de politique, par qui les paſſions particulieres devenoient le plus ſûr inſtrument du bien public, & qui faiſoient germer la vertu du ſein même de l'amour-propre; d'autres Philoſophes écrivoient ſur la morale, remontoient aux premiers principes des choſes, obſervoient la nature & ſes effets. La gloire de l'eſprit & celle des armes avançoient d'un pas égal; les ſages & les héros naiſſoient en foule; à côté des Miltiade & des Thémiſtocle, on trouvoit les Ariſtide & les Socrate. La ſuperbe Aſie vit briſer ſes forces innombrables, contre une poignée d'hommes que la Philoſophie conduiſoit à la gloire. Tel eſt l'infaillible

effet des connoiſſances de l'eſprit : les mœurs & les loix ſont la ſeule ſource du véritable héroïſme. En un mot, la Grece dut tout aux Sciences, & le reſte du monde dut tout à la Grece.

Oppoſera-t-on à ce brillant tableau les mœurs groſſieres des Perſes & des Scythes ? J'admirerai, ſi l'on veut, des peuples qui paſſent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent ſur la terre, & vivent de légumes. Mais eſt-ce parmi eux qu'on ira chercher le bonheur ? Quel ſpectacle nous préſenteroit le genre-humain, composé uniquement de laboureurs, de ſoldats, de chaſſeurs & de bergers ? Faut-il donc, pour être digne du nom d'homme, vivre comme les lions & les ours ? Erigera-t-on en vertus, les facultés de l'inſtinct pour ſe nourrir, ſe perpétuer & ſe défendre ? Je ne vois là que des vertus *animales*, peu conformes à la dignité de notre être ; le corps eſt exercé, mais l'ame eſclave ne fait que ramper & languir.

Les Perſes n'eurent pas plutôt fait la conquête de l'Aſie, qu'ils perdirent leurs mœurs ; les Scythes dégénérerent auſſi, quoique plus tard : des vertus ſi ſauvages ſont trop contraires à l'humanité, pour être durables ; ſe priver de tout & ne deſirer rien, eſt un état trop violent ; une ignorance ſi groſſiere ne ſauroit être qu'un état de paſſage. Il n'y a que la ſtupidité & la miſere qui puiſſent y aſſujettir les hommes.

Sparte, ce phénomene politique, cette république de ſoldats vertueux, eſt le ſeul peuple qui ait eu la gloire d'être pauvre par inſtitution & par choix. Ses loix ſi admirées avoient pourtant de grands défauts. La dureté des maîtres & des peres

l'expoſition des enfans, le vol autoriſé, la pudeur violée dans l'éducation & les mariages, une oiſiveté éternelle, les exercices du corps recommandés uniquement, ceux de l'eſprit proſcrits & mépriſés, l'auſtérité & la férocité des mœurs qui en étoient la ſuite, & qui aliénerent bientôt tous les alliés de la république, ſont déjà d'aſſez juſtes reproches : peut-être ne ſe borneroient-ils pas là, ſi les particularités de ſon hiſtoire intérieure nous étoient mieux connues. Elle ſe fit une vertu artificielle en ſe privant de l'uſage de l'or, mais que devenoient les vertus de ſes citoyens, ſi-tôt qu'ils s'éloignoient de leur Patrie ? Lyſandre & Pauſanias n'en furent que plus aiſés à corrompre. Cette nation qui ne reſpiroit que la guerre, s'eſt-elle fait une gloire plus grande dans les armes que ſa rivale, qui avoit réuni toutes les ſortes de gloire ? Athenes ne fut pas moins guerriere que Sparte; elle fut de plus ſavante, ingénieuſe & magnifique; elle enfanta tous les Arts & tous les talens; & dans le ſein même de la corruption qu'on lui reproche, elle donna le jour au plus ſage des Grecs. Après avoir été pluſieurs fois ſur le point de vaincre, elle fut vaincue, il eſt vrai, & il eſt ſurprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puiſque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit ſe défendre que par une très-grande ſupériorité de ſuccès. La gloire des Lacédémoniens fut peu ſolide; la proſpérité corrompit leurs inſtitutions, trop bizarres pour pouvoir ſe conſerver long-tems : la fiere Sparte perdit ſes mœurs comme la ſavante Athenes. Elle ne fit plus rien depuis qui fût digne de ſa réputation : & tandis que les Athéniens & pluſieurs autres villes luttoient contre la Macédoine, pour la liberté de

la Grece, Sparte ſeule languiſſoit dans le repos, & voyoit préparer de loin ſa deſtruction, ſans ſonger à la prévenir.

Mais enfin je ſuppoſe que tous les Etats dont la Grece étoit compoſée, euſſent ſuivi les mêmes loix que Sparte, que nous reſteroit-il de cette contrée ſi célebre ? A peine ſon nom ſeroit parvenu jusqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des hiſtoriens, pour tranſmettre ſa gloire à la poſtérité ; le ſpectacle de ſes farouches vertus eût été perdu pour nous : il nous ſeroit indifférent par conſéquent qu'elles euſſent exiſté ou non. Ces nombreux ſyſtêmes de Philoſophie qui ont épuiſé toutes les combinaiſons poſſibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre eſprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées ; ces chefs-d'œuvre d'éloquence & de poéſie qui nous ont enſeigné toutes les routes du cœur ; les arts utiles ou agréables, qui conſervent ou embelliſſent la vie ; enfin l'ineſtimable tradition des penſées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de l'humanité : toutes ces précieuſes richeſſes de l'eſprit euſſent été perdues pour jamais. Les ſiecles ſe ſeroient accumulés, les générations des hommes ſe ſeroient ſuccédées comme celles des animaux, ſans aucun fruit pour leur poſtérité, & n'auroient laiſſé après elles qu'un ſouvenir confus de leur exiſtence ; le monde auroit vieilli, & les hommes ſeroient demeurés dans une enfance éternelle.

Que prétendent enfin les ennemis de la ſcience ? Quoi ! le don de penſer ſeroit un préſent funeſte de la Divinité ! Les connoiſſances & les mœurs ſeroient incompatibles ! La vertu ſeroit un vain fantôme produit par un inſtinct aveugle ; & le

flambeau

flambeau de la raiſon la feroit évanouir, en voulant l'éclaircir! Quelle étrange idée voudroit-on nous donner & de la raiſon & de la vertu!

Comment prouve-t-on de ſi bizarres paradoxes? On objecte que les Sciences & les Arts ont porté un coup mortel aux mœurs anciennes, aux inſtitutions primitives des Etats : on cite pour exemple Athenes & Rome. Euripide & Démoſthene ont vu Athenes livrée aux Spartiates & aux Macédoniens : Horace, Virgile & Cicéron ont été contemporains de la ruine de la liberté Romaine; les uns & les autres ont été témoins des malheurs de leur pays : ils en ont donc été la cauſe. Conſéquence peu fondée, puiſqu'on en pourroit dire autant de Socrate & de Caton.

En accordant que l'altération des loix & la corruption des mœurs ayent beaucoup influé ſur ces grands événemens, me forcera-t-on de convenir que les Sciences & les Arts y ayent contribué? La corruption ſuit de près la proſpérité; les Sciences font pour l'ordinaire leurs plus rapides progrès dans le même tems : des choſes ſi diverſes peuvent naître enſemble & ſe rencontrer : mais c'eſt ſans aucune relation entr'elles de cauſe & d'effet.

Athenes & Rome étoient petites & pauvres dans leurs commencemens; tous leurs citoyens étoient ſoldats, toutes leurs vertus étoient néceſſaires, les occaſions même de corrompre leurs mœurs n'exiſtoient pas. Peu après elles acquirent des richeſſes & de la puiſſance. Une partie des citoyens ne fut plus employée à la guerre; on apprit à jouir & à penſer. Dans le ſein de leur opulence ou de leur loiſir, les uns perfectionne-

rent le luxe, qui fait la plus ordinaire occupation des gens heureux; d'autres ayant reçu de la nature de plus favorables dispositions, étendirent les limites de l'esprit, & créerent une gloire nouvelle.

Ainsi tandis que les uns, par le spectacle des richesses & des voluptés, profanoient les loix & les mœurs; les autres allumoient le flambeau de la Philosophie & des Arts, instruisoient, ou célébroient les vertus, & donnoient naissance à ces noms si chers aux gens qui savent penser, l'atticisme & l'urbanité. Des occupations si opposées peuvent-elles donc mériter les mêmes qualifications? Pouvoient-elles produire les mêmes effets?

Je ne nierai pas que la corruption générale ne se soit répandue quelquefois jusques sur les Lettres, & qu'elle n'ait produit des excès dangereux; mais doit-on confondre la noble destination des Sciences avec l'abus criminel qu'on en a pu faire? Mettra-t-on dans la balance quelques épigrammes de Catulle ou de Martial, contre les nombreux volumes philosophiques, politiques & moraux de Cicéron, contre le sage poëme de Virgile?

D'ailleurs, les ouvrages licencieux sont ordinairement le fruit de l'imagination, & non celui de la science & du travail. Les hommes dans tous les tems & dans tous les pays ont eu des passions; ils les ont chantées. La France avoit des romanciers & des Troubadours, long-tems avant qu'elle eût des savans & des philosophes. En supposant donc que les Sciences & les Arts eussent été étouffés dans leur berceau, toutes les idées inspirées par les passions n'en auroient pas

moins été réalisées en prose & en vers; avec cette différence, que nous aurions eu de moins tout ce que les philosophes, les poëtes & les historiens ont fait pour nous plaire ou pour nous instruire.

Athenes fut enfin forcée de céder à la fortune de la Macédoine; mais elle ne céda qu'avec l'univers. C'étoit un torrent rapide qui entraînoit tout : & c'est perdre le tems que de chercher des causes particulieres, où l'on voit une force supérieure si marquée.

Rome, maîtresse du monde, ne trouvoit plus d'ennemis; il s'en forma dans son sein. Sa grandeur fit sa perte. Les loix d'une petite ville n'étoient pas faites pour gouverner le monde entier; elles avoient pu suffire contre les factions des Manlius, des Cassius & des Gracques: elles succomberent sous les armées de Sylla, de César & d'Octave: Rome perdit sa liberté, mais elle conserva sa puissance. Opprimée par les soldats qu'elle payoit, elle étoit encore la terreur des nations. Ses tyrans étoient tour-à-tour déclarés peres de la Patrie & massacrés. Un monstre indigne du nom d'homme se faisoit proclamer Empereur; & l'auguste Corps du Sénat n'avoit plus d'autres fonctions que celle de le mettre au rang des Dieux. Etranges alternatives d'esclavage & de tyrannie, mais telles qu'on les a vues dans tous les Etats où la milice disposoit du trône. Enfin de nombreuses irruptions des Barbares vinrent renverser & fouler aux pieds ce vieux colosse ébranlé de toutes parts; & de ses débris se formerent tous les Empires qui ont subsisté depuis.

Ces sanglantes révolutions ont-elles donc quelque chose de

commun avec les progrès des Lettres? Par-tout je vois des causes purement politiques. Si Rome eut encore quelques beaux jours, ce fut sous des Empereurs Philosophes. Séneque a-t-il donc été le corrupteur de Néron? Est-ce l'étude de la Philosophie & des Arts qui fit autant de monstres, des Caligula, des Domitien, des Héliogabale? Les Lettres qui s'étoient élevées avec la gloire de Rome ne tomberent-elles pas sous ces regnes cruels? Elles s'affoiblirent ainsi par degrés avec le vaste Empire auquel la destinée du monde sembloit être attachée. Leurs ruines furent communes, & l'ignorance envahit l'univers une seconde fois, avec la barbarie & la servitude, ses compagnes fidelles.

Disons donc que les Muses aiment la liberté, la gloire & le bonheur. Par-tout je les vois prodiguer leurs bienfaits sur les nations, au moment où elles sont les plus florissantes. Elles n'ont plus redouté les glaces de la Russie, si-tôt qu'elles ont été attirées dans ce puissant Empire par le héros singulier, qui en a été, pour ainsi dire, le créateur: le législateur de Berlin, le conquérant de la Silésie, les fixe aujourd'hui dans le nord de l'Allemagne, qu'elles font retentir de leurs chants.

S'il est arrivé quelquefois que la gloire des Empires n'a pas survécu long-tems à celle des Lettres, c'est qu'elle étoit à son comble, lorsque les Lettres ont été cultivées, & que le sort des choses humaines est de ne pas durer long-tems dans le même état. Mais bien loin que les Sciences y contribuent, elles périssent infailliblement frappées des mêmes coups; en sorte que l'on peut observer que les progrès des Lettres

& leur déclin ſont ordinairement dans une juſte proportion avec la fortune & l'abaiſſement des Empires.

Cette vérité ſe confirme encore par l'expérience des derniers tems. L'eſprit humain, après une éclipſe de pluſieurs ſiecles, ſembla s'éveiller d'un profond ſommeil. On fouilla dans les cendres antiques, & le feu ſacré ſe ralluma de toutes parts. Nous devons encore aux Grecs cette ſeconde génération des Sciences. Mais dans quel tems reprirent-elles cette nouvelle vie ? Ce fut lorſque l'Europe, après tant de convulſions violentes, eut enfin pris une poſition aſſurée, & une forme plus heureuſe.

Ici ſe développe un nouvel ordre de choſes. Il ne s'agit plus de ces petits royaumes domeſtiques, renfermés dans l'enceinte d'une ville : de ces peuples condamnés à combattre pour leurs héritages & leurs maiſons, tremblans ſans ceſſe pour une Patrie toujours prête à leur échapper : c'eſt une monarchie vaſte & puiſſante, combinée dans toutes ſes parties par une légiſlation profonde. Tandis que cent mille ſoldats combattent gaîment pour la ſureté de l'Etat, vingt millions de citoyens, heureux & tranquilles, occupés à ſa proſpérité intérieure, cultivent ſans alarmes les immenſes campagnes, font fleurir les loix, le commerce, les Arts & les Lettres dans l'enceinte des villes : toutes les profeſſions diverſes, appliquées uniquement à leur objet, ſont maintenues dans un juſte équilibre, & dirigées au bien général par la main puiſſante qui les conduit & les anime. Telle eſt la foible image du beau regne de Louis XIV, & de celui ſous lequel nous avons le bonheur de vivre : la France riche, guerriere & ſavante, eſt devenue le modele

& l'arbitre de l'Europe ; elle ſait vaincre & chanter ſes victoires : ſes Philoſophes meſurent la terre, & ſon Roi la pacifie.

Qui oſera ſoutenir que le courage des François ait dégénéré depuis qu'ils ont cultivé les Lettres ? Dans quel ſiecle a-t-il éclaté plus glorieuſement qu'à Montalban, Lawfelt, & dans tant d'autres occaſions que je pourrois citer ? Ont-ils jamais fait paroître plus de conſtance que dans les retraites de Prague & de Baviere ? Qu'y a-t-il enfin de ſupérieur dans l'antiquité au ſiége de Berg-op-Zoom, & à ces braves grenadiers renouvellés tant de fois, qui voloient avec ardeur aux mêmes poſtes, où ils venoient de voir foudroyer ou engloutir les héros qui les précédoient.

En vain veut-on nous perſuader que le rétabliſſement des Sciences a gâté les mœurs. On eſt d'abord obligé de convenir que les vices groſſiers de nos ancêtres ſont preſqu'entiérement proſcrits parmi nous.

C'eſt déjà un grand avantage pour la cauſe des Lettres, que cet aveu qu'on eſt forcé de faire. En effet, les débauches, les querelles & les combats qui en étoient les ſuites, les violences des grands, la tyrannie des peres, la bizarrerie de la vieilleſſe, les égaremens impétueux des jeunes gens, tous ces excès ſi communs autrefois, funeſtes effets de l'ignorance & de l'oiſiveté, n'exiſtent plus depuis que nos mœurs ont été adoucies par les connoiſſances dont tous les eſprits ſont occupés ou amuſés.

On nous reproche des vices rafinés & délicats ; c'eſt que par-tout où il y a des hommes, il y aura des vices. Mais les voiles ou la parure dont ils ſe couvrent, ſont du moins l'aveu

de leur honte, & un témoignage du respect public pour la vertu.

S'il y a des modes de folie, de ridicule & de corruption, elles ne se trouvent que dans la capitale seulement, & ce n'est même que dans un tourbillon d'hommes perdus par les richesses & l'oisiveté. Les Provinces entieres & la plus grande partie de Paris, ignorent ces excès, ou ne les connoissent que de nom. Jugera-t-on toute la nation sur les travers d'un petit nombre d'hommes? Des écrits ingénieux réclament cependant contre ces abus; la corruption ne jouit de ses prétendus succès que dans des têtes ignorantes; les Sciences & les Lettres ne cessent point de déposer contre elle; la morale la démasque, la philosophie humilie ses petits triomphes; la comédie, la satire, l'épigramme la percent de mille traits.

Les bons livres sont la seule défense des esprits foibles, c'est-à-dire, des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple. Il n'appartient qu'à eux de conserver fidellement le dépôt des mœurs. Nos excellens ouvrages de morale survivront éternellement à ces brochures licencieuses, qui disparoissent rapidement avec le goût de mode qui les a fait naître. C'est outrager injustement les Sciences & les Arts, que de leur imputer ces productions honteuses. L'esprit seul, échauffé par les passions, suffit pour les enfanter. Les Savans, les Philosophes, les grands Orateurs & les grands Poëtes, bien loin d'en être les auteurs, les méprisent, ou même ignorent leur existence: il y a plus, dans le nombre infini des grands Ecrivains en tout genre qui ont illustré le dernier regne, à peine en trouve-t-on deux ou trois qui aient abusé de leurs

talens. Quelle proportion entre les reproches qu'on peut leur faire, & les avantages immortels que le genre-humain a retirés des Sciences cultivées? Des Ecrivains, la plupart obſcurs, ſe ſont jettés de nos jours dans de plus grands excès; heureuſement cette corruption a peu duré ; elle paroît preſque entiérement éteinte ou épuiſée. Mais c'étoit une ſuite particuliere du goût léger & frivole de notre nation ; l'Angleterre & l'Italie n'ont point de ſemblables reproches à faire aux Lettres.

Je pourrois me diſpenſer de parler du luxe, puiſqu'il naît immédiatement des richeſſes, & non des Sciences & des Arts. Et quel rapport peut avoir avec les Lettres le luxe du faſte & de la molleſſe, qui eſt le ſeul que la morale puiſſe condamner ou reſtreindre ?

Il eſt, à la vérité, une ſorte de luxe ingénieux & ſavant qui anime les Arts & les éleve à la perfection. C'eſt lui qui multiplie les productions de la peinture, de la ſculpture & de la muſique. Les choſes les plus louables en elles-mêmes doivent avoir leurs bornes ; & une nation ſeroit juſtement mépriſée, qui, pour augmenter le nombre des peintres & des muſiciens, ſe laiſſeroit manquer de laboureurs & de ſoldats. Mais lorſque les armées ſont completes, & la terre cultivée, à quoi employer le loiſir du reſte des citoyens ? Je ne vois pas pourquoi ils ne pourroient pas ſe donner des tableaux, des ſtatues & des ſpectacles.

Vouloir rappeller les grands Etats aux petites vertus des petites Républiques, c'eſt vouloir contraindre un homme fort & robuſte à bégayer dans un berceau ; c'étoit la folie de

de Caton : avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans sa famille, il déclama toute sa vie, combattit, & mourut enfin sans avoir rien fait d'utile pour sa Patrie. Les anciens Romains labouroient d'une main & combattoient de l'autre. C'étoient de grands hommes, je le crois, quoiqu'ils ne fissent que de petites choses : ils se consacroient tout entiers à leur Patrie, parce qu'elle étoit éternellement en danger. Dans ces premiers tems on ne savoit qu'exister ; la tempérance & le courage ne pouvoient être de vraies vertus, ce n'étoit que des qualités forcées : on étoit alors dans une impossibilité physique d'être voluptueux ; & qui vouloit être lâche, devoit se résoudre à être esclave. Les Etats s'accrurent : l'inégalité des biens s'introduisit nécessairement : un Proconsul d'Asie pouvoit-il être aussi pauvre que ces Consuls anciens, demi-bourgeois & demi-paysans, qui ravageoient un jour les champs des Fidénates, & revenoient le lendemain cultiver les leurs ? Les circonstances seules ont fait ces différences : la pauvreté ni la richesse ne font point la vertu ; elle est uniquement dans le bon ou le mauvais usage des biens ou des maux que nous avons reçus de la nature & de la fortune.

Après avoir justifié les Lettres sur l'article du luxe, il me reste à faire voir que la politesse qu'elles ont introduite dans nos mœurs, est un des plus utiles présens qu'elles pussent faire aux hommes. Supposons que la politesse n'est qu'un masque trompeur qui voile tous les vices, c'est présenter l'exception au lieu de la regle, & l'abus de la chose à la place de la chose même.

Mais que deviendront ces accusations, si la politesse n'est en effet que l'expression d'une ame douce & bienfaisante? L'habitude d'une si louable imitation seroit seule capable de nous élever jusqu'à la vertu même; tel est le mépris de la coutume. Nous devenons enfin ce que nous feignons d'être. Il entre dans la politesse des mœurs, plus de philosophie qu'on ne pense; elle respecte le nom & la qualité d'homme; elle seule conserve entr'eux une sorte d'égalité fictive; foible, mais précieux reste de leur ancien droit naturel. Entre égaux, elle devient la médiatrice de leur amour-propre; elle est le sacrifice perpétuel de l'humeur & de l'esprit de singularité.

Dira-t-on que tout un peuple qui exerce habituellement ces démonstrations de douceur, de bienveillance, n'est composé que de perfides & de dupes? Croira-t-on que tous soient en même tems & trompeurs & trompés?

Nos cœurs ne sont point assez parfaits pour se montrer sans voile: la politesse est un vernis qui adoucit les teintes tranchantes des caracteres; elle rapproche les hommes, & les engage à s'aimer par les ressemblances générales qu'elle répand sur eux: sans elle, la société n'offriroit que des disparates & des chocs; on se haïroit par les petites choses; & avec cette disposition, il seroit difficile de s'aimer même pour les plus grandes qualités. On a plus souvent besoin de complaisance que de services; l'ami le plus généreux m'obligera peut-être tout au plus une fois dans sa vie. Mais une société douce & polie embellit tous les momens du jour. Enfin la politesse place les vertus; elle seule leur enseigne ces combinaisons fines, qui les subordonnent les unes aux

autres dans d'admirables proportions, ainſi que ce juſte milieu, au-deçà & au-delà duquel elles perdent infiniment de leur prix.

On ne ſe contente pas d'attaquer les Sciences dans les effets qu'on leur attribue ; on les empoiſonne juſques dans leur ſource ; on nous peint la curioſité comme un penchant funeſte ; on charge ſon portrait des couleurs les plus odieuſes. J'avouerai que l'allégorie de Pandore peut avoir un bon côté dans le ſyſtême moral ; mais il n'en eſt pas moins vrai que nous devons à nos connoiſſances, & par conſéquent à notre curioſité, tous les biens dont nous jouiſſons. Sans elle, réduits à la condition des brutes, notre vie ſe paſſeroit à ramper ſur la petite portion de terrain deſtiné à nous nourrir & à nous engloutir un jour. L'état d'ignorance eſt un état de crainte & de beſoin, tout eſt danger alors pour notre fragilité : la mort gronde ſur nos têtes, elle eſt cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds. Lorſqu'on craint tout, & qu'on a beſoin de tout, quelle diſpoſition plus raiſonnable que celle de vouloir tout connoître ?

Telle eſt la noble diſtinction d'un être penſant : ſeroit-ce donc en vain que nous aurions été doués ſeuls de cette faculté divine ? C'eſt s'en rendre digne que d'en uſer.

Les premiers hommes ſe contenterent de cultiver la terre, pour en tirer le bled : enſuite on creuſa dans ſes entrailles, on en arracha les métaux. Les mêmes progrès ſe ſont faits dans les Sciences : on ne s'eſt pas contenté des découvertes les plus néceſſaires : on s'eſt attaché avec ardeur à celles qui ne paroiſſoient que difficiles & glorieuſes. Quel étoit

le point où l'on auroit dû s'arrêter ? Ce que nous appellons génie, n'eſt autre choſe qu'une raiſon ſublime & courageuſe: il n'appartient qu'à lui ſeul de ſe juger.

Ces globes lumineux placés loin de nous à des diſtances ſi énormes, ſont nos guides dans la navigation, & l'étude de leurs ſituations reſpectives, qu'on n'a peut-être regardées d'abord que comme l'objet de la curioſité la plus vaine, eſt devenue une des ſciences la plus utile. La propriété ſinguliere de l'aimant, qui n'étoit pour nos peres qu'une énigme frivole de la nature, nous a conduits comme par la main à travers l'immenſité des mers.

Deux verres placés & taillés d'une certaine maniere, nous ont montré une nouvelle ſcene de merveilles, que nos yeux ne ſoupçonnoient pas.

Les expériences du tube électriſé ſembloient n'être qu'un jeu : peut-être leur devra-t-on un jour la connoiſſance du regne univerſel de la nature.

Après la découverte de ces rapports ſi imprévus, ſi majeſtueux, entre les plus petites & les plus grandes choſes, quelles connoiſſances oſerions-nous dédaigner ? En ſavons-nous aſſez pour mépriſer ce que nous ne ſavons pas ? Bien loin d'étouffer la curioſité, ne ſemble-t-il pas, au contraire, que l'Etre ſuprême ait voulu la réveiller par des découvertes ſingulieres, qu'aucune analogie n'avoit annoncées ?

Mais de combien d'erreurs eſt aſſiégée l'étude de la vérité ? Quelle audace, nous dit-on, ou plutôt quelle témérité de s'engager dans des routes trompeuſes, où tant d'autres ſe ſont égarés ? Sur ces principes, il n'y aura plus rien que

nous oſions entreprendre ; la crainte éternelle des maux nous privera de tous les biens où nous aurions pu aſpirer, puiſqu'il n'en eſt point ſans mélange. La véritable ſageſſe, au contraire, conſiſte ſeulement à les épurer, autant que notre condition le permet.

Tous les reproches, que l'on fait à la Philoſophie, attaquent l'eſprit humain, ou plutôt l'Auteur de la nature, qui nous a faits tels que nous ſommes. Les Philoſophes étoient des hommes ; ils ſe ſont trompés. Doit-on s'en étonner ? Plaignons-les, profitons de leurs fautes, & corrigeons-nous ; ſongeons que c'eſt à leurs erreurs multipliées que nous devons la poſſeſſion des vérités dont nous jouiſſons. Il falloit épuiſer les combinaiſons de tous ces divers ſyſtêmes, la plupart ſi répréhenſibles & ſi outrés, pour parvenir à quelque choſe de raiſonnable. Mille routes conduiſent à l'erreur ; une ſeule mene à la vérité. Faut-il être ſurpris qu'on ſe ſoit mépris ſi ſouvent ſur celle-ci, & qu'elle ait été découverte ſi tard ?

L'eſprit humain étoit trop borné pour embraſſer d'abord la totalité des choſes. Chacun de ces Philoſophes ne voyoit qu'une face : ceux-là raſſembloient les motifs de douter : ceux-ci réduiſoient tout en dogmes : chacun d'eux avoit ſon principe favori, ſon objet dominant auquel il rapportoit toutes ſes idées. Les uns faiſoient entrer la vertu dans la compoſition du bonheur, qui étoit la fin de leurs recherches ; les autres ſe propoſoient la vertu même, comme leur unique objet, & ſe flattoient d'y rencontrer le bonheur. Il y en avoit qui regardoient la ſolitude & la pauvreté, comme l'aſyle des mœurs : d'autres uſoient des richeſſes comme d'un inſtrument

de leur félicité & de celle d'autrui : quelques-uns fréquentoient les Cours & les aſſemblées publiques pour rendre leur ſageſſe utile aux rois & aux peuples. Un ſeul homme n'eſt pas tous : un ſeul eſprit, un ſeul ſyſtême n'enferme pas toute la ſcience, c'eſt par la comparaiſon des extrêmes, que l'on ſaiſit enfin le juſte milieu ; c'eſt par le combat des erreurs qui s'entre-détruiſent, que la vérité triomphe : ces diverſes parties ſe modifient, s'élevent & ſe perfectionnent mutuellement ; elles ſe rapprochent enfin, pour former la chaîne des vérités ; les nuages ſe diſſipent, & la lumiere de l'évidence ſe leve.

Je ne diſſimulerai cependant pas que les Sciences ont rarement atteint l'objet qu'elles s'étoient propoſé. La métaphyſique vouloit connoître la nature des eſprits, & non moins utile, peut-être, elle n'a fait que nous développer leurs opérations : le phyſicien a entrepris l'hiſtoire de la nature, & n'a imaginé que des romans ; mais en pourſuivant un objet chimérique, combien n'a-t-il pas fait de découvertes admirables ? La chymie n'a pu nous donner de l'or ; & ſa folie nous a valu d'autres miracles dans ſes analyſes & ſes mélanges. Les Sciences ſont donc utiles juſques dans leurs écarts & leurs déréglemens ; il n'y a que l'ignorance qui n'eſt jamais bonne à rien. Peut-être ont-elles trop élevé leurs prétentions. Les anciens à cet égard paroiſſoient plus ſages que nous : nous avons la manie de vouloir procéder toujours par démonſtrations ; il n'y a ſi petit profeſſeur qui n'ait ſes argumens & ſes dogmes, & par conſéquent ſes erreurs & ſes abſurdités. Cicéron & Platon traitoient la Philoſophie en dialogues :

chacun des interlocuteurs faifoit valoir fon opinion ; on difputoit, on cherchoit, & on ne fe piquoit point de prononcer. Nous n'avons peut-être que trop écrit fur l'évidence ; elle eft plus propre à être fentie qu'à être définie : mais nous avons prefque perdu l'art de comparer les probabilités & les vraifemblances, & de calculer le degré de confentement qu'on leur doit. Qu'il y a peu de chofes démontrées ! & combien n'y en a-t-il pas, qui ne font que probables ! Ce feroit rendre un grand fervice aux hommes que de donner une méthode pour l'opinion.

L'efprit de fyftême qui s'eft long-tems attaché à des objets où il ne pouvoit prefque que nous égarer devroit régler l'acquifition, l'enchaînement & le progrès de nos idées : nous avons befoin d'un ordre entre les diverfes fciences, pour nous conduire des plus fimples aux plus compofées, & parvenir ainfi à conftruire une efpece d'obfervatoire fpirituel, d'où nous puiffions contempler toutes nos connoiffances ; ce qui eft le plus haut degré de l'efprit.

La plupart des fciences ont été faites au hafard ; chaque Auteur a fuivi l'idée qui le dominoit, fouvent fans favoir où elle devoit le conduire : un jour viendra où tous les livres feront extraits & refondus, conformément à un certain fyftême qu'on fe fera formé ; alors les efprits ne feront plus de pas inutiles, hors de la route & fouvent en arriere. Mais quel eft le génie en état d'embraffer toutes les connoiffances humaines, de choifir le meilleur ordre pour les préfenter à l'efprit ? Sommes-nous affez avancés pour cela ? Il eft du moins glorieux de le tenter : la nouvelle Encyclopédie doit former une époque mémorable dans l'hiftoire des Lettres.

Le temple des Sciences eſt un édifice immenſe, qui ne peut s'achever que dans la durée des ſiecles. Le travail de chaque homme eſt peu de choſe dans un ouvrage ſi vaſte; mais le travail de chaque homme y eſt néceſſaire. Le ruiſſeau qui porte ſes eaux à la mer, doit-il s'arrêter dans ſa courſe, en conſidérant la petiteſſe de ſon tribut? Quels éloges ne doit-on pas à ces hommes généreux, qui ont percé & écrit pour la poſtérité? Ne bornons point nos idées à notre vie propre; étendons-les ſur la vie totale du genre-humain; méritons d'y participer, & que l'inſtant rapide où nous aurons vécu, ſoit digne d'être marqué dans ſon hiſtoire.

Pour bien juger de l'élévation d'un Philoſophe, ou d'un homme de Lettres, au-deſſus du commun des hommes, il ne faut que conſidérer le ſort de leurs penſées: celles de l'un, utiles à la ſociété générale, ſont immortelles, & conſacrées à l'admiration de tous les ſiecles; tandis que les autres voient diſparoître toutes leurs idées avec le jour, la circonſtance, le moment qui les a vu naître: chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, ſans qu'il en reſte la moindre trace.

Je ne parlerai point de l'aſtrologie judiciaire, de la cabale, & de toutes les ſciences qu'on appelloit occultes: elles n'ont ſervi qu'à prouver que la curioſité eſt un penchant invincible; & quand les vraies Sciences n'auroient fait que nous délivrer de celles qui en uſurpoient ſi honteuſement le nom, nous leur devrions déjà beaucoup.

On nous oppoſe un jugement de Socrate, qui porta non ſur les ſavans, mais ſur les ſophiſtes; non ſur les Sciences, mais

mais ſur l'abus qu'on en peut faire : Socrate étoit chef d'une ſecte qui enſeignoit à douter, & il cenſuroit, avec juſtice, l'orgueil de ceux qui prétendoient tout ſavoir. La vraie ſcience eſt bien éloignée de cette affectation. Socrate eſt ici témoin contre lui-même ; le plus ſavant des Grecs ne rougiſſoit point de ſon ignorance. Les Sciences n'ont donc pas leurs ſources dans nos vices ; elles ne ſont donc pas toutes nées de l'orgueil humain ; déclamation vaine, qui ne peut faire illuſion qu'à des eſprits prévenus.

On demande, par exemple, ce que deviendroit l'hiſtoire, s'il n'y avoit ni guerriers, ni tyrans, ni conſpirateurs ? Je réponds, qu'elle ſeroit l'hiſtoire des vertus des hommes. Je dirai plus ; ſi les hommes étoient tous vertueux, ils n'auroient plus beſoin, ni de juges, ni de magiſtrats, ni de ſoldats. A quoi s'occuperoient-ils ? Il ne leur reſteroit que les Sciences & les Arts. La contemplation des choſes naturelles, l'exercice de l'eſprit ſont donc la plus noble & la plus pure fonction de l'homme.

Dire que les Sciences ſont nées de l'oiſiveté, c'eſt abuſer viſiblement des termes. Elles naiſſent du loiſir, il eſt vrai ; mais elles garantiſſent de l'oiſiveté. Le citoyen que ſes beſoins attachent à la charrue, n'eſt pas plus occupé que le géometre ou l'anatomiſte ; j'avoue que ſon travail eſt de premiere néceſſité : mais ſous prétexte que le pain eſt néceſſaire, faut-il que tout le monde ſe mette à labourer la terre ? & parce qu'il eſt plus néceſſaire que les loix, le laboureur ſera-t-il élevé au-deſſus du magiſtrat ou du miniſtre ? Il n'y a point d'abſurdités où de pareils principes ne puſſent nous conduire.

Il ſemble, nous dit-on, qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de Philoſophes. Je demanderai à mon tour, ſi l'on craint que les profeſſions lucratives ne manquent de ſujets pour les exercer. C'eſt bien mal connoître l'empire de la cupidité ; tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles ; & quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre, quel courage ne faut-il pas, pour oſer n'être qu'un Deſcartes, un Newton, un Locke ?

Sur quel fondement peut-on reprocher aux Sciences d'être nuiſibles aux qualités morales ? Quoi ! l'exercice du raiſonnement, qui nous a été donné pour guide ; les Sciences mathématiques, qui, en renfermant tant d'utilités relatives à nos beſoins préſens, tiennent l'eſprit ſi éloigné des idées inſpirées par les ſens & par la cupidité ; l'étude de l'antiquité, qui fait partie de l'expérience, la premiere ſcience de l'homme ; les obſervations de la nature, ſi néceſſaires à la conſervation de notre être, & qui nous élevent juſqu'à ſon Auteur : toutes ces connoiſſances contribueroient à détruire les mœurs ! Par quel prodige opéreroient-elles un effet ſi contraire aux objets qu'elles ſe propoſent ? Et on oſe traiter d'éducation inſenſée celle qui occupe la jeuneſſe de tout ce qu'il y a jamais eu de noble & d'utile dans l'eſprit des hommes ! Quoi, les miniſtres d'une religion pure & ſainte, à qui la jeuneſſe eſt ordinairement confiée parmi nous, lui laiſſeroient ignorer les devoirs de l'homme & du citoyen ! Suffit-il d'avancer une imputation ſi injuſte, pour la perſuader ? On prétend nous faire regretter l'éducation des Perſes ; cette éducation fondée ſur des principes barbares, qui donnoit un gouverneur pour

apprendre à ne rien craindre, un autre pour la tempérance, un autre enfin pour enseigner à ne point mentir ; comme si les vertus étoient divisées, & devoient former chacune un art séparé. La vertu est un être unique, indivisible : il s'agit de l'inspirer, non de l'enseigner ; d'en faire aimer la pratique, & non d'en démontrer la théorie.

On se livre ensuite à de nouvelles déclamations contre les Arts & les Sciences, sous prétexte que le luxe va rarement sans elles, & qu'elles ne vont jamais sans lui. Quand j'accorderois cette proposition, que pourroit-on en conclure ? La plupart des Sciences me paroissent d'abord parfaitement désintéressées dans cette prétendue objection : le Géometre, l'Astronome, le Physicien ne sont pas suspects assurément. A l'égard des Arts, s'ils ont en effet quelque rapport avec le luxe, c'est un côté louable de ce luxe même, contre lequel on déclame tant, sans le bien connoître. Quoique cette question doive être regardée comme étrangere à mon sujet, je ne puis m'empêcher de dire, que tant qu'on ne voudra raisonner sur cette matiere que par comparaison du passé au présent, on en tirera les plus mauvaises conséquences du monde. Lorsque les hommes marchoient tout nuds, celui qui s'avisa le premier de porter des sabots passa pour un voluptueux : de siecle en siecle, on n'a jamais cessé de crier à la corruption, sans comprendre ce qu'on vouloit dire ; le préjugé toujours vaincu, renaissoit fidellement à chaque nouveauté.

Le commerce & le luxe sont devenus les liens des nations. La terre avant eux n'étoit qu'un champ de bataille, la guerre

un brigandage, & les hommes des barbares, qui ne se croyoient nés que pour s'asservir, se piller, & se massacrer mutuellement. Tels étoient ces siecles anciens que l'on veut nous faire regretter.

La terre ne suffisoit ni à la nourriture, ni au travail de ses habitans; les sujets devenoient à charge à l'Etat; si-tôt qu'ils étoient désarmés, il falloit les ramener à la guerre pour se soulager d'un poids incommode. Ces émigrations effroyables des peuples du nord, la honte de l'humanité, qui détruisirent l'Empire Romain, & qui désolerent le neuvieme siecle, n'avoient d'autres sources que la misere d'un peuple oisif. Au défaut de l'égalité des biens, qui a été long-tems la chimere de la politique, & qui est impossible dans les grands Etats, le luxe seul peut nourrir & occuper les sujets. Ils ne deviennent pas moins utiles dans la paix que dans la guerre; leur industrie sert autant que leur courage. Le travail du pauvre est payé du superflu du riche. Tous les ordres des citoyens s'attachent au Gouvernement par les avantages qu'ils en retirent.

Tandis qu'un petit nombre d'hommes jouit avec modération de ce qu'on nomme luxe, & qu'un nombre infiniment plus petit en abuse, parce qu'il faut que les hommes abusent de tout; il fait l'espoir, l'émulation & la subsistance d'un million de citoyens, qui languiroient sans lui dans les horreurs de la mendicité. Tel est en France l'état de la Capitale. Parcourez les Provinces : les proportions y sont encore plus favorables. Vous y trouverez peu d'excès; le nécessaire commode assez rare, l'artisan, le laboureur, c'est-à-dire, le corps

de la nation, borné à la ſimple exiſtence: en ſorte qu'on peut regarder le luxe comme une humeur jettée ſur une très-petite partie du corps politique, qui fait la force & la ſanté du reſte.

Mais, nous dit-on, les Arts amolliſſent le courage : on cite quelques peuples lettrés qui ont été peu belliqueux, tels que l'ancienne Egypte, les Chinois, & les Italiens modernes. Quelle injuſtice d'en accuſer les Sciences! Il ſeroit trop long d'en rechercher ici les cauſes. Il ſuffira de citer, pour l'honneur des Lettres, l'exemple des Grecs & des Romains, de l'Eſpagne, de l'Angleterre & de la France, c'eſt-à-dire, des nations les plus guerrieres & les plus ſavantes.

Des barbares ont fait de grandes conquêtes; c'eſt qu'ils étoient très-injuſtes; ils ont vaincu quelquefois des peuples policés. J'en conclurai, ſi l'on veut, qu'un peuple n'eſt pas invincible pour être ſavant. A toutes ces révolutions, j'oppoſerai ſeulement la plus vaſte & la plus facile conquête qui ait jamais été faite; c'eſt celle de l'Amérique que les Arts & les Sciences de l'Europe ont ſubjuguée avec une poignée de ſoldats; preuve ſans réplique de la différence qu'elles peuvent mettre entre les hommes.

J'ajouterai, que c'eſt enfin une barbarie paſſée de mode, de ſuppoſer que les hommes ne ſont nés que pour ſe détruire. Les talens & les vertus militaires méritent ſans doute un rang diſtingué dans l'ordre de la néceſſité : mais la philoſophie a épuré nos idées ſur la gloire : l'ambition des Rois n'eſt à ſes yeux que le plus monſtrueux des crimes : graces aux vertus du Prince qui nous gouverne, nous oſons célébrer la modération & l'humanité.

Que quelques nations au ſein de l'ignorance ayent eu des idées de la gloire & de la vertu, ce ſont des exceptions ſi ſingulieres, qu'elles ne peuvent former aucun préjugé contre les ſciences : pour nous en convaincre, jettons les yeux ſur l'immenſe continent de l'Afrique, où nul mortel n'eſt aſſez hardi pour pénétrer, ou aſſez heureux pour l'avoir tenté impunément. Un bras de mer ſépare à peine les contrées ſavantes & heureuſes de l'Europe, de ces régions funeſtes, où l'homme eſt ennemi né de l'homme, où les Souverains ne ſont que les aſſaſſins privilégiés d'un peuple eſclave. D'où naiſſent ces différences ſi prodigieuſes entre des climats ſi voiſins, où ſont ces beaux rivages que l'on nous peint parés par les mains de la nature ? L'Amérique ne nous offre pas des ſpectacles moins honteux pour l'eſpece humaine. Pour un peuple vertueux dans l'ignorance, on en comptera cent barbares ou ſauvages. Par-tout je vois l'ignorance enfanter l'erreur, les préjugés, les violences, les paſſions & les crimes. La terre abandonnée ſans culture n'eſt point oiſive ; elle produit des épines & des poiſons, elle nourrit des monſtres.

J'admire les Brutus, les Décius, les Lucrece, les Virginius, les Scévola ; mais j'admirerai plus encore un Etat puiſſant & bien gouverné, où les citoyens ne ſeront point condamnés à des vertus ſi cruelles.

Cincinnatus vainqueur retournoit à ſa charrue : dans un ſiecle plus heureux, Scipion triomphant revenoit goûter avec Lélius & Térence les charmes de la philoſophie & des lettres, & ceux de l'amitié plus précieux encore. Nous célébrons Fabricius, qui avec ſes raves cuites ſous la cendre, mépriſe

l'or de Pyrrhus : mais Titus, dans la ſomptuoſité de ſes palais, meſurant ſon bonheur ſur celui qu'il procure au monde par ſes bienfaits & par ſes loix, devient le héros de mon cœur. Au lieu de cet antique héroïſme ſuperſtitieux, ruſtique ou barbare, que j'admirois en frémiſſant; j'adore une vertu éclairée, heureuſe & bienfaiſante; l'idée de mon exiſtence s'embellit: j'apprends à honorer & à chérir l'humanité.

Qui pourroit être aſſez aveugle, ou aſſez injuſte, pour n'être pas frappé de ces différences? Le plus beau ſpectacle de la nature, c'eſt l'union de la vertu & du bonheur; les Sciences & les Arts peuvent ſeuls élever la raiſon à cet accord ſublime. C'eſt de leur ſecours qu'elle emprunte des forces pour vaincre les paſſions, des lumieres pour diſſiper leurs preſtiges, de l'élévation pour apprécier leurs petiteſſes, des attraits enfin & des dédommagemens pour ſe diſtraire de leurs ſéductions.

On a dit que le crime n'étoit qu'un faux jugement (*). Les Sciences, dont le premier objet eſt l'exercice & la perfection du raiſonnement, ſont donc les guides les plus aſſurés des mœurs. L'innocence ſans principes & ſans lumieres, n'eſt qu'une qualité de tempérament, auſſi fragile que lui. La ſageſſe éclairée connoît ſes ennemis & ſes forces. Au moyen de ſon point de vue fixe, elle purifie les biens matériels, & en extrait le bonheur: elle fait tour-à-tour s'abſtenir & jouir dans les bornes qu'elle s'eſt preſcrites.

Il n'eſt pas plus difficile de faire voir l'utilité des Arts pour

(*) *Conſidérations ſur les mœurs.*

la perfection des mœurs. On comptera les abus que les passions en ont fait quelquefois ; mais qui pourra compter les biens qu'ils ont produits ?

Otez les Arts du monde : que reste - t - il ? les exercices du corps & les passions. L'esprit n'est plus qu'un agent matériel, ou l'instrument du vice. On ne se délivre de ses passions que par des goûts : les Arts sont nécessaires à une nation heureuse : s'ils sont l'occasion de quelques désordres, n'en accusons que l'imperfection même de notre nature : de quoi n'abuse - t - elle pas ? Ils ont donné l'être aux plaisirs de l'ame, les seuls qui soient dignes de nous : nous devons à leurs séductions utiles l'amour de la vérité & des vertus, que la plupart des hommes auroient haïes & redoutées, si elles n'eussent été parées de leurs mains.

C'est à tort qu'on affecte de regarder leurs productions comme frivoles. La sculpture, la peinture flattent la tendresse, consolent les regrets, immortalisent les vertus & les talens ; elles sont des sources vivantes de l'émulation ; César versoit des larmes en contemplant la statue d'Alexandre.

L'harmonie a sur nous des droits naturels, que nous voudrions en vain méconnoître ; la Fable a dit, qu'elle arrêtoit le cours des flots. Elle fait plus ; elle suspend la pensée : elle calme nos agitations, & nos troubles les plus cruels : elle anime la valeur, & préside aux plaisirs.

Ne semble - t - il pas que la divine Poésie ait dérobé le feu du Ciel pour animer toute la nature ? Quelle ame peut être inaccessible à sa touchante magie ? Elle adoucit le maintien sévere de la vérité, elle fait sourire la sagesse ; les chefs-d'œuvre

vre du théâtre doivent être conſidérés comme de ſavantes expériences du cœur humain.

C'eſt aux Arts enfin que nous devons le beau choix des idées, les graces de l'eſprit & l'enjouement ingénieux qui font les charmes de la ſociété; ils ont doré les liens qui nous uniſſent, orné la ſcene du monde, & multiplié les bienfaits de la Nature.



ARRÊT
DE LA COUR
DE PARLEMENT,

Qui condamne un Imprimé ayant pour titre, Emile, ou de l'Education, par J. J. Rouſſeau, *imprimé à la Haye.....* M. DCC. LXII. *à être lacéré & brûlé par l'Exécuteur de la Haute-Juſtice.*

EXTRAIT DES REGISTRES DU PARLEMENT.

Du 9 Juin 1762.



CE jour, les gens du Roi ſont entrés, & Me. Omer-Joly de Fleury, Avocat dudit Seigneur Roi, portant la parole, ont dit:

Qu'ils déféroient à la Cour un Imprimé en quatre volumes *in-octavo*, intitulé: *Emile, ou de l'Education, par J. J. Rouſſeau, Citoyen de Geneve*, dit imprimé *à la Haye en M. DCC. LXII.*

Que cet ouvrage ne paroît compoſé que dans la vue de ramener tout à la religion naturelle, & que l'Auteur s'occupe dans le plan de l'éducation qu'il prétend donner à ſon Eleve, à développer ce ſyſtême criminel.

Qu'il ne prétend inſtruire cet Eleve que d'après la nature qui eſt ſon unique guide, pour former en lui l'homme moral;

qu'il regarde toutes les religions comme également bonnes & comme pouvant toutes avoir leurs raiſons dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelqu'autre cauſe locale, qui rend l'une préférable à l'autre, ſelon les tems & les lieux.

Qu'il borne l'homme aux connoiſſances que l'inſtinct porte à chercher, flatte les paſſions comme les principaux inſtrumens de notre conſervation, avance qu'on peut être ſauvé ſans croire en Dieu, parce qu'il admet une ignorance invincible de la Divinité qui peut excuſer l'homme; que ſelon ſes principes, la ſeule raiſon eſt juge dans le choix d'une religion, laiſſant à ſa diſpoſition la nature du culte que l'homme doit rendre à l'Etre ſuprême que cet Auteur croit honorer, en parlant avec impiété du culte extérieur qu'il a établi dans la religion, ou que l'Egliſe a preſcrit ſous la direction de l'Eſprit Saint qui la gouverne.

Que conſéquemment à ce ſyſtême, de n'admettre que la religion naturelle, quelle qu'elle ſoit chez les différens peuples, il oſe eſſayer de détruire la vérité de l'Ecriture Sainte & des Prophéties, la certitude des miracles énoncés dans les Livres Saints, l'infaillibilité de la révélation, l'autorité de l'Egliſe; & que ramenant tout à cette religion naturelle, dans laquelle il n'admet qu'un culte & des loix arbitraires, il entreprend de juſtifier non-ſeulement toutes les religions, prétendant qu'on s'y ſauve indiſtinctement, mais même l'infidélité & la réſiſtance de tout homme à qui l'on voudroit prouver la divinité de Jéſus-Chriſt & l'exiſtence de la religion chrétienne, qui ſeule a Dieu pour auteur, & à l'égard de laquelle il porte le

blaſphême juſques à la donner pour ridicule, pour contradictoire, & à inſpirer une indifférence ſacrilege pour ſes myſteres & pour ſes dogmes qu'il voudroit pouvoir anéantir.

Que tels ſont les principes impies & déteſtables que ſe propoſe d'établir dans ſon ouvrage cet Ecrivain qui ſoumet la religion à l'examen de la raiſon, qui n'établit qu'une foi purement humaine, & qui n'admet de vérités & de dogmes en matiere de religion, qu'autant qu'il plaît à l'eſprit livré à ſes propres lumieres, ou plutôt à ſes égaremens, de les recevoir ou de les rejetter.

Qu'à ces impiétés il ajoute des détails indécens, des explications qui bleſſent la bienſéance & la pudeur, des propoſitions qui tendent à donner un caractere faux & odieux à l'autorité ſouveraine, à détruire le principe de l'obéiſſance qui lui eſt due, & affoiblir le reſpect & l'amour des peuples pour leurs Rois.

Qu'ils croyent que ces traits ſuffiſent pour donner à la Cour une idée de l'ouvrage qu'ils lui dénoncent; que les maximes qui y ſont répandues forment par leur réunion un ſyſtême chimérique, auſſi impraticable dans ſon exécution, qu'abſurde & condamnable dans ſon projet. Que ſeroient d'ailleurs des ſujets élevés dans de pareilles maximes, ſinon des hommes préoccupés du ſcepticiſme & de la tolérance, abandonnés à leurs paſſions, livrés aux plaiſirs des ſens, concentrés en eux-mêmes par l'amour-propre, qui ne connoîtroient d'autre voix que celle de la nature, & qui au noble deſir de la ſolide gloire, ſubſtitueroient la pernicieuſe manie de la ſingularité? Quelles regles pour les mœurs! Quels hommes pour la reli-

gion & pour l'Etat, que des enfans élevés dans des principes qui font également horreur au chrétien & au citoyen!

Que l'Auteur de ce livre n'ayant point craint de fe nommer lui-même, ne fauroit être trop promptement pourfuivi; qu'il eft important, puifqu'il s'eft fait connoître, que la juftice fe mette à portée de faire un exemple, tant fur l'Auteur que fur ceux qu'on pourra découvrir avoir concouru, foit à l'impreffion, foit à la diftribution d'un pareil ouvrage, digne comme eux de toute fa févérité.

Que c'eft l'objet des conclufions par écrit qu'ils laiffent à la Cour avec un exemplaire du livre; & fe font les Gens du Roi retités.

Eux retirés:

Vu le livre en quatre tomes *in*-8°. intitulé: *Emile, ou de l'Education, par J. J. Rouffeau, Citoyen de Geneve.* Sanabilibus ægrotamus malis; ipfaque nos in rectum natura genitos, fi emendari velimus, juvat. Senec. de Irâ, Lib. XI. cap. XIII. tom. 1, 2, 3 & 4. *A la Haye, chez Jean Néaulme, Libraire, avec Privilege de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & Weftfrife.* Conclufions du Procureur-Général du Roi; ouï le rapport de M^e^. Pierre-François Lenoir, Confeiller; la matiere mife en delibération:

La Cour ordonne que ledit livre imprimé fera lacéré & brûlé en la Cour du Palais, au pied du grand efcalier d'icelui, par l'Exécuteur de la Haute-Juftice; enjoint à tous ceux qui en ont des Exemplaires de les apporter au Greffe de la Cour, pour y être fupprimés; fait très-expreffes inhibitions & défen-

ſes à tous Libraires d'imprimer, vendre & débiter ledit livre; & à tous colporteurs, diſtributeurs ou autres de le colporter ou diſtribuer, à peine d'être pourſuivis extraordinairement, & punis ſuivant la rigueur des ordonnances. Ordonne qu'à la Requête du Procureur-Général du Roi, il ſera informé par-devant le Conſeiller-Rapporteur, pour les témoins qui ſe trouveront à Paris, & par-devant les Lieutenants-Criminels des Bailliages & Sénéchauſſées du Reſſort, pour les témoins qui ſeroient hors de ladite ville, contre les Auteurs, Imprimeurs ou Diſtributeurs dudit livre; pour, les informations faites, rapportées & communiquées au Procureur-Général du Roi, être par lui requis & par la Cour ordonné ce qu'il appartiendra; & cependant ordonne que le nommé J. J. Rouſſeau, dénommé au frontiſpice dudit livre, ſera pris & appréhendé au corps, & amené ès priſons de la Conciergerie du Palais, pour être ouï & interrogé par-devant ledit Conſeiller-Rapporteur, ſur les faits dudit livre, & répondre aux concluſions que le Procureur-Général entend prendre contre lui; & où ledit J. J. Rouſſeau ne pourroit être pris & appréhendé, après perquiſition faite de ſa perſonne, aſſigné à quinzaine, ſes biens ſaiſis & annotés, & à iceux Commiſſaires établis, juſqu'à ce qu'il ait obéi ſuivant l'Ordonnance; & à cet effet ordonne qu'un exemplaire dudit livre ſera dépoſé au Greffe de la Cour, pour ſervir à l'inſtruction du Procès. Ordonne en outre que le préſent Arrêt ſera imprimé, publié & affiché par-tout où beſoin ſera. Fait en Parlement, le 9 Juin mil ſept cent ſoixante-deux.

Signé, DUFRANC.

Et le Vendredi 11 Juin 1762, ledit Ecrit mentionné ci-dessus a été lacéré & brûlé au pied du grand Escalier du Palais, par l'Exécuteur de la Haute-Justice, en présence de moi Etienne Dagobert Ysabeau, l'un des trois principaux Commis pour la Grand'Chambre, assisté de deux Huissiers de la Cour.

Signé, YSABEAU.

A PARIS, chez P. G. SIMON, Imprimeur du Parlement, rue de la Harpe, à l'Hercule. 1762.

MANDEMENT

DE MONSEIGNEUR

L'ARCHEVÊQUE

DE PARIS,

Portant condamnation d'un Livre qui a pour titre : EMILE, ou de l'Education, par J. J. Rousseau, Citoyen de Geneve.

A Amsterdam, chez Jean Néaulme, Libraire, 1762.



CHRISTOPHE DE BEAUMONT, par la Miséricorde Divine, & par la grace du Saint Siege Apostolique, Archevêque de Paris, Duc de Saint Cloud, Pair de France, Commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit, Proviseur de Sorbonne, &c. A tous les Fideles de notre Diocese : SALUT ET BÉNÉDICTION.

I. SAINT PAUL a prédit, MES TRÈS-CHERS FRERES, qu'il viendroit *des jours périlleux où il y auroit des gens amateurs d'eux-mêmes, fiers, superbes, blasphémateurs, impies, calomniateurs, enflés d'orgueil, amateurs des voluptés plutôt que de Dieu : des hommes d'un esprit corrompu & pervertis dans la Foi* (*a*). Et dans quels tems malheureux cette prédiction s'est-elle accomplie plus à la lettre que dans les nôtres! L'incrédulité,

(*a*) In novissimis diebus instabunt tempora periculosa; erunt homines seipsos amantes... elati, superbi, blasphemi... scelesti... criminatores... tumidi & voluptatum amatores magis quam Dei.. homines corrupti mente & reprobi circa fidem. 2. *Tim. C.* 3. *v.* 1. 4. 8.

crédulité, enhardie par toutes les paſſions, ſe préſente ſous toutes les formes, afin de ſe proportionner, en quelque ſorte, à tous les âges, à tous les caracteres, à tous les états. Tantôt, pour s'inſinuer dans des eſprits qu'elle trouve déjà *enſorcelés par la bagatelle* (*b*), elle emprunte un ſtyle léger, agréable & frivole : de-là tant de romans également obſcenes & impies, dont le but eſt d'amuſer l'imagination, pour ſéduire l'eſprit & corrompre le cœur. Tantôt, affectant un air de profondeur & de ſublimité dans ſes vues, elle feint de remonter aux premiers principes de nos connoiſſances, & prétend s'en autoriſer, pour ſecouer un joug qui, ſelon elle, déshonore l'humanité, la Divinité même. Tantôt elle déclame en furieuſe contre le zele de la Religion, & prêche la tolérance univerſelle avec emportement. Tantôt enfin, réuniſſant tous ces divers langages, elle mêle le ſérieux à l'enjouement, des maximes pures à des obſcénités, de grandes vérités à de grandes erreurs, la foi au blaſphême ; elle entreprend, en un mot, d'accorder la lumiere avec les ténebres, Jéſus-Chriſt avec Bélial. Et tel eſt ſpécialement, M. T. C. F. l'objet qu'on paroît s'être propoſé dans un ouvrage récent, qui a pour titre: EMILE ou DE L'EDUCATION. Du ſein de l'erreur il s'eſt élevé un homme plein du langage de la philoſophie, ſans être véritablement philoſophe: eſprit doué d'une multitude de connoiſſances qui ne l'ont pas éclairé, & qui ont répandu des ténebres dans les autres eſprits : caractere livré aux paradoxes d'opinions & de conduite ; alliant la ſimplicité des mœurs avec

(*b*) Faſcinatio nugacitatis obſcurat bona. *Sap. C.* 4. *v.* 12.

le faſte des penſées ; le zele des maximes antiques avec la fureur d'établir des nouveautés, l'obſcurité de la retraite avec le deſir d'être connu de tout le monde ; on l'a vu invectiver contre les ſciences qu'il cultivoit ; préconiſer l'excellence de l'Evangile, dont il détruiſoit les dogmes ; peindre la beauté des vertus qu'il éteignoit dans l'ame de ſes Lecteurs. Il s'eſt fait le précepteur du genre-humain pour le tromper, le moniteur public pour égarer tout le monde, l'oracle du ſiecle pour achever de le perdre. Dans un ouvrage ſur l'inégalité des conditions, il avoit abaiſſé l'homme juſqu'au rang des bêtes ; dans une autre production plus récente, il avoit inſinué le poiſon de la volupté en paroiſſant le proſcrire : dans celui-ci, il s'empare des premiers momens de l'homme, afin d'établir l'empire de l'irréligion.

II. Quelle entrepriſe, M. T. C. F. ! L'éducation de la jeuneſſe eſt un des objets les plus importans de la ſollicitude & du zele des Paſteurs. Nous ſavons que, pour réformer le monde, autant que le permettent la foibleſſe & la corruption de notre nature, il ſuffiroit d'obſerver ſous la direction & l'impreſſion de la grace les premiers rayons de la raiſon humaine, de les ſaiſir avec ſoin & de les diriger vers la route qui conduit à la vérité. Par-là ces eſprits, encore exempts de préjugés, ſeroient pour toujours en garde contre l'erreur ; ces cœurs, encore exempts de grandes paſſions, prendroient les impreſſions de toutes les vertus. Mais à qui convient-il mieux qu'à nous & à nos coopérateurs dans le ſaint Miniſtere, de veiller ainſi ſur les premiers momens de la jeuneſſe chrétienne ; de lui diſtribuer le lait ſpirituel de la Religion, *afin qu'il croiſſe*

pour le salut (*c*); de préparer de bonne heure, par de salutaires leçons, des adorateurs sinceres au vrai Dieu, des sujets fidelles au Souverain, des hommes dignes d'être la ressource & l'ornement de la Patrie?

III. Or, M. T. C. F., l'Auteur d'EMILE propose un plan d'éducation qui, loin de s'accorder avec le Christianisme, n'est pas même propre à former des citoyens, ni des hommes. Sous le vain prétexte de rendre l'homme à lui-même, & de faire de son Eleve l'Eleve de la nature, il met en principe une assertion démentie, non-seulement par la Religion, mais encore par l'expérience de tous les peuples & de tous les tems. *Posons*, dit-il, *pour maxime incontestable*, *que les premiers mouvemens de la nature sont toujours droits: il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain.* A ce langage on ne reconnoît point la doctrine des saintes Ecritures & de l'Eglise, touchant la révolution qui s'est faite dans notre nature. On perd de vue le rayon de lumiere qui nous fait connoître le mystere de notre propre cœur. Oui, M. T. C. F., il se trouve en nous un mélange frappant de grandeur & de bassesse, d'ardeur pour la vérité & de goût pour l'erreur, d'inclination pour la vertu & de penchant pour le vice: étonnant contraste, qui, en déconcertant la Philosophie payenne, la laisse errer dans de vaines spéculations! contraste dont la révélation nous découvre la source dans la chûte déplorable de notre premier pere! L'homme se sent entraîné par une pente funeste, & comment se roidiroit-il contre elle, si son enfance

(*c*) Sicut modò geniti infantes, rationabile sine dolo lac concupiscite: ut in eo crescatis in salutem. 1. *Pet.* c. 2.

n'étoit dirigée par des maîtres pleins de vertu, de ſageſſe, de vigilance ; & ſi, durant tout le cours de ſa vie, il ne faiſoit lui-même, ſous la protection, & avec les graces de ſon Dieu, des efforts puiſſans & continuels ? Hélas! M. T. C. F., malgré les principes de l'éducation la plus ſaine & la plus vertueuſe, malgré les promeſſes les plus magnifiques de la religion, & les menaces les plus terribles, les écarts de la jeuneſſe ne ſont encore que trop fréquens, trop multipliés ; dans quelles erreurs, dans quels excès, abandonnée à elle-même, ne ſe précipiteroit-elle donc pas ? C'eſt un torrent qui ſe déborde malgré les digues puiſſantes qu'on lui avoit oppoſées : que ſeroit-ce donc ſi nul obſtacle ne ſuſpendoit ſes flots, & ne rompoit ſes efforts ?

IV. L'Auteur d'Emile, qui ne reconnoît aucune religion, indique néanmoins, ſans y penſer, la voie qui conduit infailliblement à la vraie religion. *Nous*, dit-il, *qui ne voulons rien donner à l'autorité ; nous, qui ne voulons rien enſeigner à notre* Emile, *qu'il ne pût comprendre de lui-même par tout pays, dans quelle religion l'éleverons-nous ? à quelle ſecte aggrégerons-nous l'Eleve de la nature ? Nous ne l'aggrégerons, ni à celle-ci, ni à celle-là ; nous le mettrons en état de choiſir celle où le meilleur uſage de la raiſon doit le conduire.* Plût à Dieu, M. T. C. F., que cet objet eût été bien rempli ! Si l'Auteur eût réellement *mis ſon Eleve en état de choiſir*, *entre toutes les religions*, *celle où le meilleur uſage de la raiſon doit conduire*, il l'eût immanquablement préparé aux leçons du chriſtianiſme. Car, M. T. C. F., la lumiere naturelle conduit à la lumiere évangélique ; & le culte chré-

tien eſt eſſentiellement *un culte raiſonnable* (*d*). En effet, *ſi le meilleur uſage de notre raiſon* ne devoit pas nous conduire à la révélation chrétienne, notre foi ſeroit vaine, nos eſpérances ſeroient chimériques. Mais comment ce *meilleur uſage* de la raiſon nous conduit-il au bien ineſtimable de la foi, & de-là au terme précieux du ſalut? C'eſt à la raiſon elle-même que nous en appellons. Dès qu'on reconnoît un Dieu, il ne s'agit plus que de ſavoir s'il a daigné parler aux hommes, autrement que par les impreſſions de la nature. Il faut donc examiner ſi les faits, qui conſtatent la révélation, ne ſont pas ſupérieurs à tous les efforts de la chicane la plus artificieuſe. Cent fois l'incrédulité a tâché de détruire ces faits, ou au moins d'en affoiblir les preuves; & cent fois ſa critique a été convaincue d'impuiſſance. Dieu, par la révélation, s'eſt rendu témoignage à lui-même, & ce témoignage eſt évidemment *très-digne de foi* (*e*). Que reſte-t-il donc à l'homme qui fait *le meilleur uſage de ſa raiſon*, ſinon d'acquieſcer à ce témoignage? C'eſt votre grace, ô mon Dieu! qui conſomme cette œuvre de lumiere; c'eſt elle qui détermine la volonté, qui forme l'ame chrétienne; mais le développement des preuves, & la force des motifs, ont préalablement occupé, épuré la raiſon; & c'eſt dans ce travail, auſſi noble qu'indiſpenſable, que conſiſte ce *meilleur uſage de la raiſon*, dont l'Auteur d'EMILE entreprend de parler ſans en avoir une notion fixe & véritable.

V. Pour trouver la jeuneſſe plus docile aux leçons qu'il lui

(*d*) Rationabile obſequium veſtrum. *Rom. C.* 12. *v.* 1.

(*e*) Teſtimonia tua credibilia facta ſunt nimis. *Pſal.* 92. *v.* 5.

prépare, cet Auteur veut qu'elle ſoit dénuée de tout principe de religion. Et voilà pourquoi, ſelon lui, *connoître le bien & le mal, ſentir la raiſon des devoirs de l'homme, n'eſt pas l'affaire d'un enfant... J'aimerois autant*, ajoute-t-il, *exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut, que du jugement à dix ans.*

VI. Sans doute, M. T. C. F., que le jugement humain a ſes progrès, & ne ſe forme que par degrés. Mais s'enſuit-il donc qu'à l'âge de dix ans un enfant ne connoiſſe point la différence du bien & du mal, qu'il confonde la ſageſſe avec la folie, la bonté avec la barbarie, la vertu avec le vice? Quoi! à cet âge il ne ſentira pas qu'obéir à ſon pere eſt un bien, que lui déſobéir eſt un mal. Le prétendre, M. T. C. F., c'eſt calomnier la nature humaine, en lui attribuant une ſtupidité qu'elle n'a point.

VII. « Tout enfant qui croit en Dieu, *dit encore cet Au-» teur*, eſt idolâtre ou antropomorphite ». Mais s'il eſt idolâtre, il croit donc pluſieurs Dieux; il attribue donc la nature divine à des ſimulacres inſenſibles? S'il n'eſt qu'antropomorphite, en reconnoiſſant le vrai Dieu, il lui donne un corps. Or, on ne peut ſuppoſer ni l'un ni l'autre dans un enfant qui a reçu une éducation chrétienne. Que ſi l'éducation a été vicieuſe à cet égard, il eſt ſouverainement injuſte d'imputer à la religion ce qui n'eſt que la faute de ceux qui l'enſeignent mal. Au ſurplus, l'âge de dix ans n'eſt point l'âge d'un Philoſophe: un enfant, quoique bien inſtruit, peut s'expliquer mal; mais en lui inculquant que la Divinité n'eſt rien de ce qui tombe, ou de ce qui peut tomber ſous les ſens; que c'eſt

une intelligence infinie, qui, douée d'une puiſſance ſuprême, exécute tout ce qui lui plaît, on lui donne de Dieu une notion aſſortie à la portée de ſon jugement. Il n'eſt pas douteux qu'un athée, par ſes ſophiſmes, viendra facilement à bout de troubler les idées de ce jeune croyant : mais toute l'adreſſe du ſophiſte ne fera certainement pas que cet enfant, lorſqu'il croit en Dieu, ſoit *idolâtre* ou *antropomorphite* ; c'eſt-à-dire, qu'il ne croye que l'exiſtence d'une chimere.

VIII. L'Auteur va plus loin, M. T. C. F., il n'*accorde pas même à un jeune homme de quinze ans, la capacité de croire en Dieu.* L'homme ne ſaura donc pas même à cet âge, s'il y a un Dieu, ou s'il n'y en a point : toute la nature aura beau annoncer la gloire de ſon Créateur, il n'entendra rien à ſon langage ! Il exiſtera, ſans ſavoir à quoi il doit ſon exiſtence ! Et ce ſera la ſaine raiſon elle-même qui le plongera dans ces ténebres ! C'eſt ainſi, M. T. C. F., que l'aveugle impiété voudroit pouvoir obſcurcir de ſes noires vapeurs, le flambeau que la religion préſente à tous les âges de la vie humaine. Saint Auguſtin raiſonnoit bien ſur d'autres principes, quand il diſoit, en parlant des premieres années de ſa jeuneſſe. « Je » tombai dès ce tems-là, Seigneur, entre les mains de quel- » ques-uns de ceux qui ont ſoin de vous invoquer ; & je » compris par ce qu'ils me diſoient de vous, & ſelon les » idées que j'étois capable de m'en former à cet âge-là, » que vous étiez quelque choſe de grand, & qu'encore que » vous fuſſiez inviſible, & hors de la portée de nos ſens, » vous pouviez nous exaucer & nous ſecourir. Auſſi com- » mençai-je dès mon enfance à vous prier, & vous regarder

» comme mon recours & mon appui; & à meſure que ma
» langue ſe dénouoit, j'employois ſes premiers mouvemens à
» vous invoquer ». (*Lib.* 1. *Confeſſ. Chap.* IX).

IX. Continuons, M. T. C. F., de relever les paradoxes étranges de l'Auteur d'Emile. Après avoir réduit les jeunes gens à une ignorance ſi profonde par rapport aux attributs & aux droits de la Divinité, leur accordera-t-il du moins l'avantage de ſe connoître eux-mêmes? Sauront-ils ſi leur ame eſt une ſubſtance abſolument diſtinguée de la matiere? ou ſe regarderont-ils comme des êtres purement matériels & ſoumis aux ſeules loix du mécaniſme? l'Auteur d'Emile doute qu'à dix-huit ans, il ſoit encore tems que ſon Eleve apprenne s'il a une ame: il penſe que, *s'il l'apprend plutôt, il court riſque de ne le ſavoir jamais*: ne veut-il pas du moins que la jeuneſſe ſoit ſuſceptible de la connoiſſance de ſes devoirs? Non. A l'en croire, *il n'y a que des objets phyſiques qui puiſſent intéreſſer les enfans, ſur-tout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité, & qu'on n'a pas corrompus d'avance par le poiſon de l'opinion.* Il veut, en conſéquence, que tous les ſoins de la premiere éducation ſoient appliqués à ce qu'il y a dans l'homme de matériel & de terreſtre: *exercez*, dit-il, *ſon corps, ſes organes, ſes ſens, ſes forces; mais tenez ſon ame oiſive, autant qu'il ſe pourra.* C'eſt que cette oiſiveté lui a paru néceſſaire pour diſpoſer l'ame aux erreurs qu'il ſe propoſoit de lui inculquer. Mais ne vouloir enſeigner la ſageſſe à l'homme que dans le tems où il ſera dominé par la fougue des paſſions naiſſantes, n'eſt-ce pas la lui préſenter dans le deſſein qu'il la rejette?

X. Qu'une

X. Qu'une ſemblable éducation, M. T. C. F., eſt oppoſée à celle que preſcrivent, de concert, la vraie religion & la ſaine raiſon ? Toutes deux veulent qu'un Maître ſage & vigilant épie en quelque ſorte dans ſon Eleve les premieres lueurs de l'intelligence, pour l'occuper des attraits de la vérité, les premiers mouvemens du cœur, pour le fixer par les charmes de la vertu. Combien en effet n'eſt-il pas plus avantageux de prévenir les obſtacles, que d'avoir à les ſurmonter ? Combien n'eſt-il pas à craindre que, ſi les impreſſions du vice précedent les leçons de la vertu, l'homme parvenu à un certain âge, ne manque de courage, ou de volonté pour réſiſter au vice ? Une heureuſe expérience ne prouve-t-elle pas tous les jours, qu'après les déréglemens d'une jeuneſſe imprudente & emportée, on revient enfin aux bons principes qu'on a reçus dans l'enfance ?

XI. Au reſte, M. T. C. F., ne ſoyons point ſurpris que l'Auteur d'EMILE remette à un tems ſi reculé la connoiſſance de l'exiſtence de Dieu : il ne la croit pas néceſſaire au ſalut. *Il eſt clair*, dit-il, par l'organe d'un perſonnage chimérique, *il eſt clair que tel homme parvenu juſqu'à la vieilleſſe, ſans croire en Dieu, ne ſera pas pour cela privé de ſa préſence dans l'autre, ſi ſon aveuglement n'a point été volontaire, & je dis qu'il ne l'eſt pas toujours.* Remarquez, M. T. C. F., qu'il ne s'agit point ici d'un homme qui ſeroit dépourvu de l'uſage de ſa raiſon, mais uniquement de celui dont la raiſon ne ſeroit point aidée de l'inſtruction. Or, une telle prétention eſt ſouverainement abſurde, ſur-tout dans le ſyſtême d'un Ecrivain qui ſoutient que la raiſon eſt abſo-

lument ſaine. Saint Paul aſſure, qu'entre les Philoſophes Païens, pluſieurs ſont parvenus, par les ſeules forces de la raiſon, à la connoiſſance du vrai Dieu. *Ce qui peut être connu de Dieu*, dit cet Apôtre, *leur a été manifeſté, Dieu le leur ayant fait connoître : la conſidération des choſes qui ont été faites dès la création du monde leur ayant rendu viſible ce qui eſt inviſible en Dieu, ſa puiſſance même éternelle, & ſa divinité, en ſorte qu'ils ſont ſans excuſe ; puiſqu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, & ne lui ont point rendu graces ; mais ils ſe ſont perdus dans la vanité de leur raiſonnement, & leur eſprit inſenſé a été obſcurci : en ſe diſant ſages, ils ſont devenus fous* (*f*).

XII. Or, ſi tel a été le crime de ces hommes, leſquels bien qu'aſſujettis par les préjugés de leur éducation au culte des idoles, n'ont pas laiſſé d'atteindre à la connoiſſance de Dieu : comment ceux qui n'ont point de pareils obſtacles à vaincre, ſeroient-ils innocens & juſtes, au point de mériter de jouir de la préſence de Dieu dans l'autre vie ? Comment ſeroient-ils excuſables (avec une raiſon ſaine telle que l'Auteur la ſuppoſe) d'avoir joui durant cette vie du grand ſpectacle de la nature, & d'avoir cependant méconnu celui qui l'a créée, qui la conſerve & la gouverne ?

(*f*) Quod notum eſt Dei manifeſtum eſt in illis : Deus enim illis manifeſtavit. Inviſibilia enim ipſius, à creaturâ mundi, par ea quæ facta ſunt intellecta, conſpiciuntur : ſempiterna quoque ejus virtus & divinitas, ita ut ſint inexcuſabiles ; quia cùm cognoviſſent Deum, non ſicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, ſed evanuerunt in cogitationibus ſuis, & obſcuratum eſt inſipiens cor eorum ; dicentes enim ſe eſſe ſapientes, ſtulti facti ſunt. *Rom. C.* 1. *v.* 19. 22.

XIII. Le même Ecrivain, M. T. C. F., embrasse ouvertement le scepticisme, par rapport à la création & à l'unité de Dieu. *Je sais*, fait-il dire encore au personnage supposé qui lui sert d'organe, *je sais que le monde est gouverné par une volonté puissante & sage; je le vois, ou plutôt je le sens, & cela m'importe à savoir: mais ce même monde est-il éternel, ou créé? Y a-t-il un principe unique des choses? Y en a-t-il deux ou plusieurs, & quelle est leur nature? Je n'en sais rien & que m'importe?.... Je renonce à des questions oiseuses qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui sont inutiles à ma conduite, & supérieures à ma raison.* Que veut donc dire cet Auteur téméraire? Il croit que le monde est gouverné par une volonté puissante & sage: il avoue que cela lui importe à savoir: & cependant, *il ne sait*, dit-il, *s'il n'y a qu'un seul principe des choses*, ou s'il y en a plusieurs; & il prétend qu'il lui importe peu de le savoir. S'il y a une volonté puissante & sage qui gouverne le monde, est-il concevable qu'elle ne soit pas l'unique principe des choses? Et peut-il être plus important de savoir l'un que l'autre? Quel langage contradictoire! Il ne sait, *quelle est la nature* de Dieu, & bientôt après il reconnoît que cet Etre suprême est doué d'intelligence, de puissance, de volonté & de bonté; n'est-ce donc pas là avoir une idée de la nature divine? L'unité de Dieu lui paroît une question oiseuse & supérieure à sa raison, comme si la multiplicité des Dieux n'étoit pas la plus grande de toutes les absurdités. *La pluralité des Dieux*, dit énergiquement Tertullien, *est une nullité de Dieu* (*),

(*) Deus cùm summum magnum sit, rectè veritas nostra pronuntiavit: Deus si non unus est, non est. *Tertul. advers. Marcionem. Liv.* I.

admettre un Dieu, c'eſt admettre un Etre ſuprême & indépendant auquel tous les autres Etres ſoient ſubordonnés. Il implique donc qu'il y ait pluſieurs Dieux.

XIV. Il n'eſt pas étonnant, M. T. C. F., qu'un homme qui donne dans de pareils écarts touchant la Divinité, s'éleve contre la religion qu'elle nous a révélée. A l'entendre, toutes les révélations en général *ne ſont que dégrader Dieu, en lui donnant des paſſions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Etre*, pourſuit-il, *je vois que les dogmes particuliers les embrouillent; que loin de les ennoblir, ils les aviliſſent: qu'aux myſteres inconcevables qui les environnent, ils ajoutent des contradictions abſurdes.* C'eſt bien plutôt à cet Auteur, M. T. C. F., qu'on peut reprocher l'inconſéquence & l'abſurdité. C'eſt bien lui qui dégrade Dieu, qui embrouille, & qui avilit les notions du grand Etre, puiſqu'il attaque directement ſon eſſence, en révoquant en doute ſon unité.

XV. Il a ſenti que la vérité de la révélation chrétienne étoit prouvée par des faits; mais les miracles formant une des principales preuves de cette révélation, & ces miracles nous ayant été tranſmis par la voie des témoignages, il s'écrie: *quoi! toujours des témoignages humains! toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté? Que d'hommes entre Dieu & moi!* Pour que cette plainte fût ſenſée, M. T. C. F., il faudroit pouvoir conclure que la révélation eſt fauſſe dès qu'elle n'a point été faite à chaque homme en particulier; il faudroit pouvoir dire: Dieu ne peut exiger de moi que je croye ce qu'on m'aſſure qu'il a dit, dès que ce n'eſt pas directement à moi qu'il a adreſſé

ſa parole. Mais n'eſt-il donc pas une infinité de faits, même antérieurs à celui de la révélation chrétienne, dont il ſeroit abſurde de douter? Par quelle autre voie que par celle des témoignages humains, l'Auteur lui-même a-t-il donc connu cette Sparte, cette Athenes, cette Rome dont il vante ſi ſouvent & avec tant d'aſſurance les loix, les mœurs, & les héros? Que d'hommes entre lui & les événemens qui concernent les origines & la fortune de ces anciennes Républiques! Que d'hommes entre lui & les Hiſtoriens qui ont conſervé la mémoire de ces événemens! Son ſcepticiſme n'eſt donc ici fondé que ſur l'intérêt de ſon incrédulité.

XVI. *Qu'un homme*, ajoute-t-il plus loin, *vienne nous tenir ce langage : mortels, je vous annonce les volontés du Très-Haut : reconnoiſſez à ma voix celui qui m'envoie. J'ordonne au ſoleil de changer ſa courſe, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'applanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aſpect : à ces merveilles qui ne reconnoîtra pas à l'inſtant le Maître de la nature?* Qui ne croiroit, M. T. C. F., que celui qui s'exprime de la ſorte, ne demande qu'à voir des miracles, pour être chrétien? Ecoutez toutefois ce qu'il ajoute : *reſte enfin*, dit-il, *l'examen le plus important dans la doctrine annoncée.... Après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine..... Or, que faire en pareil cas? Une ſeule choſe : revenir au raiſonnement, & laiſſer là les miracles. Mieux eût-il valu n'y pas recourir*, c'eſt dire : qu'on me montre des miracles, & je croirai : qu'on me

montre des miracles, & je refuſerai encore de croire. Quelle inconſéquence, quelle abſurdité! Mais apprenez donc une bonne fois, M. T. C. F., que dans la queſtion des miracles, on ne ſe permet point le ſophiſme reproché par l'Auteur du livre de l'EDUCATION. Quand une doctrine eſt reconnue vraie, divine, fondée ſur une révélation certaine, on s'en ſert pour juger des miracles, c'eſt-à-dire, pour rejetter les prétendus prodiges que des impoſteurs voudroient oppoſer à cette doctrine. Quand il s'agit d'une doctrine nouvelle qu'on annonce comme émanée du ſein de Dieu, les miracles ſont produits en preuves; c'eſt-à-dire, que celui qui prend la qualité d'envoyé du Très-Haut, confirme ſa miſſion, ſa prédication par des miracles qui ſont le témoignage même de la Divinité. Ainſi la doctrine & les miracles ſont des argumens reſpectifs dont on fait uſage, ſelon les divers points de vue où l'on ſe place dans l'étude & dans l'enſeignement de la religion. Il ne ſe trouve là, ni abus du raiſonnement, ni ſophiſme ridicule, ni cercle vicieux. C'eſt ce qu'on a démontré cent fois; & il eſt probable que l'Auteur d'Emile n'ignore point ces démonſtrations; mais dans le plan qu'il s'eſt fait d'envelopper de nuages, toute religion révélée, toute opération ſurnaturelle, il nous impute malignement des procédés qui déshonorent la raiſon; il nous repréſente comme des enthouſiaſtes, qu'un faux zele aveugle au point de prouver deux principes, l'un par l'autre, ſans diverſité d'objets, ni de méthode. Où eſt donc, M. T. C. F., la bonne foi philoſophique dont ſe pare cet Ecrivain?

XVII. On croiroit qu'après les plus grands efforts pour décrediter les témoignages humains qui atteſtent la révéla-

tion chrétienne, le même Auteur y défere cependant de la maniere la plus positive, la plus solemnelle. Il faut, pour vous en convaincre, M. T. C. F., & en même tems pour vous édifier, mettre sous vos yeux cet endroit de son ouvrage: *j'avoue que la majesté de l'Ecriture m'étonne; la sainteté de l'Ecriture parle à mon cœur. Voyez les livres des Philosophes, avec toute leur pompe; qu'ils sont petits auprès de celui-là? Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime & si simple, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste, ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur! Quelle pureté dans ses mœurs! Quelle grace touchante dans ses instructions! Quelle élévation dans ses maximes! Quelle profonde sagesse dans ses discours! Quelle présence d'esprit, quelle finesse & quelle justesse dans ses réponses! Quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir & mourir sans foiblesse, & sans ostentation? ..... Oui, si la vie & la mort de Socrate sont d'un sage, la vie & la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir? ..... Ce n'est pas ainsi qu'on invente; & les faits de Socrate dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ.... Il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est, qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais les Auteurs Juifs n'eussent trouvé ce ton, ni cette morale; & l'Evangile a des caracteres de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros.*

Il feroit difficile, M. T. C. F., de rendre un plus bel hommage à l'authenticité de l'Evangile. Cependant l'Auteur ne la reconnoît qu'en conféquence des témoignages humains. Ce font toujours des hommes qui lui rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté. Que d'hommes entre Dieu & lui! Le voilà donc bien évidemment en contradiction avec lui-même : le voilà confondu par fes propres aveux. Par quel étrange aveuglement a-t-il donc pu ajouter : *avec tout cela ce même Evangile eft plein de chofes incroyables, de chofes qui répugnent à la raifon, & qu'il eft impoffible à tout homme fenfé de concevoir, ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions? Etre toujours modefte & circonfpect.... Refpecter en filence ce qu'on ne fauroit, ni rejetter, ni comprendre, & s'humilier devant le grand Etre qui feul fait la vérité. Voilà le fcepticifme involontaire où je fuis refté.* Mais le fcepticifme, M. T. C. F., peut-il donc être involontaire, lorfqu'on refufe de fe foumettre à la doctrine d'un livre qui ne fauroit être inventé par des hommes? Lorfque ce livre porte des caracteres de vérité, fi grands, fi frappans, fi parfaitement inimitables, que l'inventeur en feroit plus étonnant que le héros? C'eft bien ici qu'on peut dire que *l'iniquité a menti contre elle-même* (g).

XVIII. Il femble, M. T. C. F., que cet Auteur n'a rejetté la révélation que pour s'en tenir à la religion naturelle; *ce que Dieu veut qu'un homme faffe*, dit-il, *il ne lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit à lui-même, il l'écrit au fond de fon cœur.* Quoi donc! Dieu n'a-t-il pas écrit au

(g) Mentita eft iniquitas fibi. *Pfal.* 26. *v.* 12.

ſond de nos cœurs l'obligation de ſe ſoumettre à lui, dès que nous ſommes ſûrs que c'eſt lui qui a parlé ? Or, quelle certitude n'avons-nous pas de ſa divine parole ! Les faits de Socrate dont perſonne ne doute, ſont de l'aveu même de l'Auteur d'Emile, moins atteſtés que ceux de Jéſus-Chriſt. La religion naturelle conduit donc elle-même à la religion révélée. Mais eſt-il bien certain qu'il admette même la religion naturelle, ou que du moins il en reconnoiſſe la néceſſité ? Non, M. T. C. F., *Si je me trompe*, dit-il, *c'eſt de bonne foi. Cela me ſuffit, pour que mon erreur même ne me ſoit pas imputée à crime. Quand vous vous tromperiez de même, il y auroit peu de mal à cela ;* c'eſt-à-dire que, ſelon lui, il ſuffit de ſe perſuader qu'on eſt en poſſeſſion de la vérité ; que cette perſuaſion, fût-elle accompagnée des plus monſtrueuſes erreurs, ne peut jamais être un ſujet de reproche ; qu'on doit toujours regarder comme un homme ſage & religieux, celui qui, adoptant les erreurs même de l'athéiſme, dira qu'il eſt de bonne foi. Or, n'eſt-ce pas là ouvrir la porte à toutes les ſuperſtitions, à tous les ſyſtêmes fanatiques, à tous les délires de l'eſprit humain ? N'eſt-ce pas permettre qu'il y ait dans le monde autant de religions, de cultes divins, qu'on y compte d'habitans ? Ah ! M. T. C. F., ne prenez point le change ſur ce point. La bonne foi n'eſt eſtimable, que quand elle eſt éclairée & docile. Il nous eſt ordonné d'étudier notre religion, & de croire avec ſimplicité. Nous avons pour garant des promeſſes, l'autorité de l'Egliſe : apprenons à la bien connoître, & jettons-nous enſuite dans ſon ſein. Alors nous pourrons compter ſur notre bonne foi, vivre dans la paix,

& attendre, ſans trouble, le moment de la lumiere éternelle.

XIX. Quelle inſigne mauvaiſe foi n'éclate pas encore dans la maniere dont l'incrédule, que nous réfutons, fait raiſonner le chrétien & le catholique! Quels diſcours pleins d'inepties ne prête-t-il pas à l'un & à l'autre, pour les rendre mépriſables! Il imagine un dialogue, entre un chrétien, qu'il traite d'*inſpiré*, & l'incrédule, qu'il qualifie de *raiſonneur;* & voici comme il fait parler le premier: *la raiſon vous apprend que le tout eſt plus grand que ſa partie; mais moi, je vous apprends de la part de Dieu que c'eſt la partie qui eſt plus grande que le tout*; à quoi l'Incrédule répond *: & qui êtes-vous pour m'oſer dire que Dieu ſe contredit; & à qui croirai-je par préférence, de lui qui m'apprend par la raiſon des vérités éternelles, ou de vous qui m'annoncez de ſa part une abſurdité?*

XX. Mais de quel front, M. T. C. F., oſe-t-on prêter au chrétien un pareil langage? Le Dieu de la raiſon, diſons-nous, eſt auſſi le Dieu de la révélation. La raiſon & la révélation ſont les deux organes par leſquels il lui a plu de ſe faire entendre aux hommes, ſoit pour les inſtruire de la vérité, ſoit pour leur intimer ſes ordres. Si l'un de ces deux organes étoit oppoſé à l'autre, il eſt conſtant que Dieu ſeroit en contradiction avec lui-même. Mais Dieu ſe contredit-il, parce qu'il commande de croire des vérités incompréhenſibles? Vous dites, ô impies, que les dogmes, que nous regardons comme révélés, combattent les vérités éternelles: mais il ne ſuffit pas de le dire. S'il vous étoit poſſible de le prouver, il y a long-tems que vous l'auriez fait, & que vous auriez pouſſé des cris de victoire.

XXI. La mauvaiſe foi de l'Auteur d'EMILE, n'eſt pas moins révoltante dans le langage qu'il fait tenir à un catholique prétendu. *Nos catholiques*, lui fait-il dire, *font grand bruit de l'autorité de l'Egliſe ; mais que gagnent-ils à cela ? S'il leur faut un auſſi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres ſectes pour établir directement leur doctrine. L'Egliſe décide que l'Egliſe a droit de décider : ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée ?* Qui ne croiroit, M. T. C. F., à entendre cet impoſteur, que l'autorité de l'Egliſe n'eſt prouvée que par ſes propres déciſions, & qu'elle procede ainſi : *Je décide que je ſuis infaillible, donc je le ſuis :* imputation calomnieuſe, M. T. C. F. La conſtitution du chriſtianiſme, l'eſprit de l'Evangile, les erreurs même & la foibleſſe de l'eſprit humain, tendent à démontrer que l'Egliſe, établie par Jéſus-Chriſt, eſt une Egliſe infaillible. Nous aſſurons que, comme ce divin Légiſlateur a toujours enſeigné la vérité, ſon Egliſe l'enſeigne auſſi toujours. Nous prouvons donc l'autorité de l'Egliſe, non par l'autorité de l'Egliſe, mais par celle de Jéſus-Chriſt, procédé non moins exact, que celui qu'on nous reproche eſt ridicule & inſenſé.

XXII. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, M. T. C. F., que l'eſprit d'irréligion eſt un eſprit d'indépendance & de révolte. Et comment, en effet, ces hommes audacieux, qui refuſent de ſe ſoumettre à l'autorité de Dieu même, reſpecteroient-ils celle des Rois qui ſont les images de Dieu, ou celle des Magiſtrats qui ſont les images des Rois ? *Songe*, dit l'Auteur d'EMILE à ſon Eleve, *qu'elle* (l'eſpece humaine) *eſt compoſée eſſentiellement de la collection des peuples ; que quand tous les Rois...*

en seroient étés, il n'y paroîtroit gueres, & que les choses n'en iroient pas plus mal... Toujours, dit-il plus loin, *la multitude sera sacrifiée au petit nombre, & l'intérêt public à l'intérêt particulier : toujours ces noms spécieux de justice & de subordination serviront d'instrument à la violence, & d'armes à l'iniquité. D'où il suit*, continue-t-il, *que les ordres distingués, qui se prétendent utiles aux autres, ne sont en effet utiles qu'à eux-mêmes aux dépens des autres. Par où juger de la considération qui leur est due selon la justice & la raison!* Ainsi donc, M. T. C. F., l'impiété ose critiquer les intentions de celui *par qui regnent les Rois* (*h*) : ainsi elle se plaît à empoisonner les sources de la félicité publique, en soufflant des maximes qui ne tendent qu'à produire l'anarchie, & tous les malheurs qui en sont la suite. Mais, que vous dit la religion? *Craignez Dieu : respectez le Roi...* (*i*) *que tout homme soit soumis aux Puissances supérieures : car il n'y a point de Puissance qui ne vienne de Dieu ; & c'est lui qui a établi toutes celles qui sont dans le monde. Quiconque résiste donc aux Puissances, résiste à l'ordre de Dieu, & ceux qui y résistent, attirent la condamnation sur eux-mêmes* (*k*).

XXIII. Oui, M. T. C. F., dans tout ce qui est de l'ordre civil, vous devez obéir au Prince, & à ceux qui exercent son autorité, comme à Dieu même. Les seuls intérêts de l'Etre

(*h*) Per me reges regnant. *Prov. C.* 8. *v.* 15.

(*i*) Deum timete : Regem honorificate. 1. *Pet. C.* 2. *v.* 17.

(*k*) Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit : non est enim potestas nisi à Deo : quæ autem sunt, à Deo ordinatæ sunt. Itaque, qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit. Qui autem resistunt ipsi sibi damnationem acquirunt. *Rom. C.* 13. *v.* 1. 2.

ſuprême peuvent mettre des bornes à votre ſoumiſſion ; & ſi on vouloit vous punir de votre fidélité à ſes ordres, vous devriez encore ſouffrir avec patience & ſans murmure. Les Néron, les Domitien eux-mêmes, qui aimerent mieux être les fléaux de la terre, que les peres de leurs peuples, n'étoient comptables qu'à Dieu de l'abus de leur puiſſance. *Les Chrétiens*, dit Saint Auguſtin, *leur obéiſſoient dans le tems à cauſe du Dieu de l'éternité* (*l*).

XXIV. Nous ne vous avons expoſé, M. T. C. F., qu'une partie des impiétés contenues dans ce traité de l'EDUCATION, ouvrage également digne des anathêmes de l'Egliſe, & de la ſévérité des loix : & que faut-il de plus pour vous en inſpirer une juſte horreur? Malheur à vous, malheur à la ſociété, ſi vos enfans étoient élevés d'après les principes de l'Auteur d'EMILE! Comme il n'y a que la religion qui nous ait appris à connoître l'homme, ſa grandeur, ſa miſere, ſa deſtinée future, il n'appartient auſſi qu'à elle ſeule de former ſa raiſon, de perfectionner ſes mœurs, de lui procurer un bonheur ſolide dans cette vie & dans l'autre. Nous ſavons, M. T. C. F., combien une éducation vraiment chrétienne eſt délicate & laborieuſe : que de lumiere & de prudence n'exige-t-elle pas! Quel admirable mélange de douceur & de fermeté! Quelle ſagacité pour ſe proportionner à la différence des conditions, des âges, des tempéramens & des caracteres, ſans s'écarter jamais en rien des regles du devoir! Quel zele & quelle patience pour faire fructifier, dans de jeunes cœurs, le germe

(*l* Subditi erant propter Dominum æternum, etiam Domino temporali. *Aug. Enarrat. in Pſal.* 124.

précieux de l'innocence, pour en déraciner, autant qu'il eſt poſſible, ces penchans vicieux qui ſont les triſtes effets de notre corruption héréditaire; en un mot, pour leur apprendre, ſuivant la morale de Saint Paul, à *vivre en ce monde avec tempérance, ſelon la juſtice, & avec piété, en attendant la béatitude que nous eſpérons* (*m*). Nous diſons donc, à tous ceux qui ſont chargés du ſoin également pénible & honorable d'élever la jeuneſſe : plantez & arroſez, dans la ferme eſpérance que le Seigneur, ſecondant votre travail, donnera l'accroiſſement; *inſiſtez à tems & à contre-tems*, ſelon le conſeil du même Apôtre; *uſez de réprimande, d'exhortation, de paroles ſéveres, ſans perdre patience & ſans ceſſer d'inſtruire* (*n*); ſur-tout, joignez l'exemple à l'inſtruction : l'inſtruction ſans l'exemple eſt un opprobre pour celui qui la donne, & un ſujet de ſcandale pour celui qui la reçoit. Que le pieux & charitable Tobie ſoit votre modele; *recommandez avec ſoin à vos enfans de faire des œuvres de juſtice & des aumônes, de ſe ſouvenir de Dieu, & de le bénir en tout tems dans la vérité, & de toutes leurs forces* (*o*); & votre poſtérité, comme celle de ce ſaint Patriarche, *ſera aimée de Dieu & des hommes* (*p*).

(*m*) Erudiens nos, ut abnegantes impietatem & ſæcularia deſideria, ſobriè & juſtè & piè vivamus in hoc ſæculo expectantes beatam ſpem. *Tit. C.* 2, *v.* 12. 13.

(*n*) Inſta opportunè, importunè : argue, obſecra, increpa in omni patientiâ & doctrinâ. 2. *Timot. C.*4. *v.*1.2.

(*o*) Filiis veſtris mandate ut faciant juſtitias & eleemoſinas, ut ſint memores Dei & benedicant eum in omni tempore, in veritate & in totâ virtute ſuâ. *Tob. C.* 14. *v.* 11.

(*p*) Omnis autem cognatio ejus, &

XXV. Mais en quel tems l'éducation doit-elle commencer? Dès les premiers rayons de l'intelligence : & ces rayons font quelquefois prématurés. *Formez l'enfant à l'entrée de fa voie*, dit le Sage, *dans fa vieilleffe même il ne s'en écartera point* (*q*). Tel eft en effet le cours ordinaire de la vie humaine: au milieu du délire des paffions, & dans le fein du libertinage, les principes d'une éducation chrétienne font une lumiere qui fe ranime par intervalle pour découvrir au pécheur toute l'horreur de l'abyme où il eft plongé, & lui en montrer les iffues. Combien, encore une fois, qui, après les écarts d'une jeuneffe licencieufe, font rentrés, par l'impreffion de cette lumiere, dans les routes de la fageffe, & ont honoré, par des vertus tardives, mais finceres, l'humanité, la Patrie & la religion!

XXVI. Il nous refte, en finiffant, M. T. C. F., à vous conjurer, par les entrailles de la miféricorde de Dieu, de vous attacher inviolablement à cette religion fainte dans laquelle vous avez eu le bonheur d'être élevés; de vous foutenir contre le débordement d'une Philofophie infenfée, qui ne fe propofe rien de moins que d'envahir l'héritage de Jéfus-Chrift, de rendre fes promeffes vaines, & de le mettre au rang de ces fondateurs de religion, dont la doctrine frivole ou pernicieufe a prouvé l'impofture. La foi n'eft méprifée, abandonnée, infultée, que par ceux qui ne la connoiffent pas, ou dont elle gêne les défordres. Mais les portes de l'enfer ne

omnis generatio ejus in boná vitâ & in fanctâ converfatione permanfit, ita ut accepti effent tam Deo, quam hominibus & cunctis habitatoribus in terrâ. *Ibid. v.* 17.

(*q*) Adolefcens juxta viam fuam, etiam cum fenuerit, non recedet ab eâ. *Prov. C.* 22. *v.* 6.

prévaudront jamais contre elle. L'Eglife Chrétienne & Catholique eft le commencement de l'Empire éternel de Jéfus-Chrift. *Rien de plus fort qu'elle*, s'écrie Saint Jean Damafcene, *c'eft un rocher que les flots ne renverfent point; c'eft une montàgne que rien ne peut détruire* (*r*).

XXVII. A ces caufes, vu le livre qui a pour titre: EMILE, *ou de l'Education, par J. J. Rouffeau, Citoyen de Geneve. A Amfterdam, chez Jean Néaulme, Libraire*, 1762. Après avoir pris l'avis de plufieurs perfonnes diftinguées par leur piété & par leur favoir, le faint Nom de Dieu invoqué, Nous condamnons ledit livre, comme contenant une doctrine abominable, propre à renverfer la loi naturelle, & à détruire les fondemens de la religion chrétienne; établiffant des maximes contraires à la morale évangélique; tendant à troubler la paix des Etats, à révolter les fujets contre l'autorité de leur Souverain: comme contenant un très-grand nombre de propofitions refpectivement fauffes, fcandaleufes, pleines de haine contre l'Eglife & fes Miniftres, dérogeantes au refpect dû à l'Ecriture Sainte & à la tradition de l'Eglife, erronées, impies, blafphématoires & hérétiques. En conféquence Nous défendons très-expreffément à toutes perfonnes de notre Diocefe de lire ou retenir ledit livre, fous les peines de droit. Et fera notre préfent Mandement lu au Prône des Meffes Paroiffiales des Eglifes de la ville, fauxbourgs & Diocefe de Paris, publié & affiché par-tout où befoin fera. DONNÉ à Paris en

(*r*) Nihil Ecclefia valentius, rupe fortior eft.... femper viget; cur eam Scriptura montem appellavit? Utique quia everti non poteft. *Damafc. tom.* 2, *pag.* 462, 463.

notre

notre Palais Archiépiscopal, le vingtieme jour d'Août mil sept cent soixante-deux.

Signé, + CHRISTOPHE, Archev. de Paris.

PAR MONSEIGNEUR,

DE LA TOUCHE.

A PARIS, Chez C. F. SIMON, Imprimeur de la Reine & de Monseigneur l'Archevêque, rue des Mathurins. 1762.

GENEVE,

OU

DESCRIPTION ABRÉGÉE

DU GOUVERNEMENT

DE CETTE RÉPUBLIQUE.

Tirée de l'Encyclopédie. (*a*)

LA ville de *Geneve* eſt ſituée ſur deux collines, à l'endroit où finit le lac qui porte aujourd'hui ſon nom, & qu'on appelloit autrefois *Lac Léman*. La ſituation en eſt très-agréable; on voit d'un côté le lac, de l'autre le Rhône, aux environs une campagne riante, des côteaux couverts de maiſons de campagne le long du lac, & à quelques lieues les ſommets toujours glacés des Alpes, qui paroiſſent des montagnes d'argent, lorſqu'ils ſont éclairés par le ſoleil dans les beaux jours. Le port de *Geneve* ſur le lac avec des jettées, ſes barques, ſes marchés, & ſa poſition entre la France, l'Italie & l'Allemagne, la rendent induſtrieuſe, riche & commer-

(*a*) L'article GENEVE de l'Encyclopédie ayant été l'occaſion de la lettre de M. Rouſſeau à l'Auteur qui ſe trouve à la page 431 du premier volume des Mélanges, & des réflexions que M. d'Alembert lui adreſſe ſur cette lettre qui ſe trouveront ci-après, de même que de la déclaration des Miniſtres de Geneve, nous avons cru devoir remettre cet article ſous les yeux du Lecteur.

çante. Elle a plusieurs beaux édifices & des promenades agréables ; les rues sont éclairées la nuit, & on a construit sur le Rhône une machine à pompes fort simple, qui fournit de l'eau jusqu'aux quartiers les plus élevés, à cent pieds de haut. Le lac est d'environ dix-huit lieues de long, & de quatre à cinq dans sa plus grande largeur. C'est une espece de petite mer qui a ses tempêtes, & qui produit d'autres phénomenes curieux.

Jules César parle de *Geneve* comme d'une ville des Allobroges, alors province Romaine ; il y vint pour s'opposer au passage des Helvétiens, qu'on a depuis appellés *Suisses*. Dès que le christianisme fut introduit dans cette ville, elle devint un Siége épiscopal, suffragant de Vienne. Au commencement du V. siecle, l'Empereur Honorius la céda aux Bourguignons, qui en furent dépossédés en 534 par les rois Francs. Lorsque Charlemagne, sur la fin du IX. siecle, alla combattre les rois des Lombards, & délivrer le Pape (qui l'en récompensa bien par la couronne Impériale,) ce Prince passa à *Geneve*, & en fit le rendez-vous général de son armée. Cette ville fut ensuite annexée par héritage à l'Empire Germanique, & Conrad y vint prendre la couronne Impériale en 1034. Mais les Empereurs ses successeurs, occupés d'affaires très-importantes, que leur susciterent les Papes pendant plus de trois cents ans, ayant négligé d'avoir les yeux sur cette ville, elle secoua insensiblement le joug, & devint une ville Impériale, qui eut son Evêque pour prince, ou plutôt pour seigneur ; car l'autorité de l'Evêque étoit tempérée par celle des citoyens. Les armoiries qu'elle prit dès - lors exprimoient

cette conftitution mixte ; c'étoit une aigle Impériale d'un côté, & de l'autre une clef repréfentant le pouvoir de l'Eglife, avec cette devife, *Poft tenebras lux.* La ville de *Geneve* a confervé ces armes après avoir renoncé à l'Eglife Romaine ; elle n'a plus de commun avec la Papauté que les clefs qu'elle porte dans fon écuffon ; il eft même affez fingulier qu'elle les ait confervées, après avoir brifé avec une efpece de fuperftition tous les liens qui pouvoient l'attacher à Rome ; elle a penfé apparemment que la devife, *Poft tenebras lux*, qui exprime parfaitement, à ce qu'elle croit, fon état actuel par rapport à la religion, lui permettoit de ne rien changer au refte de fes armoiries.

Les Ducs de Savoye voifins de *Geneve*, appuyés quelquefois par les Evêques, firent infenfiblement & à différentes reprifes des efforts pour établir leur autorité dans cette ville ; mais elle y réfifta avec courage, foutenue de l'alliance de Fribourg & de celle de Berne. Ce fut alors, c'eft-à-dire vers 1526, que le Confeil des CC. fut établi. Les opinions de Luther & de Zuingle commençoient à s'introduire ; Berne les avoit adoptées ; *Geneve* les goûtoit ; elle les admit enfin en 1535 ; la Papauté fut abolie ; & l'Evêque qui prend toujours le titre d'*Evêque de Geneve*, fans y avoir plus de jurifdiction que l'Evêque de Babylone n'en a dans fon diocefe, eft réfident à Annecy depuis ce tems-là.

On voit encore entre les deux portes de l'hôtel-de-ville de *Geneve*, une infcription latine en mémoire de l'abolition de la religion catholique. Le pape y eft appellé l'*Antechrift* : cette expreffion, que le fanatifme de la liberté & de la nou-

veauté s'eſt permiſe dans un ſiecle encore à demi barbare, nous paroît peu digne aujourd'hui d'une ville auſſi philoſophe. Nous oſons l'inviter à ſubſtituer à ce monument injurieux & groſſier, une inſcription plus vraie, plus noble & plus ſimple. Pour les Catholiques, le Pape eſt le chef de la véritable Egliſe; pour les Proteſtans ſages & modérés, c'eſt un Souverain qu'ils reſpectent comme Prince ſans lui obéir; mais dans un ſiecle tel que le nôtre, il n'eſt plus l'Antechriſt pour perſonne.

Geneve, pour défendre ſa liberté contre les entrepriſes des Ducs de Savoye & de ſes Evêques, ſe fortifia encore de l'alliance de Zurich, & ſur-tout de celle de la France. Ce fut avec ces ſecours qu'elle réſiſta aux armes de Charles Emmanuel, & aux tréſors de Philippe II, Prince dont l'ambition, le deſpotiſme, la cruauté & la ſuperſtition, aſſurent à ſa mémoire l'exécration de la poſtérité. Henri IV qui avoit ſecouru *Geneve* de trois cents ſoldats, eut bientôt après beſoin lui-même de ſon ſecours; elle ne lui fut pas inutile dans le tems de la ligue & dans d'autres occaſions: de-là ſont venus les privileges dont les *Genevois* jouiſſent en France comme les Suiſſes.

Ces peuples voulant donner de la célébrité à leur ville, y appellerent Calvin, qui jouiſſoit avec juſtice d'une grande réputation; homme de Lettres du premier ordre, écrivant en latin auſſi bien qu'on le peut faire dans une langue morte, & en François avec une pureté ſinguliere pour ſon tems; cette pureté que nos habiles grammairiens admirent encore aujourd'hui, rend ſes écrits bien ſupérieurs à preſque tous

ceux du même siecle, comme les ouvrages de Mrs. de Port-Royal se distinguent encore aujourd'hui par la même raison, des rapsodies barbares de leurs adversaires & de leurs contemporains. Calvin, jurisconsulte habile & théologien aussi éclairé qu'un hérétique le peut être, dressa de concert avec les Magistrats un recueil de loix civiles & ecclésiastiques, qui fut approuvé en 1543 par le peuple, & qui est devenu le Code fondamental de la République. Le superflu des biens ecclésiastiques, qui servoit avant la réforme à nourrir le luxe des évêques & de leurs subalternes, fut appliqué à la fondation d'un hôpital, d'un college, & d'une académie : mais les guerres que *Geneve* eut à soutenir pendant près de soixante ans, empêcherent les Arts & le commerce d'y fleurir autant que les Sciences. Enfin le mauvais succès de l'escalade, tentée en 1602 par le Duc de Savoye, a été l'époque de la tranquillité de cette République. Les *Genevois* repousserent leurs ennemis, qui les avoient attaqués par surprise ; & pour dégoûter le Duc de Savoye d'entreprises semblables, ils firent pendre treize des principaux généraux ennemis. Ils crurent pouvoir traiter comme des voleurs de grand chemin, des hommes qui avoient attaqué leur ville sans déclaration de guerre : car cette politique singuliere & nouvelle, qui consiste à faire la guerre sans l'avoir déclarée, n'étoit pas encore connue en Europe ; & eût-elle été pratiquée dès-lors par les grands Etats, elle est trop préjudiciable aux petits, pour qu'elle puisse jamais être de leur goût.

Le Duc Charles Emmanuel se voyant repoussé & ses généraux pendus, renonça à s'emparer de *Geneve*. Son exemple

ſervit de leçon à ſes ſucceſſeurs ; & depuis ce tems, cette ville n'a ceſſé de ſe peupler, de s'enrichir & de s'embellir dans le ſein de la paix. Quelques diſſentions inteſtines, dont la derniere a éclaté en 1738, ont de tems en tems altéré légérement la tranquillité de la République ; mais tout a été heureuſement pacifié par la médiation de la France & des Cantons confédérés ; & la ſureté eſt aujourd'hui établie au dehors plus fortement que jamais, par deux nouveaux traités, l'un avec la France en 1749, l'autre avec le roi de Sardaigne en 1754.

C'eſt une choſe très-ſinguliere, qu'une ville qui compte à peine 24000 ames, & dont le territoire morcelé ne contient pas trente villages, ne laiſſe pas d'être un Etat Souverain, & une des villes les plus floriſſantes de l'Europe. Riche par ſa liberté & par ſon commerce, elle voit ſouvent autour d'elle tout en feu ſans jamais s'en reſſentir ; les événemens qui agitent l'Europe ne ſont pour elle qu'un ſpectacle, dont elle jouit ſans y prendre part ; attachée aux François par ſes alliances & par ſon commerce, aux Anglois par ſon commerce & par la religion, elle prononce avec impartialité ſur la juſtice des guerres que ces deux Nations puiſſantes ſe font l'une à l'autre (quoiqu'elle ſoit d'ailleurs trop ſage pour prendre aucune part à ces guerres), & juge tous les Souverains de l'Europe, ſans les flatter, ſans les bleſſer, & ſans les craindre.

La ville eſt bien fortifiée, ſur-tout du côté du Prince qu'elle redoute le plus, du roi de Sardaigne. Du côté de la France, elle eſt preſque ouverte & ſans défenſe. Mais le ſervice s'y fait comme dans une ville de guerre ; les arſenaux & les

magaſins ſont bien fournis ; chaque citoyen y eſt ſoldat comme en Suiſſe & dans l'ancienne Rome. On permet aux *Genevois* de ſervir dans les troupes étrangeres ; mais l'Etat ne fournit à aucune puiſſance des compagnies avouées, & ne ſouffre dans ſon territoire aucun enrôlement.

Quoique la ville ſoit riche, l'Etat eſt pauvre par la répugnance que témoigne le peuple pour les nouveaux impôts, même les moins onéreux. Le revenu de l'Etat ne va pas à cinq cents mille livres monnoie de France; mais l'économie admirable avec laquelle il eſt adminiſtré, ſuffit à tout, & produit même des ſommes en réſerve pour les beſoins extraordinaires.

On diſtingue dans *Geneve* quatre ordres de perſonnes ; les *Citoyens* qui ſont fils de Bourgeois & nés dans la ville ; eux ſeuls peuvent parvenir à la Magiſtrature : les *Bourgeois* qui ſont fils de Bourgeois ou de Citoyens, mais nés en pays étranger, ou qui étant étrangers ont acquis le droit de Bourgeoiſie que le Magiſtrat peut conférer, ils peuvent être du Conſeil-Général, & même du Grand-Conſeil appellé *des Deux-cents*. Les *Habitans* ſont des étrangers, qui ont permiſſion du Magiſtrat de demeurer dans la ville, & qui n'y ſont rien autre choſe. Enfin les *Natifs* ſont les fils des habitans; ils ont quelques privileges de plus que leurs peres, mais ils ſont exclus du Gouvernement.

A la tête de la République ſont quatre Syndics, qui ne peuvent l'être qu'un an, & ne le redevenir qu'après quatre ans. Aux Syndics eſt joint le Petit-Conſeil, compoſé de vingt Conſeillers, d'un Tréſorier & de deux Secrétaires d'Etat, & un autre Corps qu'on appelle *de la Juſtice*. Les affaires journalieres

nalieres & qui demandent expédition, ſoit criminelles, ſoit civiles, ſont l'objet de ces deux Corps.

Le Grand-Conſeil eſt compoſé de deux cents cinquante Citoyens ou Bourgeois: il eſt Juge des grandes cauſes civiles, il fait grace, il bat monnoie, il élit les membres du Petit-Conſeil, il délibere ſur ce qui doit être porté au Conſeil-Général. Ce Conſeil-Général embraſſe le Corps entier des Citoyens & des Bourgeois, excepté ceux qui n'ont pas vingt-cinq ans, les banqueroutiers, & ceux qui ont eu quelque flétriſſure. C'eſt à cette aſſemblée qu'appartiennent le pouvoir légiſlatif, le droit de la guerre & de la paix, les alliances, les impôts, & l'élection des principaux Magiſtrats, qui ſe fait dans la cathédrale avec beaucoup d'ordre & de décence, quoique le nombre des Votans ſoit d'environ 1500 perſonnes.

On voit par ce détail que le Gouvernement de *Geneve* a tous les avantages & aucun des inconvéniens de la Démocratie; tout eſt ſous la direction des Syndics, tout émane du Petit-Conſeil pour la délibération, & tout retourne à lui pour l'exécution: ainſi il ſemble que la ville de *Geneve* ait pris pour modele cette loi ſi ſage du gouvernement des anciens Germains: *de minoribus rebus Principes conſultant, de majoribus omnes; ita tamen, ut ea quorum penes plebem arbitrium eſt, apud Principes prætractentur.* Tacite, *de mor. German.*

Le Droit Civil de *Geneve* eſt preſque tout tiré du Droit Romain, avec quelques modifications: par exemple, un pere ne peut jamais diſpoſer que de la moitié de ſon bien en faveur de qui il lui plaît; le reſte ſe partage également entre ſes

enfans. Cette loi assure d'un côté l'indépendance des enfans, & de l'autre elle prévient l'injustice des peres.

M. de Montesquieu appelle avec raison une *belle loi*, celle qui exclut des charges de la république les citoyens qui n'acquittent pas les dettes de leur pere après sa mort, & à plus forte raison ceux qui n'acquittent pas leurs dettes propres.

On n'étend point les degrés de parenté qui prohibent le mariage au-delà de ceux que marque le Lévitique, ainsi les cousins-germains peuvent se marier ensemble, mais aussi point de dispense dans les cas prohibés. On accorde le divorce en cas d'adultere ou de désertion malicieuse, après des proclamations juridiques.

La Justice criminelle s'exerce avec plus d'exactitude que de rigueur. La question, déjà abolie dans plusieurs Etats, & qui devroit l'être par-tout comme une cruauté inutile, est proscrite à *Geneve*; on ne la donne qu'à des criminels déjà condamnés à mort, pour découvrir leurs complices, s'il est nécessaire. L'accusé peut demander communication de la procédure, & se faire assister de ses parens, & d'un Avocat pour plaider sa cause devant les Juges à huis ouverts. Les sentences criminelles se rendent dans la place publique par les Syndics, avec beaucoup d'appareil.

On ne connoît point à *Geneve* de dignité héréditaire; le fils d'un premier Magistrat reste confondu dans la foule, s'il ne s'en tire par son mérite. La noblesse ni la richesse ne donnent ni rang, ni prérogatives, ni facilité pour s'élever aux charges : les brigues sont sévérement défendues. Les emplois sont si peu lucratifs, qu'ils n'ont pas de quoi exciter la

cupidité : ils ne peuvent tenter que des ames nobles, par la considération qui y est attachée.

On voit peu de procès ; la plupart sont accommodés par des amis communs, par les Avocats même, & par les Juges.

Des loix somptuaires défendent l'usage des pierreries & de la dorure, limitent la dépense des funérailles, & obligent tous les citoyens à aller à pied dans les rues : on n'a de voitures que pour la campagne. Ces loix, qu'on regarderoit en France comme trop séveres & presque comme barbares & inhumaines, ne sont point nuisibles aux véritables commodités de la vie, qu'on peut toujours se procurer à peu de frais ; elles ne retranchent que le faste, qui ne contribue point au bonheur, & qui ruine sans être utile.

Il n'y a peut-être point de ville où il y ait plus de mariages heureux ; *Geneve* est sur ce point à deux cents ans de nos mœurs. Les réglemens contre le luxe font qu'on ne craint point la multitude des enfans ; ainsi le luxe n'y est point, comme en France, un des grands obstacles à la population.

On ne souffre point à *Geneve* de comédie ; ce n'est pas qu'on y désapprouve les spectacles en eux-mêmes, mais on craint, dit-on, le goût de parure, de dissipation & de libertinage que les troupes de comédiens répandent parmi la jeunesse. Cependant ne seroit-il pas possible de remédier à cet inconvénient, par des loix séveres & bien exécutées sur la conduite des comédiens ? Par ce moyen *Geneve* auroit des spectacles & des mœurs, & jouiroit de l'avantage des

uns & des autres : les repréſentations théâtrales formeroient le goût des citoyens, & leur donneroient une fineſſe de tact, une délicateſſe de ſentiment qu'il eſt très-difficile d'acquérir ſans ce ſecours. La littérature en profiteroit, ſans que le libertinage fît des progrès, & *Geneve* réuniroit à la ſageſſe de Lacédémone la politeſſe d'Athenes. Une autre conſidération, digne d'une République ſi ſage & ſi éclairée, devroit peut-être l'engager à permettre les ſpectacles. Le préjugé barbare contre la profeſſion de comédien, l'eſpece d'aviliſſement où nous avons mis ces hommes ſi néceſſaires au progrès & au ſoutien des Arts, eſt certainement une des principales cauſes qui contribue au déréglement que nous leur reprochons : ils cherchent à ſe dédommager par les plaiſirs, de l'eſtime que leur état ne peut obtenir. Parmi nous, un comédien qui a des mœurs eſt doublement reſpectable, mais à peine lui en ſait-on quelque gré. Le traitant qui inſulte à l'indigence publique & qui s'en nourrit, le courtiſan qui rampe & qui ne paye point ſes dettes, voilà l'eſpece d'hommes que nous honorons le plus. Si les comédiens étoient non-ſeulement ſoufferts à *Geneve*, mais contenus d'abord par des réglemens ſages, protégés enſuite, & même conſidérés dès qu'ils en ſeroient dignes, enfin abſolument placés ſur la même ligne que les autres citoyens, cette ville auroit bientôt l'avantage de poſſéder ce qu'on croit ſi rare, & ce qui ne l'eſt que par notre faute, une troupe de comédiens eſtimables. Ajoutons que cette troupe deviendroit bientôt la meilleure de l'Europe ; pluſieurs perſonnes pleines de goût & de diſpoſition pour le théâtre, & qui

craignent de ſe déshonorer parmi nous en s'y livrant, accourroient à *Geneve* pour cultiver non-ſeulement ſans honte, mais même avec eſtime, un talent ſi agréable & ſi peu commun. Le ſéjour de cette ville, que bien des François regardent comme triſte par la privation des ſpectacles, deviendroit alors le ſéjour des plaiſirs honnêtes, comme il eſt celui de la Philoſophie & de la liberté ; & les étrangers ne feroient plus ſurpris de voir que dans une ville où les ſpectacles décens & réguliers ſont défendus, on permette des farces groſſieres & ſans eſprit, auſſi contraires au bon goût qu'aux bonnes mœurs. Ce n'eſt pas tout : peu-à-peu l'exemple des comédiens de *Geneve*, la régularité de leur conduite, & la conſidération dont elle les feroit jouir, ſerviroient de modele aux comédiens des autres nations, & de leçon à ceux qui les ont traités juſqu'ici avec tant de rigueur, & même d'inconſéquence. On ne les verroit pas d'un côté penſionnés par le Gouvernement, & de l'autre un objet d'anathême ; nos Prêtres perdroient l'habitude de les excommunier, & nos bourgeois de les regarder avec mépris : & une petite République auroit la gloire d'avoir réformé l'Europe ſur ce point, plus important peut-être qu'on ne penſe.

Geneve a une univerſité qu'on appelle *Académie*, où la jeuneſſe eſt inſtruite gratuitement. Les Profeſſeurs peuvent devenir Magiſtrats, & pluſieurs le ſont en effet devenus, ce qui contribue beaucoup à entretenir l'émulation & la célébrité de l'Académie. Depuis quelques années on a établi auſſi une Ecole de Deſſein. Les Avocats, les Notaires, les Médecins, forment des Corps auxquels on n'eſt aggrégé qu'après des

examens publics ; & tous les Corps de métiers ont aussi leurs réglemens, leurs apprentissages, & leurs chefs-d'œuvre.

La bibliothéque publique est bien assortie ; elle contient vingt-six mille volumes, & un assez grand nombre de manuscrits. On prête ces livres à tous les citoyens, ainsi chacun lit & s'éclaire : aussi le peuple est-il beaucoup plus instruit à *Geneve* que par-tout ailleurs. On ne s'apperçoit pas que ce soit un mal, comme on prétend que c'en seroit un parmi nous. Peut-être les Genevois & nos Politiques ont-ils également raison.

Après l'Angleterre, *Geneve* a reçu la premiere l'inoculation de la petite vérole, qui a tant de peine à s'établir en France, & qui pourtant s'y établira, quoique plusieurs de nos Médecins la combattent encore, comme leurs prédécesseurs ont combattu la circulation du sang, l'émétique, & tant d'autres vérités incontestables ou de pratiques utiles.

Toutes les Sciences & presque tous les Arts ont été si bien cultivés à *Geneve*, qu'on seroit surpris de voir la liste des savans & des artistes en tout genre que cette ville a produit depuis deux siecles. Elle a eu même quelquefois l'avantage de posséder des étrangers célebres, que sa situation agréable, & la liberté dont on y jouit, ont engagé à s'y retirer. M. de Voltaire, qui depuis quatre ans y a établi son séjour, retrouve chez ces Républicains les mêmes marques d'estime & de considération qu'il a reçues de plusieurs Monarques.

La fabrique qui fleurit le plus à *Geneve*, est celle de l'horlogerie ; elle occupe plus de cinq mille personnes, c'est-à-dire plus de la cinquieme partie des citoyens. Les autres Arts n'y sont pas négligés, entr'autres, l'agriculture ; on remédie

au peu de fertilité du terroir, à force de soin & de travail.

Toutes les maisons sont bâties de pierre, ce qui prévient très-souvent les incendies, auxquelles on apporte d'ailleurs un prompt remede, par le bel ordre établi pour les éteindre.

Les Hôpitaux ne sont point à *Geneve*, comme ailleurs, une simple retraite pour les pauvres malades & infirmes : on y exerce l'hospitalité envers les pauvres passans; mais sur-tout on en tire une multitude de petites pensions qu'on distribue aux pauvres familles, pour les aider à vivre sans se déplacer, & sans renoncer à leur travail. Les Hôpitaux dépensent par an plus du triple de leur revenu, tant les aumônes de toute espece sont abondantes.

Il nous reste à parler de la religion de *Geneve* : c'est la partie de cet article qui intéresse peut-être le plus les Philosophes. Nous allons donc entrer dans ce détail; mais nous prions nos lecteurs de se souvenir que nous ne sommes ici qu'historiens, & non controversistes. Nos articles de théologie sont destinés à servir d'antidote à celui-ci, & raconter n'est pas approuver. Nous renvoyons donc nos lecteurs aux *mots* EUCHARISTIE, ENFER, FOI, CHRISTIANISME, pour les prémunir d'avance contre ce que nous allons dire.

La constitution ecclésiastique de *Geneve* est purement presbytérienne; point d'Evêques, encore moins de Chanoines : ce n'est pas qu'on désapprouve l'Episcopat; mais comme on ne le croit pas de droit divin, on a pensé que des Pasteurs moins riches & moins importans que des Evêques, convenoient mieux à une petite République.

Les Ministres sont ou *Pasteurs*, comme nos Curés, ou

Poſtulans, comme nos Prêtres ſans bénéfice. Le revenu des Paſteurs ne va pas au-delà de 1200 livres, ſans aucun caſuel; c'eſt l'Etat qui le donne, car l'Egliſe n'a rien. Les Miniſtres ne ſont reçus qu'à vingt-quatre ans, après des examens qui ſont très-rigides quant à la ſcience & quant aux mœurs; & dont il ſeroit à ſouhaiter que la plupart de nos égliſes catholiques ſuiviſſent l'exemple.

Les Eccléſiaſtiques n'ont rien à faire dans les funérailles; c'eſt un acte de ſimple police, qui ſe fait ſans appareil: on croit à *Geneve* qu'il eſt ridicule d'être faſtueux après la mort. On enterre dans un vaſte cimetiere aſſez éloigné de la ville, uſage qui devroit être ſuivi par-tout.

Le Clergé de *Geneve* a des mœurs exemplaires: les Miniſtres vivent dans une grande union; on ne les voit point, comme dans d'autres pays, diſputer entr'eux avec aigreur ſur des matieres inintelligibles, ſe perſécuter mutuellement, s'accuſer indécemment auprès des Magiſtrats: il s'en faut cependant beaucoup qu'ils penſent tous de même ſur les articles qu'on regarde ailleurs comme les plus importans à la religion. Pluſieurs ne croient plus la divinité de Jéſus-Chriſt, dont Calvin leur chef étoit ſi zélé défenſeur, & pour laquelle il fit brûler Servet. Quand on leur parle de ce ſupplice, qui fait quelque tort à la charité & à la modération de leur Patriarche, ils n'entreprennent point de le juſtifier; ils avouent que Calvin fit une action très-blâmable, & ils ſe contentent (ſi c'eſt un catholique qui leur parle) d'oppoſer au ſupplice de Servet cette abominable journée de la St. Barthélemi, que tout bon François deſireroit effacer de notre hiſtoire avec ſon ſang, & ce ſupplice

de

de Jean Hus, que les Catholiques même, disent-ils, n'entreprennent plus de justifier, où l'humanité & la bonne foi furent également violées, & qui doit couvrir la mémoire de l'Empereur Sigismond d'un opprobre éternel.

« Ce n'est pas, dit M. de Voltaire, un petit exemple du » progrès de la raison humaine, qu'on ait imprimé à *Geneve* » avec l'approbation publique (dans l'essai sur l'histoire uni- » verselle du même Auteur), que Calvin avoit une ame » atroce, aussi bien qu'un esprit éclairé. Le meurtre de Servet » paroît aujourd'hui abominable ». Nous croyons que les éloges dûs à cette noble liberté de penser & d'écrire, sont à partager également entre l'Auteur, son siecle & *Geneve*. Combien de pays où la Philosophie n'a pas fait moins de progrès, mais où la vérité est encore captive, où la raison n'ose élever la voix pour foudroyer ce qu'elle condamne en silence, où même trop d'Ecrivains pusillanimes, qu'on appelle *sages*, respectent les préjugés qu'ils pourroient combattre avec autant de décence que de sureté!

L'enfer, un des points principaux de notre croyance, n'en est pas un aujourd'hui pour plusieurs ministres de *Geneve*; ce seroit, selon eux, faire injure à la divinité, d'imaginer que cet Etre plein de bonté & de justice, fût capable de punir nos fautes par une éternité de tourmens : ils expliquent le moins mal qu'ils peuvent les passages formels de l'Ecriture qui sont contraires à leur opinion, prétendant qu'il ne faut jamais prendre à la lettre dans les Livres saints, tout ce qui paroît blesser l'humanité & la raison. Ils croient donc qu'il y a des peines dans une autre vie, mais pour un tems; ainsi

le purgatoire, qui a été une des principales causes de la séparation des Protestans d'avec l'Eglise Romaine, est aujourd'hui la seule peine que plusieurs d'entr'eux admettent après la mort: nouveau trait à ajouter à l'histoire des contradictions humaines.

Pour tout dire en un mot, plusieurs Pasteurs de *Geneve* n'ont d'autre religion qu'un socinianisme parfait, rejettant tout ce qu'on appelle *mysteres*, & s'imaginant que le premier principe d'une religion véritable, est de ne rien proposer à croire qui heurte la raison: aussi quand on les presse sur la nécessité de la révélation, ce dogme si essentiel du christianisme, plusieurs y substituent le terme d'*utilité*, qui leur paroît plus doux: en cela s'ils ne sont pas orthodoxes, ils sont au moins conséquens à leurs principes.

Un Clergé qui pense ainsi doit être tolérant, & l'est en effet assez pour n'être pas regardé de bon œil par les Ministres des autres Eglises réformées. On peut dire encore, sans prétendre approuver d'ailleurs la religion de *Geneve*, qu'il y a peu de pays où les théologiens & les ecclésiastiques soient plus ennemis de la superstition. Mais en récompense, comme l'intolérance & la superstition ne servent qu'à multiplier les incrédules, on se plaint moins à *Geneve* qu'ailleurs des progrès de l'incrédulité, ce qui ne doit pas surprendre: la religion y est presque réduite à l'adoration d'un seul Dieu, du moins chez presque tout ce qui n'est pas peuple: le respect pour Jésus-Christ & pour les Ecritures, sont peut-être la seule chose qui distingue d'un pur déisme le christianisme de *Geneve*.

Les Ecclésiastiques font encore mieux à *Geneve* que d'être

tolérans ; ils se renferment uniquement dans leurs fonctions, en donnant les premiers aux citoyens l'exemple de la soumission aux loix. Le Consistoire établi pour veiller sur les mœurs, n'inflige que des peines spirituelles. La grande querelle du Sacerdoce & de l'Empire, qui dans des siecles d'ignorance a ébranlé la couronne de tant d'Empereurs, & qui, comme nous ne le savons que trop, cause des troubles fâcheux dans des siecles plus éclairés, n'est point connue à *Geneve* ; le Clergé n'y fait rien sans l'approbation des Magistrats.

Le culte est fort simple ; point d'images, point de luminaires, point d'ornemens dans les Eglises. On vient pourtant de donner à la cathédrale un portail d'assez bon goût ; peut-être parviendra-t-on peu-à-peu à décorer l'intérieur des temples. Où seroit en effet l'inconvénient d'avoir des tableaux & des statues, en avertissant le peuple, si l'on vouloit, de ne leur rendre aucun culte, & de ne les regarder que comme des monumens destinés à retracer d'une maniere frappante & agréable les principaux événemens de la religion ? Les Arts y gagneroient sans que la superstition en profitât. Nous parlons ici, comme le Lecteur doit le sentir, dans les principes des Pasteurs *Genevois*, & non dans ceux de l'Eglise Catholique.

Le service divin renferme deux choses ; les prédications & le chant. Les prédications se bornent presqu'uniquement à la morale, & n'en valent que mieux. Le chant est d'assez mauvais goût ; & les vers françois qu'on chante, plus mauvais encore. Il faut espérer que *Geneve* se réformera sur ces deux points. On vient de placer une orgue dans la cathédrale, &

peut-être parviendra-t-on à louer Dieu en meilleur langage & en meilleure musique. Du reste la vérité nous oblige de dire que l'Etre Suprême est honoré à *Geneve* avec une décence & un recueillement qu'on ne remarque point dans nos Eglises.

Nous ne donnerons peut-être pas d'aussi grands articles aux plus vastes Monarchies; mais aux yeux du philosophe la république des abeilles n'est pas moins intéressante que l'histoire des grands Empires; & ce n'est peut-être que dans les petits Etats qu'on peut trouver le modele d'une parfaite administration politique. Si la religion ne nous permet pas de penser que les Genevois aient efficacement travaillé à leur bonheur dans l'autre monde, la raison nous oblige à croire qu'ils sont à-peu-près aussi heureux qu'on le peut être dans celui-ci.

O fortunatos nimium, sua si bona norint!



EXTRAIT

DES

REGISTRES

De la Vénérable Compagnie *des Pasteurs & Professeurs de l'Eglise & de l'Académie de* Geneve, du 10 Février 1758.

La Compagnie informée que le VII. *Tome de* l'Encyclopédie, *imprimé depuis peu à Paris*, *renferme au mot* GENEVE *des choses qui intéressent essentiellement notre église*, *s'est fait lire cet article ; & ayant nommé des Commissaires pour l'examiner plus particuliérement*, *ouï leur rapport*, *après mûre délibération*, *elle a cru se devoir à elle-même & à l'édification publique*, *de faire & de publier la Déclaration suivante.*

La Compagnie a été également surprise & affligée, de voir dans ledit article de *l'Encyclopédie*, que non-seulement notre culte est représenté d'une maniere défectueuse, mais que l'on y donne une très-fausse idée de notre doctrine & de notre foi. On attribue à plusieurs de nous sur divers articles des sentimens qu'ils n'ont point, & l'on en défigure d'autres. On avance, contre toute vérité, que *plusieurs ne croient plus la divinité de* Jésus-Christ.... *& n'ont d'autre religion qu'un socinianisme parfait*, *rejettant tout ce qu'on appelle mystere*, &c.

Enfin, comme pour nous faire honneur d'un eſprit tout philoſophique, on s'efforce d'exténuer notre chriſtianiſme par des expreſſions qui ne vont pas à moins qu'à le rendre tout-à-fait ſuſpect; comme quand on dit que parmi nous *la religion eſt preſque réduite à l'adoration d'un ſeul* Dieu, *du moins chez preſque tout ce qui n'eſt pas peuple*, & que *le reſpect pour* Jéſus-Chriſt *& pour* l'Ecriture, *ſont peut-être la ſeule choſe qui diſtingue du pur déiſme le chriſtianiſme de Geneve.*

De pareilles imputations ſont d'autant plus dangereuſes & plus capables de nous faire tort dans toute la Chrétienté, qu'elles ſe trouvent dans un livre fort répandu, qui d'ailleurs parle favorablement de notre ville, de ſes mœurs, de ſon Gouvernement, & même de ſon Clergé & de ſa conſtitution eccléſiaſtique. Il eſt triſte pour nous que le point le plus important ſoit celui ſur lequel on ſe montre le plus mal informé.

Pour rendre plus de juſtice à l'intégrité de notre foi, il ne falloit que faire attention aux témoignages publics & authentiques que cette Egliſe en a toujours donné, & qu'elle en donne encore chaque jour. Rien de plus connu que notre grand principe & notre profeſſion conſtante de tenir *la doctrine des ſaints Prophêtes & Apôtres*, *contenue dans les livres de l'ancien & du nouveau Teſtament*, pour une doctrine divinement inſpirée, ſeule regle infaillible & parfaite de notre foi & de nos mœurs. Cette profeſſion eſt expreſſément confirmée par ceux que l'on admet au ſaint Miniſtere; & même par tous les membres de notre Troupeau, quand ils rendent raiſon de leur foi, comme catéchumenes, à la face de l'égliſe.

On ſait auſſi l'uſage continuel que nous faiſons du *Symbole des Apôtres*, comme d'un abrégé de la partie hiſtorique & dogmatique de l'Evangile, également admis de tous les chrétiens. Nos ordonnances eccléſiaſtiques portent ſur les mêmes principes: nos prédications, notre culte, notre liturgie, nos Sacremens, tout eſt relatif à l'œuvre de notre rédemption par Jéſus-Chriſt. La même doctrine eſt enſeignée dans les leçons & les theſes de notre Académie, dans nos livres de piété, & dans les autres ouvrages que publient nos Théologiens, particuliérement contre l'incrédulité, poiſon funeſte, dont nous travaillons ſans ceſſe à préſerver notre Troupeau. Enfin nous ne craignons pas d'en appeller ici au témoignage des perſonnes de tout ordre, & même des étrangers qui entendent nos inſtructions tant publiques que particulieres, & qui en ſont édifiés.

Sur quoi donc a-t-on pu ſe fonder, pour donner une autre idée de notre doctrine? ou ſi l'on veut faire tomber le ſoupçon ſur notre ſincérité, comme ſi nous ne penſions pas ce que nous enſeignons & ce que nous profeſſons en public, de quel droit ſe permet-on un ſoupçon ſi odieux? Et comment n'a-t-on pas ſenti, qu'après avoir loué *nos mœurs* comme *exemplaires*, c'étoit ſe contredire, c'étoit faire injure à cette même probité, que de nous taxer d'une hypocriſie où ne tombent que des gens peu conſciencieux, qui ſe jouent de la religion?

Il eſt vrai que nous eſtimons & que nous cultivons la Philoſophie. Mais ce n'eſt point cette Philoſophie licencieuſe & ſophiſtique dont on voit aujourd'hui tant d'écarts. C'eſt une

Philosophie solide, qui, loin d'affoiblir la foi, conduit les plus sages à être aussi les plus religieux.

Si nous prêchons beaucoup la morale, nous n'insistons pas moins sur le dogme. Il trouve chaque jour sa place dans nos chaires ; nous avons même deux exercices publics par semaine uniquement destinés à l'explication du catéchisme. D'ailleurs cette morale est la morale chrétienne, toujours liée au dogme, & tirant de-là sa principale force, particuliérement des promesses de pardon & de félicité éternelle que fait l'Evangile à ceux qui s'amendent, comme aussi des menaces d'une condamnation éternelle contre les impies & les impénitens. A cet égard, comme à tout autre, nous croyons qu'il faut s'en tenir à la sainte Ecriture qui nous parle, non d'un Purgatoire, mais du Paradis & de l'Enfer, où chacun recevra sa juste rétribution selon le bien ou le mal qu'il aura fait dans cette vie. C'est en prêchant fortement ces grandes vérités, que nous tâchons de porter les hommes à la sanctification.

Si on loue en nous un esprit de modération & de tolérance, on ne doit pas le prendre pour une marque d'indifférence ou de relâchement. Graces à Dieu, il a un tout autre principe. Cet esprit est celui de l'Evangile, qui s'allie très-bien avec le zele. D'un côté la charité chrétienne nous éloigne absolument des voies de contrainte, & nous fait supporter sans peine quelque diversité d'opinions qui n'atteint pas l'essentiel, comme il y en a eu de tout tems dans les Eglises même les plus pures : de l'autre, nous ne négligeons aucun soin, aucune voie de persuasion, pour établir, pour inculquer, pour défendre les points fondamentaux du christianisme.

Quand

Quand il nous arrive de remonter aux principes de la loi naturelle, nous le faisons à l'exemple des Auteurs facrés ; & ce n'eſt point d'une maniere qui nous approche des déiſtes, puiſqu'en donnant à la théologie naturelle plus de ſolidité & d'étendue que ne font la plupart d'entr'eux, nous y joignons toujours la révélation, comme un ſecours du ciel très-néceſſaire, & ſans lequel les hommes ne ſeroient jamais ſortis de l'état de corruption & d'aveuglement où ils étoient tombés.

Si l'un de nos principes eſt de *ne rien propoſer à croire qui heurte la raiſon*, ce n'eſt point-là, comme on le ſuppoſe, un caractere de ſocinianiſme. Ce principe eſt commun à tous les proteſtans ; & ils s'en ſervent pour rejetter des doctrines abſurdes, telles qu'il ne s'en trouve point dans l'Ecriture ſainte bien entendue. Mais ce principe ne va pas jusqu'à nous faire *rejetter tout ce qu'on appelle myſtere ;* puiſque c'eſt le nom que nous donnons à des vérités d'un ordre ſurnaturel, que la ſeule raiſon humaine ne découvre pas, ou qu'elle ne ſauroit comprendre parfaitement, qui n'ont pourtant rien d'impoſſible en elles-mêmes, & que Dieu nous a révélées. Il ſuffit que cette révélation ſoit certaine dans ſes preuves, & préciſe dans ce qu'elle enſeigne, pour que nous admettions de telles vérités, conjointement avec celles de la religion naturelle ; d'autant mieux qu'elles ſe lient fort bien entr'elles, & que l'heureux aſſemblage qu'en fait l'Evangile forme un corps de religion admirable & complet.

Enfin, quoique le point capital de notre religion ſoit *d'adorer un ſeul* Dieu, on ne doit pas dire qu'elle *ſe réduiſe preſque à cela, chez preſque tout ce qui n'eſt pas peuple.* Les

personnes les mieux instruites sont aussi celles qui savent le mieux quel est le prix de l'alliance de grace, & que *la vie éternelle consiste à connoître le seul vrai* Dieu, *& celui qu'il a envoyé* Jésus-Christ, *son fils*, en qui *a habité corporellement toute la plénitude de la Divinité*, & qui nous a été donné pour sauveur, pour médiateur & pour juge, *afin que tous honorent le fils comme ils honorent le pere*. Par cette raison, le terme de *respect pour* Jésus-Christ *& pour l'Ecriture*, nous paroissant de beaucoup trop foible, ou trop équivoque, pour exprimer la nature & l'étendue de nos sentimens à cet égard, nous disons que c'est avec foi, avec une vénération religieuse, avec une entiere soumission d'esprit & de cœur, qu'il faut écouter ce divin Maître & le Saint Esprit parlant dans les Ecritures. C'est ainsi qu'au lieu de nous appuyer sur la sagesse humaine, si foible & si bornée, nous sommes fondés sur la *parole de* Dieu, seule capable de *nous rendre véritablement sages à salut, par la foi en* Jésus-Christ : ce qui donne à notre religion un principe plus sûr, plus relevé, & bien plus d'étendue, bien plus d'efficace ; en un mot, un tout autre caractere que celui sous lequel on s'est plû à la dépeindre.

Tels sont les sentimens unanimes de cette Compagnie, qu'elle se fera un devoir de manifester & de soutenir en toute occasion, comme il convient à de fidelles serviteurs de Jésus-Christ. Ce sont aussi les sentimens des Ministres de cette Eglise qui n'ont pas encore cure d'ames, lesquels étant informés du contenu de la présente déclaration, ont tous demandé d'y être compris. Nous ne craignons pas non plus d'assurer que c'est le sentiment général de notre Eglise ; ce qui a bien

paru par la ſenſibilité qu'ont témoignée les perſonnes de tout ordre de notre Troupeau, ſur l'article du dictionnaire qui cauſe ici nos plaintes.

Après ces explications & ces aſſurances, nous ſommes bien diſpenſés, non-ſeulement d'entrer dans un plus grand détail ſur les diverſes imputations qui nous ont été faites ; mais auſſi de répondre à ce que l'on pourroit encore écrire dans le même but. Ce ne ſeroit qu'une conteſtation inutile, dont notre caractere nous éloigne infiniment. Il nous ſuffit d'avoir mis à couvert l'honneur de notre Egliſe & de notre miniſtere, en montrant que le portrait qu'on a fait de notre religion eſt infidelle, & que notre attachement pour la ſaine doctrine évangélique n'eſt ni moins ſincere que celui de nos peres, ni différent de celui des autres Egliſes réformées, avec qui nous faiſons gloire d'être unis par les liens d'une même foi, & dont nous voyons avec beaucoup de peine que l'on veuille nous diſtinguer.

J. Trembley, *ſecrétaire.*



LETTRE
DE
M. D'ALEMBERT
A M. ROUSSEAU,
CITOYEN DE GENEVE.

Quittez-moi votre ſerpe, inſtrument de dommage.
La Font. L. xii. Fab. xx.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adreſſer, Monſieur, ſur l'article *Geneve* de l'Encyclopédie, a eu tout le ſuccès que vous deviez en attendre. En intéreſſant les Philoſophes par les vérités répandues dans votre ouvrage, & les gens de goût par l'éloquence & la chaleur de votre ſtyle, vous avez encore ſu plaire à la multitude par le mépris même que vous témoignez pour elle, & que vous euſſiez peut-être marqué davantage en affectant moins de le montrer.

Je ne me propoſe pas de répondre précisément à votre lettre, mais de m'entretenir avec vous ſur ce qui en fait le ſujet, & de vous communiquer mes réflexions bonnes ou mauvaiſes : il ſeroit trop dangereux de lutter contre une plume telle que la vôtre, & je ne cherche point à écrire des choſes brillantes, mais des choſes vraies.

Une autre raiſon m'engage à ne pas demeurer dans le ſilence ;

c'eſt la reconnoiſſance que je vous dois des égards avec leſquels vous m'avez combattu. Sur ce point ſeul je me flatte de ne vous point céder. Vous avez donné aux gens de Lettres un exemple digne de vous, & qu'ils imiteront peut-être enfin quand ils connoîtront mieux leurs vrais intérêts. Si la ſatire & l'injure n'étoient pas aujourd'hui le ton favori de la critique, elle ſeroit plus honorable à ceux qui l'exercent, & plus utile à ceux qui en ſont l'objet. On ne craindroit point de s'avilir en y répondant; on ne ſongeroit qu'à s'éclairer avec une candeur & une eſtime réciproque; la vérité ſeroit connue, & perſonne ne ſeroit offenſé; car c'eſt moins la vérité qui bleſſe, que la maniere de la dire.

Vous avez eu dans votre lettre trois objets principaux; d'attaquer les ſpectacles pris en eux-mêmes; de montrer que quand la morale pourroit les tolérer, la conſtitution de Geneve ne lui permettroit pas d'en avoir; de juſtifier enfin les Paſteurs de votre Egliſe ſur les ſentimens que je leur ai attribués en matiere de religion. Je ſuivrai ces trois objets avec vous, & je m'arrêterai d'abord ſur le premier, comme ſur celui qui intéreſſe le plus grand nombre des lecteurs. Malgré l'étendue de la matiere, je tâcherai d'être le plus court qu'il me ſera poſſible; il n'appartient qu'à vous d'être long & d'être lu, & je ne dois pas me flatter d'être auſſi heureux en écarts.

Le caractere de votre Philoſophie, Monſieur, eſt d'être ferme & inexorable dans ſa marche. Vos principes poſés, les conſéquences ſont ce qu'elles peuvent, tant pis pour nous ſi elles ſont fâcheuſes; mais à quelque point qu'elles le ſoient, elles ne vous le paroiſſent jamais aſſez pour vous forcer à reve-

nir ſur les principes. Bien loin de craindre les objections qu'on peut faire contre vos paradoxes, vous prévenez ces objections en y répondant par des paradoxes nouveaux. Il me ſemble voir en vous (la comparaiſon ne vous offenſera pas ſans doute) ce chef intrépide des Réformateurs, qui pour ſe défendre d'une héréſie en avançoit une plus grave, qui commença par attaquer les Indulgences, & finit par abolir la Meſſe. Vous avez prétendu que la culture des Sciences & des Arts eſt nuiſible aux mœurs ; on pouvoit vous objecter que dans une Société policée cette culture eſt du moins néceſſaire juſqu'à un certain point, & vous prier d'en fixer les bornes ; vous vous êtes tiré d'embarras en coupant le nœud, & vous n'avez cru pouvoir nous rendre heureux & parfaits, qu'en nous réduiſant à l'état de bêtes. Pour prouver ce que tant d'Opéra François avoient ſi bien prouvé avant vous, que nous n'avons point de muſique, vous avez déclaré *que nous ne pouvions en avoir, & que ſi nous en avions une, ce ſeroit tant pis pour nous.* Enfin, dans la vue d'inſpirer plus efficacement à vos compatriotes l'horreur de la comédie, vous la repréſentez comme une des plus pernicieuſes inventions des hommes, & pour me ſervir de vos propres termes, comme un divertiſſement *plus barbare que les combats des gladiateurs.*

Vous procédez avec ordre, & ne portez pas d'abord les grands coups. A ne regarder les ſpectacles que comme un amuſement, cette raiſon ſeule vous paroît ſuffire pour les condamner. *La vie eſt ſi courte*, dites-vous, *& le tems ſi précieux.* Qui en doute, Monſieur? Mais en même tems la vie

eſt ſi malheureuſe & le plaiſir ſi rare. Pourquoi envier aux hommes, deſtinés preſque uniquement par la nature à pleurer & à mourir, quelques délaſſemens paſſagers, qui les aident à ſupporter l'amertume ou l'inſipidité de leur exiſtence? Si les ſpectacles, conſidérés ſous ce point de vue, ont un défaut à mes yeux, c'eſt d'être pour nous une diſtraction trop légere & un amuſement trop foible, préciſément par cette raiſon qu'ils ſe préſentent trop à nous ſous la ſeule idée d'amuſement, & d'amuſement néceſſaire à notre oiſiveté. L'illuſion ſe trouvant rarement dans les repréſentations théâtrales, nous ne les voyons que comme un jeu qui nous laiſſe preſque entiérement à nous. D'ailleurs le plaiſir ſuperficiel & momentané qu'elles peuvent produire, eſt encore affoibli par la nature de ce plaiſir même, qui tout imparfait qu'il eſt, a l'inconvénient d'être trop recherché, &, ſi on peut parler de la ſorte, appellé de trop loin. Il a fallu, ce me ſemble, pour imaginer un pareil genre de divertiſſement, que les hommes en euſſent auparavant eſſayé & uſé de bien des eſpeces; quelqu'un qui s'ennuyoit cruellement (c'étoit vraiſemblablement un Prince) doit avoir eu la premiere idée de cet amuſement rafiné, qui conſiſte à repréſenter ſur des planches les infortunes & les travers de nos ſemblables pour nous conſoler ou nous guérir des nôtres; & à nous rendre ſpectateurs de la vie, d'acteurs que nous y ſommes, pour nous en adoucir le poids & les malheurs. Cette réflexion triſte vient quelquefois troubler le plaiſir que je goûte au théâtre; à travers les impreſſions agréables de la ſcene, j'apperçois de tems en tems, malgré moi & avec une ſorte de chagrin, l'empreinte fâcheuſe de ſon

origine ; fur-tout dans ces momens de repos, où l'action fufpendue & refroidie laiffant l'imagination tranquille, ne montre plus que la repréfentation au lieu de la chofe, & l'acteur au lieu du perfonnage. Telle eft, Monfieur, la trifte deftinée de l'homme jufques dans les plaifirs même ; moins il peut s'en paffer, moins il les goûte ; & plus il y met de foins & d'étude, moins leur impreffion eft fenfible. Pour nous en convaincre par un exemple encore plus frappant que celui du théâtre, jettons les yeux fur ces maifons décorées par la vanité & par l'opulence, que le vulgaire croit un féjour de délices, & où les rafinemens d'un luxe recherché brillent de toutes parts ; elles ne rappellent que trop fouvent au riche blazé qui les a fait conftruire, l'image importune de l'ennui qui lui a rendu ces rafinemens néceffaires.

Quoi qu'il en foit, Monfieur, nous avons trop befoin de plaifirs, pour nous rendre difficiles fur le nombre ou fur le choix. Sans doute tous nos divertiffemens forcés & factices, inventés & mis en ufage par l'oifiveté, font bien au-deffous des plaifirs fi purs & fi fimples que devroient nous offrir les devoirs de citoyen, d'ami, d'époux, de fils & de pere : mais rendez-nous donc, fi vous le pouvez, ces devoirs moins pénibles & moins triftes : ou fouffrez qu'après les avoir remplis de notre mieux, nous nous confolions de notre mieux auffi des chagrins qui les accompagnent. Rendez les peuples plus heureux, & par conféquent les citoyens moins rares, les amis plus fenfibles & plus conftans, les peres plus juftes, les enfans plus tendres, les femmes plus fideles & plus vraies ; nous ne chercherons point alors d'autres plaifirs que ceux qu'on goûte au

au ſein de l'amitié, de la patrie, de la nature & de l'amour. Mais il y a long-tems, vous le ſavez, que le ſiecle d'Aſtrée n'exiſte plus que dans les fables, ſi même il a jamais exiſté ailleurs. Solon diſoit qu'il avoit donné aux Athéniens, non les meilleures loix en elles-mêmes, mais les meilleures qu'ils puſſent obſerver. Il en eſt ainſi des devoirs qu'une ſaine philoſophie preſcrit aux hommes & des plaiſirs qu'elle leur permet. Elle doit nous ſuppoſer & nous prendre tels que nous ſommes, pleins de paſſions & de foibleſſes, mécontens de nous-mêmes & des autres, réuniſſant à un penchant naturel pour l'oiſiveté, l'inquiétude & l'activité dans les deſirs. Que reſte-t-il à faire à la Philoſophie, que de pallier à nos yeux par les diſtractions qu'elle nous offre, l'agitation qui nous tourmente, ou la langueur qui nous conſume? Peu de perſonnes ont, comme vous, Monſieur, la force de chercher leur bonheur dans la triſte & uniforme tranquillité de la ſolitude. Mais cette reſſource ne vous manque-t-elle jamais à vous-même? N'éprouvez-vous jamais au ſein du repos, & quelquefois du travail, ces momens de dégoût & d'ennui qui rendent néceſſaires les délaſſemens ou les diſtractions? La ſociété ſeroit d'ailleurs trop malheureuſe, ſi tous ceux qui peuvent ſe ſuffire ainſi que vous, s'en banniſſoient par un exil volontaire. Le ſage en fuyant les hommes, c'eſt-à-dire, en évitant de s'y livrer, (car c'eſt la ſeule maniere dont il doit les fuir), leur eſt au moins redevable de ſes inſtructions & de ſon exemple; c'eſt au milieu de ſes ſemblables que l'Etre ſuprême lui a marqué ſon ſéjour, & il n'eſt pas plus permis aux Philoſophes qu'aux Rois d'être hors de chez eux.

Je reviens aux plaiſirs du théâtre. Vous avez laiſſé avec raiſon aux déclamateurs de la chaire, cet argument ſi rebattu contre les ſpectacles, qu'ils ſont contraires à l'eſprit du chriſtianiſme, qui nous oblige de nous mortifier ſans ceſſe. On s'interdiroit ſur ce principe les délaſſemens que la religion condamne le moins. Les Solitaires auſteres de Port-Royal, grands prédicateurs de la mortification chrétienne, & par cette raiſon grands adverſaires de la comédie, ne ſe refuſoient pas dans leur ſolitude, comme l'a remarqué Racine, le plaiſir de faire des ſabots, & celui de tourner les Jéſuites en ridicule.

Il ſemble donc que les ſpectacles, à ne les conſidérer encore que du côté de l'amuſement, peuvent être accordés aux hommes, du moins comme un jouet qu'on donne à des enfans qui ſouffrent. Mais ce n'eſt pas ſeulement un jouet qu'on a prétendu leur donner, ce ſont des leçons utiles déguiſées ſous l'apparence du plaiſir. Non-ſeulement on a voulu diſtraire de leurs peines ces enfans adultes; on a voulu que ce théâtre, où ils ne vont en apparence que pour rire ou pour pleurer, devînt pour eux, ſans qu'ils s'en apperçuſſent, une école de mœurs & de vertu. Voilà, Monſieur, de quoi vous croyez le théâtre incapable; vous lui attribuez même un effet abſolument contraire, & vous prétendez le prouver.

Je conviens d'abord avec vous, que les Ecrivains dramatiques ont pour but principal de plaire, & que celui d'être utiles eſt tout au plus le ſecond : mais qu'importe, s'ils ſont en effet utiles, que ce ſoit leur premier ou leur ſecond objet? Soyons de bonne foi, Monſieur, avec nous-mêmes, & convenons que les Auteurs de théâtre n'ont rien en cela qui

les diſtingue des autres. L'eſtime publique eſt le but principal de tout Ecrivain ; & la premiere vérité qu'il veut apprendre à ſes lecteurs, c'eſt qu'il eſt digne de cette eſtime. En vain affecteroit-il de la dédaigner dans ſes ouvrages ; l'indifférence ſe taît, & ne fait point tant de bruit ; les injures même dites à une nation ne ſont quelquefois qu'un moyen plus piquant de ſe rappeller à ſon ſouvenir. Et le fameux Cynique de la Grece eût bientôt quitté ce tonneau d'où il bravoit les préjugés & les Rois, ſi les Athéniens euſſent paſſé leur chemin ſans le regarder & ſans l'entendre. La vraie philoſophie ne conſiſte point à fouler aux pieds la gloire, & encore moins à le dire ; mais à n'en pas faire dépendre ſon bonheur, même en tâchant de la mériter. On n'écrit donc, Monſieur, que pour être lu, & on ne veut être lu que pour être eſtimé ; j'ajoute, pour être eſtimé de la multitude, de cette multitude même, dont on fait d'ailleurs (& avec raiſon) ſi peu de cas. Une voix ſecrete & importune nous crie, que ce qui eſt beau, grand & vrai plaît à tout le monde, & que ce qui n'obtient pas le ſuffrage général, manque apparemment de quelqu'une de ces qualités. Ainſi quand on cherche les éloges du vulgaire, c'eſt moins comme une récompenſe flatteuſe en elle-même, que comme le gage le plus ſûr de la bonté d'un ouvrage. L'amour-propre qui n'annonce que des prétentions modérées, en déclarant qu'il ſe borne à l'approbation du petit nombre, eſt un amour-propre timide qui ſe conſole d'avance, ou un amour-propre mécontent qui ſe conſole après coup. Mais quel que ſoit le but d'un Ecrivain, ſoit d'être loué, ſoit d'être utile, ce but n'importe gueres au public, ce

n'eſt point là ce qui regle ſon jugement, c'eſt uniquement le degré de plaiſir ou de lumiere qu'on lui a donné. Il honore ceux qui l'inſtruiſent, il encourage ceux qui l'amuſent, il applaudit ceux qui l'inſtruiſent en l'amuſant. Or, les bonnes pieces de théâtre me paroiſſent réunir ces deux derniers avantages. C'eſt la morale miſe en action, ce ſont les préceptes réduits en exemple; la tragédie nous offre les malheurs produits par les vices des hommes, la comédie les ridicules attachés à leurs défauts; l'une & l'autre mettent ſous les yeux ce que la morale ne montre que d'une maniere abſtraite & dans une eſpece de lointain. Elles développent & fortifient par les mouvemens qu'elles excitent en nous, les ſentimens dont la nature a mis le germe dans nos ames.

On va, ſelon vous, s'iſoler au ſpectacle, on y va oublier ſes proches, ſes concitoyens & ſes amis. Le ſpectacle eſt au contraire celui de tous nos plaiſirs qui nous rappelle le plus aux autres hommes, par l'image qu'il nous préſente de la vie humaine, & par les impreſſions qu'il nous donne & qu'il nous laiſſe. Un Poëte dans ſon enthouſiaſme, un Géometre dans ſes méditations profondes, ſont bien plus iſolés qu'on ne l'eſt au théâtre. Mais quand les plaiſirs de la ſcene nous feroient perdre pour un moment le ſouvenir de nos ſemblables, n'eſt-ce pas l'effet naturel de toute occupation qui nous attache, de tout amuſement qui nous entraîne? Combien de momens dans la vie où l'homme le plus vertueux oublie ſes compatriotes & ſes amis ſans les aimer moins; & vous-même, Monſieur, n'auriez-vous renoncé à vivre avec les vôtres que pour y penſer toujours?

Vous avez bien de la peine, ajoutez - vous, à concevoir cette regle de la poétique des anciens, que le théâtre purge les paſſions en les excitant. La regle, ce me ſemble, eſt vraie, mais elle a le défaut d'être mal énoncée ; & c'eſt ſans doute par cette raiſon qu'elle a produit tant de diſputes, qu'on ſe ſeroit épargnées ſi on avoit voulu s'entendre. Les paſſions dont le théâtre tend à nous garantir, ne ſont pas celles qu'il excite ; mais il nous en garantit en excitant en nous les paſſions contraires : j'entends ici par *paſſion*, avec la plupart des Ecrivains de morale, toute affection vive & profonde qui nous attache fortement à ſon objet. En ce ſens, la tragédie ſe ſert des paſſions utiles & louables, pour réprimer les paſſions blâmables & nuiſibles ; elle emploie, par exemple, les larmes & la compaſſion dans Zaïre, pour nous précautionner contre l'amour violent & jaloux ; l'amour de la Patrie dans Brutus, pour nous guérir de l'ambition ; la terreur & la crainte de la vengeance céleſte dans Sémiramis, pour nous faire haïr & éviter le crime. Mais ſi avec quelques Philoſophes on n'attache l'idée de paſſion qu'aux affections criminelles, il faudra pour lors ſe borner à dire que le théâtre les corrige en nous rappellant aux affections naturelles ou vertueuſes, que le Créateur nous a données pour combattre ces mêmes paſſions.

« Voilà, objectez-vous, un remede bien foible & cherché » bien loin : l'homme eſt naturellement bon ; l'amour de » la vertu, quoi qu'en diſent les Philoſophes, eſt inné dans » nous ; il n'y a perſonne, excepté les ſcélérats de profeſ- » ſion, qui avant d'entendre une tragédie ne ſoit déjà per-

„ ſuadé des vérités dont elle va nous inſtruire ; & à l'égard „ des hommes plongés dans le crime, ces vérités ſont bien „ inutiles à leur faire entendre, & leur cœur n'a point d'o- „ reilles „. L'homme eſt naturellement bon, je le veux ; cette queſtion demanderoit un trop long examen ; mais vous conviendrez du moins que la ſociété, l'intérêt, l'exemple, peuvent faire de l'homme un être méchant. J'avoue que quand il voudra conſulter ſa raiſon, il trouvera qu'il ne peut être heureux que par la vertu ; & c'eſt en ce ſeul ſens que vous pouvez regarder l'amour de la vertu comme inné dans nous ; car vous ne croyez pas apparemment que le *fœtus* & les enfans à la mamelle ayent aucune notion du juſte & de l'injuſte. Mais la raiſon ayant à combattre en nous des paſſions qui étouffent ſa voix, emprunte le ſecours du théâtre pour imprimer plus profondément dans notre ame les vérités que nous avons beſoin d'apprendre. Si ces vérités gliſſent ſur les ſcélérats décidés, elles trouvent dans le cœur des autres une entrée plus facile ; elles s'y fortifient quand elles y étoient déjà gravées ; incapables peut-être de ramener les hommes perdus, elles ſont au moins propres à empêcher les autres de ſe perdre. Car la morale eſt comme la médecine ; beaucoup plus ſûre dans ce qu'elle fait pour prévenir les maux, que dans ce qu'elle tente pour les guérir.

L'effet de la morale du théâtre eſt donc moins d'opérer un changement ſubit dans les cœurs corrompus, que de prémunir contre le vice les ames foibles par l'exercice des ſentimens honnêtes, & d'affermir dans ces mêmes ſentimens les ames vertueuſes. Vous appellez paſſagers & ſtériles les mou-

vemens que le théâtre excite, parce que la vivacité de ces mouvemens ſemble ne durer que le tems de la piece ; mais leur effet, pour être lent & comme inſenſible, n'en eſt pas moins réel aux yeux du Philoſophe. Ces mouvemens ſont des ſecouſſes par leſquelles le ſentiment de la vertu a beſoin d'être réveillé dans nous ; c'eſt un feu qu'il faut de tems en tems ranimer & nourrir pour l'empêcher de s'éteindre.

Voilà, Monſieur, les fruits naturels de la morale miſe en action ſur le théâtre ; voilà les ſeuls qu'on en puiſſe attendre. Si elle n'en a pas de plus marqués, croyez-vous que la morale réduite aux préceptes en produiſe beaucoup davantage ? Il eſt bien rare que les meilleurs livres de morale rendent vertueux ceux qui n'y ſont pas diſpoſés d'avance ; eſt-ce une raiſon pour proſcrire ces livres ? Demandez à nos prédicateurs les plus fameux combien ils font de converſions par an ; ils vous répondront qu'on en fait une ou deux par ſiecle, encore faut-il que le ſiecle ſoit bon ; ſur cette réponſe leur défendrez-vous de prêcher, & à nous de les entendre ?

« Belle comparaiſon, direz-vous ; je veux que nos prédi-
» cateurs & nos moraliſtes n'ayent pas des ſuccès brillans ;
» au moins ne font-ils pas grand mal, ſi ce n'eſt peut-être
» celui d'ennuyer quelquefois ; mais c'eſt préciſément parce
» que les Auteurs de théâtre nous ennuyent moins, qu'ils
» nous nuiſent davantage. Quelle morale, que celle qui pré-
» ſente ſi ſouvent aux yeux des ſpectateurs des monſtres im-
» punis & des crimes heureux ? Un Atrée qui s'applaudit des
» horreurs qu'il a exercées contre ſon frere, un Néron qui
» empoiſonne Britannicus pour régner en paix, une Médée

„ qui égorge ſes enfans, & qui part en inſultant au déſeſpoir „ de leur pere, un Mahomet qui ſéduit & qui entraîne tout „ un peuple, victime & inſtrument de ſes fureurs? Quel „ affreux ſpectacle à montrer aux hommes, que des ſcélérats „ triomphans „? Pourquoi non, Monſieur, ſi on leur rend ces ſcélérats odieux dans leur triomphe même? Peut-on mieux nous inſtruire à la vertu, qu'en nous montrant d'un côté les ſuccès du crime, & en nous faiſant envier de l'autre le ſort de la vertu malheureuſe? Ce n'eſt pas dans la proſpérité ni dans l'élévation qu'on a beſoin d'apprendre à l'aimer, c'eſt dans l'abjection & dans l'infortune. Or, ſur cet effet du théâtre j'en appelle avec confiance à votre propre témoignage : interrogez les ſpectateurs l'un après l'autre au ſortir de ces tragédies que vous croyez une école de vice & de crime; demandez-leur lequel ils aimeroient mieux être, de Britannicus ou de Néron, d'Atrée ou de Thyeſte, de Zopire ou de Mahomet; héſiteront-ils ſur la réponſe? Et comment héſiteroient-ils? Pour nous borner à un ſeul exemple, quelle leçon plus propre à rendre le fanatiſme exécrable, & à faire regarder comme des monſtres ceux qui l'inſpirent, que cet horrible tableau du quatrieme acte de Mahomet, où l'on voit Seïde, égaré par un zele affreux, enfoncer le poignard dans le ſein de ſon pere? Vous voudriez, Monſieur, bannir cette tragédie de notre théâtre? Plût à Dieu qu'elle y fût plus ancienne de deux cents ans! L'eſprit philoſophique qui l'a dictée ſeroit de même date parmi nous, & peut-être eût épargné à la nation Françoiſe, d'ailleurs ſi paiſible & ſi douce, les horreurs & les atrocités religieuſes auxquelles elle s'eſt livrée.

Si

Si cette tragédie laiſſe quelque choſe à regretter aux ſages, c'eſt de n'y voir que les forfaits cauſés par le zele d'une fauſſe religion, & non les malheurs encore plus déplorables, où le zele aveugle pour une religion vraie peut quelquefois entraîner les hommes.

Ce que je dis ici de Mahomet, je crois pouvoir le dire de même des autres tragédies qui vous paroiſſent ſi dangereuſes. Il n'en eſt, ce me ſemble, aucune qui ne laiſſe dans notre ame après la repréſentation, quelque grande & utile leçon de morale plus ou moins développée. Je vois dans Œdipe un Prince fort à plaindre ſans doute, mais toujours coupable, puiſqu'il a voulu, contre l'avis même des Dieux, braver ſa deſtinée; dans Phedre, une femme que la violence de ſa paſſion peut rendre malheureuſe, mais non pas excuſable, puiſqu'elle travaille à perdre un Prince vertueux dont elle n'a pu ſe faire aimer; dans Catilina, le mal que l'abus des grands talens peut faire au genre-humain; dans Médée & dans Atrée, les effets abominables de l'amour criminel & irrité, de la vengeance & de la haine. D'ailleurs, quand ces pieces ne nous enſeigneroient directement aucune vérité morale, ſeroient-elles pour cela blâmables ou pernicieuſes? Il ſuffiroit pour les juſtifier de ce reproche, de faire attention aux ſentimens louables, ou tout au moins naturels, qu'elles excitent en nous; Œdipe & Phedre l'attendriſſement ſur nos ſemblables, Atrée & Médée le frémiſſement & l'horreur. Quand nous irions à ces tragédies, moins pour être inſtruits que pour être remués, quel ſeroit en cela notre crime & le leur? Elles ſeroient pour les honnêtes gens, s'il eſt permis

d'employer cette comparaiſon, ce que les ſupplices ſont pour le peuple, un ſpectacle où ils aſſiſteroient par le ſeul beſoin, que tous les hommes ont d'être émus. C'eſt en effet ce beſoin & non pas, comme on le croit communément, un ſentiment d'inhumanité qui fait courir le peuple aux exécutions des criminels. Il voit au contraire ces exécutions avec un mouvement de trouble & de pitié, qui va quelquefois juſqu'à l'horreur & aux larmes. Il faut à ces ames rudes, concentrées & groſſieres, des ſecouſſes fortes pour les ébranler. La tragédie ſuffit aux ames plus délicates & plus ſenſibles; quelquefois même, comme dans Médée & dans Atrée, l'impreſſion eſt trop violente pour elles. Mais bien loin d'être alors dangereuſe, elle eſt au contraire importune; & un ſentiment de cette eſpece peut-il être une ſource de vices & de forfaits? Si dans les pieces où l'on expoſe le crime à nos yeux, les ſcélérats ne ſont pas toujours punis, le ſpectateur eſt affligé qu'ils ne le ſoient pas: quand il ne peut en accuſer le Poete, toujours obligé de ſe conformer à l'hiſtoire, c'eſt alors, ſi je puis parler ainſi, l'hiſtoire elle-même qu'il accuſe; & il ſe dit en ſortant,

Faiſons notre devoir, & laiſſons faire aux Dieux.

Auſſi dans un ſpectacle qui laiſſeroit plus de liberté au Poëte, dans notre Opéra, par exemple, qui n'eſt d'ailleurs ni le ſpectacle de la vérité ni celui des mœurs, je doute qu'on pardonnât à l'Auteur de laiſſer à jamais le crime impuni. Je me ſouviens d'avoir vu autrefois en manuſcrit un opéra

d'Atrée, où ce monſtre périſſoit écraſé de la foudre, en criant avec une ſatisfaction barbare,

Tonnez, Dieux impuiſſans, frappez, je ſuis vengé.

Cette ſituation vraiment théâtrale, ſecondée par une muſique effrayante, eût produit, ce me ſemble, un des plus heureux dénouemens qu'on puiſſe imaginer au théâtre lyrique.

Si dans quelques tragédies on a voulu nous intéreſſer pour des ſcélérats, ces tragédies ont manqué leur objet; c'eſt la faute du Poëte & non du genre; vous trouverez des hiſtoriens même qui ne ſont pas exempts de ce reproche; en accuſerez-vous l'hiſtoire? Rappellez-vous, Monſieur, un de nos chefs-d'œuvre en ce genre, la conjuration de Veniſe de l'Abbé de St. Réal, & l'eſpece d'intérêt qu'il nous inſpire (ſans l'avoir peut-être voulu) pour ces hommes qui ont juré la ruine de leur Patrie; on s'afflige preſque après cette lecture de voir tant de courage & d'habileté devenus inutiles; on ſe reproche ce ſentiment, mais il nous ſaiſit malgré nous, & ce n'eſt que par réflexion qu'on prend part au ſalut de Veniſe. Je vous avouerai à cette occaſion (contre l'opinion aſſez généralement établie), que le ſujet de *Veniſe ſauvée* me paroît bien plus propre au théâtre que celui de Manlius Capitolinus, quoique ces deux pieces ne different gueres que par les noms & l'état des perſonnages; des malheureux qui conſpirent pour ſe rendre libres, ſont moins odieux que des ſénateurs qui cabalent pour ſe rendre maîtres.

Mais ce qui paroît, Monſieur, vous avoir choqué le plus dans nos pieces, c'eſt le rôle qu'on y fait jouer à l'amour.

Cette paſſion, le grand mobile des actions des hommes ; eſt en effet le reſſort preſque unique du théâtre François ; & rien ne vous paroît plus contraire à la ſaine morale que de réveiller par des peintures & des ſituations ſéduiſantes un ſentiment ſi dangereux. Permettez-moi de vous faire une queſtion avant que de vous répondre. Voudriez-vous bannir l'amour de la ſociété ? Ce ſeroit, je crois, pour elle un grand bien & un grand mal. Mais vous chercheriez en vain à détruire cette paſſion dans les hommes ; il ne paroît pas d'ailleurs que votre deſſein ſoit de la leur interdire, du moins ſi on en juge par les deſcriptions intéreſſantes que vous en faites, & auxquelles toute l'auſtérité de votre philoſophie n'a pu ſe refuſer. Or, ſi on ne peut, & ſi on ne doit peut-être pas étouffer l'amour dans le cœur des hommes, que reſte-t-il à faire, ſinon de le diriger vers une fin honnête, & de nous montrer dans des exemples illuſtres ſes fureurs & ſes foibleſſes, pour nous en défendre ou nous en guérir ? Vous convenez que c'eſt l'objet de nos tragédies ; mais vous prétendez que l'objet eſt manqué par les efforts même que l'on fait pour le remplir, que l'impreſſion du ſentiment reſte, & que la morale eſt bientôt oubliée. Je prendrai, Monſieur, pour vous répondre, l'exemple méme que vous apportez de la tragédie de Bérénice, où Racine a trouvé l'art de nous intéreſſer pendant cinq actes avec ces ſeuls mots, *je vous aime, vous êtes Empereur & je pars* ; & où ce grand Poëte a ſu réparer par les charmes de ſon ſtyle le défaut d'action & la monotonie de ſon ſujet. Tout ſpectateur ſenſible, je l'avoue, ſort de cette tragédie le cœur affligé, partageant en quelque

maniere le ſacrifice qui coûte ſi cher à Titus, & le déſeſpoir de Bérénice abandonnée. Mais quand ce ſpectateur regarde au fond de ſon ame, & approfondit le ſentiment triſte qui l'occupe, qu'y apperçoit-il, Monſieur? Un retour affligeant ſur le malheur de la condition humaine, qui nous oblige preſque toujours de faire céder nos paſſions à nos devoirs. Cela eſt ſi vrai, qu'au milieu des pleurs que nous donnons à Bérénice, le bonheur du monde attaché au ſacrifice de Titus, nous rend inexorables ſur la néceſſité de ce ſacrifice même dont nous le plaignons; l'intérêt que nous prenons à ſa douleur, en admirant ſa vertu, ſe changeroit en indignation s'il ſuccomboit à ſa foibleſſe. En vain Racine même, tout habile qu'il étoit dans l'éloquence du cœur, eût eſſayé de nous repréſenter ce Prince, entre Bérénice d'un côté & Rome de l'autre, ſenſible aux prieres d'un peuple qui embraſſe ſes genoux pour le retenir, mais cédant aux larmes de ſa maîtreſſe; les adieux les plus touchans de ce Prince à ſes ſujets ne le rendroient que plus mépriſable à nos yeux; nous n'y verrions qu'un monarque vil, qui pour ſatisfaire une paſſion obſcure, renonce à faire du bien aux hommes, & qui va dans les bras d'une femme oublier leurs pleurs. Si quelque choſe au contraire adoucit à nos yeux la peine de Titus, c'eſt le ſpectacle de tout un peuple devenu heureux par le courage du Prince: rien n'eſt plus propre à conſoler de l'infortune, que le bien qu'on fait à ceux qui ſouffrent, & l'homme vertueux ſuſpend le cours de ſes larmes en eſſuyant celles des autres. Cette tragédie, Monſieur, a d'ailleurs un autre avantage, c'eſt de nous rendre plus grands à nos pro-

pres yeux en nous montrant de quels efforts la vertu nous rend capables. Elle ne réveille en nous la plus puiſſante & la plus douce de toutes les paſſions, que pour nous apprendre à la vaincre, en la faiſant céder, quand le devoir l'exige, à des intérêts plus preſſans & plus chers. Ainſi elle nous flatte & nous éleve tout à la fois, par l'expérience douce qu'elle nous fait faire de la tendreſſe de notre ame, & par le courage qu'elle nous inſpire pour réprimer ce ſentiment dans ſes effets, en conſervant le ſentiment même.

Si donc les peintures qu'on fait de l'amour ſur nos théâtres étoient dangereuſes, ce ne pourroit être tout au plus que chez une nation déjà corrompue, à qui les remedes même ſerviroient de poiſon : auſſi ſuis-je perſuadé, malgré l'opinion contraire où vous êtes, que les repréſentations théâtrales ſont plus utiles à un peuple qui a conſervé ſes mœurs, qu'à celui qui auroit perdu les ſiennes. Mais quand l'état préſent de nos mœurs pourroit nous faire regarder la tragédie comme un nouveau moyen de corruption, la plupart de nos pieces me paroiſſent bien propres à nous raſſurer à cet égard. Ce qui devroit, ce me ſemble, vous déplaire le plus dans l'amour que nous mettons ſi fréquemment ſur nos théâtres, ce n'eſt pas la vivacité avec laquelle il eſt peint, c'eſt le rôle froid & ſubalterne qu'il y joue preſque toujours. L'amour, ſi on en croit la multitude, eſt l'ame de nos tragédies ; pour moi, il m'y paroît preſque auſſi rare que dans le monde. La plupart des perſonnages de Racine même ont à mes yeux moins de paſſion que de métaphyſique, moins de chaleur que de galanterie. Qu'eſt-ce que l'amour dans Mithridate, dans Iphi-

génie, dans Britannicus, dans Bajazet même, & dans Andromaque, si on en excepte quelques traits des rôles de Roxane & d'Hermione? Phedre est peut-être le seul ouvrage de ce grand homme, où l'amour soit vraiment terrible & tragique; encore y est-il défiguré par l'intrigue obscure d'Hippolite & d'Aricie. Arnaud l'avoit bien senti, quand il disoit à Racine: *pourquoi cet Hippolite amoureux?* Le reproche étoit moins d'un casuiste que d'un homme de goût; on sait la réponse que Racine lui fit: *eh, Monsieur, sans cela qu'auroient dit les petits-maîtres?* Ainsi c'est à la frivolité de la nation que Racine a sacrifié la perfection de sa piece. L'amour dans Corneille est encore plus languissant & plus déplacé: son génie semble s'être épuisé dans le Cid à peindre cette passion, & il n'y a presqu'aucune de ses autres tragédies que l'amour ne dépare & ne refroidisse. Ce sentiment exclusif & impérieux, si propre à nous consoler de tout, ou à nous rendre tout insupportable, à nous faire jouir de notre existence, ou à nous la faire détester, veut être sur le théâtre comme dans nos cœurs, y régner seul & sans partage. Par-tout où il ne joue pas le premier rôle, il est dégradé par le second. Le seul caractere qui lui convienne dans la tragédie, est celui de la véhémence, du trouble & du désespoir: ôtez-lui ces qualités, ce n'est plus, si j'ose parler ainsi, qu'une passion commune & bourgeoise. Mais, dira-t-on, en peignant l'amour de la sorte, il deviendra monotone, & toutes nos pieces se ressembleront. Et pourquoi s'imaginer, comme ont fait presque tous nos Auteurs, qu'une piece ne puisse nous intéresser sans amour? Sommes-nous plus difficiles ou plus insensibles que

les Athéniens ? & ne pouvons-nous pas trouver à leur exemple une infinité d'autres ſujets capables de remplir dignement le théâtre, les malheurs de l'ambition, le ſpectacle d'un héros dans l'infortune, la haine de la ſuperſtition & des tyrans, l'amour de la patrie, la tendreſſe maternelle ? Ne faiſons point à nos Françoiſes l'injure de penſer que l'amour ſeul puiſſe les émouvoir, comme ſi elles n'étoient ni citoyennes ni meres. Ne les avons-nous pas vues s'intéreſſer à la mort de Céſar, & verſer des larmes à Mérope ?

Je viens, Monſieur, à vos objections ſur la comédie. Vous n'y voyez qu'un exemple continuel de libertinage, de perfidie & de mauvaiſes mœurs ; des femmes qui trompent leurs maris, des enfans qui volent leurs peres, d'honnêtes bourgeois dupés par des fripons de Cour. Mais je vous prie de conſidérer un moment ſous quel point de vue tous ces vices nous ſont repréſentés ſur le théâtre. Eſt-ce pour les mettre en honneur ? Nullement ; il n'eſt point de ſpectateur qui s'y méprenne ; c'eſt pour nous ouvrir les yeux ſur la ſource de ces vices ; pour nous faire voir dans nos propres défauts (dans des défauts qui en eux-mêmes ne bleſſent point l'honnêteté), une des cauſes les plus communes des actions criminelles que nous reprochons aux autres. Qu'apprenons-nous dans *George Dandin ?* que le déréglement des femmes eſt la ſuite ordinaire des mariages mal aſſortis où la vanité a préſidé ; dans le *Bourgeois Gentilhomme* ? qu'un bourgeois qui veut ſortir de ſon état, avoir une femme de la Cour pour maîtreſſe, & un grand Seigneur pour ami, n'aura pour maîtreſſe qu'une femme perdue, & pour ami qu'un honnête voleur ; dans les

ſcenes

ſcenes d'*Harpagon* & de ſon fils ? que l'avarice des peres produit la mauvaiſe conduite des enfans ; enfin dans toutes, cette vérité ſi utile, *que les ridicules de la ſociété y ſont une ſource de déſordres.* Et quelle maniere plus efficace d'attaquer nos ridicules, que de nous montrer qu'ils rendent les autres méchans à nos dépens ? En vain diriez-vous que dans la comédie nous ſommes plus frappés du ridicule qu'elle joue, que des vices dont ce ridicule eſt la ſource. Cela doit être, puiſque l'objet naturel de la comédie eſt la correction de nos défauts par le ridicule, leur antidote le plus puiſſant, & non la correction de nos vices qui demande des remedes d'un autre genre. Mais ſon effet n'eſt pas pour cela de nous faire préférer le vice au ridicule ; elle nous ſuppoſe pour le vice cette horreur qu'il inſpire à toute ame bien née : elle ſe ſert même de cette horreur pour combattre nos travers ; & il eſt tout ſimple que le ſentiment qu'elle ſuppoſe nous affecte moins (dans le moment de la repréſentation) que celui qu'elle cherche à exciter en nous, ſans que pour cela elle nous faſſe prendre le change ſur celui de ces deux ſentimens qui doit dominer dans notre ame. Si quelques comédies en petit nombre s'écartent de cet objet louable & ſont preſque uniquement une école de mauvaiſes mœurs, on peut comparer leurs Auteurs à ces hérétiques, qui pour débiter le menſonge, ont abuſé quelquefois de la chaire de vérité.

Vous ne vous en tenez pas à des imputations générales. Vous attaquez, comme une ſatire cruelle de la vertu, le *Miſanthrope* de Moliere, ce chef-d'œuvre de notre théâtre comique ; ſi néanmoins le *Tartuffe* ne lui eſt pas encore ſupérieur,

ſoit par la vivacité de l'action, ſoit par les ſituations théâtrales, ſoit enfin par la variété & la vérité des caracteres. Je ne ſais, Monſieur, ce que vous penſez de cette derniere piece, elle étoit bien faite pour trouver grace devant vous, ne fût-ce que par l'averſion dont on ne peut ſe défendre pour l'eſpece d'hommes ſi odieuſe que Moliere y a joués & démaſqués. Mais je viens au Miſanthrope. Moliere, ſelon vous, a eu deſſein dans cette comédie de rendre la vertu ridicule. Il me ſemble que le ſujet & les détails de la piece, que le ſentiment même qu'elle produit en nous, prouvent le contraire. Moliere a voulu nous apprendre, que l'eſprit & la vertu ne ſuffiſent pas pour la ſociété, ſi nous ne ſavons compâtir aux foibleſſes de nos ſemblables, & ſupporter leurs vices même; que les hommes ſont encore plus bornés que méchans, & qu'il faut les mépriſer ſans le leur dire. Quoique le Miſanthrope divertiſſe les ſpectateurs, il n'eſt pas pour cela ridicule à leurs yeux: il n'eſt perſonne au contraire qui ne l'eſtime, qui ne ſoit porté même à l'aimer & à le plaindre. On rit de ſa mauvaiſe humeur, comme de celle d'un enfant bien né & de beaucoup d'eſprit. La ſeule choſe que j'oſerois blâmer dans le rôle du Miſanthrope, c'eſt qu'Alceſte n'a pas toujours tort d'être en colere contre l'ami raiſonnable & philoſophe, que Moliere a voulu lui oppoſer comme un modele de la conduite qu'on doit tenir avec les hommes. Philinte m'a toujours paru, non pas abſolument, comme vous le prétendez, un caractere odieux, mais un caractere mal décidé, plein de ſageſſe dans ſes maximes & de fauſſeté dans ſa conduite. Rien de plus ſenſé que ce qu'il dit au Miſanthrope dans

la premiere ſcene ſur la néceſſité de s'accommoder aux travers des hommes; rien de plus foible que ſa réponſe aux reproches dont le Miſanthrope l'accable ſur l'accueil affecté qu'il vient de faire à un homme dont il ne ſait pas le nom. Il ne diſconvient pas de l'exagération qu'il a miſe dans cet accueil, & donne par-là beaucoup d'avantage au Miſanthrope. Il devoit répondre au contraire, que ce qu'Alceſte avoit pris pour un accueil exagéré, n'étoit qu'un compliment ordinaire & froid, une de ces formules de politeſſe dont les hommes ſont convenus de ſe payer réciproquement lorſqu'ils n'ont rien à ſe dire. Le Miſanthrope a encore plus beau jeu dans la ſcene du ſonnet. Ce n'eſt point Philinte qu'Oronte vient conſulter, c'eſt Alceſte; & rien n'oblige Philinte de louer comme il fait le ſonnet d'Oronte à tort & à travers, & d'interrompre même la lecture par ſes fades éloges. Il devoit attendre qu'Oronte lui demandât ſon avis, & ſe borner alors à des diſcours généraux, & à une approbation foible, parce qu'il ſent qu'Oronte veut être loué, & que dans des bagatelles de ce genre on ne doit la vérité qu'à ſes amis, encore faut-il qu'ils ayent grande envie ou grand beſoin qu'on la leur diſe. L'approbation foible de Philinte n'en eût pas moins produit ce que vouloit Moliere, l'emportement d'Alceſte, qui ſe pique de vérité dans les choſes les plus indifférentes, au riſque de bleſſer ceux à qui il la dit. Cette colere du Miſanthrope ſur la complaiſance de Philinte n'en eût été que plus plaiſante, parce qu'elle eût été moins fondée; & la ſituation des perſonnages eût produit un jeu de théâtre d'autant plus grand, que Philinte eût été partagé entre l'embarras de contredire

Alceste & la crainte de choquer Oronte. Mais je m'apperçois, Monsieur, que je donne des leçons à Moliere.

Vous prétendez que dans cette scene du sonnet, le Misanthrope est presque un Philinte, & ses *je ne dis pas cela* répétés avant que de déclarer franchement son avis, vous paroissent hors de son caractere. Permettez-moi de n'être pas de votre sentiment. Le Misanthrope de Moliere n'est pas un homme grossier, mais un homme vrai; ses *je ne dis pas cela*, sur-tout de l'air dont il les doit prononcer, font suffisamment entendre qu'il trouve le sonnet détestable; ce n'est que quand Oronte le presse & le pousse à bout, qu'il doit lever le masque & lui rompre en visiere. Rien n'est, ce me semble, mieux ménagé & gradué plus adroitement que cette scene; & je dois rendre cette justice à nos spectateurs modernes, qu'il en est peu qu'ils écoutent avec plus de plaisir. Aussi je ne crois pas que ce chef-d'œuvre de Moliere (supérieur peut-être de quelques années à son siecle) dût craindre aujourd'hui le sort équivoque qu'il eut à sa naissance; notre parterre, plus fin & plus éclairé qu'il ne l'étoit il y a soixante ans, n'auroit plus besoin du *Médecin malgré lui* pour aller au Misanthrope. Mais je crois en même tems avec vous, que d'autres chefs-d'œuvre du même poëte & de quelques autres, autrefois justement applaudis, auroient aujourd'hui plus d'estime que de succès, notre changement de goût en est la cause; nous voulons dans la tragédie plus d'action, & dans la comédie plus de finesse. La raison en est, si je ne me trompe, que les sujets communs sont presqu'entiérement épuisés sur les deux théâtres; & qu'il faut d'un côté plus de mouvement pour

nous intéreſſer à des héros moins connus, & de l'autre plus de recherche & plus de nuance pour faire ſentir des ridicules moins apparens.

Le zele dont vous êtes animé contre la comédie, ne vous permet pas de faire grace à aucun genre, même à celui où l'on ſe propoſe de faire couler nos larmes par des ſituations intéreſſantes, & de nous offrir dans la vie commune des modeles de courage & de vertu; *autant vaudroit*, dites-vous, *aller au ſermon.* Ce diſcours me ſurprend dans votre bouche. Vous prétendiez un moment auparavant, que les leçons de la tragédie nous ſont inutiles, parce qu'on n'y met ſur le théâtre que des héros, auxquels nous ne pouvons nous flatter de reſſembler; & vous blâmez à préſent les pieces où l'on n'expoſe à nos yeux que nos citoyens & nos ſemblables; ce n'eſt plus comme pernicieux aux bonnes mœurs, mais comme inſipide & ennuyeux que vous attaquez ce genre. Dites, Monſieur, ſi vous le voulez, qu'il eſt le plus facile de tous; mais ne cherchez pas à lui enlever le droit de nous attendrir; il me ſemble au contraire qu'aucun genre de pieces n'y eſt plus propre; &, s'il m'eſt permis de juger de l'impreſſion des autres par la mienne, j'avoue que je ſuis encore plus touché des ſcenes pathétiques de l'*Enfant prodigue*, que des pleurs d'*Andromaque* & d'*Iphigénie.* Les Princes & les Grands ſont trop loin de nous, pour que nous prenions à leurs revers le même intérêt qu'aux nôtres. Nous ne voyons, pour ainſi dire, les infortunes des Rois qu'en perſpective; & dans le tems même où nous les plaignons, un ſentiment confus ſemble nous dire pour nous conſoler, que ces infortunes ſont le prix de la

grandeur ſuprême, & comme les degrés par leſquels la nature rapproche les Princes des autres hommes. Mais les malheurs de la vie privée n'ont point cette reſſource à nous offrir; ils ſont l'image fidelle des peines qui nous affligent ou qui nous menacent; un Roi n'eſt preſque pas notre ſemblable, & le ſort de nos pareils a bien plus de droits à nos larmes.

Ce qui me paroît blâmable dans ce genre, ou plutôt dans la maniere dont l'ont traité nos Poëtes, eſt le mélange bizarre qu'ils y ont preſque toujours fait du pathétique & du plaiſant; deux ſentimens ſi tranchans & ſi diſparates ne ſont pas faits pour être voiſins; & quoiqu'il y ait dans la vie quelques circonſtances bizarres où l'on rit & où l'on pleure à la fois, je demande ſi toutes les circonſtances de la vie ſont propres à être repréſentées ſur le théâtre, & ſi le ſentiment *trouble* & mal décidé qui réſulte de cet alliage des ris avec les pleurs, eſt préférable au plaiſir ſeul de pleurer, ou même au plaiſir ſeul de rire? *Les hommes ſont tous de fer!* s'écrie l'Enfant prodigue, après avoir fait à ſon valet la peinture odieuſe de l'ingratitude & de la dureté de ſes anciens amis; *& les femmes?* lui répond le valet, qui ne veut que faire rire le parterre; j'oſe inviter l'illuſtre Auteur de cette piece à retrancher ces trois mots, qui ne ſont là que pour défigurer un chef-d'œuvre. Il me ſemble qu'ils doivent produire ſur tous les gens de goût le même effet qu'un ſon aigre & diſcordant qui ſe feroit entendre tout-à-coup au milieu d'une muſique touchante.

Après avoir dit tant de mal des ſpectacles, il ne vous reſtoit plus, Monſieur, qu'à vous déclarer auſſi contre les perſonnes qui les repréſentent & contre celles qui, ſelon

vous, nous y attirent; & c'eſt de quoi vous vous êtes pleinement acquitté par la maniere dont vous traitez les comédiens & les femmes. Votre philoſophie n'épargne perſonne, & on pourroit lui appliquer ce paſſage de l'Ecriture, *& manus ejus contra omnes*. Selon vous, l'habitude où ſont les comédiens de revêtir un caractere qui n'eſt pas le leur, les accoutume à la fauſſeté. Je ne ſaurois croire que ce reproche ſoit ſérieux. Vous feriez le procès ſur le même principe, à tous les Auteurs de pieces de théâtre, bien plus obligés encore que le comédien, de ſe transformer dans les perſonnages qu'ils ont à faire parler ſur la ſcene. Vous ajoutez qu'il eſt vil de s'expoſer aux ſifflets pour de l'argent; qu'en faut-il conclure? Que l'état de comédien eſt celui de tous où il eſt le moins permis d'être médiocre. Mais en récompenſe, quels applaudiſſemens plus flatteurs que ceux du théâtre? C'eſt-là où l'amour-propre ne peut ſe faire illuſion ni ſur les ſuccès, ni ſur les chûtes; & pourquoi refuſerions-nous à un acteur accueilli & deſiré du public le droit ſi juſte & ſi noble de tirer de ſon talent ſa ſubſiſtance? Je ne dis rien de ce que vous ajoutez (pour plaiſanter ſans doute) que les valets en s'exerçant à voler adroitement ſur le théâtre, s'inſtruiſent à voler dans les maiſons & dans les rues.

Supérieur, comme vous l'êtes, par votre caractere & par vos réflexions, à toute eſpece de préjugés, étoit-ce là, Monſieur, celui que vous deviez préférer pour vous y ſoumettre & pour le défendre? Comment n'avez-vous pas ſenti, que ſi ceux qui repréſentent nos pieces méritent d'être déshonorés, ceux qui les compoſent mériteroient auſſi de l'être; & qu'ainſi

en élevant les uns & en aviliſſant les autres, nous avons été tout à la fois bien inconſéquens & bien barbares? Les Grecs l'ont été moins que nous, & il ne faut point chercher d'autres cauſes de l'eſtime où les bons comédiens étoient parmi eux. Ils conſidéroient Eſopus par la même raiſon qu'ils admiroient Euripide & Sophocle. Les Romains, il eſt vrai, ont penſé différemment; mais chez eux la comédie étoit jouée par des eſclaves; occupés de grands objets, ils ne vouloient employer que des eſclaves à leurs plaiſirs.

La chaſteté des comédiennes, j'en conviens avec vous, eſt plus expoſée que celle des femmes du monde; mais auſſi la gloire de vaincre en doit être plus grande: il n'eſt pas rare d'en voir qui réſiſtent long-tems, & il ſeroit plus commun d'en trouver qui réſiſtaſſent toujours, ſi elles n'étoient comme découragées de la continence par le peu de conſidération réelle qu'elles en retirent. Le plus ſûr moyen de vaincre les paſſions, eſt de les combattre par la vanité: qu'on accorde des diſtinctions aux comédiennes ſages, & ce ſera, j'oſe le prédire, l'ordre de l'Etat le plus ſévere dans ſes mœurs. Mais quand elles voient que d'un côté on ne leur ſait aucun gré de ſe priver d'amans, & que de l'autre il eſt permis aux femmes du monde d'en avoir, ſans en être moins conſidérées, comment ne chercheroient-elles pas leur conſolation dans des plaiſirs qu'elles s'interdiroient en pure perte?

Vous êtes du moins, Monſieur, plus juſte ou plus conſéquent que le public; votre ſortie ſur nos actrices en a valu une très-violente aux autres femmes. Je ne ſais ſi vous êtes du petit nombre des ſages qu'elles ont ſu quelquefois rendre malheureux,

malheureux, & si par le mal que vous en dites, vous avez voulu leur restituer celui qu'elles vous ont fait. Cependant je doute que votre éloquente censure vous fasse parmi elles beaucoup d'ennemies; on voit percer à travers vos reproches le goût très-pardonnable que vous avez conservé pour elles, peut-être même quelque chose de plus vif; ce mélange de sévérité & de foiblesse (pardonnez-moi ce dernier mot) vous fera aisément obtenir grace; elles sentiront du moins, & elles vous en sauront gré, qu'il vous en a moins coûté pour déclamer contre elles avec chaleur, que pour les voir & les juger avec une indifférence philosophique. Mais comment allier cette indifférence avec le sentiment si séduisant qu'elles inspirent? Qui peut avoir le bonheur ou le malheur de parler d'elles sans intérêt? Essayons néanmoins, pour les apprécier avec justice, sans adulation comme sans humeur, d'oublier en ce moment combien leur société est aimable & dangereuse; relisons Epictete avant que d'écrire, & tenons-nous fermes pour être austeres & graves.

Je n'examinerai point, Monsieur, si vous avez raison de vous écrier, *où trouvera-t-on une femme aimable & vertueuse?* comme le Sage s'écrioit autrefois, *où trouvera-t-on une femme forte?* Le genre-humain seroit bien à plaindre, si l'objet le plus digne de nos hommages étoit en effet aussi rare que vous le dites. Mais si par malheur vous aviez raison, quelle en seroit la triste cause? L'esclavage & l'espece d'avilissement où nous avons mis les femmes; les entraves que nous donnons à leur esprit & à leur ame; le jargon futile, & humiliant pour elles & pour nous, auquel nous avons réduit notre

commerce avec elles, comme si elles n'avoient pas une raison à cultiver, ou n'en étoient pas dignes; enfin l'éducation funeste, je dirois presque meurtriere, que nous leur prescrivons, sans leur permettre d'en avoir d'autre; éducation où elles apprennent presque uniquement à se contrefaire sans cesse, à n'avoir pas un sentiment qu'elles n'étouffent, une opinion qu'elles ne cachent, une pensée qu'elles ne déguisent. Nous traitons la nature en elles comme nous la traitons dans nos jardins, nous cherchons à l'orner en l'étouffant. Si la plupart des nations ont agi comme nous à leur égard, c'est que par-tout les hommes ont été les plus forts, & que par-tout le plus fort est l'oppresseur & le tyran du plus foible. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que l'éloignement où nous tenons les femmes de tout ce qui peut les éclairer & leur élever l'ame, est bien capable, en mettant leur vanité à la gêne, de flatter leur amour-propre. On diroit que nous sentons leurs avantages, & que nous voulons les empêcher d'en profiter. Nous ne pouvons nous dissimuler que dans les ouvrages de goût & d'agrément, elles réussiroient mieux que nous, sur-tout dans ceux dont le sentiment & la tendresse doivent être l'ame; car quand vous dites qu'*elles ne savent ni décrire, ni sentir l'amour même*, il faut que vous n'ayez jamais lu les lettres d'Héloïse, ou que vous ne les ayez lues que dans quelque poëte qui les aura gâtées. J'avoue que ce talent de peindre l'amour au naturel, talent propre à un tems d'ignorance, où la nature seule donnoit des leçons, peut s'être affoibli dans notre siecle, & que les femmes, devenues à notre exemple plus coquettes que passionnées, sauront bientôt

aimer auſſi peu que nous & le dire auſſi mal ; mais ſera-ce la faute de la nature ? A l'égard des ouvrages de génie & de ſagacité, mille exemples nous prouvent que la foibleſſe du corps n'y eſt pas un obſtacle dans les hommes ; pourquoi donc une éducation plus ſolide & plus mâle ne mettroit-elle pas les femmes à portée d'y réuſſir ? Deſcartes les jugeoit plus propres que nous à la Philoſophie, & une Princeſſe malheureuſe a été ſon plus illuſtre diſciple. Plus inexorable pour elles, vous les traiterez, Monſieur, comme ces peuples vaincus, mais redoutables, que leurs conquérans déſarment; & après avoir ſoutenu que la culture de l'eſprit eſt pernicieuſe à la vertu des hommes, vous en conclurez qu'elle le ſeroit encore plus à celle des femmes. Il me ſemble au contraire que les hommes devant être plus vertueux à proportion qu'ils connoîtront mieux les véritables ſources de leur bonheur, le genre-humain doit gagner à s'inſtruire. Si les ſiecles éclairés ne ſont pas moins corrompus que les autres, c'eſt que la lumiere y eſt trop inégalement répandue ; qu'elle eſt reſſerrée & concentrée dans un trop petit nombre d'eſprits ; que les rayons qui s'en échappent dans le peuple ont aſſez de force pour découvrir aux ames communes l'attrait & les avantages du vice, & non pour leur en faire voir les dangers & l'horreur : le grand défaut de ce ſiecle philoſophe eſt de ne l'être pas encore aſſez. Mais quand la lumiere ſera plus libre de ſe répandre, plus étendue & plus égale, nous en ſentirons alors les effets bienfaiſans : nous ceſſerons de tenir les femmes ſous le joug & dans l'ignorance, & elles de ſéduire, de tromper & de gouverner leurs maîtres. L'amour ſera pour lors entre

les deux ſexes, ce que l'amitié la plus douce & la plus vraie eſt entre les hommes vertueux; ou plutôt ce ſera un ſentiment plus délicieux encore, le complément & la perfection de l'amitié, ſentiment qui dans l'intention de la nature, devoit nous rendre heureux, & que pour notre malheur nous avons ſu altérer & corrompre.

Enfin ne nous arrêtons pas ſeulement, Monſieur, aux avantages que la ſociété pourroit tirer de l'éducation des femmes; ayons de plus l'humanité & la juſtice de ne pas leur refuſer ce qui peut leur adoucir la vie comme à nous. Nous avons éprouvé tant de fois combien la culture de l'eſprit & l'exercice des talens ſont propres à nous diſtraire de nos maux, & à nous conſoler dans nos peines: pourquoi refuſer à la plus aimable moitié du genre-humain deſtinée à partager avec nous le malheur d'être, le ſoulagement le plus propre à le lui faire ſupporter? Philoſophes que la nature a répandus ſur la ſurface de la terre, c'eſt à vous à détruire, s'il vous eſt poſſible, un préjugé ſi funeſte; c'eſt à ceux d'entre vous qui éprouvent la douceur ou le chagrin d'être peres, d'oſer les premiers ſecouer le joug d'un barbare uſage, en donnant à leurs filles la même éducation qu'à leurs autres enfans. Qu'elles apprennent ſeulement de vous, en recevant cette éducation précieuſe, à la regarder uniquement comme un préſervatif contre l'oiſiveté, un rempart contre les malheurs; & non comme l'aliment d'une curioſité vaine, & le ſujet d'une oſtentation frivole. Voilà tout ce que vous devez & tout ce qu'elles doivent à l'opinion publique, qui peut les condamner à paroître ignorantes, mais non pas les forcer à l'être. On vous a vus ſi ſouvent, pour

des motifs très-légers, par vanité ou par humeur, heurter de front les idées de votre siecle; pour quel intérêt plus grand pouvez-vous le braver, que pour l'avantage de ce que vous devez avoir de plus cher au monde, pour rendre la vie moins amere à ceux qui la tiennent de vous, & que la nature a destinés à vous survivre & à souffrir; pour leur procurer dans l'infortune, dans les maladies, dans la pauvreté, dans la vieillesse, des ressources dont notre injustice les a privées! On regarde communément, Monsieur, les femmes comme très-sensibles & très-foibles; je les crois au contraire ou moins sensibles ou moins foibles que nous. Sans force de corps, sans talens, sans étude qui puisse les arracher à leurs peines, & les leur faire oublier quelques momens, elles les supportent néanmoins, elles les dévorent, & savent quelquefois les cacher mieux que nous; cette fermeté suppose en elles, ou une ame peu susceptible d'impressions profondes, ou un courage dont nous n'avons pas l'idée. Combien de situations cruelles auxquelles les hommes ne résistent que par le tourbillon d'occupation qui les entraîne? Les chagrins des femmes seroient-ils moins pénétrans & moins vifs que les nôtres? Ils ne devroient pas l'être. Leurs peines viennent ordinairement du cœur, les nôtres n'ont souvent pour principe que la vanité & l'ambition. Mais ces sentimens étrangers, que l'éducation a portés dans notre ame, que l'habitude y a gravés, & que l'exemple y fortifie, deviennent (à la honte de l'humanité) plus puissans sur nous que les sentimens naturels; la douleur fait plus périr de Ministres déplacés que d'amans malheureux.

Voilà, Monsieur, si j'avois à plaider la cause des femmes,

ce que j'oferois dire en leur faveur ; je les défendrois moins fur ce qu'elles font que fur ce qu'elles pourroient être. Je ne les louerois point en foutenant avec vous que la pudeur leur eft naturelle ; ce feroit prétendre que la nature ne leur a donné ni befoins, ni paffions ; la réflexion peut réprimer les defirs, mais le premier mouvement (qui eft celui de la nature) porte toujours à s'y livrer. Je me bornerai donc à convenir que la fociété & les loix ont rendu la pudeur néceffaire aux femmes ; & fi je fais jamais un livre fur le pouvoir de l'éducation, cette pudeur en fera le premier chapitre. Mais en paroiffant moins prévenu que vous pour la modeftie de leur fexe, je ferai plus favorable à leur confervation ; & malgré la bonne opinion que vous avez de la bravoure d'un régiment de femmes, je ne croirai pas que le principal moyen de les rendre utiles, foit de les deftiner à recruter nos troupes.

Mais je m'apperçois, Monfieur, & je crains bien de m'en appercevoir trop tard, que le plaifir de m'entretenir avec vous, l'apologie des femmes, & peut-être cet intérêt fecret qui nous féduit toujours pour elles, m'ont entraîné trop loin & trop long-tems hors de mon fujet. En voilà donc affez, & peut-être trop, fur la partie de votre lettre qui concerne les fpectacles en eux-mêmes, & les dangers de toute efpece dont vous les rendez refponfables. Rien ne pourra plus leur nuire, fi votre Ecrit n'y réuffit pas; car il faut avouer qu'aucun de nos prédicateurs ne les a combattus avec autant de force & de fubtilité que vous. Il eft vrai que la fupériorité de vos talens ne doit pas feule en avoir l'honneur. La plupart de nos

Orateurs chrétiens en attaquant la comédie, condamnent ce qu'ils ne connoiſſent pas; vous avez au contraire étudié, analyſé, compoſé vous-même pour en mieux juger les effets, le poiſon dangereux dont vous cherchez à nous préſerver: & vous décriez nos pieces de théâtre avec l'avantage non-ſeulement d'en avoir vu, mais d'en avoir fait. Néanmoins cet avantage même forme contre vous une objection incommode, que vous paroiſſez avoir ſentie en n'oſant vous la faire, & à laquelle vous avez indirectement tâché de répondre. Les ſpectacles, ſelon vous, ſont néceſſaires dans une ville auſſi corrompue que celle que vous avez habitée long-tems; & c'eſt apparemment pour ſes habitans pervers, (car ce n'eſt pas certainement pour votre patrie) que vos pieces ont été compoſées. C'eſt-à-dire, Monſieur, que vous nous avez traité comme ces animaux expirans, qu'on acheve dans leurs maladies de peur de les voir trop long-tems ſouffrir. Aſſez d'autres ſans vous auroient pris ce ſoin; & votre délicateſſe n'aura-t-elle rien à ſe reprocher à notre égard? Je le crains d'autant plus, que le talent dont vous avez montré au théâtre lyrique de ſi heureux eſſais, comme muſicien & comme poëte, eſt du moins auſſi propre à faire aux ſpectacles des partiſans, que votre éloquence à leur en enlever. Le plaiſir de vous lire ne nuira point à celui de vous entendre; & vous aurez long-tems la douleur de voir le *Devin du village* détruire tout le bien que vos Ecrits contre la comédie auroient pu nous faire.

Il me reſte à vous dire un mot ſur les deux autres articles de votre lettre, & en premier lieu ſur les raiſons que vous apportez contre l'établiſſement d'un théâtre de comédie à Geneve. Cette

partie de votre ouvrage, je dois l'avouer, eſt celle qui a trouvé à Paris le moins de contradicteurs. Très-indulgent envers nous-mêmes, nous regardons les ſpectacles comme un aliment néceſſaire à notre frivolité; mais nous décidons volontiers que Geneve ne doit point en avoir, pourvu que nos riches oiſifs aillent tous les jours pendant trois heures ſe ſoulager au théâtre du poids du tems qui les accable, peu leur importe qu'on s'amuſe ailleurs; parce que Dieu, pour me ſervir d'une de vos plus heureuſes expreſſions, les a doués d'une douceur très-méritoire à ſupporter l'ennui des autres. Mais je doute que les Genevois, qui s'intéreſſent un peu plus que nous à ce qui les regarde, applaudiſſent de même à votre ſévérité. C'eſt d'après un deſir qui m'a paru preſque général dans vos concitoyens, que j'ai propoſé l'établiſſement d'un théâtre dans leur ville, & j'ai peine à croire qu'ils ſe livrent avec autant de plaiſir aux amuſemens que vous y ſubſtituez. On m'aſſure même que pluſieurs de ces amuſemens, quoiqu'en ſimple projet, alarment déjà vos graves Miniſtres: qu'ils ſe récrient ſur-tout contre les danſes que vous voulez mettre à la place de la comédie; & qu'il leur paroît plus dangereux encore de ſe donner en ſpectacle que d'y aſſiſter.

Au reſte, c'eſt à vos compatriotes ſeuls à juger de ce qui peut en ce genre leur être utile ou nuiſible. S'ils craignent pour leurs mœurs les effets & les ſuites de la comédie, ce que j'ai déjà dit en ſa faveur ne les déterminera point à la recevoir, comme tout ce que vous dites contr'elle ne la leur fera pas rejetter, s'ils imaginent qu'elle puiſſe leur être de quelque avantage. Je me contenterai donc d'examiner en peu

de

de mots les raiſons que vous apportez contre l'établiſſement d'un théâtre à Geneve, & je ſoumets cet examen au jugement & à la déciſion des Genevois.

Vous nous tranſportez d'abord dans les montagnes du Valaïs, au centre d'un petit pays dont vous faites une deſcription charmante; vous nous montrez ce qui ne ſe trouve peut-être que dans ce ſeul coin de l'univers; des peuples tranquilles & ſatisfaits au ſein de leur famille & de leur travail; & vous prouvez que la comédie ne ſeroit propre qu'à troubler le bonheur dont ils jouiſſent. Perſonne, Monſieur, ne prétendra le contraire; des hommes aſſez heureux pour ſe contenter des plaiſirs offerts par la nature, ne doivent point y en ſubſtituer d'autres; les amuſemens qu'on cherche ſont le poiſon lent des amuſemens ſimples; & c'eſt une loi générale de ne pas entreprendre de changer le bien en mieux: qu'en conclurez-vous pour Geneve? L'état préſent de cette république eſt-il ſuſceptible de l'application de ces regles? Je veux croire qu'il n'y a rien d'exagéré ni de romaneſque dans la deſcription de ce canton fortuné du Valais, où il n'y a ni haine, ni jalouſie, ni querelles, & où il y a pourtant des hommes. Mais ſi l'âge d'or s'eſt réfugié dans les rochers voiſins de Geneve, vos citoyens en ſont pour le moins à l'âge d'argent; & dans le peu de tems que j'ai paſſé parmi eux, ils m'ont paru aſſez avancés, ou, ſi vous voulez aſſez pervertis, pour pouvoir entendre *Brutus* & *Rome ſauvée* ſans avoir à craindre d'en devenir pires.

La plus forte de toutes vos objections contre l'établiſſement d'un théâtre à Geneve, c'eſt l'impoſſibilité de ſupporter

cette dépenſe dans une petite ville. Vous pouvez néanmoins vous ſouvenir, que des circonſtances particulieres ayant obligé vos Magiſtrats il y a quelques années de permettre dans la ville même de Geneve un ſpectacle public, on ne s'apperçut point de l'inconvénient dont il s'agit, ni de tous ceux que vous faites craindre. Cependant, quand il feroit vrai que la recette journaliere ne ſuffiroit pas à l'entretien du ſpectacle je vous prie d'obſerver que la ville de Geneve eſt, à proportion de ſon étendue, une des plus riches de l'Europe; & j'ai lieu de croire que pluſieurs citoyens opulens de cette ville, qui deſireroient d'y avoir un théâtre, fourniroient ſans peine à une partie de la dépenſe; c'eſt du moins la diſpoſition où pluſieurs d'entr'eux m'ont paru être, & c'eſt en conſéquence que j'ai haſardé la propoſition qui vous alarme. Cela ſuppoſé, il feroit aiſé de répondre en deux mots à vos autres objections. Je n'ai point prétendu qu'il y eût à Geneve un ſpectacle tous les jours; un ou deux jours de la ſemaine ſuffiroient à cet amuſement, & on pourroit prendre pour un de ces jours celui où le peuple ſe repoſe; ainſi d'un côté le travail ne feroit point ralenti, de l'autre la troupe pouroit être moins nombreuſe, & par conſéquent moins à charge à la ville; on donneroit l'hiver ſeul à la comédie, l'été aux plaiſirs de la campagne, & aux exercices militaires dont vous parlez. J'ai peine à croire auſſi qu'on ne pût remédier par des loix ſéveres aux alarmes de vos Miniſtres ſur la conduite des comédiens, dans un Etat auſſi petit que celui de Geneve, où l'œil vigilant des Magiſtrats peut s'étendre au même inſtant d'une frontiere à l'autre, où la légiſlation embraſſe à la fois toutes les par-

ties ; où elle eſt enfin ſi rigoureuſe & ſi bien exécutée contre les déſordres des femmes publiques , & même contre les déſordres ſecrets. J'en dis autant des loix ſomptuaires , dont il eſt toujours facile de maintenir l'exécution dans un petit Etat : d'ailleurs la vanité même ne ſera gueres intéreſſée à les violer , parce qu'elles obligent également tous les citoyens , & qu'à Geneve les hommes ne ſont jugés ni par les richeſſes , ni par les habits. Enfin rien , ce me ſemble , ne ſouffriroit dans votre Patrie de l'établiſſement d'un théâtre , pas même l'ivrognerie des hommes & la médiſance des femmes , qui trouvent l'une & l'autre tant de faveur auprès de vous. Mais quand la ſuppreſſion de ces deux derniers articles produiroit , pour parler votre langage , *un affoibliſſement d'Etat* , je ſerois d'avis qu'on ſe conſolât de ce malheur. Il ne falloit pas moins qu'un philoſophe exercé comme vous aux paradoxes , pour nous ſoutenir qu'il y a moins de mal à s'enivrer & à médire , qu'à voir repréſenter Cinna & Polyeucte. Je parle ici d'après la peinture que vous avez faite vous-même de la vie journaliere de vos citoyens ; & je n'ignore pas qu'ils ſe récrient fort contre cette peinture : le peu de ſéjour , diſent-ils , que vous avez fait parmi eux , ne vous a pas laiſſé le tems de les connoître , ni d'en fréquenter aſſez les différens états ; & vous avez repréſenté comme l'eſprit général de cette ſage République , ce qui n'eſt tout au plus que le vice obſcur & mépriſé de quelques ſociétés particulieres.

Au reſte vous ne devez pas ignorer , Monſieur , que depuis deux ans une troupe de comédiens s'eſt établie aux portes de Geneve , & que Geneve & les comédiens s'en trouvent à mer-

veille. Prenez votre parti avec courage, la circonſtance eſt urgente & le cas difficile. Corruption pour corruption, celle qui laiſſera aux Genevois leur argent dont ils ont beſoin, eſt préférable à celle qui le fait ſortir de chez eux.

Je me hâte de finir ſur cet article dont la plupart de nos lecteurs ne s'embarraſſent gueres, pour en venir à un autre qui les intéreſſe encore moins, & ſur lequel par cette raiſon je m'arrêterai moins encore. Ce ſont les ſentimens que j'attribue à vos Miniſtres en matiere de religion. Vous ſavez, & ils le ſavent encore mieux que vous, que mon deſſein n'a point été de les offenſer ; & ce motif ſeul ſuffiroit aujourd'hui pour me rendre ſenſible à leurs plaintes, & circonſpect dans ma juſtification. Je ſerois très-affligé du ſoupçon d'avoir *violé leur ſecret*, ſur-tout ſi ce ſoupçon venoit de votre part; permettez-moi de vous faire remarquer que l'énumération des moyens par leſquels vous ſuppoſez que j'ai pu juger de leur doctrine, n'eſt pas complete. Si je me ſuis trompé dans l'expoſition que j'ai faite de leurs ſentimens (d'après leurs ouvrages, d'après des converſations *publiques* où ils ne m'ont pas paru prendre beaucoup d'intérêt à la *Trinité* ni à *l'Enfer*, enfin d'après l'opinion de leurs concitoyens, & des autres Egliſes réformées) tout autre que moi, j'oſe le dire, eût été trompé de même. Ces ſentimens ſont d'ailleurs une ſuite néceſſaire des principes de la religion Proteſtante ; & ſi vos Miniſtres ne jugent pas à propos de les adopter ou de les avouer aujourd'hui, la logique que je leur connois doit naturellement les y conduire, ou les laiſſera à moitié chemin. Quand ils ne ſeroient pas *Sociniens*, il

faudroit qu'ils le devinssent, non pour l'honneur de leur religion, mais pour celui de leur Philosophie. Ce mot de *Sociniens* ne doit pas vous effrayer : mon dessein n'a point été de donner un *nom de parti* à des hommes dont j'ai d'ailleurs fait un juste éloge ; mais d'exposer par un seul mot ce que j'ai cru être leur doctrine, & ce qui sera infailliblement dans quelques années leur doctrine *publique*. A l'égard de leur Profession de foi, je me borne à vous y renvoyer & à vous en faire juge ; vous avouez que vous ne l'avez pas lue, c'étoit peut-être le moyen le plus sûr d'en être aussi satisfait que vous me le paroissez. Ne prenez point cette invitation pour un trait de satire contre vos Ministres ; eux-mêmes ne doivent pas s'en offenser ; en matiere de Profession de foi, il est permis à un catholique de se montrer difficile, sans que des chrétiens d'une communion contraire puissent légitimement en être blessés. L'Eglise Romaine a un langage consacré sur la divinité du Verbe, & nous oblige à regarder impitoyablement comme Ariens tous ceux qui n'emploient pas ce langage. Vos Pasteurs diront qu'ils ne reconnoissent pas l'Eglise Romaine pour leur juge, mais ils souffriront apparemment que je la regarde comme le mien. Par cet accommodement nous serons réconciliés les uns avec les autres, & j'aurai dit vrai sans les offenser. Ce qui m'étonne, Monsieur, c'est que des hommes qui se donnent pour zélés défenseurs des vérités de la religion *Catholique*, qui voient souvent l'impiété & le scandale où il n'y en a pas même l'apparence, qui se piquent sur ces matieres d'entendre finesse & de n'entendre point raison, & qui ont *lu* cette Profession

de foi de Geneve, en ayent été aussi satisfaits que vous, jusqu'à se croire même obligés d'en faire l'éloge. Mais il s'agissoit de rendre tout à la fois ma probité & ma religion suspectes ; tout leur a été bon dans ce dessein, & ce n'étoit pas aux Ministres de Geneve qu'ils vouloient nuire. Quoi qu'il en soit, je ne sais si les Ecclésiastiques Genevois que vous avez voulu justifier sur leur croyance, seront beaucoup plus contens de vous qu'ils l'ont été de moi, & si votre mollesse à les défendre leur plaira plus que ma franchise. Vous semblez m'accuser presque uniquement d'*imprudence* à leur égard ; vous me reprochez de ne les avoir point loués à leur maniere, mais à la mienne ; & vous marquez d'ailleurs assez d'indifférence sur ce Socinianisme dont ils craignent tant d'être soupçonnés. Permettez-moi de douter que cette maniere de plaider leur cause, les satisfasse. Je n'en serois pourtant point étonné, quand je vois l'accueil extraordinaire que les dévots ont fait à votre ouvrage. La rigueur de la morale que vous prêchez les a rendus indulgens sur la tolérance que vous professez avec courage & sans détour. Est-ce à eux qu'il faut en faire honneur, ou à vous, ou peut-être aux progrès inattendus de la Philosophie dans les esprits même qui en paroissoient les moins susceptibles? Mon article *Geneve* n'a pas reçu de leur part le même accueil que votre lettre ; nos Prêtres m'ont presque fait un crime des sentimens hétérodoxes que j'attribuois à leurs ennemis. Voilà ce que ni vous ni moi n'aurions prévu ; mais quiconque écrit, doit s'attendre à ces légeres injustices : heureux quand il n'en essuye point de plus graves.

Je ſuis, avec tout le reſpect que méritent votre vertu & vos talens, & avec plus de vérité que le Philinte de Moliere,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

D'ALEMBERT.

LETTRE

DE M. SERRE,

Auteur des Eſſais & des Obſervations ſur les Principes de l'Harmonie,

A M^rs^. les Imprimeurs de la nouvelle Edition des Œuvres de M. Rouſſeau, *au ſujet d'un Paragraphe qui le concerne dans l'article* Syſtême *du Dictionnaire de Muſique.*

MESSIEURS,

A l'occaſion de quelques lignes du Dictionnaire de Muſique de M. Rouſſeau qui me concernent, j'écrivis en 1769 aux Auteurs du Journal Encyclopédique une lettre qui n'y fut pas imprimée : elle étoit conçue à-peu-près en ces termes.

« Meſſieurs, j'ai été flatté de la maniere obligeante dont » M. Rouſſeau en divers endroits de ſon Dictionnaire a parlé

» de mes *Essais sur les Principes de l'Harmonie :* mais j'ai
» été surpris d'y trouver le paragraphe suivant, page 474 de
» l'Edition *in*-8°. *M. Serre de Geneve ayant trouvé les Prin-*
» *cipes de M. Rameau insuffisans à bien des égards*, *ima-*
» *gina un autre Systême sur le sien*, *dans lequel il prétend*
» *montrer que toute l'Harmonie porte sur une double Basse-*
» *fondamentale*; *& comme cet Auteur ayant voyagé en Ita-*
» *lie*, *n'ignoroit pas les expériences de M. Tartini*, *il en*
» *composa*, *en les joignant avec celles de M. Rameau*, *un*
» *Systême mixte*, *qu'il fit imprimer à Paris en* 1753, *sous ce*
» *titre* : *Essais sur les principes de l'Harmonie*, &c. Je puis
» assurer M. Rousseau que je n'ai jamais été en Italie, &
» que je n'ai eu aucune connoissance, ni des expériences, ni
» de la théorie musicale de M. Tartini avant l'année 1756.
» Ce fut dans ce tems-là seulement qu'étant à Londres,
» j'eus l'occasion d'en être informé; un gentilhomme Anglois
» nouvellement arrivé d'Italie, m'ayant fait le plaisir de me
» prêter le *Trattato di Musica*, &c. de ce célebre musicien,
» imprimé en 1754. Or, le manuscrit de mes *Essais* étoit
» entre les mains du censeur M. l'Abbé Barthélemy avant le
» mois d'Août 1752, ainsi que le prouve la date de l'*Ap-*
» *probation.* Comme le nom de M. Tartini ne paroît point
» dans cet Ecrit, j'eusse été coupable d'un insigne plagiat,
» si j'eusse fait usage de ses expériences, ou de sa théorie,
» sans lui en faire le moindre hommage, sans le nommer
» une seule fois. C'est, Messieurs, ce qui m'engage à vous
» prier de vouloir bien insérer cette lettre dans votre journal,
» &c. Comme ce paragraphe du Dictionnaire de M. Rous-
» seau

» ſeau qui ſuppoſe que j'ai été en Italie, & que j'y ai connu
» M. Tartini & ſes expériences, ſe trouve copié mot à mot
» dans le ſupplément de l'Encyclopédie, Edition de Paris,
» à l'article *Syſtême* (Muſique), c'eſt pour moi un nouveau
» motif de proteſter contre cette ſuppoſition, due ſans doute
» à quelque mal-entendu, & de vous prier, Meſſieurs, de
» vouloir bien placer ce déſaveu dans votre Edition des Œu-
» vres de mon célebre compatriote: je l'aurois déjà mis moi-
» même ce déſaveu dans mes *Obſervations ſur les Principes*
» *de l'Harmonie*, imprimées à Geneve en 1763, ſi le Dic-
» tionnaire de M. Rouſſeau, imprimé en 1768, l'eût été ſix
» ou ſept ans plutôt. J'ajouterai, & je le dois, que vu la ma-
» niere honnête dont M. Rouſſeau parle de mes *Eſſais*, &c.
» en divers articles de ſon Dictionnaire, & particuliérement
» à la fin du paragraphe même où ſe trouve la mépriſe en
» queſtion, je ſuis bien perſuadé qu'il a cru recommander
» mon ouvrage, en le faiſant enviſager comme contenant un
» ſyſtême fondé ſur les expériences de deux muſiciens auſſi
» célebres que M. Tartini & M. Rameau. Mais l'*Analyſe*
» *critique* du *Traité de Muſique* de M. Tartini, laquelle forme
» la ſeconde partie de mes *Obſervations ſur les Principes*
» *de l'Harmonie*, indique aſſez le peu d'avantage que j'aurois
» pu retirer des lumieres ou des expériences de ce célebre
» muſicien de Padoue, ſi je l'euſſe en effet connu avant l'im-
» preſſion de mes *Eſſais*.

Je ſuis, &c.

SERRE.



LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE, TRAGÉDIE. (a)

(a) Cette piece & les ſuivantes en vers ſont tirées du Recueil des Œuvres de M. Rouſſeau imprimé à Bruxelles. Les Editeurs de cette Edition avertiſſent dans un avis préliminaire, qu'elles n'avoient jamais été imprimées & qu'ils les publient d'après les originaux, la plupart écrits de la main même de l'Auteur.



ACTEURS.

LE CACIQUE, *de l'Isle de Guanahan, conquérant d'une partie des Antilles.*

DIGIZÉ, *épouse du Cacique.*

CARIME, *Princesse Américaine.*

COLOMB, *chef de la flotte Espagnole.*

ALVAR, *officier Castillan.*

LE GRAND-PRÊTRE *des Américains.*

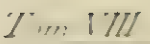
NOZIME, *Américain.*

TROUPE *de Sacrificateurs Américains.*

TROUPE *d'Espagnols & d'Espagnoles de la flotte.*

TROUPE *d'Américains & d'Américaines.*

La Scene est dans l'Isle de Guanahan.



LA

DÉCOUVERTE

DU

NOUVEAU MONDE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la forêt sacrée, où les peuples de Guanahan venoient adorer leurs Dieux.



SCENE PREMIERE.

LE CACIQUE, CARIME.

LE CACIQUE.

SEULE en ces bois sacrés ! eh ! qu'y faisoit Carime ?

CARIME.

Eh ! quel autre que vous devroit le savoir mieux ?
De mes tourmens secrets j'importunois les Dieux ;
J'y pleurois mes malheurs ; m'en faites-vous un crime ?

LE CACIQUE.

Loin de vous condamner, j'honore la vertu,
Qui vous fait, près des Dieux, chercher la confiance,
Que l'effroi vient d'ôter à mon peuple abattu.
Cent préſages affreux, troublant notre aſſurance,
Semblent du Ciel annoncer le courroux :
Si nos crimes ont pu mériter ſa vengeance,
Vos vœux l'éloigneront de nous,
En faveur de votre innocence.

CARIME.

Quel fruit eſpérez-vous de ces détours honteux ?
Cruel ! vous inſultez à mon ſort déplorable.
Ah ! ſi l'amour me rend coupable,
Eſt-ce à vous à blâmer mes feux ?

LE CACIQUE.

Quoi ! vous parlez d'amour en ces momens funeſtes !
L'amour échauffe-t-il des cœurs glacés d'effroi ?

CARIME.

Quand l'amour eſt extrême,
Craint-on d'autre malheur
Que la froideur
De ce qu'on aime ?
Si Digizé vous vantoit ſon ardeur,
Lui répondriez-vous de même ?

LE CACIQUE.

Digizé m'appartient par des nœuds éternels,

En partageant mes feux, elle a rempli mon trône;
Et quand nous confirmons nos fermens mutuels,
L'amour le justifie, & le devoir l'ordonne.

CARIME.

L'amour & le devoir s'accordent rarement:
Tour-à-tour, feulement, ils regnent dans une ame.
L'amour forme l'engagement;
Mais le devoir éteint la flâme.
Si l'hymen a pour vous des attraits si charmans,
Redoublez, avec moi, fes doux engagemens:
Mon cœur confent à ce partage:
C'est un ufage établi parmi nous.

LE CACIQUE.

Que me propofez-vous, Carime? quel langage!

CARIME.

Tu t'offenfes, cruel, d'un langage si doux;
Mon amour & mes pleurs excitent ton courroux.
Tu vas triompher en ce jour!
Ah! si tes yeux ont plus de charmes,
Ton cœur a-t-il autant d'amour?

LE CACIQUE.

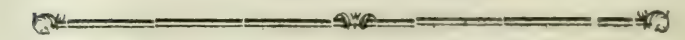
Ceffez de vains regrets, votre plainte est injufte:
Ici vos pleurs bleffent mes yeux.
Carime, ainfi que vous, en cet afyle augufte,
Mon cœur a fes fecrets à révéler aux Dieux.

CARIME.

Quoi, barbare ! au mépris tu joins enfin l'outrage !
Va, tu n'entendras plus d'inutiles ſoupirs ;
A mon amour trahi tu préferes ma rage ;
Il faudra te ſervir au gré de tes deſirs.

LE CACIQUE.

Que ſon ſort eſt à plaindre !
Mais les fureurs n'obtiendront rien.
Pour un cœur fait comme le mien,
Ses pleurs étoient bien plus à craindre.



SCENE II.

LE CACIQUE *ſeul.*

LIEU terrible, lieu révéré,
Séjour des Dieux de cet empire,
Déployez, dans les cœurs, votre pouvoir ſacré :
Dieux, calmez un peuple égaré ;
De ſes ſens effrayés diſſipez ce délire.
Ou, ſi votre puiſſance enfin n'y peut ſuffire,
N'uſurpez plus un nom vainement adoré.
Je me le cache en vain, moi-même je friſſonne ;
Une ſombre terreur m'agite malgré moi.
Cacique malheureux, ta vertu t'abandonne ;
Pour la premiere fois ton courage s'étonne ;

La

La crainte & la frayeur se font sentir à toi.
Lieu terrible, lieu révéré,
Séjour des Dieux de cet empire,
Déployez, dans les cœurs, votre pouvoir sacré :
Rassurez un peuple égaré ;
De ses sens effrayés, dissipez ce délire.
Ou si votre puissance, &c.
N'usurpez plus, &c.
Mais quel est le sujet de ces craintes frivoles ?
Les vains pressentimens d'un peuple épouvanté,
Les mugissemens des idoles,
Ou l'aspect effrayant d'un astre ensanglanté ?
Ah ! n'ai-je tant de fois enchaîné la victoire,
Tant vaincu de rivaux, tant obtenu de gloire,
Que pour la perdre enfin par de si foibles coups !
Gloire frivole, eh ! sur quoi comptons-nous !
Mais je vois Digizé, cher objet de ma flâme ;
Tendre épouse, ah ! mieux que les Dieux,
L'éclat de tes beaux yeux
Ranimera mon ame.



SCENE III.

DIGIZÉ, LE CACIQUE.

DIGIZÉ.

SEIGNEUR, vos ſujets éperdus,
Saiſis d'effroi, d'horreur, cédent à leurs alarmes;
Et parmi tant de cris, de ſoupirs & de larmes,
C'eſt pour vous qu'ils craignent le plus.
Quel que ſoit le ſujet de leur terreur mortelle,
Ah! fuyons, cher époux, fuyons; ſauvons vos jours.
Par une crainte hélas! qui menace leur cours,
Mon cœur ſent une mort réelle.

LE CACIQUE.

Moi, fuir! leur cacique, leur roi!
Leur pere! enfin l'eſperes-tu de moi,
Sur la vaine terreur dont ton eſprit ſe bleſſe.
Moi, fuir! ah Digizé, que me propoſes-tu?
Un cœur chargé d'une foibleſſe
Conſerveroit-il ta tendreſſe,
En abandonnant la vertu?
Digizé, je chéris le nœud qui nous aſſemble,
J'adore tes appas, ils peuvent tout ſur moi;
Mais j'aime encor mon peuple autant que toi;
Et la vertu plus que tous deux enſemble.

SCENE IV.

NOZIME, LE CACIQUE, DIGIZÉ.

NOZIME.

PAR votre ordre, Seigneur, les prêtres rassemblés
Vont bientôt, en ces lieux, commencer le mystere.

LE CACIQUE.

Et les peuples ?

NOZIME.

Toujours également troublés
Tous frémissent au récit d'un mal imaginaire.
Ils disent qu'en ces lieux des enfans du soleil
Doivent bientôt descendre, en superbe appareil.
Tout tremble à leur nom seul ; & ces hommes terribles,
Affranchis de la mort, aux coups inaccessibles,
Doivent tout asservir à leur pouvoir fatal :
Trop fiers d'être immortels, leur orgueil sans égal
Des rois fait leurs sujets, des peuples leurs esclaves ;
Leurs récits effrayans étonnent les plus braves.
J'ai vainement cherché les auteurs insensés
De ces bruits.....

LE CACIQUE.

Laissez - nous Nozime : c'est assez.

DIGIZÉ.

Grands Dieux ! Que produira cette terreur publique !
Quel ſera ton deſtin, infortuné Cacique ?
Hélas ! Ce doute affreux ne trouble-t-il que moi ?

LE CACIQUE.

Mon ſort eſt décidé; je ſuis aimé de toi.
Dieux puiſſans, Dieux jaloux de mon bonheur ſuprême,
Des fiers enfans du ciel ſecondez les projets :
Armez à votre gré la terre, l'enfer même ;
Je puis braver & la foudre & vos traits.
Déployez contre moi votre injuſte vengeance ;
J'en redoute peu les effets :
Digizé ſeule, en ſa puiſſance,
Tient mon bonheur & mes ſuccès.
Dieux puiſſans, Dieux jaloux de mon bonheur ſuprême ;
Des fiers enfans du ciel ſecondez les projets :
Armez à votre gré la terre, l'enfer même ;
Je puis braver & la foudre & vos traits.

DIGIZÉ.

Où vous emporte un excès de tendreſſe ?
Ah ! n'irritons point les Dieux :
Plus on prétend braver les Cieux,
Plus on ſent ſa propre foibleſſe.
Ciel, protecteur de l'innocence,
Eloigne nos dangers, diſſipe notre effroi.
Eh ! des foibles humains qui prendra la défenſe,

S'ils n'ofent efpérer en toi!
Du plus parfait amour la flâme légitime
Auroit-elle offenfé tes yeux?
Ah! fi des feux fi purs devant toi font un crime,
Détruis la race humaine, & ne fais que des Dieux.
Ciel, protecteur de l'innocence,
Eloigne nos dangers, diffipe notre effroi.
Eh! des foibles humains qui prendra la défenfe,
S'ils n'ofent efpérer en toi!

LE CACIQUE.

Chere époufe, fufpends d'inutiles alarmes:
Plus que de vains malheurs, tes pleurs me vont coûter.
Ai-je, quand tu verfes des larmes,
De plus grands maux à redouter?
Mais j'entends retentir les inftrumens facrés,
Les prêtres vont paroître:
Gardez-vous de laiffer connoître
Le trouble auquel vous vous livrez.



SCENE V.

LE CACIQUE, LE GRAND-PRÊTRE, DIGIZÉ, TROUPE DE PRÊTRES.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'EST ici le séjour de nos Dieux formidables ;
Ils rendent, en ces lieux, leurs arrêts redoutables :
Que leur présence en nous imprime un saint respect :
Tout doit frémir à leur aspect.

LE CACIQUE.

Prêtres sacrés des Dieux, qui protégez ces isles,
Implorez leur secours sur mon peuple & sur moi,
Obtenez d'eux qu'ils bannissent l'effroi,
Qui vient troubler ces lieux tranquilles,
Des présages affreux
Répandent l'épouvante ;
Tout gémit dans l'attente
De cent maux rigoureux.
Par vos accens terribles,
Evoquez les destins :
Si nos maux sont certains,
Ils seront moins sensibles.

LE GRAND-PRÊTRE,
Alternativement avec le Chœur.

Ancien du monde, Etre des jours,
Sois attentif à nos prieres.

Soleil, ſuſpends ton cours,
Pour éclairer nos myſteres.

LE GRAND-PRÊTRE.

Dieux, qui veillez ſur cet empire,
Manifeſtez vos ſoins, ſoyez nos protecteurs.
Banniſſez de vaines terreurs,
Un ſigne ſeul vous peut ſuffire :
Le vil effroi peut-il frapper des cœurs
Que votre confiance inſpire ?

CHŒUR.

Ancien du monde, Etre des jours,
Sois attentif à nos prieres.
Soleil, ſuſpends ton cours,
Pour éclairer nos myſteres.

LE GRAND-PRÊTRE.

Conſervez à ſon peuple un prince généreux,
Que de votre pouvoir digne dépoſitaire,
Il ſoit heureux comme les Dieux;
Puiſqu'il remplit leur miniſtere,
Et qu'il eſt bienfaiſant comme eux.

CHŒUR.

Ancien du monde, &c.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en eſt aſſez. Que l'on faſſe ſilence.
De nos rites ſacrés déployons la puiſſance.

Que vos ſublimes ſons, vos pas myſtérieux,
De l'avenir, ſouſtrait aux mortels curieux,
Dans mon cœur inſpiré portent la connoiſſance.
Mais la fureur divine agite mes eſprits,
Mes ſens ſont étonnés, mes regards éblouis ;
La nature ſuccombe aux efforts réunis
De ces ébranlemens terribles......
Non, des tranſports nouveaux affermiſſent mes ſens;
Mes yeux, avec effort, percent la nuit des tems......
Ecoutez du deſtin les décrets inflexibles.
Cacique infortuné,
Tes exploits ſont flétris, ton regne eſt terminé.
Ce jour en d'autres mains fait paſſer ta puiſſance.
Tes peuples aſſervis ſous un joug odieux
Vont perdre, pour jamais, les plus chers dons des cieux,
Leur liberté, leur innocence.
Fiers enfans du ſoleil, vous triomphez de nous ;
Vos arts ſur nos vertus vous donnent la victoire.
Mais, quand nous tombons ſous vos coups,
Craignez de payer cher nos maux & votre gloire.
Des nuages confus naiſſent de toutes parts....
Les ſiecles ſont voilés à mes foibles regards.

LE CACIQUE.

De vos arts menſongers ceſſez les vains preſtiges.

Les prêtres ſe retirent, après quoi l'on entend le chœur ſuivant, derriere le théâtre.

CHŒUR *derriere le théâtre.*

O ciel! ô ciel! quels prodiges nouveaux!

En

Et quels monstres aîlés paroissent sur les eaux!

DIGIZÉ.

Dieux! quels sont ces nouveaux prodiges?

CHŒUR derriere le théâtre.

O ciel! ô ciel, &c.

LE CACIQUE.

L'effroi trouble les yeux de ce peuple timide;
Allons appaiser ses transports.

DIGIZÉ.

Seigneur, où courez-vous, quel vain espoir vous guide?
Contre l'arrêt des Dieux que servent vos efforts!
Mais il ne m'entend plus, il fuit, destin sévere,
Ah! ne puis-je du moins, dans ma douleur amere,
Sauver un de ses jours, au prix de mille morts.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

Le théâtre représente un rivage entrecoupé d'arbres & de rochers. On voit, dans l'enfoncement, débarquer la flotte Espagnole, au son des trompettes & des timbales.



SCENE PREMIERE.

COLOMB, ALVAR, TROUPE D'ESPAGNOLS ET D'ESPAGNOLES.

CHŒUR.

TRIOMPHONS, triomphons sur la terre & sur l'onde;
Donnons des loix à l'univers.
Notre audace, en ce jour, découvre un nouveau monde,
Il est fait pour porter nos fers.

COLOMB, *tenant d'une main une épée nue, & de l'autre l'étendard de Castille.*

Climats, dont à nos yeux s'enrichit la nature,
Inconnus aux humains, trop négligés des cieux,
Perdez la liberté :
(Il plante l'étendard en terre.)
Mais portez, sans murmure,
Un joug encor plus précieux.

Chers compagnons, jadis l'Argonaute timide
Eternisa son nom dans les champs de Colchos.
Aux rives de Gadès, l'impétueux Alcide
Borna sa course & ses travaux.
Un art audacieux, en nous servant de guide,
De l'immense Océan nous a soumis les flots.
Mais qui célébrera notre troupe intrépide,
A l'égal de tous ces héros!
Célébrez ce grand jour d'éternelle mémoire;
Entrez, par les plaisirs, au chemin de la gloire:
Que vos yeux enchanteurs brillent de toutes parts;
De ce peuple sauvage étonnez les regards.

CHŒUR.

Célébrons ce grand jour d'éternelle mémoire;
Que nos yeux enchanteurs brillent de toutes parts.

On danse.

ALVAR.

Fiere Castille, étends par-tout tes loix,
Sur toute la nature exerce ton empire;
Pour combler tes brillans exploits,
Un monde entier n'a pu suffire.
Maîtres des élémens, héros dans les combats,
Répandons en ces lieux la terreur, le ravage:
Le ciel en fit notre partage,
Quand il rendit l'abord de ces climats
Accessible à notre courage.
Fiere Castille, &c.

Danses guerrieres.

UNE CASTILLANE.

Volez, conquérans redoutables,
Allez remplir de grands deſtins:
Avec des armes plus aimables,
Nos triomphes ſont plus certains
Qu'ici d'une gloire immortelle
Chacun ſe couronne à ſon tour:
Guerriers, vous y portez l'empire d'Iſabelle,
Nous y portons l'empire de l'amour,
Volez, conquérans, &c.

Danſes.

ALVAR ET LA CASTILLANE.

Jeunes beautés, guerriers terribles,
Uniſſez-vous, ſoumettez l'univers.
Si quelqu'un ſe dérobe à des coups invincibles,
Par de beaux yeux qu'il ſoit chargé de fers.

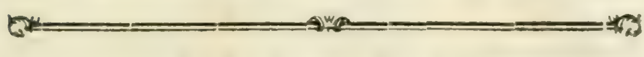
COLOMB.

C'eſt aſſez exprimer notre allégreſſe extrême,
Nous devons nos momens à de plus doux tranſports.
Allons aux habitans, qui vivent ſur ces bords,
De leur nouveau deſtin porter l'arrêt ſuprême.
Alvar, de nos vaiſſeaux ne vous éloignez pas;
Dans ces détours cachés diſperſez vos ſoldats.
La gloire d'un guerrier eſt aſſez ſatisfaite,
S'il peut favoriſer une heureuſe retraite:

Allez; ſi nous avons à livrer des combats,
Il ſera bientôt tems d'illuſtrer votre bras.

CHŒUR.

Triomphons, triomphons ſur la terre & ſur l'onde;
Portons nos loix au bout de l'univers:
Notre audace, en ce jour, découvre un nouveau monde:
Nous ſommes faits pour lui donner des fers.

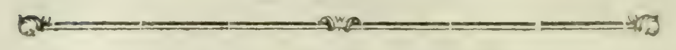


SCENE II.

CARIME *ſeule.*

TRANSPORTS de ma fureur, amour, rage funeſte,
Tyrans de la raiſon, où guidez-vous mes pas?
C'eſt aſſez déchirer mon cœur par vos combats;
Ha! du moins éteignez un feu que je déteſte,
Par mes pleurs ou par mon trépas.
Mais je l'eſpere en vain, l'ingrat y regne encore,
Ses outrages cruels n'ont pu me dégager.
Je reconnois toujours, hélas! que je l'adore,
Par mon ardeur à m'en venger.
Tranſports de ma fureur, &c.
Mais que ſervent ces pleurs?.... Qu'elle pleure elle-même.
C'eſt ici le ſéjour des enfans du ſoleil,
Voilà de leur abord le ſuperbe appareil,
Qu'y viens-je faire hélas! dans ma fureur extrême?
Je viens leur livrer ce que j'aime.

Pour leur livrer ce que je hais!
Oſes-tu l'eſpérer, infidelle Carime?
Les fils du ciel ſont-ils faits pour le crime?
Ils déteſteront tes forfaits.
Mais s'ils avoient aimé..... s'ils ont des cœurs ſenſibles;
Ah! ſans doute ils le ſont, s'ils ont reçu le jour.
Le ciel peut-il former des cœurs inacceſſibles
Aux tourmens de l'amour!



SCENE III.

ALVAR, CARIME.

ALVAR.

QUE vois-je! Quel éclat! Ciel! Comment tant de charmes
Se trouvent-ils en ces déſerts!
Que ſerviront ici la valeur & les armes?
C'eſt à nous d'y porter les fers.

CARIME, *en action de ſe proſterner.*

Je ſuis encor, ſeigneur, dans l'ignorance
Des hommages qu'on doit.....

ALVAR, *la retenant.*

J'en puis avoir reçus:
Mais où brille votre préſence,
C'eſt à vous ſeule qu'ils ſont dus.

CARIME.

Quoi donc! refufez-vous, Seigneur, qu'on vous adore?
N'êtes-vous pas des Dieux!

ALVAR.

On ne doit adorer que vous feule en ces lieux.
Au titre de héros nous afpirons encore:
Mais daignez m'inftruire à mon tour,
Si mon cœur en ce lieu fauvage
Doit en vous admirer l'ouvrage
De la nature ou de l'amour?

CARIME.

Vous féduifez le mien par un fi doux langage,
Je n'en attendois pas de tels en ce féjour.

ALVAR.

L'amour veut par mes foins réparer en ce jour
Ce qu'ici vos appas ont de défavantage:
Ces lieux groffiers ne font pas faits pour vous:
Daignez nous fuivre en un climat plus doux.
Avec tant d'appas en partage,
L'indifférence eft un outrage
Que vous ne craindrez pas de nous.

CARIME.

Je ferai plus encor; & je veux que cette ifle,
Avant la fin du jour, reconnoiffe vos loix.
Les peuples effrayés vont d'afyle en afyle
Chercher leur fureté dans le fond de nos bois:

Le Cacique lui - même en d'obſcures retraites
A dépoſé ſes biens les plus chéris.
Je connois les détours de ces routes ſecretes.
Des ôtages ſi chers.....

ALVAR.

Croyez-vous qu'à ce prix
Nos cœurs ſoient ſatisfaits d'emporter la victoire ?
Notre valeur ſuffit pour nous la procurer.
Vos ſoins ne ſerviroient qu'à ternir notre gloire,
Sans la mieux aſſurer.

CARIME.

Ainſi, tout ſe refuſe à ma juſte colere!

ALVAR.

Juſte ciel, vous pleurez! ai-je pu vous déplaire ?
Parlez, que falloit-il ?.....

CARIME.

Il falloit me venger.

ALVAR.

Quel indigne mortel a pu vous outrager ?
Quel monſtre a pu former ce deſſein téméraire ?

CARIME.

Le Cacique.

ALVAR.

Il mourra : c'eſt fait de ſon deſtin.
Tous moyens ſont permis pour punir une offenſe,

Pour

Pour courir à la gloire il n'eſt qu'un ſeul chemin ;
Il en eſt cent pour la vengeance.
Il faut venger vos pleurs & vos appas ;
Mais mon zele empreſſé n'eſt pas ici le maître :
Notre chef, en ces lieux, va bientôt reparoitre :
Je vais tout préparer pour marcher ſur vos pas.

ENSEMBLE.

Vengeance, amour, uniſſez-vous ;
Portez par-tout le ravage.
Quand vous animez le courage,
Rien ne réſiſte à vos coups.

ALVAR.

La colere en eſt plus ardente,
Quand ce qu'on aime eſt outragé.

CARIME.

Quand l'amour en haine eſt changé,
La rage eſt cent fois plus puiſſante.

ENSEMBLE.

Vengeance, amour, uniſſez-vous, &c.

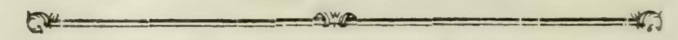
Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

Le théâtre change & repréſente les appartemens du Cacique.



SCENE PREMIERE.

DIGIZÉ *ſeule.*

TOURMENS des tendres cœurs, terreurs, craintes fatales,
Triſtes preſſentimens, vous voilà donc remplis.
Funeſte trahiſon d'une indigne rivale,
Noirs crimes de l'amour, reſtez-vous impunis ?
Hélas! dans mon effroi timide,
Je ne ſoupçonnois pas, cher & fidele époux,
De quelle main perfide
Te viendroient de ſi rudes coups.
Je connois trop ton cœur, le ſort qui nous ſépare
Terminera tes jours:
Et je n'attendrai pas qu'une main moins barbare
Des miens vienne trancher le cours.
Tourmens des tendres cœurs, terreurs, craintes fatales, &c.
Cacique redouté, quand cette heureuſe rive
Retentiſſoit par-tout de tes faits glorieux,
Qui t'eût dit qu'on verroit ton épouſe captive
Dans le palais de tes aïeux!

SCENE II.

DIGIZÉ, CARIME.

DIGIZÉ.

VENEZ-VOUS insulter à mon sort déplorable?

CARIME.

Je viens partager vos ennuis.

DIGIZÉ.

Votre fausse pitié m'accable
Plus que l'état même où je suis.

CARIME.

Je ne connois point l'art de feindre:
Avec regret je vois couler vos pleurs.
Mon désespoir a causé vos malheurs;
Mais mon cœur commence à vous plaindre;
Sans pouvoir guérir vos douleurs.
Renonçons à la violence,
Quand le cœur se croit outragé:
A peine a-t-on puni l'offense,
Qu'on sent moins le plaisir que donne la vengeance
Que le regret d'être vengé.

DIGIZÉ.

Quand le remede est impossible,
Vous regrettez les maux où vous me réduisez;

C'eſt quand vous les avez cauſés
Qu'il y falloit être ſenſible.

ENSEMBLE.

Amour, amour, tes cruelles fureurs,
Tes injuſtes caprices,
Ne ceſſeront-ils point de tourmenter les cœurs?
Fais-tu de nos ſupplices
Tes plus cheres douceurs?
Nos tourmens ſont-ils tes délices?
Te nourris-tu de nos pleurs?
Amour, amour, tes cruelles fureurs,
Tes injuſtes caprices
Ne ceſſeront-ils point de tourmenter les cœurs?

CARIME.

Quel bruit ici ſe fait entendre!
Quels cris! Quels ſons étincelans!

DIGIZÉ.

Du Cacique en fureur les tranſports violens....
Si c'étoit lui.... Grands dieux! qu'oſe-t-il entreprendre?
Le bruit redouble, hélas! peut-être il va périr;
Ciel! juſte ciel, daigne le ſecourir.

(*On entend des décharges de mouſqueterie qui ſe mêlent au bruit de l'orcheſtre.*)

ENSEMBLE.

Dieux! quel fracas, quel bruit, quels éclats de tonnerre!
Le ſoleil irrité renverſe-t-il la terre!

SCENE III.

COLOMB *ſuivi de quelques guerriers*, DIGIZE, CARIME.

COLOMB.

C'EST aſſez. Epargnons de foibles ennemis.
Qu'ils ſentent leur foibleſſe avec leur eſclavage;
Avec tant de fierté, d'audace & de courage,
Ils n'en ſeront que plus punis.

DIGIZÉ.

Cruels! qu'avez-vous fait?... Mais ô ciel! c'eſt lui-même.

SCENE IV.

ALVAR, LE CACIQUE *déſarmé*, *& les acteurs précédens.*

ALVAR.

JE l'ai ſurpris, qui ſeul, ardent & furieux,
Cherchoit à pénétrer juſqu'en ces mêmes lieux.

COLOMB.

Parle, que voulois-tu dans ton audace extrême?

LE CACIQUE.

Voir Digizé, t'immoler, & mourir.

COLOMB.

Ta barbare fierté ne peut ſe démentir :
Mais, réponds, qu'attends-tu de ma juſte colere ?

LE CACIQUE.

Je n'attends rien de toi ; va, remplis tes projets.
Fils du ſoleil, de tes heureux ſuccès
Rends grace aux foudres de ton pere,
Dont il t'a fait dépoſitaire.
Sans ces foudres brûlans, ta troupe en ces climats
N'auroit trouvé que le trépas.

COLOMB.

Ainſi donc ton arrêt eſt dicté par toi-même.

CARIME.

Calmez votre colere extrême ;
Accordez aux remords, prêts à me déchirer,
De deux tendres époux la vie & la couronne.
J'ai fait leurs maux, je veux les réparer :
Ou ſi votre rigueur l'ordonne,
Avec eux je veux expirer.

COLOMB.

Daignent-ils recourir à la moindre priere ?

LE CACIQUE.

Vainement ton orgueil l'eſpere,
Et jamais mes pareils n'ont prié que les Dieux.

CARIME *à Alvar.*

Obtenez ce bienfait ſi je plais à vos yeux.

CARIME, ALVAR, DIGIZÉ.

Excuſez deux époux, deux amans trop ſenſibles,
Tout leur crime eſt dans leur amour.
Ah! ſi vous aimiez un jour,
Voudriez-vous, à votre tour,
Ne rencontrer que des cœurs inflexibles?

CARIME.

Ne vous rendrez-vous point?

COLOMB.

Allez, je ſuis vaincu.
Cacique malheureux, remonte ſur ton trône.
(*On lui rend ſon épée.*)
Reçois mon amitié, c'eſt un bien qui t'eſt dû.
Je ſonge, quand je te pardonne,
Moins à leurs pleurs qu'à ta vertu.
(*A Carime.*)
Pour ces triſtes climats la vôtre n'eſt pas née.
Senſible aux feux d'Alvar, daignez les couronner.
Venez montrer l'exemple à l'Eſpagne étonnée,
Quand on pourroit punir, de ſavoir pardonner.

LE CACIQUE.

C'eſt toi qui viens de le donner;
Tu me rends Digizé, tu m'as vaincu par elle.

Tes armes n'avoient pu dompter mon cœur rebelle,
Tu l'as soumis par tes bienfaits.
Sois sûr, dès cet instant, que tu n'auras jamais
D'ami plus empressé, de sujet plus fidele.

COLOMB.

Je te veux pour ami, sois sujet d'Isabelle.
Vante - nous désormais ton éclat prétendu,
Europe, en ce climat sauvage,
On éprouve autant de courage,
On y trouve plus de vertu.
O vous, que des deux bouts du monde,
Le destin rassemble en ces lieux,
Venez, peuples divers, former d'aimables jeux!
Qu'à vos concerts l'écho réponde :
Enchantez les cœurs & les jeux.
Jamais une plus digne fête
N'attira vos regards.
Nos jeux sont les enfans des arts,
Et le monde en est la conquête.
Hâtez - vous, accourez, venez de toutes parts,
O vous, que des deux bouts du monde,
Le destin rassemble en ces lieux,
Venez former d'aimables jeux.



SCENE

SCENE V.

Les Acteurs précédens, peuples Espagnols & Américains.

CHŒUR.

ACCOURONS, accourons, formons d'aimables jeux.
Qu'à nos concerts l'écho réponde,
Enchantons les cœurs & les yeux.

UN AMÉRICAIN.

Il n'est point de cœur sauvage
Pour l'amour :
Et dès qu'on s'engage
En ce séjour,
C'est sans partage.
Point d'autres plaisirs
Que de douces chaînes,
Nos uniques peines
Sont nos vains desirs,
Quand des inhumaines
Causent nos soupirs.
Il n'est point, &c.

UNE ESPAGNOLE.

Voguons,
Parcourons
Les ondes,
Nos plaisirs auront leur tour.

Découvrir
De nouveaux mondes,
C'eſt offrir
De nouveaux mirthes à l'amour.
Plus loin que Phœbus n'étend
Sa carriere,
Plus loin qu'il ne répand
Sa lumiere,
L'amour fait ſentir ſes feux.
Soleil! tu fais nos jours, l'amour les rend heureux.
Voguons, &c.

CHŒUR.

Répandons dans tout l'univers
Et nos tréſors & l'abondance,
Uniſſons par notre alliance
Deux mondes ſéparés par l'abyme des mers.

Fin du troiſieme & dernier Acte.



AIR

Ajouté à la fête du troisieme Acte.

DIGIZÉ.

TRIOMPHE, amour, regne en ces lieux ;
Retour de mon bonheur, doux transports de ma flâme ;
Plaisirs charmans, plaisirs des Dieux,
Enchantez, enivrez mon ame ;
Coulez, torrens délicieux.
Fille de la vertu, tranquillité charmante ;
Tu n'exclus point des cœurs l'aimable volupté.
Les doux plaisirs font la félicité,
Mais c'est toi qui la rend constante.



FRAGMENS
D'IPHIS,
TRAGÉDIE.

Pour l'Académie Royale de Musique.



ACTEURS.

ORTULE, *roi d'Elide.*

PHILOXIS, *prince de Micenes.*

ANAXARETTE, *fille du feu roi d'Elide.*

ELISE, *princesse de la cour d'Ortule.*

IPHIS, *officier de la maison d'Ortule.*

ORANE, *suivante d'Elise.*

UN CHEF *des guerriers de Philoxis.*

CHŒUR *de guerriers.*

CHŒUR *de la suite d'Anaxarette.*

CHŒUR *de dieux & de déesses.*

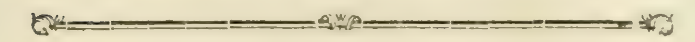
CHŒUR *de sacrificateurs & de peuples.*

CHŒUR *de furies dansantes.*

IPHIS,

TRAGÉDIE.

Le théâtre représente un rivage, & , dans le fond, une mer couverte de vaisseaux.



SCENE PREMIERE.

ELISE, ORANE.

ORANE.

PRINCESSE, enfin votre joie est parfaite;
Rien ne troublera plus vos feux.
Philoxis de retour, Philoxis amoureux,
Vient d'obtenir du roi la main d'Anaxarette ;
Elle consent sans peine à ce choix glorieux ;
L'aspect d'un souverain puissant, victorieux,
Efface dans son cœur la plus vive tendresse :
Le trop constant Iphis n'est plus rien à ses yeux,
La seule grandeur l'intéresse.

ELISE.

En vain tout paroît conspirer
A favoriser ma flâme ;
Je n'ose point encor, cher Orane, espérer
Qu'il devienne sensible aux tourmens de mon ame :
Je connois trop Iphis, je ne puis m'en flatter.

Son cœur eſt trop conſtant, ſon amour eſt trop tendre :
Non, rien ne pourra l'arrêter ;
Il ſaura même aimer, ſans pouvoir rien prétendre.

ORANE.

Eh quoi ! vous penſeriez qu'il oſât refuſer
Un cœur qui borneroit les vœux de cent monarques ?

ELISE.

Hélas ! il n'a déjà que trop ſu mépriſer
De mes feux les plus tendres marques.

ORANE.

Pourroit-il oublier ſa naiſſance, ſon rang,
Et l'éclat dont brille le ſang
Duquel les Dieux vous ont fait naître ?

ELISE.

Quels que ſoient les aïeux dont il a reçu l'être,
Iphis ſait mériter un plus illuſtre ſort,
Et par un courageux effort,
Se frayer le chemin d'une cour plus brillante.
Ses aimables vertus, ſa vertu éclatante,
Ont ſu lui captiver mon cœur.
Je me ferois honneur
D'une ſemblable foibleſſe,
Si pour répondre à mon ardeur
L'ingrat employoit ſa tendreſſe :
Mais, peu touché de ma grandeur,
Et moins encor de mon amour extrême,



Il a beau ſavoir que je l'aime,
Je n'en ſuis pas mieux dans ſon cœur.
Il oſe ſoupirer pour la fille d'Ortule;
Elle-même juſqu'à ce jour
A ſu partager ſon amour:
Et malgré ſa fierté, malgré tout ſon ſcrupule,
Je l'ai vu s'attendrir & l'aimer à ſon tour.
Seule, de ſon ſecret je tiens la confidence;
Elle m'a fait l'aveu de leurs plus tendres feux.
Oh! qu'une telle confiance
Eſt dure à ſupporter pour mon cœur amoureux!

ORANE.

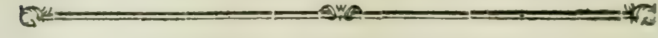
Quel que ſoit l'excès de ſa flâme,
Elle briſe aujourd'hui les nœuds les plus charmans.
Si l'amour régnoit bien dans le fond de ſon ame,
Oublieroit-elle ainſi les vœux & les ſermens?
Laiſſez agir le tems, laiſſez agir vos charmes.
Bientôt Iphis, irrité des mépris
De la beauté dont ſon cœur eſt épris,
Va vous rendre les armes.

AIR.

Pour finir vos peines
Amour va lancer ſes traits.
Faites briller vos attraits,
Formez de douces chaînes.
Pour finir vos peines
Amour va lancer ſes traits.

ELISE.

Orane, malgré moi, la crainte m'intimide.
Hélas! je ſens couler mes pleurs.
Iphis, que tu ſerois perfide,
Si, ſans les partager, tu voyois mes douleurs.
Mais c'eſt aſſez tarder; cherchons Anaxarette.
Philoxis en ces lieux lui prépare une fête,
Je dois l'accompagner. Orane, ſuivez-moi.



SCENE II.

IPHIS *ſeul.*

AMOUR, que de tourmens j'endure ſous ta loi!
Que mes maux ſont cruels! que ma peine eſt extrême!
Je crains de perdre ce que j'aime;
J'ai beau m'aſſurer ſur ſon cœur,
Je ſens, hélas! que ſon ardeur
M'eſt une trop foible aſſurance
Pour me rendre mon eſpérance.
Je vois déjà ſur ce rivage
Un rival orgueilleux, couronné de lauriers;
Au milieu de mille guerriers,
Lui préſenter un doux hommage:
En cet état oſe-t-on refuſer
Un amant tout couvert de gloire?
Hélas! je ne puis accuſer

Que sa grandeur & sa victoire!
De funestes pressentimens
Tour-à-tour dévorent mon ame;
Mon trouble augmente à tous momens.
Anaxarette..... Dieux..... trahiriez-vous ma flâme?

AIR.

Quel prix de ma constante ardeur,
Si vous deveniez infidelle!
Elise étoit charmante & belle,
J'ai cent fois refusé son cœur.
Quel prix de ma constante ardeur,
Si vous deveniez infidelle!



SCENE III.

LE ROI, PHILOXIS.

LE ROI.

PRINCE, je vous dois aujourd'hui
L'éclat dont brille la couronne;
Votre bras est le seul appui
Qui vient de rassurer mon ttône:
Vous avez terrassé mes plus fiers ennemis.
Tout parle de votre victoire.
Des sujets révoltés vouloient ternir ma gloire,
Votre valeur les a soumis:
Jugez de la grandeur de ma reconnoissance

Par l'excès du bienfait que j'ai reçu de vous.
Vous possédez déjà la suprême puissance;
Soyez encore heureux époux.
Je dispose d'Anaxarette,
Ortule, en expirant, m'en laissa le pouvoir.
Philoxis, si sa main peut flatter votre espoir,
A former cet hymen aujourd'hui je m'aprête.

PHILOXIS.

Que ne vous dois-je point, seigneur,
Que mes plaisirs sont doux, qu'ils sont remplis de charmes!
Ah! l'heureux succès de mes armes
Est bien payé par un si grand bonheur!

AIR.

Tendre amour aimable espérance,
Régnez à jamais dans mon cœur.
Je vois récompenser la plus parfaite ardeur,
Je reçois aujourd'hui le prix de ma constance.
Ce que j'ai senti de souffrance
N'est rien auprès de mon bonheur.
Tendre amour, aimable espérance,
Régnez à jamais dans mon cœur:
Je vais posséder ce que j'aime;
Ah! Philoxis est trop heureux!

LE ROI.

Je sens une joie extrême,
De pouvoir combler vos vœux.

ENSEMBLE.

La paix ſuccede aux plus vives alarmes,
Livrons-nous aux plus doux plaiſirs;
Goûtons, goûtons-en tous les charmes;
Nous ne formerons plus d'inutiles deſirs.

LE ROI.

La gloire a couronné vos armes,
Et l'hymen, en ce jour, couronne vos ſoupirs.

ENSEMBLE.

La paix ſuccede, &c.

LE ROI.

Prince, je vais, pour cet ouvrage,
Tout préparer dès ce moment:
Vous allez être heureux amant:
C'eſt le fruit de votre courage.

PHILOXIS.

Et moi, pour annoncer en ces lieux mon bonheur,
Allons, ſur mes vaiſſeaux triomphant & vainqueur,
De dépouilles de ma conquête
Faire un hommage aux pieds d'Anaxarette.



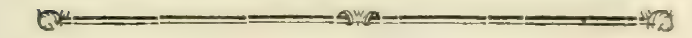
SCENE IV.

ANAXARETTE *seule*.

AIR.

JE cherche en vain à dissiper mon trouble,
Non, rien ne sauroit l'appaiser;
J'ai beau m'y vouloir opposer,
Malgré moi ma peine redouble.
Enfin il est donc vrai, j'épouse Philoxis,
Et j'ai pu consentir à trahir ma tendresse!
C'est inutilement que mon cœur s'intéresse
Au bonheur de l'aimable Iphis.
Falloit-il, Dieux puissans, qu'une si douce flâme,
Dont j'attendois tout mon bonheur,
N'ait pu passer jusqu'en mon ame
Sans offenser ma gloire & mon honneur:
Je cherche en vain, &c.
Je sens encor tout mon amour,
Quoique pour l'étouffer l'ambition m'inspire,
Et je m'apperçois trop qu'à leur tour
Mes yeux versent des pleurs, & que mon cœur soupire.
Mais quoi pourrois-je balancer?
Pour deux objets puis-je m'intéresser?
L'un est roi triomphant, l'autre amant sans naissance;
Ah! sans rougir je ne puis y penser;
Et j'en sens trop la différence,

Pour ofer encor héfiter:
Non, fachons mieux nous acquitter
Des loix que la gloire m'impofe.
Régnons, mon rang ne me propofe
Qu'une couronne à fouhaiter;
Et je ne ferois plus digne de la porter,
Si je defirois autre chofe.



SCENE V.

ELISE, ANAXARETTE.

Suite d'Anaxarette qui entre avec Elife.

ELISE.

PHILOXIS eft enfin de retour en ces lieux,
Il ramene avec lui l'amour & la victoire;
Et cet amant, comblé de gloire,
En vient faire hommage à vos yeux:
Ces vaiffeaux triomphans, autour de ce rivage,
Semblent annoncer fes exploits.
Nos ennemis vaincus, & foumis à nos loix,
Sont des preuves de fon courage.
Princeffe, dans cet heureux jour,
Vous allez partager l'éclat qui l'environne;
Qu'avec plaifir on porte une couronne,
Quand on la reçoit de l'amour.

ANAXARETTE.

Je ſens l'excès de mon bonheur extrême,
Et je vois accomplir mes plus tendres deſirs.
Hélas! que ne puis-je de même
Voir finir mes tendres ſoupirs!

On entend des trompettes & des timbales derriere le théâtre.

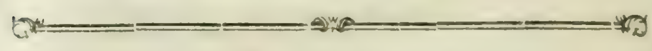
Mais qu'entends-je? quel bruit de guerre
Vient en ces lieux frapper les airs?

ELISE.

Quels ſons harmonieux! quels éclatans concerts!

ENSEMBLE.

Ciel! quel auguſte aſpect paroît ſur cette terre!



SCENE VI.

Ici quatre trompettes paroiſſent ſur le théâtre, ſuivis d'un grand nombre de guerriers vêtus magnifiquement.

ANAXARETTE, ELISE, *ſuite d'Anaxarette, chef des guerriers, chœur de guerriers.*

LE CHEF *des guerriers à Anaxarette.*

RECEVEZ, aimable princeſſe,
L'hommage d'un amant tendre & reſpectueux.
C'eſt de ſa part que dans ces lieux
Nous venons vous offrir ſes vœux & ſa richeſſe.

(En cet endroit on voit entrer, au ſon des trompettes, pluſieurs guerriers, vêtus légérement, qui portent des préſens magnifiques

magnifiques à la fin desquels est un beau trophée ; ils forment une marche, & vont en dansant offrir leurs présens à la princesse, pendant que le chef des guerriers chante.)

LE CHEF *des guerriers.*

Régnez à jamais sur son cœur,
Partagez son amour extrême,
Et que de sa flâme même
Puisse naître votre ardeur.
Et vous guerriers, chantons l'heureuse chaîne
Qui va couronner nos vœux;
Honorons notre souveraine,
Sous ses loix vivons sans peine:
Soyons à jamais heureux.

CHŒUR des guerriers.

Chantons, chantons l'heureuse chaîne
Qui va couronner nos vœux;
Honorons notre souveraine,
Sous ses loix vivons sans peine;
Soyons à jamais heureux.

ELISE.

Jeunes cœurs, en ce séjour
Rendez-vous sans plus attendre,
Craignez d'irriter l'amour.
Chaque cœur doit à son tour
Devenir amoureux & tendre.
On veut en vain se défendre,
Il faut aimer un jour.

IN NUPTIAS

CAROLI EMANUELIS,

INVICTISSIMI SARDINIÆ REGIS,

DUCIS SABAUDIÆ, &c.

ET

REGINÆ AUGUSTISSIMÆ

ELISABETHÆ

A LOTHARINGIA.

ODE.

ERGO *nunc vatem, mea musa, Regi*
Plectra jussisti nova dedicare?
Ergo da magnum celebrare digno
Carmine Regem.

Inter Europæ populos furorem
Impius belli Deus excitârat,
Omnis armorum strepitu fremebat
Itala tellus.

Interim cæco latitans sub antro
Mœsta pax diros hominum tumultus
Audit, undantesque videt recenti
Sanguine campos.

Cernit heroem procul æſtuantem ;
Carolum agnoſcit ſpoliis onuſtum ;
Diva ſuſpirans adit, atque mentem
Flectere tentat.

Te quid armorum juvat, inquit, horror ?
Parce jam victis, tibi parce, Princeps,
Ne caput ſacrum per aperta belli
Mitte pericla.

Te diu Movors ferus occupavit,
Teque palmarum ſeges ampla ditat,
Nunc pius pacem cole, mitiores
Concipe ſenſus.

Ecce divinam ſuper puellam,
Præmium pacis, tibi deſtinarunt
Sanguinem regum, Lotharæque claram
Stemmate gentis.

Scilicet tantum meruere munus
Regiæ dotes, amor unus æqui,
Sanctitas morum, pietaſque caſtæ
Hoſpita mentis.

Paruit Princeps monitis Deorum ;
Ergo feſtina generoſa virgo,
Nec ſoror, nec te lacrimis moretur
Anxia mater.

Montium nec te nive candidorum
Terreat ſurgens ſuper aſtra moles,

Se tibi ſenſim juga celſa prono
Culmine ſiſtent.

Cernis? ô! quanta ſpecioſa pompa
Ambulat, currum teneri lepores
Ambiunt, ſponſæ ſedet & modeſto
Gratia vultu.

Rex ut attenta bibit aure famam!
Splendidâ latè comitatus aulâ,
Ecce confeſtim volat inquieto
Raptus amore.

Qualis in cœlo radiis coruſcans
Vulgus aſtrorum tenebris recondit
Phœbus, auguſto micat inter omnes
Lumine Princeps.

Carole, heroum generoſe ſanguis,
Quâ lirâ vel quo ſatis ore poſſim
Mentis excelſæ titulos & ingens
Dicere pectus.

Nempe magnorum meditans avorum
Facta, quos virtus ſua conſecravit,
Arte qua cœlum meruère cœlum
Scandere tendis.

Clara ſeu bello referas trophæa,
Seu colas artes placidus quietas,
Mille te monſtrant monumenta magnum
Inclita Regem.

Venit, ò! festos geminate plausus,
Venit optanti data diva terræ,
Blanda quæ tandem populis revexit
Otia venit.

Hujus adventu, fugiente brumâ,
Omnis Aprili via ridet hertrâ,
Floribus spirant, viridique lucent
Gramine campi.

Protinus pagis bene feriatis
Exeunt læti proceres, coloni;
Obviam passim tibi corda currunt,
Regia conjux.

Aspicis? Crebrâ crepitante flammâ
Ignis ut cunctas simulat figuras,
Ut fugat noctem, riguis ut æther
Depluit astris.

Audiunt colles, & opaca longè
Colla submittunt, trepidæque circum
Contremunt pinus, iteratque voces
Alpibus echo.

Vive ter centum, bone Rex, per annos;
Sic thori consors bona, vive; vestrum
Vivat æternum genus, & Sabaudis
Imperet annis.

Offerebat Regi, &c.

JOHANNES PUTHOD, Canonicus Rupensis.

TRADUCTION

DE L'ODE PRÉCÉDENTE,

PAR J. J. ROUSSEAU.

MUSE, vous exigez de moi que je consacre au Roi de nouveaux chants, inspirez-moi donc des vers dignes d'un si grand monarque.

Le terrible Dieu des combats avoit semé la discorde entre les peuples de l'Europe ; toute l'Italie retentissoit du bruit des armes ; pendant que la triste paix entendoit du fond d'une antre obscure les tumultes furieux, excités par les humains, & voyoit les campagnes inondées de nouveaux flots de sang. Elle distingue de loin un héros enflammé par sa valeur ; c'est Charles qu'elle reconnoît, chargé de glorieuses dépouilles. La déesse l'aborde en soupirant, & tâche de le fléchir par ses larmes.

Prince, lui dit-elle, quels charmes trouvez-vous dans l'horreur du carnage ? Epargnez des ennemis vaincus ; épargnez-vous vous-même, & n'exposez plus votre tête sacrée à de si grands périls ; le cruel Mars vous a trop long-tems occupé. Vous êtes chargé d'une ample moisson de palmes. Il est tems désormais que la paix ait part à vos soins, & que vous livriez votre cœur à des sentimens plus doux. Pour le prix de cette paix les dieux vous ont destiné une jeune & divine princesse du sang des rois, illustre par tant de héros

que l'auguſte maiſon de Lorraine a produits, & qu'elle compte parmi ſes ancêtres. Un ſi digne préſent eſt la récompenſe de vos vertus royales, de votre amour pour l'équité, de la ſainteté de vos mœurs, & de cette douce humanité, ſi naturelle à votre ame pure.

Le monarque acquieſce aux exhortations des dieux. Hâtez-vous, généreuſe princeſſe, ne vous laiſſez point retarder par les larmes d'une ſœur & d'une mere affligée. Que ces monts couverts de neige, dont le ſommet ſe perd dans les cieux, ne vous effrayent point. Leurs cimes élevées s'abaiſſeront pour favoriſer votre paſſage.

Voyez avec quel cortege brillant marche cette charmante épouſe, les Graces environnent ſon char, & ſon viſage modeſte eſt fait pour plaire.

Cependant le roi écoute avec empreſſement tous les éloges que répand la renommée. Il part, accompagné d'une cour pompeuſe. Il vole, emporté par l'impatience de ſon amour. Tel que l'éclatant Phœbus efface dans le ciel, par la vivacité de ſes rayons, la lumiere des autres aſtres, ainſi brille cet auguſte Prince au milieu de tous ſes courtiſans.

Charles, généreux ſang des héros, quels accords aſſez ſublimes, quels vers aſſez majeſtueux pourrai-je employer pour chanter dignement les vertus de ta grande ame & l'intrépidité de ta valeur. Ce ſera, grand Prince, en méditant ſur les

hauts faits de tes magnanimes Aïeux que leur vertu a consacrés ; car tu cours à la gloire par le même chemin qu'ils ont pris pour y parvenir.

Soit que tu remportes de la guerre les plus glorieux trophées, & qu'en paix tu cultives les Beaux-Arts, mille monumens illustres témoignent la grandeur de ton regne.

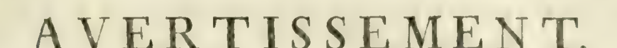
Mais redoublez vos chants d'allégresse ; je vois arriver cette reine divine que le ciel accorde à nos vœux : elle vient ; c'est elle qui a ramené de doux loisirs parmi les peuples. A son abord l'hiver fuit, toutes les routes se parent d'une herbe tendre ; les champs brillent de verdure, & se couvrent de fleurs. Aussitôt les maîtres & les serviteurs quittent leur labourage & accourent pleins de joie. Royale épouse, les cœurs volent de toutes parts au-devant de vous.

Voyez comment, au milieu des torrens d'une flamme bruyante, le feu prend toutes sortes de figures. Voyez fuir la nuit ; voyez cette pluie d'Astrée qui semble se détacher du ciel.

Le bruit se fait entendre dans les montagnes, & passe bien loin au-dessus de leurs cimes massives, les sapins d'alentour étonnés en frémissent, & les échos des Alpes en redoublent le retentissement.

Vivez, bon roi, parcourez la plus longue carriere : vivez de même, digne épouse ; que votre postérité vive éternellement & donne ses loix à la Savoie.

AVERTISSEMENT.



AVERTISSEMENT.

J'Ai eu le malheur autrefois de refuser des vers à des personnes que j'honorois, & que je respectois infiniment, parce que je m'étois désormais interdit d'en faire. J'ose espérer cependant que ceux que je publie aujourd'hui ne les offenseront point; & je crois pouvoir dire, sans trop de rafinement, qu'ils sont l'ouvrage de mon cœur, & non de mon esprit. Il est même aisé de s'appercevoir que c'est un enthousiasme impromptu, si je puis parler ainsi, dans lequel je n'ai gueres songé à briller. De fréquentes répétitions dans les pensées, & même dans les tours, & beaucoup de négligence dans la diction, n'annoncent pas un homme fort empressé de la gloire d'être un bon poëte. Je déclare de plus que si l'on me trouve jamais à faire des vers galans, ou de ces sortes de belles choses qu'on appelle des jeux d'esprit, je m'abandonne volontiers à toute l'indignation que j'aurai méritée.

Il faudroit m'excuser auprès de certaines gens d'avoir loué ma bienfaitrice, & auprès des personnes de mérite, de n'en avoir pas assez dit de bien; le silence que je garde à l'égard des premiers n'est pas sans fondement: quant aux autres, j'ai l'honneur de les assurer que je serai toujours infiniment satisfait de m'entendre faire le même reproche.

*Il est vrai qu'en félicitant Madame de W***. sur son penchant à faire du bien, je pouvois m'étendre sur beaucoup d'autres vérités non moins honorables pour elle. Je n'ai point*

prétendu être ici un panégyriſte, mais ſimplement un homme ſenſible & reconnoiſſant, qui s'amuſe à décrire ſes plaiſirs.

On ne manquera pas de s'écrier : un malade faire des vers ! un homme à deux doitgs du tombeau ! C'eſt préciſément pour cela que j'ai fait des vers. Si je me portois moins mal, je me croirois comptable de mes occupations au bien de la ſociété ; l'état où je ſuis ne me permet de travailler qu'à ma propre ſatisfaction. Combien de gens qui regorgent de biens & de ſanté ne paſſent pas autrement leur vie entiere ? Il faudroit auſſi ſavoir ſi ceux qui me feront ce reproche ſont diſpoſés à m'employer à quelque choſe de mieux.



LE VERGER
DES
CHARMETTES.

Rara domus tenuem non aſpernatur amicum :
Raraque non humilem calcat faſtoſa clientem.

VERGER cher à mon cœur, ſéjour de l'innocence,
Honneur des plus beaux jours que le ciel me diſpenſe,
Solitude charmante, aſyle de la paix,
Puiſſé-je, heureux verger, ne vous quitter jamais!
O jours délicieux, coulez ſous vos ombrages!
De Philomele en pleurs les languiſſans ramages,
D'un ruiſſeau fugitif le murmure flatteur,
Excitent dans mon ame un charme ſéducteur.
J'apprends ſur votre émail à jouir de la vie :
J'apprends à méditer ſans regret, ſans envie,
Sur les frivoles goûts des mortels inſenſés ;
Leurs jours tumultueux, l'un par l'autre pouſſés,
N'enflamment point mon cœur du deſir de les ſuivre.
A de plus grands plaiſirs je mets le prix de vivre ;
Plaiſirs toujours charmans, toujours doux, toujours purs,
A mon cœur enchanté vous êtes toujours ſûrs.
Soit qu'au premier aſpect d'un beau jour prêt d'éclore,
J'aille voir ces côteaux qu'un ſoleil levant dore,

Soit que vers le midi, chaſſé par ſon ardeur,
Sous un arbre touffu je cherche la fraîcheur;
Là, portant avec moi Montagne ou la Bruyere,
Je ris tranquillement de l'humaine miſere;
Ou bien avec Socrate & le divin Platon
Je m'exerce à marcher ſur les pas de Caton:
Soit qu'une nuit brillante, en étendant ſes voiles,
Découvre à mes regards la lune & les étoiles,
Alors, ſuivant de loin la Hire & Caſſini,
Je calcule, j'obſerve, & près de l'infini,
Sur ces mondes divers que l'éther nous recele,
Je pouſſe, en raiſonnant, Huyghens & Fontenelle:
Soit enfin que, ſurpris d'un orage imprévu,
Je raſſure, en courant, le berger éperdu,
Qu'épouvante les vents qui ſiflent ſur ſa tête,
Les tourbillons, l'éclair, la foudre, la tempête;
Toujours également heureux & ſatisfait,
Je ne deſire point un bonheur plus parfait.
O vous, ſage Warens, éleve de Minerve,
Pardonnez ces tranſports d'une indiſcrete verve;
Quoique j'euſſe promis de ne rimer jamais,
J'oſe chanter ici les fruits de vos bienfaits.
Oui, ſi mon cœur jouit du ſort le plus tranquille,
Si je ſuis la vertu dans un chemin facile,
Si je goûte en ces lieux un repos innocent,
Je ne dois qu'à vous ſeule un ſi rare préſent.
Vainement des cœurs bas, des ames mercenaires,
Par des avis cruels plutôt que ſalutaires,

Cent fois ont essayé de m'ôter vos bontés:
Ils ne connoissent pas le bien que vous goûtez,
En faisant des heureux, en essuyant des larmes:
Ces plaisirs délicats pour eux n'ont point de charmes.
De Tite & de Trajan les libérales mains
N'excitent dans leurs cœurs que des ris inhumains.
Pourquoi faire du bien dans le siecle où nous sommes ?
Se trouve-t-il quelqu'un dans la race des hommes
Digne d'être tiré du rang des indigens ?
Peut-il, dans la misere, être d'honnêtes gens ?
Et ne vaut-il pas mieux employer ses richesses
A jouir des plaisirs qu'à faire des largesses ?
Qu'ils suivent à leur gré ces sentimens affreux,
Je me garderai bien de rien exiger d'eux.
Je n'irai pas ramper, ni chercher à leur plaire;
Mon cœur sait, s'il le faut, affronter la misere,
Et plus délicat qu'eux, plus sensible à l'honneur,
Regarde de plus près au choix d'un bienfaiteur.
Oui, j'en donne aujourd'hui l'assurance publique,
Cet écrit en sera le témoin authentique,
Que si jamais ce sort m'arrache à vos bienfaits,
Mes besoins jusqu'aux leurs ne recourront jamais.

Laissez des envieux la troupe méprisable
Attaquer des vertus dont l'éclat les accable.
Dédaignez leurs complots, leur haine, leur fureur;
La paix n'en est pas moins au fond de votre cœur,
Tandis que vils jouets de leurs propres furies,
Alimens des serpens dont elles sont nourries,

Le crime & les remords portent au fond des leurs
Le trifte châtiment de leurs noires horreurs.
Semblables en leur rage à la guêpe maligne,
De travail incapable, & de fecours indigne,
Qui ne vit que de vols, & dont enfin le fort
Eft de faire du mal en fe donnant la mort :
Qu'ils exhalent en vain leur colere impuiffante,
Leurs menaces pour vous n'ont rien qui m'épouvante;
Ils voudroient d'un grand roi vous ôter les bienfaits;
Mais de plus nobles foins illuftrent fes projets.
Leur baffe jaloufie, & leur fureur injufte,
N'arriveront jamais jufqu'à fon trône augufte,
Et le monftre qui regne en leurs cœurs abattus
N'eft pas fait pour braver l'éclat de fes vertus.
C'eft ainfi qu'un bon roi rend fon empire aimable;
Il foutient la vertu que l'infortune accable :
Quand il doit menacer, la foudre eft en fes mains.
Tout roi, fans s'élever au-deffus des humains,
Contre les criminels peut lancer le tonnerre;
Mais s'il fait des heureux, c'eft un Dieu fur la terre.
Charles, on reconnoît ton empire à fes traits;
Ta main porte en tous lieux la joie & les bienfaits,
Tes fujets égalés éprouvent ta juftice;
On ne réclame plus par un honteux caprice
Un principe odieux, profcrit par l'équité,
Qui, bleffant tous les droits de la fociété,
Brife les nœuds facrés dont elle étoit unie,
Refufe à fes befoins la meilleure partie,

Et prétend affranchir de ſes plus juſtes loix
Ceux qu'elle fait jouir de ſes plus riches droits.
Ah! s'il t'avoit ſuffi de te rendre terrible,
Quel autre, plus que toi, pouvoit être invincible,
Quand l'Europe t'a vu, guidant tes étendards,
Seul entre tous ſes rois briller aux champs de Mars!
Mais ce n'eſt pas aſſez d'épouvanter la terre;
Il eſt d'autres devoirs que les ſoins de la guerre;
Et c'eſt par eux, grand roi, que ton peuple aujourd'hui,
Trouve en toi ſon vengeur, ſon pere & ſon appui.
Et vous, ſage Warens, que ce héros protége,
En vain la calomnie en ſecret vous aſſiége,
Craignez peu ſes effets, bravez ſon vain courroux,
La vertu vous défend, & c'eſt aſſez pour vous:
Ce grand roi vous eſtime, il connoît votre zele,
Toujours à ſa parole il ſait être fidele,
Et pour tout dire, enfin, garant de ſes bontés,
Votre cœur vous répond que vous les méritez.
On me connoît aſſez, & ma muſe ſévere
Ne ſait point diſpenſer un encens mercenaire;
Jamais d'un vil flatteur le langage affecté
N'a ſouillé dans mes vers l'auguſte vérité.
Vous mépriſez vous-même un éloge inſipide,
Vos ſinceres vertus n'ont point l'orgueil pour guide.
Avec vos ennemis convenons, s'il le faut,
Que la ſageſſe en vous n'exclut point tout défaut.
Sur cette terre hélas! telle eſt notre miſere,
Que la perfection n'eſt qu'erreur & chimere!

Connoître mes travers eſt mon premier ſouhait,
Et je fais peu de cas de tout homme parfait.
La haine quelquefois donne un avis utile :
Blâmez cette bonté trop douce & trop facile,
Qui ſouvent à leurs yeux a cauſé vos malheurs.
Reconnoiſſez en vous les foibles des bons cœurs :
Mais ſachez qu'en ſecret l'éternelle ſageſſe
Hait leurs fauſſes vertus plus que votre foibleſſe ;
Et qu'il vaut mieux cent fois ſe montrer à ſes yeux
Imparfait comme vous, que vertueux comme eux.
  Vous donc, dès mon enfance attachée à m'inſtruire,
A travers ma miſere, hélas ! qui crûtes lire
Que de quelques talens le ciel m'avoit pourvu,
Qui daignâtes former mon cœur à la vertu,
Vous, que j'oſe appeller du tendre nom de mere,
Acceptez aujourd'hui cet hommage ſincere,
Le tribut légitime, & trop bien mérité,
Que ma reconnoiſſance offre à la vérité.
Oui, ſi quelques douceurs aſſaiſonnent ma vie,
Si j'ai pu juſqu'ici me ſouſtraire à l'envie,
Si le cœur plus ſenſible, & l'eſprit moins groſſier,
Au-deſſus du vulgaire on m'a vu m'élever,
Enfin, ſi chaque jour je jouis de moi-même,
Tantôt en m'élançant juſqu'à l'Etre ſuprême,
Tantôt en méditant dans un profond repos
Les erreurs des humains, & leurs biens & leurs maux :
Tantôt, philoſophant ſur les loix naturelles,
J'entre dans le ſecret des cauſes éternelles,

Je

Je cherche à pénétrer tous les resſorts divers,
Les principes cachés qui meuvent l'univers;
Si, dis-je, en mon pouvoir j'ai tous ces avantages,
Je le répete encor, ce ſont là vos ouvrages,
Vertueuſe Warens, c'eſt de vous que je tiens
Le vrai bonheur de l'homme, & les ſolides biens.
Sans craintes, ſans deſirs, dans cette ſolitude,
Je laiſſe aller mes jours exempts d'inquiétude:
O que mon cœur touché ne peut-il à ſon gré
Peindre ſur ce papier, dans un juſte degré,
Des plaiſirs qu'il reſſent la volupté parfaite!
Préſent dont je jouis, paſſé que je regrette,
Tems précieux, hélas! je ne vous perdrai plus
En bizarres projets, en ſoucis ſuperflus.
Dans ce verger charmant j'en partage l'eſpace.
Sous un ombrage frais tantôt je me délaſſe;
Tantôt avec Leibnitz, Mallebranche & Newton,
Je monte ma raiſon ſur un ſublime ton,
J'examine les loix des corps & des penſées,
Avec Locke je fais l'hiſtoire des idées:
Avec Kepler, Wallis, Barrow, Rainaud, Paſcal,
Je devance Archimede, & je ſuis l'Hôpital (*).
Tantôt à la phyſique appliquant mes problêmes,
Je me laiſſe entraîner à l'eſprit des ſyſtêmes:
Je tâtonne Deſcartes & ſes égaremens,
Sublimes, il eſt vrai, mais frivoles romans.

(*) Le marquis de l'Hôpital, auteur de l'Analyſe des infiniment petits; & de pluſieurs autres ouvrages de mathématique.

J'abandonne bientôt l'hypothese infidelle,
Content d'étudier l'histoire naturelle.
Là, Pline & Niuwentyt, m'aidant de leur savoir,
M'apprennent à penser, ouvrir les yeux & voir.
Quelquefois, descendant de ces vastes lumieres,
Des différens mortels je suis les caracteres.
Quelquefois, m'amusant jusqu'à la fiction,
Télémaque & Séthos me donnent leur leçon,
Ou bien dans Cléveland j'observe la nature,
Qui se montre à mes yeux touchante & toujours pure.
Tantôt aussi de Spon parcourant les cahiers,
De ma patrie en pleurs je relis les dangers.
Geneve, jadis si sage, ô ma chere patrie!
Quel démon dans ton sein produit la frénésie?
Souviens-toi qu'autrefois tu donnas des héros,
Dont le sang t'acheta les douceurs du repos!
Transportés aujourd'hui d'une soudaine rage,
Aveugles citoyens, cherchez-vous l'esclavage?
Trop tôt peut-être hélas! pourrez-vous le trouver!
Mais, s'il est encor tems, c'est à vous d'y songer.
Jouissez des bienfaits que Louis vous accorde,
Rappellez dans vos murs cette antique concorde.
Heureux! si, reprenant la foi de vos aïeux,
Vous n'oubliez jamais d'être libres comme eux.
O vous tendre Racine, ô vous aimable Horace!
Dans mes loisirs aussi vous trouvez votre place:
Claville, S. Aubin, Plutarque, Mézerai,
Despréaux, Cicéron, Pope, Rollin, Barclai,

Et vous, trop doux la Mothe, & toi, touchant Voltaire,
Ta lecture à mon cœur restera toujours chere,
Mais mon goût se refuse à tout frivole écrit,
Dont l'Auteur n'a pour but que d'amuser l'esprit.
Il a beau prodiguer la brillante antithese,
Semer par-tout des fleurs, chercher un tour qui plaise,
Le cœur, plus que l'esprit, a chez moi des besoins,
Et s'il n'est attendri, rebute tous ses soins.

C'est ainsi que mes jours s'écoulent sans alarmes.
Mes yeux sur mes malheurs ne versent point de larmes.
Si des pleurs quelquefois alterent mon repos,
C'est pour d'autres sujets que pour mes propres maux.
Vainement la douleur, les craintes, les miseres,
Veulent décourager la fin de ma carriere;
D'Epictete asservi la stoïque fierté
M'apprend à supporter les maux, la pauvreté;
Je vois, sans m'affliger, la langueur qui m'accable:
L'approche du trépas ne m'est point effroyable;
Et le mal dont mon corps se sent presque abattu
N'est pour moi qu'un sujet d'affermir ma vertu.



EPITRE

A M. DE BORDES.

TOI qu'aux jeux du Parnasse Apollon même guide,
Tu daignes exciter une muse timide;
De mes foibles essais juge trop indulgent,
Ton goût à ta bonté cede en m'encourageant.
Mais hélas! je n'ai point, pour tenter la carriere,
D'un athlete animé l'assurance guerriere,
Et, dès les premiers pas, inquiet & surpris,
L'haleine m'abandonne & je renonce au prix.
Bordes, daigne juger de toutes mes alarmes,
Vois quels sont les combats, & quelles sont les armes,
Ces lauriers sont bien doux, sans doute, à remporter;
Mais quelle audace à moi d'oser les disputer!
Quoi! j'irois, sur le ton de ma lyre critique,
Et prêchant durement de tristes vérités,
Révolter contre moi les lecteurs irrités!
Plus heureux, si tu veux, encor que téméraire,
Quand mes foibles talens trouveroient l'art de plaire;
Quand des sifflets publics, par bonheur préservés,
Mes vers des gens de goût pourroient être approuvés;
Dis-moi, sur quel sujet s'exercera ma muse?
Tout poëte est menteur, & le métier l'excuse;
Il sait en mots pompeux faire d'un riche un fat,
D'un nouveau Mécénas un pilier de l'Etat.
Mais moi, qui connois peu les usages de France,

Moi, fier républicain que bleſſe l'arrogance,
Du riche impertinent je dédaigne l'appui,
S'il le faut mendier en rampant devant lui;
Et ne ſais applaudir qu'à toi, qu'au vrai mérite:
La ſotte vanité me révolte & m'irrite.
Le riche me mépriſe, & malgré ſon orgueil,
Nous nous voyons ſouvent à-peu-près de même œil.
Mais quelque haine en moi que le travers inſpire,
Mon cœur ſincere & franc abhorre la ſatire:
Trop découvert peut-être, & jamais criminel,
Je dis la vérité ſans l'abreuver de fiel.

Ainsi toujours ma plume, implacable ennemie
Et de la flatterie & de la calomnie,
Ne fait point en ſes vers trahir la vérité,
Et toujours accordant un tribut mérité,
Toujours prête à donner des louanges acquiſes,
Jamais d'un vil Créſus n'encenſa les ſottiſes.

O vous, qui dans le ſein d'une humble obſcurité
Nourriſſez les vertus avec la pauvreté,
Dont les deſirs bornés dans la ſage indigence
Mépriſent ſans orgueil une vaine abondance,
Reſtes trop précieux de ces antiques tems,
Où des moindres apprêts nos ancêtres contens,
Recherchés dans leurs mœurs, ſimples dans leur parure,
Ne ſentoient de beſoins que ceux de la nature;
Illuſtres malheureux, quels lieux habitez-vous?
Dites, quels ſont vos noms? Il me ſera trop doux

D'exercer mes talens à chanter votre gloire,
A vous éterniser au temple de mémoire;
Et quand mes foibles vers n'y pourroient arriver,
Ces noms si respectés sauront les conserver.

Mais pourquoi m'occuper d'une vaine chimere:
Il n'est plus de sagesse où regne la misere:
Sous le poids de la faim le mérite abattu
Laisse en un triste cœur éteindre la vertu.
Tant de pompeux discours sur l'heureuse indigence
M'ont bien l'air d'être nés du sein de l'abondance:
Philosophe commode, on a toujours grand soin
De prêcher des vertus dont on n'a pas besoin.

Bordes, cherchons ailleurs des sujets pour ma muse,
De la pitié qu'il fait souvent le pauvre abuse;
Et décorant du nom de sainte charité
Les dons dont on nourrit sa vile oisiveté,
Sous l'aspect des vertus que l'infortune opprime,
Cache l'amour du vice & le penchant au crime.
J'honore le mérite aux rangs les plus abjects;
Mais je trouve à louer peu de pareils sujets.

Non, célébrons plutôt l'innocente industrie,
Qui sait multiplier les douceurs de la vie,
Et salutaire à tous dans ses utiles soins,
Par la route du luxe appaise les besoins.
C'est par cet art charmant que sans cesse enrichie
On voit briller au loin ton heureuse patrie (*).

(*) La ville de Lyon.

Ouvrages précieux, superbes ornemens,
On diroit que Minerve, en ses amusemens,
Avec l'or & la soie a d'une main savante
Formé de vos desseins la tissure élégante.
Turin, Londres en vain, pour vous le disputer
Par de jaloux efforts veulent vous imiter;
Vos mélanges charmans, assortis par les graces,
Les laissent de bien loin s'épuiser sur vos traces:
Le bon goût les dédaigne, & triomphe chez vous;
Et tandis qu'entraînés par leur dépit jaloux,
Dans leurs ouvrages froids ils forcent la nature,
Votre vivacité, toujours brillante & pure,
Donne à ce qu'elle pare un œil plus délicat,
Et même à la beauté prête encor de l'éclat.

Ville heureuse, qui fait l'ornement de la France,
Trésor de l'univers, source de l'abondance,
Lyon, séjour charmant des enfans de Plutus,
Dans tes tranquilles murs tous les arts sont reçus:
D'un sage protecteur le goût les y rassemble:
Apollon & Plutus, étonnés d'être ensemble,
De leurs longs différends ont peine à revenir,
Et demandent quel Dieu les a pu réunir.
On reconnoît tes soins, Pallu (*): tu nous ramenes
Les siecles renommés & de Tyr & d'Athenes:
De mille éclats divers Lyon brille à la fois,
Et son peuple opulent semble un peuple de rois.

(*) Intendant de Lyon.

Toi, digne citoyen de cette ville illuſtre,
Tu peux contribuer à lui donner du luſtre,
Par tes heureux talens tu peux la décorer,
Et c'eſt lui faire un vol que de plus différer?

Comment oſes-tu bien me propoſer d'écrire,
Toi, que Minerve même avoit pris ſoin d'inſtruire.
Toi de ſes dons divins poſſeſſeur négligent,
Qui vient parler pour elle encor en l'outrageant.
Ah ! ſi du feu divin qui brille en ton ouvrage
Une étincelle au moins eût été mon partage,
Ma muſe, quelque jour, attendriſſant les cœurs,
Peut-être ſur la ſcene eût fait couler des pleurs.
Mais je te parle en vain ; inſenſible à mes plaintes,
Par de cruels refus tu confirmes mes craintes,
Et je vois qu'impuiſſante à fléchir tes rigueurs,
Blanche (*) n'a pas encor épuiſé ſes malheurs.

(*) Blanche de Bourbon, tragédie de M. de Bordes, qu'au grand regret de ſes amis il refuſe conſtamment de mettre au théâtre. *Note de l'auteur.*



EPITRE

EPITRE

A M. PARISOT.

Achevée le 10 Juillet 1742.

AMI, daigne souffrir qu'à tes yeux aujourd'hui
Je dévoile ce cœur plein de trouble & d'ennui.
Toi qui connus jadis mon ame toute entiere,
Seul en qui je trouvois un ami tendre, un pere,
Rappelle encor, pour moi, tes premieres bontés,
Rends tes soins à mon cœur, il les a mérités.

NE crois pas qu'alarmé par de frivoles craintes
De ton silence ici je te fasse des plaintes,
Que par de faux soupçons, indignes de tous deux,
Je puisse t'accuser d'un mépris odieux:
Non, tu voudrois en vain t'obstiner à te taire.
Je sais trop expliquer ce langage févere
Sur ces tristes projets que je t'ai dévoilés
Sans m'avoir répondu, ton silence a parlé.
Je ne m'excuse point, dès qu'un ami me blâme.
Le vil orgueil n'est pas le vice de mon ame.
J'ai reçu quelquefois de solides avis,
Avec bonté donnés, avec zele suivis:
J'ignore ces détours dont les vaines adresses
En autant de vertus transforment nos foiblesses;

Et jamais mon efprit, fous de fauffes couleurs,
Ne fut à tes égards déguifer fes erreurs;
Mais qu'il me foit permis, par un foin légitime,
De conferver du moins des droits à ton eftime.
Pefe mes fentimens, mes raifons & mon choix,
Et décide mon fort pour la derniere fois.

Né dans l'obfcurité, j'ai fait dès mon enfance
Des caprices du fort la trifte expérience,
Et s'il eft quelque bien qu'il ne m'ait point ôté,
Même par fes faveurs il m'a perfécuté.
Il m'a fait naître libre, hélas, pour quel ufage?
Qu'il m'a vendu bien cher un fi vain avantage!
Je fuis libre en effet: mais de ce bien cruel
J'ai reçu plus d'ennuis que d'un malheur réel.
Ah! s'il falloit un jour, abfent de ma patrie,
Traîner chez l'étranger ma languiffante vie,
S'il falloit baffement ramper auprès des grands:
Que n'en ai-je appris l'art dès mes plus jeunes ans!
Mais fur d'autres leçons on forma ma jeuneffe,
On me dit de remplir mes devoirs fans baffeffe,
De refpecter les grands, les magiftrats, les rois;
De chérir les humains & d'obéir aux loix:
Mais on m'apprit auffi qu'ayant par ma naiffance
Le droit de partager la fuprême puiffance,
Tout petit que j'étois, foible, obfcur citoyen,
Je faifois cependant membre du fouverain;
Qu'il falloit foutenir un fi noble avantage

Par le cœur d'un héros, par les vertus d'un ſage ;
Qu'enfin la liberté, ce cher préſent des cieux,
N'eſt qu'un fléau fatal pour les cœurs vicieux.
Avec le lait, chez nous, on ſuce ces maximes,
Moins pour s'enorgueillir de nos droits légitimes
Que pour ſavoir un jour ſe donner à la fois
Les meilleurs magiſtrats, & les plus ſages loix.

Vois-tu, me diſoit-on, ces nations puiſſantes
Fournir rapidement leurs carrieres brillantes ;
Tout ce vain appareil qui remplit l'univers
N'eſt qu'un frivole éclat qui leur cache leurs fers :
Par leur propre valeur ils forgent leurs entraves,
Ils ſont les conquérans, & ſont de vils eſclaves :
Et leur vaſte pouvoir, que l'art avoit produit,
Par le luxe bientôt ſe retrouve détruit.
Un ſoin bien différent ici nous intéreſſe,
Notre plus grande force eſt dans notre foibleſſe.
Nous vivons ſans regret dans l'humble obſcurité ;
Mais du moins dans nos murs on eſt en liberté.
Nous n'y connoiſſons point la ſuperbe arrogance,
Nuls titres faſtueux, nulle injuſte puiſſance.
De ſages magiſtrats, établis par nos voix,
Jugent nos différends, font obſerver nos loix.
L'art n'eſt point le ſoutien de notre république ;
Etre juſte eſt chez nous l'unique politique ;
Tous les ordres divers, ſans inégalité,
Gardent chacun le rang qui leur eſt affecté.

Nos chefs, nos magiſtrats, ſimples dans leur parure,
Sans étaler ici le luxe & la dorure,
Parmi nous cependant ne ſont point confondus,
Ils en ſont diſtingués ; mais c'eſt par leurs vertus.

Puisse durer toujours cette union charmante,
Hélas, on voit ſi peu de probité conſtante !
Il n'eſt rien que le tems ne corrompe à la fin ;
Tout, juſqu'à la ſageſſe, eſt ſujet au déclin.

Par ces réflexions ma raiſon exercée
M'apprit à mépriſer cette pompe inſenſée,
Par qui l'orgueil des grands brille de toutes parts,
Et du peuple imbécille attire les regards ;
Mais qu'il m'en coûta cher quand, pour toute ma vie,
La foi m'eut éloigné du ſein de ma patrie ;
Quand je me vis enfin, ſans appui, ſans ſecours,
A ces mêmes grandeurs contraint d'avoir recours.

Non, je ne puis penſer, ſans répandre des larmes,
A ces momens affreux, pleins de trouble & d'alarmes,
Où j'éprouvai qu'enfin tous ces beaux ſentimens,
Loin d'adoucir mon ſort, irritoient mes tourmens.
Sans doute à tous les yeux la miſere eſt horrible ;
Mais pour qui ſait penſer elle eſt bien plus ſenſible.
A force de ramper un lâche en peut ſortir ;
L'honnête homme à ce prix n'y ſauroit conſentir.

Encor, ſi de vrais grands recevoient mon hommage,
Ou qu'ils euſſent du moins le mérite en partage,

Mon cœur par les respects noblement accordés
Reconnoîtroit des dons qu'il n'a pas possédés :
Mais faudra - t - il qu'ici mon humble obéissance
De ces fiers campagnards nourrisse l'arrogance ?
Quoi ! de vils parchemins, par faveur obtenus,
Leur donneront le droit de vivre sans vertus,
Et malgré mes efforts, sans mes respects serviles,
Mon zele & mes talens resteront inutiles ?
Ah ! de mes tristes jours voyons plutôt la fin
Que de jamais subir un si lâche destin.

Ces discours insensés troubloient ainsi mon ame ;
Je les tenois alors, aujourd'hui je les blâme :
De plus sages leçons ont formé mon esprit ;
Mais de bien des malheurs ma raison est le fruit.

Tu sais, cher Parisot, quelle main généreuse
Vint tarir de mes maux la source malheureuse ;
Tu le sais, & tes yeux ont été les témoins,
Si mon cœur sait sentir ce qu'il doit à ses soins.
Mais mon zele enflammé peut - il jamais prétendre
De payer les bienfaits de cette mere tendre ?
Si par les sentimens on y peut aspirer,
Ah ! du moins par les miens j'ai droit de l'espérer.

Je puis compter pour peu ses bontés secourables,
Je lui dois d'autres biens, des biens plus estimables,
Les biens de la raison, les sentimens du cœur ;
Même, par les talens, quelques droits à l'honneur.

Avant que ſa bonté, du ſein de la miſere,
Aux plus triſtes beſoins eût daigné me ſouſtraire ;
J'étois un vil enfant du ſort abandonné,
Peut - être dans la fange à périr deſtiné.
Orgueilleux avorton, dont la fierté burleſque
Mêloit comiquement l'enfance au romaneſque,
Aux bons faiſoit pitié, faiſoit rire les fous,
Et des ſots quelquefois excitoit le courroux.
Mais les hommes ne ſont que ce qu'on les fait être,
A peine à ſes regards j'avois oſé paroître
Que de ma bienfaitrice apprenant mes erreurs,
Je ſentis le beſoin de corriger mes mœurs.
J'abjurai pour toujours ces maximes féroces,
Du préjugé natal fruits amers & précoces,
Qui dès les jeunes ans, par leurs âcres levains,
Nourriſſent la fierté des cœurs républicains:
J'appris à reſpecter une nobleſſe illuſtre,
Qui même à la vertu fait ajouter du luſtre.
Il ne ſeroit pas bon dans la ſociété
Qu'il fût entre les rangs moins d'inégalité.
Irai - je faire ici, dans ma vaine marotte,
Le grand déclamateur, le nouveau Don Quichotte,
Le deſtin ſur la terre a réglé les Etats,
Et pour moi ſurement ne les changera pas.
Ainſi de ma raiſon ſi long - tems languiſſante
Je me formai dès - lors une raiſon naiſſante,
Par les ſoins d'une mere inceſſamment conduit,
Bientôt de ſes bontés je recueillis le fruit,

Je connus que, fur-tout, cette roideur fauvage
Dans le monde aujourd'hui feroit d'un trifte ufage,
La modeftie alors devint chere à mon cœur,
J'aimai l'humanité, je chéris la douceur,
Et refpectant des grands le rang & la naiffance,
Je fouffris leurs hauteurs, avec cette efpérance
Que malgré tout l'éclat dont ils font revêtus
Je les pourrai du moins égaler en vertus.
Enfin, pendant deux ans, au fein de ta patrie,
J'appris à cultiver les douceurs de la vie.
Du portique autrefois la trifte auftérité
A mon goût peu formé mêloit fa dureté;
Epictete & Zénon, dans leur fierté ftoïque,
Me faifoient admirer ce courage héroïque,
Qui, faifant des faux biens un mépris généreux,
Par la feule vertu prétend nous rendre heureux.
Long-tems de cette erreur la brillante chimere
Séduifit mon efprit, roidit mon caractere;
Mais, malgré tant d'efforts, ces vaines fictions
Ont-elles de mon cœur banni les paffions?
Il n'eft permis qu'à Dieu, qu'à l'Effence fuprême,
D'être toujours heureux, & feule par foi-même:
Pour l'homme, tel qu'il eft, pour l'efprit & le cœur,
Otez les paffions, il n'eft plus de bonheur.
C'eft toi, cher Parifot, c'eft ton commerce aimable,
De groffier que j'étois, qui me rendit traitable.
Je reconnus alors combien il eft charmant
De joindre à la fageffe un peu d'amufement.

Des amis plus polis, un climat moins ſauvage,
Des plaiſirs innocens m'enſeignerent l'uſage;
Je vis avec tranſport ce ſpectacle enchanteur,
Par la route des ſens qui fait aller au cœur:
Le mien, qui juſqu'alors avoit été paiſible,
Pour la premiere fois enfin devint ſenſible;
L'amour, malgré mes ſoins, heureux à m'égarer,
Auprès de deux beaux yeux m'apprit à ſoupirer.
Bons mots, vers élégans, converſations vives,
Un repas égayé par d'aimables convives,
Petits jeux de commerce, & d'où le chagrin fuit,
Où, ſans riſquer la bourſe, on délaſſe l'eſprit.
En un mot, les attraits d'une vie opulente,
Qu'aux vœux de l'étranger ſa richeſſe préſente;
Tous les plaiſirs du goût, le charme des Beaux-Arts,
A mes yeux enchantés brilloient de toutes parts.
Ce n'eſt pas cependant que mon ame égarée
Donnât dans les travers d'une molleſſe outrée;
L'innocence eſt le bien le plus cher à mon cœur;
La débauche & l'excès ſont des objets d'horreur:
Les coupables plaiſirs ſont les tourmens de l'ame,
Ils ſont trop achetés, s'ils ſont dignes de blâme.
Sans doute le plaiſir, pour être un bien réel,
Doit rendre l'homme heureux, & non pas criminel:
Mais il n'eſt pas moins vrai que de notre carriere
Le ciel ne défend pas d'adoucir la miſere:
Et pour finir ce point, trop long-tems débattu
Rien ne doit être outré, pas même la vertu.

VOILA

Voila de mes erreurs un abrégé fidele :
C'eſt à toi de juger, ami, ſur ce modele,
Si je puis, près des grands implorant de l'appui,
A la fortune encor recourir aujourd'hui.
De la gloire eſt-il tems de rechercher le luſtre,
Me voici preſque au bout de mon ſixieme luſtre.
La moitié de mes jours dans l'oubli ſont paſſés,
Et déjà du travail mes eſprits ſont laſſés.
Avide de ſcience, avide de ſageſſe,
Je n'ai point aux plaiſirs prodigué ma jeuneſſe ;
J'oſai d'un tems ſi cher faire un meilleur emploi,
L'étude & la vertu furent la ſeule loi
Que je me propoſai pour régler ma conduite :
Mais ce n'eſt point par art qu'on acquiert du mérite,
Que ſert un vain travail par le ciel dédaigné,
Si de ſon but toujours on ſe voit éloigné ?
Comptant, par mes talens, d'aſſurer ma fortune,
Je négligeai ces ſoins, cette brigue importune,
Ce manege ſubtil, par qui cent ignorans
Raviſſent la faveur & les bienfaits des grands.

Le ſuccès cependant trompe ma confiance,
De mes foibles progrès je ſens peu d'eſpérance,
Et je vois qu'à juger par des effets ſi lents,
Pour briller dans le monde il faut d'autres talens.
Eh ! qu'y ferois-je, moi, de qui l'abord timide
Ne ſait point affecter cette audace intrépide,
Cet air content de ſoi, ce ton fier & joli

Qui du rang des badauts ſauve l'homme poli?
Faut - il donc aujourd'hui m'en aller dans le monde
Vanter impudemment ma ſcience profonde,
Et toujours en ſecret démenti par mon cœur,
Me prodiguer l'encens & les degrés d'honneur?
Faudra - t - il, d'un dévot affectant la grimace,
Faire ſervir le ciel à gagner une place,
Et par l'hypocriſie aſſurant mes projets,
Groſſir l'heureux eſſaim de ces hommes parfaits,
De ces humbles dévots, de qui la modeſtie
Compte par leurs vertus tous les jours de leur vie?
Pour glorifier Dieu leur bouche a tour - à - tour
Quelque nouvelle grace à rendre chaque jour;
Mais l'orgueilleux en vain d'une adreſſe chrétienne,
Sous la gloire de Dieu veut étaler la ſienne.
L'homme vraiment ſenſé fait le mépris qu'il doit
Des menſonges du fat & du ſot qui les croit.

Non, je ne puis forcer mon eſprit, né ſincere,
A déguiſer ainſi mon propre caractere,
Il en coûteroit trop de contrainte à mon cœur;
A cet indigne prix je renonce au bonheur.
D'ailleurs il faudroit donc, fils lâche & mercenaire,
Trahir indignement les bontés d'une mere;
Et payant en ingrat tant de bienfaits reçus,
Laiſſer à d'autres mains les ſoins qui lui ſont dus?
Ah! ces ſoins ſont trop chers à ma reconnoiſſance;
Si le ciel n'a rien mis de plus en ma puiſſance,

Du moins d'un zele pur les vœux trop mérités
Par mon cœur chaque jour lui feront préfentés.
Je fais trop, il eft vrai, que ce zele inutile
Ne peut lui procurer un deftin plus tranquille ;
En vain, dans fa langueur, je veux la foulager,
Ce n'eft pas les guérir que de les partager.
Hélas ! de fes tourmens le fpectacle funefte
Bientôt de mon courage étouffera le refte :
C'eft trop lui voir porter, par d'éternels efforts,
Et les peines de l'ame & les douleurs du corps.
Que lui fert de chercher dans cette folitude
A fuir l'éclat du monde & fon inquiétude ;
Si jufqu'en ce défert, à la paix deftiné,
Le fort lui donne encor, à lui nuire acharné,
D'un affreux procureur le voifinage horrible,
Nourri d'encre & de fiel, dont la griffe terrible
De fes triftes voifins eft plus crainte cent fois
Que le huffard cruel du pauvre Bavarois.

Mais c'eft trop t'accabler du récit de nos peines,
Daigne me pardonner, ami, ces plaintes vaines ;
C'eft le dernier des biens permis aux malheureux,
De voir plaindre leurs maux par les cœurs généreux.
Telle eft de mes malheurs la peinture naïve.
Juge de l'avenir fur cette perfpective,
Vois fi je dois encor, par des foins impuiffans,
Offrir à la fortune un inutile encens :
Non, la gloire n'eft point l'idole de mon ame ;

Je n'y ſens point brûler cette divine flâme
Qui d'un génie heureux animant les reſſorts
Le force à s'élever par de nobles efforts.
Que m'importe, après tout, ce que penſent les hommes ?
Leurs honneurs, leurs mépris, font-ils ce que nous ſommes:
Et qui ne ſait pas l'art de s'en faire admirer
A la félicité ne peut-il aſpirer?
L'ardente ambition a l'éclat en partage;
Mais les plaiſirs du cœur font le bonheur du ſage:
Que ces plaiſirs ſont doux à qui ſait les goûter!
Heureux qui les connoît, & ſait s'en contenter!
Jouir de leurs douceurs dans un état paiſible,
C'eſt le plus cher deſir auquel je ſuis ſenſible.
Un bon livre, un ami, la liberté, la paix,
Faut-il pour vivre heureux former d'autres ſouhaits ?
Les grandes paſſions ſont des ſources de peines:
J'évite les dangers où leur penchant entraîne:
Dans leurs piéges adroits ſi l'on me voit tomber,
Du moins je ne fais pas gloire d'y ſuccomber.
De mes égaremens mon cœur n'eſt point complice;
Sans être vertueux je déteſte le vice,
Et le bonheur en vain s'obſtine à ſe cacher;
Puiſqu'enfin je connois où je dois le chercher.





ÉNIGME.

ENFANT de l'art, enfant de la nature,
Sans prolonger les jours j'empêche de mourir;
Plus je ſuis vrai, plus je fais d'impoſture,
Et je deviens trop jeune à force de vieillir.

(*C'eſt le portrait.*)

A MADAME LA BARONNE

DE WARENS, VIRELAI.

MADAME, apprenez la nouvelle
De la priſe de quatre rats;
Quatre rats n'eſt pas bagatelle,
Auſſi n'en badiné-je pas:
Et je vous mande avec grand zele
Ces vers qui vous diront tout bas,
Madame, apprenez la nouvelle
De la priſe de quatre rats.
A l'odeur d'un friand appas,
Rats ſont ſortis de leur caſelle;
Mais ma trappe arrêtant leurs pas,
Les a, par une mort cruelle,
Fait paſſer de vie à trépas.

Madame, apprenez la nouvelle
De la mort de quatre rats.
  Mieux que moi ſavez qu'ici-bas
N'a pas qui veut fortune telle;
C'eſt triomphe qu'un pareil cas.
Le fait n'eſt pas d'une allumelle;
Ainſi donc avec grand ſoulas,
Madame, apprenez la nouvelle
De la priſe de quatre rats.



VERS

Pour Madame de FLEURIEU, *qui, m'ayant vu dans une aſſemblée, ſans que j'euſſe l'honneur d'être connu d'elle, dit à M. l'Intendant de Lyon que je paroiſſois avoir de l'eſprit, & qu'elle le gageroit ſur ma ſeule phyſionomie.*

DÉPLACÉ par le ſort, trahi par la tendreſſe,
Mes maux ſont comptés par mes jours.
Imprudent quelquefois, perſécuté toujours;
Souvent le châtiment ſurpaſſe la foibleſſe.
O fortune! à ton gré comble-moi de rigueurs,
Mon cœur regrette peu tes frivoles grandeurs,
De tes biens inconſtans ſans peine il te tient quitte;
Un ſeul dont je jouis ne dépend point de toi:
La divine FLEURIEU m'a jugé du mérite,
Ma gloire eſt aſſurée, & c'eſt aſſez pour moi.

VERS

A Mademoiſelle Th. qui ne parloit jamais à l'auteur que de muſique.

Sapho, j'entends ta voix brillante
Pouſſer des ſons juſques aux cieux,
Ton chant nous ravit, nous enchante,
Le maure ne chante pas mieux.
Mais quoi! toujours des chants! crois-tu que l'harmonie
Seule ait droit de borner tes ſoins & tes plaiſirs;
Ta voix, en déployant ſa douceur infinie,
Veut en vain ſur ta bouche arrêter nos deſirs:
Tes yeux charmans en inſpirent mille autres,
Qui méritoient bien mieux d'occuper tes loiſirs;
Mais tu n'es point, dis-tu, ſenſible à nos ſoupirs,
Et tes goûts ne ſont point les nôtres.
Quel goût trouves-tu donc à de frivoles ſons?
Ah! ſans tes fiers mépris, ſans tes rebuts ſauvages,
Cette bouche charmante auroit d'autres uſages,
Bien plus délicieux que de vaines chanſons.
Trop ſenſible au plaiſir, quoique tu puiſſes dire,
Parmi de froids accords tu ſens peu de douceur,
Mais entre tous les biens que ton ame deſire,
En eſt-il de plus doux que les plaiſirs du cœur?
Le mien eſt délicat, tendre, empreſſé, fidele,
Fait pour aimer juſqu'au tombeau.
Si du parfait bonheur tu cherches le modele,
Aime-moi ſeulement & laiſſe-là Rameau.

MÉMOIRE

A SON EXCELLENCE,

MONSEIGNEUR LE GOUVERNEUR

DE SAVOYE. (a)

J'AI l'honneur d'expofer très-refpectueufement à Son Excellence, le trifte détail de la fituation où je me trouve, la fuppliant de daigner écouter la générofité de fes pieux fentimens, pour y pourvoir de la maniere qu'elle jugera convenable.

Je fuis forti très-jeune de Geneve, ma patrie, ayant abandonné mes droits, pour entrer dans le fein de l'églife, fans avoir cependant jamais fait aucune démarche, jufqu'aujourd'hui, pour implorer des fecours, dont j'aurois toujours tâché de me paffer, s'il n'avoit plu à la Providence de m'affliger par des maux qui m'en ont ôté le pouvoir. J'ai toujours eu du mépris, & même de l'indignation pour ceux qui ne rougiffent point de faire un trafic honteux de leur foi, & d'abufer des bienfaits qu'on leur accorde. J'ofe dire qu'il a paru par ma conduite, que je fuis bien éloigné de pareils fentimens. Tombé, encore enfant, entre les mains de feu Monfeigneur l'évêque de Geneve, je tâchai de répondre, par l'ardeur & l'affiduité de mes études, aux vues flatteufes que ce

(a) Cette piece & les lettres qui fuivent font auffi tirées de l'Edition de Bruxelles où elles ont paru imprimées pour la premiere fois.

refpectable

respectable Prélat avoit sur moi. Madame la baronne de Warens voulut bien condescendre à la priere qu'il lui fit de prendre soin de mon éducation, & il ne dépendit pas de moi de témoigner à cette dame, par mes progrès, le desir passionné que j'avois, de la rendre satisfaite de l'effet de ses bontés & de ses soins.

Ce grand évêque ne borna pas là ses bontés, il me recommanda encore à M. le Marquis de Bonac, ambassadeur de France auprès du Corps Helvétique. Voilà les trois seuls protecteurs, à qui j'aye eu obligation du moindre secours; il est vrai qu'ils m'ont tenu lieu de tout autre, par la maniere dont ils ont daigné me faire éprouver leur générosité. Ils ont envisagé en moi un jeune homme assez bien né, rempli d'émulation, & qu'ils entrevoyoient pourvu de quelques talens, & qu'ils se proposoient de pousser. Il me seroit glorieux de détailler à Son Excellence ce que ces deux seigneurs avoient eu la bonté de concerter pour mon établissement; mais la mort de Monseigneur l'évêque de Geneve, & la maladie mortelle de M. l'ambassadeur, ont été la fatale époque du commencement de tous mes désastres.

Je commençai aussi moi-même, d'être attaqué de la langueur qui me met aujourd'hui au tombeau. Je retombai par conséquent à la charge de Madame de Warens, qu'il faudroit ne pas connoître pour croire qu'elle eût pu démentir ses premiers bienfaits, en m'abandonnant dans une si triste situation.

Malgré tout, je tâchai, tant qu'il me resta quelques forces, de tirer parti de mes foibles talens; mais de quoi servent les talens dans ce pays? Je le dis dans l'amertume de mon cœur,

il vaudroit mille fois mieux n'en avoir aucun. Eh! n'éprouvé-je pas encore aujourd'hui le retour plein d'ingratitude & de dureté de gens, pour lesquels j'ai achevé de m'épuiser, en leur enseignant, avec beaucoup d'assiduité & d'application, ce qui m'avoit coûté bien des soins & des travaux à apprendre. Enfin, pour comble de disgraces, me voilà tombé dans une maladie affreuse, qui me défigure. Je suis désormais renfermé, sans pouvoir presque sortir du lit & de la chambre, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de disposer de ma courte, mais misérable vie.

Ma douleur est de voir que Madame de Warens a déjà trop fait pour moi; je la trouve, pour le reste de mes jours, accablée du fardeau de mes infirmités, dont son extrême bonté ne lui laisse pas sentir le poids; mais qui n'incommode pas moins ses affaires, déjà trop resserrées par ses abondantes charités, & par l'abus que des misérables n'ont que trop souvent fait de sa confiance.

J'ose donc, sur le détail de tous ces faits, recourir à Son Excellence comme au pere des affligés. Je ne dissimulerai point qu'il est dur à un homme de sentimens, & qui pense comme je fais, d'être obligé, faute d'autre moyen, d'implorer des assistances & des secours : mais tel est le décret de la Providence. Il me suffit, en mon particulier, d'être bien assuré que je n'ai donné, par ma faute, aucun lieu ni à la misere, ni aux maux dont je suis accablé. J'ai toujours abhorré le libertinage & l'oisiveté, & tel que je suis, j'ose être assuré que personne, de qui j'aye l'honneur d'être connu, n'aura sur ma conduite, mes sentimens & mes mœurs, que de favorables témoignages à rendre.

Dans un état donc auſſi déplorable que le mien, & ſur lequel je n'ai nul reproche à me faire, je crois qu'il n'eſt pas honteux à moi d'implorer de Son Excellence, la grace d'être admis à participer aux bienfaits établis par la piété des princes, pour de pareils uſages. Ils ſont deſtinés pour des cas ſemblables aux miens, ou ne le ſont pour perſonne.

En conſéquence de cet expoſé, je ſupplie très-humblement Son Excellence de vouloir me procurer une penſion, telle qu'elle jugera raiſonnable, ſur la fondation que la piété du roi Victor a établie à Annecy, ou de tel autre endroit qu'il lui ſemblera bon, pour pouvoir ſurvenir aux néceſſités du reſte de ma triſte carriere.

De plus l'impoſſibilité où je me trouve de faire des voyages, & de traiter aucune affaire civile, m'engage à ſupplier encore Son Excellence, qu'il lui plaiſe de faire régler la choſe de maniere que ladite penſion puiſſe être payée ici en droiture, & remiſe entre mes mains, ou celles de Madame la baronne de Warens, qui voudra bien, à ma très-humble ſollicitation, ſe charger de l'employer à mes beſoins. Ainſi, jouiſſant pour le peu de jours qu'il me reſte, des ſecours néceſſaires pour le temporel, je recueillerai mon eſprit & mes forces, pour mettre mon ame & ma conſcience en paix avec Dieu; pour me préparer à commencer, avec courage & réſignation, le voyage de l'éternité, & pour prier Dieu ſincérement & ſans diſtraction, pour la parfaite proſpérité & la très-précieuſe conſervation de Son Excellence.

J. J. ROUSSEAU.

MÉMOIRE

Remis le 19 Avril 1742, à M. Boudet Antonin, qui travaille à l'hiſtoire de feu M. de Bernex, Evêque de Geneve.

DANS l'intention où l'on eſt, de n'omettre dans l'hiſtoire de M. de Bernex, aucun des faits conſidérables qui peuvent ſervir à mettre ſes vertus chrétiennes dans tout leur jour, on ne ſauroit oublier la converſion de Madame la baronne de Warens de la Tour, qui fut l'ouvrage de ce prélat.

Au mois de juillet de l'année 1726, le roi de Sardaigne étant à Evian, pluſieurs perſonnes de diſtinction du pays de Vaud s'y rendirent pour voir la cour. Madame de Warens fut du nombre; & cette dame, qu'un pur motif de curioſité avoit amenée, fut retenue par des motifs d'un genre ſupérieur, & qui n'en furent pas moins efficaces, pour avoir été moins prévus. Ayant aſſiſté par haſard à un des diſcours que ce prélat prononçoit, avec ce zele & cette onction qui portoient dans les cœurs le feu de ſa charité, Madame de Warens en fut émue au point, qu'on peut regarder cet inſtant comme l'époque de ſa converſion; la choſe cependant devoit paroître d'autant plus difficile, que cette dame étant très-éclairée, ſe tenoit en garde contre les ſéductions de l'éloquence, & n'étoit pas diſpoſée à céder, ſans être pleinement convaincue: mais quand on a l'eſprit juſte & le cœur droit, que peut-il manquer pour goûter la vérité que le ſecours de la grace? Et M. de Bernex n'étoit-il pas accoutumé à la porter dans les cœurs les plus

endurcis ? Madame de Warens vit le prélat ; ses préjugés furent détruits ; ses doutes furent dissipés ; & pénétrée des grandes vérités qui lui étoient annoncées, elle se détermina à rendre à la foi par un sacrifice éclatant, le prix des lumieres dont elle venoit de l'éclairer.

Le bruit du dessein de Madame de Warens ne tarda pas à se répandre dans le pays de Vaud : ce fut un deuil & des alarmes universelles : cette dame y étoit adorée, & l'amour qu'on avoit pour elle se changea en fureur, contre ce qu'on appelloit ses séducteurs & ses ravisseurs. Les habitans de Vevey ne parloient pas moins que de mettre le feu à Evian, & de l'enlever à main armée au milieu même de la cour. Ce projet insensé, fruit ordinaire d'un zele fanatique, parvint aux oreilles de Sa Majesté, & ce fut à cette occasion qu'elle fit à M. de Bernex cette espece de reproche si glorieux, qu'il faisoit des conversions bien bruyantes. Le roi fit partir sur le champ Madame de Warens pour Annecy, escortée de quarante de ses gardes. Ce fut-là, où quelque tems après Sa Majesté l'assura de sa protection dans les termes les plus flatteurs, & lui assigna une pension, qui doit passer pour une preuve éclatante de la piété & de la générosité de ce prince ; mais qui n'ôte point, à Madame de Warens, le mérite d'avoir abandonné de grands biens & un rang brillant dans sa patrie, pour suivre la voix du Seigneur, & se livrer sans réserve à sa Providence. Il eut même la bonté de lui offrir d'augmenter cette pension, de sorte qu'elle pût figurer avec tout l'éclat qu'elle souhaiteroit, & de lui procurer la situation la plus gracieuse, si elle vouloit se rendre à Turin, auprès de la reine. Mais

Madame de Warens n'abusa point des bontés du monarque; elle alloit acquérir les plus grands biens, en participant à ceux que l'Eglise répand sur les fidelles; & l'éclat des autres n'avoit désormais plus rien qui pût la toucher. C'est ainsi qu'elle s'en explique à M. de Bernex: & c'est sur ces maximes de détachement & de modération, qu'on l'a vue se conduire constamment depuis lors.

Enfin le jour arriva, où M. de Bernex alloit assurer à l'église la conquête qu'il lui avoit acquise: il reçut publiquement l'abjuration de Madame de Warens, & lui administra le sacrement de confirmation le 8 septembre 1726, jour de la nativité de Notre Dame dans l'église de la visitation, devant la relique de Saint François de Sales. Cette dame eut l'honneur d'avoir pour marraine, dans cette cérémonie, Madame la princesse de Hesse, sœur de la princesse de Piémont, depuis reine de Sardaigne. Ce fut un spectacle touchant de voir une jeune dame d'une naissance illustre, favorisée des graces de la nature, & enrichie des biens de la fortune, & qui, peu de tems auparavant, faisoit les délices de sa Patrie, s'arracher du sein de l'abondance & des plaisirs, pour venir déposer au pied de la croix de Christ, l'éclat & les voluptés du monde, & y renoncer pour jamais. M. de Bernex fit à ce sujet un discours très-touchant & très-pathétique: l'ardeur de son zele lui préta ce jour-là de nouvelles forces; toute cette nombreuse assemblée fondit en larmes, & les dames, baignées de pleurs, vinrent embrasser Madame de Warens, la féliciter, & rendre graces à Dieu avec elle de la victoire qu'il lui faisoit remporter. Au reste, on a cherché inutile-

ment, parmi tous les papiers de feu M. de Bernex, le discours qu'il prononça en cette occasion, & qui, au témoignage de tous ceux qui l'entendirent, est un chef-d'œuvre d'éloquence: & il y a lieu de croire, que, quelque beau qu'il soit, il a été composé sur le champ, & sans préparation.

Depuis ce jour-là M. de Bernex n'appella plus Madame de Warens que sa fille, & elle l'appelloit son pere. Il a en effet toujours conservé pour elle les bontés d'un pere; & il ne faut pas s'étonner qu'il regardât, avec une sorte de complaisance, l'ouvrage de ses soins apostoliques, puisque cette dame s'est toujours efforcée de suivre, d'aussi près qu'il lui a été possible, les saints exemples de ce prélat, soit dans son détachement des choses mondaines, soit dans son extrême charité envers les pauvres; deux vertus qui définissent parfaitement le caractere de Madame de Warens.

Le fait suivant peut entrer aussi parmi les preuves, qui constatent les actions miraculeuses de M. de Bernex.

Au mois de septembre 1729, Madame de Warens, demeurant dans la maison de M. de Boige, le feu prit au four des cordeliers, qui donnoit dans la cour de cette maison, avec une telle violence que ce four, qui contenoit un bâtiment assez grand, entiérement plein de fascines & de bois sec, fut bientôt embrasé. Le feu, porté par un vent impétueux s'attacha au toit de la maison, & pénétra même par les fenêtres dans les appartemens: Madame de Warens donna aussitôt ses ordres pour arrêter les progrès du feu, & pour faire transporter ses meubles dans son jardin. Elle étoit occupée à ces soins, quand elle apprit que M. l'Evêque étoit accouru

au bruit du danger qui la menaçoit, & qu'il alloit paroître à l'inſtant; elle fut au devant de lui. Ils entrerent enſemble dans le jardin, il ſe mit à genoux, ainſi que tous ceux qui étoient préſens, du nombre deſquels j'étois, & commença à prononcer des oraiſons, avec cette ferveur qui étoit inſéparable de ſes prieres. L'effet en fut ſenſible; le vent qui portoit les flammes par deſſus la maiſon, juſques près du jardin, changea tout-à-coup, & les éloigna ſi bien, que le four quoique contigu, fut entiérement conſumé, ſans que la maiſon eût d'autre mal que le dommage qu'elle avoit reçu auparavant. C'eſt un fait connu de tout Annecy, & que moi, écrivain du préſent mémoire, ai vu de mes propres yeux.

M. de Bernex a continué conſtamment à prendre le même intérêt, dans tout ce qui regardoit Madame de Warens; il fit faire le portrait de cette dame, diſant qu'il ſouhaitoit qu'il reſtât dans ſa famille, comme un monument honorable d'un de ſes plus heureux travaux. Enfin, quoiqu'elle fût éloignée de lui, il lui a donné, peu de tems avant que de mourir, des marques de ſon ſouvenir, & en a même laiſſé dans ſon teſtament. Après la mort de ce prélat, Madame de Warens s'eſt entiérement conſacrée à la ſolitude & à la retraite, diſant qu'après avoir perdu ſon pere, rien ne l'attachoit plus au monde.



LETTRES

LETTRES
DE
M. J. J. ROUSSEAU.



LETTRE PREMIERE.

A MADAME LA BARONNE DE WARENS, DE CHAMBÉRY.

A Besançon, le 29 Juin 1732.

MADAME,

J'AI l'honneur de vous écrire, dès le lendemain de mon arrivée à Besançon, j'y ai trouvé bien des nouvelles, auxquelles je ne m'étois pas attendu, & qui m'ont fait plaisir en quelque façon. Je suis allé ce matin faire ma révérence à M. l'abbé Blanchard, qui nous a donné à dîner, à M. le Comte de Saint-Rieux & à moi. Il m'a dit qu'il partiroit dans un mois pour Paris, où il va remplir le quartier de M. Campra qui est malade, & comme il est fort âgé, M. Blanchard se flatte de lui succéder en la charge d'intendant, premier maître de quartier de la musique de la chambre du Roi, & conseiller de Sa Majesté en ses conseils; il m'a donné sa parole d'honneur, qu'au cas que ce projet lui réussisse, il me procurera un appointement dans la chapelle, ou dans la chambre du

Roi, au bout du terme de deux ans le plus tard. Ce sont-là des postes brillans & lucratifs, qu'on ne peut assez ménager : aussi l'ai-je très-fort remercié, avec assurance que je n'épargnerai rien pour m'avancer de plus en plus dans la composition, pour laquelle il m'a trouvé un talent merveilleux. Je lui rends à souper ce soir, avec deux ou trois officiers du régiment du Roi, avec qui j'ai fait connoissance au concert. M. l'abbé Blanchard m'a prié d'y chanter un récit de basse-taille, que ces Messieurs ont eu la complaisance d'applaudir; aussi bien qu'un duo de Pyrame & Thisbé, que j'ai chanté avec M. Duroncel, fameux haute-contre de l'ancien opéra de Lyon; c'est beaucoup faire pour un lendemain d'arrivée.

J'ai donc résolu de retourner dans quelques jours à Chambéry, où je m'amuserai à enseigner pendant le terme de deux années; ce qui m'aidera toujours à me fortifier, ne voulant pas m'arrêter ici, ni y passer pour un simple musicien, ce qui me feroit quelque jour un tort considérable. Ayez la bonté de m'écrire, Madame, si j'y serai reçu avec plaisir, & si l'on m'y donnera des écoliers; je me suis fourni de quantité de papiers & de pieces nouvelles d'un goût charmant, & qui surement ne sont pas connus à Chambéry; mais je vous avoue que je ne me soucie gueres de partir que je ne sache au vrai, si l'on se réjouira de m'avoir. J'ai trop de délicatesse pour y aller autrement. Ce seroit un trésor, & en même tems un miracle, de voir un bon musicien en Savoye; je n'ose, ni ne puis me flatter d'être de ce nombre; mais en ce cas, je me vante toujours de produire en autrui, ce que je ne suis pas moi-même. D'ailleurs, tous ceux qui se serviront de mes

principes auront lieu de s'en louer, & vous en particulier, Madame, si vous voulez bien encore prendre la peine de les pratiquer quelquefois. Faites-moi l'honneur de me répondre par le premier ordinaire, & au cas que vous voyez qu'il n'y ait pas de *débouché* pour moi à Chambéry, vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de me le marquer: & comme il me reste encore deux partis à choisir, je prendrai la liberté de consulter le secours de vos sages avis, sur l'option d'aller à Paris en droiture avec l'abbé Blanchard, ou à Soleurre auprès de M. l'ambassadeur. Cependant comme ce sont là de ces coups de partie qu'il n'est pas bon de précipiter, je serai bien aise de ne rien presser encore.

Tout bien examiné, je ne me repens point d'avoir fait ce petit voyage, qui pourra dans la suite m'être d'une grande utilité. J'attends, Madame, avec soumission l'honneur de vos ordres, & suis avec une respectueuse considération,

MADAME,

ROUSSEAU.



LETTRE II.

A LA MÊME.

Grenoble, 13 *Septembre* 1737.

MADAME,

JE ſuis ici depuis deux jours : on ne peut être plus ſatisfait d'une ville, que je le ſuis de celle-ci. On m'y a marqué tant d'amitiés & d'empreſſemens que je croyois, en ſortant de Chambéry, me trouver dans un nouveau monde. Hier, M. Micoud me donna à dîner avec pluſieurs de ſes amis, & le ſoir après la comédie, j'allai ſouper avec le bon homme Lagere.

Je n'ai vu ni Madame la préſidente, ni Madame d'Eybens; ni M. le préſident de Tancin, ce ſeigneur eſt en campagne. Je n'ai pas laiſſé de remettre la lettre à ſes gens. Pour Madame de Bardonanche, je me ſuis préſenté pluſieurs fois, ſans pouvoir lui faire la révérence; j'ai fait remettre la lettre & j'y dois dîner ce matin, où j'apprendrai des nouvelles de Madame d'Eybens.

Il faut parler de M. de l'Orme. J'ai eu l'honneur, Madame, de lui remettre votre lettre en main propre. Ce Monſieur s'excuſant ſur l'abſence de M. l'Evêque m'offrit un écu de ſix francs. Je l'acceptai, par timidité; mais je crus devoir en faire préſent au portier. Je ne ſais ſi j'ai bien fait : mais il faudra que mon ame change de moule, avant que de me réſoudre à faire autrement. J'oſe croire que la vôtre ne m'en démentira pas.

J'ai eu le bonheur de trouver pour Montpellier, en droiture, une chaiſe de retour, j'en profiterai. Le marché s'eſt fait par l'entremiſe d'un ami, & il ne m'en coûte pour la voiture, qu'un louis de 24 francs: je partirai demain matin. Je ſuis mortifié, Madame, que ce ſoit ſans recevoir ici de vos nouvelles: mais ce n'eſt pas une occaſion à négliger.

Si vous avez, Madame, des lettres à m'envoyer, je crois qu'on pourroit les faire tenir ici à M. Micoud, qui les feroit partir enſuite pour Montpellier, à l'adreſſe de M. Lazerme. Vous pouvez auſſi les renvoyer de Chambéry en droiture, ayez la bonté de voir ce qui convient le mieux; pour moi je n'en ſais rien du tout.

Il me fâche extrêmement d'avoir été contraint de partir, ſans faire la révérence à M. le marquis d'Antremont, & lui préſenter mes très-humbles actions de graces; oſerois-je, Madame, vous prier de vouloir ſuppléer à cela?

Comme je compte de pouvoir être à Montpellier mercredi au ſoir le 18 du courant, je pourrois donc, Madame, recevoir de vos précieuſes nouvelles dans le cours de la ſemaine prochaine, ſi vous preniez la peine d'écrire dimanche ou lundi matin. Vous m'accorderez, s'il vous plaît, la faveur de croire que mon empreſſement juſqu'à ce tems-là ira juſqu'à l'inquiétude.

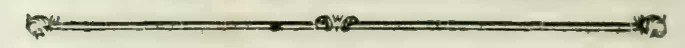
Permettez encore, Madame, que je prenne la liberté de vous recommander le ſoin de votre ſanté. N'êtes-vous pas ma chere maman, n'ai-je pas droit d'y prendre le plus vif intérêt, & n'avez-vous pas beſoin qu'on vous excite à tout moment à y donner plus d'attention?

La mienne fut fort dérangée hier au ſpectacle. On repré-

ſenta Alzire, mal à la vérité ; mais je ne laiſſai pas d'y être ému, juſqu'à perdre la reſpiration ; mes palpitations augmenterent étonnamment, & je crains de m'en ſentir quelque tems.

Pourquoi, Madame, y a-t-il des cœurs ſi ſenſibles au grand, au ſublime, au pathétique, pendant que d'autres ne ſemblent faits que pour ramper dans la baſſeſſe de leurs ſentimens ? La fortune ſemble faire à tout cela une eſpece de compenſation ; à force d'élever ceux-ci, elle cherche à les mettre de niveau avec la grandeur des autres : y réuſſit-elle ou non ? Le public & vous, Madame, ne ſerez pas de même avis. Cet accident m'a forcé de renoncer déſormais au tragique, juſqu'au rétabliſſement de ma ſanté. Me voilà privé d'un plaiſir qui m'a bien coûté des larmes en ma vie. J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect,

MADAME.



LETTRE III.

A LA MÊME.

Montpellier, 23 Octobre 1737.

MADAME,

JE ne me ſers point de la voie indiquée de M. Barillot ; parce que c'eſt faire le tour de l'école. Vos lettres & les miennes paſſant toutes par Lyon, il faudroit avoir une adreſſe à Lyon.

Voici un mois paſſé de mon arrivée à Montpellier, ſans avoir pu recevoir aucune nouvelle de votre part, quoique j'aye écrit pluſieurs fois & par différentes voies. Vous pouvez croire que je ne ſuis pas fort tranquille, & que ma ſituation n'eſt pas des plus gracieuſes; je vous proteſte cependant, Madame, avec la plus parfaite ſincérité, que ma plus grande inquiétude vient de la crainte, qu'il ne vous ſoit arrivé quelque accident. Je vous écris cet ordinaire-ci, par trois différentes voies, ſavoir, par M[rs]. Vépres, M. Micoud, & en droiture; il eſt impoſſible qu'une de ces trois lettres ne vous parvienne; ainſi, j'en attends la réponſe dans trois ſemaines au plus tard; paſſé ce tems-là, ſi je n'ai point de nouvelles, je ſerai contraint de partir dans le dernier déſordre, & de me rendre à Chambéry comme je pourrai. Ce ſoir la poſte doit arriver, & il ſe peut qu'il y aura quelque lettre pour moi; peut-être n'avez-vous pas fait mettre les vôtres à la poſte les jours qu'il falloit; car j'aurois réponſe depuis quinze jours, ſi les lettres avoient fait chemin dans leur tems. Vos lettres doivent paſſer par Lyon pour venir ici; ainſi c'eſt les mercredi & ſamedi de bon matin qu'elles doivent être miſes à la poſte; je vous avois donné précédemment l'adreſſe de ma penſion: il vaudroit peut-être mieux les adreſſer en droiture où je ſuis logé, parce que je ſuis ſûr de les y recevoir exactement. C'eſt chez M. Barcellon, huiſſier de la bourſe, en rue baſſe, proche du Palais. J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect.

P. S. Si vous avez quelque choſe à m'envoyer par la voie des marchands de Lyon, & que vous écriviez, par exemple,

à M^{rs}. Vépres par le même ordinaire qu'à moi, je dois, s'ils sont exacts, recevoir leur lettre en même tems que la vôtre.

J'allois fermer ma lettre, quand j'ai reçu la vôtre, Madame, du 12 du courant. Je crois n'avoir pas mérité les reproches que vous m'y faites sur mon peu d'exactitude. Depuis mon départ de Chambéry, je n'ai point passé de semaine sans vous écrire. Du reste, je me rends justice; & quoique peu-être il dût me paroître un peu dur que la premiere lettre que j'ai l'honneur de recevoir de vous, ne soit pleine que de reproches, je conviens que je les mérite tous. Que voulez-vous, Madame, que je vous dise; quand j'agis, je crois faire les plus belles choses du monde, & puis il se trouve au bout que ce ne sont que sottises: je le reconnois parfaitement bien moi-même. Il faudra tâcher de se roidir contre sa bêtise à l'avenir, & faire plus d'attention sur sa conduite. C'est ce que je vous promets avec une forte envie de l'exécuter. Après cela, si quelque retour d'amour-propre vouloit encore m'engager à tenter quelque voie de justification, je réserve à traiter cela de bouche avec vous, Madame, non pas, s'il vous plait, à la Saint Jean, mais à la fin du mois de Janvier ou au commencement du suivant.

Quant à la lettre de M. Arnauld, vous savez, Madame, mieux que moi-même, ce qui me convient en fait de recommandation. Je vois bien que vous vous imaginez, que parce que je suis à Montpellier, je puis voir les choses de plus près & juger de ce qu'il y a à faire; mais, Madame, je vous prie d'être bien persuadée que, hors ma pension &

l'hô-

l'hôte de ma chambre, il m'est impossible de faire aucune liaison, ni de connoître le terrain, le moins du monde à Montpellier, jusqu'à ce qu'on m'ait procuré quelque arme pour forcer les barricades, que l'humeur inaccessible des particuliers & de toute la nation en général, met à l'entrée de leurs maisons. Oh qu'on a une idée bien fausse du caractere Languedocien, & sur-tout des habitans de Montpellier à l'égard de l'étranger! mais pour revenir, les recommandations dont j'aurois besoin sont de toutes les especes. Premiérement, pour la noblesse & les gens en place. Il me seroit très-avantageux d'être présenté à quelqu'un de cette classe, pour tâcher à me faire connoître & à faire quelque usage du peu de talens que j'ai, ou du moins à me donner quelque ouverture, qui pût m'être utile dans la suite en tems & lieu. En second lieu pour les commerçans, afin de trouver quelque voie de communication plus courte & plus facile, & pour mille autres avantages que vous savez que l'on tire de ces connoissances-là. Troisiémement, parmi les gens de Lettres, savans, professeurs, par les lumieres qu'on peut acquérir avec eux & les progrès qu'on y pourroit faire; enfin généralement pour toutes les personnes de mérite avec lesquelles on peut du moins lier une honnete société, apprendre quelque chose, & couler quelques heures prises sur la plus rude & la plus ennuyeuse solitude du monde. J'ai l'honneur de vous écrire cela, Madame, & non à M. l'abbé Arnauld, parce qu'ayant la lettre, vous verrez mieux ce qu'il y aura à répondre, & que si vous voulez bien vous donner cette peine vous-même, cela sera encore un meilleur effet en ma faveur.

Vous faites, Madame, un détail ſi riant de ma ſituation à Montpellier, qu'en vérité, je ne ſaurois mieux rectifier ce qui peut n'être pas conforme au vrai, qu'en vous priant de prendre tout le contre-pied. Je m'étendrai plus au long dans ma prochaine, ſur l'eſpece de vie que je mene ici. Quant à vous, Madame, plût à Dieu que le récit de votre ſituation fût moins véridique : hélas ! je ne puis, pour le préſent, faire que des vœux ardens pour l'adouciſſement de votre ſort : il ſeroit trop envié, s'il étoit conforme à celui que vous méritez. Je n'oſe eſpérer le rétabliſſement de ma ſanté ; car elle eſt encore plus en déſordre que quand je ſuis parti de Chambéry : mais, Madame, ſi Dieu daignoit me la rendre, il eſt ſûr que je n'en ferois d'autre uſage, qu'à tâcher de vous ſoulager de vos ſoins, & à vous ſeconder en bon & tendre fils, & en éleve reconnoiſſant. Vous m'exhortez, Madame, à reſter ici juſqu'à la St. Jean, je ne le ferois pas, quand on m'y couvriroit d'or. Je ne ſache pas d'avoir vu, de ma vie, un pays plus antipathique à mon goût que celui-ci, ni de ſéjour plus ennuyeux, plus mauſſade, que celui de Montpellier. Je ſais bien que vous ne me croirez point ; vous êtes encore remplie des belles idées, que ceux qui y ont été attrapés en ont répandues au dehors pour attraper les autres. Cependant, Madame, je vous réſerve une relation de Montpellier, qui vous fera toucher les choſes au doigt & à l'œil ; je vous attends là, pour vous étonner. Pour ma ſanté, il n'eſt pas étonnant qu'elle ne s'y remette pas. Premiérement les alimens n'y valent rien ; mais rien, je dis rien, & je ne badine point. Le vin y eſt trop violent, & incommode toujours ; le

pain y eſt paſſable, à la vérité ; mais il n'y a ni bœuf, ni vache, ni beurre ; on n'y mange que de mauvais mouton, & du poiſſon de mer en abondance, le tout toujours apprêté à l'huile puante. Il vous ſeroit impoſſible de goûter de la ſoupe ou des ragoûts qu'on nous ſert à ma penſion, ſans vomir. Je ne veux pas m'arrêter davantage là-deſſus ; car ſi je vous diſois les choſes préciſément comme elles ſont, vous ſeriez en peine de moi, bien plus que je ne le mérite. En ſecond lieu, l'air ne me convient pas : autre paradoxe, encore plus incroyable que les précédens : c'eſt pourtant la vérité. On ne ſauroit diſconvenir que l'air de Montpellier ne ſoit fort pur, & en hiver aſſez doux. Cependant le voiſinage de la mer le rend à craindre, pour tous ceux qui ſont attaqués de la poitrine ; auſſi y voit-on beaucoup de phtiſiques. Un certain vent, qu'on appelle ici le marin, amene de tems en tems des brouillards épais & froids, chargés de particules ſalines & âcres, qui ſont fort dangereuſes. Auſſi, j'ai ici des rhumes, des maux de gorge & des eſquinancies, plus ſouvent qu'à Chambéry. Ne parlons plus de cela, quant à préſent : car ſi j'en diſois davantage, vous n'en croiriez pas un mot. Je puis pourtant proteſter que je n'ai dit que la vérité. Enfin, un troiſieme article, c'eſt la cherté ; pour celui-là je ne m'y arrêterai pas, parce que je vous en ai parlé précédemment, & que je me prépare à parler de tout cela plus au long en traitant de Montpellier. Il ſuffit de vous dire, qu'avec l'argent comptant que j'ai apporté, & les 200 livres que vous avez eu la bonté de me promettre, il s'en faudroit beaucoup qu'il m'en reſtât actuellement autant devant moi, pour prendre

l'avance, comme vous dites qu'il en faudroit laisser en arriere pour boucher les trous. Je n'ai encore pu donner un sou à la maîtresse de la pension, ni pour le louage de ma chambre; jugez, Madame, comment me voilà joli garçon; & pour achever de me peindre, si je suis contraint de mettre quelque chose à la presse, ces honnêtes gens-ci ont la charité de ne prendre que 12 sols par écu de six francs, tous les mois. A la vérité, j'aimerois mieux tout vendre que d'avoir recours à un tel moyen. Cependant, Madame, je suis si heureux, que personne ne s'est encore avisé de me demander de l'argent, sauf celui qu'il faut donner tous les jours pour les eaux, bouillons de poulets, purgatifs, bains; encore ai-je trouvé le secret d'en emprunter pour cela, sans gage & sans usure, & cela du premier cancre de la terre. Cela ne pourra pas durer, pourtant, d'autant plus que le deuxieme mois est commencé depuis hier: mais je suis tranquille depuis que j'ai reçu de vos nouvelles, & je suis assuré d'être secouru à tems. Pour les commodités, elles sont en abondance. Il n'y a point de bon marchand à Lyon, qui ne tire une lettre de change sur Montpellier. Si vous en parlez à M. C. il lui sera de la derniere facilité de faire cela: en tout cas voici l'adresse d'un qui paye un de nos Messieurs de Belley, & de la voie duquel on peut se servir, M. Parent, marchand drapier à Lyon au change. Quant à mes lettres, il vaut mieux les adresser chez M. Barcellon, ou plutôt Marcellon, comme l'adresse est à la premiere page, on sera plus exact à me les rendre. Il est deux heures après minuit, la plume me tombe des mains. Cependant, je n'ai pas écrit la moitié de ce que j'avois à

écrire. La suite de la relation & le reste &c. sera renvoyé pour lundi prochain. C'est que je ne puis faire mieux, sans quoi, Madame, je ne vous imiterois certainement pas à cet égard. En attendant, je m'en rapporte aux précédentes, & présente mes respectueuses salutations aux révérends peres jésuites, le révérend pere Hemet & le révérend pere Coppier. Je vous prie bien humblement de leur présenter une tasse de chocolat, que vous boirez ensemble, s'il vous plaît, à ma santé. Pour moi, je me contente du fumet; car il ne m'en reste pas un misérable morceau.

J'ai oublié de finir, en parlant de Montpellier, & de vous dire que j'ai résolu d'en partir vers la fin de décembre, & d'aller prendre le lait d'ânesse en Provence, dans un petit endroit fort joli, à deux lieues du Saint-Esprit. C'est un air excellent, il y aura bonne compagnie, avec laquelle j'ai déjà fait connoissance en chemin, & j'espere de n'y être pas tout-à-fait si chérement qu'à Montpellier. Je demande votre avis là-dessus : il faut encore ajouter, que c'est faire d'une pierre deux coups; car je me rapproche de deux journées.

Je vois, Madame, qu'on épargneroit bien des embarras & des frais, si l'on faisoit écrire par un marchand de Lyon, à son correspondant d'ici, de me compter de l'argent, quand j'en aurois besoin, jusqu'à la concurrence de la somme destinée. Car ces retards me mettent dans de fâcheux embarras, & ne vous font d'aucun avantage.

LETTRE IV.

A LA MÊME.

Montpellier, 14 *Décembre* 1737.

MADAME,

JE viens de recevoir votre troisieme lettre, vous ne la datez point, & vous n'accusez point la réception des miennes : cela fait que je ne sais à quoi m'en tenir. Vous me mandez, que vous avez fait compter entre les mains de M. Bouvier, les 200 livres en question, je vous en réitere mes humbles actions de graces. Cependant, pour m'avoir écrit cela trop tôt, vous m'avez fait faire une fausse démarche ; car je tirai une lettre de change sur M. Bouvier, qu'il a refusée, & qu'on m'a renvoyée ; je l'ai fait partir derechef, il y a apparence qu'elle sera payée présentement. Quant aux autres 200 livres je n'aurai besoin que de la moitié, parce que je ne veux pas faire ici un plus long séjour, que jusqu'à la fin de février ; ainsi vous aurez 100 livres de moins à compter ; mais je vous supplie de faire en sorte que cet argent soit surement entre les mains de M. Bouvier, pour ce tems-là. Je n'ai pu faire les remedes qui m'étoient prescrits, faute d'argent. Vous m'avez écrit que vous m'enverriez de l'argent pour pouvoir m'arranger avant la tenue des Etats, & voilà la clôture des Etats qui se fait demain, après avoir siégé deux mois entiers. Dès que j'aurai reçu réponse de Lyon, je partirai pour le Saint-Esprit, & je ferai l'essai des remedes qui m'ont été ordonnés.

Remedes bien inutiles à ce que je prévois. Il faut périr malgré tout, & ma ſanté eſt en pire état que jamais.

Je ne puis aujourd'hui vous donner une ſuite de ma relation : cela demande plus de tranquillité que je ne m'en ſens aujourd'hui. Je vous dirai en paſſant que j'ai tâché de ne pas perdre entiérement mon tems à Montpellier ; j'ai fait quelques progrès dans les mathématiques ; pour le divertiſſement, je n'en ai eu d'autre que d'entendre des muſiques charmantes. J'ai été trois fois à l'opéra, qui n'eſt pas beau ici, mais où il y a d'excellentes voix. Je ſuis endetté ici de 108 livres ; le reſte ſervira, avec un peu d'économie, à paſſer les deux mois prochains. J'eſpere les couler plus agréablement qu'à Montpellier : voilà tout. Vous pouvez cependant, Madame, m'écrire toujours ici à l'adreſſe ordinaire ; au cas que je ſois parti, les lettres me ſeront renvoyées. J'offre mes très-humbles reſpects aux révérends peres jéſuites. Quand j'aurai reçu de l'argent & que je n'aurai pas l'eſprit ſi chagrin, j'aurai l'honneur de leur écrire. Je ſuis, Madame, avec un très-profond reſpect.

P. S. Vous devez avoir reçu ma réponſe, par rapport à M. de Lautrec. Oh ma chere maman ! j'aime mieux être auprès de D., & être employé aux plus rudes travaux de la terre, que de poſſéder la plus grande fortune dans tout autre cas ; il eſt inutile de penſer que je puiſſe vivre autrement : il y a long-tems que je vous l'ai dit, & je le ſens encore plus ardemment que jamais. Pourvu que j'aye cet avantage, dans quelque état que je ſois, tout m'eſt indifférent. Quand on penſe comme moi, je vois qu'il n'eſt pas difficile d'éluder les raiſons importantes que vous ne voulez pas me dire. Au reste

de Dieu, rangez les choſes de ſorte que je ne meure pas de déſeſpoir. J'approuve tout, je me ſoumets à tout, excepté ce ſeul article, auquel je me ſens hors d'état de conſentir, duſſé-je être la proie du plus miſérable ſort. Ah! ma chere maman, n'étes-vous donc plus ma chere maman? ai-je vécu quelques mois de trop.

Vous ſavez qu'il y a un cas où j'accepterois la choſe dans toute la joie de mon cœur; mais ce cas eſt unique. Vous m'entendez.



LETTRE V.

A LA MÊME.

Charmettes, 18 *Mars* 1739.

MA TRÈS-CHERE MAMAN,

J'AI reçu, comme je le devois, le billet que vous m'écrivîtes dimanche dernier, & j'ai convenu ſincérement avec moi-même que, puiſque vous trouviez que j'avois tort, il falloit que je l'euſſe effectivement; ainſi, ſans chercher à chicaner, j'ai fait mes excuſes de bon cœur à mon frere, & je vous fais de même ici les miennes très-humbles. Je vous aſſure auſſi que j'ai réſolu de tourner toujours du bon côté les corrections que vous jugerez à propos de me faire, ſur quelque ton qu'il vous plaiſe de les tourner.

Vous m'avez fait dire qu'à l'occaſion de vos Pâques vous

voulez bien me pardonner. Je n'ai garde de prendre la chofe au pied de la lettre, & je fuis fûr que quand un cœur comme le vôtre, a autant aimé quelqu'un que je me fouviens de l'avoir été de vous, il lui eft impoffible d'en venir jamais à un tel point d'aigreur qu'il faille des motifs de religion pour le réconcilier. Je reçois cela comme une petite mortification que vous m'impofez en me pardonnant, & dont vous favez bien qu'une parfaite connoiffance de vos vrais fentimens adoucira l'amertume.

Je vous remercie, ma très-chere maman, de l'avis que vous m'avez fait donner d'écrire à mon pere. Rendez-moi cependant la juftice de croire que ce n'eft ni par négligence, ni par oubli, que j'avois retardé jufqu'à préfent. Je penfois qu'il auroit convenu d'attendre la réponfe de M. l'abbé Arnauld, afin que fi le fujet du mémoire n'avoit eu nulle apparence de réuffir, comme il eft à craindre, je lui euffe paffé fous filence ce projet évanoui. Cependant vous m'avez fait faire réflexion que mon délai étoit appuyé fur une raifon trop frivole, & pour réparer la chofe le plutôt qu'il eft poffible, je vous envoie ma lettre, que je vous prie de prendre la peine de lire, de fermer & de faire partir, fi vous le jugez à propos.

Il n'eft pas néceffaire, je crois, de vous affurer que je languis depuis long-tems dans l'impatience de vous revoir. Songez, ma très-chere maman, qu'il y a un mois, & peut-être au-delà, que je fuis privé de ce bonheur. Je fuis du plus profond de mon cœur, & avec les fentimens du fils le plus tendre, &c.

LETTRE VI.

3 *Mars.*

MA TRÈS-CHERE ET TRÈS-BONNE MAMAN,

JE vous envoie ci-joint le brouillard du mémoire que vous trouverez après celui de la lettre à M. Arnauld. Si j'étois capable de faire un chef-d'œuvre, ce mémoire à mon goût feroit le mien ; non qu'il foit travaillé avec beaucoup d'art, mais parce qu'il eft écrit avec les fentimens qui conviennent à un homme que vous honorez du nom de fils. Affurément une ridicule fierté ne me conviendroit gueres dans l'état où je fuis : mais auffi j'ai toujours cru qu'on pouvoit avec arrogance, & cependant fans s'avilir, conferver dans la mauvaife fortune & dans les fupplications une certaine dignité plus propre à obtenir des graces d'un honnête homme que les plus baffes lâchetés. Au refte, je fouhaite plus que je n'efpere de ce mémoire, à moins que votre zele & votre habileté ordinaires ne lui donnent un puiffant véhicule : car je fais par une vieille expérience que tous les hommes n'entendent & ne parlent pas le même langage. Je plains les ames à qui le mien eft inconnu ; il y a une maman au monde qui, à leur place, l'entendroit très-bien : mais, me direz-vous, pourquoi ne pas parler le leur ? C'eft ce que je me fuis affez repréfenté. Après tout, pour quatre miférables jours de vie, vaut-il la peine de fe faire faquin ?

Il n'y a pas tant de mal cependant ; & j'efpere que vous trouverez, par la lecture du mémoire, que je n'ai pas fait le

rodomont hors de propos, & que je me ſuis raiſonnablement humaniſé. Je ſais bien, Dieu merci, à quoi, ſans cela, Petit auroit couru grand riſque de mourir de faim en pareille occaſion ; preuve que je ne ſuispas propre à ramper indignement dans les malheurs de la vie, c'eſt que je n'ai jamais fait le rogue, ni le fendant dans la proſpérité : mais qu'eſt-ce que je vous lanterne-là ? Sans me ſouvenir, chere maman, que je parle à qui me connoît mieux que moi-même. Baſte ; un peu d'effuſion de cœur dans l'occaſion ne nuit jamais à l'amitié.

Le mémoire eſt tout dreſſé ſur le plan que nous avons plus d'une fois digéré enſemble. Je vois le tout aſſez lié, & propre à ſe ſoutenir. Il y a ce maudit voyage de Beſançon, dont, pour mon bonheur, j'ai jugé à propos de déguiſer un peu ce motif. Voyage éternel & malencontreux, s'il en fût au monde, & qui s'eſt déjà préſenté à moi bien des fois, & ſous des faces bien différentes. Ce ſont des images où ma vanité ne triomphe pas. Quoi qu'il en ſoit, j'ai mis à cela une emplâtre, Dieu ſait comment! en tout cas, ſi l'on vient me faire ſubir l'interrogatoire aux Charmettes, j'eſpere bien ne pas reſter court. Comme vous n'êtes pas au fait comme moi, il ſera bon, en préſentant le mémoire, de gliſſer légérement ſur le détail des circonſtances, crainte de *qui pro quo*, à moins que je n'aye l'honneur de vous voir avant ce tems-là.

A propos de cela. Depuis que vous voilà établie en ville, ne vous prend-il point fantaiſie, ma chere maman, d'entreprendre un jour quelque petit voyage à la campagne ? Si mon

bon génie vous l'inſpire, vous m'obligerez de me faire avertir, quelques trois ou quatre mois à l'avance, afin que je me prépare à vous recevoir, & à vous faire duement les honneurs de chez moi.

Je prends la liberté de faire ici mes honneurs à M. le Cureu, & mes amitiés à mon frere. Ayez la bonté de dire au premier, que comme Proſerpine (ah! la belle choſe que de placer là Proſerpine!)

Peſte! où prend mon eſprit toutes ces gentilleſſes? comme Proſerpine donc paſſoit autrefois ſix mois ſur terre & ſix mois aux enfers, il faut de même qu'il ſe réſolve de partager ſon tems entre vous & moi: mais auſſi les enfers, où les mettrons-nous? Placez-les en ville, ſi vous le jugez à propos; car pour ici, ne vous déplaiſe, n'en voli pas gés. J'ai l'honneur d'être du plus profond de mon cœur, ma très-chere & très-bonne maman.

P. S. Je m'apperçois que ma lettre vous pourra ſervir d'apologie, quand il vous arrivera d'en écrire quelqu'une un peu longue: mais auſſi il faudra que ce ſoit à quelque maman bien chere & bien aimée; ſans quoi, la mienne ne prouve rien.



LETTRE VII.

Venise, 5 Octobre 1743.

QUOI ! ma bonne maman, il y a mille ans que je soupire sans recevoir de vos nouvelles, & vous souffrez que je reçoive des lettres de Chambéry qui ne soient pas de vous. J'avois eu l'honneur de vous écrire à mon arrivée à Venise; mais dès que notre ambassadeur & notre directeur des postes seront partis pour Turin, je ne saurai plus par où vous écrire, car il faudra faire trois ou quatre entrepôts assez difficiles; cependant les lettres dussent-elles voler par l'air, il faut que les miennes vous parviennent, & sur-tout que je reçoive des vôtres, sans quoi je suis tout-à-fait mort. Je vous ferai parvenir cette lettre par la voie de M. l'ambassadeur d'Espagne qui, j'espere, ne me refusera pas la grace de la mettre dans son paquet. Je vous supplie, maman, de faire dire à M. Dupont que j'ai reçu sa lettre, & que je ferai avec plaisir tout ce qu'il me demande, aussi-tôt que j'aurai l'adresse du marchand qu'il m'indique. Adieu, ma très-bonne & très-chere maman. J'écris aujourd'hui à M. de Lautrec exprès pour lui parler de vous. Je tâcherai de faire qu'on vous envoie, avec cette lettre, une adresse pour me faire parvenir les vôtres; vous ne la donnerez à personne; mais vous prendrez seulement les lettres de ceux qui voudront m'écrire, pourvu qu'elles ne soient pas volumineuses, afin que M. l'ambassadeur d'Espagne n'ait pas à se plaindre de mon indiscrétion à en charger ses courriers.

Adieu derechef, très-chere maman, je me porte bien, & vous aime plus que jamais. Permettez que je fasse mille amitiés à tous vos amis, sans oublier Zizi & taleralatalera, & tous mes oncles.

Si vous m'écrivez par Geneve, en recommandant votre lettre à quelqu'un, l'adresse sera simplement à M. Rousseau, secrétaire d'ambassade de France, à Venise.

Comme il y auroit toujours de l'embarras à m'envoyer vos lettres par les courriers de M. de la Mina, je crois, toute réflexion faite, que vous ferez mieux de les adresser à quelque correspondant à Geneve qui me les fera parvenir aisément. Je vous prie de prendre la peine de fermer l'incluse, & de la faire remettre à son adresse. O mille fois, chere maman, il me semble déjà qu'il y a un siecle que je ne vous ai vue : en vérité, je ne puis vivre loin de vous.



LETTRE VIII.

A LA MÊME.

A Paris, le 25 Février 1745.

J'AI reçu, ma très-bonne maman, avec les deux lettres que vous m'avez écrites, les présens que vous y avez joints, tant en savon qu'en chocolat; je n'ai point jugé à propos de me frotter les moustaches du premier, parce que je le réserve pour m'en servir plus utilement dans l'occasion. Mais com-

mençons par le plus preſſant, qui eſt votre ſanté, & l'état préſent de vos affaires, c'eſt-à-dire des nôtres. Je ſuis plus affligé qu'étonné de vos ſouffrances continuelles. La ſageſſe de Dieu n'aime point à faire des préſens inutiles; vous êtes, en faveur des vertus que vous en avez reçues, condamnée à en faire un exercice continuel. Quand vous êtes malade, c'eſt la patience; quand vous ſervez ceux qui le ſont, c'eſt l'humanité. Puiſque vos peines tournent toutes à votre gloire, ou au ſoulagement d'autrui, elles entrent dans le bien général, & nous n'en devons pas murmurer. J'ai été très-touché de la maladie de mon pauvre frere, j'eſpere d'en apprendre inceſſamment de meilleures nouvelles. M. d'Arras m'en a parlé avec une affection qui m'a charmé; c'étoit me faire la cour mieux qu'il ne le penſoit lui-même. Dites-lui, je vous ſupplie, qu'il prenne courage, car je le compte échappé de cette affaire, & je lui prépare des magiſteres qui le rendront immortel.

Quant à moi, je me ſuis toujours aſſez bien porté depuis mon arrivée à Paris, & bien m'en a pris; car j'aurois été, auſſi bien que vous, un malade de mauvais rapport pour les chirurgiens & les apothicaires. Au reſte, je n'ai pas été exempt des mêmes embarras que vous; puiſque l'ami chez lequel je ſuis logé a été attaqué cet hiver d'une maladie de poitrine, dont il s'eſt enfin tiré contre toute eſpérance de ma part. Ce bon & généreux ami eſt un gentilhomme Eſpagnol, aſſez à ſon aiſe, qui me preſſe d'accepter un aſyle dans ſa maiſon, pour y philoſopher enſemble le reſte de nos jours. Quelque conformité de goûts & de ſentimens qui me lie à lui, je ne le

prends point au mot, & je vous laiſſe à deviner pourquoi ?

Je ne puis rien vous dire de particulier ſur le voyage que vous méditez, parce que l'approbation qu'on peut lui donner dépend des ſecours que vous trouverez pour en ſupporter les frais, & des moyens ſur leſquels vous appuyez l'eſpoir du ſuccès de ce que vous y allez entreprendre.

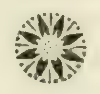
Quant à vos autres projets, je n'y vois rien que lui, & je n'attends pas là-deſſus d'autres lumieres que celles de vos yeux & des miens. Ainſi vous êtes mieux en état que moi de juger de la ſolidité des projets que nous pourrions faire de ce côté. Je trouve Mademoiſelle ſa fille aſſez aimable, je penſe pourtant que vous me faites plus d'honneur que de juſtice en me comparant à elle: car il faudra, tout au moins, qu'il m'en coûte mon cher nom de petit né. Je n'ajouterai rien ſur ce que vous m'en dites de plus ; car je ne ſaurois répondre à ce que je ne comprends pas. Je ne ſaurois finir cet article, ſans vous demander comment vous vous trouvez de cet archi-âne de Keiſter. Je pardonne à un ſot d'être la dupe d'un autre, il eſt fait pour cela ; mais quand on a vos lumieres, on n'a pas bonne grace à ſe laiſſer tromper par un tel animal qu'après s'être crevé les yeux. Plus j'acquiers de lumieres de chimie, plus tous ces maîtres chercheurs de ſecrets & de magiſteres me paroiſſent cruches & butords. Je voyois, il y a deux jours, un de ces idiots, qui ſoupeſant de l'huile de vitriol, dans un laboratoire où j'étois, n'étoit pas étonné de ſa grande peſanteur, parce, diſoit-il, qu'elle contient beaucoup de mercure ; & le même homme ſe vantoit de ſavoir parfaitement l'analyſe & la compoſition des corps. Si de

pareils

pareils bavards ſavoient que je daigne écrire leurs impertinences, ils en ſeroient trop fiers.

Me demanderez-vous ce que je fais. Hélas! maman, je vous aime, je penſe à vous, je me plains de mon cheval d'ambaſſadeur : on me plaint, on m'eſtime, & l'on ne me rend point d'autre juſtice. Ce n'eſt pas que je n'eſpere m'en venger un jour en lui faiſant voir non-ſeulement que je vaux mieux, mais que je ſuis plus eſtimé que lui. Du reſte, beaucoup de projets, peu d'eſpérance; mais toujours, n'établiſſant pour mon point de vue que le bonheur de finir mes jours avec vous.

J'ai eu le malheur de n'être bon à rien à M. de Bille; car il a fini ſes affaires fort heureuſement, & il ne lui manque que de l'argent, ſorte de marchandiſe dont mes mains ne ſe ſouillent plus. Je ne ſais comment réuſſira cette lettre; car on m'a dit que M. Deville devoit partir demain, & comme je ne le vois point venir aujourd'hui, je crains bien d'être regardé de lui comme un homme inutile, qui ne vaut pas la peine qu'on s'en ſouvienne. Adieu, maman, ſouvenez-vous de m'écrire ſouvent & de me donner une adreſſe ſûre.



LETTRE IX.

A LA MÊME.

A Paris, le 17 Décembre 1747.

IL n'y a que six jours, ma très-chere maman, que je suis de retour de Chenonceaux. En arrivant, j'y ai reçu votre lettre du deux de ce mois, dans laquelle vous me reprochez mon silence & avec raison, puisque j'y vois que vous n'avez point reçu celle que je vous avois écrite de-là sous l'enveloppe de l'abbé Giloz. J'en viens de recevoir une de lui-même, dans laquelle il me fait les mêmes reproches. Ainsi je suis certain qu'il n'a point reçu son paquet, ni vous votre lettre; mais ce dont il semble m'accuser est justement ce qui me justifie. Car, dans l'éloignement où j'étois de tout bureau pour affranchir, je hasardai ma double lettre sans affranchissement, vous marquant à tous les deux combien je craignois qu'elle n'arrivât pas & que j'attendois votre réponse pour me rassurer; je ne l'ai point reçue cette réponse, & j'ai bien compris par-là que vous n'aviez rien reçu, & qu'il falloit nécessairement attendre mon retour à Paris pour écrire de nouveau. Ce qui m'avoit encore enhardi à hasarder cette lettre, c'est que l'année derniere il vous en étoit parvenu une, par je ne sais quel bonheur, que j'avois hasardée de la même maniere, dans l'impossibilité de faire autrement. Pour la preuve de ce que je dis, prenez la peine de faire chercher au bureau du Pont un paquet endossé de mon écriture à l'adresse de M. l'abbé

Giloz, &c. vous pourrez l'ouvrir, prendre votre lettre & lui envoyer la ſienne ; auſſi bien contiennent-elles des détails qui me coûtent trop pour me réſoudre à les recommencer.

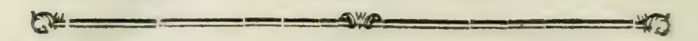
M. Deſcreux vint me voir le lendemain de mon arrivée, il me dit qu'il avoit de l'argent à votre ſervice & qu'il avoit un voyage à faire, ſans lequel il comptoit vous voir en paſſant & vous offrir ſa bourſe. Il a beau dire, je ne la crois gueres en meilleur état que la mienne. J'ai toujours regardé vos lettres de change qu'il a acceptées comme un véritable badinage. Il en acceptera bien pour autant de millions qu'il vous plaira, au même prix, je vous aſſure que cela lui eſt fort égal. Il eſt fort ſur le zéro, auſſi bien que M. Baqueret, & je ne doute pas qu'il n'aille achever ſes projets au même lieu. Du reſte, je le crois fort bon homme, & qui même allie deux choſes rares à trouver enſemble, la folie & l'intérêt.

Par rapport à moi je ne vous dis rien, c'eſt tout dire. Malgré les injuſtices que vous me faites intérieurement, il ne tiendroit qu'à moi de changer en eſtime & en compaſſion vos perpétuelles défiances envers moi. Quelques explications ſuffiroient pour cela : mais votre cœur n'a que trop de ſes propres maux, ſans avoir encore à porter ceux d'autrui ; j'eſpere toujours qu'un jour vous me connoîtrez mieux, & vous m'en aimerez davantage.

Je remercie tendrement le frere de ſa bonne amitié & l'aſſure de toute la mienne. Adieu, trop chere & trop bonne maman, je ſuis de nouveau à l'hôtel du Saint-Eſprit, rue Plâtriere.

J'ai différé quelques jours à faire partir cette lettre, ſur

l'efpérance que m'avoit donnée M. Defcreux de me venir voir avant fon départ, mais je l'ai attendu inutilement, & je le tiens parti ou perdu.



LETTRE X.

A LA MÊME.

A Paris, le 26 *Août* 1748.

JE n'efpérois plus, ma très-bonne maman, d'avoir le plaifir de vous écrire, l'intervalle de ma derniere lettre a été rempli coup fur coup de deux maladies affreufes. J'ai d'abord eu une attaque de colique néphrétique, fievre, ardeur & rétention d'urine; la douleur s'eft calmée à force de bains, de nitre & d'autres diurétiques; mais la difficulté d'uriner fubfifte toujours, & la pierre, qui du rein eft defcendue dans la veffie, ne peut en fortir que par l'opération : mais ma fanté ni ma bourfe ne me laiffant pas en état d'y fonger, il ne me refte plus de ce côté-là que la patience & la réfignation, remedes qu'on a toujours fous la main, mais qui ne guériffent pas de grand'chofe.

En dernier lieu, je viens d'être attaqué de violentes coliques d'eftomac, accompagnées de vomiffemens continuels & d'un flux de ventre exceffif. J'ai fait mille remedes inutiles, j'ai pris l'émétique & en dernier lieu le fymarouba; le vomiffement eft calmé, mais je ne digere plus du tout. Les

alimens ſortent tels que je les ai pris, il a fallu renoncer même au ris qui m'avoit été preſcrit, & je ſuis réduit à me priver preſque de toute nourriture, & par-deſſus tout cela d'une foibleſſe inconcevable.

Cependant le beſoin me chaſſe de la chambre, & je me propoſe de faire demain ma premiere ſortie; peut-être que le grand air & un peu de promenade me rendront quelque choſe de mes forces perdues. On m'a conſeillé l'uſage de l'extrait de genievre, mais il eſt ici bien moins bon & beaucoup plus cher que dans nos montagnes.

Et vous, ma chere maman, comment êtes-vous à préſent? Vos peines ne ſont-elles point calmées? n'êtes-vous point appaiſée au ſujet d'un malheureux fils, qui n'a prévu vos peines que de trop loin, ſans jamais les pouvoir ſoulager? Vous n'avez connu ni mon cœur ni ma ſituation. Permettez-moi de vous répondre ce que vous m'avez dit ſi ſouvent, vous ne me connoîtrez que quand il n'en ſera plus tems.

M. Léonard a envoyé ſavoir de mes nouvelles, il y a quelque tems. Je promis de lui écrire, & je l'aurois fait ſi je n'étois retombé malade préciſément dans ce tems-là. Si vous jugiez à propos, nous nous écririons à l'ordinaire par cette voie. Ce ſeroit quelques ports de lettres, quelques affranchiſſemens épargnés dans un tems où cette léſine eſt preſque de néceſſité. J'eſpere toujours que ce tems n'eſt pas pour durer éternellement. Je voudrois bien avoir quelque voie ſûre pour m'ouvrir à vous ſur ma véritable ſituation. J'aurois le plus grand beſoin de vos conſeils. J'uſe mon eſprit & ma ſanté, pour tâcher de me conduire avec ſageſſe dans ces cir-

conſtances difficiles, pour ſortir, s'il eſt poſſible, de cet état d'opprobre & de miſere, & je crois m'appercevoir chaque jour que c'eſt le haſard ſeul qui regle ma deſtinée, & que la prudence la plus conſommée n'y peut rien faire du tout. Adieu, mon aimable maman, écrivez-moi toujours à l'hôtel du St. Eſprit, rue Plâtriere.



LETTRE XI.

A LA MÊME.

A Paris, le 17 *Janvier* 1749.

UN travail extraordinaire qui m'eſt ſurvenu, & une très-mauvaiſe ſanté, m'ont empêché, ma très-bonne maman, de remplir mon devoir envers vous depuis un mois. Je me ſuis chargé de quelques articles pour le grand Dictionnaire des Arts & des Sciences qu'on va mettre ſous preſſe. La beſogne croît ſous ma main, & il faut la rendre à jour nommé; de façon que ſurchargé de ce travail, ſans préjudice de mes occupations ordinaires, je ſuis contraint de prendre mon tems ſur les heures de mon ſommeil. Je ſuis ſur les dents; mais j'ai promis, il faut tenir parole: d'ailleurs je tiens au cul & aux chauſſes de gens qui m'ont fait du mal, la bile me donne des forces, & même de l'eſprit & de la ſcience.

La colere ſuffit & vaut un Apollon.

Je bouquine, j'apprends le grec. Chacun a ſes armes: au

lieu de faire des chanſons à mes ennemis, je leur fais des articles de dictionnaires : l'un vaudra bien l'autre & durera plus long-tems.

Voilà, ma chere maman, quelle ſeroit l'excuſe de ma négligence, ſi j'en avois quelqu'une de recevable auprès de vous : mais je ſens bien que ce ſeroit un nouveau tort de prétendre me juſtifier. J'avoue le mien en vous en demandant pardon. Si l'ardeur de la haine l'a emporté quelques inſtans dans mes occupations ſur celles de l'amitié, croyez qu'elle n'eſt pas faite pour avoir long-tems la préférence dans un cœur qui vous appartient. Je quitte tout pour vous écrire : c'eſt-là véritablement mon état naturel.

En vous envoyant une réponſe à la derniere de vos lettres, celle que j'avois reçue de Geneve, je n'y ajoutai rien de ma main ; mais je penſe que ce que je vous adreſſai étoit déciſif & pouvoit me diſpenſer d'autre réponſe, d'autant plus que j'aurois eu trop à dire.

Je vous ſupplie de vouloir bien vous charger de mes tendres remercîmens pour le frere, & de lui dire que j'entre parfaitement dans ſes vues & dans ſes raiſons, & qu'il ne me manque que les moyens d'y concourir plus réellement. Il faut eſpérer qu'un tems plus favorable nous rapprochera de ſéjour, comme la même façon de penſer nous rapproche de ſentiment.

Adieu, ma bonne maman, n'imitez pas mon mauvais exemple, donnez-moi plus ſouvent des nouvelles de votre ſanté, & plaignez un homme qui ſuccombe ſous un travail ingrat.

LETTRE XII.

A LA MÊME.

A Paris, le 13 Février 1753.

VOUS trouverez ci-joint, ma chere maman, une lettre de 240 livres. Mon cœur s'afflige également de la petiteſſe de la ſomme & du beſoin que vous en avez. Tâchez de pourvoir aux beſoins les plus preſſans : cela eſt plus aiſé où vous êtes qu'ici, où toutes choſes & ſur-tout le pain ſont d'une cherté horrible. Je ne veux pas, ma bonne maman, entrer avec vous dans le détail des choſes dont vous me parlez, parce que ce n'eſt pas le tems de vous rappeller quel a toujours été mon ſentiment ſur vos entrepriſes. Je vous dirai ſeulement qu'au milieu de toutes vos infortunes, votre raiſon & votre vertu ſont des biens qu'on ne peut vous ôter, & dont le principal uſage ſe trouve dans les afflictions.

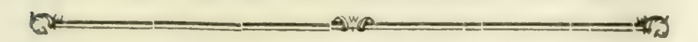
Votre fils s'avance à grands pas vers ſa derniere demeure. Le mal a fait un ſi grand progrès cet hiver que je ne dois plus m'attendre à en voir un autre. J'irai donc à ma deſtination avec le ſeul regret de vous laiſſer malheureuſe.

On donnera le premier de mars la premiere repréſentation du *Devin* à l'opéra de Paris, je me ménage juſqu'à ce tems-là avec un ſoin extrême, afin d'avoir le plaiſir de le voir. Il ſera joué auſſi le lundi gras au château de Bellevue en préſence du Roi, & Madame la marquiſe de Pompadour y ſera un rôle. Comme tout cela ſera exécuté par des ſeigneurs & dames de

de la cour, je m'attends à être chanté faux & estropié ; ainsi je n'irai point. D'ailleurs, n'ayant pas voulu être présenté au Roi, je ne veux rien faire de ce qui auroit l'air d'en rechercher de nouveau l'occasion. Avec toute cette gloire, je continue à vivre de mon métier de copiste qui me rend indépendant, & qui me rendroit heureux si mon bonheur pouvoit se faire sans le vôtre & sans la santé.

J'ai quelques nouveaux ouvrages à vous envoyer, & je me servirai pour cela de la voie de M. Léonard ou de celle de l'abbé Giloz, faute d'en trouver de plus directes.

Adieu, ma très-bonne maman, aimez toujours un fils qui voudroit vivre plus pour vous que pour lui-même.



LETTRE XIII.

A LA MÊME.

MADAME,

J'AI lu & copié le nouveau mémoire que vous avez pris la peine de m'envoyer ; j'approuve fort le retranchement que vous avez fait, puisqu'outre que c'étoit un assez mauvais verbiage, c'est que les circonstances n'en étant pas conformes à la vérité, je me faisois une violente peine de les avancer ; mais aussi il ne falloit pas me faire dire au commencement que j'avois abandonné tous mes droits & prétentions, puisque rien n'étant plus manifestement faux, c'est toujours mensonge pour

menſonge, & de plus que celui-là eſt bien plus aiſé à vérifier.

Quant aux autres changemens, je vous dirai là-deſſus, Madame, ce que Socrate répondit autrefois à un certain Liſias. Ce Liſias étoit le plus habile orateur de ſon tems, & dans l'accuſation où Socrate fut condamné, il lui apporta un diſcours qu'il avoit travaillé avec grand ſoin, où il mettoit ſes raiſons & les moyens de Socrate dans tout leur jour; Socrate le lut avec plaiſir & le trouva fort bien fait; mais il lui dit franchement qu'il ne lui étoit pas propre. Sur quoi Liſias lui ayant demandé comment il étoit poſſible que ce diſcours fût bien fait s'il ne lui étoit pas propre, de même, dit-il, en ſe ſervant ſelon ſa coutume de comparaiſons vulgaires, qu'un excellent ouvrier pourroit m'apporter des habits ou des ſouliers magnifiques, brodés d'or, & auxquels il ne manqueroit rien, mais qui ne me conviendroient pas. Pour moi, plus docile que Socrate, j'ai laiſſé le tout comme vous avez jugé à propos de le changer, excepté deux ou trois expreſſions de ſtyle ſeulement qui m'ont paru s'être gliſſées par mégarde.

J'ai été plus hardi à la fin. Je ne ſais quelles pouvoient être vos vues en faiſant paſſer la penſion par les mains de Son Excellence, mais l'inconvénient en ſaute aux yeux: car il eſt clair que ſi j'avois le malheur par quelque accident imprévu de lui ſurvivre ou qu'il tombât malade, adieu la penſion. En coûtera-t-il de plus pour l'établir le plus ſolidement qu'on pourra. C'eſt chercher des détours qui vous égarent pendant qu'il n'y a aucun inconvénient à ſuivre le droit chemin. Si ma fidélité étoit équivoque & qu'on pût me ſoupçonner d'être homme à détourner cet argent ou à en faire un mauvais uſage,

je me ferois bien gardé de changer l'endroit auſſi librement que je l'ai fait, & ce qui m'a engagé à parler de moi, c'eſt que j'ai cru pénétrer que votre délicateſſe ſe faiſoit quelque peine qu'on pût penſer que cet argent tournât à votre profit, idée qui ne peut tomber que dans l'eſprit d'un enragé ; quoi qu'il en ſoit, j'eſpere bien de n'en jamais ſouiller mes mains.

Vous avez, ſans doute par mégarde, joint au mémoire une feuille ſéparée que je ne ſuppoſe pas qui fût à copier. En effet, ne pourroit-on pas me demander de quoi je me méle là ; & moi, qui aſſure être ſéqueſtré de toute affaire civile, me ſiéroit-il de paroître ſi bien inſtruit de choſes qui ne ſont pas de ma compétence ?

Quant à ce qu'on me fait dire que je ſouhaiterois de n'être pas nommé, c'eſt une fauſſe délicateſſe que je n'ai point. La honte ne conſiſte pas à dire qu'on reçoit, mais à être obligé de recevoir. Je mépriſe les détours d'une vanité mal entendue autant que je fais cas des ſentimens élevés. Je ſens pourtant le prix d'un pareil ménagement de votre part & de celle de mon oncle ; mais je vous en diſpenſe l'un & l'autre. D'ailleurs ſous quel nom, dites-moi, feriez-vous enrégiſtrer la penſion ?

Je fais mille remercîmens au très-cher oncle. Je connois tous les jours mieux quelle eſt ſa bonté pour moi : s'il a obligé tant d'ingrats en ſa vie, il peut s'aſſurer d'avoir au moins trouvé un cœur reconnoiſſant : car, comme dit Séneque :

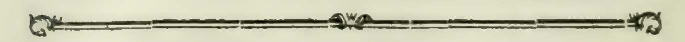
Multa perdenda ſunt, ut ſemel ponas bene.

Ce latin-là c'eſt pour l'oncle ; en voici pour vous, la traduction françoiſe.

Perdez force bienfaits, pour en bien placer un.

Il y a long-tems que vous pratiquez cette ſentence ſans, je gage, l'avoir jamais lue dans Séneque.

Je ſuis dans la plus grande vivacité de tous mes ſentimens, &c.



LETTRE XIV.

A LA MÊME.

LE départ de M. Deville ſe trouvant prolongé de quelques jours, cela me donne, chere maman, le loiſir de m'entretenir encore avec vous.

Comme je n'ai nulle relation à la cour de l'Infant, je ne ſaurois que vous exhorter à vous ſervir des connoiſſances que vos amis peuvent vous procurer de ce côté-là. Je puis avoir quelque facilité de plus du côté de la cour d'Eſpagne, ayant pluſieurs amis qui pourroient nous ſervir de ce côté. J'ai entr'autres ici M. le marquis de Turrieta, qui eſt aſſez ami de mon ami, peut-être un peu le mien : je me propoſe à ſon départ pour Madrid, où il doit retourner ce printems, de lui remettre un mémoire relatif à votre penſion, qui auroit pour objet de vous la faire établir pour toujours à la pouvoir manger où il vous plairoit : car mon opinion eſt que c'eſt une affaire

désespérée du côté de la cour de Turin, où les Savoyards auront toujours assez de crédit pour vous faire tout le mal qu'ils voudront : c'est-à-dire, tout celui qu'ils pourront. Il n'en sera pas de même en Espagne où nous trouverons toujours autant, & comme je crois, plus d'amis qu'eux. Au reste, je suis bien éloigné de vouloir vous flatter du succès de ma démarche; mais que risquons-nous de tenter? Quant à M. le marquis Scotti, je savois déjà tout ce que vous m'en dites, & je ne manquerai pas d'insinuer cette voie à celui à qui je remettrai le mémoire; mais comme cela dépend de plusieurs circonstances, soit de l'accès qu'on peut trouver auprès de lui, soit de la répugnance que pourroient avoir mes correspondans à lui faire leur cour, soit enfin de la vie du roi d'Espagne, il ne sera peut-être pas si mauvais que vous le pensez, de suivre la voie ordinaire des ministres. Les affaires qui ont passé par les bureaux se trouvent à la longue toujours plus solides que celles qui ne se sont faites que par faveur.

Quelque peu d'intérêt que je prenne aux fêtes publiques, je ne me pardonnerois pas de ne vous rien dire du tout de celles qui se font ici pour le mariage de M. le Dauphin. Elles sont telles qu'après les merveilles que Saint Paul a vues, l'esprit humain ne peut rien concevoir de plus brillant. Je vous ferois un détail de tout cela, si je ne pensois que M. Deville sera à portée de vous en entretenir. Je puis en deux mots vous donner une idée de la cour, soit par le nombre, soit par la magnificence, en vous disant premiérement qu'il y avoit quinze mille masques au bal masqué qui s'est donné à

Verſailles, & que la richeſſe des habits au bal paré, au ballet & aux grands appartemens, étoit telle que mon Eſpagnol ſaiſi d'un enthouſiaſme poétique de ſon pays s'écria ; que Madame la Dauphine étoit un ſoleil, dont la préſence avoit liquéfié tout l'or du royaume dont s'étoit fait un fleuve immenſe, au milieu duquel nageoit toute la cour.

Je n'ai pas eu pour ma part le ſpectacle le moins agréable ; car j'ai vu danſer & ſauter toute la canaille de Paris dans ces ſalles ſuperbes & magnifiquement illuminées, qui ont été conſtruites dans toutes les places pour le divertiſſement du peuple. Jamais ils ne s'étoient trouvés à pareille fête. Ils ont tant ſecoué leurs guenilles, ils ont tellement bu, & ſe ſont ſi pleinement piffrés, que la plupart en ont été malades. Adieu, maman.



LETTRE XV.

A LA MÊME.

JE dois, ma très-chere maman, vous donner avis que, contre toute eſpérance, j'ai trouvé le moyen de faire recommander votre affaire à M. le comte de Caſtellane de la maniere la plus avantageuſe ; c'eſt par le miniſtre même qu'il en ſera chargé, de maniere que ceci devenant une affaire de dépêches, vous pouvez vous aſſurer d'y avoir tous les avantages que la faveur peut prêter à l'équité. J'ai été contraint

de dreſſer ſur les pieces que vous m'avez envoyées un mémoire dont je joins ici la copie, afin que vous voyez ſi j'ai pris le ſens qu'il falloit. J'aurai le tems, ſi vous vous hâtez de me répondre, d'y faire les corrections convenables, avant que de le faire donner; car la cour ne reviendra de Fontainebleau que dans quelques jours. Il faut d'ailleurs que vous vous hâtiez de prendre ſur cette affaire les inſtructions qui vous manquent; & il eſt, par exemple, fort étrange de ne ſavoir pas même le nom de baptême des perſonnes dont on répete la ſucceſſion : vous ſavez auſſi que rien ne peut être décidé dans des cas de cette nature, ſans de bons extraits baptiſtaires & du teſtateur & de l'héritier, légaliſés par les magiſtrats du lieu & par les miniſtres du Roi qui y réſident. Je vous avertis de tout cela afin que vous vous muniſſiez de toutes ces pieces, dont l'envoi de tems à autre ſervira de mémoratif, qui ne ſera pas inutile. Adieu, ma chere maman, je me propoſe de vous écrire bien au long ſur mes propres affaires, mais j'ai des choſes ſi peu réjouiſſantes à vous apprendre que ce n'eſt pas la peine de ſe hâter.

MÉMOIRE.

N. N. De la Tour, gentilhomme du pays de Vaud, étant mort à Conſtantinople, & ayant établi le ſieur Honoré Pelico, marchand François pour ſon exécuteur (*) teſtamentaire, à la

(*) M. Miol avoit mis *procureur*, ſans faire réflexion que le pouvoir du procureur ceſſe à la mort du commettant.

charge de faire parvenir ses biens à ses plus proches parens. Françoise de la Tour, baronne de Warens, qui se trouve dans le cas (*), souhaiteroit qu'on pût agir auprès dudit sieur Pelico, pour l'engager à se dessaisir des dits biens en sa faveur, en lui démontrant son droit. Sans vouloir révoquer en doute la bonne volonté dudit sieur Pelico, il semble par le silence qu'il a observé jusqu'à présent envers la famille du défunt, qu'il n'est pas pressé d'exécuter ses volontés. C'est pourquoi il seroit à desirer que M. l'ambassadeur voulût interposer son autorité pour l'examen & la décision de cette affaire. La dite baronne de Warens ayant eu ses biens confisqués, pour cause de la religion catholique qu'elle a embrassée, & n'étant pas payée des pensions que le roi de Sardaigne, & ensuite Sa Majesté catholique lui ont assignées sur la Savoye, ne doute point que la dure nécessité où elle se trouve ne soit un motif de plus pour intéresser en sa faveur la religion de Son Excellence.

(*) Il ne reste de toute la maison de la Tour que Madame de Warens, & une sienne niece, qui se trouve par conséquent d'un degré au moins plus éloignée ; & qui d'ailleurs n'ayant pas quitté sa religion ni ses biens, n'est pas assujettie aux mêmes besoins.



LETTRE

LETTRE XVI.

A LA MÊME.

MADAME,

J'Eus l'honneur de vous écrire jeudi paſſé, & M. Genevois ſe chargea de ma lettre : depuis ce tems je n'ai point vu M. Barillot, & j'ai reſté enfermé dans mon auberge comme un vrai priſonnier. Hier, impatient de ſavoir l'état de mes affaires, j'écrivis à M. Barillot, & je lui témoignai mon inquiétude en termes aſſez forts. Il me répondit ceci.

Tranquilliſez-vous, mon cher Monſieur, tout va bien. Je crois que lundi ou mardi tout finira. Je ne ſuis point en état de ſortir. Je vous irai voir le plutôt que je pourrai.

Voilà donc, Madame, à quoi j'en ſuis ; auſſi peu inſtruit de mes affaires que ſi j'étois à cent lieues d'ici : car il m'eſt défendu de paroître en ville. Avec cela toujours ſeul & grande dépenſe, puis les frais qui ſe font d'un autre côté pour tirer ce miſérable argent, & puis ceux qu'il a fallu faire pour conſulter ce médecin, & lui payer quelques remedes qu'il m'a remis. Vous pouvez bien juger qu'il y a déjà long-tems que ma bourſe eſt à ſec, quoique je ſois déjà aſſez joliment endetté dans ce cabaret : ainſi je ne mene point la vie la plus agréable du monde ; & pour ſurcroît de bonheur, je n'ai, Madame, point de nouvelles de votre part ; cependant je fais bon courage autant que je le puis, & j'eſpere qu'avant que vous receviez ma lettre je ſaurai la définition de toutes choſes : car en vérité ſi cela duroit plus long-tems, je croirois que

l'on se moque de moi, & que l'on ne me réserve que la coquille de l'huître.

Vous voyez, Madame, que le voyage que j'avois entrepris, comme une espece de partie de plaisir, a pris une tournure bien opposée; aussi le charme d'être tout le jour seul dans une chanbre à promener ma mélancolie, dans des transes continuelles, ne contribue pas comme vous pouvez bien croire à l'amélioration de ma santé. Je soupire après l'instant de mon retour, & je prierai bien Dieu désormais qu'il me préserve d'un voyage aussi déplaisant.

J'en étois-là de ma lettre quand M. Barillot m'est venu voir, il m'a fort assuré que mon affaire ne souffroit plus de difficultés. M. le Résident a intervenu & a la bonté de prendre cette affaire-là à cœur. Comme il y a un intervalle de deux jours entre le commencement de ma lettre & la fin, j'ai pendant ce tems-là été rendre mes devoirs à M. le Résident qui m'a reçu le plus gracieusement, & j'ose dire le plus familiérement du monde. Je suis sûr à présent que mon affaire finira totalement dans moins de trois jours d'ici, & que ma portion me sera comptée sans difficulté, sauf les frais qui, à la vérité, seront un peu forts, & même bien plus haut que je n'aurois cru.

Je n'ai, Madame, reçu aucune nouvelle de votre part ces deux ordinaires ici; j'en suis mortellement inquiet; si je n'en reçois pas l'ordinaire prochain, je ne sais ce que je deviendrai. J'ai reçu une lettre de l'oncle, avec une autre pour le curé son ami. Je ferai le voyage jusques-là, mais je sais qu'il n'y a rien à faire & que ce pré est perdu pour moi.

Je n'ai point encore écrit à mon pere ni vu aucun de mes parens, & j'ai ordre d'obſerver le même *incognito* juſqu'au débourſement. J'ai une furieuſe démangeaiſon de tourner la feuille; car j'ai encore bien des choſes à dire. Je n'en ferai rien cependant, & je me réſerve à l'ordinaire prochain pour vous donner de bonnes nouvelles. J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect.

LETTRE XVII.

A MADAME DE SOURGEL.

JE ſuis fâché, Madame, d'être obligé de relever les irrégularités de la lettre que vous avez écrite à M. Favre, à l'égard de Madame la baronne de Warens. Quoique j'euſſe prévu à-peu-près les ſuites de ſa facilité à votre égard, je n'avois point à la vérité ſoupçonné que les choſes en vinſſent au point où vous les avez amenées par une conduite qui ne prévient pas en faveur de votre caractere. Vous avez très-raiſon, Madame, de dire qu'il a été mal à Madame de Warens d'en agir comme elle a fait avec vous & Monſieur votre époux. Si ſon procédé fait honneur à ſon cœur, il eſt ſûr qu'il n'eſt pas également digne de ſes lumieres; puiſqu'avec beaucoup moins de pénétration & d'uſage du monde, je ne laiſſai pas de percer mieux qu'elle dans l'avenir, & de lui prédire aſſez juſte une partie du retour dont vous payez ſon amitié & ſes bons offices.

Vous le sentîtes parfaitement, Madame, & si je m'en souviens bien, la crainte que mes conseils ne fussent écoutés vous engagea aussi bien que Mademoiselle votre fille à faire à mes égards certaines démarches un peu rampantes, qui dans un cœur comme le mien n'étoient gueres propres à jetter de meilleurs préjugés que ceux que j'avois conçus; à l'occasion de quoi vous rappellez fort noblement le présent que vous voulûtes faire de ce précieux juste-au-corps, qui tient aussi-bien que moi une place si honorable dans votre lettre. Mais j'aurai l'honneur de vous dire, Madame, avec tout le respect que je vous dois, que je n'ai jamais songé à recevoir votre présent, dans quelque état d'abaissement qu'il ait plu à la fortune de me placer. J'y regarde de plus près que cela dans le choix de mes bienfaiteurs. J'aurois, en vérité, belle matiere à railler en faisant la description de ce superbe habit retourné, rempli de graisse, en tel état, en un mot, que toute ma modestie auroit eu bien de la peine d'obtenir de moi d'en porter un semblable. Je suis en pouvoir de prouver ce que j'avance, de manifester ce trophée de votre générosité, il est encore en existence dans le même garde-meuble qui renferme tous ces précieux effets dont vous faites un si pompeux étalage. Heureusement Madame la baronne eut la judicieuse précaution, sans présumer cependant que ce soin pût devenir utile, de faire ainsi enfermer le tout sans y toucher, avec toutes les attentions nécessaires en pareils cas. Je crois, Madame, que l'inventaire de tous ces débris, comparés avec votre magnifique catalogue, ne laissera pas que de donner lieu à un fort joli contraste, sur-tout la belle cave à tabac. Pour les flam-

beaux vous les aviez destinés à M. Perrin, vicaire de police, dont votre situation en ce pays-ci vous avoit rendu la protection indispensablement nécessaire. Mais les ayant refusés ils sont ici tout prêts aussi à faire un des ornemens de votre triomphe.

Je ne saurois, Madame, continuer sur le ton plaisant. Je suis véritablement indigné, & je crois qu'il seroit impossible à tout honnête homme à ma place d'éviter de l'être autant. Rentrez, Madame, en vous-même, rappellez-vous les circonstances déplorables où vous vous êtes trouvée ici, vous, M. votre époux, & toute votre famille; sans argent, sans amis, sans connoissances, sans ressources. Qu'eussiez-vous fait sans l'assistance de Madame de Warens? Ma foi, Madame, je vous le dis franchement, vous auriez jetté un fort vilain coton. Il y avoit long-tems que vous en étiez plus loin qu'à votre derniere piece; le nom que vous aviez jugé à propos de prendre, & le coup-d'œil sous lequel vous vous montriez, n'avoient garde d'exciter les sentimens en votre faveur; & vous n'aviez pas, que je sache, de grands témoignages avantageux qui parlassent de votre rang & de votre mérite. Cependant, ma bonne marraine, pleine de compassion pour vos maux & pour votre misere actuelle, (pardonnez-moi ce mot, Madame,) n'hésita point à vous secourir, & la maniere prompte & hasardée dont elle le fit prouvoit assez, je crois, que son cœur étoit bien éloigné des sentimens pleins de bassesses & d'indignités que vous ne rougissez point de lui attribuer. Il y paroît aujourd'hui, & même ce soin mystérieux de vous cacher en est encore une preuve, qui véritablement ne dépose gueres avantageusement pour vous.

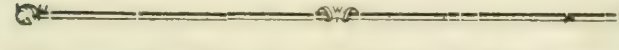
Mais, Madame, que sert de tergiverser? Le fait même est votre juge. Il est clair comme le soleil que vous recherchez à noircir bassement une dame qui s'est sacrifiée sans ménagement pour vous tirer d'embarras. L'intérêt de quelques pistoles vous porte à payer d'une noire ingratitude un des bienfaits le plus important que vous pussiez recevoir, & quand toutes vos calomnies seroient aussi vraies qu'elles sont fausses, il n'y a point cependant de cœur bien fait qui ne rejettât avec horreur les détours d'une conduite aussi messéante que la vôtre.

Mais, graces à Dieu, il n'est pas à craindre que vos discours fassent de mauvaises impressions sur ceux qui ont l'honneur de connoître Madame la baronne, ma marraine; son caractere & ses sentimens se sont jusqu'ici soutenus avec assez de dignité pour n'avoir pas beaucoup à redouter des traits de la calomnie; & sans doute, si jamais rien a été opposé à son goût, c'est l'avarice & le vil intérêt. Ces vices sont bons pour ceux qui n'osent se montrer au grand jour; mais pour elle ses démarches se font à la face du ciel, & comme elle n'a rien à cacher dans sa conduite, elle ne craint rien des discours de ses ennemis. Au reste, Madame, vous avez inséré dans votre lettre certains termes grossiers, au sujet d'un collier de grenats, très-indignes d'une personne qui se dit de condition, à l'égard d'une autre qui l'est de même, & à qui elle a obligation. On peut les pardonner au chagrin que vous avez de lâcher quelques pistoles & d'être privée de votre cher argent; & c'est le parti que prendra Madame de Warens, en redressant cependant la fausseté de votre exposé.

Quant à moi, Madame, quoique vous affectiez de parler

de moi sur un ton équivoque, j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur de vous dire que quoique je n'aye pas celui d'être connu de vous, je ne laisse pas de l'être de grand nombre de personnes de mérite & de distinction, qui toutes savent que j'ai l'honneur d'être le filleul de Madame la baronne de Warens, qui a eu la bonté de m'élever & de m'inspirer des sentimens de droiture & de probité dignes d'elle. Je tâcherai de les conserver pour lui en rendre bon compte, tant qu'il me restera un souffle de vie : & je suis fort trompé, si tous les exemples de dureté & d'ingratitude qui me tomberont sous les yeux ne sont pour moi autant de bonnes leçons, qui m'apprendront à les éviter avec horreur.

J'ai l'honneur d'être avec respect.



LETTRE

DE MADAME DE WARENS,

A M. FAVRE.

MONSIEUR,

VOus trouverez bon, Monsieur, que n'attendant plus ni réponse, ni satisfaction de Monsieur & de Madame de Sourgel, je prenne le parti de vous écrire à vous-même. Je l'aurois fait plutôt si j'avois été instruite de votre mérite, & de ce

que vous étiez véritablement, & que je n'euſſe pas été prévenue par eux que vous étiez leur homme d'affaires. Je ne doute point que galant homme & homme de mérite, comme je vous crois, & comme M. Berthier vous repréſente à moi, vous ne priſſiez mes intérêts avec chaleur, ſi vous étiez inſtruit de ce qui s'eſt paſſé entr'eux & moi, & des circonſtances dont toute cette affaire a été accompagnée ; mais ſans entrer dans un long détail, je me contente d'en appeller à leur conſcience. Ils ſavent combien je me ſuis incommodée pour les tirer de l'embarras le plus preſſant, & pour leur éviter bien des affronts ; ils ſavent que l'argent que je leur ai prêté, je l'ai emprunté moi-même à des conditions exorbitantes ; ils ſavent encore la rareté exceſſive de l'argent en ce pays-ci, qui rend cette petite ſomme plus précieuſe, par rapport à moi, que ſept ou huit fois autant ne le ſauroit être pour eux. En vérité, Monſieur, je ſuis bien embarraſſée après tout cela, de ſavoir quel nom donner à leur indifférence : j'aurai bien de la peine cependant à me mettre en tête qu'ils faſſent métier de faire des dupes.

J'en étois ici quand je viens de recevoir une copie de l'impertinente lettre que vous a écrit Madame de Sourgel. Il ſemble qu'elle a affecté d'y entaſſer toutes les marques d'un méchant caractere. Je n'ai garde, Monſieur, de tourner contre elle ſes propres armes ; je ſuis peu accoutumée à un ſemblable ſtyle, & je me contenterai de répondre à ſes malignes inſinuations par un court expoſé du fait.

J'ai vu ici un monſieur & une dame avec leur famille, qui ſe donnoient pour imprimeurs ſous le nom de Thibol, & qui,

qui, fur la fin, ont jugé à propos de prendre celui de Sourgel & le rang de gens de qualité, je n'ai jamais fu précifément ce qui en étoit. Ce qu'il y a de très-certain, c'eft que je n'en ai eu de preuve, ni même d'indice que leur parole. Ils ont paru dans un fort trifte équipage, chargés de dettes, fans un fou; & comme j'ai fait une efpece de liaifon avec la femme qui venoit quelquefois chez moi, & à qui j'avois été affez heureufe pour rendre quelques fervices, ils fe font préfentés à moi pour implorer mon fecours, me priant de leur faire quelques avances qui puffent les mettre en état d'acquitter leurs dettes, & de fe rendre à Paris. Il falloit bien qu'ils n'euffent pas entendu dire alors que je fuffe fi avidement intéreffée, & que je me mêlaffe de vendre le faux pour le fin, puifqu'ils fe font adreffés à moi préférablement à tout ce qu'il y a d'honnêtes gens ici. En effet, je fuis la feule perfonne qui ait daigné les regarder, & j'ofe bien attefter que, de la maniere qu'ils s'y étoient montrés, ils auroient très-vainement fait d'autres tentatives. Je crois qu'ils n'ont pas eu lieu d'être mécontens de la façon dont je me fuis livrée à eux. Je l'ai fait, j'ofe le dire, de bonne grace & noblement. N'ayant pas comptant l'argent dont ils avoient befoin, je l'ai emprunté, avec la peine qu'ils favent, & à gros intérêts, quoique j'euffe pris un terme très-court, parce qu'ils promettoient de me payer d'abord à leur arrivée à Paris. Vous voyez cependant, Monfieur, par toutes mes lettres, que je ne me fuis jamais avifé de leur rien demander de cet intérêt; & je réitere encore que je leur en fais préfent fort volontiers; très-contente, s'ils vouloient bien ne pas me chicaner fur le capital.

Je me ſuis donc intéreſſée pour eux, non-ſeulement ſans les connoître, ni eux, ni perſonne qui les connût, mais même ſans être aſſurée de leur véritable nom. J'ai ſollicité pour eux; j'ai appaiſé leurs créanciers; j'ai mis le mari en état de ſe garantir d'être arrêté, & de ſe rendre à Lyon avec ſon fils; j'ai donné à la femme & à la fille aſyle dans ma maiſon, je leur ai permis d'y retirer leurs effets, j'ai aſſigné mes quartiers en tréſorerie pour le payement de leurs créanciers, enfin j'ai prêté à la femme & à la fille tout l'argent néceſſaire pour faire leur route honorablement, elles & leur famille. Depuis ce tems je n'ai ceſſé d'être accablée de leurs créanciers qu'après l'entier payement: car je reſpecte trop mes engagemens pour manquer à ma parole.

Quant aux effets qu'ils ont laiſſés chez moi, je vous ferai quartier du catalogue. Les expreſſions magnifiques de Madame de Sourgel ne leur donneront pas plus de valeur qu'ils n'en avoient, quand elle délibéra ſi elle ne les abandonneroit pas avec ſon logement, de quoi je la détournai, eſpérant qu'elle en pourroit toujours tirer quelque choſe: mais bien loin de ſonger à en faire mon profit, j'en fis un inventaire exact & je lui promis de tâcher de les vendre; mais enſuite, ayant fait réflexion qu'il n'y auroit pas de l'honneur à moi d'expoſer en vente de pareilles bagatelles, je m'étois déterminée à les payer plutôt au-delà de leur valeur: car il s'en faudroit bien que je n'euſſe retiré du tout les 30 livres que j'en ai offert, & qui, certainement, vont au-delà de tout ce qu'ils peuvent valoir.

Mais que cette dame ne s'inquiéte point. Ses meubles ſont

tous ici, tels qu'elle les a laiſſés; & je cherche ſi peu à me les approprier à mon profit, que je proteſte hautement que je n'en veux plus en aucune façon, & je ne m'en mêlerai que pour les rendre ſous quittance à ceux qui me les demanderont de ſa part, après toutefois que j'aurai été payée en entier; faute de quoi je ne manquerai point de les faire vendre à l'enchere publique ſous ſon nom & à ſes frais, & l'on connoîtra par les ſommes qu'elle en retirera le véritable prix de toutes ces belles choſes. Pour le collier, les boucles & les manches, ils ſont depuis très-long-tems entre les mains de M. Berthier, qui eſt prêt à les reſtituer en recevant ſon dû, comme j'en ai donné avis plus d'une fois à Madame de Sourgel.

Je crois, Monſieur, que ſi je mettois en ligne de compte les menus frais que j'ai fait pour toute cette famille, les intérêts de mon argent, les embarras, la difficulté de faire mes affaires de ſi loin, les ports de lettres dont la ſomme n'eſt pas petite, la reconnoiſſance que je dois à M. Berthier qui a bien voulu prendre en main mes intérêts, & par-deſſus tout cela les mauvais pas où je me trouve engagée par le retard du payement, il y a fort apparence que le prix des meubles ſeroit aſſez bien payé; mais ces détails de minutie ſont, je vous aſſure, au-deſſous de moi; & puis il eſt juſte qu'il m'en coûte quelque choſe pour le plaiſir que j'ai eu d'obliger.

A l'égard des préſens, il ſeroit à ſouhaiter pour Madame de Sourgel qu'elle m'en eût offert de beaux: car n'étant pas accoutumée d'en recevoir de gens que je ne connois point, & principalement de ceux qui ont beſoin des miens & de

moi-même, elle auroit aujourd'hui le plaisir de les retrouver avec tous ses meubles. Il est vrai qu'elle eut la politesse de me présenter une petite cave à tabac de noyer, doublée de plomb, laquelle me paroissant de très-petite considération & fort chétive, je crus pouvoir & devoir même l'agréer sans conséquence, d'autant plus que ne faisant nul usage de tabac, on ne pouvoit gueres m'accuser d'avarice dans l'acceptation d'un tel présent; elle est aussi dans le garde-meuble. Mais ce qu'elle a oublié, cette dame, c'est une petite croix de bois, incrustée de nacre, que j'ai mise au lieu le plus apparent de ma chambre, pour vérifier la prophétie de Mademoiselle de Sourgel, qui me dit en me la présentant, que toutes les fois que j'y jetterois les yeux je ne manquerois point de dire: *voilà ma croix.*

Au reste, je doute bien fort d'être en arriere de présens avec Madame de Sourgel, quoiqu'elle méprise si fort les miens. Mais ce n'est point à moi de rappeller ces choses-là, ma coutume étant de les oublier dès qu'elles sont faites. Je ne demande pas non plus qu'elle me paye sa pension pour quelques jours qu'elle a demeuré chez moi avec sa belle-fille; elle en fait assez les motifs & la raison; je consens cependant volontiers qu'elle jette tout sur le compte de l'amitié, quoique la compassion y eut bonne part.

Pour le collier de grenats, il est juste de le reprendre s'il n'accommode pas Madame de Sourgel; elle auroit pu se servir d'expressions plus décentes à cet égard; elle sait à merveilles que je n'ai point cherché à lui en imposer; je lui ai vendu ce collier pour ce qu'il étoit & sur le même pied qu'il

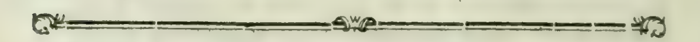
m'a été vendu par une dame de mérite, laquelle je me garderai bien de régaler d'un compliment semblable à celui de Madame de Sourgel. J'ose espérer que ses basses insinuations ne trouveront pas beaucoup de prise, où mon nom a seulement l'honneur d'être connu.

Madame de Sourgel m'accuse d'en agir mal avec elle. Est-ce en mal agir que d'attendre près de deux ans un argent prêté dans une telle occasion ? Ne m'avoit-elle pas promis restitution dès l'instant de son arrivée ? Ne l'ai-je pas priée en grace plusieurs fois de vouloir me payer, du moins par faveur, en considération des embarras où mes avances m'ont jettée ? Ne lui ai-je pas écrit nombre de lettres pleines de cordialité & de politesses, qui lui peignant l'état des choses au naturel, auroient dû lui faire tirer de l'argent des pierres plutôt que de rester en arriere à cet égard ? Ne l'ai-je pas avertie & fait avertir plusieurs fois en dernier lieu, de la nécessité où ses retards m'alloient jetter, de recourir aux protections pour me faire payer ? Quel si grand mal lui ai-je donc fait ? Personne ne le sait mieux que vous, Monsieur; assurément, s'il doit retomber de la honte sur une de nous deux, ce n'est pas à moi de la supporter.

Voilà, Monsieur, ce que j'avois à répondre aux invectives de cette dame. Je ne me pique pas d'accompagner mes phrases de tours malins, ni de fausses accusations, mais je me pique d'avoir pour témoins de ce que j'avance toutes les personnes qui me connoissent, toutes celles qui ont connu ici Monsieur & Madame de Sourgel, & même tout Chambéry. Je ne me hâte pas de rassembler des témoignages peu favo-

rables à eux, & de m'expofer par-là à la moquerie des plaifans, qui m'ont raillée de ma fotte crédulité, & des cenfeurs qui ont blâmé ma conduite peu prudente. Je fuis mortifiée, Monfieur, qu'on vous donne une fonction auffi indigne de vous, que de fervir de correfpondant à de fi défagréables affaires. Il ne tiendra pas à moi qu'on ne vous débarraffe d'un pareil emploi, & Madame de Sourgel peut prendre déformais les chofes comme il lui plaira, fans craindre que je me mette en frais de répondre davantage à fes injures. Je crois qu'il ne fera pas douteux parmi les honnêtes gens, fur qui d'elle ou de moi tombera le déshonneur de toute cette affaire.

Je fuis avec une parfaite confidération, &c.



LETTRE XVIII.

Montpellier, 23 Octobre 1737.

MONSIEUR,

J'EUS l'honneur de vous écrire, il y a environ trois femaines; je vous priois par ma lettre de vouloir bien donner cours à celle que j'y avois inclufe pour M. Charbonnel; j'avois écrit l'ordinaire précédent en droiture à Madame de Warens, & huit jours après je pris la liberté de vous adreffer encore une lettre pour elle : cependant je n'ai reçu réponfe de nulle part; je ne puis croire, Monfieur, de vous avoir déplu, en

usant un peu trop familiérement de la liberté que vous m'aviez accordée ; tout ce que je crains, c'est que quelque contre-tems fâcheux n'ait retardé mes lettres ou les réponses ; quoi qu'il en soit, il m'est si essentiel d'être bientôt tiré de peine que je n'ai point balancé, Monsieur, de vous adresser encore l'incluse, & de vous prier de vouloir bien donner vos soins pour qu'elle parvienne à son adresse ; j'ose même vous inviter à me donner des nouvelles de Madame de Warens, je tremble qu'elle ne soit malade. J'espere, Monsieur, que vous ne dédaignerez pas de m'honorer d'un mot de réponse par le premier ordinaire : & afin que la lettre me parvienne plus directement, vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de me l'adresser chez M. Barcellon, huissier de la bourse en rue basse proche du Palais : c'est-là que je suis logé. Vous ferez une œuvre de charité de m'accorder cette grace, & si vous pouvez me donner des nouvelles de M. Charbonnel, je vous en aurai d'autant plus d'obligation. Je suis avec une respectueuse considération.



LETTRE XIX.

Montpellier, 4 Novembre 1737.

MONSIEUR,

LEQUEL des deux doit demander pardon à l'autre, ou le pauvre voyageur qui n'a jamais passé de semaine depuis son départ, sans écrire à un ami de cœur, ou cet ingrat ami, qui pousse la négligence jusqu'à passer deux grands mois & davantage, sans donner au pauvre pélerin le moindre signe de vie? Oui, Monsieur, deux grands mois; je sais bien que j'ai reçu de vous une lettre datée du 6 Octobre; mais je sais bien aussi que je ne l'ai reçue que la veille de la Toussaint: & quelque effort que fasse ma raison pour être d'accord avec mes desirs, j'ai peine à croire que la date n'ait été mise après coup. Pour moi, Monsieur, je vous ai écrit de Grenoble, je vous ai écrit le lendemain de mon arrivée à Montpellier, je vous ai écrit par la voie de M. Micoud, je vous ai écrit en droiture; en un mot, j'ai poussé l'exactitude jusqu'à céder presque à tout l'empressement que j'avois de m'entretenir avec vous. Quant à Monsieur de Trianon, Dieu & lui savent, si l'on peut avec vérité m'accuser de négligence à cet égard. Quelle différence, grand Dieu, il semble que la Savoye est éloignée d'ici de sept ou huit cents lieues, & nous avons à Montpellier des compatriotes du doyen de Killerine (dites cela à mon oncle) qui ont reçu deux fois des réponses de chez eux, tandis que je n'ai pu en recevoir de Chambéry. Il y a trois semaines que j'en reçus une d'attente, après laquelle rien n'a paru.

Quelque

Quelque dure que soit ma situation actuelle, je la supporterois volontiers, si du moins on daignoit me donner la moindre marque de souvenir : mais rien ; je suis si oublié qu'à peine crois-je moi-même d'être encore en vie. Puisque les relations sont devenues impossibles depuis Chambery & Lyon ici, je ne demande plus qu'on me tienne les promesses sur lesquelles je m'étois arrangé. Quelques mots de consolation me suffiront & serviront à répandre de la douceur sur un état qui a ses désagrémens.

J'ai eu le malheur dans ces circonstances gênantes de perdre mon hôtesse, Madame Mazet, de maniere qu'il a fallu solder mon compte avec ses héritiers. Un honnête homme Irlandois avec qui j'avois fait connoissance, a eu la générosité de me prêter soixante livres sur ma parole, qui ont servi à payer le mois passé & le courant de ma pension ; mais je me vois extrêmement reculé par plusieurs autres menues dettes ; & j'ai été contraint d'abandonner depuis quinze jours les remedes que j'avois commencés faute de moyens pour continuer. Voici maintenant quels sont mes projets. Si dans quinze jours qui sont le reste du second mois, je ne reçois aucune nouvelle, j'ai résolu de hasarder un coup ; je ferai quelque argent de mes petits meubles ; c'est-à-dire, de ceux qui me sont les moins chers ; car j'en ai dont je ne me déferai jamais. Et comme cet argent ne suffiroit point pour payer mes dettes & me tirer de Montpellier, j'oserai l'exposer au jeu non par goût, car j'ai mieux aimé me condamner à la solitude que de m'introduire par cette voie, quoiqu'il n'y en ait point d'autre à Montpellier, & qu'il n'ait tenu qu'à

moi de me faire des connoiſſances aſſez brillantes par ce moyen. Si je perds, ma ſituation ne ſera preſque pas pire qu'auparavant ; mais ſi je gagne je me tirerai du plus fâcheux de tous les pas. C'eſt un grand haſard à la vérité, mais j'oſe croire qu'il eſt néceſſaire de le tenter dans le cas où je me trouve. Je ne prendrai ce parti qu'à l'extrémité & quand je ne verrai plus de jour ailleurs. Si je reçois de bonnes nouvelles d'ici à ce tems-là, je n'aurai certainement pas l'imprudence de tenter la mer orageuſe & de m'expoſer à un naufrage. Je prendrai un autre parti. J'acquitterai mes dettes ici & je me rendrai en diligence à un petit endroit proche du Saint-Eſprit ; où, à moindres frais & dans un meilleur air, je pourrai recommencer mes petits remedes avec plus de tranquillité, d'agrément & de ſuccès, comme j'eſpere, que je n'ai fait à Montpellier dont le ſéjour m'eſt d'une mortelle antipathie ; je trouverai là bonne compagnie d'honnêtes gens qui ne chercheront point à écorcher le pauvre étranger, & qui contribueront à lui procurer un peu de gaieté dont il a, je vous aſſure, très-grand beſoin.

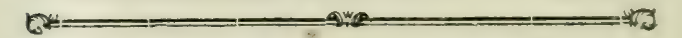
Je vous fais toutes ces confidences, mon cher Monſieur, comme à un bon ami qui veut bien s'intéreſſer à moi & prendre part à mes petits ſoucis. Je vous prierai auſſi d'en vouloir bien faire part à qui de droit, afin que ſi mes lettres ont le malheur de ſe perdre de quelque côté, l'on puiſſe de l'autre en récapituler le contenu. J'écris aujourd'hui à Monſieur de Trianon, & comme la poſte de Paris qui eſt la vôtre ne part d'ici qu'une fois la ſemaine, à ſavoir le lundi, il ſe trouve que depuis mon arrivée à Montpellier, je n'ai pas manqué

d'écrire un ſeul ordinaire, tant il y a de négligence dans mon fait, comme vous dites fort bien & fort à votre aiſe.

Il vous reviendroit une deſcription de la charmante ville de Montpellier, ce paradis terreſtre, ce centre des délices de la France; mais en vérité il y a ſi peu de bien & tant de mal à en dire, que je me ferois ſcrupule d'en charger encore le portrait de quelque ſaillie de mauvaiſe humeur; j'attends qu'un eſprit plus repoſé me permette de n'en dire que le moins de mal que la vérité me pourra permettre. Voici en gros ce que vous en pouvez penſer en attendant.

Montpellier eſt une grande ville fort peuplée, coupée par un immenſe labyrinthe de rues ſales, tortueuſes & larges de ſix pieds. Ces rues ſont bordées alternativement de ſuperbes hôtels & de miſérables chaumieres, pleines de boue & de fumier. Les habitans y ſont moitié très-riches & l'autre moitié miſérables à l'excès; mais ils ſont tous également gueux par leur maniere de vivre, la plus vile & la plus craſſeuſe qu'on puiſſe imaginer. Les femmes ſont diviſées en deux claſſes, les dames qui paſſent la matinée à s'enluminer, l'après-midi au pharaon & la nuit à la débauche, à la différence des bourgeoiſes qui n'ont d'occupation que la derniere. Du reſte ni les unes ni les autres n'entendent le françois, & elles ont tant de goût & d'eſprit qu'elles ne doutent point que la comédie & l'opéra ne ſoient des aſſemblées de ſorciers. Auſſi on n'a jamais vu de femmes aux ſpectacles de Montpellier, excepté peut-être quelques miſérables étrangeres qui auront eu l'imprudence de braver la délicateſſe & la modeſtie des dames de Montpellier. Vous ſavez ſans doute

quels égards on a en Italie pour les huguenots & pour les Juifs en Espagne ; c'est comme on traite les étrangers ici ; on les regarde précisément comme une espece d'animaux faits exprès pour être pillés, volés & assommés au bout s'ils avoient l'impertinence de le trouver mauvais. Voilà ce que j'ai pu rassembler de meilleur du caractere des habitans de Montpellier. Quant au pays en général, il produit de bon vin, un peu de bled, de l'huile abominable, point de viande, point de beurre, point de laitage, point de fruit & point de bois. Adieu, mon cher ami.



LETTRE XX.

A MONSIEUR DE CONZIÉ.

14 *Mars* 1742.

MONSIEUR,

NOUS reçûmes hier au soir, fort tard, une lettre de votre part, adressée à Madame de Warens ; mais que nous avons bien supposé être pour moi. J'envoie cette réponse aujourd'hui de bon matin, & cette exactitude doit suppléer à la briéveté de ma lettre, & à la médiocrité des vers qui y sont joints. D'ailleurs, maman n'a pas voulu que je les fisse meilleurs, disant qu'il n'est pas bon que les malades aient tant d'esprit. Nous avons été très-alarmés d'apprendre votre maladie ; &

quelque effort que vous fassiez pour nous rassurer, nous conservons un fond d'inquiétude sur votre rétablissement, qui ne pourra être bien dissipé que par votre présence.

J'ai l'honneur d'être avec un respect & un attachement infini.

A FANIE.

MALGRÉ l'art d'Esculape & ses tristes secours,
La fievre impitoyable alloit trancher mes jours;
Il n'étoit dû qu'à vous, adorable Fanie,
De me rappeller à la vie.
Dieux! je ne puis encor y penser sans effroi:
Les horreurs du Tartare ont paru devant moi,
La mort à mes regards a voilé la nature,
J'ai du Cocyte affreux entendu le murmure.
Hélas! j'étois perdu, le nocher redouté
M'avoit déjà conduit sur les bords du Léthé;
Là, m'offrant une coupe, & d'un regard sévere,
Me pressant aussi-tôt d'avaler l'onde amere:
Viens, dit-il, éprouver ces secourables eaux,
Viens déposer ici les erreurs & les maux,
Qui des foibles mortels remplissent la carriere.
Le secours de ce fleuve à tous est salutaire,
Sans regretter le jour par des cris superflus,
Leur cœur en l'oubliant ne le desire plus.

Ah ! pourquoi cet oubli leur eſt-il néceſſaire,
S'ils connoiſſoient la vie, ils craindroient ſa miſere.
Voilà, lui dis-je alors, un fort docte ſermon ;
Mais, oſez-vous penſer, mon bon ſeigneur Caron,
Qu'après avoir aimé la divine Fanie,
Jamais de cet amour la mémoire s'oublie ?
Ne vous en flattez point ; non, malgré vos efforts,
Mon cœur l'adorera juſques parmi les morts :
C'eſt pourquoi ſupprimez, s'il vous plaît, votre eau noire,
Toute l'encre du monde, & tout l'affreux grimoire,
Ne m'en ôteroient pas le charmant ſouvenir.
Sur un ſi beau ſujet j'avois beaucoup à dire :
Et n'étois pas prêt à finir,
Quand tout à coup vers nous je vis venir
Le dieu de l'infernal empire.
Calme-toi, me dit-il, je connois ton martyre.
La conſtance a ſon prix, même parmi les morts :
Ce que je fis jadis pour quelques vains accords,
Je l'accorde en ce jour à ta tendreſſe extrême,
Va parmi les mortels, pour la ſeconde fois,
Témoigner que ſur Pluton même,
Un ſi tendre amour a des droits.
C'eſt ainſi, charmante Fanie,
Que mon ardeur pour vous m'empêcha de périr ;
Mais quand le Dieu des morts veut me rendre à la vie,
N'allez pas me faire mourir.

LETTRE XXI.

A M. LE COMTE DES CHARMETTES.

A Venise, ce 21 Septembre 1743.

JE connois si bien, Monsieur, votre générosité naturelle que je ne doute point que vous ne preniez part à mon désespoir, & que vous ne me fassiez la grace de me tirer de l'état affreux d'incertitude où je suis. Je compte pour rien les infirmités qui me rendent mourant, au prix de la douleur de n'avoir aucune nouvelle de Madame de Warens; quoique je lui aye écrit depuis que je suis ici par une infinité de voies différentes. Vous connoissez les liens de reconnoissance & d'amour filial qui m'attachent à elle; jugez du regret que j'aurois à mourir sans recevoir de ses nouvelles. Ce n'est pas sans doute vous faire un grand éloge que de vous avouer, Monsieur, que je n'ai trouvé que vous seul à Chambéry capable de rendre un service par pure générosité; mais c'est du moins vous parler suivant mes vrais sentimens, que de vous dire que vous êtes l'homme du monde de qui j'aimerois mieux en recevoir. Rendez-moi, Monsieur, celui de me donner des nouvelles de ma pauvre maman; ne me déguisez rien, Monsieur, je vous en supplie, je m'attends à tout, je souffre déjà tous les maux que je peux prévoir, & la pire de toutes les nouvelles pour moi c'est de n'en recevoir aucune. Vous aurez la bonté, Monsieur, de m'adresser votre lettre sous le pli de quelque correspondant de Geneve, pour qu'il me la fasse parvenir; car elle ne viendroit pas en droiture.

Je paſſai en poſte à Milan, ce qui me priva du plaiſir de rendre moi-même votre lettre que j'ai fait parvenir depuis. J'ai appris que votre aimable marquiſe s'eſt remariée il y a quelque tems. Adieu, Monſieur, puiſqu'il faut mourir tout de bon, c'eſt à préſent qu'il faut être philoſophe. Je vous dirai une autre fois quel eſt le genre de philoſophie que je pratique. J'ai l'honneur d'être avec le plus ſincere & le plus parfait attachement, Monſieur, &c.

ROUSSEAU.

P. S. Faites-moi la grace, Monſieur, de faire parvenir ſurement l'incluſe que je confie à votre généroſité.

Monsieur,

J'avoue que je m'étois attendu au conſentement que vous avez donné à ma propoſition; mais quelque idée que j'euſſe de la délicateſſe de vos ſentimens, je ne m'attendois point abſolument à une réponſe auſſi gracieuſe.



LETTRE

LETTRE XXII.

Monsieur,

Il faut convenir, Monſieur, que vous avez bien du talent pour obliger d'une maniere à doubler le prix des ſervices que vous rendez; je m'étois véritablement attendu à une réponſe polie & ſpirituelle, autant qu'il ſe peut; mais j'ai trouvé dans la vôtre des choſes qui ſont pour moi d'un tout autre mérite. Des ſentimens d'affection, de bonté, d'épanchement, ſi j'oſe ainſi parler, que la ſincérité & la voix du cœur caractériſe. Le mien n'eſt pas muet pour tout cela; mais il voudroit trouver des termes énergiques à ſon gré, qui, ſans bleſſer le reſpect, puſſent exprimer aſſez bien l'amitié. Nulle des expreſſions qui ſe préſentent ne me ſatisferont ſur cet article. Je n'ai pas comme vous l'heureux talent d'allier dignement le langage de la plume avec celui du cœur; mais, Monſieur, continuez de me parler quelquefois ſur ce ton là, & vous verrez que je profiterai de vos leçons. *&c. &c.*

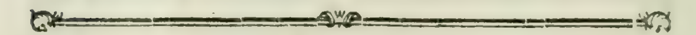


QUINZE LETTRES

RELATIVES A LA BOTANIQUE, ADRESSÉES

A MADAME LA DUCHESSE

DE PORTLAND.



LETTRE PREMIERE.

A Wooton, le 20 Octobre 1766.

VOUS avez raiſon, Madame la Ducheſſe, de commencer la correſpondance que vous me faites l'honneur de me propoſer, par m'envoyer des livres pour me mettre en état de la ſoutenir : mais je crains que ce ne ſoit peine perdue ; je ne retiens plus rien de ce que je lis; je n'ai plus de mémoire pour les livres, il ne m'en reſte que pour les perſonnes, pour les bontés qu'on a pour moi, & j'eſpere à ce titre profiter plus avec vos lettres qu'avec tous les livres de l'univers. Il en eſt un, Madame, où vous ſavez ſi bien lire, & où je voudrois bien apprendre à épeler quelques mots après vous. Heureux qui ſait prendre aſſez de goût à cette intéreſſante lecture pour n'avoir beſoin d'aucune autre, & qui, mépriſant les inſtructions des hommes qui ſont menteurs, s'attache à celles de la nature, qui ne ment point ! Vous l'étudiez avec autant de plaiſir que de ſuccès, vous la ſuivez dans tous ſes regnes, aucune de ſes productions ne vous eſt étrangere; vous ſavez aſſortir

les fossiles, les minéraux, les coquillages, cultiver les plantes, apprivoiser les oiseaux: & que n'apprivoiseriez-vous pas? Je connois un animal un peu sauvage qui vivroit avec grand plaisir dans votre ménagerie, en attendant l'honneur d'être admis un jour en momie dans votre cabinet.

J'aurois bien les mêmes goûts si j'étois en état de les satisfaire; mais un solitaire & un commençant de mon âge, doit retrécir beaucoup l'univers s'il veut le connoître; & moi qui me perds comme un insecte parmi les herbes d'un pré, je n'ai garde d'aller escalader les palmiers de l'Afrique ni les cedres du Liban. Le tems presse, & loin d'aspirer à savoir un jour la botanique, j'ose à peine espérer d'herboriser aussi bien que les moutons qui paissent sous ma fenêtre, & de savoir comme eux trier mon foin.

J'avoue pourtant, comme les hommes ne sont gueres conséquens, & que les tentations viennent par la facilité d'y succomber, que le jardin de mon excellent voisin M. de Granville m'a donné le projet ambitieux d'en connoître les richesses: mais voilà précisément ce qui prouve que ne sachant rien, je ne suis fait pour rien apprendre. Je vois les plantes, il me les nomme, je les oublie; je les revois, il me les renomme, je les oublie encore; & il ne résulte de tout cela que l'épreuve que nous faisons sans cesse, moi de sa complaisance, & lui de mon incapacité. Ainsi du côté de la botanique, peu d'avantage; mais un très-grand pour le bonheur de la vie dans celui de cultiver la société d'un voisin bienfaisant, obligeant, aimable, & pour dire encore plus, s'il est possible, à qui je dois l'honneur d'être connu de vous.

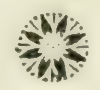
Voyez donc, Madame la ducheſſe, quel ignare correſpondant vous vous choiſiſſez, & ce qu'il pourra mettre du ſien contre vos lumieres. Je ſuis en conſcience obligé de vous avertir de la meſure des miennes; après cela ſi vous daignez vous en contenter, à la bonne heure; je n'ai garde de refuſer un accord ſi avantageux pour moi. Je vous rendrai de l'herbe pour vos plantes, des rêveries pour vos obſervations; je m'inſtruirai cependant par vos bontés, & puiſſai-je un jour, devenu meilleur herboriſte, orner de quelques fleurs la couronne que vous doit la botanique, pour l'honneur que vous lui faites de la cultiver.

J'avois apporté de Suiſſe quelques plantes ſéches qui ſe ſont pourries en chemin; c'eſt un herbier à recommencer, & je n'ai plus pour cela les mêmes reſſources. Je détacherai toutefois de ce qui me reſte, quelques échantillons des moins gâtés, auxquels j'en joindrai quelques-uns de ce pays en fort petit nombre, ſelon l'étendue de mon ſavoir, & je prierai M. Granville de vous les faire paſſer quand il en aura l'occaſion; mais il faut auparavant les trier, les démoiſir, & ſur-tout retrouver les noms à moitié perdus, ce qui n'eſt pas pour moi une petite affaire. Et à propos des noms, comment parviendrons-nous, Madame, à nous entendre. Je ne connois point les noms Anglois; ceux que je connois ſont tous du *Pinax* de Gaſpard Bauhin ou du *Species plantarum* de M. Linnæus, & je ne puis en faire la ſynonymie avec Gérard qui leur eſt antérieur à l'un & à l'autre, ni avec le *Synopſis*, qui eſt antérieur au ſecond, & qui cite rarement le premier; en ſorte que mon *Species* me devient inutile

pour vous nommer l'espece de plante que j'y connois, & pour y rapporter celle que vous pouvez me faire connoître. Si par hasard, Madame la duchesse, vous aviez aussi le *Species plantarum* ou le *Pinax*, ce point de réunion nous seroit très-commode pour nous entendre, sans quoi je ne sais pas trop comment nous ferons.

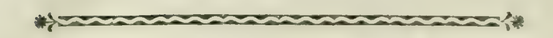
J'avois écrit à Mylord Maréchal deux jours avant de recevoir la lettre dont vous m'avez honoré. Je lui en écrirai bientôt une autre pour m'acquitter de votre commission, & pour lui demander ses félicitations sur l'avantage que son nom m'a procuré près de vous. J'ai renoncé à tout commerce de lettres hors avec lui seul & un autre ami. Vous serez la troisieme, Madame la duchesse, & vous me ferez chérir toujours plus la botanique à qui je dois cet honneur. Passé cela la porte est fermée aux correspondances. Je deviens de jour en jour plus paresseux; il m'en coûte beaucoup d'écrire à cause de mes incommodités, & content d'un si bon choix je m'y borne, bien sûr que si je l'étendois davantage, le même bonheur ne m'y suivroit pas.

Je vous supplie, Madame la duchesse, d'agréer mon profond respect.



LETTRE II.

A Wooton, le 12 Février 1767.



Je n'aurois pas, Madame la ducheſſe, tardé un ſeul inſtant de calmer, ſi je l'avois pu vos inquiétudes ſur la ſanté de Mylord Maréchal; mais je craignis de ne faire, en vous écrivant, qu'augmenter ces inquiétudes, qui devinrent pour moi des alarmes. La ſeule choſe qui me raſſurât, étoit que j'avois de lui une lettre du 22 Novembre, & je préſumois que ce qu'en diſoient les papiers publics, ne pouvoit gueres être plus récent que cela. Je raiſonnai là-deſſus avec M. Granville qui devoit partir dans peu de jours, & qui ſe chargea de vous rendre compte de ce que nous avions penſé, en attendant que je puſſe, Madame, vous marquer quelque choſe de plus poſitif: dans cette lettre du 22 Novembre, Mylord Maréchal me marquoit qu'il ſe ſentoit vieillir & affoiblir, qu'il n'écrivoit plus qu'avec peine, qu'il avoit ceſſé d'écrire à ſes parens & amis, & qu'il m'écriroit déſormais fort rarement à moi-même. Cette réſolution, qui peut-être étoit déjà l'effet de ſa maladie, fait que ſon ſilence depuis ce tems-là me ſurprend moins, mais il me chagrine extrêmement. J'attendois quelque réponſe aux lettres que je lui ai écrites, je la demandois inceſſamment & j'eſpérois vous en faire part auſſi-tôt; il n'eſt rien venu. J'ai auſſi écrit à ſon banquier à Londres qui ne ſavoit rien non plus, mais qui ayant fait des informations, m'a marqué qu'en effet Mylord Maréchal

avoit été fort malade, mais qu'il étoit beaucoup mieux. Voilà tout ce que j'en sais, Madame la ducheffe. Probablement vous en favez davantage à préfent vous-même, & cela fuppofé, j'oferois vous fupplier de vouloir bien me faire écrire un mot pour me tirer du trouble où je fuis. A moins que les amis charitables ne m'inftruifent de ce qu'il m'importe de favoir, je ne fuis pas en pofition de pouvoir l'apprendre par moi-même.

Je n'ofe prefque plus vous parler de plantes, depuis que vous ayant trop annoncé les chiffons que j'avois apportés de Suiffe, je n'ai pu encore vous rien envoyer. Il faut, Madame, vous avouer toute ma mifere; outre que ces débris valoient peu la peine de vous être offerts, j'ai été retardé par la difficulté d'en trouver les noms qui manquoient à la plupart, & cette difficulté mal vaincue m'a fait fentir que j'avois fait une entreprife à mon âge, en voulant m'obftiner à connoître les plantes tout feul. Il faut en botanique commencer par être guidé; il faut du moins apprendre empiriquement les noms d'un certain nombre de plantes avant de vouloir les étudier méthodiquement: il faut premiérement être herborifte, & puis devenir botanifte après, fi l'on peut. J'ai voulu faire le contraire, & je m'en fuis mal trouvé. Les livres des botaniftes modernes n'inftruifent que les botaniftes; ils font inutiles aux ignorans. Il nous manque un livre vraiment élémentaire avec lequel un homme qui n'auroit jamais vu de plantes, pût parvenir à les étudier feul. Voilà le livre qu'il me faudroit au défaut d'inftructions verbales; car où les trouver? Il n'y a point, autour de ma demeure, d'autres herborilles que les moutons.

Une difficulté plus grande eſt que j'ai de très - mauvais yeux pour analyſer les plantes par les parties de la fructification. Je voudrois étudier les mouſſes & les gramens qui ſont à ma portée ; je m'éborgne & je ne vois rien. Il ſemble, Madame la ducheſſe, que vous ayez exactement deviné mes beſoins en m'envoyant les deux livres qui me ſont le plus utiles. Le *Synopſis* comprend des deſcriptions à ma portée & que je ſuis en état de ſuivre ſans m'arracher les yeux, & le *Petiver* m'aide beaucoup par ſes figures qui prêtent à mon imagination autant qu'un objet ſans couleur peut y prêter. C'eſt encore un grand défaut des botaniſtes modernes de l'avoir négligée entiérement. Quand j'ai vu dans mon Linnæus la claſſe & l'ordre d'une plante qui m'eſt inconnue, je voudrois me figurer cette plante, ſavoir ſi elle eſt grande ou petite, ſi la fleur eſt bleue ou rouge, me repréſenter ſon port. Rien. Je lis une deſcription caractériſtique, d'après laquelle je ne puis rien me repréſenter. Cela n'eſt - il pas déſolant ?

Cependant, Madame la ducheſſe, je ſuis aſſez fou pour m'obſtiner, ou plutôt je ſuis aſſez ſage. Car ce goût eſt pour moi une affaire de raiſon. J'ai quelquefois beſoin d'art pour me conſerver dans ce calme précieux au milieu des agitations qui troublent ma vie, pour tenir au loin ces paſſions haineuſes que vous ne connoiſſez pas, que je n'ai gueres connues que dans les autres, & que je ne veux pas laiſſer approcher de moi. Je ne veux pas, s'il eſt poſſible, que de triſtes ſouvenirs viennent troubler la paix de ma ſolitude. Je veux oublier les hommes & leurs injuſtices. Je veux m'attendrir chaque jour ſur les merveilles de celui qui les fit pour être bons,

bons, & dont ils ont si indignement dégradé l'ouvrage. Les végétaux dans nos bois & dans nos montagnes sont encore tels qu'ils sortirent originairement de ses mains, & c'est-là que j'aime à étudier la nature; car je vous avoue que je ne sens plus le même charme à herboriser dans un jardin. Je trouve qu'elle n'y est plus la même ; elle y a plus d'éclat, mais elle n'y est pas si touchante. Les hommes disent qu'ils l'embellissent, & moi je trouve qu'ils la défigurent. Pardon, Madame la duchesse ; en parlant des jardins j'ai peut-être un peu médit du vôtre ; mais si j'étois à portée je lui ferois bien réparation. Que n'y puis - je faire seulement cinq ou six herborisations à votre suite, sous M. le Docteur Solander ! Il me semble que le petit fond de connoissances que je tâcherois de rapporter de ses instructions & des vôtres, suffiroit pour ranimer mon courage souvent prêt à succomber sous le poids de mon ignorance. Je vous annonçois du bavardage & des rêveries; en voilà beaucoup trop. Ce sont des herborisations d'hiver; quand il n'y a plus rien sur la terre j'herborise dans ma tête, & malheureusement je n'y trouve que de mauvaise herbe. Tout ce que j'ai de bon s'est réfugié dans mon cœur, Madame la duchesse, & il est plein des sentimens qui vous sont dus.

Mes chiffons de plantes sont prêts ou à-peu-près ; mais faute de savoir les occasions pour les envoyer, j'attendrai le retour de M. Granville pour le prier de vous les faire parvenir.

LETTRE III.

Wooton le 28 Février 1767.

MADAME LA DUCHESSE,

PARDONNEZ mon importunité : je ſuis trop touché de la bonté que vous avez eue de me tirer de peine ſur la ſanté de Mylord Maréchal, pour différer à vous en remercier. Je ſuis peu ſenſible à mille bons offices où ceux qui veulent me les rendre à toute force conſultent plus leur goût que le mien. Mais les ſoins pareils à celui que vous avez bien voulu prendre en cette occaſion, m'affectent véritablement & me trouveront toujours plein de reconnoiſſance. C'eſt auſſi, Madame la ducheſſe, un ſentiment qui ſera joint déſormais à tous ceux que vous m'avez inſpirés.

Pour dire à préſent un petit mot de botanique, voici l'échantillon d'une plante que j'ai trouvée attachée à un rocher, & qui peut-être vous eſt très-connue, mais que pour moi je ne connoiſſois point du tout. Par ſa figure & par ſa fructification elle paroît appartenir aux fougeres, mais par ſa ſubſtance & par ſa ſtature, elle ſemble être de la famille des mouſſes. J'ai de trop mauvais yeux, un trop mauvais microſcope & trop peu de ſavoir pour rien décider là-deſſus. Il faut, Madame la ducheſſe, que vous acceptiez les hommages de mon ignorance & de ma bonne volonté ; c'eſt tout ce que je puis mettre de ma part dans notre correſpondance, après le tribut de mon profond reſpect.

LETTRE IV.

A Wooton le 29 Avril 1767.

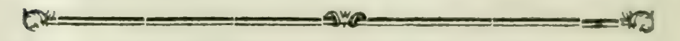
JE reçois, Madame la ducheſſe, avec une nouvelle reconnoiſſance les nouveaux témoignages de votre ſouvenir & de vos bontés dans le livre que M. Granville m'a remis de votre part, & dans l'inſtruction que vous avez bien voulu me donner ſur la petite plante qui m'étoit inconnue. Vous avez trouvé un très-bon moyen de ranimer ma mémoire éteinte, & je ſuis très-ſûr de n'oublier jamais ce que j'aurai le bonheur d'apprendre de vous. Ce petit *Adiantum* n'eſt pas rare ſur nos rochers, & j'en ai même vu pluſieurs pieds ſur des racines d'arbres, qu'il ſera facile d'en détacher pour le tranſplanter ſur vos murs.

Vous aurez occaſion, Madame, de redreſſer bien des erreurs dans le petit miſérable débris de plantes que M. Granville veut bien ſe charger de vous faire tenir. J'ai haſardé de donner des noms du *Species* de Linnæus à celles qui n'en avoient point; mais je n'ai eu cette confiance qu'avec celle que vous voudriez bien marquer chaque faute & prendre la peine de m'en avertir. Dans cet eſpoir j'y ai même joint une petite plante qui me vient de vous, Madame la ducheſſe, par M. Granville, & dont n'ayant pu trouver le nom par moi-même, j'ai pris le parti de le laiſſer en blanc. Cette plante me paroît approcher de l'*Ornitogale* (*Star of Bethlehem*) plus que d'aucune que je connoiſſe; mais ſa fleur étant cloſe & ſa racine n'étant pas bulbeuſe, je ne puis imaginer ce que c'eſt. Je ne

vous envoie cette plante que pour vous ſupplier de vouloir bien me la nommer.

De toutes les graces que vous m'avez faites, Madame la ducheſſe, celle à laquelle je ſuis le plus ſenſible & dont je ſuis le plus tenté d'abuſer, eſt d'avoir bien voulu me donner pluſieurs fois des nouvelles de la ſanté de Mylord Maréchal. Ne pourrois-je point encore par votre obligeante entremiſe, parvenir à ſavoir ſi mes lettres lui parviennent? Je fis partir le 16 de ce mois la quatrieme que je lui ai écrite depuis ſa derniere. Je ne demande point qu'il y réponde, je deſirerois ſeulement d'apprendre s'il les reçoit. Je prends bien toutes les précautions qui ſont en mon pouvoir pour qu'elles lui parviennent; mais les précautions qui ſont en mon pouvoir à cet égard comme à beaucoup d'autres, ſont bien peu de choſe dans la ſituation où je ſuis.

Je vous ſupplie, Madame la ducheſſe, d'agréer avec bonté mon profond reſpect.



LETTRE V.

Ce 10 Juillet 1767.

PERMETTEZ, Madame la ducheſſe, que quoique habitant hors de l'Angleterre, je prenne la liberté de me rappeller à votre ſouvenir. Celui de vos bontés m'a ſuivi dans mes voyages & contribue à embellir ma retraite. J'y ai apporté le dernier livre que vous m'avez envoyé; & je m'amuſe à faire

la comparaiſon des plantes de ce canton avec celles de votre Iſle. Si j'oſois me flatter, Madame la ducheſſe, que mes obſervations puſſent avoir pour vous le moindre interêt, le deſir de vous plaire me les rendroit plus importantes, & l'ambition de vous appartenir me fait aſpirer au titre de votre herboriſte, comme ſi j'avois les connoiſſances qui me rendroient digne de le porter. Accordez-moi, Madame, je vous en ſupplie, la permiſſion de joindre ce titre au nouveau nom que je ſubſtitue à celui ſous lequel j'ai vécu ſi malheureux. Je dois ceſſer de l'être ſous vos auſpices, & l'herboriſte de Madame la ducheſſe de Portland, ſe conſolera ſans peine de la mort de J. J. Rouſſeau. Au reſte, je tâcherai bien que ce ne ſoit pas là un titre purement honoraire, je ſouhaite qu'il m'attire auſſi l'honneur de vos ordres, & je le mériterai du moins par mon zele à les remplir.

Je ne ſigne point ici mon nouveau nom & je ne date point du lieu de ma retraite (*), n'ayant pu demander encore la permiſſion que j'ai beſoin d'obtenir pour cela. S'il vous plaît en attendant m'honorer d'une réponſe, vous pourrez Madame la ducheſſe l'adreſſer ſous mon ancien nom à Meſſ. . . . . . qui me la feront parvenir. Je finis par remplir un devoir qui m'eſt bien précieux, en vous ſuppliant, Madame la ducheſſe, d'agréer ma très-humble reconnoiſſance & les aſſurances de mon profond reſpect.

(*) Le château de Trye où M. Rouſſeau étoit ſous le nom de Renou.

LETTRE VI.

12 *Septembre* 1767.

JE ſuis d'autant plus touché, Madame la ducheſſe, des nouveaux témoignages de bonté dont il vous a plu m'honorer, que j'avois quelque crainte que l'éloignement ne m'eût fait oublier de vous. Je tâcherai de mériter toujours par mes ſentimens les mêmes graces, & les mêmes ſouvenirs par mon aſſiduité à vous les rappeller. Je ſuis comblé de la permiſſion que vous voulez bien m'accorder, & très-fier de l'honneur de vous appartenir en quelque choſe. Pour commencer, Madame, à remplir des fonctions que vous me rendez précieuſes, je vous envoie ci-joints deux petits échantillons de plantes que j'ai trouvées à mon voiſinage, parmi les bruyeres qui bordent un parc, dans un terrain aſſez humide, où croiſſent auſſi la Camomille odorante, le *Sagina procumbens*, l'*Hieracium umbellatum* de Linnæus, & d'autres plantes que je ne puis vous nommer exactement, n'ayant point encore ici mes livres de botanique, excepté le *Flora Britannica* qui ne m'a pas quitté un ſeul moment.

De ces deux plantes l'une, N°. 2, me paroît être une petite Gentiane, appellée dans le Synopſis *Centaurium paluſtre luteum minimum noſtras.* Flor. Brit. 131.

Pour l'autre N°. 1, je ne ſaurois dire ce que c'eſt, à moins que ce ne ſoit peut-être une *Elatine* de Linnæus, appellée par Vaillant *Alſinaſtrum ſerpyllifolium*, &c. La phraſe s'y

rapporte aſſez bien, mais l'*Elatine* doit avoir huit étamines, & je n'en ai jamais pu découvrir que quatre. La fleur eſt très-petite, & mes yeux, déjà foibles naturellement, ont tant pleuré que je les perds avant le tems : ainſi je ne me fie plus à eux. Dites-moi de grace ce qu'il en eſt, Madame la ducheſſe, c'eſt moi qui devrois en vertu de mon emploi vous inſtruire ; & c'eſt vous qui m'inſtruiſez. Ne dédaignez pas de continuer, je vous en ſupplie, & permettez que je vous rappelle la plante à fleur jaune que vous envoyâtes l'année derniere à M. Granville, & dont je vous ai renvoyé un exemplaire pour en apprendre le nom.

Et à propos de M. Granville mon bon voiſin, permettez, Madame, que je vous témoigne l'inquiétude que ſon ſilence me cauſe. Je lui ai écrit, & il ne m'a point répondu, lui qui eſt ſi exact. Seroit-il malade ? J'en ſuis véritablement en peine.

Mais je le ſuis plus encore de Mylord Maréchal, mon ami, mon protecteur, mon pere qui m'a totalement oublié. Non, Madame, cela ne ſauroit être. Quoiqu'on ait pu faire, je puis être dans ſa diſgrace, mais je ſuis ſûr qu'il m'aime toujours. Ce qui m'afflige de ma poſition, c'eſt qu'elle m'ôte les moyens de lui écrire. J'eſpere pourtant en avoir dans peu l'occaſion, & je n'ai pas beſoin de vous dire avec quel empreſſement je la ſaiſirai. En attendant j'implore vos bontés pour avoir de ſes nouvelles, & ſi j'oſe ajouter, pour lui faire dire un mot de moi.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect,

MADAME LA DUCHESSE,

Votre très-humble & très-obeiſſant ſerviteur Herboriſte.

P. S. J'avois dit au jardinier de M. Davenport que je lui montrerois les rochers où croissoit le petit *Adiantum*, pour que vous pussiez, Madame, en emporter des plantes. Je ne me pardonne point de l'avoir oublié. Ces rochers sont au midi de la maison & regardent le nord. Il est très-aisé d'en détacher des plantes, parce qu'il y en a qui croissent sur des racines d'arbres.

Le long retard, Madame, du départ de cette lettre, causé par des difficultés qui tiennent à ma situation, me met à portée de rectifier avant qu'elle parte ma balourdise sur la plante ci-jointe N°. 1. Car ayant dans l'intervalle reçu mes livres de botanique, j'y ai trouvé à l'aide des figures, que Michelius avoit fait un genre de cette plante sous le nom de *Linocarpon*, & que Linnæus l'avoit mise parmi les especes du lin. Elle est aussi dans le Synopsis sous le nom de *Radiola*, & j'en aurois trouvé la figure dans le Flora Britannica que j'avois avec moi, mais précisément la planche 15, où est cette figure, se trouve omise dans mon exemplaire & n'est que dans le Synopsis que je n'avois pas. Ce long verbiage a pour but, Madame la duchesse, de vous expliquer comment ma bévue tient à mon ignorance à la vérité, mais non pas à ma négligence. Je n'en mettrai jamais dans la correspondance que vous me permettez d'avoir avec vous, ni dans mes efforts pour mériter un titre dont je m'honore ; mais tant que dureront les incommodités de ma position présente, l'exactitude de mes lettres en souffrira, & je prends le parti de fermer celle-ci sans être sûr encore du jour où je la pourrai faire partir.

LETTRE

LETTRE VII.

Ce 4 Janvier 1768.

JE n'aurois pas tardé si long-tems, Madame la duchesse, à vous faire mes très-humbles remerciemens pour la peine que vous avez prise d'écrire en ma faveur à Mylord Maréchal & à M. Granville, si je n'avois été détenu près de trois mois dans la chambre d'un ami qui est tombé malade chez moi, & dont je n'ai pas quitté le chevet durant tout ce tems, sans pouvoir donner un moment à nul autre soin. Enfin la Providence a béni mon zele; je l'ai guéri presque malgré lui. Il est parti hier bien rétabli, & le premier moment que son départ me laisse est employé, Madame, à remplir auprès de vous un devoir que je mets au nombre de mes plus grands plaisirs.

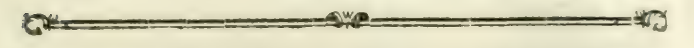
Je n'ai reçu aucune nouvelle de Mylord Maréchal, & ne pouvant lui écrire directement d'ici, j'ai profité de l'occasion de l'ami qui vient de partir, pour lui faire passer une lettre; puisse-t-elle le trouver dans cet état de santé & de bonheur que les plus tendres vœux de mon cœur demandent au Ciel pour lui tous les jours! J'ai reçu de mon excellent voisin M. Granville, une lettre qui m'a tout réjoui le cœur. Je compte de lui écrire dans peu de jours.

Permettrez-vous, Madame la duchesse, que je prenne la liberté de disputer avec vous sur la plante sans nom que vous aviez envoyée à M. Granville, & dont je vous ai renvoyé un exemplaire avec les plantes de Suisse pour vous supplier de

vouloir bien me la nommer. Je ne crois pas que ce ſoit le *Viola lutea* comme vous me le marquez ; ces deux plantes n'ayant rien de commun ce me ſemble, que la couleur jaune de la fleur. Celle en queſtion me paroît être de la famille des liliacées ; à ſix pétales, ſix étamines en plumaceau ; ſi la racine étoit bulbeuſe, je la prendrois pour un Ornithogale, ne l'étant pas, elle me paroît reſſembler fort à un *Anthericum oſſifragum* de Linnæus, appellé par Gaſpard Bauhin *Pſeudo-Aſphodelus anglicus* ou *ſcoticus*. Je vous avoue, Madame, que je ſerois très-aiſe de m'aſſurer du vrai nom de cette plante ; car je ne peux être indifférent ſur rien de ce qui me vient de vous.

Je ne croyois pas qu'on trouvât en Angleterre pluſieurs des nouvelles plantes dont vous venez d'orner vos jardins de Bullſtrode, mais pour trouver la nature riche par-tout, il ne faut que des yeux qui ſachent voir ſes richeſſes. Voilà, Madame la ducheſſe, ce que vous avez & ce qui me manque ; ſi j'avois vos connoiſſances en herboriſant dans mes environs, je ſuis ſûr que j'en tirerois beaucoup de choſes qui pourroient peut-être avoir leur place à Bullſtrode. Au retour de la belle ſaiſon, je prendrai note des plantes que j'obſerverai, à meſure que je pourrai les connoître, & s'il s'en trouvoit quelqu'une qui vous convînt, je trouverois les moyens de vous les envoyer ſoit en nature, ſoit en graines. Si par exemple, Madame, vous vouliez faire ſemer le *Gentiana filiformis*, j'en recueillerois facilement de la graine l'automne prochain ; car j'ai découvert un canton où elle eſt en abondance. De grace, Madame la ducheſſe, puiſque j'ai l'honneur de vous appartenir, ne laiſſez

pas ſans fonction un titre où je mets tant de gloire. Je n'en connois point, je vous proteſte, qui me flatte davantage que celle d'être toute ma vie, avec un profond reſpect, Madame la ducheſſe, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur Herboriſte.



LETTRE VIII.

A Lyon le 2 Juillet 1768.

S'IL étoit en mon pouvoir, Madame la ducheſſe, de mettre de l'exactitude dans quelque correſpondance, ce ſeroit aſſurément dans celle dont vous m'honorez; mais outre l'indolence & le découragement qui me ſubjuguent chaque jour davantage, les tracas ſecrets dont on me tourmente abſorbent malgré moi le peu d'activité qui me reſte, & me voilà maintenant embarqué dans un grand voyage qui ſeul ſeroit une terrible affaire pour un pareſſeux tel que moi. Cependant comme la botanique en eſt le principal objet, je tâcherai de l'approprier à l'honneur que j'ai de vous appartenir, en vous rendant compte de mes herboriſations, au riſque de vous ennuyer, Madame, de détails triviaux qui n'ont rien de nouveau pour vous. Je pourrois vous en faire d'intéreſſans ſur le jardin de l'Ecole vétérinaire de cette ville, dont les directeurs naturaliſtes, botaniſtes, & de plus très-aimables ſont en même tems très-communicatifs; mais les richeſſes exotiques de ce jardin m'ac-

cablent, me troublent par leur multitude, & à force de voir à la fois trop de choses, je ne discerne & ne retiens rien du tout. J'espere me trouver un peu plus à l'aise dans les montagnes de la grande Chartreuse, où je compte aller herboriser la semaine prochaine avec deux de ces Messieurs qui veulent bien faire cette course & dont les lumieres me la rendront très-utile. Si j'eusse été à portée de consulter plus souvent les vôtres, Madame la duchesse, je serois plus avancé que je ne suis.

Quelque riche que soit le jardin de l'Ecole vétérinaire, je n'ai cependant pu y trouver le *Gentiana campestris* ni le *Swertia perennis*, & comme le *Gentiana filiformis* n'étoit pas même encore sorti de terre avant mon départ de Trye, il m'a par conséquent été impossible d'en recueillir de la graine, & il se trouve qu'avec le plus grand zele pour faire les commissions dont vous avez bien voulu m'honorer, je n'ai pu encore en exécuter aucune. J'espere être à l'avenir moins malheureux, & pouvoir porter avec plus de succès un titre dont je me glorifie.

J'ai commencé le catalogue d'un herbier dont on m'a fait présent, & que je compte augmenter dans mes courses. J'ai pensé, Madame la duchesse, qu'en vous envoyant ce catalogue, ou du moins celui des plantes que je puis avoir à double, si vous preniez la peine d'y marquer celles qui vous manquent, je pourrois avoir l'honneur de vous les envoyer fraîches ou seches, selon la maniere que vous le voudriez, pour l'augmentation de votre jardin ou de votre herbier. Donnez-moi vos ordres, Madame, pour les Alpes dont je vais parcourir quelques-unes; je vous demande en grace de pouvoir ajouter au plaisir que je trouve à mes herborisations, celui d'en faire quel-

ques-unes pour votre service. Mon adresse fixe durant mes courses sera celle-ci.

A Monsieur Renou chez Mess.....

J'ose vous supplier, Madame la duchesse, de vouloir bien me donner des nouvelles de Mylord Maréchal toutes les fois que vous me ferez l'honneur de m'écrire. Je crains bien que tout ce qui se passe à Neufchâtel n'afflige son excellent cœur : car je sais qu'il aime toujours ce pays-là, malgré l'ingratitude de ses habitans. Je suis affligé aussi de n'avoir plus de nouvelles de M. Granville. Je lui serai toute ma vie attaché.

Je vous supplie, Madame la duchesse, d'agréer avec bonté mon profond respect.



LETTRE IX.

A Bourgoin en Dauphiné, le 21 Août 1769.

Madame la Duchesse,

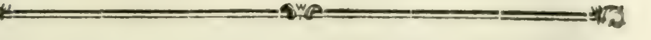
Deux voyages consécutifs immédiatement après la réception de la lettre dont vous m'avez honoré le 5 Juin dernier, m'ont empêché de vous témoigner plutôt ma joie, tant pour la conservation de votre santé que pour le rétablissement de celle du cher fils dont vous étiez en alarmes, & ma gratitude pour les marques de souvenir qu'il vous a plu m'accorder. Le second de ces voyages a été fait à votre intention, & voyant

paſſer la ſaiſon de l'herboriſation que j'avois en vue, j'ai préféré dans cette occaſion le plaiſir de vous ſervir à l'honneur de vous répondre. Je ſuis donc parti avec quelques amateurs pour aller ſur le mont Pila à douze ou quinze lieues d'ici dans l'eſpoir, Madame la ducheſſe, d'y trouver quelques plantes ou quelques graines, qui méritaſſent de trouver place dans votre herbier ou dans vos jardins. Je n'ai pas eu le bonheur de remplir à mon gré mon attente. Il étoit trop tard pour les fleurs & pour les graines; la pluie & d'autres accidens nous ayant ſans ceſſe contrariés, m'ont fait faire un voyage auſſi peu utile qu'agréable, & je n'ai preſque rien rapporté. Voici pourtant, Madame la ducheſſe, une note des débris de ma chétive collecte. C'eſt une courte liſte des plantes dont j'ai pu conſerver quelque choſe en nature, & j'ai ajouté une étoile à chacune de celles dont j'ai recueilli quelques graines, la plupart en bien petite quantité. Si parmi les plantes ou parmi les graines il ſe trouve quelque choſe ou le tout qui puiſſe vous agréer, daignez, Madame, m'honorer de vos ordres, & me marquer à qui je pourrois envoyer le paquet, ſoit à Lyon ſoit à Paris, pour vous le faire parvenir. Je tiens prêt le tout pour partir immédiatement après la réception de votre note. Mais je crains bien qu'il ne ſe trouve rien là digne d'y entrer, & que je ne continue d'être à votre égard un ſerviteur inutile malgré ſon zele.

J'ai la mortification de ne pouvoir quant à préſent vous envoyer, Madame la ducheſſe, de la graine de *Gentiana filiformis*, la plante étant très-petite, très-fugitive, difficile à remarquer pour les yeux qui ne ſont pas botaniſtes; un curé

à qui j'avois compté m'adresser pour cela étant mort dans l'intervalle, & ne connoissant personne dans le pays à qui pouvoir donner ma commission.

Une foulure que je me suis faite à la main droite par une chûte, ne me permettant d'écrire qu'avec beaucoup de peine, me force à finir cette lettre plutôt que je n'aurois desiré. Daignez, Madame la duchesse, agréer avec bonté le zele & le profond respect de votre très-humble & très-obéissant serviteur Herboriste.



LETTRE X.

A Monquin le 21 Décembre 1769.

C'Est, Madame la duchesse, avec bien de la honte & du regret que je m'acquitte si tard du petit envoi que j'avois eu l'honneur de vous annoncer, & qui ne valoit assurément pas la peine d'être attendu. Enfin, puisque mieux vaut tard que jamais, je fis partir jeudi dernier pour Lyon une boîte à l'adresse de M. le Chevalier Lambert, contenant les plantes & graines dont je joins ici la note. Je desire extrêmement que le tout vous parvienne en bon état; mais comme je n'ose espérer que la boîte ne soit pas ouverte en route, & même plusieurs fois, je crains fort que ces herbes fragiles & déjà gâtées par l'humidité, ne vous arrivent absolument détruites ou méconnoissables. Les graines au moins pourroient, Madame la

ducheſſe, vous dédommager des plantes, ſi elles étoient plus abondantes, mais vous pardonnerez leur miſere aux divers accidens qui ont là-deſſus contrarié mes ſoins. Quelques-uns de ces accidens ne laiſſent pas d'être riſibles, quoi qu'ils m'ayent donné bien du chagrin. Par exemple, les rats ont mangé ſur ma table preſque toute la graine de biſtorte que j'y avois étendue pour la faire ſécher; & ayant mis d'autres graines ſur ma fenêtre pour le même effet, un coup de vent a fait voler dans la chambre tous mes papiers, & j'ai été condamné à la pénitence de Pſyché, mais il a fallu la faire moi-même & les fourmis ne ſont point venues m'aider. Toutes ces contrariétés m'ont d'autant plus fâché que j'aurois bien voulu qu'il pût aller juſqu'à Callwich un peu du ſuperflu de Bullſtrode, mais je tâcherai d'être mieux fourni une autre fois; car quoique les honnêtes gens qui diſpoſent de moi, fâchés de me voir trouver des douceurs dans la botanique, cherchent à me rebuter de cet innocent amuſement en y verſant le poiſon de leurs viles ames; ils ne me forceront jamais à y renoncer volontairement. Ainſi, Madame la ducheſſe, veuillez bien m'honorer de vos ordres & me faire mériter le titre que vous m'avez permis de prendre; je tâcherai de ſuppléer à mon ignorance à force de zele pour exécuter vos commiſſions.

Vous trouverez, Madame, une Ombellifere à laquelle j'ai pris la liberté de donner le nom de *Seſeli Halleri* faute de ſavoir la trouver dans le *Species*, au lieu qu'elle eſt bien décrite dans la derniere édition des plantes de Suiſſe de M. Haller N°. 762. C'eſt une très-belle plante qui eſt plus belle encore en ce pays que dans les contrées plus méridionales, parce que les

premieres

premieres atteintes du froid lavent ſon verd foncé d'un beau pourpre & ſur-tout la couronne des graines, car elle ne fleurit que dans l'arriere-ſaiſon, ce qui fait auſſi que les graines ont peine à mûrir & qu'il eſt difficile d'en recueillir. J'ai cependant trouvé le moyen d'en ramaſſer quelques-unes que vous trouverez, Madame la ducheſſe, avec les autres. Vous aurez la bonté de les recommander à votre jardinier; car encore un coup, la plante eſt belle, & ſi peu commune, qu'elle n'a pas même encore un nom parmi les botaniſtes. Malheureuſement le Specimen que j'ai l'honneur de vous envoyer eſt meſquin & en fort mauvais état; mais les graines y ſuppléeront.

Je vous ſuis extrêmement obligé, Madame, de la bonté que vous avez eue de me donner des nouvelles de mon excellent voiſin M. Granville, & des témoignages du ſouvenir de ſon aimable niece Miſſ Dewes. J'eſpere qu'elle ſe rappelle aſſez les traits de ſon vieux berger, pour convenir qu'il ne reſſemble gueres à la figure de cyclope qu'il a plu à M. Hume de faire graver ſous mon nom. Son graveur a peint mon viſage comme ſa plume a peint mon caractere. Il n'a pas vu que la ſeule choſe que tout cela peint fidellement eſt lui-même.

Je vous ſupplie, Madame la ducheſſe, d'agréer avec bonté mon profond reſpect.



LETTRE XI.

A Paris le 17 Avril 1772.

J'Ai reçu, Madame la duchesse, avec bien de la reconnoissance, & la lettre dont vous m'avez honoré le 17 Mars, & le nombreux envoi des graines dont vous avez bien voulu enrichir ma petite collection. Cet envoi en fera de toutes manieres la plus considérable partie, & réveille déjà mon zele pour la compléter autant qu'il se peut. Je suis bien sensible aussi à la bonté qu'a M. le docteur Solander d'y vouloir contribuer pour quelque chose; mais comme je n'ai rien trouvé dans le paquet qui m'indiquât ce qui pouvoit venir de lui, je reste en doute si le petit nombre de graines ou fruits que vous me marquez qu'il m'envoie étoit joint au même paquet, ou s'il en a fait un autre à part qui, cela supposé, ne m'est pas encore parvenu.

Je vous remercie aussi, Madame la duchesse, de la bonté que vous avez de m'apprendre l'heureux mariage de Miss Dewes & de M. Sparrow; je m'en réjouis de tout mon cœur, & pour elle si bien faite pour rendre un honnête homme heureux & pour l'être, & pour son digne oncle que l'heureux succès de ce mariage comblera de joie dans ses vieux jours.

Je suis bien sensible au souvenir de Mylord Nuncham, j'espere qu'il ne doutera jamais de mes sentimens, comme je ne doute point de ses bontés. Je me serois flatté durant l'ambassade de Mylord Harcourt du plaisir de le voir à Paris, mais on m'assure qu'il n'y est point venu, & ce n'est pas une mortification pour moi seul.

Avez-vous pu douter un inſtant, Madame la ducheſſe, que je n'euſſe reçu avec autant d'empreſſement que de reſpect le livre des jardins Anglois que vous avez bien voulu penſer à m'envoyer? Quoique ſon plus grand prix fût venu pour moi de la main dont je l'aurois reçu, je n'ignore pas celui qu'il a par lui-même, puiſqu'il eſt eſtimé & traduit dans ce pays, & d'ailleurs j'en dois aimer le ſujet, ayant été le premier en terre-ferme à célébrer & faire connoître ces mêmes jardins. Mais celui de Bullſtrode où toutes les richeſſes de la nature ſont raſſemblées & aſſorties avec autant de ſavoir que de goût, mériteroit bien un chantre particulier.

Pour faire une diverſion de mon goût à mes occupations, je me ſuis propoſé de faire des herbiers pour les naturaliſtes & amateurs qui voudront en acquérir. Le regne végétal, le plus riant des trois, & peut-être le plus riche, eſt très-négligé & preſque oublié dans les cabinets d'hiſtoire naturelle, où il devroit briller par préférence. J'ai penſé que de petits herbiers bien choiſis & faits avec ſoin pourroient favoriſer le goût de la botanique, & je vais travailler cet été à des collections que je mettrai, j'eſpere, en état d'être diſtribuées dans un an d'ici. Si par haſard il ſe trouvoit parmi vos connoiſſances quelqu'un qui voulût acquérir de pareils herbiers, je les ſervirois de mon mieux, & je continuerai de même s'ils ſont contens de mes eſſais. Mais je ſouhaiterois particuliérement, Madame la ducheſſe, que vous m'honoraſſiez quelquefois de vos ordres, & de mériter toujours par des actes de mon zele, l'honneur que j'ai de vous appartenir.

LETTRE XII.

A Paris le 19 Mai 1772.

JE dois, Madame la ducheſſe, le principal plaiſir que m'ait fait le poëme ſur les jardins Anglois que vous avez eu la bonté de m'envoyer, à la main dont il me vient. Car mon ignorance dans la langue Angloiſe qui m'empêche d'en entendre la poéſie, ne me laiſſe pas partager le plaiſir que l'on prend à le lire. Je croyois avoir eu l'honneur de vous marquer, Madame, que nous avons cet ouvrage traduit ici, vous avez ſuppoſé que je préférois l'original, & cela ſeroit très-vrai ſi j'étois en état de le lire, mais je n'en comprends tout au plus que les notes qui ne ſont pas à ce qu'il me ſemble la partie la plus intéreſſante de l'ouvrage. Si mon étourderie m'a fait oublier mon incapacité, j'en ſuis puni par mes vains efforts pour la ſurmonter. Ce qui n'empêche pas que cet envoi ne me ſoit précieux comme un nouveau témoignage de vos bontés & une nouvelle marque de votre ſouvenir. Je vous ſupplie, Madame la ducheſſe, d'agréer mon remerciement & mon reſpect.

Je reçois en ce moment, Madame, la lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire l'année derniere en date du 25 Mars 1771. Celui qui me l'envoie de Geneve (M. Moultou) ne me dit point les raiſons de ce long retard : il me marque ſeulement qu'il n'y a pas de ſa faute, voilà tout ce que j'en ſais.

LETTRE XIII.

Paris le 19 Juillet 1772.

C'EST, Madame la ducheſſe, par un *qui pro quo* bien inexcuſable, mais bien involontaire, que j'ai ſi tard l'honneur de vous remercier des fruits rares que vous avez eu la bonté de m'envoyer de la part de M. le docteur Solander, & de la lettre du 24 Juin, par laquelle vous avez bien voulu me donner avis de cet envoi. Je dois auſſi à ce ſavant Naturaliſte des remerciemens qui ſeront accueillis bien plus favorablement, ſi vous daignez, Madame la ducheſſe, vous en charger comme vous avez fait l'envoi, que venant directement d'un homme qui n'a point l'honneur d'être connu de lui. Pour comble de grace, vous voulez bien encore me promettre les noms des nouveaux genres lorſqu'il leur en aura donné : ce qui ſuppoſe auſſi la deſcription du genre, car les noms dépourvus d'idées ne ſont que des mots, qui ſervent moins à orner la mémoire qu'à la charger. A tant de bontés de votre part, je ne puis vous offrir, Madame, en ſigne de reconnoiſſance que le plaiſir que j'ai de vous être obligé.

Ce n'eſt point ſans un vrai déplaiſir que j'apprends que ce grand voyage ſur lequel toute l'Europe ſavante avoit les yeux, n'aura pas lieu. C'eſt une grande perte pour la Coſmographie, pour la Navigation & pour l'Hiſtoire naturelle en général, & c'eſt, j'en ſuis très-ſûr, un chagrin pour cet homme illuſtre que le zele de l'inſtruction publique rendoit inſenſible aux périls & aux fatigues dont l'expérience l'avoit déjà ſi parfai-

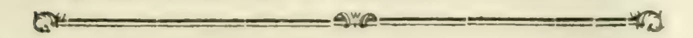
tement inſtruit. Mais je vois chaque jour mieux que les hommes ſont par-tout les mêmes, & que le progrès de l'envie & de la jalouſie fait plus de mal aux ames, que celui des lumieres qui en eſt la cauſe, ne peut faire de bien aux eſprits.

Je n'ai certainement pas oublié, Madame la ducheſſe, que vous aviez deſiré de la graine du *Gentiana filiformis*; mais ce ſouvenir n'a fait qu'augmenter mon regret d'avoir perdu cette plante, ſans me fournir aucun moyen de la recouvrer. Sur le lieu même où je la trouvai qui eſt à Trye, je la cherchai vainement l'année ſuivante, & ſoit que je n'euſſe pas bien retenu la place ou le tems de ſa floreſcence, ſoit qu'elle n'eût point grené & qu'elle ne ſe fût pas renouvellée, il me fut impoſſible d'en retrouver le moindre veſtige. J'ai éprouvé ſouvent la même mortification au ſujet d'autres plantes que j'ai trouvées diſparues des lieux où auparavant on les rencontroit abondamment; par exemple, le *Plantago uniflora* qui jadis bordoit l'étang de Montmorency & dont j'ai fait en vain l'année derniere la recherche avec de meilleurs Botaniſtes & qui avoient de meilleurs yeux que moi; je vous proteſte, Madame la ducheſſe, que je ferois de tout mon cœur le voyage de Trye pour y cueillir cette petite Gentiane & ſa graine, & vous faire parvenir l''une & l'autre ſi j'avois le moindre eſpoir de ſuccès. Mais ne l'ayant pas trouvée l'année ſuivante, étant encore ſur les lieux, quelle apparence qu'au bout de pluſieurs années où tous les renſeignemens qui me reſtoient encore ſe ſont effacés, je puiſſe retrouver la trace de cette petite & fugace plante? Elle n'eſt point ici au jardin du Roi, ni, que je ſache, en aucun autre jardin, & très-peu de gens même la

connoissent. A l'égard du *Carthamus lanatus*, j'en joindrai de la graine aux échantillons d'herbiers que j'espere vous envoyer à la fin de l'hiver.

J'apprends, Madame la duchesse, avec une bien douce joie le parfait rétablissement de mon ancien & bon voisin M. Granville. Je suis très-touché de la peine que vous avez prise de m'en instruire & vous avez par-là redoublé le prix d'une si bonne nouvelle.

Je vous supplie, Madame la duchesse, d'agréer avec mon respect mes vifs & vrais remerciemens de toutes vos bontés.



LETTRE XIV.

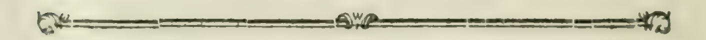
A Paris le 22 Octobre 1773.

J'AI reçu dans son tems la lettre dont m'a honoré Madame la duchesse le 7 Octobre ; quant à celle dont il y est fait mention écrite quinze jours auparavant, je ne l'ai point reçue : la quantité de sottes lettres qui me venoient de toutes parts par la poste, me force à rebuter toutes celles dont l'écriture ne m'est pas connue, & il se peut qu'en mon absence la lettre de Madame la duchesse n'ait pas été distinguée des autres. J'irois la réclamer à la poste, si l'expérience ne m'avoit appris que mes lettres disparoissoient aussi-tôt qu'elles sont rendues, & qu'il ne m'est plus possible de les ravoir. C'est ainsi que j'en ai perdu une de M. Linnæus que je n'ai jamais pu ravoir,

après avoir appris qu'elle étoit de lui, quoique j'aye employé pour cela le crédit d'une perſonne qui en a beaucoup dans les poſtes.

Le témoignage du ſouvenir de M. Granville que Madame la duchеſſe a eu la bonté de me tranſmettre, m'a fait un plaiſir auquel rien n'eût manqué, ſi j'euſſe appris en même tems que ſa ſanté étoit meilleure.

M. de St. Paul doit avoir fait paſſer à Madame la ducheſſe deux échantillons d'herbiers portatifs qui me paroiſſoient plus commodes & preſque auſſi utiles que les grands. Si j'avois le bonheur que l'un ou l'autre ou tous les deux fuſſent du goût de Madame la ducheſſe, je me ferois un vrai plaiſir de les continuer, & cela me conſerveroit pour la botanique un reſte de goût preſque éteint & que je regrette. J'attends là-deſſus les ordres de Madame la ducheſſe & je la ſupplie d'agréer mon reſpect.



LETTRE XV.

A Paris le 11 *Juillet* 1776.

LE témoignage de ſouvenir & de bonté dont m'honore Madame la ducheſſe de Portland, eſt un cadeau bien précieux que je reçois avec autant de reconnoiſſance que de reſpect. Quant à l'autre cadeau qu'elle m'annonce, je la ſupplie de permettre que je ne l'accepte pas. Si la magnificence en eſt digne d'elle,

d'elle, elle n'eſt proportionnée ni à ma ſituation ni à mes beſoins. Je me ſuis défait de tous mes livres de botanique, j'en ai quitté l'agréable amuſement, devenu trop fatigant pour mon âge. Je n'ai pas un pouce de terre pour y mettre du perſil ou des œillets, à plus forte raiſon des plantes d'Afrique, & dans ma plus grande paſſion pour la botanique, content du foin que je trouvois ſous mes pas, je n'eus jamais de goût pour les plantes étrangeres qu'on ne trouve parmi nous qu'en exil & dénaturées, dans les jardins des curieux. Celles que veut bien m'envoyer Madame la ducheſſe ſeroient donc perdues entre mes mains; il en ſeroit de même & par la même raiſon de l'*herbarium amboïnenſe*, & cette perte ſeroit regrettable à proportion du prix de ce livre & de l'envoi. Voilà la raiſon qui m'empêche d'accepter ce ſuperbe cadeau; ſi toutefois ce n'eſt pas l'accepter que d'en garder le ſouvenir & la reconnoiſſance, en deſirant qu'il ſoit employé plus utilement.

Je ſupplie très-humblement Madame la ducheſſe d'agréer mon profond reſpect.

On vient de m'envoyer la caiſſe, & quoique j'euſſe extrêmement deſiré d'en retirer la lettre de Madame la ducheſſe, il m'a paru plus convenable, puiſque j'avois à la rendre, de la renvoyer ſans l'ouvrir.



NEUF LETTRES

RELATIVES A LA BOTANIQUE, ADRESSÉES

A M. DE LA TOURETTE,

Conſeiller en la Cour des Monnoies de Lyon.



LETTRE PREMIERE.

A Monquin le 17 Décembre 1769.

J'AI différé, Monſieur, de quelques jours à vous accuſer la réception du livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer de la part de M. Gouan, & à vous remercier, pour me débarraſſer auparavant d'un envoi que j'avois à faire, & me ménager le plaiſir de m'entretenir un peu plus long-tems avec vous.

Je ne ſuis pas ſurpris que vous ſoyez revenu d'Italie plus ſatisfait de la nature que des hommes; c'eſt ce qui arrive généralement aux bons obſervateurs, même dans les climats où elle eſt moins belle. Je ſais qu'on trouve peu de penſeurs dans ce pays-là; mais je ne conviendrois pas tout-à-fait qu'on n'y trouve à ſatisfaire que les yeux; j'y voudrois ajouter les oreilles. Au reſte, quand j'appris votre voyage, je craignis, Monſieur, que les autres parties de l'hiſtoire naturelle ne fiſſent quelque tort à la botanique, & que vous ne rapportaſſiez de ce pays-là plus de raretés pour votre cabinet, que de

plantes pour votre herbier. Je présume au ton de votre lettre que je ne me suis pas beaucoup trompé. Ah Monsieur! vous feriez grand tort à la botanique de l'abandonner après lui avoir si bien montré, par le bien que vous lui avez déjà fait, celui que vous pouvez encore lui faire.

Vous me faites bien sentir & déplorer ma misere, en me demandant compte de mon herborisation de Pila. J'y allai dans une mauvaise saison, par un très-mauvais tems, comme vous savez avec de très-mauvais yeux, & avec des compagnons de voyage encore plus ignorans que moi, & privé par conséquent de la ressource pour y suppléer que j'avois à la grande Chartreuse. J'ajouterai qu'il n'y a point, selon moi, de comparaison à faire entre les deux herborisations, & que celle de Pila me paroît aussi pauvre que celle de la Chartreuse est abondante & riche. Je n'apperçus pas une *Astrantia*, pas une *Pirola*, pas une *Soldanelle*, pas une Ombellifere excepté le *Meum*, pas une Saxifrage, pas une Gentiane, pas une Légumineuse, pas une belle Didyname excepté la *Melisse* à grandes fleurs. J'avoue aussi que nous errions sans guides & sans savoir où chercher les places riches, & je ne suis pas étonné qu'avec tous les avantages qui me manquoient, vous ayez trouvé dans cette triste & vilaine montagne des richesses que je n'y ai pas vues. Quoi qu'il en soit, je vous envoie, Monsieur, la courte liste de ce que j'y ai vu, plutôt que de ce que j'en ai rapporté; car la pluie & ma mal-adresse ont fait que presque tout ce que j'avois recueilli s'est trouvé gâté & pourri à mon arrivée ici. Il n'y a dans tout cela que deux ou trois plantes qui m'ayent fait un grand plaisir. Je mets à leur tête le *Sonchus alpinus*, plante

de cinq pieds de haut dont le feuillage & le port ſont admirables, & à qui ſes grandes & belles fleurs bleues donnent un éclat qui la rendroit digne d'entrer dans votre jardin. J'aurois voulu pour tout au monde en avoir des graines, mais cela ne me fut pas poſſible, le ſeul pied que nous trouvâmes étant tout nouvellement en fleurs & vu la grandeur de la plante & qu'elle eſt extrêmement aqueuſe, à peine en ai-je pu conſerver quelque débris à demi pourri. Comme j'ai trouvé en route quelques autres plantes aſſez jolies, j'en ai ajouté ſéparément la note, pour ne pas la confondre avec ce que j'ai trouvé ſur la montagne. Quant à la déſignation particuliere des lieux, il m'eſt impoſſible de vous la donner : car outre la difficulté de la faire intelligiblement, je ne m'en ſouviens pas moi-même, ma mauvaiſe vue & mon étourderie font que je ne ſais preſque jamais où je ſuis, je ne puis venir à bout de m'orienter, & je me perds à chaque inſtant quand je ſuis ſeul, ſi-tôt que je perds mon renſeignement de vue.

Vous ſouvenez-vous, Monſieur, d'un petit *Souchet* que nous trouvâmes en aſſez grande abondance auprès de la grande Chartreuſe & que je crus d'abord être le *Cyperus fuſcus*, *Lin.* Ce n'eſt point lui, & il n'en eſt fait aucune mention que je ſache, ni dans le *Species* ni dans aucun Auteur de botanique, hors le ſeul *Michelius* dont voici la phraſe, *Cyperus radice repente, odorâ, locuſtis unciam longis & lineam latis. Tab.* 31. *f.* 1. Si vous avez, Monſieur, quelque renſeignement plus précis ou plus ſûr dudit Souchet, je vous ſerois très-obligé de vouloir bien m'en faire part.

La botanique devient un tracas ſi embarraſſant & ſi diſpen-

dieux quand on s'en occupe avec autant de paſſion, que pour y mettre de la réforme je ſuis tenté de me défaire de mes livres de plantes. La nomenclature & la ſynonymie forment une étude immenſe & pénible ; quand on ne veut qu'obſerver, s'inſtruire & s'amuſer entre la nature & ſoi, l'on n'a pas beſoin de tant de livres. Il en faut peut-être pour prendre quelque idée du ſyſtême végétal & apprendre à obſerver ; mais quand une fois on a les yeux ouverts, quelque ignorant d'ailleurs qu'on puiſſe être, on n'a plus beſoin de livres pour voir & admirer ſans ceſſe. Pour moi du moins, en qui l'opiniâtreté a mal ſuppléé à la mémoire, & qui n'ai fait que bien peu de progrès, je ſens néanmoins qu'avec les Gramens d'une cour ou d'un pré j'aurois de quoi m'occuper tout le reſte de ma vie, ſans jamais m'ennuyer un moment. Pardon, Monſieur, de tout ce long bavardage. Le ſujet ſera mon excuſe auprès de vous. Agréez, je vous ſupplie, mes très-humbles ſalutations.



LETTRE II.

Monquin le 26 Janvier 1779.

Pauvres aveugles que nous ſommes!
Ciel! démaſque les impoſteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes! (*)

C'EN eſt fait, Monſieur, pour moi de la botanique; il n'en eſt plus queſtion quant à préſent, & il y a peu d'apparence que je ſois dans le cas d'y revenir. D'ailleurs, je vieillis, je ne ſuis plus ingambe pour herboriſer, & des incommodités qui m'avoient laiſſé d'aſſez longs relâches menacent de me faire payer cette trève. C'eſt bien aſſez déformais pour mes forces des courſes de néceſſité; je dois renoncer à celles d'agrément, ou les borner à des promenades qui ne ſatisfont pas l'avidité d'un botanophile. Mais en renonçant à une étude charmante qui, pour moi, s'étoit transformée en paſſion, je ne renonce pas aux avantages qu'elle m'a procurés, & ſurtout, Monſieur, à cultiver votre connoiſſance & vos bontés dont j'eſpere aller dans peu vous remercier en perſonne. C'eſt à vous qu'il faut renvoyer toutes les exhortations que vous me faites ſur l'entrepriſe d'un Dictionnaire de Botanique, dont il eſt étonnant que ceux qui cultivent cette ſcience, ſentent ſi peu la néceſſité. Votre âge, Monſieur, vos talens, vos con-

(*) M. Rouſſeau accablé de ſes malheurs, avoit pris dans ce tems là l'habitude de commencer toutes ſes lettres par ce quatrain dont il étoit l'auteur; il la continua pendant long-tems, comme on le verra dans la ſuite de ce Recueil, où nous n'en citerons que le premier vers.

noiſſances vous donnent les moyens de former, diriger & exécuter ſupérieurement cette entrepriſe, & les applaudiſſemens avec leſquels vos premiers eſſais ont été reçus du public, vous ſont garans de ceux avec leſquels il accueilliroit un travail plus conſidérable. Pour moi qui ne ſuis dans cette étude, ainſi que dans beaucoup d'autres, qu'un écolier radoteur, j'ai ſongé plutôt en herboriſant à me diſtraire & m'amuſer qu'à m'inſtruire, & n'ai point eu dans mes obſervations tardives la ſotte idée d'enſeigner au public ce que je ne ſavois pas moi-même. Monſieur; j'ai vécu quarante ans heureux ſans faire des livres; je me ſuis laiſſé entraîner dans cette carriere tard & malgré moi: j'en ſuis ſorti de bonne heure. Si je ne retrouve pas après l'avoir quittée, le bonheur dont je jouiſſois avant d'y entrer, je retrouve au moins aſſez de bon ſens pour ſentir que je n'y étois pas propre, & pour perdre à jamais la tentation d'y rentrer.

J'avoue pourtant que les difficultés que j'ai trouvées dans l'étude des plantes, m'ont donné quelques idées ſur les moyens de la faciliter & de la rendre utile aux autres, en ſuivant le fil du ſyſtême végétal par une méthode plus graduelle & moins abſtraite que celle de *Tournefort* & de tous ſes ſucceſſeurs, ſans en excepter *Linnæus* lui-même. Peut-être mon idée eſt-elle impraticable. Nous en cauſerons, ſi vous voulez, quand j'aurai l'honneur de vous voir. Si vous la trouviez digne d'être adoptée, & qu'elle vous tentât d'entreprendre, ſur ce plan, des inſtitutions botaniques, je croirois avoir beaucoup plus fait en vous excitant à ce travail, que ſi je l'avois entrepris moi-même.

Je vous dois des remerciemens, Monſieur, pour les plantes que vous avez eu la bonté de m'envoyer dans votre lettre, & bien plus encore pour les éclairciſſemens dont vous les avez accompagnées. Le *Papirus* m'a fait grand plaiſir, & je l'ai mis bien précieuſement dans mon herbier. Votre *Antirrhinum perpureum* m'a bien prouvé que le mien n'étoit pas le vrai, quoiqu'il y reſſemble beaucoup; je penche à croire avec vous que c'eſt une variété de l'*Arvenſe*, & je vous avoue que j'en trouve pluſieurs dans le *Species*, dont les phraſes ne ſuffiſent point pour me donner des différences ſpécifiques bien claires. Voilà, ce me ſemble, un défaut que n'auroit jamais la méthode que j'imagine, parce qu'on auroit toujours un objet fixe & réel de comparaiſon, ſur lequel on pourroit aiſément aſſigner les différences.

Parmi les plantes dont je vous ai précédemment envoyé la liſte, j'en ai omis une dont *Linnæus* n'a pas marqué la patrie & que j'ai trouvée à Pila, c'eſt le *Rubia peregrina*; je ne ſais ſi vous l'avez auſſi remarquée; elle n'eſt pas abſolument rare dans la Savoye & dans le Dauphiné.

Je ſuis ici dans un grand embarras pour le tranſport de mon bagage, conſiſtant en grande partie dans un attirail de botanique. J'ai ſur-tout dans des papiers épars un grand nombre de plantes ſéches en aſſez mauvais ordre & communes pour la plupart, mais dont cependant quelques-unes ſont plus curieuſes; mais je n'ai ni le tems ni le courage de les trier, puiſque ce travail me devient déſormais inutile. Avant de jetter au feu tout ce fatras de paperaſſes, j'ai voulu prendre la liberté de vous en parler à tout haſard; & ſi vous étiez

étiez tenté de parcourir ce ſoin qui véritablement n'en vaut pas la peine, j'en pourrois faire une liaſſe qui vous parviendroit par M. Paſquet, car pour moi je ne ſais comment emporter tout cela, ni qu'en faire. Je crois me rappeller, par exemple, qu'il s'y trouve quelques Fougeres, entr'autres le *Polypodium fragrans*, que j'ai herboriſées en Angleterre, & qui ne ſont pas communes par-tout. Si même la revue de mon herbier & de mes livres de botanique pouvoit vous amuſer quelques momens, le tout pourroit être dépoſé chez vous & vous le viſiteriez à votre aiſe. Je ne doute pas que vous n'ayez la plupart de mes livres. Il peut cependant s'en trouver d'Anglois comme *Parkinſon* & le *Gérard émaculé* que peut-être n'avez-vous pas. Le *Valerius Cordus* eſt aſſez rare ; j'avois auſſi *Tragus*, mais je l'ai donné à M. Clappier.

Je ſuis ſurpris de n'avoir aucune nouvelle de M. Gouan à qui j'ai envoyé les *Carex* (*) de ce pays qu'il paroiſſoit deſirer, & quelques autres petites plantes, le tout à l'adreſſe de M. de St. Prieſt qu'il m'avoit donnée. Peut-être le paquet ne lui eſt-il pas parvenu ; c'eſt ce que je ne ſaurois vérifier, vu que jamais un ſeul mot de vérité ne pénetre à travers l'édifice de ténebres qu'on a pris ſoin d'élever autour de moi. Heureuſement les ouvrages des hommes ſont périſſables comme eux, mais la vérité eſt éternelle : *poſt tenebras lux.*

Agréez Monſieur, je vous ſupplie, mes plus ſinceres ſalutations.

(*) Je me ſouviens d'avoir mis par mégarde un nom pour un autre : *Carex vulpina* pour *Carex leporina.*

LETTRE III.

Monquin le 22 Février 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes ! &c.

NE faites, Monsieur, aucune attention à la bizarrerie de ma date ; c'est une formule générale qui n'a nul trait à ceux à qui j'écris, mais seulement aux honnêtes gens qui disposent de moi avec autant d'équité que de bonté. C'est pour ceux qui se laissent séduire par la puissance & tromper par l'imposture, un avis qui les rendra plus inexcusables si, jugeant sur des choses que tout devroit leur rendre suspectes, ils s'obstinent à se refuser aux moyens que prescrit la justice pour s'assurer de la vérité.

C'est avec regret que je vois reculer par mon état & par la mauvaise saison, le moment de me rapprocher de vous. J'espere cependant ne pas tarder beaucoup encore. Si j'avois quelques graines qui valussent la peine de vous être présentées, je prendrois le parti de vous les envoyer d'avance pour ne pas laisser passer le tems de les semer ; mais j'avois fort peu de chose, & je le joignis avec des plantes de Pila, dans un envoi que je fis il y a quelques mois à Madame la duchesse de Portland, & qui n'a pas été plus heureux selon toute apparence, que celui que j'ai fait à M. Gouan ; puisque je n'ai aucune nouvelle ni de l'un & de l'autre. Comme celui de Madame de Portland étoit plus considérable, & que j'y avois mis plus de soins & de tems, je le regrette davantage ; mais

il faut bien que j'apprenne à me consoler de tout. J'ai pourtant encore quelques graines d'un fort beau *Sefeli* de ce pays, que j'appelle *Sefeli Halleri*, parce que je ne le trouve pas dans *Linnæus*. J'en ai aussi d'une plante d'Amérique que j'ai fait semer dans ce pays avec d'autres graines qu'on m'avoit données, & qui seule a réussi. Elle s'appelle *Gombault* dans les Isles, & j'ai trouvé que c'étoit l'*Hibiscus esculentus*; il a bien levé, bien fleuri, & j'en ai tiré d'une capsule quelques graines bien mûres que je vous porterai avec le Sefeli, si vous ne les avez pas. Comme l'une de ces plantes est des pays chauds, & que l'autre grene fort tard dans nos campagnes, je présume que rien ne presse pour les mettre en terre, sans quoi je prendrois le parti de vous les envoyer.

Votre *Galium rotundifolium*, Monsieur, est bien lui-même à mon avis, quoiqu'il doive avoir la fleur blanche, & que le vôtre l'ait fauve; mais comme il arrive à beaucoup de fleurs blanches de jaunir en séchant, je pense que les siennes sont dans le même cas. Ce n'est point du tout mon *Rubia peregrina*, plante beaucoup plus grande, plus rigide, plus âpre, & de la consistance tout au moins de la Garance ordinaire, outre que je suis certain d'y avoir vu des baies que n'a pas votre *Galium*, & qui font le caractere générique des *Rubia*. Cependant, je suis je vous l'avoue, hors d'état de vous en envoyer un échantillon. Voici là-dessus mon histoire.

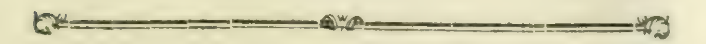
J'avois souvent vu en Savoye & en Dauphiné la Garence sauvage, & j'en avois pris quelques échantillons. L'année derniere à Pila j'en vis encore, mais elle me parut différente des autres; & il me semble que j'en mis un *specimen* dans mon

porte-feuille. Depuis mon retour, lisant par hasard dans l'article *Rubia peregrina* que sa feuille n'avoit point de nervure en-dessus, je me rappellai, ou crus me rappeller que mon *Rubia* de Pila n'en avoit point non plus, de-là je conclus que c'étoit le *Rubia peregrina;* en m'échauffant sur cette idée, je vins à conclure la même chose des autres Garances que j'avois trouvées dans ces pays, parce qu'elles n'avoient d'ordinaire que quatre feuilles; pour que cette conclusion fût raisonnable, il auroit fallu chercher les plantes & vérifier; voilà ce que ma paresse ne me permit point de faire, vu le désordre de mes paperasses, & le tems qu'il auroit fallu mettre à cette recherche. Depuis la réception, Monsieur, de votre lettre, j'ai mis plus de huit jours à feuilleter tous mes livres & papiers l'un après l'autre, sans pouvoir retrouver ma plante de Pila, que j'ai peut-être jettée avec tout ce qui est arrivé pourri. J'en ai retrouvé quelques-unes des autres, mais j'ai eu la mortification d'y trouver la nervure bien marquée qui m'a désabusé, du moins, sur celles-là. Cependant ma mémoire qui me trompe si souvent, me retrace si bien celle de Pila que j'ai peine encore à en démordre, & je ne désespere pas qu'elle ne se retrouve dans mes papiers ou dans mes livres. Quoi qu'il en soit, figurez-vous dans l'échantillon ci-joint les feuilles un peu plus larges & sans nervure; voilà ma plante de Pila.

Quelqu'un de ma connoissance a souhaité d'acquérir mes livres de botanique en entier & me demande même la préférence; ainsi je ne me prévaudrai point sur cet article de vos obligeantes offres. Quant au fourrage épars dans des chiffons, puisque vous ne dédaignez pas de le parcourir, je le ferai

remettre à M. Pasquet ; mais il faut auparavant que je feuillete & vuide mes livres dans lesquels j'ai la mauvaise habitude de fourrer en arrivant les plantes que j'apporte, parce que cela est plutôt fait. J'ai trouvé le secret de gâter de cette façon presque tous mes livres, & de perdre presque toutes mes plantes, parce qu'elles tombent & se brisent sans que j'y fasse attention, tandis que je feuillete & parcours le livre, uniquement occupé de ce que j'y cherche.

Je vous prie, Monsieur, de faire agréer mes remerciemens & salutations à Monsieur votre frere. Persuadé de ses bontés & des vôtres, je me prévaudrai volontiers de vos offres dans l'occasion. Je finis sans façon en vous saluant, Monsieur, de tout mon cœur.



LETTRE IV.

Monquin le 16 Mars 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes! &c.

VOICI, Monsieur, mes misérables herbailles où j'ai bien peur que vous ne trouviez rien qui mérite d'être ramassé, si ce n'est des plantes que vous m'avez donné vous-même, dont j'avois quelques-unes à double, & dont après en avoir mis plusieurs dans mon herbier, je n'ai pas eu le tems de tirer le même parti des autres. Tout l'usage que je vous conseille d'en

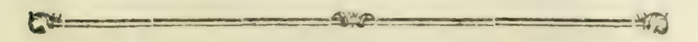
faire eſt de mettre le tout au feu. Cependant ſi vous avez la patience de feuilleter ce fatras, vous y trouverez, je crois, quelques plantes qu'un officier obligeant a eu la bonté de m'apporter de Corſe, & que je ne connois pas.

Voici auſſi quelques graines du *Seſeli Halleri.* Il y en a peu, & je ne l'ai recueillie qu'avec beaucoup de peine, parce qu'il grene fort tard & mûrit difficilement en ce pays : mais il y devient en revanche une très-belle plante, tant par ſon beau port que par la teinte de pourpre que les premieres atteintes du froid donnent à ſes ombelles & à ſes tiges. Je haſarde auſſi d'y joindre quelques graines de *Gombault*, quoique vous ne m'en ayez rien dit, & que peut-être vous l'ayez ou ne vous en ſouciez pas, & quelques graines de l'*Heptaphyllon* qu'on ne s'aviſe gueres de ramaſſer, & qui peut-être ne leve pas dans les jardins, car je ne me ſouviens pas d'y en avoir jamais vu.

Pardon, Monſieur, de la hâte extrême avec laquelle je vous écris ces deux mots, & qui m'a fait preſque oublier de vous remercier de l'*Aſperula Taurina* qui m'a fait bien grand plaiſir. Si nos chemins étoient praticables pour les voitures, je ſerois déjà près de vous. Je vous porterai le catalogue de mes livres ; nous y marquerons ceux qui peuvent vous convenir, & ſi l'acquéreur veut s'en défaire, j'aurai ſoin de vous les procurer. Je ne demande pas mieux, Monſieur, je vous aſſure que de cultiver vos bontés, & ſi jamais j'ai le bonheur d'être un peu mieux connu de vous que de Monſieur * *. qui dit ſi bien me connoître, j'eſpere que vous ne m'en trouverez pas indigne. Je vous ſalue de tout mon cœur.

Avez-vous le *Dianthus ſuperbus ?* Je vous l'envoie à tout

hasard. C'est réellement un bien bel œillet, & d'une odeur bien suave quoique foible. J'ai pu recueillir de la graine bien aisément; car il croît en abondance dans un pré qui est sous mes fenêtres. Il ne devroit être permis qu'aux chevaux du soleil de se nourrir d'un pareil foin.



LETTRE V.

A Paris, le 4 Juillet 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes! &c.

JE voulois, Monsieur, vous rendre compte de mon voyage en arrivant à Paris: mais il m'a fallu quelques jours pour m'arranger & me remettre au courant avec mes anciennes connoissances. Fatigué d'un voyage de deux jours, j'en séjournai trois ou quatre à Dijon, d'où par la même raison j'allai faire un pareil séjour à Auxerre, après avoir eu le plaisir de voir en passant M. de Buffon qui me fit l'accueil le plus obligeant. Je vis aussi à Montbard M. d'Aubenton le subdélégué, lequel après une heure ou deux de promenade ensemble dans le jardin me dit que j'avois déjà des commencemens, & qu'en continuant de travailler je pourrois devenir un peu botaniste. Mais le lendemain l'étant allé voir avant mon départ, je parcourus avec lui sa pépinière malgré la pluie qui nous incommodoit fort, & n'y connoissant presque rien, je démentis si bien la bonne opinion qu'il avoit eu de moi la veille, qu'il

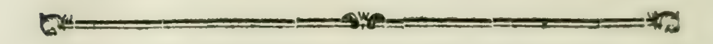
rétracta son éloge & ne me dit plus rien du tout. Malgré ce mauvais succès je n'ai pas laissé d'herboriser un peu durant ma route, & de me trouver en pays de connoissance dans la campagne & dans les bois. Dans presque toute la Bourgogne j'ai vu la terre couverte à droite & à gauche de cette même grande Gentiane jaune que je n'avois pu trouver à Pila. Les champs entre Montbard & Chably sont pleins de *Bulbocastanum ;* mais la bulbe en est beaucoup plus âcre qu'en Angleterre & presque immangeable ; l'*Oenanthe fistulosa* & la Coquelourde (Pulsatilla) y sont aussi en quantité : mais n'ayant traversé la forêt de Fontainebleau que très à la hâte, je n'y ai rien vu du tout de remarquable, que le *Geranium grandiflorum* que je trouvai sous mes pieds par hasard une seule fois.

J'allai hier voir M. d'Aubenton au jardin du Roi ; j'y rencontrai en me promenant M. Richard jardinier de Trianon avec lequel je m'empressai, comme vous jugez bien, de faire connoissance. Il me promit de me faire voir son jardin qui est beaucoup plus riche que celui du Roi à Paris; ainsi me voilà à portée de faire dans l'un & dans l'autre quelque connoissance avec les plantes exotiques, sur lesquelles, comme vous avez pu voir, je suis parfaitement ignorant. Je prendrai pour voir Trianon plus à mon aise, quelque moment où la Cour ne sera pas à Versailles, & je tâcherai de me fournir à double de tout ce qu'on me permettra de prendre, afin de pouvoir vous envoyer ce que vous pourriez ne pas avoir. J'ai aussi vu le jardin de M. Cochin qui m'a paru fort beau, mais en l'absence du maître je n'ai osé toucher à rien. Je suis depuis mon arrivée, tellement accablé de

visites

visites & de dînés, que si ceci dure, il est impossible que j'y tienne, & malheureusement je manque de force pour me défendre. Cependant si je ne prends bien vîte un autre train de vie, mon estomac & ma botanique sont en grand péril. Tout ceci n'est pas le moyen de reprendre la copie de Musique d'une façon bien lucrative, & j'ai peur qu'à force de dîner en ville, je ne finisse par mourir de faim chez moi. Mon ame navrée avoit besoin de quelque dissipation, je le sens: mais je crains de n'en pouvoir ici régler la mesure, & j'aimerois encore mieux être tout en moi que tout hors de moi. Je n'ai point trouvé, Monsieur, de société mieux tempérée & qui me convînt mieux que la vôtre, point d'accueil plus selon mon cœur que celui que, sous vos auspices, j'ai reçu de l'adorable Mélanie. S'il m'étoit donné de me choisir une vie égale & douce, je voudrois tous les jours de la mienne passer la matinée au travail, soit à ma copie soit sur mon herbier; dîner avec vous & Mélanie; nourrir ensuite une heure ou deux, mon oreille & mon cœur des sons de sa voix & de ceux de sa harpe; puis me promener tête-à-tête avec vous le reste de la journée en herborisant & philosophant selon notre fantaisie. Lyon m'a laissé des regrets qui m'en rapprocheront quelque jour peut-être. Si cela m'arrive vous ne serez pas oublié, Monsieur, dans mes projets; puissiez-vous concourir à leur exécution! Je suis fâché de ne savoir pas ici l'adresse de Monsieur votre frere. S'il y est encore je n'aurois pas tardé si long-tems à l'aller voir, me rappeller à son souvenir, & le prier de vouloir bien me rappeller quelquefois au vôtre & à celui de M**.

Si mon papier ne finissoit pas, si la poste n'alloit pas partir, je ne saurois pas finir moi-même. Mon bavardage n'est pas mieux ordonné sur le papier que dans la conversation. Veuillez supporter l'un comme vous avez supporté l'autre. *Vale & me ama.*



LETTRE VI.

A Paris, le 28 *Septembre* 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes! &c.

JE ne voulois pas, Monsieur, m'accuser de mes torts qu'après les avoir réparés, mais le mauvais tems qu'il fait & la saison qui se gâte, me punissent d'avoir négligé le jardin du Roi tandis qu'il faisoit beau, & me mettent hors d'état de vous rendre compte quant à présent du *Plantago uniflora*, & des autres plantes curieuses dont j'aurois pu vous parler, si j'avois su mieux profiter des bontés de M. de Jussieu. Je ne désespere pas pourtant de profiter encore de quelque beau jour d'automne pour faire ce pélérinage & aller recevoir, pour cette année, les adieux de la syngenesie : mais en attendant ce moment, permettez, Monsieur, que je prenne celui-ci pour vous remercier, quoique tard, de la continuation de vos bontés & de vos lettres, qui me feront toujours le plus vrai plaisir, quoique je sois peu exact à y répondre. J'ai encore à

m'accuſer de beaucoup d'autres omiſſions pour leſquelles je n'ai pas moins beſoin de pardon. Je voulois aller remercier Monſieur votre frere de l'honneur de ſon ſouvenir & lui rendre ſa viſite ; j'ai tardé d'abord & puis j'ai oublié ſon adreſſe. Je le revis une fois à la comédie Italienne, mais nous étions dans des loges éloignées, je ne pus l'aborder, & maintenant j'ignore même s'il eſt encore à Paris. Autre tort inexcuſable ; je me ſuis rappellé de ne vous avoir point remercié de la connoiſſance de M. Robinet, & de l'accueil obligeant que vous m'avez attiré de lui. Si vous comptez avec votre ſerviteur il reſtera trop inſolvable ; mais puiſque nous ſommes en uſage moi de faillir vous de pardonner, couvrez encore cette fois mes fautes de votre indulgence, & je tâcherai d'en avoir moins beſoin dans la ſuite ; pourvu toutefois que vous n'exigiez pas de l'exactitude dans mes réponſes ; car ce devoir eſt abſolument au-deſſus de mes forces, ſur-tout dans ma poſition actuelle. Adieu, Monſieur, ſouvenez-vous quelquefois, je vous ſupplie, d'un homme qui vous eſt bien ſincérement attaché, & qui ne ſe rappelle jamais ſans plaiſir & ſans regret, les promenades charmantes qu'il a eu le bonheur de faire avec vous.

On a repréſenté Pygmalion à Montigny ; je n'y étois pas, ainſi je n'en puis parler. Jamais le ſouvenir de ma premiere Galathée ne me laiſſera le deſir d'en voir une autre.



LETTRE VII.

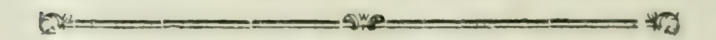
A Paris, le 26 Novembre 1770.

JE ne ſais preſque plus, Monſieur, comment oſer vous écrire, après avoir tardé ſi long-tems à vous remercier du tréſor de plantes ſéches que vous avez eu la bonté de m'envoyer en dernier lieu. N'ayant pas encore eu le tems de les placer, je ne les ai pas extrêmement examinées, mais je vois à vue de pays qu'elles ſont belles & bonnes, je ne doute pas qu'elles ne ſoient bien dénommées, & que toutes les obſervations que vous me demandez ne ſe réduiſent à des approbations. Cet envoi me remettra je l'eſpere, un peu dans le train de la botanique que d'autres ſoins m'ont fait extrêmement négliger depuis mon arrivée ici; & le deſir de vous témoigner ma bien impuiſſante mais bien ſincere reconnoiſſance, me fournira peut-être avec le tems quelque choſe à vous envoyer. Quant à préſent je me préſente tout-à-fait à vide, n'ayant des ſemences dont vous m'envoyez la note que le ſeul *Doronicum pardulianches* que je crois vous avoir déjà donné, & dont je vous envoie mon miſérable reſte. Si j'euſſe été prévenu quand j'allai à Pila l'année derniere, j'aurois pu apporter aiſément un litron de ſemences du *Prenanthes purpurea*, & il y en a quelques autres comme le *Tamus*, & la *Gentiane perfoliée* que vous devez trouver aiſément autour de vous. Je n'ai pas oublié le *Plantago monanthos*, mais on n'a pu me le donner au jardin du Roi, où il n'y en avoit qu'un ſeul pied ſans fleur & ſans fruit; j'en ai depuis recouvré

un petit vilain échantillon que je vous enverrai avec autre chose, si je ne trouve pas mieux; mais comme il croît en abondance autour de l'étang de Montmorency, j'y compte aller herboriser le printems prochain, & vous envoyer s'il se peut, plantes & graines. Depuis que je suis à Paris je n'ai été encore que trois ou quatre fois au jardin du Roi, quoi qu'on m'y accueille avec la plus grande honnêteté & qu'on m'y donne volontiers des échantillons de plantes, je vous avoue que je n'ai pu m'enhardir encore à demander des graines. Si j'en viens là, c'est pour vous servir que j'en aurai le courage, mais cela ne peut venir tout d'un coup. J'ai parlé à M. de Jussieu du *Papyrus* que vous avez rapporté de Naples; il doute que ce soit le vrai papier *Nilotica*. Si vous pouviez lui en envoyer soit plante soit graines, soit par moi soit par d'autres, j'ai vu que cela lui feroit grand plaisir, & ce seroit peut-être un excellent moyen d'obtenir de lui beaucoup de choses qu'alors nous aurions bonne grace à demander, quoique je sache bien par expérience qu'il est charmé d'obliger gratuitement; mais j'ai besoin de quelque chose pour m'enhardir, quand il faut demander.

Je remets avec cette lettre à M^rs. Boy de la Tour qui s'en retournent, une boîte contenant une araignée de mer qui vient de bien loin; car on me l'a envoyée du golphe du Mexique. Comme cependant ce n'est pas une piece bien rare & qu'elle a été fort endommagée dans le trajet, j'hésitois à vous l'envoyer; mais on me dit qu'elle peut se raccommoder & trouver place encore dans un cabinet; cela supposé, je vous prie de lui en donner une dans le votre, en considération d'un

homme qui vous fera toute fa vie bien fincérement attaché. J'ai mis dans la même boîte les deux ou trois femences de *Doronic* & autres que j'avois fous la main. Je compte l'été prochain me remettre au courant de la botanique pour tâcher de mettre un peu du mien dans une correfpondance qui m'eft précieufe, & dont j'ai eu jufqu'ici feul tout le profit. Je crains d'avoir pouffé l'étourderie au point de ne vous avoir pas remercié de la complaifance de M. Robinet, & des honnêtetés dont il m'a comblé. J'ai auffi laiffé repartir d'ici, Monfieur de Fleurieu fans aller lui rendre mes devoirs, comme je le devois & voulois faire. Ma volonté, Monfieur, n'aura jamais de tort auprès de vous ni des vôtres; mais ma négligence m'en donne fouvent de bien inexcufables, que je vous prie toutefois d'excufer dans votre miféricorde. Ma femme a été très-fenfible à l'honneur de votre fouvenir, & nous vous prions l'un & l'autre d'agréer nos très-humbles falutations.



LETTRE VIII.

A Paris, le 25 Janvier 1772.

J'AI reçu, Monfieur, avec grand plaifir de vos nouvelles, des témoignages de votre fouvenir, & des détails de vos intéreffantes occupations. Mais vous me parlez d'un envoi de plantes par M. l'abbé Rofier que je n'ai point reçu. Je me fouviens bien d'en avoir reçu un de votre part, & de vous en

avoir remercié quoiqu'un peu tard, avant votre voyage de Paris; mais depuis votre retour à Lyon, votre lettre a été pour moi votre premier ſigne de vie, & j'en ai été d'autant plus charmé que j'avois preſque ceſſé de m'y attendre.

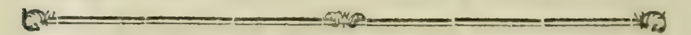
En apprenant les changemens ſurvenus à Lyon, j'avois ſi bien préjugé que vous vous regarderiez comme affranchi d'un dur eſclavage, & que dégagé de devoirs, reſpectables aſſurément, mais qu'un homme de goût mettra difficilement au nombre de ſes plaiſirs, vous en goûteriez un très-vif à vous livrer tout entier à l'étude de la nature, que j'avois réſolu de vous en féliciter. Je ſuis fort aiſe de pouvoir du moins exécuter après coup & ſur votre propre témoignage, une réſolution que ma pareſſe ne m'a pas permis d'exécuter d'avance, quoique très-ſûr que cette félicitation ne viendroit pas mal-à-propos.

Les détails de vos herboriſations & de vos découvertes, m'ont fait battre le cœur d'aiſe. Il me ſembloit que j'étois à votre ſuite, & que je partageois vos plaiſirs; ces plaiſirs ſi purs, ſi doux, que ſi peu d'hommes ſavent goûter, & dont parmi ce peu là, moins encore ſont dignes, puiſque je vois avec autant de ſurpriſe que de chagrin, que la botanique elle-même n'eſt pas exempte de ces jalouſies, de ces haines couvertes & cruelles qui empoiſonnent & déshonorent tous les autres genres d'études. Ne me ſoupçonnez point, Monſieur, d'avoir abandonné ce goût délicieux; il jette un charme toujours nouveau ſur ma vie ſolitaire. Je m'y livre pour moi ſeul, ſans ſuccès, ſans progrès, preſque ſans communication, mais chaque jour plus convaincu que les loiſirs livrés à la contem-

plation de la nature, ſont les momens de la vie où l'on jouit le plus délicieuſement de ſoi. J'avoue pourtant que depuis votre départ, j'ai joint un petit objet d'amour propre, à celui d'amuſer innocemment & agréablement mon oiſiveté. Quelques fruits étrangers, quelques graines qui me ſont par haſard tombées entre les mains, m'ont inſpiré la fantaiſie de commencer une très-petite collection en ce genre. Je dis commencer, car je ſerois bien fâché de tenter de l'achever quand la choſe me ſeroit poſſible, n'ignorant pas que tandis qu'on eſt pauvre, on ne ſent que le plaiſir d'acquérir, & que quand on eſt riche au contraire, on ne ſent que la privation de ce qui nous manque & l'inquiétude inſéparable du deſir de compléter ce qu'on a. Vous devez depuis long-tems en être à cette inquiétude, vous, Monſieur, dont la riche collection raſſemble en petit preſque toutes les productions de la nature, & prouve par ſon bel aſſortiment, combien M. l'abbé Roſier a eu raiſon de dire qu'elle eſt l'ouvrage du choix & non du haſard. Pour moi qui ne vais que tâtonnant dans un petit coin de cet immenſe labyrinthe, je raſſemble fortuitement & précieuſement tout ce qui me tombe ſous la main, & non-ſeulement j'accepte avec ardeur & reconnoiſſance les plantes que vous voulez bien m'offrir; mais ſi vous vous trouviez avec cela quelques fruits ou graines ſurnuméraires & de rebut dont vous vouluſſiez bien m'enrichir, j'en ferois la gloire de ma petite collection naiſſante. Je ſuis confus de ne pouvoir dans ma miſere rien vous offrir en échange, au moins pour le moment. Car quoique j'euſſe raſſemblé quelques plantes depuis mon arrivée à Paris, ma négligence & l'humidité de la chambre

bre que j'ai d'abord habitée ont tout laiſſé pourrir. Peut-être ſerai-je plus heureux cette année, ayant réſolu d'employer plus de ſoin dans la deſſiccation de mes plantes, & ſur-tout de les coller à meſure qu'elles ſont ſéches; moyen qui m'a paru le meilleur pour les conſerver. J'aurai mauvaiſe grace, ayant fait une recherche vaine, de vous faire valoir une herboriſation que j'ai faite à Montmorency l'été dernier avec la Caterve du jardin du Roi; mais il eſt certain qu'elle ne fut entrepriſe de ma part que pour trouver le *Plantago monanthos* que j'eus le chagrin d'y chercher inutilement. M. de Juſſieu le jeune qui vous a vu ſans doute à Lyon, aura pu vous dire avec quelle ardeur je priai tous ces Meſſieurs, ſi-tôt que nous approchâmes de la queue de l'étang, de m'aider à la recherche de cette plante, ce qu'ils firent, & entr'autres M. Touin, avec une complaiſance & un ſoin qui méritoient un meilleur ſuccès. Nous ne trouvâmes rien, & après deux heures d'une recherche inutile au fort de la chaleur, & le jour le plus chaud de l'année, nous fûmes reſpirer & faire la halte ſous des arbres qui n'étoient pas loin, concluant unanimement que le *Plantago uniflora* indiqué par Tournefort & M. de Juſſieu aux environs de l'étang de Montmorency, en avoit abſolument diſparu. L'herboriſation, au ſurplus, fut aſſez riche en plantes communes, mais tout ce qui vaut la peine d'être mentionné ſe réduit à l'*Oſmonde royale*, le *Lythrum hyſſopifolia*, le *Lyſimachia tenella*, le *Peplis portula*, le *Droſera rotundifolia*, le *Cyperus fuſcus*, le *Schœnus nigricans* & l'*Hydrocotyle*, naiſſante avec quelques feuilles petites & rares, ſans aucune fleur.

Le papier me manque pour prolonger ma lettre. Je ne vous parle point de moi, parce que je n'ai plus rien de nouveau à vous en dire, & que je ne prends plus aucun intérêt à ce que disent, publient, impriment, inventent, assurent, & prouvent à ce qu'ils prétendent, mes contemporains, de l'être imaginaire & fantastique auquel il leur a plû de donner mon nom. Je finis donc mon bavardage avec ma feuille, vous priant d'excuser le désordre & le griffonage d'un homme qui a perdu toute habitude d'écrire & qui ne la reprend presque que pour vous. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur & vous prie de ne pas m'oublier auprès de Monsieur & Madame de Fleurieu.



LETTRE IX.

A Paris, le 7 janvier 1773.

VOTRE seconde lettre, Monsieur, m'a fait sentir bien vivement le tort d'avoir tardé si long-tems à répondre à la précédente, & à vous remercier des plantes qui l'accompagnoient. Ce n'est pas que je n'aye été bien sensible à votre souvenir & à votre envoi : mais la nécessité d'une vie trop sédentaire & l'inhabitude d'écrire des lettres en augmentent journellement la difficulté, & je sens qu'il faudra renoncer bientôt à tout commerce épistolaire même avec les personnes qui, comme vous, Monsieur, me l'ont toujours rendu instructif & agréable.

Mon occupation principale & la diminution de mes forces

ont ralenti mon goût pour la botanique, au point de craindre de le perdre tout-à-fait. Vos lettres & vos envois font bien propres à le ranimer. Le retour de la belle saison y contribuera peut-être : mais je doute qu'en aucun tems ma pareſſe s'accommode long-tems de la fantaiſie des collections. Celle de graines qu'a faite M. Touin avoit excité mon émulation, & j'avois tenté de raſſembler en petit autant de diverſes ſemences & de fruits, ſoit indigenes, ſoit exotiques qu'il en pourroit tomber ſous ma main; j'ai fait bien des courſes dans cette intention. J'en ſuis revenu avec des moiſſons aſſez raiſonnables, & beaucoup de perſonnes obligeantes ayant contribué à les augmenter, je me ſuis bientôt ſenti dans ma pauvreté l'embarras des richeſſes; car quoique je n'aye pas en tout un millier d'eſpeces, l'effroi m'a pris en tentant de ranger tout cela, & la place d'ailleurs me manquant pour y mettre une eſpece d'ordre, j'ai preſque renoncé à cette entrepriſe; & j'ai des paquets de graines qui m'ont été envoyés d'Angleterre & d'ailleurs depuis aſſez long-tems, ſans que j'aye encore été tenté de les ouvrir. Ainſi à moins que cette fantaiſie ne ſe ranime, elle eſt, quant à préſent, à-peu-près éteinte.

Ce qui pourra contribuer avec le goût de la promenade qui ne me quittera jamais, à me conſerver celui d'un peu d'herboriſation, c'eſt l'entrepriſe des petits herbiers en miniature que je me ſuis chargé de faire pour quelques perſonnes, & qui quoiqu'uniquement compoſés de plantes des environs de Paris, me tiendront toujours un peu en haleine pour les ramaſſer & les deſſécher.

Quoiqu'il arrive de ce goût attiédi, il me laiſſera toujours

des ſouvenirs agréables des promenades champêtres dans leſquelles j'ai eu l'honneur de vous ſuivre, & dont la botanique a été le ſujet; & s'il me reſte de tout cela quelque part dans votre bienveillance, je ne croirai pas avoir cultivé ſans fruit la botanique, même quand elle aura perdu pour moi ſes attraits. Quant à l'admiration dont vous me parlez, méritée ou non, je ne vous en remercie pas, parce que c'eſt un ſentiment qui n'a jamais flatté mon cœur. J'ai promis à M. de Châteaubourg que je vous remercierois de m'avoir procuré le plaiſir d'apprendre par lui de vos nouvelles, & je m'acquitte avec plaiſir de ma promeſſe. Ma femme eſt très-ſenſible à l'honneur de votre ſouvenir, & nous vous prions, Monſieur, l'un & l'autre d'agréer nos remerciemens & nos ſalutations.



FRAGMENS

De divers Ouvrages & Lettres de J. J. Rousseau, écrits pendant son séjour en Savoye. Les originaux écrits de la propre main de l'Auteur, nous ont été communiqués par M. le Professeur de S.... qui en est en possession.

LETTRE PREMIERE.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER PERE,

SOUFFREZ que je vous demande pardon de la longueur de mon silence. Je sens bien que rien ne peut raisonnablement le justifier, & je n'ai recours qu'à votre bonté pour me relever de ma faute. On les pardonne ces sortes de fautes, quand elles ne viennent ni d'oubli ni de manque de respect, & je crois que vous me rendez bien assez de justice pour être persuadé que la mienne est de ce nombre : voyez à votre tour, mon cher pere, si vous n'avez point de reproche à vous faire. Je ne dis pas par rapport à moi, mais à l'égard de Madame de Warens, qui a pris la peine de vous écrire d'une maniere à vous ôter toute matiere d'excuse pour avoir manqué à lui répondre. Faisons abstraction, mon très-cher pere, de tout ce qu'il y a de dur & d'offensant pour moi dans le silence que vous avez gardé dans cette conjoncture ; mais considerez com-

ment Madame de Warens doit juger de votre procédé. N'est-il pas bien surprenant, bien bisarre? pardonnez-moi ce terme. Depuis six mois que vous ai-je demandé autre chose que de marquer un peu de sensibilité à Madame de Warens pour tant de graces, de bienfaits dont sa bonté m'accable continuellement; qu'avez-vous fait? Au lieu de cela vous avez négligé auprès d'elle jusqu'aux premiers devoirs de politesse & de bienséance. Le faisiez-vous donc uniquement pour m'affliger? Vous vous êtes en cela fait un tort infini; vous aviez affaire à une Dame aimable par mille endroits & respectable par mille vertus; joint à ce qu'elle n'est ni d'un rang ni d'une passe à mépriser; & j'ai toujours vu que toutes les fois qu'elle a eu l'honneur d'écrire aux plus grands seigneurs de la Cour & même au Roi, ses lettres ont été répondues avec la derniere exactitude. De quelles raisons pouvez-vous donc autoriser votre silence? Rien n'est plus éloigné de votre goût que la prude bigotterie; vous méprisez souverainement, & avec grande raison, ce tas de fanatiques & de pédans chez qui un faux zele de religion étouffe tous sentimens d'honneur & d'équité, & qui placent honnêtement avec les Cartouchiens tous ceux qui ont eu le malheur de n'être pas de leur sentiment dans la maniere de servir Dieu.

Pardon, mon cher pere, si ma vivacité m'emporte un peu trop; c'est mon devoir, d'un côté, qui me fait excéder d'autre part les bornes de mon devoir; mon zele ne se démentira jamais pour toutes les personnes à qui je dois de l'attachement & du respect, & vous devez tirer de-là une conclusion bien naturelle sur mes sentimens à votre égard.

Je suis très-impatient, mon cher pere, d'apprendre l'état

de vôtre ſanté & celle de ma chere mere. Pour la mienne, je ne ſais s'il vaut la peine de vous dire que je ſuis tombé depuis le commencement de l'année dans une langueur extraordinaire; ma poitrine eſt affectée, & il y a apparence que cela dégénérera bientôt en phtiſie; ce ſont les ſoins & les bontés de Madame de Warens qui me ſoutiennent & qui peuvent prolonger mes jours; j'ai tout à eſpérer de ſa charité & de ſa compaſſion, & bien m'en prend.

LETTRE II.

Du 26 juin 1735.

Mon cher Pere,

Plus les fautes ſont courtes & plus elles ſont pardonnables. Si cet axiome a lieu, jamais homme ne fut plus digne de pardon que moi; il eſt vrai que je ſuis entiérement redevable aux bontés de Madame de Warens de mon retour au bon ſens & à la raiſon; c'eſt encore ſa ſageſſe & ſa généroſité qui m'ont ramené de cet égarement-ci; j'eſpere que par ce nouveau bienfait, l'augmentation de ma reconnoiſſance & mon attachement reſpectueux pour cette Dame, lui ſeront de forts garants de la ſageſſe de ma conduite à l'avenir; je vous prie, mon cher pere, de vouloir bien y compter auſſi, & quoique je comprenne bien que vous n'avez pas lieu de faire grand fond ſur la ſolidité de mes réflexions après ma nouvelle démarche; il eſt juſte pourtant que vous ſachiez que je n'avois point pris mon parti ſi

étourdiment que je n'eusse eu soin d'observer quelques-unes des bienséances nécessaires en pareilles occasions. J'écrivis à Madame de Warens dès le jour de mon départ, pour prévenir toute inquiétude de sa part; je réitérai peu de jours après; j'étois aussi dans les dispositions de vous écrire, mais mon voyage a été de courte durée, & j'aime mieux pour mon honneur & pour mon avantage que ma lettre soit datée d'ici que de nulle part ailleurs.

Je vous fais mes sinceres remerciemens, mon cher pere, de l'intérêt que vous paroissez prendre encore en moi; j'ai été infiniment sensible à la maniere tendre dont vous vous êtes exprimé sur mon compte dans la lettre que vous avez écrite à Madame de Warens; il est certain que si tous les sentimens les plus vifs d'attachement & de respect d'un fils peuvent mériter quelque retour de la part d'un pere, vous m'avez toujours été redevable à cet égard.

Madame de Warens vous fait bien des complimens, & vous remercie de la peine que vous avez prise de lui répondre; il est vrai, mon cher pere, que cela ne vous est pas ordinaire. Je ne devrois pas être obligé de vous supplier de ne donner plus lieu à cette Dame de vous faire de pareils remerciemens dans le sens de celui-ci; j'ai vu que toutes les fois qu'elle a eu l'honneur d'écrire au Roi & aux plus grands seigneurs de la Cour, ses lettres ont été répondues avec la derniere exactitude. S'il est vrai que vous m'aimiez, & que vous ayez toujours pour le vrai mérite l'estime & l'attention qui lui sont dûs, il est de votre devoir, si j'ose parler ainsi, de ne vous pas laisser prévenir.

Je

Je ſuis inquiet ſur l'état de ma chere mere ; j'ai lieu de juger par votre lettre que ſa ſanté ſe trouve altérée ; je vous prie de lui en témoigner ma ſenſibilité ; Dieu veuille prendre ſoin de la vôtre, & la conſerver pour ma ſatisfaction long-tems au-delà de ma propre vie.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE III.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER PERE,

DANS la derniere lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire le 5 courant, vous m'exhortez à vous communiquer mes vues au ſujet d'un établiſſement. Je vous prie de m'excuſer ſi j'ai tardé de vous répondre ; la matiere eſt importante, il m'a fallu quelques jours pour faire mes réflexions, & pour les rédiger clairement, afin de vous en faire part.

Je conviens avec vous, mon très-cher pere, de la néceſſité de faire de bonne heure le choix d'un établiſſement, & de s'occuper à ſuivre utilement ce choix ; j'avois déjà compris cela, mais je me ſuis toujours vu juſques-ici hors de la ſuppoſition, abſolument néceſſaire en pareils cas, & ſans laquelle l'homme ne peut agir, qui eſt la poſſibilité.

Suppoſons, par exemple, que mon génie eût tourné naturellement du côté de l'étude, ſoit pour l'égliſe, ſoit pour le barreau, il eſt clair qu'il m'eût fallu des ſecours d'argent,

pour ma nourriture, ſoit pour mon habillement, ſoit encore pour fournir aux frais de l'étude. Mettons le cas auſſi que le commerce eût été mon but, outre mon entretien, il eût fallu payer un apprentiſſage, & enfin trouver un fonds convenable pour m'établir honnêtement : les frais n'euſſent pas été beaucoup moindres pour le choix d'un métier ; il eſt vrai que je ſavois déjà quelque choſe de celui de graveur ; mais outre qu'il n'a jamais été de mon goût, il eſt certain que je n'en ſavois pas à beaucoup près aſſez pour pouvoir me ſoutenir, & qu'aucun maître ne m'eût reçu ſans payer les frais d'un aſſujettiſſement.

Voilà, ſuivant mon ſentiment, les cas de tous les différens établiſſemens dont je pouvois raiſonnablement faire choix ; je vous laiſſe juger à vous-même, mon cher pere, s'il a dépendu de moi d'en remplir les conditions.

Ce que je viens de dire ne peut regarder que le paſſé. A l'âge où je ſuis, il eſt trop tard pour penſer à tout cela, & telle eſt ma miſérable condition, que quand j'aurois pu prendre un parti ſolide, tous les ſecours néceſſaires m'ont manqué ; & quand j'ai lieu d'eſpérer de me voir quelque avance, le tems de l'enfance, ce tems précieux d'apprendre, ſe trouve écoulé ſans retour.

Voyons donc à préſent ce qu'il conviendroit de faire dans la ſituation où je me trouve : en premier lieu, je puis pratiquer la muſique que je ſais aſſez paſſablement pour cela : ſecondement, un peu de talent que j'ai pour l'écriture, (je parle du ſtyle) pourroit m'aider à trouver un emploi de ſecrétaire chez quelque grand ſeigneur : enfin, je pourrois, dans quel-

ques années, & avec un peu plus d'expérience, ſervir de gouverneur à des jeunes gens de qualité.

Quant au premier article, je me ſuis toujours aſſez applaudi du bonheur que j'ai eu de faire quelque progrès dans la muſique pour laquelle on me flatte d'un goût aſſez délicat ; & voici, mon cher pere, comme j'ai raiſonné.

La muſique eſt un art de peu de difficulté dans la pratique, c'eſt-à-dire, par-tout pays on trouve facilement à l'exercer ; les hommes ſont faits de maniere qu'ils préférent aſſez ſouvent l'agréable à l'utile ; il faut les prendre par leurs foibles & en profiter, quand on le peut faire ſans injuſtice ; or, qu'y a-t-il de plus juſte que de tirer une contribution honnête de ſon travail ? La muſique eſt donc de tous les talens que je puis avoir, non pas peut-être à la vérité celui qui me fait le plus d'honneur, mais au moins le plus ſûr quant à la facilité ; car vous conviendrez qu'on ne s'ouvre pas toujours aiſément l'entrée des maiſons conſidérables ; pendant qu'on cherche & qu'on ſe donne des mouvemens, il faut vivre ; & la muſique peut toujours ſervir d'expectative.

Voilà la maniere dont j'ai conſidéré que la muſique pourroit m'être utile : voici pour le ſecond article qui regarde le poſte de ſecrétaire.

Comme je me ſuis déjà trouvé dans le cas, je connois à-peu-près les divers talens qui ſont néceſſaires dans cet emploi ; un ſtyle clair & bien intelligible, beaucoup d'exactitude & de fidélité, de la prudence à manier les affaires qui peuvent être de notre reſſort, & par deſſus tout un ſecret inviolable ; avec ces qualités on peut faire un bon ſecrétaire. Je puis me

flatter d'en poſſéder quelques-unes ; je travaille chaque jour a l'acquiſition des autres, & je n'épargnerai rien pour y réuſſir.

Enfin, quant au poſte de gouverneur d'un jeune ſeigneur ; je vous avoue naturellement que c'eſt l'état pour lequel je me ſens un peu de prédilection : vous allez d'abord être ſurpris ; différez s'il vous plaît un inſtant de décider.

Il ne faut pas que vous penſiez, mon cher pere, que je me ſois donné ſi parfaitement à la muſique, que j'aye négligé toute autre eſpece de travail ; la bonté qu'a eu Madame de Warens de m'accorder chez elle un aſyle, m'a procuré l'avantage de pouvoir employer mon tems utilement, & c'eſt ce que j'ai fait avec aſſez de ſoin juſqu'ici.

D'abord, je me ſuis fait un ſyſtême d'étude que j'ai diviſé en deux chefs principaux ; le premier comprend tout ce qui ſert à éclairer l'eſprit & l'orner de connoiſſances utiles & agréables ; l'autre renferme les moyens de former le cœur à la ſageſſe & à la vertu. Madame de Warens a la bonté de me fournir des livres, & j'ai tâché de faire le plus de progrès qu'il étoit poſſible & de diviſer mon tems de maniere que rien n'en reſtât inutile.

De plus ; tout le monde peut me rendre juſtice ſur ma conduite, je chéris les bonnes mœurs & je ne crois pas que perſonne ait rien à me reprocher de conſidérable contre leur pureté ; j'ai de la religion & je crains Dieu ; d'ailleurs ſujet à d'extrêmes foibleſſes, & rempli de défauts plus qu'aucun autre homme au monde, je ſens combien il y a de vices à corriger chez moi. Mais enfin les jeunes gens ſeroient heureux s'ils tomboient toujours entre les mains de perſonnes qui euſſent

autant que moi de haine pour le vice & d'amour pour la vertu.

Ainſi pour ce qui regarde les ſciences & les belles-lettres, je crois d'en ſavoir autant qu'il en faut pour l'inſtruction d'un gentilhomme, outre que ce n'eſt point préciſément l'office d'un gouverneur de donner les leçons; mais ſeulement d'avoir attention qu'elles ſe prennent avec fruit, & effectivement il eſt néceſſaire qu'il ſache ſur toutes les matieres plus que ſon éleve ne doit apprendre.

Je n'ai rien à répondre à l'objection qu'on me peut faire ſur l'irrégularité de ma conduite paſſée ; comme elle n'eſt pas excuſable, je ne prétends pas l'excuſer : auſſi, mon cher pere, je vous ai dit d'abord que ce ne ſeroit que dans quelques années & avec plus d'expérience, que j'oſerois entreprendre de me charger de la conduite de quelqu'un. C'eſt que j'ai deſſein de me corriger entiérement & que j'eſpere d'y réuſſir.

Sur tout ce que je viens de dire, vous pourrez encore m'oppoſer que ce ne ſont point des établiſſemens ſolides, principalement quant au premier & troiſieme article ; là-deſſus je vous prie de conſidérer que je ne vous les propoſe point comme tels, mais ſeulement comme les uniques reſſources où je puiſſe recourir dans la ſituation où je me trouve, en cas que les ſecours préſens viniſent à me manquer; mais il eſt tems de vous développer mes véritables idées & d'en venir à la concluſion.

Vous n'ignorez pas, mon cher pere, les obligations infinies que j'ai à Madame de Warens; c'eſt ſa charité qui m'a tiré pluſieurs fois de la miſere, & qui s'eſt conſtamment attachée depuis huit ans à pourvoir à tous mes beſoins, & même bien

au-delà du néceſſaire. La bonté qu'elle a eue de me retirer dans ſa maiſon, de me fournir des livres, de me payer des maîtres, & par-deſſus tout ſes excellentes inſtructions & ſon exemple édifiant, m'ont procuré les moyens d'une heureuſe éducation, & de tourner au bien mes mœurs alors encore indéciſes; il n'eſt pas beſoin que je releve ici la grandeur de tous ces bienfaits, la ſimple expoſition que j'en fais à vos yeux ſuffit pour vous en faire ſentir tout le prix au premier coup-d'œil : jugez, mon cher pere, de tout ce qui doit ſe paſſer dans un cœur bien fait, en reconnoiſſance de tout cela; la mienne eſt ſans bornes; voyez juſqu'où s'étend mon bonheur, je n'ai de moyen pour la manifeſter que le ſeul qui peut me rendre parfaitement heureux.

J'ai donc deſſein de ſupplier Madame de Warens de vouloir bien agréer que je paſſe le reſte de mes jours auprès d'elle, & que je lui rende juſqu'à la fin de ma vie tous les ſervices qui ſeront en mon pouvoir; je veux lui faire goûter autant qu'il dépendra de moi par mon attachement à elle & par la ſageſſe & la régularité de ma conduite, les fruits des ſoins & des peines qu'elle s'eſt donné pour moi : ce n'eſt point une maniere frivole de lui témoigner ma reconnoiſſance; cette ſage & aimable Dame a des ſentimens aſſez beaux pour trouver de quoi ſe payer de ſes bienfaits par ſes bienfaits même, & par l'hommage continuel d'un cœur plein de zele, d'eſtime, d'attachement & de reſpect pour elle.

J'ai lieu d'eſpérer, mon cher pere, que vous approuverez ma réſolution & que vous la ſeconderez de tout votre pouvoir. Par-là toutes difficultés ſont levées; l'établiſſement eſt tout

fait, & aſſurément le plus ſolide & le plus heureux qui puiſſe être au monde, puis qu'outre les avantages qui en réſultent en ma faveur, il eſt fondé de part & d'autre ſur la bonté du cœur & ſur la vertu.

Au reſte, je ne prétends pas trouver par-là un prétexte honnête de vivre dans la fainéantiſe & dans l'oiſiveté; il eſt vrai que le vide de mes occupations journalieres eſt grand, mais je l'ai entiérement conſacré à l'étude, & Madame de Warens pourra me rendre la juſtice que j'ai ſuivi aſſez réguliérement ce plan, & juſqu'à préſent elle ne s'eſt plaint que de l'excès. Il n'eſt pas à craindre que mon goût change; l'étude a un charme qui fait que quand on l'a une fois goûtée on ne peut plus s'en détacher, & d'autre part l'objet en eſt ſi beau, qu'il n'y a perſonne qui puiſſe blâmer ceux qui ſont aſſez heureux pour y trouver du goût & pour s'en occuper.

Voilà, mon cher pere, l'expoſition de mes vues, je vous ſupplie très-humblement d'y donner votre approbation, d'écrire à Madame de Warens, & de vous employer auprès d'elle pour les faire réuſſir; j'ai lieu d'eſpérer que vos démarches ne feront pas infructueuſes, & qu'elles tourneront à notre commune ſatisfaction.

Je ſuis, &c.



LETTRE IV.

MON CHER PERE,

MALGRÉ les triſtes aſſurances que vous m'avez données que vous ne me regardiez plus pour votre fils, j'oſe encore recourir à vous, comme au meilleur de tous les peres, & quels que ſoient les juſtes ſujets de haine que vous devez avoir contre moi, le titre de fils malheureux & repentant les efface dans votre cœur, & la douleur vive & ſincere que je reſſens d'avoir ſi mal uſé de votre tendreſſe paternelle, me remet dans les droits que le ſang me donne auprès de vous; vous êtes toujours mon cher pere & quand je ne reſſentirois que le ſeul poids de mes fautes, je ſuis aſſez puni dès que je ſuis criminel. Mais hélas! il eſt bien encore d'autres motifs qui feroient changer votre colere en une compaſſion légitime, ſi vous en étiez pleinement inſtruit. Les infortunes qui m'accablent depuis long-tems n'expient que trop les fautes dont je me ſens coupable, & s'il eſt vrai qu'elles ſont énormes, la pénitence les ſurpaſſe encore. Triſte ſort que celui d'avoir le cœur plein d'amertume & de n'oſer même exhaler ſa douleur par quelques ſoupirs! Triſte ſort d'être abandonné d'un pere dont on auroit pu faire les délices & la conſolation! mais plus triſte ſort de ſe voir forcé d'être à jamais ingrat & malheureux en même tems, & d'être obligé de traîner par toute la terre ſa miſere & ſes remords! Vos yeux ſe chargeroient de larmes, ſi vous connoiſſiez à fond ma véritable ſituation, l'indignation feroit

bientôt

bientôt place à la pitié, & vous ne pourriez vous empêcher de ressentir quelque peine des malheurs dont je me vois accablé. Je n'aurois osé me donner la liberté de vous écrire si je n'y avois été forcé par une nécessité indispensable. J'ai long-tems balancé dans la crainte de vous offenser encore davantage; mais enfin j'ai cru que dans la triste situation où je me trouve, j'aurois été doublement coupable si je n'avois fait tous mes efforts pour obtenir de vous des secours qui me sont absolument nécessaires. Quoique j'aye à craindre un refus, je ne m'en flatte pas moins de quelque espérance; je n'ai point oublié que vous êtes bon pere, & je sais que vous êtes assez généreux pour faire du bien aux malheureux indépendamment des loix du sang & de la nature, qui ne s'effacent jamais dans les grandes ames. Enfin, mon cher pere, il faut vous l'avouer, je suis à Neufchâtel dans une misere à laquelle mon imprudence a donné lieu. Comme je n'avois d'autre talent que la musique, qui put me tirer d'affaire, je crus que je ferois bien de le mettre en usage si je le pouvois; & voyant bien que je n'en savois pas encore assez pour l'exercer dans des pays catholiques, je m'arrêtai à Lausanne où j'ai enseigné pendant quelques mois; d'où étant venu à Neufchâtel je me vis dans peu de tems par des gains assez considérables joints à une conduite fort réglée, en état d'acquitter quelques dettes que j'avois à Lausanne; mais étant sorti d'ici inconsidérément, après une longue suite d'aventures que je me réserve l'honneur de vous détailler de bouche, si vous voulez bien le permettre, je suis revenu; mais le chagrin que je puis dire sans vanité que mes écolieres conçurent de mon départ a bien

été payé à mon retour par les témoignages que j'en reçois qu'elles ne veulent plus recommencer; de façon que privé des secours nécessaires, j'ai contracté ici quelques dettes qui m'empêchent d'en sortir avec honneur & qui m'obligent de recourir à vous.

Que ferois-je si vous me refusiez? de quelle confusion ne serois-je pas couvert? faudra-t-il après avoir si long-tems vécu sans reproche malgré les vicissitudes d'une fortune inconstante, que je déshonore aujourd'hui mon nom par une indignité? Non, mon cher pere, j'en suis sûr, vous ne le permettrez pas. Ne craignez pas que je vous fasse jamais une semblable priere; je puis enfin par le moyen d'une science que je cultive incessamment, vivre sans le secours d'autrui; je sens combien il pese d'avoir obligation aux étrangers & je me vois enfin en état après des soucis continuels, de subsister par moi-même; je ne ramperai plus, ce métier est indigne de moi; si j'ai refusé plusieurs fois une fortune éclatante, c'est que j'estime mieux une obscure liberté, qu'un esclavage brillant; mes souhaits vont être accomplis & j'espere que je vais bientôt jouir d'un sort doux & tranquille, sans dépendre que de moi-même, & d'un pere dont je veux toujours respecter & suivre les ordres.

Pour me voir en cet état il ne me manque que d'être hors d'ici où je me suis témérairement engagé: j'attends ce dernier bienfait de votre main avec une entiere confiance.

Honorez-moi, mon cher pere, d'une réponse de votre main; ce sera la premiere lettre que j'aurai reçue de vous dès ma sortie de Geneve; accordez-moi le plaisir de baiser au moins

ces chers caracteres; faites-moi la grace de vous hâter, car je suis dans une crise très-pressante. Mon adresse est ici jointe; vous devinerez aisément les raisons qui m'ont fait prendre un nom supposé; votre prudente discrétion ne vous permettra pas de rendre publique cette lettre, ni de la montrer à personne qu'à ma chere mere que j'assure de mes très-humbles respects, & que je supplie les larmes aux yeux de vouloir bien me pardonner mes fautes & me rendre sa chere tendresse. Pour vous, mon cher pere, je n'aurai jamais de repos que je n'aye mérité le retour de la vôtre, & je me flatte que ce jour viendra encore où vous vous serez un vrai plaisir de m'avouer pour

MON CHER PERE,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur & fils.

LETTRE V.

DE J. J. ROUSSEAU A SA TANTE.

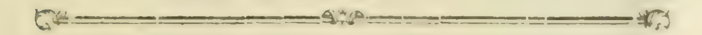
J'AI reçu avant-hier la visite de Mlle. F..... F...... dont le triste sort me surprend d'autant plus, que je n'avois rien su jusqu'ici de tout ce qui la regardoit. Quoique je n'aye appris son histoire que de sa bouche, je ne doute pas, ma chere tante, que sa mauvaise conduite ne l'ait plongée dans l'état déplorable où elle se trouve. Cependant il convient d'empêcher, si l'on le

peut, qu'elle n'acheve de déshonorer ſa famille & ſon nom; & c'eſt un ſoin qui vous regarde auſſi en qualité de belle-mere. J'ai écrit à M. Jean F.... ſon frere pour l'engager à venir ici, & tâcher de la retirer des horreurs où la miſere ne manquera pas de la jetter. Je crois, ma chere tante, que vous ferez bien & conformément aux ſentimens que la charité, l'honneur & la religion doivent vous inſpirer de joindre vos ſollicitations aux miennes, & même ſans vouloir m'aviſer de vous donner des leçons, je vous prie de le faire pour l'amour de moi; je crois que Dieu ne peut manquer de jetter un œil de faveur & de bonté ſur de pareilles actions. Pour moi, dans l'état où je ſuis moi-même, je n'ai pu rien faire que la ſoutenir par les conſolations & les conſeils d'un honnête homme, & je l'ai préſentée à Madame de Warens qui s'eſt intéreſſée pour elle à ma conſidération, & qui a approuvé que je vous en écriviſſe.

J'ai appris avec un vrai regret la mort de mon oncle Bernard. Dieu veuille lui donner dans l'autre monde le bien qu'il n'a pu trouver en celui-ci, & lui pardonner le peu de ſoin qu'il a eu de ſes pupilles. Je vous prie d'en faire mes condoléances à ma tante Bernard à qui j'en écrirois volontiers; mais en vérité je ſuis pardonnable dans l'abattement & la langueur où je ſuis de ne pas remplir tous mes devoirs. S'il lui reſte quelques manuſcrits de feu mon oncle Bernard qu'elle ne ſe ſoucie pas de conſerver, elle peut me les envoyer ou me les garder; je tâcherai de trouver de quoi les payer ce qu'ils vaudront. Donnez-moi s'il vous plaît des nouvelles de mon pauvre pere; j'en ſuis dans une véritable peine; il y a long-tems qu'il ne m'a écrit; je vous prie de l'aſſurer dans l'occaſion

que le plus grand de mes regrets eſt de n'avoir pu jouir d'une ſanté qui m'eut permis de mettre à profit le peu de talens que je puis avoir ; aſſurément il auroit connu que je ſuis un bon & tendre fils. Dieu m'eſt témoin que je le dis du fond du cœur. Je ſuis redevable à Madame de Warens d'avoir toujours cultivé en moi avec ſoin, les ſentimens d'attachement & de reſpect qu'elle m'a toujours trouvé pour mon pere & pour toute ma vie. Je ſerois bien aiſe que vous euſſiez pour cette Dame les ſentimens dus à ſes hautes vertus & à ſon caractere excellent, & que vous lui ſuſſiez quelque gré d'avoir été dans tous les tems ma bienfaitrice & ma mere.

Je vous prie auſſi ma chere tante, de vouloir aſſurer de mes reſpects & de mon ſincere attachement ma tante Gonceur, quand vous ſerez à portée de la voir ; mes ſalutations auſſi à mon oncle David. Ayez la bonté de me donner de vos nouvelles, & de m'inſtruire de l'état de votre ſanté, & du ſuccès de vos démarches auprès de M. F.....



LETTRE VI.

A MADEMOISELLE.....

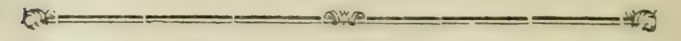
JE ſuis très-ſenſible à la bonté que veut bien avoir Madame de W***. de ſe reſſouvenir encore de moi. Cette nouvelle m'a donné une conſolation que je ne ſaurois vous exprimer ; & je vous proteſte que jamais rien ne m'a plus violemment affligé que d'avoir encouru ſa diſgrace. J'ai eu déja l'honneur

de vous dire, Mademoiſelle, que j'ignorois les fautes qui avoient pu me rendre coupable à ſes yeux, mais juſqu'ici la crainte de lui déplaire m'a empêché de prendre la liberté de lui écrire pour me juſtifier ou du moins pour obtenir par mes ſoumiſſions, un pardon qui ſeroit dû à ma profonde douleur, quand même j'aurois commis les plus grands crimes. Aujourd'hui, Mademoiſelle, ſi vous voulez bien vous employer pour moi, l'occaſion eſt favorable, & à votre ſollicitation elle m'accordera ſans doute la permiſſion de lui écrire; car c'eſt une hardieſſe que je n'oſerois prendre de moi-même. C'étoit me faire injure que demander ſi je voulois qu'elle fût mon adreſſe; puis-je avoir rien de caché pour une perſonne à qui je dois tout? Je ne mange pas un morceau de pain que je ne reçoive d'elle; ſans les ſoins de cette charitable Dame, je ſerois peut-être déjà mort de faim, & ſi j'ai vécu juſqu'à préſent, c'eſt aux dépens d'une ſcience qu'elle m'a procurée. Hâtez-vous donc Mademoiſelle je vous en ſupplie; intercédez pour moi, & tâchez de m'obtenir la permiſſion de me juſtifier.

J'ai bien reçu votre lettre datée du 21 Novembre adreſſée à Lauſanne. J'avois donné de bons ordres, & elle me fut envoyée ſur-le-champ. L'aimable Demoiſelle de G * * *. eſt toujours dans mon cœur & je brûle d'impatience de recevoir de ſes nouvelles; faites-moi le plaiſir de lui demander au cas qu'elle ſoit encore à Anneci, ſi elle agréeroit une lettre de ma main. Comme j'ai ordre de m'informer de M. Venture, je ſerois fort aiſe d'apprendre où il eſt actuellement; il a eu grand tort de ne point écrire à M. ſon pere, qui eſt fort en peine de lui; j'ai promis de donner de ſes nouvelles dès que j'en ſaurois

moi-même. Si cela ne vous fait pas de la peine, accordez-moi la grace de me dire s'il eſt toujours à Anneci, & ſon adreſſe à-peu-près. Comme j'ai beaucoup travaillé depuis mon départ d'auprès de vous, ſi vous agréez pour vous déſennuyer que je vous envoye quelques-unes de mes pieces, je le ferai avec joie; toutefois ſous le ſceau du ſecret, car je n'ai pas encore aſſez de vanité pour vouloir porter le nom d'Auteur: il faut auparavant que je ſois parvenu à un degré qui puiſſe me faire ſoutenir ce titre avec honneur. Ce que je vous offre c'eſt pour vous dédommager en quelque ſorte de la compôte qui n'eſt pas encore mangeable. Paſſons à votre dernier article qui eſt le plus important. Je commencerai par vous dire qu'il n'étoit point néceſſaire de préambule pour me faire agréer vos ſages avis; je les recevrai toujours de bonne part & avec beaucoup de reſpect & je tâcherai d'en profiter. Quant à celui-ci que vous me donnez, ſoyez perſuadée, Mademoiſelle, que ma religion eſt profondément gravée dans mon ame & que rien n'eſt capable de l'en effacer. Je ne veux pas ici me donner beaucoup de gloire de la conſtance avec laquelle j'ai refuſé de retourner chez moi. Je n'aime pas prôner des dehors de piété qui ſouvent trompent les yeux, & ont de tout autres motifs que ceux qui ſe montrent en apparence. Enfin, Mademoiſelle, ce n'eſt pas par divertiſſement que j'ai changé de nom & de patrie, & que je riſque à chaque inſtant d'être regardé comme un fourbe & peut-être un eſpion. Finiſſons une trop longue lettre; c'eſt aſſez vous ennuyer; je vous prie de vouloir bien m'honorer d'une prompte réponſe, parce que je ne ferai peut-être pas long ſéjour ici. Mes affaires y ſont dans une fort mauvaiſe

criſe. Je ſuis déjà fort endetté & je n'ai qu'une ſeule écoliere. Tout eſt en campagne ; je ne ſais comment ſortir ; je ne ſais comment reſter ; parce que je ne ſais point faire de baſſeſſes. Gardez-vous de rien dire de ceci à Madame de W***. J'aimerois mieux la mort, qu'elle crût que je ſuis dans la moindre indigence, & vous-même tâchez de l'oublier, car je me repens de vous l'avoir dit. Adieu, Mademoiſelle, je ſuis toujours avec autant d'eſtime que de reconnoiſſance.



LETTRE VII.

A M. . . . . .

MADAME de Warens m'a fait l'honneur de me communiquer la réponſe que vous avez pris la peine de lui faire, & celle que vous avez reçue de M. de Mably à mon ſujet. J'ai admiré avec une vive reconnoiſſance les marques de cet empreſſement de votre part à faire du bien qui caractériſe les cœurs vraiment généreux ; ma ſenſibilité n'a pas ſans doute de quoi mériter beaucoup votre attention, mais vous voudrez du moins bien permettre à mon zele de vous aſſurer que vous ne ſauriez, Monſieur, porter vos bontés à mon égard au-delà de ma reconnoiſſance ; je vous en dois beaucoup, Monſieur, pour le bien que l'excès de votre indulgence vous a fait avancer en ma faveur : il eſt vrai que j'ai tâché de répondre aux ſoins que Madame de Warens, ma très-chere maman, a bien voulu prendre pour me pouſſer dans les belles connoiſſances ; mais

les

les principes dont je fais profession, m'ont souvent fait négliger la culture des talens de l'esprit, en faveur de celle des sentimens du cœur, & j'ai bien plus ambitionné de penser juste que de savoir beaucoup. Je ferai cependant, Monsieur, même à cet égard, les plus puissans efforts pour soutenir l'opinion avantageuse que vous avez voulu donner de moi, & c'est en ce sens que je regarde tout le bien que vous avez dit, comme une exhortation polie de remplir de mon mieux l'engagement honorable que vous avez daigné contracter en mon nom. M. de Mably demande les conditions sous lesquelles je pourrai me charger de l'éducation de ses fils.

Permettez-moi, Monsieur, de vous rappeller, à cet égard, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire de vive-voix. Je suis peu sensible à l'intérêt, mais je le suis beaucoup aux attentions: un honnête homme, maltraité de la fortune, & qui se fait un amour de ses devoirs, peut raisonnablement l'espérer, & je me tiendrai toujours dédommagé, selon mon goût, quand on voudra suppléer par des égards à la médiocrité des appointemens. Cependant, Monsieur, comme le désintéressement ne doit pas être imprudent, vous sentez qu'un homme qui veut s'appliquer à l'éducation des jeunes gens avec tout le goût & toute l'attention nécessaire, pour avoir lieu d'espérer un heureux succès, ne doit pas être distrait par l'inquiétude des besoins. Généralement il seroit ridicule de penser qu'un homme dont le cœur est flétri par la misere ou par des traitemens très-durs, puisse inspirer à ses éleves des sentimens de noblesse & de générosité. C'est l'intérêt des peres que les précepteurs ou les gouverneurs de leurs enfans ne soient pas dans une

pareille ſituation ; & de leur part, les enfans n'auroient garde de reſpecter un maître que ſon mauvais équipage, ou une vile ſujétion rendroient mépriſable à leurs yeux. Pardon, Monſieur ; les longueurs de mes détails vont juſqu'à l'indiſcrétion. Mais comme je me propoſe de remplir mes devoirs avec toute l'attention, tout le zele, & toute la probité dont je ſuis capable, j'ai droit d'eſpérer auſſi qu'on ne me refuſera pas un peu de conſidération, & une honnête liberté, comme je ſouhaite auſſi qu'on m'en accorde les privileges. Quant à l'appointement, je vous ſupplie, Monſieur, de vouloir régler cela vous-même, & je vous proteſte d'avance, que je m'en tiendrai avec joie à tout ce que vous aurez conclu. Si vous ne le voulez point ; je m'en rapporterai volontiers à M. de Mably lui-même, & je n'ai point de répugnance à lui laiſſer éprouver pendant quelque tems. M. de Mably pourra même, s'il le juge à propos, renvoyer le diſcours de cet article, juſqu'à ce que j'aye l'honneur d'être aſſez connu de lui pour être aſſuré que ſes bontés ne ſeront pas mal employées ; ce qui me fait quelque peine, c'eſt que le nombre des éleves pourroit nuire. Il ſeroit à ſouhaiter que je ne fuſſe pas contraint de partager mes ſoins entre un ſi grand nombre d'éleves ; l'homme le plus attentif a peine à en ſuivre un ſeul dans tous les détails où il importe d'entrer, pour s'aſſurer d'une belle éducation ; j'admire l'heureuſe facilité de ceux qui peuvent en former beaucoup plus à la fois, ſans oſer m'en promettre autant de ma part. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je n'épargnerai rien pour y réuſſir. A l'égard de l'aîné ; puiſqu'on lui connoit déjà de ſi favorables diſpoſitions, j'oſe me flatter d'avance, qu'il ne ſortira point de mes mains

ſans m'égaler en ſentimens, & me ſurpaſſer en lumieres. Ce n'eſt pas beaucoup promettre : mais je ne puis meſurer mes engagemens qu'à mes forces. Le ſurplus dépendra de lui.

Il eſt tems de ceſſer de vous fatiguer. Daignez, Monſieur, continuer de m'honorer de vos bontés & agréer le profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.



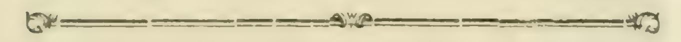
LETTRE VIII.

VOUS voilà donc, Monſieur, déſerteur du monde & de ſes plaiſirs; c'eſt, à votre âge & dans votre ſituation, une métamorphoſe bien étonnante. Quand un homme de vingt-deux ans, galant, aimable, poli, ſpirituel comme vous l'êtes, & d'ailleurs point rebuté de la fortune, ſe détermine à la retraite par ſimple goût, & ſans y être excité par quelque mauvais ſuccès dans ſes affaires ou dans ſes plaiſirs, on peut s'aſſurer qu'un fruit ſi précieux du bon ſens & de la réflexion n'amenera point après lui de dégoût ni de repentir. Fondé ſur cette aſſurance, j'oſe vous faire ſur votre retraite, un compliment qui ne vous ſera pas répété par bien des gens; je vous en félicite. Sans vouloir trop relever ce qu'il y a de grand & peut-être d'héroïque dans votre réſolution, je vous dirai franchement que j'ai ſouvent regretté qu'un eſprit auſſi juſte & une ame auſſi belle que la vôtre, ne fuſſent faits que pour la galanterie, les cartes & le vin de Champagne; vous étiez né, mon très-cher Monſieur, pour une meilleure occupation; le goût paſ-

ſionné, mais délicat qui vous entraîne vers les plaiſirs, vous a bientôt fait démêler la fadeur des plus brillans; vous éprouverez avec étonnement que les plus ſimples & les plus modeſtes n'en ont ni moins d'attraits, ni moins de vivacité. Vous connoiſſez déſormais les hommes; vous n'avez plus beſoin de les tant voir pour apprendre à les mépriſer; il ſera bon maintenant que vous vous conſultiez un peu pour ſavoir à votre tour quelle opinion vous devez avoir de vous-même. Ainſi, en même tems que vous eſſayerez d'un autre genre de vie, vous ferez en même tems ſur votre intérieur un petit examen dont le fruit ne ſera pas inutile à votre tranquillité.

Monſieur, que vous donnaſſiez dans l'excès, c'eſt ce que je ne voudrois pas ſans ménagement. Vous n'avez pas ſans doute abſolument renoncé à la ſociété, ni au commerce des hommes; comme vous vous êtes déterminé de pur choix, & ſans qu'aucun fâcheux revers vous y ait contraint, vous n'aurez garde d'épouſer les fureurs atrabilaires des miſanthropes, ennemis mortels du genre-humain; permis à vous de le mépriſer, à la bonne heure, vous ne ferez pas le ſeul; mais vous devez l'aimer toujours: les hommes, quoiqu'on diſe, ſont nos freres, en dépit de nous & d'eux; freres fort durs à la vérité, mais nous n'en ſommes pas moins obligés de remplir à leur égard tous les devoirs qui nous ſont impoſés. A cela près, il faut avouer qu'on ne peut ſe diſpenſer de porter la lanterne dans la quantité pour s'établir un commerce & des liaiſons, & quand malheureuſement la lanterne ne montre rien, c'eſt bien une néceſſité de traiter avec ſoi-même & de ſe prendre, faute d'autre, pour ami & pour confident.

Mais ce confident, & cet ami, il faut auſſi un peu le connoître & ſavoir comment & juſqu'à quel point on peut ſe fier à lui; car ſouvent l'apparence nous trompe, même juſques ſur nous-mêmes; or le tumulte des villes, & le fracas du grand monde ne ſont gueres propres à cet examen. Les diſtractions des objets extérieurs y ſont trop longues & trop fréquentes; on ne peut y jouir d'un peu de ſolitude & de tranquillité. Sauvons-nous à la campagne; allons-y chercher un repos & un contentement que nous n'avons pu trouver au milieu des aſſemblées & des divertiſſemens; eſſayons de ce nouveau genre de vie; goûtons un peu de ces plaiſirs paiſibles, douceur dont Horace, fin connoiſſeur s'il en fut, faiſoit un ſi grand cas. Voilà, Monſieur, comment je ſoupçonne que vous avez raiſonné.



LETTRE IX.

MONSIEUR,

DAIGNEREZ-VOUS bien encore me recevoir en grace, après une auſſi indigne negligence que la mienne? J'en ſens toute la turpitude, & je vous en demande pardon de tout mon cœur. A le bien prendre cependant, quand je vous offenſe par mes retards déplacés, je vous trouve encore le plus heureux des deux. Vous exercez à mon égard la plus douce de toutes les vertus de l'amitié, l'indulgence; & vous goûtez le plaiſir de remplir les devoirs d'un parfait ami, tandis que je n'ai que de

la honte & des reproches à me faire sur l'irrégularité de mes procédés envers vous. Vous devez du moins comprendre par-là que je ne cherche point de détour pour me disculper. J'aime mieux devoir uniquement mon pardon à votre bonté que de chercher à m'excuser par de mauvais subterfuges. Ordonnez ce que le cœur vous dictera, du coupable & du châtiment ; vous serez obéi. Je n'excepte qu'un seul genre de peine qu'il me seroit impossible de supporter ; c'est le refroidissement de votre amitié. Conservez-la moi toute entiere, je vous en prie, & souvenez-vous que je serai toujours votre tendre ami, quand même je me rendrois indigne que vous fussiez le mien.

Vous trouverez ici incluse la lettre de remercîment que vous fait la très-chere Maman. Si elle a tardé trop à vous répondre, comptez qu'elle ne vous en dit pas la véritable raison. Je sais qu'elle avoit des vues dont sa situation présente la contraint de renvoyer l'effet à un meilleur tems ; ce que je ne vous dirois pas si je n'avois lieu de craindre que vous n'attribuassiez à l'impolitesse un retardement qui, de sa part, avoit assurément bien une autre source.

Il faut maintenant vous parler de votre charmante piece. Si vous faites de pareils essais, que devons-nous attendre de vos ouvrages ? Continuez, mon cher ami, la carriere brillante que vous venez d'ouvrir ; cultivez toujours l'elégance de votre goût par la connoissance des bonnes regles ; vous ne sauriez manquer d'aller loin avec de pareilles dispositions. Vous voulez, moi, que je vous corrige ! croyez-moi, il me conviendroit mieux de faire encore sous vous quelques thêmes, que de vous donner des leçons. Non que je veuille vous assurer que

votre cantate soit entiérement sans défauts ; mon amitié abhorre une basse flatterie, jusqu'à tel point que j'aime mieux donner dans l'excès opposé que d'affoiblir le moins du monde la rigueur de la sincérité ; quoique peut-être j'aye aussi de ma part quelque chose à vous pardonner à cet égard. Nous avons le regret de ne pouvoir mettre cette cantate en exécution faute de violoncelle, & Maman a même eu celui de ne pouvoir chanter autant qu'elle auroit souhaité, à cause de ses incommodités continuelles : actuellement elle a une fievre habituelle, des vomissemens fréquens & une enflure dans les jambes qui s'opiniâtre à ne nous rien présager de bon.

Maman m'a engagé de copier la mienne pour vous l'envoyer, puisque vous avez paru en avoir quelque envie ; mais ayant égaré l'adresse que vous m'aviez envoyée pour les paquets à envoyer, je suis contraint d'attendre que vous me l'ayez indiquée une seconde fois ; ce que je vous prie de faire au plutôt. La cantate étant prête à partir, j'y joindrai volontiers deux ou trois exemplaires du Verger, qui me restent encore, si vous êtes à portée d'en faire cadeau à quelque ami.

Je vous prie de vouloir faire mes complimens à M. l'Abbé Borlin. Vous pourrez aussi le ressouvenir, si vous le jugez bon, qu'il a une cantate & un autre chiffon de musique à moi. L'aventure de la Châronne me fait craindre que le bon Monsieur ne soit sujet à égarer ce qu'on lui remet. S'il vous les rend, je vous prie de ne me les renvoyer qu'après en avoir fait usage aussi long-tems qu'il vous plaira.

Vous savez sans doute que les affaires vont très-mal en Hongrie, mais vous ignorez peut-être que M. Bouvier le fils y a été tué ; nous ne le savons que d'hier.

LETTRE X.

A MADEMOISELLE......

JE me ſuis expoſé au danger de vous revoir, & votre vue a trop juſtifié mes craintes en rouvrant toutes les plaies de mon cœur. J'ai achevé de perdre auprès de vous le peu de raiſon qui me reſtoit, & je ſens que dans l'état où vous m'avez réduit je ne ſuis plus bon à rien qu'à vous adorer. Mon mal eſt d'autant plus triſte que je n'ai ni l'eſpérance, ni la volonté d'en guérir, & qu'au riſque de tout ce qu'il en peut arriver il faut vous aimer éternellement. Je comprends, Mademoiſelle, qu'il n'y a de votre part à eſpérer aucun retour; je ſuis un jeune homme ſans fortune; je n'ai qu'un cœur à vous offrir, & ce cœur tout plein de feu, de ſentimens & de délicateſſe qu'il puiſſe être n'eſt pas ſans doute un préſent digne d'être reçu de vous. Je ſens cependant, dans un fonds inépuiſable de tendreſſe, dans un caractere toujours vif & toujours conſtant, des reſſources pour le bonheur qui devroient, auprès d'une maîtreſſe un peu ſenſible, être comptés pour quelque choſe en dédommagement des biens & de la figure qui me manquent. Mais quoi! vous m'avez traité avec une dureté incroyable, & s'il vous eſt arrivé d'avoir pour moi quelque eſpece de complaiſance, vous me l'avez enſuite fait acheter ſi cher, que je jurerois bien que vous n'avez eu d'autres vues que de me tourmenter. Tout cela me déſeſpere ſans m'étonner, & je trouve aſſez dans

dans tous mes défauts de quoi justifier votre insensibilité pour moi : mais ne croyez pas que je vous taxe d'être insensible en effet? Non, votre cœur n'est pas moins fait pour l'amour que votre visage. Mon désespoir est que ce n'est pas moi qui devois le toucher. Je sais de science certaine que vous avez eu des liaisons; je sais même le nom de cet heureux mortel qui trouva l'art de se faire écouter; & pour vous donner une idée de ma façon de penser, c'est que l'ayant appris par hasard, sans le rechercher, mon respect pour vous, ne me permettra jamais de vouloir savoir autre chose de votre conduite que ce qu'il vous plaira de m'en apprendre vous-même. En un mot; si je vous ai dit que vous ne seriez jamais religieuse, c'est que je connoissois que vous n'étiez en aucun sens faite pour l'être; & si comme amant passionné, je regarde avec horreur cette pernicieuse résolution; comme ami sincere & comme honnête homme, je ne vous conseillerai jamais de prêter votre consentement aux vues qu'on a sur vous à cet égard; parce qu'ayant certainement une vocation toute opposée, vous ne feriez que vous préparer des regrets superflus & de longs repentirs. Je vous le dis, comme je le pense au fond de mon ame & sans écouter mes propres intérêts. Si je pensois autrement je vous le dirois de même; & voyant que je ne puis être heureux personnellement, je trouverois du moins mon bonheur dans le vôtre. J'ose vous assurer que vous me trouverez en tout la même droiture & la même délicatesse; & quelque tendre & quelque passionné que je sois, j'ose vous assurer que je fais profession d'être encore plus honnête homme. Hélas! Si vous vouliez m'écouter; j'ose dire que je vous ferois connoître

la véritable félicité ; perſonne ne ſauroit mieux la ſentir que moi, & j'oſe croire que perſonne ne la ſauroit mieux faire éprouver : Dieux ! Si j'avois pu parvenir à cette charmante poſſeſſion, j'en ſerois mort aſſurément, & comment trouver aſſez de reſſource dans l'ame pour réſiſter à ce torrent de plaiſirs? Mais ſi l'amour avoit fait un miracle & qu'il m'eût conſervé la vie, quelque ardeur qui ſoit dans mon cœur, je ſens qu'il l'auroit encore redoublée ! Et pour m'empêcher d'expirer au milieu de mon bonheur, il auroit à chaque inſtant porté de nouveaux feux dans mon ſang : cette ſeule penſée le fait bouillonner ; je ne puis réſiſter aux pieges d'une chimere ſéduiſante ; votre charmante image me ſuit par-tout ; je ne puis m'en défaire même en m'y livrant ; elle me pourſuit juſques pendant mon ſommeil ; elle agite mon cœur & mes eſprits ; elle conſume mon tempérament, & je ſens en un mot, que vous me tuez malgré vous-même & que quelque cruauté que vous ayez pour moi, mon ſort eſt de mourir d'amour pour vous. Soit cruauté réelle, ſoit bonté imaginaire, le ſort de mon amour eſt toujours de me faire mourir. Mais hélas ! en me plaignant de mes tourmens je m'en prépare de nouveaux ; je ne puis penſer à mon amour ſans que mon cœur & mon imagination s'échauffent, & quelque réſolution que je faſſe de vous obéir en commençant mes lettres, je me ſens enſuite emporté au-delà de ce que vous exigez de moi. Auriez-vous la dureté de m'en punir ? Le ciel pardonne les fautes involontaires, ne ſoyez pas plus ſévere que lui & comptez pour quelque choſe l'excès d'un penchant invincible, qui me conduit malgré moi bien plus loin que je ne veux, ſi loin même, que s'il étoit en mon pouvoir

de posséder une minute mon adorable reine, sous la condition d'être pendu un quart-d'heure après, j'accepterois cette offre avec plus de joie que celle du trône de l'univers. Après cela je n'ai plus rien à vous dire; il faudroit que vous fussiez un monstre de barbarie pour me refuser au moins un peu de pitié.

L'ambition ni la fumée ne touchent point un cœur comme le mien; j'avois résolu de passer le reste de mes jours en philosophe dans une retraite qui s'offroit à moi; vous avez détruit tous ces beaux projets; j'ai senti qu'il m'étoit impossible de vivre éloigné de vous, & pour me procurer les moyens de m'en rapprocher, je tente un voyage & des projets que mon malheur ordinaire empêchera sans doute de réussir. Mais puisque je suis destiné à me bercer de chimeres, il faut du moins me livrer aux plus agréables, c'est-à-dire, à celles qui vous ont pour objet; daignez, Mademoiselle, donner quelque marque de bonté à un amant passionné, qui n'a commis d'autre crime envers vous que de vous trouver trop aimable; donnez-moi une adresse & permettez que je vous en donne une pour les lettres que j'aurai l'honneur de vous écrire, & pour les réponses que vous voudrez bien me faire: en un mot laissez-moi par pitié quelque raison d'espérance, quand ce ne seroit que pour calmer les folies dont je suis capable.

Ne me condamnez plus pendant mon séjour ici à vous voir si rarement; je n'y saurois tenir; accordez-moi du moins dans les intervalles la consolation de vous écrire & de recevoir de vos nouvelles, autrement, je viendrai plus souvent au risque de tout ce qui en pourra arriver. Je suis logé chez la Veuve Petit, en rue Genti à l'epée royale.



REPONSE

Au Mémoire anonyme, intitulé : Si le monde que nous habitons eſt une ſphere, &c. *inſéré dans le Mercure de Juillet, p.* 1514.

MONSIEUR,

ATTIRÉ par le titre de votre mémoire, je l'ai lu avec toute l'avidité d'un homme qui, depuis pluſieurs années, attendoit impatiemment avec toute l'Europe le réſultat de ces fameux voyages entrepris par pluſieurs membres de l'Académie royale des ſciences, ſous les auſpices du plus magnifique de tous les Rois. J'avouerai franchement, Monſieur, que j'ai eu quelque regret de voir que ce que j'avois pris pour le précis des obſervations de ces grands hommes, n'étoit effectivement qu'une conjecture haſardée, peut-être, un peu hors de propos. Je ne prétends pas pour cela avilir ce que votre mémoire contient d'ingénieux : mais vous permettrez, Monſieur, que je me prévale du même privilege que vous vous êtes accordé, & dont ſelon vous, tout homme doit être en poſſeſſion, qui eſt de dire librement ſa penſée ſur le ſujet dont il s'agit.

D'abord, il me paroît que vous avez choiſi le tems le moins convenable pour faire part au public de votre ſentiment. Vous nous aſſurez, Monſieur, que vous n'avez point eu en vue de ternir la gloire de MM. les Académiciens obſervateurs, ni diminuer le prix de la généroſité du Roi. Je ſuis aſſurement

très-porté à justifier votre cœur sur cet article, & il paroît aussi par la lecture de votre mémoire, qu'en effet des sentimens si bas sont très-éloignés de votre pensée : cependant vous conviendrez, Monsieur, que si vous aviez en effet tranché la difficulté, & que vous eussiez fait voir que la figure de la terre n'est point cause de la variation qu'on a trouvée dans la mesure de différens degrés de latitude, tout le prix des soins & des fatigues de ces Messieurs, les frais qu'il en a coûté & la gloire qui en doit être le fruit, seroient bien près d'être anéantis dans l'opinion publique. Je ne prétends pas pour cela, Monsieur, que vous ayez dû déguiser ou cacher aux hommes la vérité quand vous avez cru la trouver, par des considérations particulieres; je parlerois contre mes principes les plus chers. La vérité est si précieuse à mon cœur, que je ne fais entrer nul autre avantage en comparaison avec elle. Mais, Monsieur, il n'étoit ici question que de retarder votre mémoire de quelques mois, ou plutôt de l'avancer de quelques années. Alors vous auriez pu, avec bienséance, user de la liberté qu'ont tous les hommes de dire ce qu'ils pensent sur certaines matieres, & il eût sans doute été bien doux pour vous, si vous eussiez rencontré juste, d'avoir évité au Roi la dépense de deux si longs voyages, & à ces Messieurs les peines qu'ils ont souffertes & les dangers qu'ils ont essuyés. Mais aujourd'hui que les voici de retour, avant qu'être au fait des observations qu'ils ont faites, des conséquences qu'ils en ont tirées; en un mot avant que d'avoir vu leurs relations & leurs découvertes, il paroît, Monsieur, que vous deviez moins vous hâter de proposer vos objections, qui, plus elles auroient de force,

plus aussi seroient propres à ralentir l'empressement & la reconnoissance du public, & à priver ces Messieurs de la gloire légitimement due à leurs travaux.

Il est question de savoir si la terre est sphérique ou non. Fondé sur quelques argumens vous vous décidez pour l'affirmative. Autant que je suis capable de porter mon jugement sur ces matieres, vos raisonnemens ont de la solidité. La conséquence cependant, ne m'en paroît pas invinciblement nécessaire.

En premier lieu, l'autorité dont vous fortifiez votre cause, en vous associant avec les anciens, est bien foible, à mon avis. Je crois que la prééminence qu'ils ont très-justement conservée sur les modernes en fait de poésie & d'éloquence, ne s'étend pas jusqu'à la physique & l'astronomie, & je doute qu'on osât mettre Aristote & Ptolémée en comparaison avec le Chevalier Newton & M. Cassini : ainsi, Monsieur, ne vous flattez pas de tirer un grand avantage de leur appui : on peut croire sans offenser la mémoire de ces grands hommes qu'il a échappé quelque chose à leurs lumieres : destitués, comme ils ont été, des expériences & des instrumens nécessaires, ils n'ont pas dû prétendre à la gloire d'avoir tout connu ; & si l'on met leur disette en comparaison avec les secours dont nous jouissons aujourd'hui, on verra que leur opinion ne doit pas être d'un grand poids contre le sentiment des modernes ; je dis des modernes en général, parce qu'en effet vous les rassemblez tous contre vous, en vous déclarant contre les deux nations qui tiennent sans contredit le premier rang dans les sciences dont il s'agit : car vous avez en tête les François

d'une part, & les Anglois de l'autre, lesquels, à la vérité, ne s'accordent pas entr'eux sur la figure de la terre, mais qui se réunissent en ce point de nier sa sphéricité. En vérité, Monsieur, si la gloire de vaincre augmente à proportion du nombre & de la valeur des adversaires, votre victoire, si vous la remportez, sera accompagnée d'un triomphe bien flatteur.

Votre premiere preuve tirée de la tendance égale des eaux vers leur centre de gravité, me paroît avoir beaucoup de force, & j'avoue de bonne foi que je n'y sais pas de réponse satisfaisante. En effet, s'il est vrai que la superficie de la mer soit sphérique, il faudra nécessairement, ou que le globe entier suive la même figure, ou bien que les terres des rivages soient horriblement escarpées dans les lieux de leurs alongemens. D'ailleurs (& je m'étonne que ceci vous ait échappé), on ne pourroit concevoir que le cours des rivieres pût tendre de l'équateur vers les pôles, suivant l'hypothese de M. Cassini : celle de M. Newton seroit aussi sujette aux mêmes inconvéniens; mais dans un sens contraire : c'est-à-dire, des lieux bas vers les parties plus élevées, principalement aux environs des cercles polaires & dans les régions froides où l'élévation deviendroit plus sensible : cependant, l'expérience nous apprend qu'il y a quantité de rivieres qui suivent cette direction.

Que pourroit-on répondre à de si fortes instances ? Je n'en sais rien du tout. Remarquez cependant, Monsieur, que votre démonstration, ou celle du P. Tacquet, est fondée sur ce principe, que toutes les parties de la masse terraquée tendent par leur pesanteur vers un centre commun qui n'est qu'un point,

& n'a par conféquent aucune longueur ; & fans doute il n'étoit pas probable qu'un axiome fi évident & qui fait le fondement de deux parties confidérables des mathématiques, pût devenir fujet à être contefté; mais quand il s'agira de concilier des démonftrations contradictoires avec des faits affurés, que ne pourra-t-on point contefter ? J'ai vu dans la préface des Elémens d'aftronomie de M. Fizes, profeffeur en mathématiques de Montpellier, un raifonnement qui tend à montrer que dans l'hypothefe de Copernic, & fuivant les principes de la pefanteur établis par Defcartes, il s'enfuivroit que le centre de gravité de chaque partie de la terre, devroit être, non pas le centre commun du globe, mais la portion de l'axe qui répondroit perpendiculairement à cette partie, & que par conféquent la figure de la terre fe trouveroit cylindrique. Je n'ai garde affurément de vouloir foutenir un fi étonnant paradoxe, lequel pris à la rigueur, eft évidemment faux : mais qui nous répondra que la terre une fois démontrée oblongue par des conftantes obfervations, quelque phyficien plus fubtile & plus hardi que moi n'adopteroit pas quelqu'hypothefe approchante ? Car enfin, diroit-il, c'eft une néceffité en phyfique que ce qui doit être fe trouve d'accord avec ce qui eft.

Mais ne chicanons point; je veux accorder votre premier argument. Vous avez démontré que la fuperficie de la mer, & par conféquent celle de la terre doit être fphérique; fi par l'expérience je démontrois qu'elle ne l'eft point, tout votre raifonnement pourroit-il détruire la force de ma conféquence? Suppofons pour un moment que cent épreuves exactes & réitérées viffent à nous convaincre qu'un degré de latitude a conftamment

tamment plus de longueur à mesure qu'on approche de l'équateur ; ferai-je moins en droit d'en conclure à mon tour : donc la terre est effectivement plus courbée vers les pôles que vers l'équateur : donc elle s'alonge en ce sens-là : donc c'est un sphéroïde ? Ma démonstration fondée sur les opérations les plus fidelles de la géométrie seroit-elle moins évidente que la vôtre établie sur un principe universellement accordé ? Où les faits parlent, n'est-ce pas au raisonnement à se taire ? Or, c'est pour constater le fait en question, que plusieurs membres de l'Académie ont entrepris les voyages du Nord & du Pérou : c'est donc à l'Académie à en décider, & votre argument n'aura point de force contre sa décision.

Pour éluder d'avance une conclusion dont vous sentez la nécessité, vous tâchez de jetter de l'incertitude sur les opérations faites en divers lieux & à plusieurs reprises par MM. Picart, de la Hire & Cassini, pour tracer la fameuse méridienne qui traverse la France, lesquelles donnerent lieu à M. Cassini de soupçonner le premier de l'irrégularité dans la rondeur du globe, quand il se fut assuré que les degrés mesurés vers le septentrion avoient quelque longueur de moins que ceux qui s'avançoient vers le midi.

Vous distinguez deux manieres de considérer la surface de la terre ; vue de loin, comme par exemple depuis la lune, vous l'établissez sphérique : mais regardée de près, elle ne vous paroît plus telle, à cause de ses inégalités : car, dites-vous, les rayons tirés du centre au sommet des plus hautes montagnes ne seront pas égaux à ceux qui seront bornés à la superficie de la mer ; ainsi les arcs de cercle, quoique proportion-

nels entr'eux, étant inégaux ſuivant l'inégalité des rayons, il ſe peut très-bien que les différences qu'on a trouvées entre les degrés meſurés, quoique avec toute l'exactitude & la préciſion dont l'attention humaine eſt capable, viennent des différentes élévations ſur leſquelles ils ont été pris, leſquelles ont dû donner des arcs inégaux en grandeur, quoiqu'égales portions de leurs cercles reſpectifs.

J'ai deux choſes à répondre à cela. En premier lieu, Monſieur, je ne crois point que la ſeule inégalité des hauteurs ſur leſquelles on a fait les obſervations, ait ſuffi pour donner des différences bien ſenſibles dans la meſure des degrés. Pour s'en convaincre, il faut conſidérer que ſuivant le ſentiment commun des géographes, les plus hautes montagnes ne ſont non plus capables d'altérer la figure de la terre, ſphérique ou autre, que quelques grains de ſable ou de gravier ſur une boule de deux ou trois pieds de diametre. En effet on convient généralement aujourd'hui qu'il n'y a point de montagne qui ait une lieue perpendiculaire ſur la ſurface de la terre; une lieue cependant ne ſeroit pas grand'choſe, en comparaiſon d'un circuit de 8 ou 9000. Quant à la hauteur de la ſurface de la terre même par deſſus celle de la mer, & derechef de la mer par deſſus certaines terres, comme par exemple du Zuiderzée au-deſſus de la Northolande, on ſait qu'elles ſont peu conſidérables. Le cours modéré de la plupart des fleuves & des rivieres ne peut être que l'effet d'une pente extrêmement douce. J'avouerai cependant que ces différences priſes à la rigueur ſeroient bien capables d'en apporter dans les meſures : mais de bonne foi, ſeroit-il raiſonnable de tirer avantage de toute la

différence qui se peut trouver entre la cime de la plus haute montagne & les terres inférieures à la mer ; les observations qui ont donné lieu aux nouvelles conjectures sur la figure de la terre, ont-elles été prises à des distances si énormes ? Vous n'ignorez pas sans doute, Monsieur, qu'on eut soin dans la construction de la grande méridienne d'établir des stations sur les hauteurs les plus égales qu'il fut possible : ce fut même une occasion qui contribua beaucoup à la perfection des niveaux.

Ainsi, Monsieur, en supposant avec vous que la terre est sphérique, il me reste maintenant à faire voir que cette supposition de la maniere que vous la prenez, est une pure pétition de principe. Un moment d'attention, & je m'explique.

Tout votre raisonnement roule sur ce théoréme en géométrie, *que deux cercles étant concentriques, si l'on mene des rayons jusqu'à la circonférence du grand, les arcs coupés par ces rayons seront inégaux & plus grands à proportion qu'ils seront portions de plus grands cercles.* Jusqu'ici tout est bien ; votre principe est incontestable : mais vous me paroissez moins heureux dans l'application que vous en faites aux degrés de latitude. Qu'on divise un méridien terrestre en 360 parties égales par des rayons menés du centre, ces parties égales selon vous seront des degrés par lesquels on mesurera l'élévation du pôle. J'ose, Monsieur, m'inscrire en faux contre un pareil sentiment, & je soutiens que ce n'est point là l'idée qu'on doit se faire des degrés de latitude. Pour vous en convaincre d'une maniere invincible, voyons ce qui résulteroit de-là, en supposant pour un moment que la terre fût un sphéroïde oblong.

Pour faire la division des degrés, j'inſcris un cercle dans un ellipſe repréſentant la figure de la terre. Le petit axe ſera l'équateur, & le grand ſera l'axe même de la terre; je diviſe le cercle en 360 degrés, de ſorte que les deux axes paſſent par 4 de ces diviſions: par toutes les autres diviſions je mene des rayons que je prolonge juſqu'à la circonférence de l'ellipſe. Les arcs de cette courbe, compris entre les extrémités des rayons donneront l'étendue des degrés leſquels ſeront évidemment inégaux, (une figure rendroit tout ceci plus intelligible, je l'omets pour ne pas effrayer les yeux des Dames qui liſent ce journal), mais dans un ſens contraire à ce qui doit être: car les degrés ſeront plus longs vers les pôles, & plus courts vers l'équateur, comme il eſt manifeſte à quiconque a quelques teintures de géométrie. Cependant il eſt démontré que ſi la terre eſt oblongue, les degrés doivent avoir plus de longueur vers l'équateur que vers les pôles. C'eſt à vous, Monſieur, à ſauver la contradiction.

Quelle eſt donc l'idée qu'on ſe doit former des degrés de latitude? Le terme même d'élévation du pôle vous l'apprend. Des différens degrés de cette élévation tirez de part & d'autre des tangentes à la ſuperficie de la terre; les intervalles compris entre les points d'attouchement, donneront les degrés de latitude: or il eſt bien vrai, que ſi la terre étoit ſphérique, tous ces points correſpondroient aux diviſions qui marqueroient les degrés de la circonférence de la terre, conſidérée comme circulaire; mais ſi elle ne l'eſt point, ce ne ſera plus la même choſe. Tout au contraire de votre ſyſtême, les pôles étant plus élevés, les degrés y devroient être plus grands, ici la

terre étant plus courbée vers les pôles, les degrés sont plus petits. C'est le plus ou moins de courbure, & non l'éloignement du centre qui influe sur la longueur des degrés d'élévation du pôle. Puis donc que votre raisonnement n'a de justesse qu'autant que vous supposez que la terre est sphérique, j'ai été en droit de dire que vous vous fondez sur une pétition de principe; & puisque ce n'est pas du plus grand, ou moindre éloignement du centre, que résulte la longueur des degrés de latitude, je conclurai derechef que votre argument n'a de solidité en aucune de ses parties.

Il se peut que le terme de *degré*, équivoque dans le cas dont il s'agit, vous ait induit en erreur : autre chose est un degré de la terre considéré comme la 360me. partie d'une circonférence circulaire, & autre chose un degré de latitude considéré comme la mesure de l'élévation du pôle par-dessus l'horizon. Et quoiqu'on puisse prendre l'un pour l'autre dans le cas que la terre soit sphérique, il s'en faut beaucoup qu'on en puisse faire de même, si sa figure est irréguliere.

Prenez garde, Monsieur, que quand j'ai dit que la terre n'a pas de pente considérable, je l'ai entendu, non par rapport à sa figure sphérique; mais par rapport à sa figure naturelle, oblongue ou autre; figure que je regarde comme déterminée dès le commencement par les loix de la pesanteur & du mouvement, & à laquelle l'équilibre ou le niveau des fluides peut très-bien être assujetti : mais sur ces matieres, on ne peut hasarder aucun raisonnement que le fait même ne nous soit mieux connu.

Pour ce qui est de l'inspection de la lune, il est bien vrai

qu'elle nous paroît ſphérique, & elle l'eſt probablement: mais il ne s'enſuit point du tout que la terre le ſoit auſſi. Par quelle regle ſa figure feroit-elle aſſujettie à celle de la lune, plutôt par exemple qu'à celle de Jupiter, planete d'une toute autre importance, & qui pourtant n'eſt pas ſphérique. La raiſon que vous tirez de l'ombre de la terre n'eſt gueres plus forte: ſi le cercle ſe montroit tout entier, elle feroit ſans réplique; mais vous ſavez, Monſieur, qu'il eſt difficile de diſtinguer une petite portion de courbe d'avec l'arc d'un cercle plus ou moins grand. D'ailleurs, on ne croit point que la terre s'éloigne ſi fort de la figure ſphérique, que cela doive occaſionner ſur la ſurface de la lune une ombre ſenſiblement irréguliere, d'autant plus que la terre étant conſidérablement plus grande que la lune, il ne paroît jamais ſur celle-ci qu'une bien petite partie de ſon circuit.

Je ſuis, &c.

ROUSSEAU.

Chambéri, 20 Septembre 1738.



LETTRE (*)

DE

M. CHARLES BONNET,

Au sujet du Difcours *de M. J. J. Rouſſeau de Geneve*, fur l'Origine & les Fondemens de l'inégalité parmi les Hommes.

JE viens, Monfieur, de lire le Difcours de M. J. J. Rouffeau de Geneve *fur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes.* J'ai admiré le coloris de cet étrange tableau; mais je n'ai pu admirer de même le deffin & la repréfentation. Je fais grand cas du mérite & des talens de M. Rouffeau, & je félicite *Geneve*, qui eft auffi ma Patrie, de le compter parmi les hommes célebres auxquels elle a donné le jour : mais je regrette qu'il ait adopté des idées qui me paroiffent fi oppofées au vrai & fi peu propres à faire des heureux.

On écrira, fans doute, beaucoup contre ce nouveau Difcours, comme on a beaucoup écrit contre celui qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon : & parce qu'on a beaucoup écrit & qu'on écrira beaucoup encore contre M. Rouffeau, on lui rendra plus cher un paradoxe qu'il n'a que trop careffé. Pour moi qui n'ai nulle envie de faire un livre contre M. Rouffeau, & qui fuis très convaincu que la difpute eft de tous les moyens, celui qui peut le moins fur ce génie hardi & indépendant, je me borne à lui propofer d'approfondir un

(*) Cette lettre a été imprimée dans le *Mercure de France* du mois d'Octobre 1755.

raiſonnement tout ſimple, & qui me ſemble renfermer ce qu'il y a de plus eſſentiel dans la queſtion.

Voici ce raiſonnement.

Tout ce qui réſulte immédiatement des *facultés* de l'homme ne doit-il pas être dit réſulter de ſa *nature?* Or, je crois que l'on démontre fort bien que l'*état de ſociété* réſulte immédiatement des facultés de l'homme : je n'en veux point alléguer d'autres preuves à notre ſavant Auteur que ſes propres idées ſur l'établiſſement des ſociétés; idées ingénieuſes & qu'il a ſi élégamment exprimées dans la ſeconde Partie de ſon Diſcours. Si donc l'*état de ſociété* découle des facultés de l'homme, il eſt *naturel* à l'homme. Il ſeroit donc auſſi déraiſonnable de ſe plaindre de ce que ces facultés en ſe développant ont donné naiſſance à cet état, qu'il le ſeroit de ſe plaindre de ce que Dieu a donné à l'homme de telles facultés.

L'homme eſt tel que l'exigeoit la place qu'il devoit occuper dans l'univers. Il y falloit apparemment des hommes qui bâtiſſent des villes, comme il y falloit des caſtors qui conſtruiſiſſent des cabanes. Cette *perfectibilité*, dans laquelle M. Rouſſeau fait conſiſter le caractere qui diſtingue eſſentiellement l'homme de la brute, devoit, du propre aveu de l'Auteur, conduire l'homme au point où nous le voyons aujourd'hui. Vouloir que cela ne fût point, ce ſeroit vouloir que l'homme ne fût point *homme*. L'aigle qui ſe perd dans la nue rampe-t-il dans la pouſſiere comme le ſerpent?

L'*homme ſauvage* de M. Rouſſeau, cet homme qu'il chérit avec tant de complaiſance, n'eſt point du tout l'*homme* que

Dieu

DIEU a voulu faire : mais Dieu a fait des *Orang-outangs* & des *singes* qui ne sont pas hommes.

Quand donc M. Rousseau déclame avec tant de véhémence & d'obstination contre l'*état de société*, il s'éleve, *sans y penser*, contre la VOLONTÉ de DIEU qui a fait l'homme & qui a ordonné cet état. *Les faits* sont-ils autre chose que l'expression de sa VOLONTÉ ADORABLE?

Lorsqu'avec le pinceau d'un le Brun, l'Auteur trace à nos yeux l'effroyable peinture des maux que l'état civil a enfantés, il oublie que la Planete où l'on voit ces choses, fait partie d'un Tout immense que nous ne connoissons point; mais que nous savons être l'ouvrage d'une SAGESSE PARFAITE.

Ainsi renonçons pour toujours à la chimérique entreprise de prouver que l'homme seroit mieux s'il étoit autrement : l'abeille qui construit des cellules si régulieres voudra-t-elle juger de la façade du Louvre? Au nom du bon-sens & de la raison, prenons l'homme tel qu'il est, avec toutes ses dépendances; laissons aller le monde comme il va, & soyons sûrs qu'il va aussi-bien qu'il pouvoit aller.

S'il s'agissoit de justifier la *Providence* aux yeux des hommes, Leibnitz & Pope l'ont fait, & les ouvrages immortels de ces génies sublimes sont des monumens élevés à la gloire de la raison. Le *Discours* de M. Rousseau est un monument élevé à l'esprit, mais à l'esprit chagrin & mécontent de lui-même & des autres.

Lorsque notre Philosophe voudra consacrer ses lumieres & ses talens à nous découvrir les origines des choses; à nous montrer les développemens plus ou moins lents des biens &

des maux; en un mot, à fuivre l'humanité dans la courbe tortueufe qu'elle décrit; les tentatives de ce Génie original & fécond, pourront nous valoir des connoiffances précieufes fur ces objets intéreffans. Nous nous emprefferons alors à recueillir ces connoiffances & à offrir à l'Auteur le tribut de reconnoiffance & d'éloges qu'elles lui auront mérité, & qui n'aura pas été, je m'affure, la principale fin de fes recherches.

Il y a lieu, Monfieur, de s'étonner, & je m'en étonnerois davantage, fi j'avois moins été appellé à réflechir fur les fources de la diverfité des opinions des hommes; il y a, dis-je, lieu de s'étonner qu'un Ecrivain qui a fi bien connu les avantages d'un bon gouvernement, qui les a fi bien peints dans fa belle Dédicace à notre République, où il a cru voir tous ces avantages réunis, les ait fi-tôt & fi parfaitement perdus de vue dans fon Difcours. On fait des efforts inutiles pour fe perfuader qu'un Ecrivain qui feroit, fans doute, fâché que l'on ne le crût pas judicieux, préférât férieufement d'aller paffer fa vie dans les bois, fi fa fanté le lui permettoit, à vivre au milieu de Concitoyens chéris & dignes de l'être. Eût-on jamais préfumé qu'un Ecrivain qui penfe, avanceroit dans un fiecle tel que le nôtre cet étrange paradoxe, qui renferme feul une fi grande foule d'inconféquences, pour ne rien dire de plus fort? *Si la nature nous a deftinés à être fains* (*), *j'ofe prefqu'affurer que l'état de réflexion eft un état contre nature*, &

(*) C'étoit bien *fains*, *fani*, & non *forts*, *forti* que portoit le manufcrit original de Philopolis. On ignore fi l'on avoit imprimé *fains*, *fani* dans le Mercure de France d'Octobre 1755, & on le préfume facilement. Mais cette remarque fuffira pour faire tomber la petite plaifanterie de M. Rouffeau. Il

que l'homme qui médite est un animal dépravé. Disc. pag. 22.

Je l'ai insinué en commençant cette lettre; mon dessein n'est point de prouver à M. Rousseau par des argumens, ce qu'assez d'autres feront sans moi, & qu'il seroit peut être mieux que l'on ne fit point, la supériorité de l'état de *citoyen* sur l'état d'*homme sauvage*; qui eût jamais imaginé que cela seroit mis en question! Mon but est uniquement d'essayer de faire sentir à notre Auteur combien ses plaintes continuelles sont superflues & déplacées: & combien il est évident que la *société* entroit dans la destination de notre être.

J'ai parlé à M. Rousseau avec toute la franchise que la relation de compatriote autorise. J'ai une si grande idée des qualités de son cœur, que je n'ai pas songé un instant qu'il pût ne pas prendre en bonne part ces réflexions. L'amour seul de la vérité me les a dictées. Si pourtant en les faisant, il m'étoit échappé quelque chose qui pût déplaire à M. Rousseau, je le prie de me le pardonner & d'être persuadé de la pureté de mes intentions.

Je ne dis plus qu'un mot; c'est sur la *pitié*, cette vertu si célébrée par notre Auteur, & qui fut, selon lui, le plus bel appanage de l'homme dans l'enfance du monde. Je prie M. Rousseau de vouloir bien réfléchir sur les questions suivantes.

Un homme ou tout autre être *sensible* qui n'auroit jamais connu la douleur, auroit-il de la *pitié*, & seroit-il ému à la vue d'un enfant qu'on égorgeroit?

est singulier qu'il n'eût pas soupçonné ici une faute d'impression.

Voyez Œuvres de J. J. Rousseau: Tom. I, pag. 185 de l'édit. 4°. Geneve 1782.

Pourquoi la populace, à qui M. Rouſſeau accorde une ſi grande doſe de *pitié*, ſe repaît-elle avec tant d'avidité du ſpectacle d'un malheureux expirant ſur la roue?

L'*affection* que les femelles des animaux témoignent pour leurs petits a-t-elle ces petits pour objet ou la mere? Si par haſard c'étoit celle-ci, le bien-être des petits n'en auroit été que mieux aſſuré.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Geneve, le 25 d'Août 1755.

PHILOPOLIS, citoyen de Geneve.

Fin du premier Volume.



TABLE

DES DIFFERENTES PIECES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table,





